

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

École Doctorale : EPIC (Education – Psychologie – Information et Communication)

Institut de Psychologie

Centre de Recherches en Psychopathologie et Psychologie Clinique

Le double transitionnel

Trajectoire identitaire et organisation réflexive



Par Johann JUNG

Thèse de doctorat de Psychologie

Mention Psychopathologie et Psychologie clinique

Sous la direction du Professeur René ROUSSILLON

Présentée et soutenue publiquement
le 19 juillet 2012

Devant un jury composé de : Mme Anne BRUN, Professeur des universités, Université Lyon 2. M. Alain FERRANT, Professeur des universités, Université Lyon 2. M. François MARTY, Professeur des universités, Université Paris 5. M. Sylvain MISSONNIER, Professeur des universités, Université Paris 5. M. Guy LAVALLEE.

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

École Doctorale : EPIC (Education – Psychologie – Information - Communication)

Institut de Psychologie

Centre de Recherches en Psychopathologie et Psychologie Clinique

Le double transitionnel

Trajectoire identitaire et organisation réflexive



Par Johann JUNG

Thèse de doctorat de Psychologie

Mention Psychopathologie et Psychologie clinique

Sous la direction du Professeur René ROUSSILLON

Présentée et soutenue publiquement

le 19 juillet 2012

Devant un jury composé de : Mme Anne BRUN, Professeur des universités, Université Lyon 2. M. Alain FERRANT, Professeur des universités, Université Lyon 2. M. François MARTY, Professeur des universités, Université Paris 5. M. Sylvain MISSONNIER, Professeur des universités, Université Paris 5. M. Guy LAVALLEE.

En couverture :

René Magritte (1966), *Décalcomanie*, Collection privée.

Table des matières

<i>Remerciements</i>	1
<i>Introduction / problématique générale</i>	3
<i>Première partie. L'identité, la réflexivité et le double</i>	11
Chapitre 1. L'identité	11
1.1 Champ problématique	11
1.1.1 Le problème d'une définition de l'identité	11
1.1.2 L'identité chez Freud	16
1.1.3 Quelques définitions de l'identité après Freud	19
1.1.4 Quatre axes problématiques pour penser l'identité : le négatif, la réflexivité, la continuité / discontinuité et la paradoxalité	25
1.2 Vers une conception paradoxale et transitionnelle de l'identité	30
1.2.1 La notion de paradoxe dans la pensée psychanalytique	30
1.2.2 Les paradoxes de l'identité	35
1.3 Evolution de la théorie et approche de l'identité	40
1.4 Transférer l'identité sur la problématique du double	43
1.5 L'identité et les autres concepts de la lignée subjectale	46
1.5.1 Lignée subjectale et lignée objectale (A. Green)	46
1.5.2 Sujet, subjectivation	47
1.5.3 Le Soi, le Self	49
1.5.4 Le « Je »	51
1.6 Entre pulsion et identité : l'affect identitaire	52
Chapitre 2. La réflexivité	55
2.1. Réflexivité et identité dans le champ psychanalytique	55
2.1.1 La réflexivité dans la pensée freudienne	55
2.1.2 Quelques modèles de la réflexivité après Freud	77

2.2 La réflexivité en dehors du champ psychanalytique : croisements, convergences, résonances	102
2.2.1 L'apport des sciences du vivant et des neurosciences	103
2.2.2 L'apport de la psychologie du développement	114
2.2.3 L'apport de la philosophie	120
2.2.4 Conclusion	124
Chapitre 3. Le double	125
3.1 Du miroir au double	125
3.1.1 Corps propre et image spéculaire (H. Wallon)	125
3.1.2 Reconnaissance de soi et illusion spéculaire (R. Zazzo)	127
3.1.3 Les étapes du comportement de l'enfant devant le miroir (A.-M. Fontaine)	130
3.1.4 Conscience de soi et des autres au début de la vie (Ph. Rochat)	132
3.1.5 Le stade du miroir (J. Lacan)	136
3.1.6 Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant (D. W. Winnicott)	141
3.1.7 Une théorie du visage (Sami-Ali)	144
3.1.8 Représentation et Miroir (C. Athanassiou-Popesco)	148
3.1.9 Conclusion	152
3.2 Figures et modalités du double	153
3.2.1 Freud et le double	155
3.2.2 Les motifs du double (C. Couvreur)	158
3.2.3 Le travail en double (C. et S. Botella)	160
3.2.3.1 La dynamique du double (C. et S. Botella)	161
3.2.4 Transfert idéalisé et transfert en miroir (H. Kohut)	162
3.2.5 Le double dans l'œuvre de Michel de M'Uzan	163
3.2.6 Double et symbolisation primaire (J. J. Baranes)	167
3.2.7 La relation en double (R. Roussillon)	169
<i>Deuxième partie. Méthodologie</i>	179
Chapitre 4. Problématique et présentation des hypothèses	179
4.1 Problématique générale	180
4.2 Problématique spécifique	180

4.3 Le double comme figure transitionnelle de l'identité	182
4.4 Hypothèse générale	183
4.5 Hypothèses complémentaires	183
4.5.1 L'identité	183
4.5.2 Le double transitionnel	184
4.5.3 L'organisation réflexive interne	185
4.5.4 Constitution de la réflexivité interne et modalités d'intériorisations de l'objet-double	186
4.5.5 La figure du double comme tentative de rétablissement d'un rapport à soi	186
Chapitre 5. Présentation du dispositif de recherche	189
5.1 Conditions d'utilisation d'un dispositif praticien en dispositif de recherche	189
5.2 Méthodologie de recueil des données et construction du cas	190
5.3 Méthodologie de recherche	190
5.4 Spécificités cliniques	193
5.4.1 Clinique de l'adolescence	193
5.4.2 Rupture identitaire et problématique du double : le modèle de l'adolescence	194
5.4.3 Clinique de l'agir	199
5.4.4 Logiques de survie et organisation réflexive	201
5.5 Figures de la réflexivité	202
5.5.1 <i>Le Horla</i> de Guy de Maupassant	203
5.5.2 Impressions de « déjà-vu » et organisation réflexive	203
5.5.3 L'écriture de soi	203
5.6 Identité et position de chercheur	204
5.7 Aspects liés à la scientificité d'une méthodologie de recherche clinique	205
<i>Troisième partie. Terrains de recherches cliniques</i>	209
Chapitre 6. Un acte pour s'autoreprésenter	209
6.1 Observation de <i>Vivian</i>	209
6.1.1 Eléments méthodologiques	209
6.1.2 Cas clinique	210
6.1.3 Analyse	216
6.2 Observation de <i>Clara</i>	229

6.2.1	Eléments méthodologiques	229
6.2.2	Cas clinique	230
6.2.3	Analyse	232
Chapitre 7. Survie psychique et autoreprésentation		241
7.1	Observation d' <i>Olivia</i>	241
7.1.1	Eléments méthodologiques	242
7.1.2	Cas clinique	245
7.1.3	Analyse	254
7.2	Observation d' <i>Evan</i>	266
7.2.1	Eléments méthodologiques	266
7.2.2	Présentation du dispositif	267
7.2.3	Suivi clinique	268
7.2.4	Analyse	276
<i>Quatrième partie. Du paradoxe identitaire au double transitionnel : figures de la réflexivité</i>		289
Chapitre 8. Une figure négative et détransitionnalisée du double : <i>Le Horla</i> de Guy de Maupassant		289
8.1	Résumé	289
8.2	Analyse	290
8.2.1	Le cadre narratif	290
8.2.3	Une figure du double invisible	292
8.2.4	Du double négatif « détransitionnalisé » au double transitionnel	295
Chapitre 9. Intermède : Freud et l'inquiétante étrangeté		299
Chapitre 10. Impressions de « déjà-vu » et organisation réflexive		305
10.1	Présentation du questionnaire	306
10.2	Réponses et analyse	308
10.3	« Déjà-vu » et expériences du double	319
Chapitre 11. Le double : écriture de soi et intimité partagée		323
11.1	Le journal d'Anne Frank	323

11.2 Double et virtuel	325
11.4 Transformations de l'objet-double	329
11.4 A propos de la correspondance Freud – Fliess : auto-analyse et relation en double	330
Cinquième partie. Modélisation théorique	339
Introduction / reproblématisation	339
Chapitre 12. L'ombre du double	343
12.1 Impact de la rupture sur l'organisation réflexive	344
12.2 Modalités d'intériorisation du double : précisions	347
12.3 L'altérité interne et l'ombre des objets : sur le double négatif	349
12.4 Métaphore de l'ombre dans la littérature fantastique	353
12.5 Clivage du moi et dédoublement : traitement de l'ombre de l'objet	356
12.6 Le dedans et le dehors	359
Chapitre 13. Genèse et constitution du double transitionnel : la trajectoire identitaire et subjective en double	361
13.1 Introduction	361
13.2 Sur l'opposition fond / figure	363
13.3 « Psyché est double, n'en sait rien » : l'animisme premier en double	365
13.4 Double animique et narcissisme primaire : le narcissisme primaire en débat	368
13.4.1 Les deux courants du narcissisme primaire	371
13.5 Le sens de soi (D.N. Stern)	373
13.5.1 Le sens d'un « soi émergent »	373
13.5.2 Le sens d'un « soi noyau » : le soi opposé à l'autre	373
13.5.3 Le sens d'un soi noyau : le soi avec l'autre	374
13.6 Identification primaire et « relation d'identité »	377
13.7 Les deux temps du double transitionnel	379
13.7.1 Premier temps : du double animique à l'objet-double « trouvé / créé »	379
13.7.2 Retour à Winnicott sur la fonction miroir de l'environnement	382
13.7.3 Deuxième temps : du double trouvé / créé au double détruit / trouvé	387
13.7.4 Double détruit / trouvé et survivance de l'objet-double : vers la création d'un miroir psychique interne	388

13.8 Trajectoire identitaire et subjective en double : rapport à soi imaginaire et rapport à soi symbolique	391
13.8.1 Constitution du double transitionnel : schéma 1	391
13.9 Trajectoire de l'altérité	402
13.9.1 L'altérité primaire	402
13.9.2 L'altérité imaginaire	404
13.9.3 L'altérité « symbolique »	405
13.10 Synthèse et schémas	406
Chapitre 14. Illusion spéculaire, illusion identitaire	413
14.1 Retour sur l'illusion spéculaire	413
14.2 L'illusion identitaire	415
Chapitre 15. Intermède : Le bouclier de Persée et le double	419
15.1 Le mythe de Persée	419
15.2 Polysémie du bouclier de Persée	421
15.2.1 S. Freud : « La tête de méduse »	421
15.2.2 F. Pasche : « Le bouclier de Persée ou psychose et réalité »	422
15.2.3 G. Lavallée : « L'enveloppe visuelle du Moi »	423
15.2.4 C. et S. Botella	424
15.3 Le bouclier de Persée, métaphore du double transitionnel ?	425
15.4 Conclusion	426
Chapitre 16. Figures cliniques et psychopathologiques du double : le double et ses avatars	429
16.1 Introduction	429
16.2 Trajectoire et spectre du double	431
16.3 Les deux grandes polarités du double	433
16.4 Les formes non transitionnalisées et détransitionnalisées du double	434
16.5.1 Le double persécutoire	434
16.5.2 Le double narcissique	436
16.5.3 Le double narcissique idéalisé	437
16.5.4 Le double animique	440
16.5 Synthèse et schémas	442

Chapitre 17. Le double transitionnel	445
17.1 Du double « négatif » au double transitionnel	445
17.2 Les fonctions du double transitionnel	447
17.2.1 Unification / rassemblement	448
17.2.2 Réflexion	450
17.2.3 Séparation / différenciation	451
17.2.4 Médiation	451
17.2.5 Subjectivation	452
17.2.6 Symbolisation	453
17.3 A propos du rôle défensif du double transitionnel	454
17.4 Le double transitionnel, l'absent et le tiers	455
17.5 L'identité, le double transitionnel et la symbolisation	459
<i>Conclusion</i>	463
<i>Bibliographie</i>	471
<i>Résumé</i>	489
<i>Mots-clés</i>	490
<i>Summary</i>	491
<i>Keywords</i>	492
<i>Index</i>	493
Index des notions et concepts	493
Index des auteurs	499
Index des cas cliniques	503

Le double transitionnel. Trajectoire identitaire et organisation réflexive

Remerciements

Parce qu'une recherche ne se fait jamais seul, je tiens à remercier tous ceux qui ont contribué de près ou de loin à l'élaboration de cette thèse.

Plus particulièrement mes remerciements s'adressent à mon directeur de recherche, le Professeur René Roussillon, pour la créativité de sa pensée et son esprit d'ouverture, qui m'ont accompagné tout au long de ce travail.

A Mme le Professeur Anne Brun, M. le Professeur Alain Ferrant, M. le Professeur François Marty, M. le Professeur Sylvain Missonnier et M. Guy Lavallée, de me faire l'honneur de participer à ce jury de thèse.

A Jean-Marc Talpin pour sa disponibilité et ses commentaires avisés.

Je remercie mon beau-père, Maurice Chrétien, Professeur de civilisation britannique, pour les corrections qu'il a apportées à ce document, pour sa traduction du résumé, bien sûr, mais aussi pour la richesse de son regard « entre deux » : ni spécialiste, ni néophyte.

Mes remerciements et mon amitié à Christine Corsini, pour sa relecture attentive et la fécondité de ses remarques, et à Philippe Vachet, pour son écoute précieuse et l'intérêt porté à ce travail.

Aux doctorants du séminaire de thèse.

A mes collègues soignants du centre de jour pour adolescents de Caluire et du CMP du Point du Jour.

A mes « objet-doubles » méconnus et reconnus, qui m'ont poussé sans le savoir à m'engager dans cette aventure.

Je remercie Celia avec qui je partage ma vie, pour m'avoir soutenu et encouragé toutes ces années.

Enfin, je remercie mes enfants, Antonin et Anna, pour leur patience mais également pour leur curiosité vis-à-vis de cet objet étrange... Ce travail leur est dédié.

Introduction / problématique générale

« On peut dire que tout fonctionnement psychique développe deux ordres de données, l'un qui est en relation avec le rapport que le sujet entretient avec le monde qui lui est extérieur, l'autre qui est en relation avec lui-même. Lui-même n'est pas qu'un simple dédoublement, mais il est susceptible de faire apparaître un autre monde extérieur en lui qui est semblable et différent du premier. L'inconnu majeur c'est ce lui-même. »

André Green, *Le travail du négatif*

Par quels processus un sujet parvient-il à « exister » psychiquement, à se situer vis-à-vis de son expérience, à se penser lui-même ? Comment se constitue cette relation particulière que le sujet établit avec lui-même ? Mais surtout comment émerge ce « lui-même », comment la subjectivité advient-elle à elle-même ?

Ces interrogations fondamentales renvoient à l'éternelle question « qui suis-je ? », à la problématique de l'être psychique et de sa propre saisie subjective, à l'énigme de la pensée et de la subjectivité. Elles confrontent le clinicien comme le chercheur au problème de l'origine du psychisme, ce qu'André Green désigne comme la scène primitive de l'analyste.

Sans doute peut-on reconnaître ici, suivant un autre point de vue, ce que la clinique des états-limites et psychotiques, des troubles de la subjectivation et des problématiques narcissiques / identitaires, ne cessent d'interroger et de mettre à l'épreuve, à savoir les limites des capacités à s'auto-représenter et à mettre en sens l'expérience subjective.

En œuvrant au cœur même de la dynamique transféro / contre-transférentielle, ces types de souffrances se présentent la plupart du temps au clinicien sous une forme paradoxale et impensable, en tout cas comme une exigence de travail psychique qui engage sa propre subjectivité. Ce sont ces mêmes configurations cliniques qui ont inspiré, ces dernières décennies, de nouveaux modèles de pensée, et contribué à repenser la pratique

psychanalytique¹. Cette évolution théorico-clinique a débouché sur une série de changements paradigmatiques dans l'abord de la vie psychique et de ses enjeux, élargissant au passage notre compréhension métapsychologique de la psyché. Comme l'observe R. Roussillon « si la psychanalyse est d'abord apparue comme la pratique de la "prise de conscience", elle s'est ensuite infléchi du côté d'une pratique des transformations nécessaires pour que puissent "devenir conscients" des contenus inconscients (...). Puis, au fur et à mesure que les questions relatives à l'analyse et à la régulation du narcissisme sont passées au premier plan des préoccupations cliniques des psychanalystes, c'est la question de l'appropriation subjective, (...), qui est passée au premier plan. »²

Pour penser cette problématique, nous nous appuyerons dans ce travail sur trois notions clés intimement liées : l'identité, la réflexivité et le double.

L'identité n'est pas une notion freudienne. Largement abordée dans les sciences humaines pour décrire le sujet sous différentes formes, la notion d'identité souffre paradoxalement et au contraire de ce qu'elle semble désigner étymologiquement, d'un manque d'unité et de cohérence. Dans le champ psychanalytique, l'identité peut apparaître à première vue comme une notion désuète, marquée entre autre par l'Egopsychologie, qui fait référence à un moi autonome et aconflictuel, coupé de ses racines pulsionnelles. Peu théorisée dans la psychanalyse contemporaine, son usage n'en est pas moins fréquent pour rendre compte des aspects narcissiques de la personnalité, des impasses de la subjectivation ou encore des enjeux psychiques de l'adolescence. Malgré l'importance de son utilisation, la diversité de ses acceptions en fait une notion plurielle, peu homogène, témoignant d'une fragilité conceptuelle. Ce « symptôme » théorique révélerait au fond la nature complexe de l'identité mais aussi la dimension énigmatique de la subjectivité qu'elle cherche à cerner.

Pourquoi, dans ces conditions, recourir au terme d'identité plutôt qu'aux concepts de Moi ou de Soi, de Self, d'identification ou encore de narcissisme, bien mieux « insérés » dans le corpus métapsychologique ?

¹ Nous pensons en particulier aux travaux axés sur la problématique des limites, du paradoxe, du narcissisme, et, plus récemment sur la subjectivation.

² R. ROUSSILLON (2008), *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité*, Paris, Dunod, p. 2.

Irréductible à chacun de ces concepts, l'identité est une notion riche, complexe, souvent obscure, qui mêle paradoxalement le même et l'autre, l'identité et l'altérité, la continuité et la discontinuité : *ce qu'elle est avec ce qu'elle n'est pas*.

Encore faut-il tolérer cette dimension énigmatique et paradoxale de l'identité pour espérer pouvoir en dégager les enjeux psychiques, ce qui suppose de renoncer préalablement à toute tentative de définition unitaire. Un tel contexte implique d'aborder l'identité non pas de façon isolée mais dans une perspective complexe, à partir de plusieurs angles d'approche.

Un second axe d'étude concerne la problématique de la réflexivité. Son émergence récente dans la métapsychologie psychanalytique marque sans doute un tournant majeur dans l'abord des souffrances narcissiques et identitaires, des formes de souffrance qui engagent les profondeurs de l'être et de la subjectivité. En mettant l'accent sur la relation de la psyché à elle-même, sur les conditions d'un « rapport à soi », son étude offre un nouveau point de vue pour penser comment un sujet parvient à « s'éprouver » et à se produire lui-même « subjectivement ». La question de la réflexivité permet d'explorer comment un sujet se voit et se sent, comment il se pense et se représente son propre fonctionnement psychique, comment il réfléchit et se réfléchit à lui-même ses propres expériences, et comment il se construit psychiquement à partir de ces différentes opérations. C'est dire que la réflexivité déborde la problématique de la conscience et comporte plusieurs niveaux qu'il conviendra de repérer. Elle concerne plus globalement l'appareil psychique et au-delà, le champ de l'intersubjectivité. Plus encore, loin de se limiter à l'approche de la psyché, la réflexivité renvoie, comme le souligne René Roussillon, à une caractéristique fondamentale du vivant. A cet égard, l'exploration de la notion de réflexivité notamment à partir des modèles issus des sciences du vivant nous aidera à en éclairer le sens et les logiques.

Comme pour l'identité, nous verrons que la réflexivité plonge ses racines dans le terreau de l'altérité. La réflexivité interne ou la relation du sujet à lui-même ne peut en effet véritablement s'organiser qu'à travers les formes de différence à soi qui la sous-tendent, à chaque étape du développement de la vie psychique.

Autre catégorie fondamentale de l'être, le double, en apparence plus accessible du fait de son rapport intrinsèque à la figurabilité, n'en demeure pas moins une notion complexe, eu égard à la pluralité des manifestations cliniques qu'elle regroupe, et des innombrables figures que l'on retrouve dans tous les domaines de la culture. Thème profondément énigmatique, le

double contient en lui-même un paradoxe, celui d'être à la fois lui-même et l'autre³, et rejoint en ce sens la notion d'identité. Bien qu'étroitement liée à elle, le double ne recouvre pas complètement l'identité mais apparaît davantage comme une de ses modalités constitutives, son complément indispensable.

Cette particularité du lien en double, tourné à la fois vers le sujet et vers l'objet, présente un intérêt théorique considérable pour approcher la problématique identitaire. Non seulement elle introduit un écart, une différence dans le rapport du sujet à lui-même et au monde qui l'entoure, mais elle produit également un lien de similitude avec l'objet, qui nourrit en retour l'identité. On pourrait le dire autrement : le double permet de dépasser, en le transitionnalisant, le paradoxe d'une « identité à la fois identique et non identique à elle-même » (R. Roussillon), et qui procéderait du seul sujet.

César et Sara Botella ont pu souligner l'importance de considérer la vie psychique à partir de ce qu'ils appellent la « dualité négative du psychisme ». De leur point de vue, la représentation d'objet n'est pas un investissement unique mais la résultante de deux tendances du psychisme, l'une tournée vers l'objet et soutenue par le désir et l'autre exprimant un mouvement narcissique de retour sur soi auto-érotique :

« La représentation d'objet est à considérer comme étant inséparable de celle de sujet (...). La notion "représentation d'objet" pourrait être remplacée par la formulation d'inspiration hégélienne : "dualité négative représentation d'objet-représentation de soi", par l'idée d'une "unité supérieure négative" qui nuancerait toute séparation sujet-objet... »⁴

De son côté, André Green a pu également insister sur la nécessité de penser le psychisme humain à partir de deux grandes lignées fondamentales, la lignée subjectale et la lignée objectale :

«... Il n'y a pas selon nous, dans l'état actuel des connaissances et des théories existantes, de possibilité de ranger sous un chef unique le sujet et l'objet en

³ Cf. C. ROSSET (1976), *Le réel et son double*, Paris, Gallimard, 1984.

⁴ C. BOTELLA, S. BOTELLA (2001), *La figurabilité psychique*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, pp. 34-35.

psychanalyse. Il s'agirait de deux courants, à la fois indépendants et richement interconnectés, où s'articulent formations subjectives et formations objectales. »⁵

Cette dialectique sujet / objet qui traverse notre problématique sera présente tout au long de notre recherche pour penser de façon réciproque le rôle essentiel de l'objet dans la construction de la subjectivité et la place qu'occupe le sujet dans tout investissement d'objet. Cette perspective permet de situer le sujet, à partir du rôle subjectivant de l'objet, autant dans son rapport à lui-même que dans son rapport à l'autre, et, plus largement, au carrefour de l'intrapsychique et de l'intersubjectif.

Nous repérons ainsi que les notions d'identité, de réflexivité et de double renvoient à un champ extrêmement large de la vie psychique, difficile à délimiter, en même temps qu'elles dessinent un axe qui met au centre la problématique du sujet et de ses conditions d'advenue.

Ces considérations m'amènent à resserrer cette problématique autour du questionnement suivant :

Comment penser l'identité ? Comment délimiter son champ ? Comment la situer au regard de la réflexivité et du double ? Quelles sont les logiques processuelles qui l'animent ? Sur quels types d'expériences s'établit-elle ? Quelle place l'objet tient-il dans ce processus ?

D'autre part, on peut se demander ce que le champ de la réflexivité recouvre, quelles en sont les principales formes, comment s'établit la réflexivité qui caractérise le lien à soi ?

Enfin, en quoi le double permet-il d'éclairer la problématique de l'identité ? Quelles en sont les différentes manifestations, les différentes modalités ? Quel est son rôle dans la formation de la subjectivité ?

Dans une première partie, j'aborderai successivement les notions d'identité, de réflexivité et de double, en ouvrant la réflexion sur d'autres dimensions du savoir. Cette exploration conceptuelle constituera l'arrière plan théorique de ma recherche, en même temps qu'un nouveau point de départ à la formulation de ma problématique et au déploiement de mes hypothèses (deuxième partie).

⁵ A. GREEN (2002), *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, Paris, P.U.F., p. 156.

La mise en perspective de ces trois notions clés m'amène en effet à considérer le double comme la figure par laquelle l'identité se « transitionnalise », soit comme la figure par laquelle le sujet se rencontre et se saisit lui-même, subjectivement, dans la relation de soi à soi issue de la relation à l'objet investi en double.

Cette hypothèse générale, autour de laquelle s'organise notre recherche, introduit l'idée d'une trajectoire identitaire qui s'organise à partir du double, suivant un mouvement réflexif en spirale, du sujet vers l'objet et inversement.

Nous étudierons ensuite les conditions de possibilité d'une recherche clinique sur l'identité, la réflexivité et le double. Cette méthodologie s'appuie sur des terrains de recherche multiples bien qu'organisés de façon paradigmatique autour de la clinique de l'adolescence. En effet, bien plus qu'à la période c'est à un modèle de l'adolescence auquel nous nous référerons.

La troisième partie est consacrée à l'étude de plusieurs cas cliniques dont la particularité est de mettre en scène ce moment paradoxal où le sujet se trouve malmené, mis à l'épreuve dans sa continuité d'être et dans la relation qu'il entretient autant avec lui-même qu'avec l'autre ou avec ce qui lui échappe de lui-même ou de l'autre. Cette clinique porte donc sur les enjeux réflexifs de l'identité alors confrontée à une menace de rupture et témoigne de la nécessité psychique de rétablir un rapport à soi et, par là même, une continuité identitaire. Concrètement, ces sujets souffrent d'un trouble de la réflexivité plus ou moins profond qui entrave leur capacité à s'autoreprésenter et à se réfléchir au sein de leur miroir intérieur. Les vécus de rupture impliqués notamment par le phénomène pubertaire, les problématiques liées à la survie psychique ou encore à l'agir, en tant qu'elles mettent à l'épreuve tout en la traduisant la problématique identitaire, retiendront particulièrement notre attention.

En contrepoint des cas cliniques que nous avons rassemblés, nous poursuivrons par une analyse du *Horla* de Maupassant, du phénomène de « déjà-vu » et d'autres figures de la réflexivité appartenant au registre de « l'écriture de soi » (J.-F. Chiantaretto) et de l'intimité partagée (journal intime, espaces virtuels, correspondances, etc.).

La confrontation de nos hypothèses de travail au matériel clinique nous conduira dans un dernier temps à reformuler le champ problématique de cette recherche et à développer à partir d'un « second palier organisateur », les réflexions en germe tout au long de ce travail. Celles-ci prendront corps, dans cette dernière partie essentiellement consacrée à la théorisation, dans la proposition d'un modèle général du double axé sur les moments de rencontre spécifiques avec l'objet-double qui organisent la réflexivité identitaire. Ainsi, nous

retracerons les étapes de la « trajectoire identitaire et subjective en double » qui mène à l'établissement d'un « double transitionnel » interne, à un miroir psychique vivant au sein duquel le sujet peut se réfléchir et s'auto-représenter. Décrire les étapes de cette trajectoire identitaire et subjective reviendra à préciser les processus qui sous-tendent l'établissement d'un « double transitionnel », simultanément même et différent de soi, et à repérer les configurations intersubjectives et intrapsychiques sur lesquelles ils s'étaient.

Première partie. L'identité, la réflexivité et le double

Chapitre 1. L'identité

« Je considère que la question de l'identité, de la probable solidarité entre la conscience de soi et la conscience d'autrui, est au centre de la psychologie et même, essentiellement, qu'elle la définit. »

René Zazzo, Reflets de miroir et autres doubles

1.1 Champ problématique :

1.1.1 Le problème d'une définition de l'identité :

L'identité renvoie à un ensemble de significations plus ou moins éloignées entre elles, en fonction des approches, des modèles, du champ épistémologique auquel elle se réfère. Il n'existe pas une seule mais plusieurs définitions de l'identité.

Selon le *Petit Robert*, le terme identité vient du latin *identitas*, d'idem « le même », et regroupe plusieurs sens différents. Un premier sens désigne le caractère de deux objets de pensée identiques, reliés entre eux par un lien de similitude (identité de vue). Cette relation s'exprime en logique par le principe d'identité, principe fondamental de la logique

traditionnelle, selon laquelle toute chose est identique à elle-même. Un autre sens désigne le caractère de ce qui est un ou unique.

En psychologie, l'identité personnelle fait appel à la notion de permanence, c'est à dire, là aussi, à ce qui demeure identique à soi-même, tandis qu'en psychopathologie, les troubles de la conscience de soi s'expriment par la conviction de ne pas être le même dans le temps (*Larousse*). L'identité sociale repose sur la conviction d'un individu d'appartenir à un groupe social. D'un point de vue judiciaire, l'identité correspond au relevé des traces et indices constatés sur les lieux d'infractions permettant d'établir des fiches signalétiques. Au sens de l'état civil, elle regroupe l'ensemble des données de fait et de droit (date et lieu de naissance, nom, prénom, filiation, etc.) qui permettent d'individualiser quelqu'un (*Larousse*).

En psychologie clinique et notamment dans le champ psychanalytique, l'identité apparaît moins comme un concept que comme une notion relativement peu définie, même si, paradoxalement, les définitions ne manquent pas. Comme le mentionnait déjà E. Erikson, l'identité fait partie de ces termes « qui circonscrivent tantôt des choses si générales et apparemment si évidentes qu'il paraîtrait plutôt ridicule d'en exiger une définition. »⁶

Ainsi, le terme d'identité continue d'être employé suivant différents usages, en résistant à toute tentative de définition unitaire. Cette pluralité renvoie-t-elle à un manque à être défini ou bien à des formes différentes de l'identité que l'on regrouperait sous le même vocable ? Doit-on voir dans cette polysémie ou plutôt cette diversité d'approches ce qui fait sa spécificité, soit d'avoir toujours plus d'un sens et de se soutenir dans cette pluralité de sens ? Cependant, si l'identité est une notion plurielle, encore faut-il préciser de quelle identité ou de quel aspect de l'identité on parle, c'est à dire à quel type d'objet on se réfère quand on parle d'identité.

Dans le champ des sciences humaines, Alex Mucchielli⁷ a pu souligner la « morcellisation » des approches et des définitions de l'identité, particularité qui requiert, selon l'auteur, une approche globale permettant de dépasser la diversité des théories qui cherchent à en rendre compte. En s'inscrivant dans le paradigme de la complexité (E. Morin), cette approche n'a pas pour but de reformuler une fois de plus ce qui a déjà été dit sur l'identité mais consiste à prendre un peu de « hauteur », en s'interrogeant sur les enjeux épistémologiques de cette diversité.

⁶ E.H. ERIKSON (1968), *Adolescence et crise*, Paris, Flammarion, 1972, p. 9.

⁷ A. MUCCHIELLI (1986), *L'identité*, Paris, P.U.F., 2009.

« Il s'agit de réfléchir d'abord au problème lié aux diverses significations du concept "identité", de se demander comment il se fait que l'on puisse en proposer tant de définitions, pas forcément compatibles entre elles, mais qui cependant nous paraissent vraisemblables, sans jamais épuiser les problèmes. »⁸

A cette morcellisation s'ajoute, selon l'auteur, une nécessaire subjectivisation de l'identité, du fait de la spécificité du point de vue et de la grille de lecture adoptée par chaque discipline.

Dans le champ de la philosophie, Stéphane Ferret⁹ s'est attelé à traiter la question de l'identité sous l'angle du paradoxe. Selon l'auteur, aborder la notion d'identité contient le risque de se retrouver devant une « double contrainte », une voie sans issue entre contradiction et absurdité. Pour S. Ferret, il existe deux façons de s'extraire de cette double contrainte : soit en recourant à des termes différents pour parler de la même chose, soit en se référant à la dimension de la temporalité. En introduisant un écart, une différence, ces solutions permettent de sortir d'une formulation tautologique du type : une chose est identique à elle-même, ou d'un énoncé absurde comme deux choses sont identiques¹⁰.

Pour résoudre ce problème, l'auteur propose de distinguer trois types d'identité. L'identité numérique désigne le fait que tout objet est nécessairement identique à lui-même et seulement à lui-même. L'identité qualitative possède une acception plus large, elle désigne une ressemblance « aussi poussée qu'on voudra entre un ou plusieurs particuliers. »¹¹ C'est pourquoi par exemple un objet peut être identique à lui-même (identité numérique) tout en étant différent qualitativement à un autre moment (identité qualitative). En introduisant cette notion de ressemblance, cet axe de définition permet de combiner la problématique de l'identité avec celle de l'altérité. L'identité peut alors rester elle-même tout en accueillant en son sein la dimension de l'autre, ou, comme l'écrit P. Ricoeur à propos de l'identité narrative, le sujet peut s'éprouver « soi-même comme un autre »¹².

⁸ *Ibid.* p. 7.

⁹ S. FERRET (1996), *Le bateau de Thésée : le problème de l'identité à travers le temps*, Paris, Editions de Minuit.

¹⁰ L'auteur s'appuie ici sur une phrase de Wittgenstein : « Soi-dit en passant : dire de deux chose qu'elles sont identiques est une absurdité, et dire d'une chose qu'elle est identique à elle-même, c'est ne rien dire du tout », *Tractacus Logico-philosophicus*, 5.5303.

¹¹ *Ibid.* p. 15.

¹² P. RICOEUR (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil. Cf. *Infra*, 2.2.3.2 « Soi-même comme un autre » : identité *idem*, identité *ipse* (P. Ricoeur).

Enfin, l'auteur distingue un troisième niveau, l'identité « spécifique » ou « sortale ». L'identité renvoie ici à la notion de catégorie, à un ensemble d'éléments organisés de façon homogène. Elle « réunit sous une même catégorie d'espèce ou de genre des particuliers numériquement différents. »^{13 14}

Ces distinctions lèvent un certain nombre d'ambiguïtés sur la notion d'identité mais n'évitent pas les paradoxes, comme l'illustre notamment l'histoire du bateau de Thésée, qui met remarquablement en scène le fait de savoir jusqu'où l'identité est compatible avec le changement¹⁵.

Les sciences du vivant, la biologie, les neurosciences n'échappent pas non plus au problème d'une identité paradoxale, à la fois identique et non identique à elle-même, qui mêle l'identité à l'altérité, ainsi qu'à la nécessité d'intégrer la dimension de l'autre ou de l'environnement pour se construire. Dans le domaine de l'immunologie, T. Pradeu et E. D. Carosella (2004) montrent par exemple comment la réaction immunitaire ne s'inscrit pas uniquement dans une logique génétique d'opposition entre le soi et le non-soi, mais renvoie plus fondamentalement à une rupture d'équilibre entre l'individu et des agents pathogènes, entre le soi et le non-soi. Du côté des sciences du vivant, Francesco Varela (1989) a pu proposer d'envisager l'organisation du vivant comme un système auto-poïétique, qui reproduit en son sein les interactions avec le réseau à l'origine de son établissement. De même, la théorie de l'information et de l'auto-organisation (H. Atlan, 1979), qui fait du bruit perturbateur un élément essentiel de l'organisation, ou encore la théorie de la sélection des groupes neuronaux (G. Edelman, 1992), qui fait référence aux notions de réentrée et d'émergence, rejoignent l'idée d'une assimilation de l'altérité ou de la différence comme condition du développement et du maintien de l'identité.

Toujours dans le champ des neurosciences, l'exemple des neurones miroirs (G. Rizzolatti, 1996), d'un « système du même » régulé par un « système de l'autre » (N. Georgieff, 2007), plaide également pour une co-construction réciproque des catégories du même et de l'autre. L'apport de la psychologie du développement, à partir des travaux sur l'empathie, sur l'imitation précoce ou sur l'intersubjectivité innée, s'inscrivent dans cette lignée. On verra également que les convergences avec la théorie psychanalytique ne manquent

¹³ *Ibid.* p. 15.

¹⁴ L'auteur s'appuie sur l'exemple du morceau de cire de Descartes et des transformations qu'il subit dès lors qu'on l'approche du feu : « La cire de Descartes est la même (identité numérique) et n'est pas la même (identité qualitative). Ce qui revient à dire que : la cire de Descartes est identique à elle-même tout en étant à deux moments de sa carrière qualitativement différente. » *Ibid.* p. 29.

¹⁵ Cf. *Infra*, 1.2.2 Les paradoxes de l'identité.

pas, au point d'éclairer certaines problématiques, comme celles du narcissisme, de la réflexivité, du double, des identifications, etc.

Bien qu'issues d'environnements épistémologiques différents, toutes ces approches mettent l'accent sur le paradoxe d'une identité qui se construit à partir de l'altérité ou de ce qu'elle n'est pas, soit la non-identité. Ces différents modèles montrent aussi combien l'identité n'est pas réservée à une discipline particulière mais traverse en réalité plusieurs champs de connaissance : l'identité est une notion transversale dont la réalité échappe à la réduction à un seul discours, une notion flottante dont le sens varie et se transforme d'un monde conceptuel à l'autre, révélant au passage son extraordinaire plasticité et du même coup sa fragilité. Comme le remarque François Duparc, l'identité est « une chose fragile à la fois toujours là, toujours fuyante et mouvante, soumise aux aléas de l'éclairage, de l'ambiance, du support. »¹⁶ Sensible et résistante au changement, l'identité, dont on repère qu'elle ne peut se suffire à elle-même, ne peut être pensée indépendamment du cadre épistémologique qui la sous-tend. Ainsi, elle ne peut se donner à la pensée que sous une forme partielle, suivant les données du contexte qui en préforment le sens.

Mais l'on peut se demander, à l'inverse, si ce qui apparaît comme une fragilité conceptuelle ne tient pas au fait que l'identité n'interroge pas fondamentalement en retour les soubassements épistémologiques du modèle qui la produit. La trajectoire de l'identité n'est pas une trajectoire linéaire, elle s'inscrit dans un processus complexe dont les effets rétroagissent sur les causes :

« [L'identité] est, à un moment donné, la résultante d'un ensemble d'autoprocessus (génétiques, biologiques, affectifs, cognitifs...) et de processus (relationnels et communicationnels, historiques, culturels...) formant entre eux un système de causalités circulaires. »¹⁷

Enfin, définir l'identité renvoie au paradoxe de l'objectivation de la subjectivité. Objectiver, généraliser l'identité, comprend en effet le risque de la réduire et de perdre par conséquent ce qu'il y a de potentiel en elle, bien que cette démarche soit inévitable pour avancer dans la compréhension de ses enjeux. Objectiver, n'est-il pas déjà d'une certaine manière « désobjectiver » ? Inversement, l'objectivation ne constitue-t-elle pas un moyen

¹⁶ F. DUPARC (1986), « Les paradoxes de l'identité », in *Psychanalyse à l'université*, n°44, Paris, P.U.F, p. 665.

¹⁷ A. MUCCHIELLI (1986), *op. cit.* p. 12.

nécessaire pour subjectiver, comme lorsque l'enfant s'objective dans l'image que le miroir lui reflète et qu'il se prend lui-même pour son propre reflet ? Objectivité et subjectivité sont probablement à considérer comme des points de vue complémentaires qui s'étayent réciproquement, en tout cas tant que l'objectivation ne rime pas avec aliénation¹⁸.

La référence à la notion de transitionnalité s'avère ici particulièrement précieuse. En adoptant « un point de vue du dedans » (R. Roussillon, 1991), en tolérant le paradoxe d'une identité trouvée *et* créée, en associant l'illusion (subjective) à la réalité (objective), cette perspective permettra de dépasser et d'intégrer le paradoxe d'une identité nécessairement à la fois objective et subjective.

Ces différentes remarques suggèrent que pour éviter une certaine dilution conceptuelle liée à sa forte indétermination et à son haut degré d'abstraction, et pour la préserver d'une définition trop précise et cloisonnante, nous chercherons à penser l'identité comme un objet complexe, à partir de différents points de vue et différents champs de connaissance. Problématiser l'identité en la déclinant autour de plusieurs axes, en l'articulant à d'autres concepts ou en la transférant sur d'autres problématiques, constituera en ce sens une issue au problème d'une définition de l'identité.

Cette approche « plurielle » aidera à mieux situer les enjeux de l'identité et à élargir sa compréhension au-delà du champ conceptuel de la psychanalyse¹⁹. Mais avant de s'engager plus avant dans cette voie et pour commencer à préciser notre champ problématique, nous allons d'abord procéder à un rapide tour de la question dans l'histoire de la psychanalyse.

1.1.2 L'identité chez Freud :

La modélisation d'un appareil psychique composé d'instances, en laissant apparaître un sujet divisé, traversé par des conflits, n'a pas conduit Freud à proposer une théorie de l'identité au sens de l'identité subjective. Ce n'est qu'après 1920, au moment de la formulation de la seconde métapsychologie que la question de l'appropriation subjective peut commencer à être pensée, notamment à partir de la célèbre formule : « Wo Es war soll Ich

¹⁸ Cf. *Infra*, 3.1 Du miroir au double.

¹⁹ Nous entreprendrons ce travail à partir de la notion de réflexivité (Cf. *Infra*, 2.2 La réflexivité en dehors du champ psychanalytique : croisements, convergences, résonances).

werden », là où le « ça » était, le « je » doit advenir²⁰. Cependant, dans le chapitre VII de *L'Interprétation des rêves*²¹, Freud fait appel au terme d'identité pour désigner au sein de l'appareil psychique ce vers quoi tendent respectivement le processus primaire et le processus secondaire :

*« Le processus primaire s'efforce de faire se décharger l'excitation pour établir grâce aux quantités d'excitation rassemblées, une identité de perception ; le processus secondaire a abandonné cette intention et l'a remplacée par une autre : atteindre une identité de pensée. »*²²

Désignée ici comme un but à atteindre, l'identité apparaît comme une tendance de la vie psychique cherchant à établir une *relation d'identité*, d'une part entre la trace mnésique de l'expérience de satisfaction et de sa répétition, suivant le modèle de la réalisation hallucinatoire du désir, d'autre part entre les pensées elles-mêmes. L'identité de perception constitue en ce sens le processus par lequel le sujet cherche, par la voie hallucinatoire, à retrouver la trace de l'expérience de satisfaction, alors que l'identité de pensée cherchera à pallier la limite d'un tel système en explorant les voies permettant « d'établir de l'extérieur l'identité souhaitée », ce qui suppose, dit Freud, « la nécessité d'une épreuve par la réalité »²³ :

*« Mais toute cette activité de pensée compliquée qui va de l'image mnésique jusqu'au rétablissement de l'identité de perception par les objets du monde extérieur n'est qu'un détour dans l'accomplissement du désir, rendu nécessaire par l'expérience. »*²⁴

Ainsi conçue, l'identité doit rencontrer dans son parcours l'objet ou la représentation qui en tient lieu, permettant l'accomplissement de désir et ce, avant que le sujet n'épuise ses

²⁰ S. FREUD (1933), « La décomposition de la personnalité psychique », in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, p. 110.

²¹ S. FREUD (1900), *L'Interprétation des rêves*, Paris, P.U.F.

²² *Ibid.* p. 512.

²³ *Ibid.* p. 482.

²⁴ *Ibid.* p. 482.

ressources hallucinatoires. C'est pourquoi, selon Freud, la pensée est « un substitut du désir hallucinatoire »²⁵.

Jacques Caïn note combien cette conception de l'identité est traversée par la problématique du manque :

*« L'Identité Perceptuelle n'est qu'un à peu près où se situe forcément un manque, et l'on peut se demander si ce n'est pas dans ce manque que siège réellement l'Identité de la Perception. »*²⁶

L'identité naît de la différence entre la trace de la première satisfaction et celle de la perception actuelle, de la discontinuité existant entre ces deux inscriptions.

Le fonctionnement en identité de perception ou en identité de pensée exprimerait ainsi une tendance vers un état d'équilibre et à l'unité, qui viserait autant à constituer qu'à maintenir ou rétablir la continuité et la cohérence de l'activité psychique. Ajoutons qu'après 1920, la recherche de l'identité ne peut plus être envisagée théoriquement comme un processus obéissant uniquement au principe du plaisir, il sera dès lors marqué par la contrainte de répétition.

Ce modèle permet de différencier et de qualifier un certain type de fonctionnement psychique en identité de perception - processus primaire - dans un rapport d'opposition à un fonctionnement en identité de pensée - processus secondaire - Ainsi, on peut s'interroger avec J. Caïn sur le lien existant entre ce concept introduit par S. Freud et l'identité, au sens où on l'utilise généralement, et qui concerne davantage la structure du sujet et la globalité de la personne envisagée dans sa dimension subjective. Autrement dit, s'agit-il d'un autre concept ou bien a-t-on affaire à une extension du terme qui désignerait un autre niveau de l'identité ? Car si l'opposition identité de perception / identité de pensée se réfère à un modèle de l'appareil psychique fondé sur l'opposition primaire / secondaire, elle ne rend pas compte des articulations entre les registres du primaire et du secondaire, ce qu'André Green a théorisé sous le nom de « processus tertiaires », ni de la dimension subjective à l'œuvre dans la construction de l'identité personnelle.

Cela étant, cette approche permet d'interroger autrement, tout en les intégrant, certains aspects de l'opposition identité de perception / identité de pensée, comme la tendance à

²⁵ *Ibid.* p. 482.

²⁶ J. CAÏN (1977), *Le double jeu, essai psychanalytique sur l'identité*, Paris, Payot, p. 28.

l'unité ou encore le maintien de la continuité psychique par la répétition de l'expérience mnésique.

Bien sûr, on ne peut réduire la conception freudienne de l'identité au couple identité de perception / identité de pensée, même s'il s'agit, comme le rappelle J. Caïn, quasiment du seul passage de son œuvre où Freud utilise le terme²⁷ et, qui plus est, d'une façon systématique. Il existe en effet beaucoup d'autres énoncés évocateurs de cette problématique, à certains égards plus proche d'un point de vue conceptuel des définitions couramment admises. Nous chercherons à dégager ces énoncés en les articulant notamment à la problématique de la subjectivité et de la réflexivité²⁸.

A côté de ce premier modèle qui met l'accent sur la *relation d'identité* existant entre les processus psychiques, nous verrons qu'historiquement apparaît une autre approche de l'identité, dans le sillage de l'Ego-psychologie et de la psychologie du Self, dont sont issus les concepts de Soi et de Self. Cette voie, qui laisse peu de place à la théorie des pulsions, en faisant du Moi une sphère libre de conflits, coupée des racines du ça, nous paraît importante à resituer autour de la problématique de la subjectivation, envisagée à partir de l'articulation Moi / pulsion / objet.

A cet égard nous montrerons comment la notion d'identité, du fait de son indétermination conceptuelle, s'infléchit au fil de l'évolution et des mutations internes de la théorie²⁹.

1.1.3 Quelques définitions de l'identité après Freud :

Parmi les définitions de l'identité proposées après Freud, on peut citer celle d'E. Jacobson³⁰. Pour cet auteur, l'identité serait une « entité hautement différenciée » et aurait pour fonction de préserver toute l'organisation psychique à n'importe quel stade de développement de l'homme. L'identité déjà constituée aurait ici une valeur de produit fini « hautement différencié », en étant opérationnelle d'emblée, quel que soit le stade de

²⁷ En allemand : « Wahrnehmungsidentität – Denkidentität ».

²⁸ Cf. *Infra* : 1.5.2. Sujet et subjectivation ; 2.1.1. La réflexivité dans la pensée freudienne.

²⁹ Cf. *Infra* : 1.3. Evolution et théorie de l'identité.

³⁰ E. JACOBSON (1964), *Le Soi et le monde objectal*, Paris, P.U.F., p. 36.

développement du sujet. Pour Ph. Greenacre³¹, il s'agit du sentiment de l'unicité vécue d'un organisme intégré qui reconnaît autrui sans ambiguïté. Cette définition privilégie un certain niveau de l'identité, à savoir celui de la différenciation effective, le critère retenu étant la reconnaissance d'autrui, stade ultime de l'évolution de l'identité.

En affirmant qu'il existe « une menace perpétuelle chez l'homme de perte ou de perturbation de l'identité », H. Lichtenstein³² rompt avec l'idée d'une constitution de l'identité assurée une fois pour toute. Partant de l'expérience de continuité qui accompagne le sentiment normal d'identité, définie par « la conscience de cette permanence de l'identique », cet auteur propose de désigner par identité « la capacité de rester identique à soi-même au cours de l'évolution. »³³

Critiquant cette vision de l'identité constituée et différenciée telle qu'elle apparaît dans la définition du sentiment d'identité de Ph. Greenacre, pour M. de M'Uzan il n'existerait pas de frontières précises entre le Moi et le non-Moi assurée et permanente, mais un spectre d'identité, c'est à dire une « zone transitionnelle incertaine [définie] par les diverses positions que peut occuper la libido narcissique depuis un pôle interne jusqu'à un pôle externe qui coïncide avec l'image de l'autre. »³⁴ L'espace de l'identité est considéré ici comme un espace potentiel et indéterminé, impliquant l'idée d'un mouvement, d'un processus de mise en forme de ce qui apparaît comme informe, incertain et indifférencié.

Erik Erikson introduit en 1956 le concept d'« identité du moi »³⁵. S'éloignant de la perspective freudienne d'un développement psycho-sexuel, cet auteur conçoit la construction de l'identité comme une quête inconsciente d'une continuité personnelle, l'identité du moi caractérisant le stade de l'adolescence. Pour Erikson l'identité procède par synthèses successives et dépend de la capacité du sujet à dépasser les crises de son histoire. L'auteur envisage également l'identité dans son rapport au groupe suivant une perspective psychosociale.

Jacques Caïn (1977), dans un ouvrage consacré à la question de l'identité, a pu retracer la genèse du concept, d'abord à partir de l'œuvre de Freud puis à partir de ses successeurs. Sa démarche fut alors d'interroger l'identité sous l'angle de la psychanalyse afin de préciser son

³¹ Ph. GREENACRE (1958), *Emotional Growth*, New York, cité par M. DE M'UZAN M. (1976), « Contre-transfert et système paradoxal », in *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, p. 177.

³² H. LICHTENSTEIN (1961), *Identity and sexuality*, cité par E. JACOBSON (1964), *op. cit.* p. 38.

³³ E. JACOBSON (1964), *op. cit.* p. 37.

³⁴ M. DE M'UZAN (1976), *op. cit.* p. 177.

³⁵ E. ERIKSON (1956), "The problem of ego identity", in *Journal of the American Psychoanalytic Association*, vol. 4, n°1.

champ et de définir son rapport aux autres concepts. Selon lui, la définition de l'identité « exprime un aspect de la relation du sujet à la fois avec lui-même, à la fois avec autrui. »³⁶

Dès lors, l'identité s'inscrit dans ce qu'il désigne un « double jeu », c'est-à-dire dans une « perpétuelle oscillation » entre « le pareil et le dissemblable, le général et le particulier »³⁷, entre continuité et discontinuité. Critiquant la conception du Self de H. Kohut, définie autour de la notion de structure, pour J. Caïn l'identité est davantage à penser comme un axe constitutif de l'appareil psychique, un aspect de son organisation.

Dans un séminaire dirigé par C. Lévi-Strauss³⁸, André Green reprend la question de l'identité en la définissant autour de trois notions essentielles : la permanence, la délimitation et la similitude :

*« L'identité est attachée à la notion de permanence, de maintien de repères fixes, constants, échappant aux changements pouvant affecter le sujet ou l'objet par le cours du temps. En deuxième lieu, l'identité s'applique à la délimitation qui assure de l'existence à l'état séparé, permettant de circonscrire l'unité, la cohésion totalisatrice indispensable au pouvoir de distinction. Enfin l'identité est un des rapports possibles entre deux éléments, par lequel est établie la similitude absolue qui règne entre eux, permettant de les reconnaître pour identiques. »*³⁹

Constance, unité et reconnaissance du même constituent selon Green les trois constituants à l'origine de la connaissance de soi et du monde. Cependant, il ajoute que la découverte de l'inconscient par Freud bouleverse le caractère unitaire de la conscience, ruine l'idée de l'unité du moi. Cette perspective fait du sujet un être divisé en plusieurs instances au fonctionnement psychique clivé, le Moi ne pouvant se définir que par rapport aux autres instances : « Le Moi n'est pas le Moi conscient »⁴⁰, autrement dit il n'est pas identique à lui-même et ne peut être pensé que dans le rapport de non-identité à lui-même, qui le spécifie.

En dernier ressort, il semble que l'identité se différencie, s'élabore et se définit spécifiquement dans le rapport à son négatif, c'est à dire à la non-identité.

³⁶ J. CAÏN (1977), *op. cit.* p. 11.

³⁷ *Ibid.* p. 200.

³⁸ C. LEVI-STRAUSS et al. (1977), *L'identité*, Paris, P.U.F., 2000.

³⁹ A. GREEN (1977), « Atome de parenté et relations œdipiennes », *Ibid.* pp. 81-82.

⁴⁰ *Ibid.* p. 82.

P. Decourt⁴¹ indique que l'identité se trouve généralement définie par son envers, négativement, et en particulier à partir de ses dysfonctionnements. Selon cet auteur, « l'identité se définit et s'éprouve dans sa capacité à supporter l'épreuve de la perte. »⁴²

A. Ferrant⁴³ propose de considérer l'identité à partir d'une matrice comprenant trois dimensions reliées entre elles : la continuité, l'altérité et la réflexivité. Suivant sa conception, l'identité est à définir d'abord autour de son point d'étrangeté et occupe ce qu'il appelle le lieu d'absence du sujet : « Elle n'est pas une donnée mais une construction, résultante de toute une série d'expériences qui permettent au sujet de se négativer sans risque de se perdre. »⁴⁴

Cela signifie que l'identité n'est pas repérable d'emblée mais qu'elle est une potentialité psychique qui se révèle et se construit dans la tension avec ce qu'elle n'est pas. C'est la tolérance du sujet à la non-identité, à ne pas être soi-même, à être « étranger » à soi-même, qui déterminerait la qualité de l'identité. Cette tolérance à la non-identité, à ne pas être soi, implique de la part du sujet qu'il puisse commencer ou continuer à se représenter à partir de l'expérience de l'absence, et en particulier à partir du sentiment d'étrangeté qui affecte et sous-tend le sentiment d'identité.

Ainsi, l'identité rencontre nécessairement dans son parcours son double négatif, marque de l'altérité qu'elle porte en elle et avec laquelle elle se doit de composer pour s'organiser. L'établissement d'un « rapport à soi et au monde » suppose alors l'organisation d'une « différence à soi » qui sous-tend la constitution d'une altérité interne / externe fondatrice de l'identité. Cette problématique de l'absence à soi, entre sentiment d'étrangeté et altérité, comme condition de saisie de soi, met l'accent sur le caractère négatif de l'identité, laquelle se déduirait principalement à partir de ses effets, mais aussi sur son caractère processuel.

Ces éléments permettent de penser qu'en deçà des formes plus complexes de la différence des sexes et des générations, qui reprennent à un autre niveau la problématique de l'identité, l'élaboration de la différence Soi / Autre apparaît comme consubstantielle au travail de l'identité.

⁴¹ P. DECOURT (1999), « L'identité et la perte », in *Revue Française de Psychanalyse*, n°4, Paris, P.U.F., pp. 1153-1164.

⁴² *Ibid.* p. 1156.

⁴³ A. FERRANT (1998), *L'Intime étrangeté : traces, styles, impasses*, Thèse H.D.R, Université Lyon 2.

⁴⁴ *Ibid.* p. 8.

Au-delà de la complexité de la notion d'identité et pour commencer à en repérer la logique d'ensemble, nous regrouperons ces définitions autour de plusieurs axes distincts, mais articulés entre eux :

- 1- L'axe du changement et de la permanence (continuité / discontinuité)
- 2- L'axe de la séparation et de la différenciation
- 3- Un troisième axe qu'on peut situer autour du négatif (altérité)
- 4- Enfin, un axe organisé autour de la question de la reconnaissance du même et de la différence.

1- L'axe du changement et de la permanence peut être repéré à partir de la définition de Liechtenstein, pour qui l'identité correspond à la « conscience de la permanence de l'identique ». Pour André Green également, la notion de permanence associée au maintien de repères fixes, constants, échappant aux changements qui affectent le sujet, constitue un des aspects essentiels de l'identité. On retrouve la même idée chez E. Jacobson à travers la fonction de l'identité de préserver toute l'organisation psychique quel que soit le niveau de développement du sujet. Suivant une perspective développementale, la conception d'E. Erikson reprend autrement, à partir de la notion de « crise d'identité », la dialectique continuité / discontinuité.

2- L'axe de la séparation et de la différenciation se retrouve dans la définition proposée par E. Jacobson, suivant laquelle l'identité serait une « entité hautement différenciée ». Il correspond au second niveau de l'identité selon A. Green, défini autour de la notion de délimitation, qui donne lieu à l'existence d'un état séparé. Michel de M'Uzan fait référence quant à lui à la notion de « spectre d'identité », qu'il définit par les diverses positions que peut occuper la libido narcissique, depuis un pôle interne jusqu'à un pôle externe qui coïncide avec l'image de l'autre.

3- Les définitions proposées par P. Decourt et A. Ferrant permettent de dégager un troisième axe de l'identité, défini autour du « négatif ». L'identité peut alors se définir par son envers, à partir de la capacité à supporter la perte (P. Decourt, 1999), à « se négativer sans risque de se perdre » ou encore à tolérer la non-identité (A. Ferrant, 1998).

4- Un dernier axe peut être repéré autour de la question de la reconnaissance du même (S. Freud, A. Green). Corrélatif de la reconnaissance de l'autre et donc d'un certain niveau de différenciation, cet axe met en perspective la capacité du sujet à se reconnaître lui-même à travers l'autre. Pour Ph. Greenacre, l'identité est atteinte à partir de la reconnaissance d'autrui sans ambiguïté.

Une autre distinction peut être établie à partir de ces définitions, à savoir la différence entre celles qui assimilent l'identité à un état, état différencié lié à la reconnaissance d'autrui, stable et permanent, et celles qui relèveraient davantage d'un processus de changement, d'une trajectoire dans l'évolution et le développement de la vie psychique. Ces deux perspectives, au premier abord contradictoires, me semblent devoir être pensées ensemble : l'identité serait un processus, cherchant à assurer le maintien d'un certain équilibre, *un état psychique stable*, apparaissant lui-même comme la condition d'un changement possible.

Ainsi donc, l'abord de la thématique de l'identité, à travers ses différents usages et ses différentes définitions ou encore son appartenance à des champs épistémologiques différents, amène à repréciser son champ, non pas dans un sens restrictif mais dans une perspective intégrative. En effet, à première vue, on peut constater que la notion d'identité ne se prête guère à un usage conceptuel. La diversité de ses acceptions, les ambiguïtés qu'elle recèle, son caractère transversal renvoient plutôt à une forte hétérogénéité, à un manque de cohérence interne, source de confusions. Cependant, après examen, on peut remarquer également, sans doute dans une plus large mesure que bien d'autres concepts, combien ce terme rassemble ce que l'on serait tenté a priori de désigner comme des logiques incompatibles ou antagonistes, s'excluant réciproquement. Plutôt que de chercher à harmoniser d'emblée les contenus disparates et / ou les logiques processuelles hétérogènes qui l'animent, il semble au contraire plus heuristique de dégager les problématiques auxquelles elle fait implicitement référence. Car si l'identité renvoie à plusieurs niveaux de sens, nous pensons que cette pluralité renvoie fondamentalement à ce qui la spécifie.

1.1.4 Quatre axes problématiques pour penser l'identité : le négatif, la réflexivité, la continuité / discontinuité et la paradoxalité

1.1.4.1 Le négatif :

Une première problématique que nous avons commencé à repérer à partir d'un des axes de définition dégagés plus haut, concerne la filiation de l'identité à la problématique du « négatif ». Terme couramment utilisé en psychanalyse dans des acceptions parfois fort différentes, j'utiliserai le terme « négatif », d'une part pour désigner ce qui dans la psyché renvoie fondamentalement à ce qui lui échappe et, de façon élargie, à l'altérité en général quelles que soient ses formes⁴⁵. D'autre part, pour désigner un mode d'expression plus ou moins pathologique de la vie psychique ou certains de ses aspects, consistant à « traduire » ou à révéler « négativement » (au sens photographique), sur un mode inversé et potentiellement destructeur, ce qui n'a pu faire l'objet d'un travail d'élaboration suffisant. Ce qui ne parvient pas à s'inscrire suffisamment dans la psyché, à se transformer ou à se symboliser menace alors de faire retour sur un mode destructeur. Le processus en jeu est le retournement en son contraire, mécanisme que l'on retrouve dans la réaction thérapeutique négative, le transfert négatif ou paradoxal, le narcissisme négatif, etc. Sur le plan psychopathologique l'on peut également penser à la mélancolie comme réponse du psychisme face à un défaut d'introjection de l'objet, ce que Freud décrit en 1917 comme « l'ombre de l'objet qui tombe sur le moi »⁴⁶.

L'abord de l'identité sous l'angle du négatif s'inscrit dès lors comme une démarche féconde et nécessaire pour approcher les processus qui sous-tendent son établissement, comme en témoignent les définitions qui s'y réfèrent ; si l'on peine tant à définir ce qu'est l'identité, à délimiter son champ ou encore à rassembler sous une forme relativement unifiée les aspects qui la composent, c'est, me semble-t-il, en raison de son caractère « irréductible » et profondément énigmatique.

⁴⁵ R. Kaës distingue trois types de négativité : la négativité d'obligation, qui fait référence à la nécessité psychique de se défendre, de produire du négatif ; la négativité relative, qui renvoie aux aspects de la vie psychique non encore advenus ou en attente de sens ; la négativité radicale, qui relève de l'impossible ou du Réel, au sens de Lacan. Cf. R. KAËS, Séminaire de recherche du 6 janvier 2011 sur le « Négatif », Université Lumière Lyon 2. Voir aussi R. KAËS (1988), « Destins du négatif : une métapsychologie transsubjective », in GUILLAUMIN J., GAGNEBIN M., *Pouvoirs du négatif dans la psychanalyse et la culture*, Seyssel, Champ Vallon, pp. 40-48.

⁴⁶ S. FREUD (1917), « Deuil et mélancolie », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1991, pp. 145-171.

Plutôt que de chercher à réduire d'emblée la part d'inconnue qui la caractérise, il semblerait plus judicieux d'en reconnaître la portée afin d'en mesurer les enjeux pour l'ensemble de la vie psychique et subjective. Qu'il s'agisse de l'identité telle qu'elle se manifeste « concrètement » dans la clinique ou de l'identité comme objet de recherche, penser l'identité renvoie inéluctablement à la problématique de l'impensable ou de l'impensé. L'identité ne peut être pensée cliniquement ou théoriquement indépendamment du rapport qu'elle entretient avec ce qui lui échappe. On retrouve ici sous une forme fondamentale et matricielle la problématique du rapport à l'autre dans la construction identitaire et des différences dont il est porteur.

Dès lors, cette problématique du négatif apparaît, suivant ce point de vue et à la suite des auteurs sur lesquels nous nous appuyons (Cf. A. Ferrant, A. Green, M. De M'Uzan), comme constitutive de l'identité. L'identité n'est rien sans l'altérité et inversement : ces deux notions s'inscrivent toute deux comme la condition d'existence de l'autre. Nous déclinons cette problématique tout au long de notre travail à partir de la notion d'altérité, laquelle comporte plusieurs niveaux en fonction du degré d'élaboration de l'identité.

1.1.4.2 La réflexivité :

Une seconde problématique, présente implicitement dans la plupart des définitions et à laquelle on consacra le chapitre suivant, concerne celle de la réflexivité⁴⁷.

Etymologiquement l'identité implique le rapport au même ou à ce qui est identique, *idem*. Elle désigne alors une relation spécifique, une « relation d'identité » entre plusieurs éléments définis comme « identiques » ou encore, suivant le principe d'identité cher à la logique traditionnelle, le fait que toute chose soit identique à elle-même⁴⁸. Mais la problématique de la réflexivité ne saurait se réduire à une relation d'identité *stricto sensu*, dès lors que l'on considère le lien qu'elle entretient avec le négatif et l'altérité. Au sein de la réalité psychique, le « rapport à soi » ou l'autoréférence suppose un détour vers un objet « alter », porteur d'une différence à soi, avant de refluer sur l'identité. Mieux, la réflexivité de soi à soi, c'est-à-dire la réflexivité interne, ne peut pleinement se développer qu'en appui sur

⁴⁷ Bien que déjà présente chez Freud, Bion, Winnicott, Green, Donnet et Anzieu, la problématique de la réflexivité est surtout théorisée en appui sur ces différents auteurs par R. Roussillon dès la fin des années 70, à partir de ses travaux sur le paradoxe. C'est en 1995 que l'auteur commencera à en dégager pleinement les enjeux métapsychologiques (Cf. R. Roussillon, 1991, 1995, 2008).

⁴⁸ Cf. *Infra*, la problématique de la continuité / discontinuité.

une réflexivité externe qui échappe d'abord au sujet, elle ne peut prendre sa pleine valeur subjective qu'en s'étayant sur un objet réflexif investi comme double de soi, mais nous anticipons déjà trop. Ceci étant, en transitant par l'objet, le mouvement réflexif se complexifie en introduisant un écart et une différence au sein de l'identité. « L'identité, écrit Green, n'est pas un état, c'est une quête du Moi qui ne peut recevoir sa réponse réfléchie que par l'objet et la réalité qui la réfléchissent. »⁴⁹

Dit d'une autre manière, cet axe problématique permet d'appréhender l'identité comme une organisation réflexive qui intègre et structure la dimension de l'altérité au sein de la relation de soi à soi. Ainsi donc, l'identité peut être repérée comme cette partie du champ de la réflexivité qui concerne les rapports de soi à soi. On verra comment cette modalité de la réflexivité, constitutive d'un espace réflexif interne⁵⁰, reprend sur un mode intrapsychique ou auto-subjectif, le champ des expériences intersubjectives et, de façon spécifique, la manière dont le sujet a été réfléchi par l'objet investi comme double. De ce point de vue, l'identité serait le concept permettant de rendre compte des conditions à partir desquelles un sujet peut s'éprouver et se produire lui-même subjectivement, suivant un mouvement réflexif interne.

Envisager l'identité sous l'angle de la réflexivité et, plus particulièrement sous l'angle du « rapport à soi » tel qu'il s'établit « réflexivement » dans le rapport à l'objet, m'amènera à dégager progressivement les étapes ainsi que les procédures par lesquelles l'identité se constitue. Comme l'indique R. Roussillon, « dans l'approche psychanalytique actuelle l'identité doit être définie non plus comme une formation fixe ou fixée mais comme un processus qui repose sur la mise en œuvre des capacités réflexives, que celles-ci soient conscientes ou non. »⁵¹

1.1.4.3 La continuité et la discontinuité :

Présente dans de nombreuses définitions de l'identité, la problématique de la continuité / discontinuité constitue l'axe fondamental sur lequel s'appuie les notions de permanence et de changement. Au plus près de la notion de processus, la dialectique continuité / discontinuité ou rupture et continuité met l'accent sur les modalités de passage entre deux ou plusieurs

⁴⁹ A. GREEN (1983), « Un, autre, neutre : valeurs narcissiques du même », in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Editions de Minuit, 2007, p. 44.

⁵⁰ J'emprunte le terme à Guy Lavallée en l'articulant à la problématique de l'identité et du double.

⁵¹ R. ROUSSILLON (1999), *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, P.U.F., p. 139.

registres de la vie psychique, par exemple entre les instances de l'appareil psychique, mais également, s'agissant de l'identité, entre le narcissisme primaire et le narcissisme secondaire, entre l'altérité et les formes de l'identité, entre le sujet et son environnement.

La continuité instaure ce qu'on peut appeler une « relation d'identité », processus que l'on retrouve dans les concepts d'identité de perception, de trouvé / créé ou d'animisme, tandis que la discontinuité au contraire met à l'épreuve la relation d'identité, imposant à la psyché un travail psychique de transformation consistant à rétablir sous une autre forme, essentiellement symbolique, une continuité identitaire. Cette problématique de la continuité et de la discontinuité se retrouve également dans les théorisations d'E. Bick sur la genèse de l'espace psychique à partir de l'expérience de la peau, de G. Haag, sur la genèse du Moi corporel de D. Anzieu sur le « Moi-peau », de D. Houzel sur les « enveloppes psychiques » ou encore de Winnicott, notamment à partir de ses formulations sur le « sentiment continu d'exister », l' « égorelatedness » (relation au moi) et la « capacité d'être seul » (1958).

D'un point de vue descriptif, la notion de continuité fait référence au maintien d'un équilibre psychique, qui se traduit dans le registre du vécu par un sentiment de continuité⁵² « échappant comme l'indique A. Green aux changements pouvant affecter le sujet ou l'objet par le cours du temps. »⁵³

Avec le concept d' « Ego-feeling », Paul Federn a pu souligner le lien étroit existant entre continuité et discontinuité. Envisagé comme « une unité ininterrompue ou restaurée du Moi », l'Ego-feeling sera particulièrement convoqué pour restaurer la continuité du Moi⁵⁴.

Suivant cet axe, je ferais volontiers l'hypothèse que le processus identitaire en tant que produit d'une rupture ou encore d'un déséquilibre dans l'économie psychique, vise avant tout à instaurer ou à rétablir une continuité, un « sentiment continu d'exister » (D.W. Winnicott), ce qu'illustrent particulièrement, comme on le verra, les enjeux psychiques du bébé et leur ressaisie au moment de la puberté. On peut également l'envisager, à la suite des descriptions de Freud sur l'identité de perception et l'identité de pensée, comme un processus de liaison entre les divers composants de l'appareil psychique (affects, représentations, processus de pensée), processus fondé sur la reconnaissance du même.

⁵² Nous reprendrons cette question à la fin de ce chapitre lorsque nous aborderons la notion de « sentiment d'identité ».

⁵³ A. GREEN (1977), *op. cit.* p. 81.

⁵⁴ P. FEDERN (1984), *La psychologie du moi et les psychoses*, Buenos-Aires : Amorrortu, p. 196.

1.1.4.4 La paradoxalité :

Enfin, la dernière problématique que l'on peut dégager à partir des définitions citées plus haut est celle de la paradoxalité⁵⁵. *Transversale aux trois problématiques précédemment esquissées, la paradoxalité est inhérente à l'identité en constituant en quelque sorte l'arête vive de son processus.* Elle renvoie, comme on le détaillera par la suite, à une série d'oppositions fondamentales qui sous-tend l'organisation de l'identité, comme le moi et le non-moi, le dedans et le dehors, le même et le différent, etc.

Sans prétendre à l'exhaustivité, ces différentes problématiques constituent autant de repères épistémologiques qui jalonnent le champ de l'identité. Elles constituent également autant d'angles d'approche ou de « vertex » qui nous permettront de décondenser les enjeux psychiques impliqués par la notion d'identité tout en conservant un certain niveau de complexité.

Avant d'aborder plus avant la problématique du paradoxe et les liens qu'elle entretient spécifiquement avec la question de l'identité, j'avancerais le postulat suivant lequel l'identité procède d'un nouage complexe entre ces différentes problématiques ou points de vue que sont le négatif, la réflexivité, la paradoxalité et la continuité-discontinuité.

Face à ce nouage complexe et pour avancer dans cette réflexion, nous verrons, au cours de ce chapitre puis tout au long de cette recherche, à quelles conditions le double peut être pensé comme un objet constitutif du processus identitaire et comment sa mise en perspective avec la question de la transitionnalité permet de dénouer sans doute pour la renouer autrement, la problématique de l'identité.

⁵⁵ Introduit par P.-C. Racamier pour décrire un mode de défense à l'œuvre dans la schizophrénie, nous emploierons ce terme dans un sens général.

1.2 Vers une conception paradoxale et transitionnelle de l'identité :

1.2.1 La notion de paradoxe dans la pensée psychanalytique :

Bien que n'étant pas un concept freudien, le paradoxe intéresse néanmoins nombre de psychanalystes contemporains. En France, Didier Anzieu et P.-C. Racamier sont les premiers à s'être penchés sur ce concept à partir de leur expérience clinique. Dans la cure psychanalytique individuelle et groupale, D. Anzieu⁵⁶ décrit un type de transfert fondé sur une communication entre le patient et l'analyste qui prend la forme d'une injonction paradoxale ou d'une disqualification. Ces deux formes de communication paradoxales produisent dans le contre-transfert de l'analyste un sentiment d'impuissance voire de « nullité », affects qui devront être élaborés sous peine de menacer le processus psychanalytique engagé.

Issue de son expérience clinique auprès de patients schizophrènes, la perspective de P.-C. Racamier⁵⁷ est différente. Selon lui, la « paradoxalité » renvoie à un mécanisme de défense essentiel, à l'œuvre dans la schizophrénie. Elle prend la forme d'un discours incohérent, contradictoire, mal structuré ou au contraire d'apparence logique, et a pour fonction de protéger le sujet contre la souffrance et la conflictualité. Sur un plan contre-transférentiel, ce fonctionnement psychique a pour effet d'empêcher de penser. Plus fondamentalement, le paradoxe du schizophrène porte sur l'existence de soi et de l'autre, ainsi que sur leurs relations, et s'accompagne chez le sujet d'une érotisation spécifique. Elle affecte à ce titre l'ensemble de la vie psychique.

Théoriquement, P.-C. Racamier définit le paradoxe comme « une formation psychique liant indissociablement entre elles et renvoyant l'une à l'autre deux propositions, ou injonctions, inconciliables et cependant non opposables. »⁵⁸ Cette définition renvoie à l'idée que le paradoxe combine au sein de la même structure deux niveaux d'opposition appartenant à des logiques différentes ou antagonistes. Si, dans la schizophrénie, le paradoxe traduit un

⁵⁶ D. ANZIEU (1975), « Le transfert paradoxal : de la communication paradoxale à la réaction thérapeutique négative », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°12, Paris, Gallimard, pp. 49-72.

⁵⁷ P.-C. RACAMIER (1980), *Les schizophrènes*, Paris, Payot.

⁵⁸ *Ibid.* p. 145.

écrasement de la subjectivité ou plus généralement un débordement des capacités de liaison de l'appareil psychique, on peut également y reconnaître *a minima* une modalité de traitement de l'identité. Le paradoxe du schizophrène qui consiste à « être en n'étant pas »⁵⁹ ou à se retirer d'une partie de sa subjectivité pour parvenir à survivre psychiquement⁶⁰, en exprimant les oppositions fondamentales de l'identité (le dedans et le dehors, l'étranger et le familier, le plaisir et la souffrance, etc.) sous une forme paradoxale, permettrait au sujet de se dégager des effets de la confusion identitaire. C'est à cette condition selon nous que le sujet peut continuer psychiquement à « être » malgré tout.

A la suite de D. Anzieu et de P.-C. Racamier, R. Roussillon⁶¹ a proposé de distinguer, à côté des paradoxes déstructurant, des paradoxes créateurs. S'employant à reformuler la pensée de Winnicott en l'articulant à la métapsychologie freudienne, l'auteur reprend et développe les deux temps transitionnels qui jalonnent le processus d'attachement et de différenciation Moi / objet, à savoir l'expérience du « trouvé / créé » et ce qu'il désigne par analogie à ce premier temps, l'expérience du « détruit / trouvé ».

Le paradoxe y est décrit non comme une formation qui va à l'encontre de la maturation psychique mais davantage comme un processus qui la soutient. D'ailleurs, Winnicott insiste sur le fait que le paradoxe doit être toléré et accepté et que c'est à cette condition qu'il pourra prendre une valeur subjective.

Suivant cette optique, l'illusion de continuité qui accompagne l'expérience du trouvé / créé, permet de penser le moment où l'identité se nourrit de l'autre ou de l'objet *comme si* c'était lui-même, où l'identité, dans une logique opposée à celle du paradoxe du schizophrène formulé plus haut, dépasse tout en l'intégrant le paradoxe qui le constitue. Au lieu de chercher à « être en n'étant pas », le sujet qui parvient à s'établir suffisamment au sein du processus d'illusion, pourra vivre cette expérience subjective singulière d'être à la fois lui-même et l'objet ou, pour le dire autrement, de se trouver / créer lui-même à travers l'objet. Ce premier temps transitionnel est alors en mesure d'assurer un vécu de continuité avec l'objet, sans pour autant que le sujet se confonde avec ce dernier.

D'une façon différente, la découverte de l'extériorité de l'objet mise en perspective par l'expérience du « détruit / trouvé » (R. Roussillon), permettra autrement, grâce à la survivance de l'objet, d'assurer une continuité avec l'environnement au moment de sa découverte. Cette

⁵⁹ P.-C. RACAMIER (1978), « Le paradoxe des schizophrènes », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 42, Paris, P.U.F.

⁶⁰ R. ROUSSILLON (1999), *Agonie, Clivage et Symbolisation*, Paris, P.U.F., p. 141.

⁶¹ R. ROUSSILLON (1991), *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, P.U.F.

expérience fondamentale qui complète la construction « transitionnelle » de l'objet, témoigne du passage d'une continuité « perceptive / hallucinatoire » à une continuité « symbolique ». Cette nouvelle forme de continuité, qui correspond à la sortie du narcissisme primaire, sépare et ré-unit la représentation interne et la représentation externe de l'objet.

Ainsi, pour les deux temps que nous venons de dégager, on peut dire que l'identité naît transitionnellement de la suspension et de l'intégration de l'opposition paradoxale entre hallucination et perception (trouvé / créé), objet interne et objet externe (détruit / trouvé) : ce qui apparaît pour l'observateur, c'est-à-dire d'un point de vue objectif, comme une expérience paradoxale ou contradictoire, sera vécu « subjectivement » d'une façon harmonieuse.

Pour autant, il serait faux de dire que le paradoxe a disparu, il est toujours présent mais sous une forme « tolérée » et « non contestée » (Winnicott, 1951), j'ajouterais sous une forme *organisée* : l'aire intermédiaire d'expérience n'annule pas l'opposition entre réalité intérieure et réalité extérieure mais permet au sujet de « maintenir à la fois séparée et reliée l'une à l'autre, réalité intérieure et réalité extérieure. »⁶²

Pour R. Roussillon, l'origine des phénomènes transitionnels suppose l'émergence d'un double point de vue, à savoir que « l'objet [soit] à la fois créé subjectivement par le bébé et trouvé objectivement par lui (...). Pour qu'un tel point de vue puisse être formulé, il faut qu'il existe une certaine communauté de forme entre l'objet créé et l'objet trouvé, une certaine homomorphie entre réalité interne et réalité externe, entre point de vue objectif et point de vue subjectif (...). L'expérience paradoxale de la transitionnalité témoigne de cette homomorphie. »⁶³

En s'étayant sur cette homomorphie, l'objet trouvé / créé peut également être considéré comme un objet-double à partir duquel l'identité et ses paradoxes constitutifs pourront se transitionnaliser. Nous reprendrons cette question dans le chapitre 3 à partir des travaux de R. Roussillon sur « l'homosexualité primaire en double ».

Aux paradoxes fermés ou serrés caractérisés par la discontinuité, la rupture, le clivage ou encore par la confusion, s'opposent alors des paradoxes ouverts (P.-C. Racamier, 1980), créatifs et générateurs de liens, caractérisés à l'inverse par l'homomorphie et la continuité. Si, à l'opposé des premiers, ces derniers s'inscrivent clairement dans une perspective de subjectivation, on peut penser que ces deux formes de paradoxes renvoient fondamentalement aux mêmes enjeux. On peut dire qu'à la différence du paradoxe « fermé », le paradoxe

⁶² D.W. WINNICOTT (1971), *Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard, p. 9.

⁶³ R. ROUSSILLON (1991), *op. cit.* p.66.

transitionnel contient en lui-même une « solution subjective » aux paradoxes de l'identité. Il témoignerait de la capacité de la psyché, en appui sur les réponses adéquates de l'environnement, à contenir, à lier et à dépasser, en un mot à organiser les oppositions qui caractérisent la paradoxalité identitaire.

A l'inverse, et l'on retrouve la problématique du négatif et du double sens que nous lui avons attribué, dans la schizophrénie ou plus globalement dans les pathologies narcissiques-identitaires, le sujet, confronté à une déchirure plus ou moins profonde de sa vie psychique, cherchera à exprimer les éléments de l'identité sur un mode paradoxal, c'est à dire de façon contradictoire mais non antagoniste. L'incohérence, la bizarrerie ou encore l'étrangeté qui accompagnent les mouvements contre-transférentiels reflètent alors le vécu du sujet lorsqu'il est confronté aux effets de la paradoxalité.

Dans ce type de conjoncture, l'identité apparaît sous une forme négative ou encore sous une forme « non transitionnalisée » ou « détransitionnalisée ». Nous y reviendrons longuement dans notre recherche à partir de la problématique du double.

Suivant une autre ligne théorique, les formulations de Michel de M'Uzan sur le spectre d'identité, la chimère transférentielle ou encore le système paradoxal, permettent d'éclairer les logiques paradoxales qui traversent l'identité. Pour l'auteur, le système paradoxal fait référence à une activité psychique originale qui se déploie dans le champ du contre-transfert sous forme de pensées paradoxales⁶⁴. A l'extrême, l'appareil psychique de l'analyste peut se retrouver envahi par celui de l'analysé, qui en prend alors possession. Ces pensées seront particulièrement difficiles à reconnaître du fait de leur impact sur la stabilité du sentiment d'identité : « Notre narcissisme s'en trouvant ébranlé, nous pouvons nous croire attaqué et nous nous défendons avec la plus extrême rigueur. »⁶⁵ Si les pensées paradoxales, par leur caractère incongru, étranger ou incompréhensible, suscitent autant de résistances, c'est qu'elles dépendent, écrit l'auteur, « d'une part d'expériences très archaïques contemporaines de l'édification du sujet, et d'autre part, d'un mécanisme élémentaire, profondément enraciné dans notre être, inséparable de notre chair. »⁶⁶

Pourtant, bien que ces pensées surgissent de manière inopinée au décours du processus psychanalytique, pour Michel de M'Uzan elles relèvent d'une certaine continuité, en se

⁶⁴ M. DE M'UZAN (1976), « Contre-transfert et système paradoxal », in *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 164-181.

⁶⁵ M. DE M'UZAN (1976), *Ibid.* p. 174.

⁶⁶ *Ibid.* p. 175.

situant dans un registre intermédiaire entre l'inconscient et le préconscient. Leur prise en compte par l'analyste favorisera l'émergence d'éléments fantasmatiques du patient qui n'ont pu, en raison d'un facteur économique ou de l'action du refoulement, se développer pleinement sur le moment.

Le système paradoxal participe à la création de ce que l'auteur appelle « la chimère », formation subjective issue de l'interpénétration des inconscients de l'analyste et de l'analysé :

« L'analysé et son analyste forment aussi une sorte d'organisme nouveau, un monstre en quelque sorte, une chimère psychologique qui a ses propres modalités de fonctionnement. De par la nature même des conditions de leur rencontre, l'analysé et son analyste ont, à leur insu, donné naissance à un enfant fabuleux, un être puissant qui œuvre dans l'ombre, mais dont la croissance peut être plus ou moins affectée par toutes les influences provenant de ses créateurs. »⁶⁷

Assimilée à une sorte de « magma fertile » ou de « potée psychologique », la chimère se compose de fragments d'images et de mots à caractère insolite ou énigmatique. Ce fonctionnement psychique paradoxal ouvre alors une voie privilégiée pour appréhender les éléments les plus archaïques de l'inconscient, et s'étayera particulièrement sur l'aptitude de l'analyste à user de l'identification primaire ainsi que sur sa capacité à tolérer un certain flottement de son identité, un état de légère dépersonnalisation.

Constituant un axe central de la dynamique transféro / contre-transférentielle, le système paradoxal, en tant qu'il s'appuie sur un brouillage des limites du moi et sur les diverses positions qu'occupe la libido narcissique au sein du spectre d'identité, met en perspective le lien intime existant entre le paradoxe et la question de l'identité. Mais plus encore, en décrivant un objet n'appartenant ni à l'analyste, ni à l'analysé, relevant d'un fonctionnement paradoxal, Michel de M'Uzan précise les conditions qui permettent de transitionnaliser les paradoxes de l'identité. Ceux-ci pourront se déployer et prendre une forme acceptable pour l'analysé à condition que l'analyste puisse le reconnaître et le tolérer.

Ce bref survol de la notion de paradoxe dans la pensée psychanalytique m'amène à formuler plusieurs remarques. En premier lieu, on peut constater, à travers les différentes

⁶⁷ M. DE M'UZAN (1994), « La bouche de l'inconscient », in *La bouche de l'inconscient*, Paris, Gallimard, 2006, p. 39.

perspectives évoquées, la proximité des notions de paradoxe et d'identité, et ce, quelle que soit la forme clinique, transitionnelle ou non, que le paradoxe prendra.

Une seconde remarque concerne le fait que le paradoxe « non ou dé-transitionnalisé » émerge particulièrement dans les problématiques narcissiques-identitaire, lorsque l'identité ne parvient pas à contenir ou à unifier les tendances contradictoires qui l'anime, qu'il s'agisse d'un enjeu conflictuel ou, plus radicalement, d'une confusion ou d'un clivage portant sur des aspects essentiels de la subjectivité. La paradoxalité à l'œuvre dans la schizophrénie illustre ce dernier point.

Enfin, à la suite de Winnicott, les réflexions de R. Roussillon et de M. de M'Uzan amènent à considérer la paradoxalité identitaire, au-delà d'un mouvement défensif contre un état de confusion et d'aliénation, comme un appel en direction de l'objet, ce dernier étant convoqué à éprouver la souffrance identitaire, au risque d'une légère dépersonnalisation.

Ce point de vue permet de situer le paradoxe identitaire dans une perspective intersubjective où il trouvera, via le transfert paradoxal ou « la chimère transférentielle », matière à se transformer.

1.2.2 Les paradoxes de l'identité :

Voyons à présent comment la paradoxalité identitaire se décline en plusieurs niveaux et traverse un bon nombre des conceptions de l'identité que nous avons passées en revue.

Une première forme de paradoxe peut se déduire du rapport fondamental qu'entretient l'identité avec son négatif, point autour duquel elle se définit : l'identité se définit en dernier ressort à partir de ce qu'elle n'est pas, à partir de la non-identité. Elle prend forme autour de la capacité à tolérer les aspects de l'altérité qui la sous-tendent. On peut repérer ce paradoxe dans l'expression : « *Etre à soi-même étranger* ».

Cet aspect de la paradoxalité identitaire met en perspective le processus par lequel un sujet advient à lui-même à partir de l'autre, ce dont la problématique identificatoire comme modèle de construction de soi sur le modèle de l'autre tente de rendre compte. Mais plus encore, ce registre paradoxal renvoie à *la capacité du sujet à se sentir suffisamment étranger ou absent à soi-même sans s'aliéner*. Lorsque l'identité peut s'établir autour de ce moment négatif, lorsqu'elle parvient à se différencier du fond d'altérité qui la sous-tend, l'expérience

d'être un autre ou d'être « soi-même comme un autre » (P. Ricœur, 1990), ou encore « ni tout à fait un même, ni tout à fait un autre », témoignerait d'un niveau d'organisation transitionnel de l'identité. Le sujet peut alors s'altérer tout en restant lui-même et s'enrichir des qualités de l'autre sans se confondre avec lui. Suivant ce registre, l'identité s'étaye autant sur l'altérité externe appartenant au monde de l'objet que sur l'altérité interne issue ou encore « révélée » par la rencontre avec l'objet.

L'usage du mot « personne » symbolise particulièrement ce niveau paradoxal de l'identité : pour devenir une personne, non seulement le sujet doit renoncer à être tout pour l'autre mais il doit également accepter d'être personne, d'être rien pour l'autre. L'identité « symbolique » suppose que l'identité puisse exister pour elle-même indépendamment de l'objet. Pour A. Ferrant, l'organisation identitaire passe par « une définition de soi-même comme rien, comme non personne au sens strict. »⁶⁸ Transitionnaliser ce paradoxe revient alors pour le sujet à assumer en propre son identité, à (re)prendre pour soi et de soi à soi, ce qu'il avait initialement dévolu au monde des objets, à éprouver seul la continuité de son identité.

L'histoire d'Ulysse sur l'île des Cyclopes illustre ce point. Polyphème le cyclope est décrit comme un géant monstrueux vivant seul avec ses moutons et se nourrissant de chair humaine. Contraint d'accoster sur l'île, Ulysse et ses compagnons s'aventurent dans la caverne du cyclope, où ils découvrent des fromages gigantesques. A son retour, Polyphème découvre les étrangers, ferme la caverne à l'aide d'un gros rocher, et se met à manger plusieurs d'entre eux. Ulysse lui propose alors d'agrémenter son repas du vin qu'il a apporté. Sans se méfier, Polyphème se met à boire et demande à son hôte quel est son nom. Ulysse répond « personne ». Profitant qu'il soit endormi, il lui crève l'œil avec un pieu. Accablé par la douleur, Polyphème court en pleine nuit rejoindre ses voisins, qui lui demandent qui l'a blessé ; « Personne », répond-il. Les cyclopes concluent alors qu'il est atteint d'un mal auquel ils ne peuvent rien.

Face à cette imago maternelle archaïque, dévoratrice et en manque d'identité, Ulysse ne peut survivre que s'il accepte provisoirement de renoncer à son identité, de ne pas exister pour l'autre, d'être « personne ». La ruse introduit un jeu identitaire entre identité et altérité à soi, elle constitue une solution de survie face à la mort de soi et de ses compagnons.

⁶⁸ A. FERRANT (1997), « Situations extrêmes et logiques de survie », in *Souffrance psychique, contexte social et exclusion*, Actes du colloque de Lyon-Bron, ORSPERE.

En revanche, Polyphème ne peut se voir lui-même, il ne peut se décentrer, et prend donc les paroles d'Ulysse pour argent comptant. La vision monoculaire est une vision dépourvue de profondeur qui perçoit les choses comme identiques à elles-mêmes, si bien qu'en perdant la vue, le cyclope, qui passe pour fou aux yeux de ses congénères, perd du même coup son identité.

Ainsi conçue, la problématique de l'altérité à soi, en tant qu'elle fonde la trajectoire de l'identité, peut s'ouvrir sur la dialectique du même et de la différence, non plus seulement à partir de la problématique identificatoire mais de façon plus spécifique à partir du modèle de l'autre investi comme *double de soi*. Ce second niveau paradoxal, forme élaborée du premier, peut se formuler de la façon suivante : « *Etre simultanément même et différent de soi* ». La coexistence paradoxale du même et du différent, harmonisée par la figure du double, instaure une dynamique relationnelle et transitionnelle en double, permettant paradoxalement au sujet de se différencier de l'objet.

Un autre paradoxe de l'identité peut être repéré à partir de l'axe de la permanence et du changement : l'identité s'inscrit dans un mouvement, c'est un processus, mais ses différentes transformations ne pourront s'établir que sur le fond d'une continuité psychique. On retrouve la pensée de J. Bleger (1979) sur les liens réciproques qu'entretiennent le cadre et le processus dans la cure analytique. Ainsi, l'identité relèverait tout autant d'un état, à travers le vécu subjectif d'une stabilité, que d'un processus de transformation qui se déploie dans le temps. Il s'agirait de la capacité d' « *être le même à travers le temps* ».

Ce registre paradoxal de l'identité croise d'une façon essentielle la problématique de la continuité et de la discontinuité. Ce paradoxe, qui pose le problème de l'identité à travers le temps, s'illustre particulièrement dans l'histoire du bateau de Thésée. Dans son ouvrage du même nom, Stéphane Ferret⁶⁹ rapporte l'extrait de Plutarque :

« Le vaisseau sur lequel Thésée alla et retourna était une galiote à trente rames, que les Athéniens gardèrent jusqu'au temps de Démétrius le Phalérien, en ôtant toujours les vieilles pièces de bois, à mesure qu'elles se pourrissaient, et y en remettant des neuves à leurs places : tellement que depuis, dans les disputes des Philosophes touchant les choses qui s'augmentent, à savoir si elles demeurent une, ou si elles se font autres, cette

⁶⁹ S. FERRET (1996), *Le bateau de Thésée*, Paris, Editions de Minuit.

galiote était toujours alléguée pour l'exemple de doute, parce que les uns maintenant que c'était un même vaisseau, les autres, au contraire, soutenaient que non. »⁷⁰

Cette métaphore rend compte des limites de l'identité lorsqu'elle est soumise de façon substantielle au changement. Autrement dit, jusqu'où peut-on « concilier identité diachronique et identité numérique »⁷¹, ce qui revient à savoir jusqu'où l'identité peut-elle supporter les transformations liées au temps sans changer de nature ? Ces questions qui renvoient à la souffrance identitaire et, plus largement, à la psychopathologie, interrogent au fond comment un sujet parvient à se sentir « suffisamment » le même au cours de son existence, « identique et non-identique à lui-même » (R. Roussillon).

Enfin, un dernier aspect de la paradoxalité identitaire peut être repéré à partir du paradoxe de l'un et du multiple : l'identité subjective procède d'une multiplicité de liens intersubjectifs et intrapsychiques permettant d'accéder à une certaine unité. On peut penser à la formulation de R. Kaës d'un sujet « singulier pluriel »⁷², à la fois unique et partie constituante d'un ensemble et qui renvoie à la capacité d' « être un parmi d'autres ». Freud écrit à ce propos :

« L'individu, effectivement, mène une double existence : en tant qu'il est à lui-même sa propre fin, et en tant que maillon d'une chaîne à laquelle il est assujéti contre sa volonté ou du moins sans l'intervention de celle-ci. »⁷³

Intimement liés, ces paradoxes renvoient fondamentalement *au paradoxe de l'identité et du changement* et à l'idée centrale que le sujet ne peut exister que s'il accepte d'être à la fois « identique et non identique à elle-même » (R. Roussillon), de mêler l'identité et l'altérité à soi, l'un et le multiple, le même et le différent, etc. Mieux, la référence à un *processus* d'identité implique, comme dans l'exemple du bateau de Thésée, qu'il faut changer pour rester le même, que le changement est une condition fondamentale de l'identité. Toute la question étant de savoir jusqu'où le changement peut-il soutenir l'identité et inversement à quel moment identité et changement deviennent incompatibles.

⁷⁰ PLUTARQUE, « Vie de Thésée », in *Les vies des hommes illustres*, Paris, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1951, vol. 1, p. 21. Cité par S. FERRET, *Ibid.* p. 17.

⁷¹ *Ibid.* p. 21.

⁷² R. KAËS (2006), *Un singulier pluriel : la psychanalyse à l'épreuve du groupe*, Paris, Dunod.

⁷³ S. FREUD (1914), « Pour introduire le narcissisme », in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1997, p. 85.

Au cœur de l'identité on retrouve donc les notions d'écart, de différence à soi, de pluralité, mais également les notions de mêmeté, d'unité, de continuité, autant de registres qui, lorsqu'ils parviennent suffisamment à se distinguer et à se lier avec leur « négatif », organisent la paradoxalité identitaire sur un mode transitionnel.

Aborder l'identité sous l'angle du paradoxe, du rapport qu'elle entretient avec la problématique de l'altérité, permet en outre de déconstruire la relation réflexive du sujet à lui-même implicitement contenue dans les concepts « unifiant » de « Soi », de « Self » ou encore de « narcissisme ». Nous pourrions à cet égard oser la formule : « Le narcissisme ne va pas de soi », pour souligner corrélativement l'importance du rôle de l'autre et des différences dont il est porteur dans sa constitution. Ces termes induisent en effet déjà une réflexivité interne constituée, une relation à soi déjà établie et donc une première assimilation de l'objet en tant qu'autre soi-même.

Au contraire, l'identité, telle qu'on l'envisage peut être considérée comme consubstantielle à l'altérité, au sens où elle abrite « virtuellement » au cœur d'elle-même ce qu'elle n'est pas, ce qu'elle n'est pas encore mais aussi ce qu'elle ne sera jamais. *Ainsi, de la même manière que l'identité est et n'est pas identique à elle-même, on peut dire que l'identité et la non-identité s'opposent et ne s'opposent pas.* Nous l'avons déjà énoncé plus haut, l'identité naît de la tension avec ce qu'elle n'est pas. Aussi, l'identité ne peut être pensée exclusivement dans un rapport d'opposition à ce qui lui échappe, elle ne saurait être différenciée d'emblée de son négatif, elle s'inscrit aussi simultanément dans un lien de continuité, certes paradoxal, avec ce qu'elle n'est pas.

C'est donc à partir de la construction de ce lien paradoxal qui « mêle » de concert ce qu'elle est avec ce qu'elle n'est pas, qui associe d'emblée identité et altérité, sujet et objet, que nous envisagerons la trajectoire identitaire.

L'exploration des formes de non-identité à soi ou d'altérité constituera en ce sens un axe complémentaire pour saisir les étapes qui sous-tendent l'établissement d'une « réflexivité identitaire subjectivante ». Autrement dit, le négatif de soi ne relève pas d'une pure négativité, mais en tant que produit de l'identité, témoignerait d'une première trace de son procès. Au fil de ce que nous chercherons à cerner sous la forme d'une « trajectoire identitaire et subjective en double », il nous faudra alors préciser à chaque étape la nature de l'altérité en jeu.

1.3 Evolution de la théorie et approche de l'identité :

A l'origine, l'identité n'est pas une notion psychanalytique. Freud ne l'aborde jamais directement mais préfère l'emploi des termes de « Moi », de « narcissisme » ou d' « inconscient » pour décrire cette réalité à la fois insaisissable et irréductible de l'identité telle que nous cherchons à la cerner. Pourtant, il serait inexact d'affirmer que la problématique identitaire est absente chez Freud, tant elle semble en réalité infiltrer l'ensemble de son œuvre. C'est la fameuse « ubiquité » relevée par J.-L. Donnet pour qui le thème du sujet est à la fois présent partout et nulle part, simultanément présent et absent⁷⁴. Ce constat tient essentiellement au fait que Freud se réfère à une conception pluri-instancielle de l'appareil psychique, à un moi divisé, là où la conception traditionnelle de l'identité aspire à l'inverse à l'unité et à la continuité.

On sait, sous l'impulsion de l'Ego-psychologie, combien cette conception freudienne du psychisme sera critiquée par la suite, le moi étant assimilé, suivant cette nouvelle orientation théorique, à une sphère autonome et libre de conflits. Elargissant les apports de Freud à la psychologie de la conscience, l'Ego-psychologie prône l'existence d'un moi autonome et indépendant du ça et dont la tâche essentielle est l'adaptation au monde extérieur. Largement répandu aux Etats-Unis, ce courant sera profondément critiqué par H. Kohut qui lui oppose une psychologie du Self centrée sur le narcissisme, plus proche de la métapsychologie freudienne.

Mais revenons à Freud. Dans ses premiers écrits, le Moi est un terme encore peu spécifié, et utilisé à la suite des philosophes de l'époque pour désigner la personnalité consciente. De 1895 à 1900, le Moi est alors égal à lui-même et conçu comme inséparable de la notion de conscience.

La conception de la première topique infléchira la notion dans le sens d'un élargissement au système préconscient-conscient par opposition au système inconscient. Si, à ce moment-là, le psychisme se décompose en plusieurs instances, le Moi n'apparaît pas encore sous une forme divisée. Dépourvu d'altérité interne, le Moi se présente donc sous une forme unitaire et déjà constituée et ne peut être pensé dans une relation réflexive à partir de ce qui lui échappe.

⁷⁴ J.-L. DONNET (1991), « “Du sujet” ... L'après-coup », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 55, n°5, Paris, P.U.F., pp. 1555-1566.

Ainsi, on peut dire que le Moi de la première topique s'oppose à l'inconscient, en tout cas jusqu'à ce que Freud reconnaisse la part inconsciente des défenses qui le traversent. A ceci s'ajoute le fait que Freud se réfère dans ses écrits à un inconscient pour l'essentiel refoulé, c'est-à-dire déjà doté de représentations, et qui plus est organisé exclusivement sous le primat du principe de plaisir. Cette conceptualisation ne permet pas de penser les étapes de la genèse du Moi à partir « de ce qu'il n'est pas » - le ça - comme ce sera le cas dans les années 20.

A partir de 1914, l'introduction du narcissisme et de la deuxième théorie des pulsions, oppose le registre du narcissisme à celui de l'objectalité. Ce changement théorique constitue une avancée considérable pour commencer à penser les transactions narcissiques dans le rapport à l'objet, cependant il ne permet pas encore de concevoir l'identité aux prises avec ce qui lui échappe. Il faudra attendre la prise en compte, dans la cure, des résistances narcissiques, des formes d'aggravation dans le traitement qui entravent la guérison (réactions thérapeutiques négatives), pour que Freud reconnaisse pleinement une dimension inconsciente au moi qui échappe de surcroît au principe de plaisir. L'introduction d'un inconscient du Moi conduira Freud à reconsidérer l'ensemble de la vie psychique inconsciente. Aussi, la seconde métapsychologie (modèle 1920) introduit d'autres formes d'inconscient à côté de l'inconscient du Moi de la première topique, plus radicales, comme l'inconscient du ça ou encore l'inconscient au sens de l'inadvenu. Comme l'indique R. Roussillon, à partir de 1920, il n'est plus possible de se référer à une seule modalité de l'inconscient, précisément car il y en a plus d'une⁷⁵. Ce n'est donc vraiment qu'à partir de 1920, c'est à dire à partir de l'introduction d'un automatisme de répétition comme nouveau principe fondamental de la vie psychique et de l'intégration de la pulsion - jusque là située dans le somatique - dans la seconde topique, que l'on peut commencer à envisager l'identité subjective dans son rapport à la vie pulsionnelle et aux formes d'altérité qui la fonde.

Par ailleurs, l'élaboration métapsychologique bâtie initialement à partir du champ des névroses, s'est enrichie progressivement de nouveaux concepts issus de la clinique des psychoses et des états limites. La découverte de processus de défense autres que le refoulement, comme le clivage, le déni, la projection, la forclusion, invite à penser là aussi à d'autres formes d'inconscient correspondant à chacun de ces registres. Dès lors, l'inconscient ne peut plus seulement être appréhendé comme refoulé mais il convient de reconnaître

⁷⁵ R. Roussillon, Séminaire de thèse.

l'inconscient au sens du clivé, du projeté, du forclos, etc.⁷⁶ Ainsi donc, chaque modalité de l'inconscient est susceptible de nous renseigner en creux autant sur l'organisation de l'identité du sujet, sur ses logiques propres, sur son mode d'agencement, sur ses conditions d'émergence, que sur le type d'altérité qu'il recèle.

L'introduction du « clivage du moi » en 1938⁷⁷ marque également l'avènement d'une nouvelle mutation dans la théorie, qui éclaire d'une façon différente le rapport du sujet à lui-même. Si le concept décrit surtout une modalité défensive qui caractérise la psychose et le fétichisme, le texte de Freud laisse entendre en réalité une acception beaucoup plus large, le clivage renvoyant fondamentalement le sujet à sa propre division, au-delà des frontières du normal et du pathologique. L'idée force d'une division interne au moi instaure, au cœur de la subjectivité et de la vie psychique, un écart interne, une « schize » avec laquelle le sujet devra composer en appui sur la fonction de synthèse du moi.

Plus récemment, les travaux sur la groupalité, sur la réalité psychique de / dans le groupe, sur les ensembles intersubjectifs, sur l'importance du rôle de l'objet dans la constitution du sujet, ont permis d'élargir et de complexifier notre compréhension métapsychologique de la psyché. Cette pluralité des manifestations de l'inconscient et du sens qu'elle recouvre au sein de la vie psychique, se retrouve dans l'infléchissement de la théorie à laquelle on assiste ces dernières années, dans le sens d'une « métapsychologie des processus » (R. Roussillon, 1995) et au sein de laquelle la réponse de l'objet occupe une place centrale. Cette option théorique qui consiste à penser les énoncés fondamentaux non pas dans leur succession mais en les intégrant dans un ensemble conceptuel cohérent, permet de poursuivre une réflexion sur les fondements même de la métapsychologie, notamment en lien avec les récentes découvertes des neurosciences.

L'introduction du concept de « transitionnalité » dans la théorie, véritable « coupure épistémologique invisible » suivant l'expression de J.-L. Donnet⁷⁸, a permis d'explorer la vie psychique suivant un autre point de vue, c'est-à-dire à partir de la prise en compte du sujet et de ses conditions d'existence « subjective » au sein de la psyché, ce que les travaux actuels sur la subjectivation ou encore sur les conditions de l'appropriation subjective tentent de cerner. L'aire transitionnelle définie comme zone intermédiaire d'expériences amène à penser

⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷ S. FREUD (1938), « Le clivage du moi dans le processus de défense », in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, P.U.F., 1985, pp. 283-286.

⁷⁸ « La notion de transitionnalité a constitué, je crois, une sorte d'invisible "coupure" épistémologique, de par son lien étroit avec une *manière explicite de requérir la tolérance au paradoxe.* » J.-L. DONNET (1991), « Préface », in ROUSSILLON R. (1991), *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., p. 8.

l'identité non plus comme un état du moi mais comme un processus qui procède des échanges intersubjectifs.

On a vu plus haut que le changement de perspective qui adopte un point de vue « du dedans » et non plus exclusivement du dehors⁷⁹, rend possible le traitement et le dépassement « transitionnel » des paradoxes constitutifs de l'identité. Comme l'indique Winnicott, l'aire intermédiaire d'expériences suspend la question de son appartenance à la réalité intérieure ou extérieure. Pour nous, il en va de même de l'identité, laquelle, en tant que processus transitionnel, ne saurait être pleinement assignée à la réalité interne ou externe. Car si, d'un point de vue objectif, l'identité se construit dans le rapport avec ce qu'elle n'est pas, l'établissement de l'illusion narcissique primaire soutient au contraire l'existence subjective d'une identité trouvée / créée. Dès lors, à l'instar de l'objet transitionnel, la question de l'origine interne ou externe de l'identité ne se pose pas, elle est par essence indécidable.

Ainsi, ce « nouvel environnement de pensée » ne permet plus d'envisager l'identité de façon solipsiste, mais oblige à la resituer au cœur même de l'intersubjectivité et des processus transitionnels qui sous-tendent la construction de la subjectivité. Ce changement de perspective implique en retour de penser l'identité subjective dans une dimension « plurielle » et à différents niveaux, à partir de la diversité des formes d'altérité à soi qu'elle recèle et le contexte d'émergence intrapsychique, intersubjectif, groupal, etc., au sein duquel elle prend forme.

1.4 Transférer l'identité sur la problématique du double :

Après avoir mis en perspective la difficulté à définir ce qu'est l'identité et la complexité liée aux différents axes problématiques auxquels elle se réfère, après avoir pris la mesure de l'évolution métapsychologique dans laquelle elle s'inscrit, on se retrouve en tant que chercheur face à un paradoxe : en effet, comment penser l'identité à partir de ce qu'elle n'est pas, comment mettre en lumière ce qui, par essence, se dérobe à la pensée ? Comment déjouer ses paradoxes sans faire disparaître ses enjeux ? Comment dénouer les axes problématiques qui la traversent sans risquer du même coup de la dénaturer ?

⁷⁹ R. ROUSSILLON (1991), *op. cit.* p.66.

On a vu que l'identité pouvait prendre de multiples formes selon les définitions proposées mais aussi selon les différents points de vue dégagés précédemment, chacune de ces approches privilégiant plus particulièrement tel ou tel aspect du processus qui la compose. Tantôt désignant une structure ou un état, tantôt un processus, l'identité apparaît comme un concept « limite », à la limite du conceptualisable, difficile à appréhender autant sur un plan théorique que sur un plan clinique. A peine parvient-on à stabiliser ce que l'on entend par identité « qu'elle devient aussitôt l'instrument et la cible de nouveaux déséquilibres, de par les aspérités qu'il offre à la prise du réel »⁸⁰. C'est dire que l'identité met à l'épreuve la pensée dans son effort à lier de façon cohérente, suivant la logique secondaire de non-contradiction, les aspects contradictoires qui la compose. L'exploration de la notion d'identité, de sa part d'énigme, de ses zones d'ombre, confronte le chercheur à un « trouble de l'identité de pensée », ce que je comprends comme un des effets de la « pénétration agie »⁸¹ de l'objet de recherche dans la recherche elle-même. Cette question renverrait, en dernier ressort, au trouble du sujet confronté à la pensée de sa propre identité.

Ainsi, plutôt que de s'obstiner à en circonscrire le sens en la clôturant sur elle-même ou en la fixant dans une terminologie donnée, nous devons au contraire, à l'instar de l'objet transitionnel, en accepter l'indétermination, respecter son rapport à l'inconnu et à l'altérité, tolérer le paradoxe auquel elle confronte la pensée, renoncer à en percer l'énigme. Penser théoriquement l'identité revient dès lors à en transitionnaliser les enjeux, à harmoniser les axes problématiques qui la traversent.

A la suite de ces remarques et pour mettre au travail cet enjeu épistémologique, je propose de décentrer la problématique de l'identité en la transférant sur la problématique du double.

Si la notion d'identité est une notion fragile, plurielle qui nous entraîne vers l'abstraction voire la spéculation, *le double, en revanche, du fait de son pouvoir d'évocation et de sa capacité figurative, peut nous aider à penser l'identité tout en conservant sa complexité.* Comme nous l'approfondirons par la suite, le double n'est pas l'identité en même temps qu'il porte en lui-même l'essentiel de ses enjeux.

⁸⁰ A. SANZANA 1997, « A la recherche des limites : concepts et processus de conceptualisation », in SCHMID-KITSIKIS E., SANZANA A. et al., *Concepts limites en psychanalyse*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, p. 266.

⁸¹ Suivant la formulation de J.L. Donnet, la « pénétration agie » désigne la façon dont l'objet sur lequel porte l'analyse ou l'observation, agit dans celle-ci et dans les procédures de traitement qu'elle met en place. Cf. J.-L. DONNET (1995), *Le divan bien tempéré*, P.U.F.

Transférer l'identité sur la problématique du double consiste donc à décaler l'identité par rapport à elle-même, en introduisant un écart ou un jeu réflexif minimal pour commencer à penser l'identité dans une perspective paradoxale, comme étant à la fois identique et non-identique à elle-même. En s'ouvrant sur cet autre lieu du sujet, cet écart ou cet entre-deux, permet de penser le même dans le différent ou à l'inverse le différent dans le même, ou encore le même comme différent et réciproquement, c'est-à-dire qu'il permet de lier dialectiquement – sans les opposer - l'identité à la non-identité impliquée par les états de différence à soi (continuité / discontinuité).

Transférer l'identité sur le double permet de ce point de vue, de penser la réflexivité non plus dans un mouvement autocentré ou solipsiste mais dans une perspective intersubjective qui implique la participation de l'environnement extérieur. Le double ouvre alors une voie générale pour étudier la façon dont la réflexivité psychique s'établit historiquement et, d'une façon spécifique pour appréhender les étapes ou processus par lesquels se constitue la réflexivité de soi à soi, soit la « réflexivité identitaire ».

Transférer l'identité sur le double propose enfin une issue théorique au problème d'une définition « négative » de l'identité, à partir de ce qu'elle n'est pas. *Suivant notre optique de recherche celle-ci se révélerait et se construirait en se déclinant dans les différentes formes de rapport à l'objet investi comme double et, plus particulièrement, comme un double « transitionnel » de soi, à la fois semblable et différent de soi.*

En ce sens, les travaux de Winnicott sur la transitionnalité et sur le rôle du miroir de l'objet⁸² dans le développement de l'enfant, s'avèrent extrêmement précieux, ouvrant une voie essentielle à la compréhension des processus qui sous-tendent la construction de l'identité subjective.

⁸² D.W. WINNICOTT (1971), « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant », in *Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard, 1995, pp. 153-162.

1.5 L'identité et les autres concepts de la lignée subjectale :

1.5.1 Lignée subjectale et lignée objectale (A. Green) :

Dans un souci de réinterroger la métapsychologie au regard des avancées théoriques contemporaines, notamment sur l'importance de plus en plus reconnue du rôle de l'objet dans la constitution du psychisme, A. Green⁸³ a pu proposer récemment d'envisager le psychisme à partir de deux grandes lignées fondamentales, à savoir la lignée subjectale et la lignée objectale. La lignée subjectale regroupe aussi bien l'identité, le self, le soi, le sujet ou le je, formations subjectives qui procèdent de la pulsion, celle-ci étant définie par l'auteur comme matrice du sujet. A l'opposé mais en perpétuelle relation avec cette première lignée, la lignée objectale regroupe plusieurs acceptions et fonctions de l'objet.

Hormis le fait d'intégrer au sein du même axe des concepts renvoyant à des environnements de pensée hétérogènes, cette perspective répond, dans la pensée de Green, à une nécessité théorique de resituer la vie psychique autour du couple sujet / objet et plus fondamentalement autour du couple pulsion / objet. Cette dernière opposition renvoie implicitement à l'idée que le sujet n'est pas constitué d'emblée comme une entité différenciée mais qu'il procède de la rencontre entre la pulsion et l'objet.

Ainsi le terme de subjectalité intègre non seulement plusieurs types d'organisations subjectives ayant toute en commun la référence au sujet mais également les étapes ou processus sous-jacents qui se déploient dans le rapport à l'objet. Cette bipolarité de l'organisation psychique constitue par ailleurs dans l'histoire de la psychanalyse une réponse au risque de la pensée de s'enfermer dans une de ces deux lignées et de négliger ainsi tout un pan du fonctionnement psychique.

Il en va ainsi du courant largement développé depuis les années 30 par les anglo-saxons de « relation-d'objet », sous l'impulsion notamment de Fairbairn et de M. Klein, au détriment de la théorie des pulsions. Parallèlement et à l'opposé de ce courant, la psychanalyse a vu naître également, à partir des travaux de Hartmann, Kris et Loewenstein, un courant théorique centré sur le Moi, l'Ego-psychologie (psychologie du Moi).

⁸³ A. GREEN (2002), *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, Paris, P.U.F.

Il n'est pas question ici de recenser et d'expliciter l'ensemble des notions qui constituent la lignée subjectale, mais de repérer les implications théoriques que chacune de ces notions recèle. Ce détour permettra de repérer plus finement le champ de l'identité et les liens qu'elle entretient avec la problématique de la subjectivité.

1.5.2 Sujet, subjectivation :

La notion de sujet, proche de l'identité d'un point de vue conceptuel, n'est pas une notion que Freud a privilégiée dans son œuvre. Ce terme relativement peu employé par le fondateur de la psychanalyse est en effet étroitement lié au moi, en remplissant une partie de ses fonctions comme en témoigne le concept de « Moi-sujet ». Loin de concerner l'ensemble de la vie psychique, le Moi ou le sujet est d'abord, comme on l'a déjà souligné, surtout inséparable de la conscience. La découverte de l'inconscient renverse ainsi la perspective suivant laquelle, le sujet, la conscience ou le Moi sont au centre de la vie psychique. Constituant la troisième blessure narcissique infligée à l'humanité, la reconnaissance de l'existence d'un inconscient animé par des pulsions, réduit considérablement le pouvoir du Moi-sujet ; non seulement celui-ci n'est plus maître dans sa maison mais il devra dorénavant composer avec le ça, le surmoi et la réalité extérieure.

La décomposition de l'appareil psychique en plusieurs instances ruine ainsi l'idée d'un sujet unifié au profit d'un sujet divisé (Cf. A. Green, *Supra*). D'autre part, la mise à jour dans l'expérience de la cure de défenses narcissiques ou encore de résistances inconscientes à l'œuvre au sein du moi, contribue, au moment de l'émergence de la seconde topique, à appauvrir encore davantage le champ d'action du moi, celui-ci se trouvant dès lors composé pour une large part d'inconscient.

Toutefois, si l'inconscient, au sens de la première topique, est pensé dans le sens du devenir conscient, rappelons que l'inconscient de la seconde topique ouvre plus largement la voie à la problématique de la subjectivation, suivant le sens que l'on peut donner à la formule de Freud : « Wo es war soll ich werden »⁸⁴, longuement commentée et généralement traduite par « là où était le ça, le moi doit advenir ». Au-delà des querelles de traduction, cet impératif processuel, qui fonde désormais l'idéal de la pratique psychanalytique, renvoie à l'idée selon

⁸⁴ S. FREUD (1933), *op. cit.* p.33

laquelle le sujet, après 1920, ne se superpose plus ni à la conscience, ni au moi mais procède davantage d'un travail psychique s'inscrivant, comme le suggère cette célèbre phrase de Freud, dans la trajectoire du « devenir sujet ».

Différente est la perspective de Lacan, pour qui la notion de sujet est au centre de la théorisation psychanalytique. Mais tandis que pour Freud le sujet était indissociable de la notion de conscience ou du moi, Lacan renversera cette perspective en le référant clairement à l'inconscient. La notion de sujet de l'inconscient proposée par Lacan, en décentrant le sujet par rapport à lui-même, élargit considérablement son champ. Selon R. Cahn, « cette approche bouleverse la théorie de la subjectivité en faisant du sujet le sujet de la pulsion, attaché tantôt à la conduire, tantôt à être conduit par elle. »⁸⁵ Même si nous ne suivons pas Lacan lorsqu'il oppose de façon structurale le Moi (champ imaginaire) au pôle du sujet (champ symbolique), cette bipolarité de la subjectivité entre le soi et soi-même, par l'introduction d'un écart réflexif interne, permet de commencer à penser le sujet dans son rapport à lui-même et à ce qui lui échappe, paradoxalement comme étranger et semblable à lui-même.

On retrouve une idée semblable chez A. Green lorsqu'il définit la pulsion comme la matrice du sujet⁸⁶, mais à la différence de Lacan, le sujet n'est pas pensé comme une entité structurale différenciée mais comme un procès au sein duquel ledit sujet se révélera à lui-même dans son rapport à l'objet. Cette nouvelle perspective envisage le sujet non plus seulement dans son rapport à l'inconscient mais également dans son rapport à l'objet, défini par Green comme le révélateur de la pulsion⁸⁷. Ainsi, le sujet ne va pas de soi mais s'inscrit dans une trajectoire complexe qui comprend une série de gradients entre pulsion et objet. Le sujet est là et n'est pas là d'emblée. Il est là à l'état potentiel sur un mode pulsionnel (matrice du sujet) ou encore dans la psyché maternelle, et il n'est pas là au sens où il n'est pas encore advenu à lui-même dans le rapport à l'objet. Comme l'indique Roussillon « le sujet est là avant d'être là, il ne pourra se définir que comme procès d'appropriation, de reprise, d'un crédit de subjectivation venu de l'autre. (...) le sujet est transitionnel. »⁸⁸

⁸⁵ R. CAHN (2002), « Sujet », in MIJOLLA A. (de) et al. (2002), *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Hachette, 2005, p. 1750.

⁸⁶ A. GREEN (2002), *op. cit.* p. 157.

⁸⁷ A. GREEN (1995), « L'objet et la fonction objectalisante », in *Propédeutique : la métapsychologie revisitée*, Seyssel, Champ Vallon.

⁸⁸ R. ROUSSILLON (1991), « Un sujet qui ne va pas de soi, le sujet en procès », in *Revue Française de Psychanalyse*, Tome 55, n°5, P.U.F., p. 1753.

Enfin, les travaux de R. Cahn, de F. Richard et de S. Wainrib ont permis de dégager ces dernières années un axe de la vie psychique centré sur la notion de subjectivation⁸⁹. L'idée d'un travail de subjectivation permet de reconnaître à la notion de sujet une dimension processuelle et d'explorer les conditions qui préexistent à son émergence ; non seulement le sujet se construit mais il se spécifie aussi dans et par cette construction : l'accent jadis porté sur la prise de conscience et la levée du refoulement (R. Cahn, 2002) se voit désormais porté sur la capacité de créer un sens nouveau, « subjectivable », laquelle définit les conditions d'appropriation subjective de l'expérience. La problématique de la subjectivation, particulièrement à l'œuvre au moment de l'adolescence, se situera dès lors comme chez Green entre les contraintes internes notamment pulsionnelles et la prise en compte de la réalité psychique de l'objet.

Les apports de Green et des théoriciens de la subjectivation sous-tendent ce que nous cherchons à rassembler sous le terme d'identité, ce que la notion d'identité subjective ou de « réflexivité identitaire subjectivante », plus appropriée, est en mesure de cerner davantage. La « réflexivité identitaire subjectivante », notion que l'on développera au cours de ce travail, désignerait au sein de la vie psychique une modalité interne du rapport à soi qui soutient le processus de subjectivation.

1.5.3 Le Soi, le Self :

Largement répandue dans le champ psychanalytique, notamment chez les Anglo-Saxons, la notion de « Self » connaît de nombreuses acceptions en fonction de l'auteur qui l'utilise mais aussi du contexte théorique dans lequel il s'inscrit. Tantôt désignant l'organisation narcissique du psychisme ou un aspect de celle-ci, tantôt l'ensemble des instances psychiques ou, d'une façon plus restrictive, le champ de la conscience, le Self implique toujours peu ou prou une dimension réflexive et par définition un rapport du sujet à lui-même.

⁸⁹ Le terme apparaît pour la première fois dans la littérature psychanalytique dans l'ouvrage de R. CAHN (1991), *Adolescence et folie*, Paris, P.U.F. Voir aussi du même auteur : (1991), « Du sujet », Rapport au LI^o Congrès des psychanalystes de langue française des pays romans, in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 55, n°6, P.U.F., pp. 1353-1490 ; (1998), *L'adolescent dans la psychanalyse : une aventure de la subjectivation*, Paris, P.U.F. ; F. RICHARD et al., (2001), *Le processus de subjectivation à l'adolescence*, Paris, Dunod ; F. RICHARD, S. WAINRIB et al. (2006), *La subjectivation : enjeux théoriques et cliniques*, Paris, Dunod.

Si Freud utilise rarement le terme - il recouvre partiellement le Moi jusqu'à la reformulation métapsychologique de 1920 - la psychanalyse post-freudienne généralisera la notion dans des orientations parfois très différentes. Mélanie Klein l'utilise pour désigner d'une façon générale le monde intérieur. Il prendra un sens différent chez Winnicott qui décrit les concepts de « vrai self » et de « faux self ». Le vrai self exprime une forme d'adaptation authentique avec le monde extérieur et soutient la créativité, tandis que le faux self exprime à l'inverse une soumission aux exigences de l'environnement.

H. Hartmann⁹⁰ sera le premier à lui donner un sens psychanalytique. Suivant sa conception le Self désigne l'ensemble des instances de la personnalité. Avec H. Kohut⁹¹, la notion de Self se renouvelle et trouve une formulation conceptuelle plus aboutie. Selon cet auteur, le Soi ou le Self n'est pas considéré comme une instance psychique au même titre que le ça, le moi ou le surmoi, mais comme un contenu pouvant être situé à plusieurs niveaux de l'appareil mental. Ainsi, sur le plan topique, le Soi peut aussi bien se rencontrer dans les trois instances de l'appareil psychique que se localiser spécifiquement dans l'une d'entre elles. D'un point de vue descriptif, le Soi correspond à une structure psychique proche du vécu, distinct en ce sens du modèle freudien de l'appareil psychique, qualifié par l'auteur de « hautement abstrait » et « distant de l'expérience ». Investi de libido narcissique, le Soi se caractérise par une dimension de continuité et de permanence dans le temps. Là où la topique freudienne divise, la conception de Kohut du Soi, centrée sur le vécu, rassemble des expériences psychiques et des représentations contradictoires appartenant à des systèmes différents. Cette perspective rejoint celle développée par le même auteur à propos des « Self-objets », et suivant laquelle le sujet ressent l'objet comme une partie du Soi. Les Self-objets sont des objets intimement liés au Soi archaïque et ressentis comme non séparés de celui-ci. Sa conception du Soi grandiose tente de penser ce moment du développement où le sujet, soumis à une perturbation du narcissisme primaire, cherche à rétablir un état de perfection narcissique. Fondée sur les fantasmes de grandeur et d'exhibitionnisme, le Soi grandiose sera particulièrement convoqué dans les transferts en miroir⁹².

Par la suite, O. Kernberg développera une conception plus large du narcissisme en rétablissant l'articulation freudienne entre investissements narcissiques et investissements pulsionnels de l'objet. S'il existe dès l'origine des représentations indifférenciées Soi / objet,

⁹⁰ M. DESPINOY, M. PINOL-DOURIEZ (2002), « Self (soi) », in MIJOLLA A. (de) et al., *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Hachette, p. 1635.

⁹¹ H. KOHUT (1975), *Le Soi*, Paris, P.U.F.

⁹² Cf. *Infra* : 3.2.4 Le transfert en miroir.

de celles-ci naîtront des représentations d'objet et des représentations de soi en constante relation au fil du développement⁹³.

Malgré la diversité de ces définitions, le concept de « Self » a largement contribué dans l'histoire de la pensée psychanalytique à enrichir la compréhension du narcissisme. Toutefois et probablement du fait que le terme de « soi » comporte une dimension réflexive implicite, je pense que certaines de ces acceptions trop « unifiantes » et qui plus est très descriptives, empêchent de prendre en compte les particularités du rapport du sujet à lui-même. D'autre part, le concept de Soi peut se présenter en plusieurs occurrences comme détaché de tout support pulsionnel ou encore coupé du rapport à l'objet. On retrouve ici les remarques de Green sur les risques que comportent les théorisations centrées exclusivement sur un seul des deux pôles du psychisme⁹⁴.

1.5.4 Le « Je » :

Traduction du *ich* freudien, le terme de Je est d'abord utilisé par Lacan dans le sens d'une fonction issue du stade du miroir : le « Je » résulte de cette identification fondamentale permettant au sujet d'assumer l'image dans le miroir comme la sienne. Le stade du miroir fonde ainsi la permanence mentale du Je, même si celui-ci s'établit dans un rapport de dépendance à l'image qui préfigure sa destination aliénante. Ce n'est que dans un deuxième temps que le sujet, par l'intermédiaire du Je, se médiatisera dans le langage.

Piéra Aulagnier⁹⁵ utilisera le terme dans un sens différent bien que dans une certaine filiation avec la pensée de Lacan. Pour cet auteur, si le Je émerge dans le langage, sa construction remonte en fait au tout début de la vie psychique, au moment où l'*infans*, investi par l'objet porte-parole, se trouve désigné, à travers l'acte d'énonciation, par un sentiment dans lequel il se reconnaît : « L'acte d'énonciation d'un sentiment est donc conjointement énonciation d'une auto-appellation du je. »⁹⁶ La nomination par l'objet investi sous-tend ainsi la création d'un espace où le Je peut advenir dans l'après-coup, sous la forme d'une instance auto-référente, ce qui fait dire à Piéra Aulagnier que « le Je n'est pas autre chose que le savoir

⁹³ J.-M. PORRET (2008), *Les narcissismes : perspectives freudiennes et post-freudiennes*, Paris, L'Harmattan.

⁹⁴ A. GREEN (2002), *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, Paris, P.U.F.

⁹⁵ P. AULAGNIER (1974), *La violence de l'interprétation*, Paris, P.U.F.

⁹⁶ *Ibid.* p. 169.

que le Je peut avoir sur le Je. »⁹⁷ D'abord déterminée par le discours maternel, cette instance, une fois constituée dans l'ordre du langage, ne pourra procéder que de son propre fonctionnement, constituant en ce sens « un bien inaliénable » du sujet. A la différence du Je de Lacan ou du Moi freudien, chez Piéra Aulagnier, le Je répond à une double tâche du psychisme vectorisée dans le temps, à savoir un travail d'auto-historisation qui prend sa source dans l'activité représentative du sujet à ces premiers stades et un projet identificatoire qui prend sens dans la projection du sujet dans le futur⁹⁸.

Ainsi donc, la réflexivité apparaît au premier plan de cette conception du Je. Issu du rapport à l'Autre, l'auto-connaissance de Soi, du Je par le Je, se présente comme une forme subjectivée et intégrée ou, pour le dire autrement, comme une reprise de soi à soi du discours de l'objet sur le sujet. Mais plus encore, l'émergence du Je comme reconstruction d'un passé « pour soi » orientée vers « un futur possible » de soi, instaure du même coup une continuité, une permanence de l'identité.

Cette perspective, bien que s'inscrivant dans une orientation théorique différente, rejoint à cet égard celle de l'identité appréhendée conjointement comme une structure réflexive issue du rapport à l'objet et comme agent processuel traversé par la flèche du temps.

1.6 Entre pulsion et identité : l'affect identitaire

L'examen des concepts qui forment la lignée subjectale nous engage à présent à interroger le lien existant entre l'identité et ce qui, selon Green, constitue la matrice du sujet, soit la pulsion. Si l'on considère avec André Green que le sujet naît du rapport entre la pulsion et l'objet, il est possible également de considérer, au-delà de l'importance du rôle de l'objet dans la construction du psychisme, les formes pulsionnelles par lesquelles l'identité subjective se révèle. Cette perspective rejoint plus largement la problématique de la représentation en tant que dérivée de la pulsion, celle-ci ne pouvant être appréhendée au sein de la vie psychique autrement que par l'intermédiaire de ses propres représentants.

Au regard de ce que l'on a repéré à partir de l'axe problématique du négatif, l'identité peut être envisagé comme un concept mythologique, comme Freud l'écrit à propos de la

⁹⁷ *Ibid.* p. 169.

⁹⁸ En articulant l'activité représentative du sujet avec la notion de spécularité, Piéra Aulagnier fournit également un modèle de la réflexivité que nous détaillerons dans le prochain chapitre.

pulsion, c'est à dire comme un point de départ ou une nécessité théorique pour penser la construction du rapport à soi. Comme la pulsion, l'identité n'est pas connaissable mais se déduit principalement à partir de ses effets sur la vie psychique, de ses productions. Par exemple, on peut penser que l'identité se révèle lorsqu'elle est mise à l'épreuve, lorsqu'elle ne parvient plus à lier l'expérience pulsionnelle pour elle-même et qu'elle se retrouve débordée dans sa capacité à maintenir un sentiment de continuité psychique. « L'identité, écrit Alain-Noël Henri, c'est le silence du narcissisme. »⁹⁹

Interroger l'identité à partir de son soubassement pulsionnel revient en ce sens à envisager l'identité sous l'angle de ce qui la représente dans la psyché, à savoir l'affect ou le sentiment d'identité, et son corollaire, le sentiment d'étrangeté. Suivant cette optique, pulsion et identité seraient intimement liées, l'identité résultant d'un certain travail d'élaboration de la pulsion, d'une modalité spécifique de la liaison pulsionnelle. Entre le ça pulsionnel irreprésentable et le moi-sujet, l'identité jouerait un rôle d'interface, notamment à partir des sentiments d'inquiétante étrangeté et d'identité. Sentiments d'étrangeté et d'identité seraient les deux faces d'un même processus, le premier témoignant de l'impact de l'altérité au niveau du moi, tandis que le second viserait à assurer ou à rétablir au sein du moi l'équilibre menacé par le premier.

Je propose de désigner par le terme d'*affect identitaire* ce double mouvement par lequel l'identité se constitue comme le garant d'une continuité psychique et d'une certaine cohésion du moi. Ainsi, l'on peut comprendre l'affect identitaire non seulement comme l'affect qui signale au moi – auto-information - que son unité est menacée dans son intégrité, mais aussi comme le processus par lequel un sujet, à la suite d'une discontinuité, vise à rétablir un rapport de soi à soi. *L'affect identitaire, dont l'inquiétante étrangeté représente une des principales formes cliniques, désignerait alors cette catégorie spécifique d'affects engagée dans le travail d'autoreprésentation de la psyché*¹⁰⁰.

Ce détour par la représentance « affective » de l'identité, en introduisant un écart entre identité et affect identitaire, permet d'aborder autrement la dimension réflexive qui caractérise le processus identitaire. Cette approche complète, suivant un point de vue intrapsychique, ce que nous chercherons à aborder avec le double d'un point de vue intersubjectif.

⁹⁹ A.-N. HENRI et al. (2004), *La formation en psychologie : filiation bâtarde, transmission troublée*, Lyon, P.U.L.

¹⁰⁰ En dehors de la palette d'affect contenue dans la catégorie de l'inquiétante étrangeté, nous serons amenés à mentionner d'autres formes d'affects « identitaires » comme la honte, ou encore certaines formes de la culpabilité.

Chapitre 2. La réflexivité

« Mystique, l'obscur autoperception du royaume extérieur au moi, du ça. »

Sigmund Freud, « Résultats, idées, problèmes »

2.1. Réflexivité et identité dans le champ psychanalytique :

2.1.1 La réflexivité dans la pensée freudienne :

La question de la réflexivité, sans être désignée comme telle, apparaît dès la naissance de la psychanalyse. Repérable à partir de nombreux concepts de la métapsychologie, elle traverse en réalité toute la pensée psychanalytique. L'œuvre freudienne regorge de références à la problématique de la réflexivité ; le recours théorique à un processus inconscient et à un jeu permanent entre les instances psychiques fait en effet de la question de la réflexivité une question centrale de la réalité psychique. Toutefois, l'on trouvera dans certains énoncés théoriques une formulation plus explicite de ses enjeux. C'est le cas du narcissisme et des auto-érotismes qui sous-tendent son organisation, de l'après-coup et de ses effets réorganisateur, de l'instance du surmoi qui observe et critique le moi ou encore de l'affect qui auto-informe le moi sur la qualité de l'introjection pulsionnelle. D'une autre manière, le rêve, le fantasme, le souvenir-écran, le délire ou encore les symptômes de la psychopathologie, peuvent être également considérés comme des formations psychiques qui contiennent en elle-même une dimension réflexive ou qui tendent à rétablir une forme de réflexivité.

Plutôt que de procéder à une revue approfondie de la question de la réflexivité chez Freud, nous nous bornerons à en repérer les formes les plus significatives avant de nous

intéresser à des modèles plus récents. Pour un repérage des processus « auto » dans la pensée freudienne, nous renvoyons le lecteur au travail de R. Roussillon¹⁰¹.

2.1.1.1 Le narcissisme :

L'introduction du concept de « narcissisme » en 1914¹⁰² constitue pour Freud une issue pour penser la psychose (névrose narcissique) au sein de laquelle persiste l'investissement du moi au détriment de l'investissement d'objet. Cette découverte le pousse à repenser la théorie des pulsions opposant jusqu'alors les pulsions d'auto-conservation aux pulsions sexuelles, et à envisager une nouvelle forme d'opposition entre libido du moi et libido d'objet. Cette nouvelle dialectique est pensée par Freud suivant le fonctionnement des vases communicants : plus l'une accumule l'énergie libidinale, plus l'autre s'appauvrit.

Suivant cette perspective, le moi est conçu comme un grand réservoir pulsionnel qui alimente les investissements d'objet mais qui absorbe également une partie de la libido initialement dévolue à l'objet : une partie des excitations pulsionnelles engagée dans l'investissement d'objet se dédouble pour refluer en direction du moi tandis qu'une autre partie continuera sa trajectoire en direction de l'objet. Cette particularité du trajet pulsionnel de refluer sur le moi permet de dégager ce moment processuel où le narcissisme ne s'oppose pas à l'objectal, où ces deux catégories de l'investissement pulsionnel parviennent au contraire à s'étayer réciproquement autour d'un point d'équilibre.

Ce mouvement réflexif à l'œuvre, du narcissisme vers l'objectal et inversement, amène à penser comment un sujet peut s'auto-investir ou s'auto-informer du mouvement pulsionnel qui l'anime tout en investissant l'objet. Le sujet peut alors s'investir lui-même à travers l'investissement d'objet, ce qui signifie qu'il peut l'investir comme double.

Récemment, J. Glas¹⁰³ a pu proposer une conception du narcissisme centrée sur la notion de réflexivité. L'auteur, en appui sur les conceptions d'André Green et de René Roussillon, propose de considérer le narcissisme dans une perspective originaire comme

¹⁰¹ R. ROUSSILLON (1995), « La métapsychologie des processus et la transitionnalité », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 59, n°6, Paris, P.U.F., p. 1472.

¹⁰² S. FREUD (1914), « Pour introduire le narcissisme », in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1997, pp. 81-106.

¹⁰³ J. GLAS, 2008, « Narcissisme originaire et organisation spéculaire », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 72, n°4, Paris, P.U.F., pp. 1081-1098.

« une organisation interne à l'appareil psychique, comme une auto-organisation signifiante. »¹⁰⁴

Dès lors le narcissisme, étroitement lié à l'avènement de la subjectivité, est appréhendé non pas comme un état premier du psychisme, « un déjà là », mais essentiellement comme un effet d'après-coup issu du trajet de la pulsion qui prend sa source dans les expériences relationnelles en double : « La constitution narcissique du sujet (...) s'origine dans l'investissement pulsionnel de l'objet narcissique premier et des modalités réflexives des réponses de ce dernier. »¹⁰⁵

Définie comme agent processuel signifiant issu du rapport spéculaire à l'objet, cette conception, en plus d'actualiser la problématique du narcissisme au regard des avancées théoriques contemporaines, invite également à penser les formes de symbolisation originaires qui s'étaient sur la réflexivité et les après-coup constitutifs de la subjectivité.

2.1.1.2 L'auto-érotisme :

Dans une autre mesure, l'auto-érotisme s'inscrit dans la pensée freudienne comme une forme réflexive spécifique, engageant le rapport du sujet à son propre corps pris comme objet. Le lien auto-érotique permet ainsi au sujet d'obtenir une satisfaction sans la participation de l'objet extérieur. Cependant il faut préciser que cette satisfaction auto-érotique suppose au préalable un investissement objectal. L'auto-érotisme renverrait alors à la capacité du sujet à reproduire seul, avec son corps, une expérience de plaisir partagée avec l'objet, par exemple la mère au moment de la tétée.

Suivant ce schéma, l'auto-érotisme témoigne d'un mouvement de reprise de soi à soi de l'expérience de satisfaction issu du rapport à l'objet, il introduit une boucle réflexive « subjectivante » fondée sur le plaisir partagé avec l'objet. Cette modalité de satisfaction pulsionnelle ne fait pas disparaître l'objet, comme dans les comportements auto-sensuels, mais l'inscrit à l'inverse au cœur même de son activité.

¹⁰⁴ *Ibid.* p. 1083.

¹⁰⁵ *Ibid.* p. 1086.

2.1.1.3 L'affect :

Une autre forme évocatrice de la question de la réflexivité chez Freud et qui apparaît centrale concerne la question de l'affect. L'affect est défini par Freud comme la traduction subjective d'une quantité d'énergie pulsionnelle en qualité. L'affect représente ainsi par délégation l'expression d'un mouvement pulsionnel tel qu'il est vécu pour un sujet, et ce à différents niveaux de l'élaboration psychique.

Cet aspect qualitatif de l'affect, qui se décline depuis le représentant psychique de la pulsion jusqu'aux formes composées de l'émotion et du sentiment implique donc, au niveau de la subjectivité, une dimension réflexive qui sera plus ou moins élaborée. Par exemple la sensation, plus proche de la pulsion, n'implique pas les mêmes enjeux psychiques que le sentiment, qui se réfèrera davantage à des représentations symboliques.

R. Roussillon¹⁰⁶ distingue deux grands niveaux réflexifs de l'affect. Le premier niveau concerne la relation de l'affect au corps et désigne l'ensemble des liens qui articule les états affectifs et émotionnels aux manifestations corporelles et physiologiques. Dans sa perspective, l'affect correspond, sur sa face somatique, à un réseau de manifestations corporelles dont l'agencement produit les conditions de sa « représentation psychique ». C'est grâce à ce réseau ou à certaines propriétés émergentes de celui-ci que l'affect pourra prendre tout son sens. Ce niveau réflexif décrit les premières modalités de passage entre soma et psyché, du quantitatif au qualitatif. L'affect désigne ici une modalité de transformation et de composition psychique des états corporels.

Le second niveau décrit par Roussillon concerne la place de l'affect et sa fonction dans la relation de la psyché à elle-même. Un premier aspect désigne ce qu'il appelle une « base de fond » de la vie affective et qui correspond à l'humeur ou au tempérament. Ce registre d'affect s'apparente à une tonalité affective générale d'un individu et se caractérise par une relative constance qui « encadre » l'ensemble des manifestations affectives d'un sujet. En ce sens, l'humeur peut être considérée comme un méta-affect, un sentiment de base qui soutient les manifestations émotionnelles du sujet. Cette forme réflexive, d'un niveau supérieur, renvoie selon l'auteur à l'idée essentielle chez Freud (1926) généralisable à l'ensemble de la vie psychique, d'une angoisse « signal d'alarme », c'est-à-dire d'un affect qui auto-informe le sujet sur ce qui se déroule au sein de sa vie psychique. Ainsi conçu, l'affect occupe une

¹⁰⁶ R. ROUSSILLON (2008), « L'entreje(u) de l'affect et la réflexivité », in *Le jeu et l'entre-je(u)*, Paris, P.U.F., pp. 169-208.

fonction essentielle dans le champ de la réflexivité psychique, en informant le sujet à chaque étape de son parcours de l'ensemble des mouvements de la psyché qui l'affecte. L'affect peut être comparé ici à une sorte de miroir qui réfléchit au sujet les processus qui se déroulent en lui.

Cela étant, on peut se demander si tous les affects possèdent la même valeur réflexive, en particulier lorsque ceux-ci s'expriment sous la forme d'un signal d'alarme. Ne devons-nous pas considérer, parmi la diversité et la multiplicité des formes affectives que peut éprouver un individu, celles qui paraissent engager spécifiquement le rapport du sujet à lui-même ? Car si tout affect est susceptible d'informer *a minima* le moi sur son travail d'introjection pulsionnelle, certains registres d'affects, comme celui de l'inquiétante étrangeté, de la honte, ou encore certaines formes de la culpabilité, semblent peser davantage sur la réflexivité narcissique et identitaire. Ainsi nous pourrions envisager, à la suite de ces deux niveaux réflexifs que sont la relation de l'affect au corps et le rôle de l'affect dans le rapport de la psyché à elle-même, un troisième niveau réflexif qui concernerait les registres d'affects engagés dans la relation de soi à soi.

A - L'inquiétante étrangeté :

« L'inquiétante étrangeté »¹⁰⁷ se présente dans l'œuvre freudienne comme un texte charnière, « un carrefour de réflexions » (S. de Mijolla-Mellor, 2002). Publié en 1919, cet écrit témoigne des réflexions du fondateur de la psychanalyse concernant le domaine de ce qu'il appelle « l'inquiétant », traduit également par « l'inquiétante étrangeté », registre appartenant au champ de l'esthétique mais non traité par la littérature spécialisée de l'époque¹⁰⁸.

Ce texte d'abord ébauché fut laissé de côté puis remanié plusieurs années plus tard au moment de la rédaction d'« Au-delà du principe de plaisir » qui annonce la seconde topique. « L'inquiétante étrangeté » symbolise le passage à une conception nouvelle de l'appareil psychique et préfigure l'introduction du nouveau dualisme pulsionnel. Il y est déjà question du retour constant du même, de la contrainte de répétition mais aussi du rapport à la mort.

Pour dégager cette notion, S. Freud puise son inspiration dans plusieurs domaines de connaissance aussi divers que l'étymologie, la linguistique, la littérature ou encore

¹⁰⁷ S. FREUD (1919), « L'inquiétant », in *Œuvres complètes*, volume XV, Paris, P.U.F., pp. 151-188.

¹⁰⁸ *Ibid.* p. 151.

l'anthropologie. Cette multiplicité de points de vue, qui confère au registre de l'Inquiétant une dimension de transversalité, apparaît à la lecture comme un moyen d'élucider son caractère énigmatique et insaisissable. Freud aborde ce thème à partir de deux voies distinctes, la première concerne l'étude de la signification du terme *unheimlich* à travers l'évolution de la langue, tandis que la seconde s'appuie sur tout ce qui dans le domaine sensible relève du sentiment de l'inquiétant. Ces deux voies conduiront à la même conclusion, « à savoir que l'inquiétant est précisément ce mode de l'effroyable qui remonte à l'anciennement connu, au depuis longtemps familier. »¹⁰⁹

L'analyse des deux mots allemands *heimlich* et *unheimlich* permet de dégager, après Jentsch¹¹⁰, un premier niveau de l'inquiétant correspondant à l'équation inquiétant = non-familier. L'exploration des définitions et de leur équivalent dans plusieurs langues, conduit Freud au constat suivant lequel la signification du mot *heimlich* coïncide dans une de ses occurrences avec son opposé *unheimlich*. Le mot *heimlich* renvoie ainsi selon lui à deux ordres de représentations étrangers sans toutefois être opposés, celui du familier, du confortable et celui du dissimulé, du tenu caché. Ces définitions révèlent la dimension paradoxale du phénomène d'inquiétante qui conjoint le registre du familier avec celui de l'inquiétant : « *Heimlich* est donc un mot qui développe sa signification en direction d'une ambivalence, jusqu'à finir par coïncider avec son opposé *unheimlich*. »¹¹¹

La seconde voie s'appuie sur le traité de E. Jentsch, cité par Freud et qui met en évidence, à propos des poupées de cire, le doute ou l'incertitude concernant le fait de savoir si une chose est dotée de vie ou non, ou à l'inverse si un objet sans vie se trouve ou non doté d'une âme. Cette situation constitue pour cet auteur, se référant à l'œuvre d'E.T.A. Hoffmann, un des moyens les plus sûrs pour susciter chez le lecteur un effet d'inquiétante étrangeté.

Poursuivant la remarque de Jentsch, Freud propose une analyse de « L'homme au sable ». Dans ce conte, E.T.A. Hoffmann utilise un procédé d'écriture qui plonge le lecteur dans le doute et l'incertitude. Le déroulement de l'histoire laisse en effet apparaître une série d'ambiguïtés sur le fait de savoir si l'on a affaire au délire du personnage de Nathanaël ou s'il s'agit d'un compte-rendu d'événements qui prennent sens dans le monde du récit. De même, le lecteur s'identifiant au héros se trouve dans l'incertitude quant à savoir si Olympia existe ou pas. L'effet inquiétant surgit alors lorsque l'ambiguïté apparaît, lorsque ce qui était considéré comme connu ou familier se révèle inquiétant. L'inquiétant procéderait ainsi d'une

¹⁰⁹ *Ibid.* p. 152.

¹¹⁰ Freud s'appuie dans son texte sur le traité d'Ernst Jentsch sur la psychologie de l'inquiétant, publié en 1906.

¹¹¹ *Ibid.* p. 159.

modalité de retour d'éléments de la vie psychique refoulés et conservés sous une forme familière masquant le caractère étrange de l'affect :

« La mise en relation avec le refoulement éclaire aussi maintenant pour nous la définition de Schelling selon laquelle l'inquiétant serait quelque chose qui aurait dû rester dans le domaine du caché et qui est venu au jour. »¹¹²

Si l'inquiétante étrangeté est d'abord reliée, à partir de l'analyse de la figure de l'homme au sable, à l'angoisse de castration, la prise en compte de cette dimension paradoxale conduit Freud à creuser son rapport avec la problématique du double. Cette mise en perspective que nous détaillerons plus loin dans notre partie sur le double, croise les enjeux psychiques de l'identité, dès lors que le sujet se trouve confronté à un trouble dans son rapport à lui-même et à ce qui lui échappe.

En effet, l'analyse du phénomène d'inquiétante étrangeté met à jour ce que l'on a relevé plus haut autour du paradoxe identitaire d'être et de ne pas être identique à soi-même ou de se sentir étranger à soi-même, paradoxe qui mêle les formes d'identité à soi avec celles de l'altérité à soi. Le domaine de l'inquiétant, en ce qu'il mêle sur un mode paradoxal ou ambigu des registres opposés de la vie psychique comme le même et le différent, le moi et le non-moi, le dedans et le dehors, permet de situer ce registre d'affect au plus près de ce que nous entendons par identité. Ce type d'affect identitaire exprimerait un trouble des limites entre plusieurs lieux ou catégories psychiques habituellement séparées. Par ailleurs, son caractère insaisissable, paradoxal mais aussi son rapport à la problématique du double, convergerait particulièrement avec la notion d'identité, en particulier lorsque celle-ci manque à s'établir d'une façon suffisamment stable et repérable ou lorsqu'elle se retrouve menacée dans sa continuité. Comme l'écrit Freud, « l'inquiétant serait toujours quelque chose dans quoi, pour ainsi dire, on ne s'y retrouve pas. Mieux un homme se repère dans son environnement, moins il recevra facilement des choses ou événements qui s'y produisent l'impression d'inquiétante. »¹¹³

C'est dire que ce sentiment étrange s'exprime de façon privilégiée dans les situations où le sujet ne parvient plus à se situer ou encore lorsqu'il est en proie à une perte des repères habituels sur lesquels s'appuie l'identité. La rencontre du nouveau, de l'inconnu et d'une

¹¹² *Ibid.* p. 175.

¹¹³ *Ibid.* p.153.

façon générale de l'altérité, constituerait en ce sens une source essentielle du phénomène mais pas le seul. En effet, dans la suite du texte, Freud invoque un facteur de répétition à l'origine des manifestations de l'inquiétante étrangeté. Pour étayer son point de vue il raconte l'anecdote personnelle suivante :

« Un jour que je flânais, par une chaude après-midi d'été dans les rues inconnues de moi et désertes d'une petite ville italienne, je tombais dans un quartier sur le caractère duquel je ne pus rester longtemps dans le doute. Aux fenêtres des petites maisons, on ne pouvait voir que des femmes fardées, et je me hâtais de quitter cette rue étroite au premier tournant. Mais après avoir pendant un moment tourné en rond sans guide, je me retrouvai soudain dans la même rue où je commençais alors à faire sensation, et mon éloignement hâtif eut pour seule conséquence de m'y faire retomber une troisième fois par un nouveau détour. Mais alors s'empara de moi un sentiment que je ne puis qualifier que d'inquiétant, et je fus bien content, renonçant à poursuivre mes explorations, de me retrouver sur la piazza que j'avais quittée peu de temps auparavant. »¹¹⁴

Sans s'attarder sur les enjeux psychiques à l'œuvre dans cette scène, nous remarquons que la répétition d'une même expérience vécue comme désagréable peut susciter également une impression inquiétante. Cette situation révèle qu'au-delà des expériences qui confrontent l'intime du sujet à la dimension de l'inconnu, celles qui s'expriment dans un registre qui tend vers la répétition de l'identique peuvent également produire le même type d'éprouvé. La répétition, ici matérialisée par le fait de se retrouver à plusieurs reprises au même endroit alors même que le sujet cherchait à s'en éloigner, en traduisant la persistance d'un conflit psychique, « contraint » en quelque sorte le sujet à prendre en compte l'événement qui s'est produit. Non seulement le phénomène d'inquiétante étrangeté témoigne ici d'une modalité du retour du refoulé, mais du fait de son caractère énigmatique il implique également un travail psychique qui peut être considéré comme un travail d'appropriation de la représentation refoulée et de la charge affective qui lui est associée. Ce phénomène se retrouvera notamment dans les expériences de « déjà-vu » ou de « déjà-éprouvé » - thème que l'on abordera dans un chapitre ultérieur - et, plus largement dans les situations appartenant au domaine de la « psychopathologie de la vie quotidienne ».

¹¹⁴ *Ibid.* pp. 170-171.

Comme mentionné plus haut, l'inquiétante étrangeté accompagne la problématique de la réflexivité à un moment où celle-ci est mise à l'épreuve, elle témoigne d'un mouvement de l'identité à l'œuvre et participe à un travail de « liaison identitaire » entre le dedans et le dehors, le moi et le non-moi, l'étranger et le familier. Son émergence psychique introduit un moment de flottement identitaire nécessitant un remaniement interne, nous y reviendrons.

B - Honte et culpabilité :

Malgré la diversité de ses formes cliniques, l'inquiétante étrangeté ne constitue pas le seul registre d'affect en jeu dans le travail identitaire. D'autres types d'affects, comme la honte et certaines formes de culpabilité, semblent en effet engagés de façon spécifique dans la régulation narcissique et identitaire ou, au contraire, témoignent de ses aléas voire de ses échecs.

La culpabilité est une notion qui a été largement abordée par Freud, essentiellement sous la forme d'un sentiment. Selon J. Laplanche et J.-B. Pontalis¹¹⁵, le sentiment de culpabilité désigne un état affectif renvoyant le sujet à un vécu d'indignité qui n'est pas relié à un acte ou une expérience précise mais, plus généralement, à la peur de l'autorité ou encore à la crainte du surmoi. Associé au complexe d'Œdipe, le sentiment de culpabilité participe également à l'établissement d'un surmoi post-œdipien. D'un point de vue descriptif, le sentiment « inconscient » de culpabilité résulte d'une tension entre le moi et le surmoi et traduit l'existence d'un conflit interne entre un désir inconscient et le surmoi qui en interdit l'accès.

Sur un plan psychopathologique, le sentiment de culpabilité se retrouve dans la névrose obsessionnelle, essentiellement sous la forme d'auto-reproches que le sujet s'inflige en conséquence des pensées répréhensibles qu'il ne parvient pas à refouler. Il se rencontre également, d'une façon plus radicale, dans la mélancolie, à travers une tendance à l'autoaccusation, l'autodépréciation ou l'autopunition¹¹⁶. Dans la mélancolie, ces manifestations « auto » ou réflexives s'inscrivent dans ce que Freud désigne comme « pure culture de pulsion de mort ».

¹¹⁵ J. LAPLANCHE, J.-B. PONTALIS (1967), *op. cit.* p. 440.

¹¹⁶ *Ibid.* p. 441.

La honte en revanche est peu théorisée par Freud. Il l'aborde néanmoins en 1905¹¹⁷ à partir du refoulement pour décrire certaines expériences infantiles marquées par un plaisir exhibitionniste, qui deviennent sous l'action du refoulement objet de pudeur, voire de dégoût. Dans leur ouvrage *Honte, culpabilité et traumatisme*¹¹⁸, Albert Ciccone et Alain Ferrant ont pu souligner la valeur réflexive de la honte, en tout cas lorsque celle-ci ne se présente pas sur le mode du débordement traumatique, c'est-à-dire lorsque le sujet est capable de l'éprouver partiellement sous la forme d'un signal. La honte signal d'alarme avertit le moi d'un risque de confusion tout en permettant potentiellement son dépassement¹¹⁹ :

*« La honte signal d'alarme (...) avertit avant coup le sujet du danger narcissique encouru. Elle préserve ainsi l'intégrité du moi qui déclenche les systèmes de sauvegarde narcissique et objectale propre à rétablir son équilibre. »*¹²⁰

Etroitement liée au risque de perte d'amour, la honte éprouvée comme signal préserve ainsi le sujet d'une blessure narcissique, d'une menace de perte de l'objet et s'inscrit dans le registre de la sauvegarde de l'objet. Elle témoigne également selon ces auteurs d'un trouble partiel des accordages entre le sujet et son environnement.

A côté des formes signal et organisatrices de la honte, A. Ciccone et A. Ferrant décrivent d'autres registres de la honte comme la honte éprouvée, la honte d'être ou encore la honte originaire. La honte éprouvée renvoie à un échec de la fonction signal ou à l'intensité de la conjoncture actuelle du sujet. En ce sens, elle peut toucher le sujet sans forcément le déborder. Résultant pour une part de la défaillance ou de la disqualification de la fonction réfléchissante de l'objet, l'intégration de l'éprouvé de honte sous la forme d'un affect-signal dépendra de la possibilité pour le sujet de le partager avec « un autre semblable bienveillant »¹²¹.

A la différence de la honte éprouvée, qui signe le retour d'un contexte plus ou moins traumatique, la honte d'être quant à elle témoigne d'une situation traumatique primaire. Suivant ce dernier registre, la honte n'est pas éprouvée mais évacuée et destinée à être ressentie par l'entourage. La honte d'être s'apparente alors à une honte primaire, révélatrice

¹¹⁷ S. FREUD (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1993.

¹¹⁸ A. CICCONE, A. FERRANT (2008), *Honte, culpabilité et traumatisme*, Paris, Dunod.

¹¹⁹ *Ibid.* p 61.

¹²⁰ *Ibid.* p. 62.

¹²¹ *Ibid.* p. 64.

d'une fonction miroir de l'objet « disqualifiante », à l'origine d'une distorsion du miroir psychique du sujet. Cette forme radicale de la honte qui engage l'être même rompt la continuité narcissique et instaure chez le sujet une vulnérabilité identitaire¹²².

La honte originaire enfin relève du processus d'hominisation, à savoir ce qui permet au sujet de distinguer l'intime et le social et par là même de se sentir appartenir à la communauté humaine. Ce type de honte peut être observé par exemple dans les situations de désocialisation ou de grande précarité¹²³.

Comme pour la honte, les deux auteurs décrivent par ailleurs deux formes de culpabilité : une culpabilité signal d'alarme, témoignant d'une situation conflictuelle ayant entraîné un vécu de culpabilité, et une culpabilité pleinement éprouvée dans l'actuel, débordant plus ou moins le moi : « Cette culpabilité attire et se connecte à des culpabilités anciennes, historiques, conscientes ou inconscientes, que le traumatisme actuel réchauffe, réactive. »¹²⁴

A la suite de R. Roussillon (1991), A. Ciccone et A. Ferrant distinguent deux types de culpabilité : la culpabilité primaire et la culpabilité secondaire. La culpabilité secondaire concerne l'expérience de « menacer un bon objet », liée à la crainte que la haine détruise l'objet d'amour. La culpabilité secondaire se réfère à l'ambivalence de la position dépressive ou de la conflictualité œdipienne alors que la culpabilité primaire est clairement située au niveau du narcissisme primaire. Elle résulte de l'échec des expériences en trouvé / créé et de l'établissement d'une illusion narcissique primaire. Confronté à l'impact traumatique de l'altérité de l'objet, le sujet se sent non pas à l'origine de sa propre satisfaction mais à l'origine de la création d'un mauvais objet.

La culpabilité primaire renvoie le sujet à une « illusion négative » de soi, illusion à partir de laquelle l'enfant « signifie » l'insatisfaction de ses besoins primaires dans la relation d'objet comme sa propre création¹²⁵. Cette expérience le confronte alors à un vécu de culpabilité primaire, c'est-à-dire au sentiment d'être soi-même mauvais ou à l'origine du mal¹²⁶. Comme la honte d'être, la culpabilité primaire n'est pas consciente et sera soit évacuée, clivée de la subjectivité ou encore « portée » par un autre.

¹²² *Ibid.* p. 69.

¹²³ *Ibid.* pp. 70-72.

¹²⁴ *Ibid.* p. 73.

¹²⁵ Sur ce point, R. ROUSSILLON (2007), *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale*, Paris, Masson, p. 87.

¹²⁶ R. ROUSSILLON (1999), « Violence et culpabilité primaire », in *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, P.U.F., p. 83.

En ce sens, et c'est la thèse défendue par A. Ciccone et A. Ferrant, honte primaire et culpabilité primaire se présentent comme des affects mêlés et indifférenciés renvoyant à « une disqualification absolue du soi, une abrasion majeure de toute confiance en soi, une extension de toute croyance en une quelconque capacité créatrice de soi »¹²⁷ et, de façon spécifique, à un trouble de la relation à l'objet investi comme double, comme un miroir vivant de soi.

Lorsque ces affects parviennent à prendre une valeur de signal, on peut dire qu'ils occupent une place centrale dans l'organisation de la réflexivité, soit en favorisant le déploiement du rapport à soi, soit, dans les situations de souffrance narcissique-identitaire, en contribuant à son rétablissement.

Partant, ce que l'on a désigné plus haut par affect identitaire peut être considéré comme un « méta-affect », c'est-à-dire un affect qui non seulement informe le moi d'un mouvement d'introjection pulsionnelle, ce qui caractérise l'affect « signal d'alarme » en général, mais spécifiquement un affect qui rassemble et organise toute une série d'éléments psychiques plus ou moins disparates, *pour le compte de l'identité*¹²⁸. Ces affects auraient alors pour particularité d'accompagner, d'étayer ou encore d'enrichir la réflexivité de soi à soi.

Ainsi définies, la honte et la culpabilité, en tout cas lorsqu'elles s'établissent sous la forme d'un signal d'alarme et qu'elles ne débordent pas la subjectivité, constitueraient des affects à haute valeur réflexive. Comme le soulignent ces deux auteurs, elles réalisent un véritable travail psychique permettant de traiter des situations traumatiques soit en favorisant son intégration dans le moi, c'est le cas notamment des fantasmes de culpabilité (A. Ciccone), soit en maintenant le lien avec l'autre semblable, ce qui caractérise particulièrement les affects de honte. Ces deux registres d'affects s'inscrivent par conséquent « au service de la sauvegarde du moi »¹²⁹, nous pourrions également ajouter *au service de l'identité réflexive*.

¹²⁷ *Ibid.* p. 74.

¹²⁸ Les travaux de Vincent de Gaulejac (cité par A. Ciccone et A. Ferrant) montrent que la honte est un « méta-sentiment » qui rassemble en son sein un certain nombre d'enjeux affectifs, émotionnels, sexuels et sociaux qui infiltrent l'ensemble de l'existence. A la différence d'autres affects « signal d'alarme », ce type d'affect ne se limite pas à un secteur restreint de la vie psychique mais concerne plus largement, comme dans « l'inquiétante étrangeté », le sujet dans ses différentes composantes ; la réflexivité ne s'exercerait pas ici d'une façon locale mais d'une façon générale, en favorisant l'intégration de tout un pan de l'activité psychique.

¹²⁹ *Ibid.* p. 3.

2.1.1.4 La scène primitive :

Un autre aspect organisateur de la réflexivité intrapsychique auquel nous nous référerons dans nos études cliniques est celui du fantasme originaire de scène primitive, fantasme nodal sur lequel s'appuie la construction de l'identité subjective. Les fantasmes originaires regroupent au sein de la vie psychique des structures fantasmatiques typiques¹³⁰, autrement dit les pré-formes ou formes matricielles et organisatrices de l'activité fantasmatique du sujet. Pour Laplanche et Pontalis, les fantasmes originaires sont universels et concernent tout sujet quelles que soient ses expériences. Parmi ceux-ci, le fantasme originaire de scène primitive convoquera spécifiquement l'identité du sujet dans sa dimension originaire et réflexive.

Classiquement on entend par scène primitive, la situation où « l'enfant assiste à la scène de sa propre conception » (S. Freud, 1916) et donc, électivement, « la scène de rapports sexuels entre les parents, observée, construite, fantasmée par l'enfant et interprétée par lui en terme de violence. »¹³¹

Pour Sophie de Mijolla-Mellor, il s'agit d'une représentation inquiétante, particulière, qui articule sur un mode paradoxal l'inconnu et le familier des parents¹³². R. Roussillon a pu souligner récemment sa connexion avec la problématique de la réflexivité¹³³. Plus qu'un fantasme, la scène primitive renvoie selon lui à la valeur d'un concept, d'un organisateur fondamental de la vie psychique qui rassemble et encadre tout ce qui touche à la question de la création de soi et de l'identité. Dès lors, pour que la scène primitive puisse jouer son rôle de matrice organisatrice de l'identité, elle devra prendre une forme transitionnelle « dans laquelle l'enfant est et n'est pas dans la scène – il n'est pas présent physiquement mais il est là dans la pensée - »¹³⁴. Pour R. Roussillon, la scène primitive témoigne de la présence d'un processus réflexif, du fait de la réciprocité des investissements qu'elle suppose entre le sujet et les objets parentaux : ce processus suppose en effet l'investissement d'une représentation

¹³⁰ J. LAPLANCHE, J.-B. PONTALIS (1967), *op. cit.* p. 157.

¹³¹ S. DE MIJOLLA-MELLOR (2002), « Scène originaire (scène primitive) », in MIJOLLA A. (de) et al., *Dictionnaire international de psychanalyse*, Paris, Hachette, 2005, p. 1601.

¹³² *Ibid.* p. 1602.

¹³³ R. ROUSSILLON (2004), « La dépendance primitive et l'homosexualité primaire en double », in *Revue Française de Psychanalyse*, n°2, vol. 68, Paris, P.U.F., pp. 421-439.

¹³⁴ *Ibid.* p. 424.

de l'objet absent mais aussi la « représentation de l'existence d'un investissement maintenu par les objets parentaux eux-mêmes. »¹³⁵

Ainsi, la scène primitive permet non seulement au sujet de penser sa propre origine, sa propre conception mais aussi de « se penser » lui-même à partir des indices portant sur les conditions même de son existence subjective. Celle-ci ne se limite donc pas à la représentation des rapports sexuels entre les parents mais s'étend à la représentation que le sujet se fait du désir de ses parents et sur la représentation des attentes que ceux-ci nourrissent à son endroit.

On entrevoit dans ces conditions comment l'organisation transitionnelle de l'identité dépend, suivant l'hypothèse formulée par René Roussillon, de la mise en place dans le lien primitif à l'objet d'une « homosexualité primaire en double ». C'est sur le fond de cette expérience relationnelle en double que le sujet pourra explorer les formes de différence et d'altérité à soi constitutives de son identité, qu'il pourra commencer à concevoir l'existence d'un « autre de l'objet » et donc « se concevoir » lui-même à partir du lien triangulaire qui caractérise la scène primitive :

« La scène primitive n'est organisatrice de l'identité que si elle parvient donc à dialectiser l'altérité de la différence des sexes et des générations et la similitude réfléchie d'objets "miroirs" d'identifications. »¹³⁶

Envisagée comme telle, la scène primitive, lorsqu'elle parvient à se transitionnaliser, à lier dialectiquement les oppositions du même et de la différence dans le cadre de la relation homosexuelle primaire en double, s'offre comme le garant de la réflexivité identitaire.

2.1.1.5 Le souvenir-écran :

Le souvenir-écran comporte également une dimension réflexive intéressante à mentionner. Par un mécanisme de déplacement, ce type de souvenir, en apparence anodin, contient en effet toute une série de souvenirs infantiles et de fantasmes inconscients. S. Freud

¹³⁵ *Ibid.* p. 424.

¹³⁶ *Ibid.* p. 424.

distingue plusieurs types de souvenir-écran¹³⁷ : il peut être « rétrograde » lorsqu'il se situe chronologiquement en amont de l'expérience refoulée, « anticipant » s'il se situe au contraire en aval ou encore « simultané ou contemporain » lorsqu'il est contigu dans le temps. Dans le cas des souvenirs écran anticipant ou prospectifs, celui-ci peut prendre une valeur de support pour des fantasmes projetés rétroactivement¹³⁸. Ainsi Freud s'interroge sur la proportion des souvenirs entrant dans la catégorie des souvenirs écrans et sur le fait de savoir si ces mêmes souvenirs émanent de l'enfance ou bien s'ils se rapportent à l'enfance. Autrement dit, s'agit-il uniquement d'une formation résultant d'un compromis entre le désir et la défense ou bien peut-on l'envisager comme une propriété fondamentale de la mémoire du souvenir ? En ce sens, le souvenir-écran ne peut-il être considéré comme un des modes d'expression des fantasmes et / ou des expériences sexuelles infantiles soumis à l'amnésie infantile ?

Par ailleurs pour Freud, le souvenir-écran se caractérise par le fait que le sujet portera son attention davantage sur lui-même et sur sa personne infantile, que sur les impressions venues de l'extérieur. Il en déduit que ces « prétendus » souvenirs d'enfance ne sont pas à proprement parler les vestiges d'événements réels mais constitue plutôt une « élaboration ultérieure de ces vestiges, laquelle a dû s'effectuer sous l'influence de différentes forces psychiques intervenues par la suite. »¹³⁹ Poursuivant cette idée, R. Roussillon souligne que ce type de production psychique relève d'une forme particulière du « domptage » du souvenir : « Dans le souvenir-écran, le sujet se voit lui-même dans le souvenir, signe que le souvenir a été dompté et qu'il a ainsi pu prendre une valeur auto-représentative.»¹⁴⁰ Les expériences infantiles d'origine sexuelle s'effacent mais un souvenir-écran s'établit en lieu et place de celles-ci pour les « auto-représenter ».

2.1.1.6 Le double retournement :

Suivant un autre registre, le double retournement peut-être considéré comme une des modalités fondamentales de la réflexivité chez Freud¹⁴¹. Ce processus articule dans un lien

¹³⁷ S. FREUD (1900), « Souvenirs d'enfance et "souvenirs-écrans" », in *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1971, pp. 51-59.

¹³⁸ J. LAPLANCHE, J.-B. PONTALIS (1967), *op. cit.* p. 451.

¹³⁹ S. FREUD (1900), *op. cit.*, p. 56.

¹⁴⁰ R. ROUSSILLON (1995), « La métapsychologie des processus et la transitionnalité », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 59, n°6, Paris, P.U.F., p. 1472.

¹⁴¹ A. GREEN (1977), *op. cit.* p. 91.

étroit le retournement passif / actif et le renversement dans le contraire. Le premier décrit le mouvement par lequel la pulsion remplace un objet indépendant par la personne propre, tandis que le second retourne le but de la pulsion en son contraire, comme dans le masochisme, où la douleur est retournée en plaisir.

C'est en 1915, dans « Pulsions et destins des pulsions »¹⁴² que S. Freud introduit le concept du double retournement, à partir de deux couples d'opposés, celui du sadisme-masochisme et celui du voyeurisme-exhibitionnisme. Dans le premier exemple il décrit le processus du retournement en trois temps, du sadisme proprement dit au masochisme, qui suppose l'intervention d'une personne étrangère pour assumer le rôle du sujet. Dans le stade intermédiaire, Freud mentionne le retournement sur la personne propre sans qu'il y ait passivité vis-à-vis d'une autre personne. Ainsi, au lieu d'infliger une souffrance à l'autre, le sujet la réfléchit sur lui-même et se fait ainsi souffrir lui-même. On retrouve ce mouvement de réflexion dans la névrose obsessionnelle sous la forme de l'auto-punition. Ces considérations renvoient notamment à ce que Freud écrira un peu plus tard (1919) sur le fantasme de fustigation, « Un enfant est battu »¹⁴³, sur le fantasme homosexuel dans le cas de Schreber¹⁴⁴ ou encore d'une façon générale à propos des fantasmes originaires (1916). Dans ce type de fantasme à entrées multiples, le sujet se voit lui-même sous des angles différents, en occupant des positions opposées (active et passive), ce qui le conduit à mettre en scène « réflexivement » sa conflictualité interne¹⁴⁵. Mais si le scénario fantasmatique organisé autour du double retournement permet au sujet de se structurer en expérimentant plusieurs positions psychiques contraires ou en attribuant aux protagonistes des rôles différents, il peut également soutenir une fonction défensive destinée à maintenir une certaine réflexivité interne. Ainsi dans le cas Schreber, l'amour homosexuel inavouable et éprouvé pour Flechsig sera d'abord projeté avant d'être retourné en son contraire, sur un mode persécutoire.

Dans le séminaire dirigé par C. Lévi-Strauss sur l'identité¹⁴⁶, André Green considère le double retournement comme un mécanisme central de l'organisation psychique antérieur au refoulement en constituant le modèle le plus primitif de l'activité psychique. L'auteur propose l'hypothèse suivant laquelle « la capacité de réflexion serait un schème fondamental, sans

¹⁴² S. FREUD (1915), « Pulsions et destins des pulsions », in *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, 1986, pp. 11-43.

¹⁴³ S. FREUD (1919), « Un enfant est battu », in *Œuvres complètes*, volume XV, Paris, P.U.F., pp. 119-146.

¹⁴⁴ S. FREUD (1911), « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa », in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1967, pp. 263-324.

¹⁴⁵ En ce qui concerne le fantasme « un enfant est battu », Freud note que l'expérience prendra sa pleine valeur subjective dans la voie passive : « Un enfant est battu par le père ». S. FREUD (1919), *op. cit.*

¹⁴⁶ C. LEVI-STRAUSS (1977), *L'identité*, Paris, P.U.F., 2000.

doute inné de la vie psychique (...). Il ne faut voir ici aucune allusion à une pensée reflet du monde extérieur, mais au contraire, *une modalité essentielle du rapport à soi-même*. Cela implique que nous fassions passer l'idée du circuit avant celle de la distinction entre l'objet et son image que supposerait la conscience de leur séparation. »¹⁴⁷

S'appuyant sur Lévi-Strauss et sur l'idée que « tout schème, si fondamental qu'il puisse paraître, engendre normalement son contraire, que ce soit par l'effet immédiat d'un jeu de miroir ou par celui d'une élaboration à terme », il ajoute que ce schème fondamental s'ignore lui-même avant que son contraire soit produit¹⁴⁸.

Cette citation situe non seulement la réflexivité à un niveau fondamental du fonctionnement psychique, à partir du concept de double retournement, mais aussi comme un processus qui se découvre et se révèle à lui-même au fil de son parcours. Ce processus ne se saisit vraiment que dans le mouvement de retour sur soi, c'est-à-dire une fois que son contraire soit produit, dans un rapport négatif à lui-même.

On retrouve là un aspect spécifique et central de l'identité, à savoir le fait qu'elle s'établit réflexivement à partir de ce qui lui échappe et de ce qu'elle n'est pas. Inversement, l'expérimentation dans le fantasme, via le double retournement, de positions (actif / passif) et d'affects (amour / haine) contraires, s'inscrirait dans ce que j'ai désigné plus haut sous le terme de liaison identitaire, et qui concerne la liaison de contenus ou de catégories de la vie psychique contraires ou opposés, comme le dedans et le dehors, le même et le différent et, plus généralement, l'opposition entre les formes psychiques des registres de « l'identité à soi » et de « l'altérité à soi », ainsi que leurs dérivées.

On retrouve également l'idée précédemment émise suivant laquelle la réflexivité indique un mouvement de retour sur son objet permettant, par l'établissement d'une nouvelle relation, l'accès à un niveau d'intégration et de complexité supérieur.

En outre, cette hypothèse met l'accent sur le caractère « sans doute inné » du processus alors que suivant notre perspective, nous faisons l'hypothèse que l'identité et la dimension réflexive qui la sous-tend s'organise à partir du double en tant que cette fonction est assurée par l'objet. Ainsi, l'on peut s'interroger sur ce qui, dans le rapport à l'objet, permet l'instauration du double retournement et, partant, des premières formes du rapport à soi-même. La relation que le sujet entretient avec le miroir semble procéder du même processus : lorsqu'il se regarde dans le miroir, le sujet peut se voir lui-même comme objet (retournement

¹⁴⁷ *Ibid.* p. 91. Nous soulignons.

¹⁴⁸ *Ibid.* p. 91.

passif / actif), mais il peut également, suivant une seconde boucle rétroactive, se voir lui-même en train de se voir. Cette seconde boucle réflexive témoigne des conditions d'intériorisation du processus réflexif à l'œuvre, et de l'intégration sur un mode réfléchi des positions actives et passives mises en scène par le retournement.

Cette question résonne particulièrement avec certaines modalités transférentielles décrites depuis 1975 sous des désignations différentes : « Transfert paradoxal » (Anzieu, 1975), « transfert idéalisant ou en miroir » (H. Kohut, 1975), « transfert subjectal » (X. Jacquy, 1975), « transfert passionnel » (Roussillon, 1991), ou encore « transfert narcissique » (H. Kohut, H. Rosenfeld), dont l'organisation repose principalement sur le mécanisme du double retournement.

Caractéristique des problématiques narcissiques et identitaires, le transfert par retournement va concerner des éléments psychiques qui n'ont pu s'inscrire subjectivement et qui vont se retrouver agis dans le transfert sur le mode du retournement : le clinicien est amené à vivre, à éprouver, avant de pouvoir le transformer, ce que le sujet n'a pu intégrer subjectivement, c'est-à-dire « l'expérience passive subie historiquement dans un climat traumatique et inélaboré à cette époque »¹⁴⁹. Autrement dit, le clinicien incarne le vécu paradoxal du sujet, il devient suivant l'expression de R. Roussillon « le miroir du négatif du sujet »¹⁵⁰. Le transfert narcissique apparaît ainsi comme la voie privilégiée par laquelle l'identité, et par là même le champ de la réflexivité, peut être mobilisée en se déployant à travers l'éventail des affects et des figures produits dans le transfert.

2.1.1.7 Le surmoi, le moi idéal et l'idéal du moi :

Parmi les notions freudiennes évocatrices de la réflexivité, nous mentionnerons également le surmoi. Introduit par Freud en 1923 dans « Le moi et le ça »¹⁵¹, le surmoi désigne à côté du moi et du ça, l'une des trois instances psychiques qui composent la seconde topique. Décrit classiquement comme un juge ou un censeur, le surmoi s'établit au cours du développement psychique à partir de l'intériorisation des exigences et des interdits parentaux ;

¹⁴⁹ R. ROUSSILLON (1991), *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., p. 234.

¹⁵⁰ R. ROUSSILLON (2004), « Le reflet et son négatif », in *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°10, Paris, In Press, pp. 73-85.

¹⁵¹ S. FREUD (1923), « Le moi et le ça », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1966, pp. 177-195.

il est en ce sens l'héritier du complexe d'Œdipe. Mais au-delà de cette définition restrictive, le surmoi, anciennement désigné sous la forme d'une conscience morale, est également décrit comme exerçant une fonction critique à l'égard du moi, une fonction d'auto-observation. Cette fonction, Freud l'a fait dériver de la représentation du double, elle-même issue du narcissisme primaire. Dans « l'inquiétante étrangeté », il écrit :

« Dans le moi, se constitue lentement une instance particulière, qui peut s'opposer au reste du moi, qui sert à l'auto-observation et à l'auto-critique, qui accomplit le travail de la censure psychique et se fait connaître à notre conscience comme "conscience morale" » (...) « Le fait qu'existe une telle instance pouvant traiter le reste du moi comme un objet, donc que l'homme est capable d'auto-observation, permet de remplir d'un contenu nouveau l'ancienne représentation du double et de lui attribuer bien des choses, principalement tout ce qui apparaît à l'auto-critique comme relevant de l'ancien narcissisme des temps originaires qui a été surmonté. »¹⁵²

Freud ajoute que ce n'est pas uniquement les contenus ayant heurté la part critique du moi qui se trouvent incorporés au double mais plus largement tout ce qui, au sein de la vie psychique et des aspirations du moi, n'a pu faire l'objet d'un renoncement.

Cette définition élargie du surmoi, en tant qu'instance qui plonge ses racines dans le narcissisme, rejoint celle d'idéal du moi comme substitut du narcissisme de l'enfance. Introduit en 1914, l'idéal du moi est d'abord confondu avec le surmoi avant de se différencier sous la forme d'une instance autonome ou comme l'une des trois fonctions du surmoi à côté de l'auto-observation et de la conscience morale.

Comme le note G. Bonnet, l'idéal du moi n'est pas une instance d'auto-observation mais « une imago interne, qui sert au moi de référence, de modèle »¹⁵³. Elle prendra une forme spécifique dans l'organisation des groupes ou dans la relation amoureuse, en devenant une sorte de double narcissique idéalisé, projeté sur la figure du leader ou de l'objet d'amour¹⁵⁴.

Quant au moi idéal, il sera souvent employé par Freud comme synonyme d'idéal du moi, avant de désigner une formation qui appartient au narcissisme primaire. Selon les

¹⁵² S. FREUD (1919), *op. cit.* p. 169.

¹⁵³ G. BONNET (2004), « Le moi et ses doubles », in *Imaginaire et inconscient*, n°14, Paris, L'Esprit du Temps, p. 27.

¹⁵⁴ S. FREUD (1921), « Psychologie collective et analyse du moi », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1966, pp. 83-163.

auteurs, le moi-idéal renvoie à un idéal de toute-puissance narcissique, à une identification primaire à un objet tout puissant (D. Lagache) ou encore à une formation narcissique issue du stade du miroir (J. Lacan).

L'idéal du moi, le moi idéal et le surmoi constituent ainsi autant de formations intrapsychiques qui « doublent » le moi¹⁵⁵. Ces « doubles du moi » permettent au sujet d'effectuer un certain nombre d'opérations réflexives comme s'auto-observer, s'autocritiquer, s'évaluer, « retrouver » un idéal perdu ou se conformer à un modèle idéal de soi, bref se relier à soi-même.

Au sens large, l'instance du surmoi peut donc être considérée comme une instance réflexive infiltrée par la problématique du double et du narcissisme primaire. Notons cependant que si les formes réflexives qu'elle abrite contribuent à réguler et à soutenir le narcissisme dans son développement, elles peuvent également, dans certaines conjonctures psychiques, se manifester sous une forme déstructurante : le surmoi « protecteur » peut se retrouver remplacé par un surmoi « sévère et cruel » (S. Freud) qui persécute le moi, et devenir comme dans l'autoaccusation mélancolique, une « pure culture de pulsion de mort » (S. Freud, 1917). L'idéal du moi peut également perdre sa fonction dynamique et s'avérer écrasant, en imposant au sujet toute une série de renoncements dans le but de compenser un narcissisme fragilisé et de restaurer une estime de soi.

2.1.1.8 L'après-coup :

Au cœur de la conception psychanalytique de la temporalité, la notion d'après-coup suppose l'existence de deux temps psychiques, l'un correspondant à la trace de l'événement, au « coup », l'autre au réinvestissement ultérieur de cette même trace. Ce processus est souvent décrit par Freud dans une logique temporelle linéaire du passé vers le futur¹⁵⁶, ce qui confère au premier événement une valeur causale et déterministe sur le second : le modèle est alors celui d'« une bombe à retardement qui serait déclenchée secondairement par une mise à feu. »¹⁵⁷ C'est le cas des traumatismes « après-coup », dont la valeur proprement traumatique

¹⁵⁵ G. BONNET (2004), *op. cit.* p. 29.

¹⁵⁶ J. LAPLANCHE (2002), « L'après-coup », in MIJOLLA A (de) et al., *Dictionnaire international de psychanalyse*, *op. cit.* p. 128.

¹⁵⁷ *Ibid.* p. 128.

est liée à un deuxième temps, un deuxième « coup » qui réactivera le premier coup subi antérieurement dans le développement.

A l'inverse, certains passages font référence à une dimension de rétroactivité. Par exemple, en 1895, Freud écrit que « tout adolescent a des traces mnésiques qui ne peuvent être comprises par lui qu'avec la survenue de sensations proprement sexuelles. »¹⁵⁸ Ici, l'émergence pubertaire introduit l'idée d'une réinterprétation après coup conférant au premier événement un sens différent. L'après-coup peut être ainsi compris comme une dynamique processuelle qui organise les événements psychiques du passé vers le futur et inversement. Pour J. Laplanche, il s'agit d' « une relation complexe et réciproque entre un événement significatif et sa resignification ultérieure, qui lui confère une nouvelle efficacité psychique. »¹⁵⁹

Prenant en compte la notion de traumatisme actuel, A. Ciccone et A. Ferrant¹⁶⁰ ont été amené à proposer récemment un autre modèle de l'après-coup. Pour eux l'événement actuel, même s'il est relié au passé par la dynamique de l'après-coup, ne doit pas être disqualifié mais considéré également comme traumatique en soi. Suivant cette perspective, le traumatisme actuel a une fonction d'attracteur sur les événements du passé en souffrance d'élaboration, il donne forme à des expériences passées et, à ce titre, permet au sujet de leur donner « rétroactivement » une forme reconnaissable et familière.

L'examen de la notion d'après-coup et de ses implications psychiques donne un bon exemple pour penser le rapport du sujet à lui-même au cours du temps, en exprimant particulièrement la dimension récursive de la réflexivité¹⁶¹. Comme le souligne A. Braconnier à partir du modèle de l'adolescence, « l'histoire de l'homme se comprend en référence à son passé, mais son passé s'éclaire à la lumière de l'actualité. »¹⁶²

¹⁵⁸ S. FREUD (1887-1902), *La naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1979, p. 367.

¹⁵⁹ J. LAPLANCHE (2002), *op. cit.* p. 128.

¹⁶⁰ A. CICCONE, A. FERRANT (2008), *op. cit.* p. 32-33.

¹⁶¹ La notion de « réentrée » (G. M. Edelman) que nous étudierons un peu plus loin évoque un processus semblable.

¹⁶² A. BRACONNIER (2002), « Adolescence », in MIJOLLA A. (de) et al., *Dictionnaire International de Psychanalyse*, *op. cit.* p. 24.

2.1.1.9 Synthèse / relance :

Loin d'être exhaustif, l'examen de ces différentes notions freudiennes permet néanmoins de penser et d'approcher plusieurs formes de réflexivité, comme l'auto-observation, l'auto-critique, l'auto-investissement ou encore la capacité de s'informer sur ce qui se passe en soi. L'on constate également que la réflexivité peut aussi bien concerner un champ restreint de la vie psychique qu'un pan entier de son organisation, voire l'être tout entier. Elle peut concerner alors un processus spécifique ou s'intégrer dans des ensembles plus vastes. Ainsi, on peut penser que sa forme varie en fonction du ou des processus qu'elle accompagne, et que son action dépend aussi de la nature des enjeux psychiques qu'elle supporte ; la réflexivité ne s'exerce jamais seule, elle ne prend sens que par rapport à l'objet ou le processus dont elle réfléchit l'action.

A l'inverse, elle peut se démultiplier sous une forme mortifère, notamment lorsqu'elle se prend elle-même pour objet et qu'elle rencontre des formes radicales de l'identité ou de l'altérité. D'autre part, l'approfondissement des notions passées en revue nous conduit à repérer la réflexivité, tantôt comme un effet du développement psychique, tantôt comme la condition de son déploiement. Cette particularité permet de l'envisager plus globalement sous l'angle de l'auto-organisation et des logiques récursives qui la traversent.

Au-delà de la complexité de la notion que ces quelques remarques permettent d'entrevoir, nous constatons que la réflexivité n'est pas un processus comme les autres mais plutôt un méta-processus, voire un méta-concept qui suppose pour le rendre suffisamment intelligible et exploitable, le recours à des modèles plus généraux, ce que la mise en perspective des notions parcourues jusqu'ici ne permet pas de dégager pleinement. En effet, même si l'on a pu repérer un certain nombre d'articulations et de convergences avec la problématique du double et de l'identité, il apparaît nécessaire à présent de commencer à en tracer les contours, grâce à l'exploration de plusieurs modèles « psychanalytiques » centrés sur la réflexivité. Enfin, nous tenterons d'élargir sa compréhension et de relancer notre réflexion en nous appuyant sur un certain nombre de notions ou concepts « évocateurs » de la problématique réflexive, cette fois-ci en dehors du champ psychanalytique.

2.1.2 Quelques modèles de la réflexivité après Freud :

2.1.2.1 L'hallucination négative comme structure encadrante de la représentation (A. Green) :

Avant d'être modélisée par André Green, l'hallucination négative a d'abord été repérée par Freud pour décrire une modalité spécifique de l'hallucination qui précède l'hallucination proprement dite. C'est dans une note de « Complément métapsychologique à la théorie du rêve »¹⁶³ que pour la première fois Freud en souligne clairement l'intérêt théorique :

*« J'ajoute, en complément, qu'un essai d'explication de l'hallucination devrait s'attaquer d'abord non pas à l'hallucination positive mais plutôt à l'hallucination négative. »*¹⁶⁴

L'hallucination positive renverrait à la perception d'un objet absent tandis que l'hallucination négative concernerait la non perception d'un objet présent.

Ainsi conçu, l'hallucination négative consiste en l'effacement actif d'une perception mais elle apparaît également, de façon implicite, comme une condition de l'hallucination positive : « C'est de ce néant que l'hallucination négative est le signe et l'hallucination positive le symptôme. »¹⁶⁵

Chez Green le concept renvoie dans son œuvre à différentes acceptions. Il est décrit tantôt comme une procédure défensive, qui prend une forme pathologique, notamment à travers les exemples de l'hallucination du doigt coupé dans « l'homme aux loups » ou du retrait des rayons divins qui précède le délire proprement dit chez Schreber, tantôt comme la structure encadrante de la représentation. Cette ambiguïté, relevée par R. Roussillon¹⁶⁶, renvoie à une ambiguïté encore plus fondamentale sur le statut métapsychologique de l'hallucination. Le modèle auquel se réfère Green est celui de la régression hallucinatoire du

¹⁶³ S. FREUD (1917), « Complément métapsychologique à la théorie du rêve », in *Métapsychologie, op. cit.*, pp. 123-143.

¹⁶⁴ *Ibid.* p. 139.

¹⁶⁵ A. GREEN (1977), « L'hallucination négative », in *Le travail du négatif*, Paris, Editions de Minuit, p. 377.

¹⁶⁶ Séminaire de thèse.

désir telle qu'elle s'effectue dans le rêve, alors que les exemples de « l'homme aux loups » et de « Schreber » sur lesquels il s'appuie, renvoient davantage à un registre pathologique de l'hallucination qui n'obéit pas au modèle du rêve :

« L'hallucination négative n'est pas un phénomène pathologique. Elle n'est pas l'absence de représentation comme le suggère l'absence de l'image dans le miroir, mais représentation de l'absence de représentation. L'hallucination négative est le concept théorique qui est la précondition à toute théorie de la représentation, qu'il s'agisse du rêve comme de l'hallucination. (...) L'hallucination négative est leur matrice commune. Dans la psychose, l'hallucination est à référer non seulement à la réalisation du désir, mais aux pensées de désir. »¹⁶⁷

Ce glissement conceptuel, de l'hallucination au sens du rêve à l'hallucination au sens psychopathologique, infiltre la définition de l'hallucination négative au point d'être indifféremment utilisée pour décrire une opération défensive de la psyché ou pour désigner la matrice réflexive au sein de laquelle une représentation peut naître. Cela étant, on peut faire l'hypothèse, ainsi que le suggère la lecture du *Horla* de Maupassant¹⁶⁸, que l'hallucination négative pathologique s'établit lorsque le sujet n'est plus en mesure de maintenir une représentation de l'absence de représentation, lorsque la structure encadrante de la représentation se trouve débordée et échoue dans sa capacité à réfléchir en permanence par la représentation, l'activité psychique du sujet.

L'hypothèse d'une représentation de l'absence de représentation comme structure encadrante de la représentation, s'origine, dans la pensée de Green, dans son ouvrage *L'enfant de ça* coécrit avec J.-L. Donnet¹⁶⁹. Les auteurs y décrivent, sous la désignation de la psychose blanche, le noyau fondamental de la psychose, lequel se manifeste essentiellement par un blanc de la pensée que l'hallucination vient combler. Suivant cette optique, le blanc de la pensée renverrait à ce moment crucial de la subjectivité où le sujet fait l'expérience de ne plus penser, de ne plus se penser. Autrement dit, non seulement le sujet ne se représente plus qu'il se représente mais il ne se représente pas non plus qu'il ne se représente pas. Dans les états

¹⁶⁷ *Ibid.* p. 376.

¹⁶⁸ Cf. *Infra*, chapitre 8.

¹⁶⁹ A. GREEN, J.-L. DONNET (1973), *L'enfant de ça*, Paris, Editions de Minuit.

psychotiques, le blanc de la pensée conduit le sujet à éprouver le vide qui l'habite, à vivre un état de discontinuité interne à l'origine d'un état de détresse.

A. Green précisera par la suite les modalités de constitution de l'hallucination négative comme structure encadrante interne. Lorsque les conditions de la séparation d'avec l'objet primaire sont réunies, « l'objet maternel s'efface en tant qu'objet primaire de la fusion, pour laisser place aux investissements propres au Moi fondateurs de son narcissisme personnel, Moi désormais capable d'investir ses propres objets distincts de l'objet primitif. Mais cet effacement de la mère ne le fait pas disparaître vraiment. L'objet primaire devient structure encadrante du Moi abritant l'hallucination négative de la mère.»¹⁷⁰

L'hallucination négative devient dès lors la toile de fond, l'écran sur lequel se projette les représentations de la mère, ce qu'illustre notamment la notion d'écran blanc du rêve de Bertram Lewin, cité par l'auteur. Cette opération produit selon Green une mutation décisive et ne se réalise que si « l'amour de l'objet est suffisamment sûr pour jouer ce rôle de contenant de l'espace représentatif.»¹⁷¹

Ces éléments laissent penser que l'hallucination négative comme structure encadrante interne renvoie à une forme d'intériorisation (introjection) en ce qu'elle suppose un effacement de l'objet en même temps qu'une intégration dans la trame du moi, constitutive d'un objet interne qui « porte » le sujet¹⁷².

L'hallucination négative de la mère assure ainsi une fonction réflexive permettant au sujet de se représenter qu'il se représente, de se réfléchir au sein de son espace représentatif, de reprendre pour soi ce qui était jusqu'alors traité dans le rapport à l'objet. Ainsi, elle rend possible l'accès à un espace subjectif propre.

Malgré ses diverses acceptions, le concept d'hallucination négative, qui s'intègre dans la pensée de Green dans une théorisation plus large sur le négatif, reste un modèle heuristique pour penser la clinique des état-limites, des « cas difficiles », et d'une façon générale les états psychiques qui touchent aux limites de la représentation. Ce modèle a permis de renouveler la compréhension métapsychologique de la représentation en y intégrant la problématique de la réflexivité. Il a également inspiré nombre de psychanalystes contemporains, ce dont témoignent par exemple les travaux de G. Lavallée, que nous aborderons un peu plus loin.

¹⁷⁰ A. GREEN (1983), « La mère morte », in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Editions de Minuit, 2007, p. 274.

¹⁷¹ *Ibid.* p. 275.

¹⁷² R. Roussillon propose en ce sens le terme de « structure encadrante de l'effacement représentatif de l'objet », formulation qu'il préfère à celle d'hallucination négative. R. ROUSSILLON (1999), « Séduction et altérité interne », in *Agonie, clivage et symbolisation*, P.U.F., p. 119.

2.1.2.2 Le médium malléable et la représentation de la représentation (R. Roussillon) :

Dans une certaine filiation avec la théorisation de Green sur l'hallucination négative, les travaux de R. Roussillon sur la symbolisation, en particulier sur la symbolisation primaire, ont permis de reformuler l'hypothèse d'une représentation de la représentation dans un sens plus précis. En effet, chez André Green, l'hallucination négative envisagée comme structure encadrante interne s'inscrit dans une conceptualisation de la représentation de l'absence et du vide, de la problématique de la séparation et du deuil, de la configuration psychique de la « mère morte », ce qui explique sans doute pourquoi ce modèle ne prend pas suffisamment en compte les modalités du lien précoce à l'objet et les formes de symbolisations de la présence qui s'y rattachent.

Suivant une perspective féconde, R. Roussillon¹⁷³, reprenant le concept de « médium malléable » de Marion Milner, s'est employé à dégager les propriétés de l'objet primaire dont l'investissement conditionne l'établissement de la représentation¹⁷⁴. Ainsi, le médium malléable désigne pour l'auteur des objets dont la fonction est de représenter en chose l'activité représentative : « Le médium malléable est la représentation-chose de la symbolisation primaire, c'est-à-dire de la formation des représentations choses. »¹⁷⁵

En représentant en chose la représentation, le médium malléable constitue un objet congruent à la représentation et, par là même, un objet qui soutient le travail d'appropriation subjective propre à la symbolisation primaire. Le médium malléable est « l'objet transitionnel du processus de représentation. »¹⁷⁶

Comme pour l'hallucination négative, ce travail réalise un effacement, mais, à la différence de l'hallucination négative, cet effacement requiert un processus actif de la part de l'objet, qui renvoie au registre de l'utilisation de l'objet. Suivant cette modalité paradoxale du rapport à l'objet, l'objet accepte d'estomper sa subjectivité suivant les propriétés du médium malléable, autrement dit d'effacer une part de son altérité pour en permettre l'assimilation.

En déclinant les propriétés du médium malléable au sein du registre de la représentation, R. Roussillon complexifie le modèle de l'hallucination négative de Green. Son approche

¹⁷³ R. ROUSSILLON (1991), « Un paradoxe de la représentation : le médium malléable et la pulsion d'emprise », in *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, op. cit., pp. 130-146.

¹⁷⁴ Selon René Roussillon, le médium malléable rassemble cinq propriétés principales : indestructibilité, extrême sensibilité, indéfinie transformation, inconditionnelle disponibilité et animation propre, *ibid.* p. 137.

¹⁷⁵ R. ROUSSILLON (1995), *La métapsychologie des processus et la transitionnalité*, op. cit. p. 1487.

¹⁷⁶ R. ROUSSILLON (1991), op. cit. p. 137.

cherche en effet à « déconstruire en ses composantes, le processus d'ensemble qu'il a repéré. »¹⁷⁷ En outre, elle permet d'appréhender un second niveau de la représentation de la représentation, en prenant en compte la symbolisation primaire et la dialectique de la présence et de l'absence qui traverse la symbolisation en général.

Ainsi, un premier niveau concernera la représentation-chose de la présence, niveau qui renvoie à la façon dont le sujet s'affecte du mouvement pulsionnel qui l'anime. Mais il se peut également que le sujet produise des affects de rejets, en se donnant à lui-même « une représentation-chose de l'absence de représentabilité du mouvement pulsionnel. »¹⁷⁸

Le second niveau renverra au registre de la symbolisation secondaire, à savoir précisément la représentation préconsciente de la représentation (le fait de dire par exemple, « je pense », « j'imagine ») et, sur sa face négative, la représentation préconsciente de l'absence de représentation (« je n'y pensais pas », « je ne me l'imagine pas », etc.).

2.1.2.3 Le « Moi-peau » et la réflexivité (D. Anzieu) :

Parmi les modèles généraux qui mettent en perspective la problématique de la réflexivité, on peut également citer les travaux de Didier Anzieu sur le « Moi-peau ». Introduit en 1974¹⁷⁹, le Moi-peau a connu de nombreux prolongements théoriques, notamment à travers les concepts d'enveloppe psychique, de contenants de pensée ou de Moi-pensant. Historiquement, il s'inscrit, à l'instar de l'hallucination négative d'André Green, dans une tentative d'éclairage théorique des organisations narcissiques et limites. Ces nouvelles pathologies révèlent en effet des troubles des limites du moi, du dedans et du dehors, qui exposent le sujet à un débordement pulsionnel¹⁸⁰. Le Moi-peau permet de penser le lien intime qui unit la peau et le moi, le corps et la psyché, ce que Freud avait pressenti en définissant le moi comme la projection d'une surface.

¹⁷⁷ R. ROUSSILLON (1995), *op. cit.* p. 1489.

¹⁷⁸ *Ibid.* p. 1477.

¹⁷⁹ D. ANZIEU (1974), « Le Moi-peau », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, vol. 9, pp. 195-209.

¹⁸⁰ E. SECHAUD (1995), « Le Moi-peau dix ans après », préface à la deuxième édition, in ANZIEU D. (1985), *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1995, p. 4.

Pour D. Anzieu, le Moi-peau « désigne une figuration dont le Moi de l'enfant se sert au cours des phases précoces de son développement pour se représenter lui-même comme renfermant des contenus psychiques, à partir de son expérience de la surface du corps. »¹⁸¹

Cette définition met d'emblée l'accent sur la valeur réflexive du Moi-peau, sur la fonction auto-représentative qu'elle occupe dans la vie psychique en appui sur la notion de contenant ; de la même manière que la peau contient le corps, le moi contient la vie psychique. Mais la référence à la réflexivité ne s'arrête pas là, elle accompagne de nombreux énoncés au fil du développement de la notion. Retraçant la psychogenèse du Moi-peau, l'auteur précise sa conception en soulignant son rôle d'interface entre le dedans et le dehors. La constitution de cette interface s'appuie sur le « double feed-back » observé par Brazelton, modèle qui a conduit Didier Anzieu à penser le fantasme d'une peau commune à la mère et à l'enfant. « L'interface transforme le fonctionnement psychique en système de plus en plus ouvert, ce qui achemine la mère et l'enfant vers des fonctionnements de plus en plus séparés. »¹⁸²

Ce rôle d'interface du Moi-peau tient à sa structure en double feuillet, « l'un tourné vers l'excitation, d'origine interne et / ou externe, et l'autre orienté vers la communication émise et reçue avec l'entourage. »¹⁸³ Cette fonction essentielle du Moi-peau renvoie à la structure réflexive de la peau mise en évidence par l'expérience tactile :

« L'enfant qui touche du doigt les parties de son corps expérimente les deux sensations complémentaires d'être un morceau de peau qui touche, en même temps que d'être un morceau de peau qui est touché. C'est sur le modèle de la réflexivité tactile que se construisent les autres réflexivités sensorielles (s'entendre émettre des sons, humer sa propre odeur, se regarder dans le miroir) puis la réflexivité de la pensée. »¹⁸⁴

Ces formulations rejoignent, comme on le verra dans notre partie sur le miroir, les hypothèses de Ph. Rochat sur les expériences polysensorielles spécifiantes du corps propre¹⁸⁵.

¹⁸¹ D. ANZIEU (1985), *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1995, p. 61.

¹⁸² *Ibid.* p. 85.

¹⁸³ D. ANZIEU (2002), « Moi-peau », in MIJOLLA A. (de) et al., *Dictionnaire international de la psychanalyse*, *op. cit.* p. 1093.

¹⁸⁴ D. ANZIEU (1985), *op. cit.*, p. 84.

¹⁸⁵ Ph. ROCHAT (2003), « Conscience de soi et des autres au début de la vie », in *Enfance*, n°1, Paris, P.U.F., pp. 39-47.

Enfin, une autre modalité de la réflexivité peut-être repérée à partir des fonctions d'intersensorialité et d'inscription des traces sensorielles tactiles :

« Le Moi-peau est une surface psychique qui relie entre elles les sensations de diverses natures et qui les fait ressortir comme figures sur ce fond originare qu'est l'enveloppe tactile. »¹⁸⁶ (...) « Le Moi-peau remplit une fonction d'inscription des traces sensorielles tactiles, fonction de pictogramme selon Piéra Castoriadis-Aulagnier (1975), de bouclier de Persée renvoyant en miroir une image de la réalité selon F. Pasche (1971). »¹⁸⁷

La constitution d'un fond psychique fondé sur l'expérience tactile comme surface d'inscription des traces sensorielles, n'est pas sans rappeler également, dans un autre registre, l'hallucination négative comme écran sur lequel se projettent les représentations¹⁸⁸.

2.1.2.4 La capacité de rêverie maternelle, la fonction alpha et l'appareil à penser les pensées (W. R. Bion) :

W. R. Bion a particulièrement insisté dans le modèle théorique qu'il propose sur le processus de réflexion, au point de constituer une sorte de fil rouge tout au long de son œuvre. Abordé à partir de plusieurs « vertex », la réflexivité traverse bon nombre de ses formulations théoriques, entre autres sur le groupe, la pensée, sur la transformation des éléments bêta en élément alpha ou encore sur la relation contenant / contenu. Retracer la notion de réflexivité chez Bion reviendrait en réalité à ressaisir l'ensemble de sa théorisation, ce que nous ne prétendons pas faire ici. Nous nous contenterons de mettre en perspective quelques aspects de celle-ci à titre de repérage.

La pensée de Bion est une pensée à la fois complexe et originale, qui s'est établie essentiellement à partir de la clinique du groupe et de la psychose. Elle se présente de façon cohérente, sous la forme de strates successives, l'auteur reprenant au fil de ses ouvrages et suivant un mouvement réflexif, un certain nombre de ses énoncés en vue de les approfondir et de les intégrer dans un système théorique plus vaste. « La grille », mise au point en 1963 dans

¹⁸⁶ D. ANZIEU (1985), *op. cit.* p. 127.

¹⁸⁷ *Ibid.* p. 128.

¹⁸⁸ Cf. La notion d'enveloppe hallucinatoire négative développée par Guy Lavallée.

son livre *Eléments de la psychanalyse*¹⁸⁹ pour clarifier ses idées et atteindre un certain niveau d'abstraction propre à tout modèle scientifique, en est une illustration.

La modélisation de l'appareil psychique à partir de la rencontre entre une « pré-conception » (situation d'attente) et une « conception » qui passe par la « réalisation », rend compte d'une façon fondamentale de la logique réflexive qui sous-tend la construction de la personnalité. Dans l'avant propos à l'édition française de *Aux sources de l'expérience*¹⁹⁰, François Robert écrit :

*« La personnalité "abstrait" d'une expérience certains des éléments qui la composent et les relie entre eux, suivant des règles narratives ou logiques, de manière à former soit un modèle ou un mythe, soit un système théorique déductif. »*¹⁹¹

L'abstraction ainsi réalisée peut alors, au fil de l'organisation des éléments de la vie psychique, donner lieu à de nouvelles abstractions, autrement dit « jouer un rôle de pré-conception ou de matrice plus englobante (...). Bref, la pré-conception est une matrice d'engendrement de nouvelles abstractions. »¹⁹²

A l'instar des outils de pensée qu'il décrit, on peut également penser que la conceptualisation de Bion répond à un impératif d'élaboration, sur le modèle de la métaphore digestive, des faits « non digérés » de la clinique, la théorie étant appelée à jouer le rôle d'un « appareil à penser les pensées ».

Dans « Une théorie de l'activité de pensée »¹⁹³, l'auteur s'explique sur ce qu'il entend par « pensée ». Au contraire des théories classiques, la pensée n'est pas un produit de l'activité de pensée mais un élément de la vie psychique plus ou moins élaboré suivant le degré d'abstraction qui le caractérise (pré-conception, conception, concept). Pour expliciter son point de vue, Bion recourt à l'expérience prototypique de la relation au sein.

Avant de faire l'expérience du sein, le bébé, du fait de sa disposition innée en a d'abord une « pré-conception », une connaissance a priori qui se manifeste en l'occurrence par une

¹⁸⁹ W. R. BION (1963), *Eléments de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1979.

¹⁹⁰ W. R. BION (1962), *Aux sources de l'expérience*, Paris, P.U.F., 1996.

¹⁹¹ F. ROBERT (1979), « Avant-propos à l'édition française », in W.R. BION (1962), *op. cit.*, p. 4.

¹⁹² *Ibid.* p. 4.

¹⁹³ W. R. BION (1962), « Une théorie de l'activité de pensée », in *Réflexion faite* (1967), Paris, P.U.F., 1983, pp. 125-135.

attente du sein. Ainsi, lorsque cette situation d'attente se réalise en une rencontre effective du sein, le petit enfant peut alors développer, sur le fond d'une expérience émotionnelle de satisfaction, une conception du sein. D'une façon spécifique, Bion réserve au terme de pensée la rencontre d'une pré-conception avec une frustration. Dès lors, la première pensée que rencontre le bébé est celle du non-sein, et c'est la tolérance à la frustration qui lui permettra de développer un « appareil à penser les pensées » :

« Si la capacité de tolérer la frustration est suffisante, le “non-sein” au-dedans devient une pensée et un appareil pour penser cette pensée se développe. »¹⁹⁴

La non réalisation de la pré-conception produit à l'inverse une fuite de la frustration, qui devient du même coup un mauvais objet à évacuer. Cette configuration entrave le développement de l'« appareil à penser les pensées » ainsi que « l'appareil d'identification projective »¹⁹⁵.

Du fait de son immaturité, le bébé n'a pas la capacité de métaboliser seul son expérience. Face à la frustration et aux éléments bruts de l'expérience, le sujet se doit de passer par l'objet pour transformer son vécu, pour transformer les impressions sensorielles (éléments béta) en pensées (éléments alpha), pour se « détoxiquer » de certaines expériences restées en l'état ou de frustrations comme l'expérience d'un mauvais sein. La transformation des éléments alpha en éléments béta suppose la mise en place de la « fonction alpha », laquelle devra d'abord être assumée par la mère avant d'être introjectée secondairement par l'enfant. Ce processus emprunte la voie de ce que Bion désigne par l'« identification projective normale », et qui consiste à projeter dans le contenant maternel un certain nombre d'éléments (traces sensorielles, impressions brutes), avant de les réintrojecter sous une forme « digérée ». Cette opération constitutive de la « fonction alpha » s'étaye sur la « capacité de rêverie maternelle », soit la capacité d'accueillir, de contenir, de transformer en un mot de « réfléchir » par la pensée les sensations non psychisables par le bébé.

« La rêverie est un état d'esprit réceptif à tout objet provenant de l'objet aimé, un état d'esprit capable, autrement dit, d'accueillir les identifications projectives du

¹⁹⁴ *Ibid.* p. 127.

¹⁹⁵ *Ibid.* p. 128.

*nourrisson, qu'elles soient ressenties par lui comme bonnes ou mauvaises. Bref, la rêverie est un facteur de la fonction alpha de la mère. »*¹⁹⁶

Centré sur l'ontogenèse de la psyché, le modèle de W. R. Bion apparaît comme un système d'emboîtement qui se révèle de plus en plus complexe au fur et à mesure de la croissance de la vie psychique. De la pré-conception à la conception, de la pensée à l'« appareil à penser les pensées », du contenu au contenant, l'activité psychique y est décrite comme une activité en quête de réflexivité. Par exemple, s'agissant de la pensée, Bion note que « l'activité de pensée est ici un développement imposé à la psyché sous la pression des pensées. »¹⁹⁷ La réflexivité peut se présenter sous différentes formes : « réalisation » d'une situation d'attente, « identification projective », « fonction alpha », « capacité de rêverie maternelle », « appareil à penser les pensées ». Mais l'on constate surtout que l'activité réflexive nécessite au préalable le passage par un autre, investi dans sa fonction réflexive, avant que le sujet l'intègre à son propre fonctionnement. Autrement dit, pour traiter ses pensées et se penser lui-même le sujet doit d'abord être « pensé / rêvé » par l'autre, il doit pouvoir s'appuyer sur « l'appareil à penser » de l'objet.

2.1.2.5 La capacité réflexive et l'appareil « auto-méta » (R. Roussillon) :

C'est dans son rapport sur la métapsychologie des processus et la transitionnalité¹⁹⁸ que R. Roussillon introduit la question de la réflexivité à partir de la problématique de l'appropriation subjective. Il distingue trois grands niveaux ou « problèmes » de l'auto-information, précisant par là que l'auto-information peut ne pas exister et laisser place à l'auto-déformation ou encore à d'autres formes d'auto-aliénation.

Rejoignant la notion de « circuit » de Green, Roussillon prend comme point de départ le trajet de la pulsion. Il montre comment celle-ci se transforme en *affectant* les différents niveaux de l'appareil psychique. Cette transformation constitue « une nouvelle exigence de

¹⁹⁶ W. R. BION (1967), *op. cit.* p. 54.

¹⁹⁷ W. R. BION (1962), *op. cit.*, p. 126.

¹⁹⁸ R. ROUSSILLON (1995), « La métapsychologie des processus et la transitionnalité », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 59, n°6, Paris, P.U.F., pp. 1347-1519.

travail pour l'appareil psychique, celle de s'informer et de se représenter son propre travail, sa propre organisation. »¹⁹⁹

L'auteur propose en premier lieu de considérer ce travail d'auto-information du psychisme par lui-même à partir de trois niveaux dialectisés entre eux et qui définissent la capacité réflexive du sujet. Le premier niveau, le plus fondamental, concerne la capacité du sujet à se sentir lui-même, c'est à dire de sentir ce qui l'affecte pour ensuite le transformer. Il intervient spécifiquement au niveau des processus d'affectation, des premières formes de transformations pulsionnelles au service du moi. Le second niveau concerne la capacité du sujet à se voir lui-même et fait appel au registre de l'image de soi. Ce registre est particulièrement engagé dans l'élaboration des représentations visuelles de chose. Le troisième enfin désigne la capacité du sujet à s'entendre soi-même et fait appel au langage comme organe réflexif de la psyché. Il sous-tend la création des représentations de mot.

Ces trois niveaux constituent la matrice réflexive au sein de laquelle un sujet s'auto-informe à chacun de ces niveaux, lui permettant ainsi de s'auto-représenter son propre fonctionnement psychique. Il s'agit d'un espace au sein duquel le sujet est en lien avec lui-même, en développant un certain type de relation à soi.

La qualité de ces trois niveaux dépend d'une action suffisante du principe de plaisir nécessaire à l'élaboration des auto-érotismes, ainsi que de la manière dont le sujet a été historiquement senti, vu et entendu par l'objet. Ces formes de la réflexivité issues de la fonction miroir de l'environnement, telle que Winnicott l'a dégagée, reposent, comme nous l'approfondirons par la suite, sur la capacité du sujet à constituer l'autre comme un double de soi. La réflexivité intrapsychique n'est donc pas une donnée première mais représente un deuxième temps d'élaboration, issu du rapport à l'objet primaire conçu comme miroir primitif de soi. Aussi, cette fonction miroir de l'environnement, le sujet va devoir l'intérioriser pour se constituer un miroir interne à partir duquel il pourra commencer à se réfléchir lui-même sous la forme d'une autoreprésentation de soi. C'est dire que la réflexivité porte la marque de l'objet et du traitement fait par celui-ci des différentes formes sensori-perceptives au sein desquelles le sujet pourra se saisir lui-même ultérieurement.

Mais que se passe-t-il lorsque le sujet ne parvient pas à maintenir suffisamment l'action du principe de plaisir, lorsque c'est la compulsion de répétition qui domine le cours des événements psychiques ? Que devient la matrice réflexive lorsque l'objet n'a pu réfléchir, à

¹⁹⁹ *Ibid.* p. 1471.

chacun de ces niveaux et d'une façon suffisamment adéquate, les mouvements psychiques du sujet ? Autrement dit, quelles sont les conséquences de l'échec de la capacité réflexive - articulée au principe de plaisir - sur l'organisation identitaire (rapport de soi à soi) ?

Ces questions rencontrent ce que R. Roussillon désigne comme le problème de l'auto-information, pouvant, en fonction des caractéristiques de l'histoire infantile du sujet et de la relation à ses objets, se transformer en auto-déformation, auto-disqualification ou auto-mystification :

« L'instance auto- peut devenir une instance aliénante, une instance dérégulatrice, et ceci non seulement du fait de son héritage narcissique infantile, mais aussi de l'héritage des particularités des objets. »²⁰⁰

On peut penser ici à la mélancolie, aux effets de « l'ombre de l'objet » qui tombe sur le moi, au surmoi « sévère et cruel » qui écrase le moi.

Ce passage par l'objet et la fonction miroir ou réflexive de l'environnement interroge donc la capacité du sujet à créer l'objet comme un double de lui-même, c'est à dire non seulement comme miroir mais aussi comme reflet constitutif de soi. Il interroge en retour la capacité de l'objet à accueillir et à réfléchir ce type d'investissement, en se laissant utiliser comme un moi-auxiliaire, mais également la manière dont celui-ci investit le sujet potentiellement comme un double de lui-même. Cette réciprocité des investissements en « double », dépendrait de l'établissement préalable d'accordages réciproques (D. N. Stern, 1985) et de la qualité du partage des affects au moment de la relation précoce à l'objet²⁰¹.

C'est sur cette forme de relation en double où chacun des deux protagonistes investit l'autre comme un double plus ou moins différencié de lui-même, que s'étayerait la capacité ultérieure du sujet à se symboliser lui-même, à se découvrir subjectivement comme étant identique et non-identique à lui-même. La constitution de l'objet comme double suppose ici que l'objet soit différencié tout en étant rencontré comme même²⁰².

Par ailleurs, cette découverte de soi dans la rencontre avec l'objet-double constituerait du même coup un temps fondamental de la symbolisation, dans la mesure où elle s'inscrit

²⁰⁰ *Ibid.* p. 1474.

²⁰¹ Nous traiterons cette question d'une façon plus détaillée dans le prochain chapitre.

²⁰² Cf. R. ROUSSILLON (2004), « La dépendance primitive et l'homosexualité primaire "en double" », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 68, n°2, Paris, P.U.F., pp. 421-439.

dans un processus de séparation / différenciation permettant, à l'intérieur de soi, l'établissement d'une différence en même temps qu'un lien entre soi et l'autre. Elle permet secondairement au sujet de s'inscrire dans un rapport symbolique et médiatisé à lui-même et à ses objets internes.

Le second registre de l'auto-information ou de la fonction auto de l'appareil psychique repéré par R. Roussillon se situe au niveau du travail de transformation processuel du moi lié aux autres instances psychiques, et renvoie aux rapports entre ce qui a été subjectivé de ce travail psychique et ce qui est « resté objectivé dans un rapport aliéné (de type incestueux) aux objets (...), pris dans la séduction par l'objet (c'est-à-dire non ou mal différencié de celui-ci, confus). »²⁰³

Enfin, le troisième registre se situe au niveau « auto-méta » du processus qui inscrit le moi dans un rapport réflexif à lui-même. Ce niveau introduit un degré de réflexivité supérieur, une nouvelle boucle dans le processus réflexif, en ce sens qu'il ouvre sur la capacité du sujet à s'informer sur son propre fonctionnement et sur ses propres processus auto :

*« Le Moi se représente-t-il qu'il se représente lui-même, se représente-t-il qu'il représente son activité représentative ? Ou bien méconnaît-il cette dimension de son travail interne ? »*²⁰⁴

L'intégration à un niveau supérieur de réflexivité d'un contenu ou d'un processus psychique marque une nouvelle étape dans le travail d'appropriation subjective.

Plus qu'un modèle de la réflexivité psychique, notons que cette conception d'un appareil auto ou d'appropriation subjective s'intègre dans une théorisation renouvelée de la métapsychologie et de l'appareil psychique, dont elle constitue une des trois dimensions fondamentales à côté de l'appareil de mémoire et de l'appareil de transformation de la pulsion. Elle constitue pour nous une base théorique précieuse pour aborder la problématique de l'identité et du double à travers les différentes composantes du travail psychique auto, de l'auto-perception à l'autoreprésentation.

²⁰³ R. ROUSSILLON (1995), *op. cit.* p. 1476.

²⁰⁴ *Ibid.* p. 1477.

2.1.2.6 La relation à soi dans l'écriture : le « témoin interne » (J.-F. Chiantaretto)

A partir de ses travaux sur la littérature autobiographique, J.-F. Chiantaretto propose une conception originale de la réflexivité intrapsychique. Ses réflexions, issues de l'étude de témoignages d'auteurs comme Anne Frank, Primo Lévi ou encore Claude Vigée, en proie à l'expérience de la solitude, à la détresse ou encore à la destructivité, nous éclairent sur les processus psychiques à l'œuvre dans la relation de soi à soi.

Face à ces expériences « limites » de la subjectivité, l'auteur montre comment ces écrivains de Soi, à travers leur autobiographie ou journal intime, mettent en scène leur capacité à survivre au sein d'un langage habité par le « nous », en préservant les conditions d'un dialogue intérieur « dans et par lequel nous nous voyons »²⁰⁵. Se parler devient alors l'enjeu premier et vital qui « donne sa consistance plénière au sentiment d'exister, tout à la fois corporel et psychique. »²⁰⁶

J.-F. Chiantaretto fait référence à une « scène intérieure d'interlocution » que l'écriture de Soi vient matérialiser sous une forme externalisée en s'adressant à un témoin. La notion de témoignage est présentée par l'auteur comme la condition pour se construire un je, un moyen d'attester son identité tout en faisant l'expérience d'une altération. En effet, l'écriture des témoins survivants, comme Primo Lévi, Robert Anthelme ou Georges Semprun, aurait pour fonction d'interroger une situation d'interlocution faisant place à l'autre. L'enjeu consisterait à repenser l'écriture de Soi « comme le lieu d'un conflit entre deux positions psychiques : d'un côté l'attestation de l'identité, le figement rétrospectif de soi dans l'écriture, la quête idolâtre d'une coïncidence de soi et de la représentation de soi ; de l'autre le témoignage d'une altération, l'expérience de soi en relation, la confrontation au décentrement. »²⁰⁷

Pour l'auteur, le témoignage ne peut être sans « témoins du témoin », ce qui le relie à la fonction de témoin garant du langage « en tant qu'elle est supportée par les semblables. »²⁰⁸ Cette fonction ne peut être assurée sans le concours des destinataires actuels dans l'espace externe et ce qui, dans le registre de l'interlocution interne, permet au langage de s'étayer psychiquement, à savoir le témoin interne.

²⁰⁵ J.-F. CHIANTARETTO (2005), *Le témoin interne. Trouver en soi la force de résister*, Paris, Flammarion-Aubier, p. 9.

²⁰⁶ *Ibid.* pp. 9-10.

²⁰⁷ *Ibid.* p. 14.

²⁰⁸ *Ibid.* p. 18.

Défini comme une figure dialoguale interne ou encore comme une figure intrapsychique « représentant le regard de l'autre dont le sujet humain a besoin pour se sentir exister »²⁰⁹, le témoin interne serait le résultat de « l'introjection de la fiabilité et de la justesse de l'investissement maternel du langage dans sa relation au nourrisson »²¹⁰, confiance en soi autant que confiance dans le langage « pour s'autoreprésenter, le représenter auprès des autres et inscrire sa place au sein de l'ensemble humain. »²¹¹

Ainsi par exemple, dans le journal d'Anne Frank, il est question pour l'auteur de repérer comment le témoin interne, à travers l'établissement d'un regard sur soi, se manifeste et s'organise au moment de la puberté, corrélativement à la construction du je. Dans un registre différent, l'œuvre de Primo Lévi est abordée sous l'angle du témoin survivant et du besoin vital de témoigner de « l'événement sans témoin » et de prendre à témoin ceux qui n'étaient pas là et qui résistent à l'impensable.

Ce qui est remarquable, au-delà du témoignage, c'est la façon dont ces deux exemples mettent en scène, dans l'écriture, le rapport du sujet à lui-même face au regard de l'autre (interne / externe), au moment où l'identité est confrontée à une nécessaire transformation. De l'autobiographie à l'autofiction, l'écriture de Soi, en tant que lieu d'émergence du témoin interne, apparaît ainsi comme un matériel particulièrement fécond pour penser les processus réflexifs qui sous-tendent l'identité²¹².

2.1.2.7 L'interlocuteur transitionnel (G. Lavallée) :

Suivant une autre approche théorique issue des apports de Winnicott, A. Green et D. Anzieu, Guy Lavallée propose une théorie de la relation à soi-même à partir du concept d'interlocuteur transitionnel²¹³ :

²⁰⁹ J.-F. CHIANTARETTO (2004), *Témoignage et trauma. Implications psychanalytiques*, Paris, Dunod, p. 115.

²¹⁰ *Ibid.* p. 129.

²¹¹ *Ibid.* p. 129.

²¹² Cf. *Infra*, chapitre 11.

²¹³ G. LAVALLEE (1989), « Psychose et réflexivité », in *Le Coq-Héron*, n° 110, Paris, Erès, pp. 19-43 ; G. LAVALLEE (2000), « Le défaut de subjectivation : l'interlocuteur transitionnel et sa médiation symbolisante », in RAOULT P.A. et al., *Le transfert en extension : dérivation d'un concept psychanalytique*, Paris, L'Harmattan, pp. 151-162.

« L'interlocuteur, c'est celui à qui on parle, celui qui – même s'il ne répond pas – "réfléchit" notre parole, nous permet ce va-et-vient réflexif de soi à soi, et de soi à autrui, qui est constitutif d'un espace pour être et pour penser. »²¹⁴

Ainsi, toute parole suppose la constitution d'un interlocuteur interne et l'existence d'un interlocuteur externe. La situation typique de la psychanalyse où l'analysant s'adresse à lui-même à travers l'analyste, l'analyste étant celui à qui « je (me) parle », place l'analyste en position d'interlocuteur transitionnel. La relation à soi est ici « médiatisée » par la fonction d'interlocuteur transitionnel assurée par l'analyste : le silence, l'écoute, la neutralité bienveillante, réunissent dans le transfert les conditions d'émergence d'un dialogue interne / externe « à voix haute », entre le sujet et lui-même qui transite par l'analyste.

C'est au moment où l'analysant s'interrompt, au moment où il s'aperçoit que l'analyste est absent, où il éprouve un sentiment de coupure dans la relation qu'il a avec lui-même que l'analyste sera convoqué à occuper brièvement la place de l'interlocuteur interne défaillant, le temps pour l'analysant de rétablir un lien réflexif à lui-même, de recréer dit l'auteur « la structure de l'hallucination négative de la mère. »²¹⁵ Dans ces moments de rupture ou encore dans le travail analytique réalisé auprès des psychotiques, Guy Lavallée précise que la « double relation réflexive via le miroir interne et via l'objet externe que tout un chacun entretient avec soi-même n'existe plus ici. »²¹⁶

Par son intervention, l'analyste est donc amené à occuper une double fonction, à savoir non seulement celle d'interlocuteur externe – celui à qui je parle - mais aussi celle d'interlocuteur interne - celui à qui je (me) parle. Cette seconde fonction renvoie à une configuration transférentielle au sein de laquelle l'analyste se trouve en position de « double narcissique, d'objet subjectif, de miroir maternel. »²¹⁷ L'objet-analyste investi comme interlocuteur à la fois externe et interne devient un interlocuteur transitionnel dont le travail consistera « à recréer avec [l'analysant] un espace transitionnel qui n'existe plus pour lui »²¹⁸, à rétablir un lien réflexif à lui-même :

²¹⁴ G. LAVALLEE (1989), *op. cit.* p. 19.

²¹⁵ G. LAVALLEE (2000), *op. cit.* p. 154.

²¹⁶ *Ibid.* p. 153.

²¹⁷ *Ibid.* p. 153.

²¹⁸ *Ibid.* p. 153.

« L'interlocuteur transitionnel joue le rôle de miroir vivant du sujet, il est cette mère winnicottienne qui permet à son bébé de se chercher et de se trouver dans ce qu'elle lui renvoie. »²¹⁹

Dans les problématiques psychotiques où la représentation de l'absence, la « capacité d'être seul » font défaut, l'interlocuteur transitionnel prendra une autre forme. En effet, chez le psychotique l'interlocuteur interne a « déserté le Moi », celui-ci se retrouve « partout et nulle part »²²⁰. Dans la situation analytique, la tâche de l'analyste sera alors d'occuper autant que possible la place de l'interlocuteur interne défaillant pour le rendre à nouveau accessible, en étant plus présent mais surtout en cherchant à « maintenir l'illusion qu'il est “congruent” au moi. »²²¹ Ainsi, l'interlocuteur interne tient lieu de miroir psychique qui rassemble les objets intériorisés sous une forme réflexive assimilable par le moi-sujet. En l'absence de ce miroir réflexif interne, l'analyste est amené à incarner transférentiellement cet interlocuteur interne en devenant le miroir de la réflexivité du sujet.

Guy Lavallée insiste sur le fait que cette intériorisation ne se limite pas au monde des objets mais s'étend au processus, c'est-à-dire aux formes réflexives à l'œuvre dans la relation mère / enfant, intériorisées secondairement sous la forme de la pensée :

« Le miroir externe maternel (la mère en chair et en os), lieu où le bébé peut se trouver lui-même selon Winnicott, lieu des échanges réflexifs entre mère et enfant, lieu de la capacité de rêverie maternelle selon Bion, (...) doit être – si j'ose dire – “anonymement” intériorisé, en tant qu'espace, structure et processus de pensée. »²²²

Dans son travail sur l'enveloppe visuelle du Moi, Guy Lavallée²²³ reprend et développe sa réflexion sur la relation à soi à la lumière du modèle de « la double boucle et de l'écran contenant et subjectivant de la vision ». Il propose d'articuler la réflexivité psychique à l'hallucination négative de la mère en introduisant la notion d'écran psychique semi-transparent. Cet écran permet au sujet « de se voir lui-même voyant », atteignant à cet endroit un point réflexif autour duquel les représentations projetées se superposent au stimulus visuel

²¹⁹ *Ibid.* p. 153.

²²⁰ G. LAVALLEE (1989), *op. cit.* p. 23.

²²¹ *Ibid.* p. 23.

²²² G. LAVALLEE (2000), *op. cit.* 152.

²²³ G. LAVALLEE (1999), *L'enveloppe visuelle du Moi*, Paris, Dunod.

en produisant ce qu'il appelle une symbolisation imageante. Ainsi, c'est le visage maternel « activement négativé » qui constituerait en permanence l'écran psychique semi-transparent. Sans cet écran, le moi ne peut être en mesure d'accueillir le stimulus sans se faire dans le même mouvement « effracté », « jeté dehors » par la perception visuelle.

Grâce à la capacité de rêverie maternelle qui restitue réflexivement les projections du sujet, « l'unité duelle originelle soumise au travail de séparation-individuation va produire autour du stade du miroir un dédoublement réflexif du Moi de l'enfant. »²²⁴ Ce dédoublement spéculaire du moi ouvre un espace psychique pour la pensée et sous-tend l'installation d'un « interlocuteur interne », véritable miroir interne correspondant à la mère intériorisée. Pour G. Lavallée, l'interlocuteur interne devient « la clef de la relation à soi-même en pensée » en faisant « disparaître » la représentation de la mère devenue inutile.

*« Dans cette “hallucination négative de la mère” (A. Green), la mère, mise “hors-je”, oubliée et intériorisée, constitue une présence dans son absence, sous la forme d'une structure encadrante du moi et d'un miroir interne du self à l'égard de lui-même, où le symbole va lier et séparer sans cesse – dans le mouvement réflexif de la pensée – le “je” et son bon objet intériorisé. »*²²⁵

L'auteur fait l'hypothèse que le lien réflexif de soi à soi se constitue à partir d'un double mouvement réflexif, à la fois interne : « je (me) pense » et externe : « je (me) vois ». Cette hypothèse reprend le trajet de la boucle visuelle, qui décrit le moment où le stimulus passivement reçu est activement transformé par l'opération projective puis intériorisé grâce à la boucle réflexive. L'auteur souligne le lien existant entre ce modèle, qui articule l'introjection et la projection et celui du double retournement pulsionnel mis en évidence par A. Green (Cf. *Supra*). Ce double mouvement, qui constitue pour G. Lavallée l'essentiel de la dynamique contenante et symbolisante de la psyché, serait à l'origine de l'« Egorelatedness²²⁶ » (D. W. Winnicott, 1958) permettant de lier, au-dedans et au-dehors, à l'aide de symboles, deux lieux psychiquement séparés :

²²⁴ G. LAVALLEE (1993), « La boucle contenante et subjectivante de la vision », in Anzieu D. et al., *Les contenants de pensée*, Dunod, p. 122.

²²⁵ *Ibid.* p. 122.

²²⁶ Selon Winnicott l'« Egorelatedness » (relation au moi) « décrit cette relation entre deux personnes dont l'une, en tout cas est seule ; peut-être les deux sont-elles seules, pourtant la présence de chacune importe à l'autre. » D. W. WINNICOTT (1958), « La capacité d'être seul », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, p. 327. Cette relation, qui sous-tend la « capacité d'être seul », correspond à la relation primitive entre le bébé et la mère, cette dernière remplissant une fonction de « support du moi ». L'introjection

« *L'égo-relatedness est le lieu psychique de l'existence du soi spécularisé, du soi-même winnicottien. C'est là le lieu précaire toujours menacé de néantisation ou d'éclatement où un sujet " percevant et pensant" peut tenter de vivre. »*²²⁷

Cette conception de la réflexivité, qui s'étaye sur le modèle de l'enveloppe visuelle développé par l'auteur, met l'accent sur le rôle de la vision dans la constitution du miroir psychique interne. Sans remettre en cause l'importance de la vision dans la réflexivité, il apparaît important de ne pas négliger le rôle des autres registres sensoriels et celui de la sensori-motricité dans la constitution du lien réflexif de soi à soi, même si ces modalités peuvent se transférer dans le champ de la vision et s'organiser sous son primat.

Une autre remarque concerne la façon dont la mère va être intériorisée, et s'effacer pour laisser place à cette « structure réflexive interne ». Autrement dit, quelles sont les conditions intersubjectives qui rendent possible la création d'un miroir psychique interne ?

Dans un article récent, Guy Lavallée²²⁸ apporte quelques éléments de réponse. Retraçant les étapes du développement de la réflexivité, il prolonge ses réflexions en se référant cette fois-ci explicitement à la notion de double et de dédoublement. Si, au début de la vie, l'espace de la psyché est indivis, les expériences orales et anales vont lui donner une profondeur et donner lieu à l'établissement d'un espace interne. La réflexivité psychique va s'organiser par la peau : « se toucher-touchant », par la voix : « s'entendre vociférer » ; par la main : « jeter-porter à sa bouche », on peut penser également au jeu de la bobine ; par le visage maternel, premier double dans lequel le bébé se voit.

« *L'espace interne va se dédoubler au-dedans, en même temps que l'espace externe va se redoubler au dehors (...). Une séparation soi-monde, au dehors, va s'accompagner au-dedans, d'une séparation de soi à soi, pourvue d'une liaison réflexive. »*²²⁹

Cette double séparation dedans / dehors, dedans / dedans introduit, à côté d'un espace interne et d'un espace externe, un troisième espace intermédiaire, *transitionnel*, composé par

progressive de cette relation est à l'origine d'un environnement interne qui soutient l'édification de la personnalité.

²²⁷ G. LAVALLEE (1999), *op. cit.* pp. 218-219.

²²⁸ G. LAVALLEE (2007), « Où suis-je », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 71, n°1, Paris, P.U.F., pp. 115-134.

²²⁹ *Ibid.* p. 116.

la relation que le sujet entretient avec ses objets introjectés, ce qu'on peut désigner avec Guy Lavallée par espace réflexif interne : « le monde interne devient un réceptacle où l'introjection est possible. »²³⁰

Comme le rappelle A. Ciccone²³¹, l'introjection n'est pas seulement une modalité d'intériorisation de l'objet mais du lien à celui-ci. Citant Martha Harris, il s'agirait de « l'assimilation de l'expérience d'être deux »²³². De plus, l'introjection, à la différence de l'incorporation est un processus qui comporte des effets identificatoires. Ainsi, l'identification introjective décrira la façon dont le moi se saisit de l'objet et s'en nourrit. On devine ainsi les transformations psychiques que devra subir cet objet pour intégrer le moi et participer à son développement. Une fois introjecté, l'objet interne devient non seulement au service du moi mais un élément « générateur » du moi. Ce travail d'identification introjective du moi envers l'objet intériorisé devra être précédé « au dehors » par l'établissement d'une relation en double. L'objet introjecté peut être pensé ici comme un « double interne » avant de s'intégrer, comme l'indique Guy Lavallée, dans le mouvement de la pensée.

En appui sur ces éléments, je soutiendrai que l'organisation de la réflexivité s'établit à partir de deux axes essentiels. Le premier concerne la dynamique intersubjective envisagée sous l'angle de la relation en double, tandis que le second renvoie aux différentes modalités d'intériorisation de l'objet-double, ou plus largement des échanges relationnels primaires en double qui trament le rapport du sujet à son environnement.

Cette perspective permet de penser l'identité réflexive au carrefour de l'intrapsychique et de l'intersubjectif, et d'envisager la qualité du lien réflexif à soi corrélativement à la qualité des échanges en miroir avec l'objet et celle des formes d'intériorisation qu'ils favorisent.

2.1.2.8 Regard sur Soi : le « se regarder » auto-érotique (C. et S. Botella)

La question de la réflexivité visuelle a également été traitée par César et Sara Botella²³³ en lien avec la carence auto-érotique du paranoïaque, à partir du « se regarder auto-érotique ». Cette organisation réflexive interne qui transite par le rapport à l'objet procède d'un jeu

²³⁰ *Ibid.* p. 116.

²³¹ A. CICCONE (1991), *Naissance à la vie psychique*, Paris, Dunod, p.19.

²³² *Ibid.* p. 19.

²³³ C. BOTELLA, S. BOTELLA (2001), « Sur la carence auto-érotique du paranoïaque », in *La figurabilité psychique*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, pp. 71-90.

complexe d'activité et de passivité : « Dans un mouvement actif, le regard du nourrisson happe le regard de la mère regardant l'enfant se laissant regarder passivement. »²³⁴ Ce processus signe la capacité du sujet à reproduire, sur un mode auto-érotique et d'une façon très précoce, ce qu'il ressent lorsque la mère le regarde. Cette transformation de l'« être regardé » originaire en « se regarder auto-érotique », qui deviendra plus tard capacité d'auto-observation, constitue d'après les auteurs une étape fondamentale mise en échec par le paranoïaque.

Le « se regarder auto-érotique » renvoie à ce moment décisif où le sujet regarde l'objet qui le regarde, moment qui intègre dans la voie moyenne réfléchie, les positions d'activité et de passivité. Se regarder porte alors la trace du regard de l'autre et rend compte du même coup de la capacité à « médiatiser » le regard de l'autre par le regard sur soi, à le lier réflexivement sous forme du « se regarder auto-érotique ».

En l'absence de cette capacité réflexive, la situation d'être regardé place le paranoïaque dans une passivité insupportable, renforcée par l'impossibilité d'assumer le lien homosexuel à l'objet. La défense par le retournement projectif cherche alors à pallier l'échec du double retournement pulsionnel à l'origine de la capacité de réflexion (formes active, passive et réfléchie). Ce recours à ce mécanisme de défense caractéristique de la paranoïa traduit bien l'effort du sujet pour traiter, par le retournement, cette carence auto-érotique fondamentale, effort qui a pour but de rétablir un lien réflexif minimal à soi.

Développé dans le cadre de la paranoïa, nous pensons que ce type de carence auto-érotique ne se limite pas à ce seul fonctionnement psychique mais concerne potentiellement toutes les problématiques qui mettent en crise le narcissisme et l'identité du sujet.

2.1.2.9 Pictogramme et spécularisation (P. Aulagnier) :

Elaborée à partir de la clinique de la psychose, la théorisation de Piéra Aulagnier contient en elle-même un modèle de la réflexivité. Dans *La violence de l'interprétation*²³⁵, ouvrage dans lequel est exposé sa métapsychologie, Piéra Aulagnier envisage l'activité psychique à partir du postulat de l'auto-engendrement. Par exemple, en ce qui concerne l'activité représentative originaire, l'auteur décrit un processus autonome qui à ce stade ignore

²³⁴ *Ibid.* p. 83.

²³⁵ P. AULAGNIER (1974), *La violence de l'interprétation*, Paris, P.U.F.

la dualité qui la compose. Sous-tendue par la rencontre entre les excitations sensorielles et l'objet extérieur, la représentation pictographique se structure dans un mouvement d'auto-engendrement :

« Le représenté se donne à la psyché comme présentation d'elle-même : l'agent représentant voit dans la représentation l'œuvre de son travail autonome, il y contemple l'engendrement de sa propre image. »²³⁶

D'abord indistincts, représentant et représenté s'auto-produisent réciproquement au cours du processus de représentation :

« La représentation est donc "mise-en-représentation" de la psyché pour la psyché, autorencontre entre une activité originaire et un "produit" tout aussi originaire, qui se donne comme présentation de l'acte de représenter pour l'agent de la représentation. »²³⁷

Généralisant ce processus à l'ensemble de la vie psychique, Piéra Aulagnier souligne que l'activité psychique se caractérise par un phénomène de spécularisation. Ainsi, de même que la représentation se donne une représentation d'elle-même à partir de ce qu'elle représente, « toute création de l'activité psychique se donne à la psyché comme reflet, présentation d'elle-même, force engendrant cette image de chose dans laquelle elle se reflète. »²³⁸

Ce phénomène de spécularisation, à l'œuvre dès l'origine de la vie psychique, suppose alors pour l'auteur que la psyché rencontre le monde qui l'entoure, le « hors psyché », d'abord comme un fragment de surface spéculaire dans lequel il se reflète. Dès lors, du hors soi ne peut être connu que ce qui sera assimilé à une image de soi, elle-même constituée dans la relation spéculaire soi / monde. L'activité représentative originaire, formée par le couple pictogramme / objet-zone complémentaire, permet alors au sujet de se rencontrer lui-même en même temps qu'il rencontre le monde. Les notions de spécularisation et de complémentarité sont ici intimement liées. Suivant ce mouvement de réflexion spéculaire, le soi, c'est-à-dire

²³⁶ *Ibid.* p. 48.

²³⁷ *Ibid.* p. 48.

²³⁸ *Ibid.* p. 158.

l'instance représentante, devient le monde et inversement, c'est-à-dire qu'il se présente à lui-même comme reflet du « tout » ou du « néant », suivant que ce mouvement s'inscrit dans le registre de la présence ou de l'absence.

2.1.2.10 Synthèse / relance :

Suivant des orientations théoriques différentes, ces modèles mettent l'accent sur le rôle capital de la réflexivité dans la construction du psychisme et, de façon spécifique, dans l'organisation de l'identité et du rapport à soi. Présente dès le début de la vie psychique, la réflexivité apparaît, comme on vient de le voir avec Piéra Aulagnier, comme une propriété fondamentale du psychisme, nécessaire à son fonctionnement et à son développement : la psyché s'auto-informe de son activité à mesure qu'elle se développe et « s'auto-construit » dans le même mouvement.

En distinguant plusieurs niveaux de réflexivité, l'approche de R. Roussillon montre que ce processus général se complexifie au fil de son organisation et prend une forme particulière en fonction du niveau d'intégration pulsionnel auquel il se rattache. Cette modalité de la réflexivité qui s'étaye sur l'objet sera en effet convoquée à chaque étape de la construction du psychisme, à chaque fois que la question de l'appropriation subjective d'une motion pulsionnelle se pose. La subjectivation se présente ici comme l'axe déterminant à partir duquel peut se concevoir la problématique de la réflexivité, qui est à comprendre comme une réflexivité au service de soi.

Mais tandis que les formes de l'élaboration psychique témoignent des avancées de la réflexivité suivant des modalités de plus en plus complexes qui s'articulent à la subjectivation, les aléas du travail psychique peuvent également en révéler les limites ou les défauts. Ainsi, lorsque le sujet se retrouve dans l'incapacité de traiter de façon suffisamment efficace une motion pulsionnelle, le processus réflexif peut se désorganiser en suivant une trajectoire régrédiente à mesure que les défenses progressent. On assiste alors à une perturbation de la fonction « auto » et à la production de symptômes ou de stratégies psychiques qui visent à rétablir la réflexivité en souffrance. Les rayons divins du délire de Schreber comme forme concrétisée d'une théorie de l'investissement psychique, ou encore la tendance à l'autoreprésentation des processus dans le rêve lorsque celui-ci est menacé d'un débordement d'excitation, l'illustrent bien. On passe alors d'une « réflexivité silencieuse », garante du

fonctionnement psychique et suffisamment intégrée à la représentation, à une « réflexivité manifeste », qui emprunte la voie de la figuration hallucinatoire pour rétablir une continuité identitaire : le sujet se doit de se représenter « concrètement », « en chose », le fait qu'il se représente.

Ces exemples rejoignent les remarques de J.-F. Chiantaretto suivant laquelle le sujet ne peut survivre psychiquement qu'à condition de préserver les conditions d'un dialogue intérieur, et de G. Lavallée sur l'égo-relatedness comme « lieu précaire, toujours menacé d'éclatement où le sujet peut tenter de vivre ». On retrouve sous une autre forme la fragilité de l'identité, à la fois jamais assurée et constamment soumise à un impératif de réorganisation. Ces exemples nous invitent également à explorer la problématique de la réflexivité à partir de ses limites, ainsi que le suggèrent les concepts d'hallucination négative et de Moi-peau, la souffrance réflexive étant susceptible de nous renseigner sur les processus engagés dans la construction identitaire.

D'autre part, si les vicissitudes du processus de subjectivation révèlent un trouble de la réflexivité, elles permettent en revanche de considérer la question de la réflexivité en-deçà de la problématique de la représentation, c'est à dire au niveau de la capacité du sujet à se réfléchir lui-même. On a coutume de dire que la psychopathologie témoigne d'un trouble de la symbolisation, de la capacité à se représenter ses propres expériences. Ainsi, le processus de symbolisation échoue dans sa faculté à absenter l'objet, au-dedans comme au dehors, tout en le rendant à nouveau présent autrement sous la forme d'une représentation. La prise en compte de la problématique de la réflexivité et, au sein de celle-ci, de la réflexivité identitaire, en situant la subjectivité par rapport à elle-même et à ce qui lui échappe, permet de déplacer l'accent sur les conditions qui sous-tendent la modalité de la représentation et d'appréhender les modalités réflexives à l'œuvre au cœur même de la représentation. Ainsi, les troubles identitaires rendent compte de cette difficulté voire de l'impossibilité pour un sujet de s'auto-informer de la situation psychique qu'il est en train de vivre. Plus ou moins profond, ce trouble de la réflexivité engage, comme nous le repérerons à partir de la clinique, l'identité subjective, le rapport du sujet à lui-même et à son expérience, il renvoie fondamentalement à l'histoire de la relation précoce au monde des objets investis en double.

Cette question croise la problématique de l'hallucination négative comme « structure encadrante de la représentation » (A. Green, 1977), de la constitution d'un « appareil à penser les pensées » (Bion) et, plus généralement, le rôle de la réflexivité dans l'émergence de la symbolisation (R. Roussillon). Ce qui signifie que pour symboliser, organiser des

représentations de choses et de mot, le sujet doit, au préalable, construire les conditions d'une activité représentative mais également les procédures réflexives qui lui permettront de se représenter lui-même au sein de ce processus. Dit d'une autre manière, le sujet doit pouvoir se représenter la représentation, ce qui revient à se représenter les conditions de son avènement historique, mais il doit également se représenter qu'il se représente et se représenter *lui-même* au sein de ce processus. Nous verrons que cette activité autoreprésentative prend sa source et se construit à partir des différentes modalités du rapport à l'objet investi comme double²³⁹. L'hypothèse d'une représentation de la représentation, introduite par A. Green et développée par R. Roussillon, abordée également par P. Aulagnier dans une orientation différente, constituera une référence centrale pour penser la problématique du rapport à soi tout au long de notre recherche.

L'exploration de ces différents modèles nous invite en outre à penser, à l'intérieur du champ psychanalytique, des formes très diverses de la réflexivité. On peut constater en effet que la réflexivité comporte plusieurs niveaux selon l'intention psychique qu'elle sert, l'organisation psychique à laquelle elle se réfère, selon qu'elle s'inscrit dans un registre intrapsychique ou intersubjectif ou encore selon le degré d'élaboration des processus qu'elle accompagne. Le mouvement de « réflexion », en tant qu'il implique un retour sur lui-même, constitue un « méta-processus », un processus « auto » (R. Roussillon, 1995) ou encore, suivant la formulation de J.-L. Donnet, une « opération méta »²⁴⁰. Il s'agit donc d'un processus qui porte sur les processus eux-mêmes, et qui transforme, suivant un mouvement récursif, ses propres processus constitutifs.

Sa visée intégrative en fait un axe organisateur de la vie psychique, étroitement lié à la transitionnalité, qui apparaît dès lors comme l'une de ses conditions. De fait, la réflexivité introduit de la différence, de l'écart et des nouvelles formes de liens plus complexes à mesure qu'elle se déploie. A l'instar de l'identité au sein de laquelle elle prend une forme spécifique, la réflexivité ne constitue pas une donnée première de la vie psychique, tout comme elle ne procède pas d'un processus isolé. Elle apparaît davantage comme la résultante d'une série de processus, comme un effet de leur articulation ou encore, comme le suggère R. Roussillon à propos de l'affect (Cf. *Supra*), comme une propriété émergente d'un réseau de liens qui lui préexistent.

²³⁹ Cf. *Infra*, 3.3. La relation en double (R. Roussillon).

²⁴⁰ J.-L. DONNET (1995), « L'opération méta », in *Le divan bien tempéré*, Paris, P.U.F., pp. 191-210.

Du point de vue de la réalité psychique, nous la définissons volontiers comme un processus complexe issu de la rencontre entre l'expérience pulsionnelle brute et les qualités réflexives de l'objet auxquelles elle se lie. Ainsi, les déclinaisons de la rencontre entre cette matière psychique première et un objet réflexif progressivement investi comme double de soi, permettent de penser différentes étapes dans l'organisation interne de la réflexivité. On peut dire que la réflexivité accompagne les transformations de la psyché tout au long de la chaîne élaborative, atteignant, avec la symbolisation secondaire et le langage, sa forme la plus complexe. Ainsi, chaque processus de la vie psychique contient plus ou moins une dimension réflexive, ne serait-ce qu'à un état potentiel, la réflexivité se présentant alors comme *une qualité* du processus psychique. Néanmoins, son organisation interne dépendra des particularités du fonctionnement psychique du sujet, de son histoire et, pour une large part, des formes réflexives qui nourrissent, dès le début de la vie psychique, le rapport à l'environnement et leur intériorisation progressive.

2.2 La réflexivité en dehors du champ psychanalytique : croisements, convergences, résonances

Dans le champ du savoir scientifique et en particulier dans le champ des sciences de la vie, la référence à la notion de réflexivité occupe une place importante. Loin de se limiter à l'approche de la psyché, elle s'inscrit plus globalement comme une caractéristique fondamentale du vivant²⁴¹, depuis ses formes les plus simples jusqu'aux formes les plus élaborées de la conscience et de la représentation.

Rappelons que l'identité n'est pas une notion issue d'un savoir particulier mais traverse plusieurs champs épistémologiquement distincts. Ainsi, pour étudier l'identité - ou les formes de la réflexivité qui la traversent - dans le champ du savoir scientifique, il n'est pas question de privilégier une modélisation sur une autre mais de repérer au contraire comment des méthodologies différentes traitant d'un objet semblable peuvent produire une forme d'écho permettant de dégager des points de convergence ou, à l'inverse, des points de divergence qui nourriront notre réflexion.

²⁴¹ R. ROUSSILLON, Séminaire de thèse.

Il ne s'agit donc pas ici d'importer dans le corpus métapsychologique une notion ou un concept provenant d'un autre domaine scientifique, mais de mettre en perspective les modes de « résonance » que cet autre point de vue peut avoir sur notre conception de l'identité. Comme ont pu le montrer G. Pragier et S. Faure-Pragier, l'apport des sciences peut inspirer de nouvelles métaphores pour penser le psychisme humain²⁴².

Ainsi notre démarche s'inscrira essentiellement dans une perspective « analogique » plutôt que dans une recherche de correspondance terme à terme. L'écart introduit par la différence épistémologique n'est en ce sens nullement à considérer comme un obstacle mais au contraire comme une *condition réflexive*, le modèle en question étant convoqué à exercer un rôle de « miroir épistémologique » vis à vis de notre thématique de recherche.

Pour avancer dans cette trajectoire, j'ai choisi d'étudier successivement les apports de trois domaines de connaissance, à savoir les sciences du vivant et, au sein de celles-ci, celui des neurosciences, la psychologie du développement et la philosophie. Particulièrement rompus à la problématique de la réflexivité, ces champs de connaissance permettront d'en mesurer l'étendue et la portée en la situant dans une perspective transdisciplinaire. Mais là encore nous nous bornerons à en repérer les formes les plus fécondes dans une exploration qui pourra apparaître partielle et sans doute partielle, en tout cas non exhaustive.

2.2.1 L'apport des sciences du vivant et des neurosciences :

2.2.1.1 « Circuits réentrants » et processus de réentrée (G.M. Edelman) :

Parmi les modèles neurobiologiques, la théorie de la sélection des groupes neuronaux de G. M. Edelman²⁴³ interroge la question de l'identité et de la réflexivité à partir de la notion de « réentrée ». Rappelons que cette théorie met l'accent sur certains éléments permettant d'établir un pont entre la psychologie et la physiologie. Elle rend compte d'un processus de sélection des groupes neuronaux à deux niveaux, reliés secondairement par un processus de réentrée. Le premier niveau concerne le répertoire primaire et se constitue à partir « d'une

²⁴² G. PRAGIER, S. FAURE-PRAGIER (1990), « Un siècle après l'esquisse : nouvelles métaphores ? Métaphores du nouveau », in *Revue Française de Psychanalyse*, Paris, P.U.F., pp. 3-90.

²⁴³ G. M. EDELMAN (1992), *Biologie de la conscience*, Paris, Odile Jacob.

population de groupes neuronaux différents appartenant à une région cérébrale donnée et comportant des réseaux neuronaux mis en place par des processus de sélection somatique. »²⁴⁴

Le second niveau ou répertoire secondaire décrit le mécanisme de sélection supplémentaire. Il témoigne de la manière dont certaines connexions synaptiques sont renforcées et frayées à partir de l'expérience. Grâce au processus de réentrée, ces deux types de sélection vont s'articuler ensemble jusqu'à produire de nouvelles propriétés, de telle sorte qu'« à mesure que des groupes de neurones sont sélectionnés dans une carte, d'autres groupes, situés dans d'autres cartes – reliées à la première de façon réentrante –, pourront être sélectionnés en même temps. »²⁴⁵

L'émergence, au cours du temps, de nouvelles propriétés par réentrées successives, évoque la manière dont se développe et s'organise l'identité subjective en intégrant successivement les données à partir desquelles elle se constitue dans un mouvement réflexif. Ce modèle interroge en retour comment l'identité se constituerait non seulement à partir d'un certain nombre de données primaires (éléments pulsionnels bruts issus de l'inconscient du ça) mais aussi de façon réentrante, à partir du refoulement de ses propres éléments constitutifs, en produisant une nouvelle exigence de travail psychique (éléments inconscients refoulés du moi).

De ce point de vue, on peut penser - en tout cas jusqu'à un certain point - que *les acquisitions* ou les produits de l'identité infléchissent rétroactivement, à la manière du mécanisme de sélection supplémentaire des groupes neuronaux, l'appréhension des mouvements pulsionnels (données primaires) qui affectent son organisation. Comme le souligne A. Green, « la réentrée autorise une synthèse récursive »²⁴⁶ en constituant un circuit où les effets rétroagissent sur les causes, où les produits sont eux-mêmes producteurs de ce qui les produit. Ce processus en double boucle permet de concevoir une modalité d'organisation autonome (auto-organisation) qui dépasse la conception linéaire de la causalité « cause→effet ».

²⁴⁴ *Ibid.* p. 112.

²⁴⁵ *Ibid.* p. 114.

²⁴⁶ A. GREEN (2002), *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, Paris, P.U.F., p. 354.

2.2.1.2 Le modèle de l'auto-organisation (H. Atlan) :

Suivant un point de vue proche de celui de G. M. Edelman, issu de la théorie de l'information et de l'organisation, H. Atlan²⁴⁷ propose un modèle du vivant axé sur l'auto-organisation. Ce modèle permet de penser comment le « vivant » se modifie en faisant apparaître de nouvelles propriétés. En effet, confronté à une perturbation, le système peut, soit se désorganiser et se détruire, soit, à partir d'une « désorganisation limitée », devenir plus complexe. Ainsi, pour H. Atlan, l'auto-organisation témoignerait de la manière dont un système s'organise en intégrant les effets perturbateurs d'un bruit.

Envisagée sous l'angle du psychisme, cette capacité d'auto-organisation renvoie à la question de savoir comment le moi « émerge » du ça (« Là où le ça était, le moi doit advenir » ; S. Freud, 1933) et introduit par là même une nouvelle propriété qui complexifie l'appareil psychique. Ou bien encore comment le ça, soumis aux influences du monde extérieur, va affecter le moi et produire un sentiment d'identité.

J'ai désigné précédemment par le terme d' « affect identitaire », le double mouvement par lequel l'identité se constitue comme le garant d'une continuité psychique et d'une certaine cohésion du moi, à partir des sentiments d'inquiétante étrangeté et d'identité : sentiment d'étrangeté et d'identité seraient les deux faces d'un même processus, le premier témoignant de l'impact de l'altérité au niveau du moi, tandis que le second viserait à assurer ou à rétablir l'équilibre menacé par le premier. Ce processus peut être assimilé à la façon dont un système, affecté par une « désorganisation limitée », parvient à s'auto-organiser. Comme le montrent S. Faure-Pragier et G. Pragier dans leur rapport, la désorganisation peut être rattrapée et suivie de réorganisation à un niveau de complexité plus élevé^{248 249}.

On peut rapprocher ce double mouvement de l'affect identitaire de la définition que S. Wainrib²⁵⁰ propose du bruit dans le cadre d'une théorie du sujet en psychanalyse :

²⁴⁷ H. ATLAN (1979), *Entre le cristal et la fumée*, Paris, Le Seuil.

²⁴⁸ *Ibid.* p. 12.

²⁴⁹ Cette capacité d'auto-organisation à partir du bruit en trois temps (organisation / désorganisation / réorganisation) rejoint la conception d'A. Green (1990) suivant laquelle l'élaboration psychique serait marquée par l'axe liaison / déliaison / reliaison.

²⁵⁰ S. WAINRIB (1990), « Quelques éléments pour une théorie du sujet en psychanalyse », in Addendum B, *Revue Française de Psychanalyse*, n°6, Paris, P.U.F.

« Le bruit est à définir ici de manière relative : écart entre les effets de ce qui affecte le sujet et ce que son système d'interprétation lui offre comme capacité de l'intégrer. (...) la situation la plus dynamique est celle d'un bruit partiellement assimilé, laissant persister une "inquiétante étrangeté" dans une psyché déjà suffisamment pourvue d'aires de cohérence et de diversité pour tolérer un tel état de déséquilibre. »²⁵¹

Michel de M'Uzan a développé une idée semblable lorsqu'il évoque la capacité de l'analyste à supporter un certain flottement de son identité, flottement qui permet, grâce à l'émergence de processus originaux (les « pensées paradoxales »), l'organisation d'une configuration transférentielle spécifique – « la chimère » - qui aura ses lois propres²⁵².

Ainsi, de la tolérance à l'utilisation du bruit dans une perspective organisatrice, cette problématique de l'auto-organisation illustre bien la manière dont l'identité s'organise, au fil de son développement, à partir des mouvements de désorganisation, ce que l'on étudiera à partir des effets de la rupture sur l'organisation réflexive du sujet. En montrant notamment comment un bruit dans un niveau peut représenter une information pour un autre, ce modèle rejoint notre conception de l'affect identitaire, définie non seulement comme l'affect qui signale au moi que son unité est menacée dans son intégrité, mais aussi comme le processus par lequel un sujet, à la suite d'une discontinuité, vise à rétablir une relation de soi à soi.

2.2.1.3 Les fondements neurobiologiques du Soi (A. R. Damasio) :

Un autre modèle obéissant à une démarche convergente me semble pouvoir résonner avec un autre aspect de la question de l'identité. Il s'agit de ce qu'Antonio R. Damasio²⁵³, abordant les fondements neurobiologiques du Soi, désigne d'une façon paradoxale, par « l'impermanence de la permanence ». Ainsi, selon l'auteur, les stabilités apparemment solides à l'origine de l'esprit et du Soi sont en réalité « éphémères et continuellement reconstruites au niveau des cellules et des molécules ». L'explication de cette situation est simple :

²⁵¹ *Ibid.* p. 14.

²⁵² M. DE M'UZAN (1994), *La bouche de l'inconscient*, Paris, Gallimard, p. 41.

²⁵³ A. R. DAMASIO (1999), *Le sentiment même de Soi*, Paris, Odile Jacob.

« Bien que les blocs de constructions nécessaires à l'édification de nos organismes soient régulièrement remplacés, les plans architecturaux des différentes structures de nos organismes sont soigneusement maintenues. »²⁵⁴

Ainsi, le maintien du sentiment de soi dépendra d'une organisation neurobiologique analogue :

« De même que les cycles de la mort et de la vie reconstruisent l'organisme et ses parties conformément à un plan, de même le cerveau reconstruit le sentiment de soi instant après instant. »²⁵⁵

Pour A. R. Damasio, le sens que nous avons de nous-même est un « état de l'organisme » sous-tendu par un « schéma vulnérable », résultant de toute une série de processus spécifiques qui interagissent entre eux d'une certaine manière. Il ajoute que « c'est l'édifice biologique tout entier (...) qui est maintenu en vie, par la constante exécution de plans de construction, toujours au bord de l'effondrement partiel ou complet, si le processus de reconstruction et de renouvellement venait à s'interrompre. »²⁵⁶

En déconstruisant la notion de permanence implicite au sentiment de Soi, ce modèle permet de penser d'un point de vue neurobiologique comment l'identité, loin d'être établie une fois pour toute, repose en réalité sur un schéma fragile qui nécessite en permanence d'être reconstruit. On retrouve ici, sous un angle différent, certains aspects de l'espace réflexif interne comme « lieu précaire toujours menacé de néantisation et d'éclatement » mis en évidence par G. Lavalée²⁵⁷, ou encore de l'identité comme « chose fragile à la fois toujours là, toujours fuyante et mouvante »²⁵⁸. Dans le champ de la psychopathologie, on peut penser que la rupture identitaire, en particulier dans les états psychotiques, témoigne d'une mise en échec du processus de reconstruction permanente psychique et / ou neurobiologique qui sous-tend le sentiment de Soi.

²⁵⁴ *Ibid.* p. 149.

²⁵⁵ *Ibid.* p. 150.

²⁵⁶ *Ibid.* p. 150.

²⁵⁷ Cf. *Supra*, G. LAVALLEE (1999), *L'enveloppe visuelle du Moi*, Paris, Dunod.

²⁵⁸ Cf. *Supra*, F. DUPARC (1986), *op. cit.* p. 665.

Cet exemple montre également comment cette fragilité du sentiment de Soi apparaît aussi comme une condition nécessaire à l'évolution de l'identité, laquelle doit accepter de se modifier en permanence pour s'inscrire dans une continuité.

2.2.1.4 L'autopoïèse (F. Varela) :

On retrouve le même type de processus chez Francisco Varela à propos de l'« autopoïèse ». A la suite de H. Maturana, F. Varela décrit l'autopoïèse comme un mode d'organisation spécifique du vivant qui s'appuie sur un réseau de relations entre les processus qui produisent les composants de son organisation. Dans son ouvrage *Autonomie et connaissance*²⁵⁹ il en donne la définition suivante :

*« Un système autopoïétique est organisé comme un réseau de processus de production de composants qui (a) régénèrent continuellement par leurs transformations et leurs interactions le réseau qui les a produits, et qui (b) constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique où il se réalise comme réseau. Il s'ensuit qu'une machine autopoïétique engendre et spécifie continuellement sa propre organisation. »*²⁶⁰

Ces deux propriétés constituent, selon Varela, une condition nécessaire et suffisante pour qu'un système soit vivant. Celui-ci se caractérise alors par sa capacité à s'autoproduire et à maintenir son organisation face aux perturbations externes qu'il subit en permanence. Dès lors, l'unité du système peut se définir à partir de la capacité de celui-ci à se transformer sans perdre son identité.

Suivant cette définition, nous comprenons que chaque organisme vivant a pour caractéristique fondamentale de se produire lui-même, en reproduisant en son sein les interactions à l'origine de son organisation. Grâce à cet exemple, nous repérons d'une autre manière, un aspect essentiel de la construction identitaire que nous avons déjà rencontré à plusieurs reprises, à la fois ouvert sur l'extérieur et en même temps fermé sur lui-même, suivant un double mouvement. Comme tout organisme vivant, l'identité se constituerait dans

²⁵⁹ F. VARELA (1989), *Autonomie et connaissance*, Paris, Le Seuil.

²⁶⁰ *Ibid.* p. 45.

un mouvement permanent d'interactions avec l'environnement mais également dans un mouvement de reprise subjective de soi à soi, reproduisant à l'intérieur de soi les conditions d'existence « environnementales » de soi.

2.2.1.5 La découverte des « neurones miroirs » (G. Rizzolatti) :

La découverte des neurones miroirs par G. Rizzolatti²⁶¹ et les travaux qui ont été inspirés depuis éclairent les processus en jeu dans la constitution de l'identité par l'intermédiaire du double. Cette propriété des neurones miroirs de s'activer aussi bien lorsqu'un sujet réalise une action que lorsqu'il l'observe chez autrui, est à l'origine de représentations partagées entre plusieurs individus, organisées à partir d'un codage commun entre perception et action²⁶².

Selon J. Decety, ces représentations « sous-tendent l'empathie et permettent d'expliquer pourquoi ce qui affecte autrui est susceptible de nous affecter. »²⁶³ L'auteur évoque notamment l'existence dès la naissance d'un partage d'états émotionnels entre le nouveau-né et son entourage, sans pour autant qu'une confusion existe entre soi et l'autre :

*« Les interactions entre nourrissons et adultes sont fondées sur la réciprocité et comportent un partage d'affect et d'activités. Cette compétence imitative, présente dès la naissance (...), reflèterait non seulement une tendance à reproduire les mouvements des autres mais aussi à s'identifier avec ses congénères. »*²⁶⁴

²⁶¹ G. RIZZOLATTI, L. FADIGA, V. GALLESE, L. FOGASSI (1996), « Premotor cortex and the recognition of motor actions », *Cognitive Brain Research*, 3, pp. 131-141.

²⁶² Freud avait déjà émis une hypothèse semblable dans *L'Esquisse* : « On peut dire que la perception correspond à un objet nucléaire plus une image motrice. Tout en percevant (w), on imite soi-même les mouvements, c'est-à-dire que l'on innerve sa propre image motrice (qui coïncide avec la perception) au point de reproduire réellement le mouvement. C'est pourquoi il est permis de parler de la "valeur imitative" d'une perception. Il arrive encore que la perception suscite l'image mnémonique d'une sensation douloureuse ayant été ressentie par le sujet, de telle sorte qu'il éprouve le déplaisir correspondant et réitère les mouvements défensifs appropriés. C'est là ce qu'on appelle "valeur sympathique d'une perception" », S. FREUD (1895), « Esquisse d'une psychologie scientifique », in *La naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1979, p. 350.

²⁶³ J. DECETY (2004), « L'empathie est-elle une simulation mentale de la subjectivité d'autrui ? », in BERTHOZ A., JORLAND G. et al. (2004), *L'empathie*, Paris, Odile Jacob, pp. 53-88.

²⁶⁴ *Ibid.* p. 67.

Le rôle des neurones miroirs ne se limite donc pas au registre de l'action mais concerne potentiellement tous les domaines qui mettent en jeu l'imitation :

« Des formes plus ou moins complexes d'imitation, d'apprentissage, de communication gestuelle, voire verbale, trouvent en effet, une correspondance ponctuelle dans l'activation de certains circuits miroirs spécifiques. »²⁶⁵

Ainsi, comme pour les actions, les réactions émotionnelles peuvent également faire l'objet d'un partage immédiat avec autrui :

« La perception de la douleur ou du dégoût chez autrui active les mêmes aires du cortex cérébral que celles qui sont impliquées lorsque nous éprouvons nous-mêmes de la douleur ou du dégoût... »²⁶⁶

A travers cet exemple, G. Rizzolatti et C. Sinigaglia veulent souligner combien les neurones miroirs sont engagés dans chacune de nos expériences intersubjectives et participent fondamentalement à notre compréhension d'autrui.

A partir de la découverte des neurones miroirs, deux conséquences importantes peuvent être relevées. La première concerne la mise en évidence d'une propriété transitive et spéculaire du cerveau permettant de générer des représentations analogues entre soi et l'autre à partir du champ moteur, soit des représentations partagées. Plus spécifiquement, cette hypothèse met en perspective un système d'équivalence entre ce qui est perçu / représenté, à savoir les représentations d'action, et ce qui sera agi sur le plan moteur :

« Le système de représentation d'action serait mis en jeu lorsque l'action est seulement représentée comme lorsqu'elle est préparée et exécutée, et surtout lorsque l'action est engagée par le sujet comme lorsqu'elle est perçue chez autrui (...). De même que se représenter l'action c'est agir, observer l'action c'est également agir. »²⁶⁷

²⁶⁵ G. RIZZOLATTI, C. SINIGAGLIA (2008), *Les Neurones miroirs*, Odile Jacob, 2011, p. 11.

²⁶⁶ *Ibid.* p. 11.

²⁶⁷ N. GEORGIEFF (2007), « Neurosciences en psychopathologie : une psychopathologie plurielle », in R. ROUSSILLON et al., *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale*, Paris, Masson, p. 531.

Ce codage commun (entre représentation d'action, action effective du sujet et action réalisée par autrui / perçue par le sujet), s'exprime selon N. Georgieff par la relation transitive entre les individus qui organise les interactions sociales. N. Georgieff ajoute que ces propriétés confirment l'hypothèse de Lipps pour qui l'empathie reposait déjà sur un partage de représentations motrices. Selon Lipps, la représentation motrice assure la reproduction chez le spectateur de l'état affectif à partir de la perception de l'action de l'autre. La vision de l'expression correspond déjà à un « début d'imitation », une imitation interne, hypothèse congruente avec les recherches actuelles sur les neurones miroirs.

La seconde conséquence concerne, au-delà de cette propriété transitive et spéculaire du cerveau, la capacité du sujet humain à distinguer au sein de ces représentations partagées ce qui vient de soi ou de l'autre sujet. Cette aptitude pose le problème de l'agentivité de l'action²⁶⁸, c'est-à-dire le fait de se sentir à l'origine de ses propres actions et, par voie de conséquence, celui de l'empathie, mécanisme qui suppose, en plus d'une connaissance des états mentaux d'autrui, une reconnaissance de la distinction soi / autrui.

La découverte des neurones miroirs amènent donc à distinguer deux axes majeurs dans la construction subjective de soi : d'une part, la capacité de se constituer un continuum soi / autrui à partir des représentations partagées, d'autre part, le fait de reconnaître une distinction soi / autrui. C'est l'articulation de ces deux axes qui permet de penser une capacité d'empathie. On retrouve sous une autre forme, cette fois-ci à partir du référentiel des neurosciences, le paradoxe d'une identité traversée par les catégories du même et de la différence :

« Une modélisation de l'empathie se heurte nécessairement aux paradoxes qui lui sont inhérents : le fait que la connaissance de l'autre apparaît nécessaire à celle de soi, que la connaissance empathique de l'autre repose paradoxalement sur une perception intime de soi qui éloigne de l'autre, et plus généralement le paradoxe de la notion d'identification qui crée le moi sur le modèle de l'autre et à partir de lui, et associe sens de soi et altérité à soi-même. »²⁶⁹

²⁶⁸ E. DAPRATI, N. FRANCK, N. GEORGIEFF, J. PROUST, E. PACHERIE, J. DALLERY, M. JEANNEROD (1997), « Looking for the agent : an investigation into consciousness of action and self-consciousness in schizophrenic patients », in *Cognition*, n° 65, Elsevier, pp. 71-86.

²⁶⁹ N. GEORGIEFF (2007), *op. cit.* pp. 533-534.

Ce paradoxe conduit N. Georgieff à postuler l'existence d'un « système de l'autre », « essentiellement différent de soi » qui *régulerait* la tendance biologique et innée à fabriquer du même (neurones miroirs, analogie perception-action-représentation, capacité d'imitation précoce) autrement désigné par « système du même ». Par opposition, ce système du même ou de l'autre comme soi permettrait l'établissement « d'une représentation de l'autre identique au soi grâce aux représentations partagées. »²⁷⁰

Cette différenciation d'un système du même et d'un système de l'autre repose sur la distinction de deux niveaux d'altérité : une altérité « imaginaire » dans laquelle l'altérité apparaît comme une forme spéculaire « identifiée au moi », et une « altérité radicale étrangère au moi. »²⁷¹ Cette dichotomie se retrouve, selon l'auteur, dans l'opposition freudienne entre la relation narcissique, qui définit le rapport à soi ou à l'autre investi comme même, et la relation d'objet, qui tend vers la reconnaissance d'un autre différencié de soi. Cette opposition fondamentale d'un système du même et d'un système de l'autre qui contient les différents aspects de la paradoxalité identitaire, traduit ce que l'on peut repérer sous la forme d'un « clivage originare » de la vie psychique.

Mais l'hypothèse d'une « régulation » du système du même par le système de l'autre suggère également l'existence de gradients intermédiaires entre ces deux pôles. Par exemple, l'on peut envisager, entre ces deux systèmes, des formes d'alliage où le même et l'autre ne s'établissent pas dans un rapport d'opposition paradoxale mais trouvent au contraire une forme dans laquelle s'harmoniser. *Cette harmonisation n'annule pas la différence entre le même et l'autre mais relie ces deux registres dans une relation paradoxale « non antagoniste » qui soutient le sujet dans sa rencontre avec l'altérité.*

Ainsi, la régulation du système du même par le système de l'autre trouve une résonance spécifique avec l'hypothèse winnicottienne d'une fonction miroir de l'environnement. L'objet investi dans sa fonction miroir aurait pour tâche de *réguler* les catégories du même et de l'autre, ou, pour le dire autrement, d'*harmoniser* les investissements narcissiques et objectaux. Mais nous devons alors préciser que, pour s'exercer, la fonction miroir de l'objet suppose que l'objet soit aussi investi comme double de soi.

L'hypothèse d'une fonction miroir de l'environnement, couplée à l'investissement de l'objet en double, dépasserait par conséquent l'opposition existant entre relation narcissique et relation d'objet, ce que le concept de « double transitionnel » que je propose tente de rendre

²⁷⁰ *Ibid.* p. 534.

²⁷¹ *Ibid.* p. 534.

compte plus précisément. Elle permet d'éclairer la façon dont l'objet va pouvoir refléter les aspects méconnus de soi tout en étant « trouvé / créé » comme double de soi.

La découverte des neurones miroirs et de l'analogie perception-représentation-action me conduit à faire un pas de plus en soutenant l'hypothèse d'un investissement continu en double, où l'autre est d'emblée constitué comme soi-même ou faisant partie de soi-même avant même d'être reconnu, suivant le mécanisme d'imitation précoce. Cette hypothèse introduit l'idée d'un « double virtuel » à l'origine des investissements en double et antérieure à l'intériorisation de la fonction miroir de l'objet. Le « double virtuel » contiendrait virtuellement l'ensemble des processus destinés à réfléchir l'activité psychique du sujet. Présente d'emblée sous la forme du système du même, elle serait progressivement transformée / actualisée par la fonction miroir de l'objet.

Le double virtuel pourrait être considéré en ce sens comme la condition d'investissement de la fonction réflexive de l'objet. Dans un langage bionien, nous dirions qu'elle est une pré-conception de l'objet-double. Elle peut être rapprochée du concept d'« identification primaire », dont Freud a pu souligner le caractère immédiat, de « double animique » (C. et S. Botella), ou encore de pictogramme (P. Aulagnier). *A la lumière de la découverte des neurones miroirs, l'hypothèse d'un investissement primaire sur le mode d'une relation en double primitive indifférenciée est à comprendre comme une particularité innée du fonctionnement psychique, caractéristique du narcissisme primaire et nécessaire à l'établissement du processus d'illusion.*

Est-ce à dire qu'à un stade très précoce du développement psychique, le sujet ignore l'altérité ? Parallèlement à l'investissement d'un objet-double continu nécessaire à l'établissement d'une illusion narcissique primaire et à la constitution d'une altérité spéculaire imaginaire (système du même), on peut également penser d'emblée et simultanément à la rencontre avec une forme d'altérité étrangère précoce (système de l'autre). Cette forme d'altérité se déduit de l'aptitude du bébé à distinguer dès la naissance ses propres mouvements de ceux d'autrui, même si « paradoxalement » celle-ci n'est pas encore conçue / reconnue « subjectivement » dans une dimension d'extériorité. Les notions d'« intersubjectivité primaire » ou d'« autre virtuel » introduites par C. Trevarthen (Cf. *Infra*) semblent aller dans le même sens. Ces considérations renvoient à l'impasse théorique d'un narcissisme primaire, défini successivement par Freud comme un état autarcique, indépendant de l'objet (1911) puis comme un état anobjectal caractérisé par l'indifférenciation primitive sujet / objet (1920). Nous reprendrons cette question dans la dernière partie.

Considéré comme l'un des résultats les plus remarquables des neurosciences contemporaines, la mise en évidence des neurones miroirs jette une lumière nouvelle sur la genèse de notre fonctionnement psychique et sur notre compréhension de l'intersubjectivité. Bien qu'issues d'un autre champ épistémologique, ces études convergent avec de nombreux travaux, en particulier dans le champ de la psychanalyse et de la psychologie du développement. En témoignent, au-delà des notions d'empathie ou d'imitation, les théorisations de D.N. Stern sur les accordages précoces, de C. Parat sur l'affect partagé, mais également les concepts d'identification, de réflexivité, etc. D'une façon plus spécifique, ces travaux soutiennent l'hypothèse d'une construction identitaire par l'intermédiaire du double et s'avèrent fort stimulants pour explorer les processus qui sous-tendent l'investissement d'un double transitionnel.

2.2.2 L'apport de la psychologie du développement :

2.2.2.1 De la théorie de l'esprit à la fonction réflexive :

Dans le champ des neurosciences cognitives, la « théorie de l'esprit » (TOM) désigne la capacité du sujet à inférer des états mentaux autant à autrui qu'à soi-même. En 1985, S. Baron-Cohen a mis en évidence cette aptitude à partir de l'expérience de « Sally et Ann »²⁷². L'adoption du point de vue de l'autre dans ce type de situation suppose l'attribution d'une théorie de l'esprit chez l'autre, en lui reconnaissant une capacité de penser distincte de la sienne. Ainsi donc, le sujet se représente que l'autre se représente, et c'est cette capacité à se représenter les états mentaux d'autrui qui lui permettra de développer une capacité d'empathie.

Pour Peter Fonagy, la compréhension des états mentaux s'inscrit dans une perspective beaucoup plus vaste que celle correspondant à la théorie de l'esprit. Elle caractérise, à partir des travaux de Daniel Dennett (1987, 1978), la fonction réflexive, à savoir non seulement la capacité de l'enfant à attribuer à l'autre des états psychiques, en particulier des croyances et des désirs mais, en appui sur ce niveau, l'aptitude à identifier ses propres expériences

²⁷² S. BARON-COHEN, A. M. LESLIE, U. FRITH (1985), « Does the autistic child have a "theory of mind" ? », *Cognition*, n° 21, pp. 37-46.

psychologiques et de leur donner un sens. Elle permet à l'enfant d'explorer les états psychiques de l'autre, de les prendre en compte dans la régulation de son comportement et de les utiliser pour identifier ses propres états psychiques. La capacité réflexive permet ainsi une anticipation du comportement d'autrui à partir de la création d'un modèle du comportement de la mère que le sujet tentera de structurer au sein de sa vie psychique²⁷³.

S'interrogeant sur l'origine de la fonction réflexive dans l'interaction mère-enfant, P. Fonagy note que cette anticipation suppose une implication de la mère avec les états psychiques de l'enfant, qui oblige ce dernier à créer un modèle de sa propre expérience :

« ...la personne qui prend soin de l'enfant lui attribue inconsciemment un état psychique qui est lui-même réfléchi dans son comportement. Elle traite l'enfant comme un acteur psychique et cela est perçu par lui, est structuré dans ses états internes et utilisé dans l'élaboration de modèles téléologiques » (...) « *La personne sensible, ou plus précisément réflexive, se comporte de manière à créer des relations possibles entre l'expérience interne et externe.* »²⁷⁴

Se référant aux études de Gergely et Watson (1996), l'auteur précise que ces représentations internes s'établissent dans le cadre des interactions en miroir avec l'environnement, à condition que celles-ci ne soient pas une réplique exacte de l'expérience de l'enfant (Cf. A. N. Meltzoff, *Infra*). Elles constituent en ce sens une expérience d'un niveau supérieur ou « méta » qui renseigne l'enfant sur le fait qu'il s'agit de son propre état psychique (Cf. G. Gergely, *Infra*).

2.2.2.2 L'autre virtuel (C. Trevarthen) :

Les travaux sur l'empathie, la théorie de l'esprit, la fonction réflexive et sur l'imitation précoce, rejoignent ceux de C. Trevarthen sur la capacité innée du bébé à interagir avec les états subjectifs de l'autre. Selon la théorie de l'intersubjectivité innée développée par l'auteur, « le nourrisson naît avec une conscience réceptive aux états subjectifs des autres personnes, et

²⁷³ P. FONAGY (1999), « La compréhension des états psychiques, l'interaction mère-enfant et le développement du self », in *Devenir*, vol. 11, n°4, Paris, Edition Médecine et Hygiène, p. 16.

²⁷⁴ *Ibid.* p. 16.

cherche à interagir avec eux. »²⁷⁵ Cette forme précoce de communication que je rapprocherais de la notion de « double virtuel » définit l'intersubjectivité primaire. Elle serait régulée par un « autre virtuel » et par la sensibilité immédiate aux affects de vitalité décrit par D.N. Stern. Cette hypothèse s'inscrit dans la continuité de nombreux travaux sur l'imitation précoce et les accordages multimodaux observés dans les situations d'interaction mère-enfant.

Ces études ont pu mettre en évidence non seulement la capacité du bébé à apprécier les intentions d'autrui mais aussi à les anticiper et à en prédire les conséquences lorsque les parents montrent une extrême bienveillance et un niveau d'expressivité suffisamment élevé.

2.2.2.3 La théorie du « like me »²⁷⁶ (A. N. Meltzoff) :

A la suite des travaux de G. Rizzolatti sur les neurones miroirs et de C. Trevarthen sur l'intersubjectivité primaire, Andrew N. Meltzoff montre que le nouveau-né est capable, dès le début de la vie, d'envisager l'autre comme lui-même. Couplée à la capacité d'imitation précoce du bébé, cette analogie du « comme moi » serait utilisée progressivement comme un cadre de compréhension des autres, incluant l'empathie et des formes plus évoluées de la théorie de l'esprit.

Le problème posé par Meltzoff est le suivant : comment les bébés peuvent-ils connecter leur propre mouvement, senti mais pas vu, avec le mouvement des autres, vu mais pas senti. L'observation de l'imitation faciale des nouveau-nés remet en question la conception suivant laquelle une telle capacité serait forgée par l'expérience du miroir ou encore par l'exploration manuelle des visages.

Une étude portant sur des nouveau-nés de 12 à 21 jours (Meltzoff et Moore, 1977) a mis en évidence cette capacité d'imitation faciale en dehors de tout apprentissage. Ces bébés étaient capables entre autres de répondre de façon spécifique à une protrusion de la langue en reproduisant la même action, identifiant du même coup la zone corporelle en jeu. Ces résultats ont conduit Meltzoff et Moore (1997) à proposer un modèle théorique du mécanisme sous-jacent à l'imitation faciale précoce. Suivant ce modèle, la capacité d'imitation du bébé

²⁷⁵ C. TREVARTHEN, K. J. AITKEN (2003), « Intersubjectivité chez le nourrisson : recherche, théorie et application clinique », in *Devenir*, vol. 15, n°4, Edition Médecine et Hygiène, p. 312.

²⁷⁶ A. N. MELTZOFF (2002), « La théorie du “like me”, précurseur de la compréhension sociale chez le bébé : imitation, intention et intersubjectivité », in J. NADEL, J. DECETY et al., *Imiter pour découvrir l'humain*, Paris, P.U.F., pp. 33-57.

dépend d'un processus de « cartographie transmodale active » qui rend compte d'un processus d'appariement à la cible spécifié visuellement : « Les mouvements produits par l'enfant procurent un feed-back proprioceptif qui peut être comparé à la cible spécifiée visuellement. »²⁷⁷ Ainsi, l'imitation n'est pas une unité indissociable mais un processus qui fait appel à une représentation « supramodale » du comportement imité. Cette représentation, réfléchie secondairement par la proprioception, permet le comportement d'imitation.

Cela étant, l'existence innée d'une perception transmodale conduisant à l'imitation ne se limite pas à l'exploration de la cartographie soi / autre, mais constitue un cadre d'élaboration et de compréhension des échanges interpersonnels :

*« Quand les parents renvoient en miroir certaines de leurs actions à leur bébé, cela a un sens, non seulement en raison de la synchronisation temporelle impliquée, mais aussi parce que les bébés peuvent reconnaître la similitude structurale entre les actions de l'adulte et les leurs propres. »*²⁷⁸

La reconnaissance de ces similitudes permet de coder le comportement d'autrui suivant l'analogie du « comme moi », point de départ de l'intersubjectivité :

*« L'analogie du “comme moi” est une procédure de découverte que les enfants utilisent pour acquérir des connaissances sur les personnes (...), il leur procure un cadre interprétatif pour comprendre le comportement qu'ils voient. »*²⁷⁹

2.2.2.4 Le miroir émotionnel : un modèle de bio-feed-back social²⁸⁰ (G. Gergely, O. Koos, J. S. Watson) :

Reprenant l'hypothèse du « comme moi », G. Gergely, O. Koos et J.S. Watson introduisent une différence essentielle avec le modèle de Meltzoff, concernant l'attractivité

²⁷⁷ *Ibid.* p. 40.

²⁷⁸ *Ibid.* p. 52.

²⁷⁹ *Ibid.* p. 53.

²⁸⁰ G. GERGELY, O. KOOS, J. S. WATSON (2002), « Perception causale et rôle des comportements imitatifs des parents dans le développement socio-émotionnel précoce », in NADEL J., DECETY J. et al. (2002), *Imiter pour découvrir l'humain*, Paris, P.U.F., pp. 59-81.

du reflet social (Meltzoff et Gopnik, 1993). Selon ce modèle, plus le comportement imitatif en miroir des parents est fidèle au comportement du bébé, plus le reflet est attractif.

A l'inverse, d'autres études ont montré qu'à partir de l'âge de trois mois, le bébé normal devrait se tourner vers « une recherche de degrés élevés mais imparfaits de synchronisation » (Bahrick et Watson, 1985 ; Watson, 1994). Une expérimentation réalisée auprès de 32 enfants sains entre 18 et 36 mois, placés devant deux moniteurs reproduisant pour l'un, le tracé effectué par les sujets de façon fidèle, et pour l'autre, une reproduction imparfaite de ce même tracé, montre un intérêt significatif pour l'action imparfaitement reproduite. Cette expérience module l'hypothèse du « comme moi » au profit d'une préférence du jeune enfant pour le « presque, mais pas vraiment comme moi ».

Cette recherche met en évidence l'existence innée d'un « module de détection de la synchronie » (CDM), soit l'aptitude du nouveau-né à établir un lien de causalité entre un comportement et un événement. Appliquant ce modèle aux stimuli reflétant les émotions, Gergely et Watson font part de la situation suivante :

« Imaginez un bébé frustré, en colère ou effrayé et son père ou sa mère qui essaie de le consoler. Cet adulte lui prodiguera des caresses, mais en plus, s'il est "en ligne", il reflétera sur de courtes séquences les expressions négatives de son bébé. »²⁸¹

Contre toute attente, les auteurs montrent que le reflet des expressions négatives du bébé ne provoque pas de stress, comme le soulignent de nombreuses études, mais au contraire contribue à leur régulation émotionnelle. Pour que cette interaction en miroir produise un apaisement chez le bébé, il est toutefois nécessaire que le comportement imitatif du parent intègre trois caractéristiques : « L'exagération, l'absence de conséquences et l'étroite relation synchronique. »²⁸² En exagérant intentionnellement l'expression négative du bébé, le parent introduit un écart, une forme de « jeu » permettant au bébé de distinguer les caractéristiques perceptives liées à cette manifestation empathique en miroir de l'émotion réelle du parent. Ce découplage entre la perception visuelle et l'émotion ressentie permet au bébé de repérer les moments où le parent reflète son vécu affectif, expériences qui supposent une première forme de découverte de la fonction miroir de l'objet. Nous y reviendrons dans le prochain chapitre.

²⁸¹ *Ibid.* p. 64.

²⁸² *Ibid.* p. 64.

2.2.2.5 Les « compagnons évoqués » et l' « autre régulateur de soi »²⁸³ (D. N. Stern) :

Les travaux de D. N. Stern sur le développement du nourrisson constituent un apport considérable pour quiconque s'intéresse à l'intersubjectivité précoce. Ses recherches ont notamment permis de dégager des notions essentielles pour penser le partage des états subjectifs entre le bébé et son environnement. C'est le cas des accordages précoces que nous aborderons à partir des travaux de R. Roussillon, des enveloppes prénarratives mais également de la construction d'un sens de soi chez le nourrisson (D. N. Stern, 1989), à laquelle nous nous référerons dans la dernière partie.

S'agissant de mettre au travail la question de la réflexivité, attardons-nous pour le moment sur les expériences du nourrisson qui spécifient le deuxième temps du sens d'un soi-noyau, c'est à dire le soi avec l'autre, qui conditionne l'émergence de « compagnons évoqués ». Cette étape, qui s'inscrit à la suite d'un sens de soi émergent et d'un premier sens du soi noyau correspondant au soi opposé à l'autre, caractérise les expériences du nourrisson d'être avec l'autre, l'autre étant envisagé spécifiquement comme un « autre-régulateur de soi », autrement dit « un autre qui règle l'expérience de soi du nourrisson. »²⁸⁴

Pour D. Stern, l'expérience d'être avec un autre renvoie à la relation fusionnelle, aux états symbiotiques, aux self-objets ou encore aux phénomènes transitionnels²⁸⁵. Contrairement aux théories auxquelles ces notions se réfèrent, le sentiment d'être avec l'autre est situé par l'auteur non pas dans le registre d'une indifférenciation soi / autre à partir duquel le soi émerge mais dans celui d'une différenciation précoce soi / autre. Cette perspective, qui remet en cause la notion d' « unité duelle » indifférenciée de M. Mahler, met l'accent sur les interactions mutuelles à l'origine de l'expérience de soi.

Selon l'auteur, l'expérience d'être avec un autre régulateur de soi forme progressivement ce qu'il désigne par les « Représentations d'Interactions Généralisées²⁸⁶ » (RIG). Dans la vie psychique du bébé, chaque sentiment éprouvé sera relié à une RIG dont il sera l'attribut. L'activation d'une RIG évoquera alors un « compagnon évoqué », c'est-à-dire une expérience d'être avec ou en présence d'un autre régulateur de soi correspondant à un exemplaire actif de l'événement. Par exemple, en l'absence d'un autre régulateur de soi, un

²⁸³ D. N. STERN (1989), *Le monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, P.U.F., 1999.

²⁸⁴ *Ibid.* p. 137.

²⁸⁵ *Ibid.* p. 135.

²⁸⁶ *Ibid.* p. 148.

bébé en train de jouer pourra, par l'intermédiaire du compagnon évoqué activé par la situation, faire l'expérience « d'être avec » un autre régulateur de soi²⁸⁷.

Ce modèle décrit autrement la capacité du sujet à se relier à lui-même ou devrions-nous dire à un « autre double de soi » intériorisé à partir d'un certain type d'interactions précoces avec l'environnement. « Etre avec » constitue ici un mode de relation spécifique qui nourrit la capacité réflexive du sujet dans son rapport à l'objet intériorisé, en participant à la régulation émotionnelle et subjective.

2.2.3 L'apport de la philosophie :

2.2.3.1 Le cogito cartésien :

Fondement de la philosophie moderne, le cogito cartésien illustre remarquablement comment l'identité s'établit à partir d'une opération réflexive. Le « je pense donc je suis » du *Discours de la méthode*²⁸⁸ qui sera repris par le « je pense, j'existe »²⁸⁹ des *Méditations métaphysiques*, procède en effet d'un mouvement réflexif comme condition de la connaissance et principe ultime à partir duquel le sujet peut s'édifier comme sujet pensant, et par là même, appréhender les vérités du monde.

Mais la certitude de l'existence de soi à partir du doute s'établit dans une réflexion immédiate au sein de laquelle le sujet se révèle comme transparent à lui-même. Le sujet est en quelque sorte identifié à la pensée mais dans un système fermé où le psychique est pour ainsi dire réduit à la conscience et à la raison. Comme l'indique J. Lamy, « ce dédoublement propre à la réflexion ne semble en aucun cas remettre en cause, dans la perspective de la philosophie moderne, l'unité originaire du sujet, qui demeure un tout en se rapportant à lui-même de façon spéculaire. »²⁹⁰ L'expérience du cogito renvoie en ce sens à un registre de la relation du sujet à lui-même qui exclut toute forme d'altérité à soi. Elle ne tient pas compte des racines

²⁸⁷ Voir également du même auteur le concept d'« enveloppe prénarrative ». D. N. STERN (1999), « L'enveloppe prénarrative. Vers une unité fondamentale d'expérience permettant d'explorer la réalité psychique du bébé », in GOLSE B., MISSONNIER S. et al., *Récit, attachement et psychanalyse*, Paris, Erès, pp. 29-46.

²⁸⁸ DESCARTES R. (1637), *Le discours de la méthode*, Paris, Flammarion, 2000.

²⁸⁹ DESCARTES R. (1641), *Méditations métaphysiques*, Paris, Flammarion, 1993.

²⁹⁰ J. LAMY (2010), « L'expérience de la pensée et le dédoublement de soi », in *Canal psy, Expériences du double*, n° 88-89, édité par l'Institut de Psychologie de l'Université lumière Lyon 2, p. 19.

inconscientes de la pensée et de la subjectivité, ce que « les philosophes du soupçon » (Marx, Nietzsche, Freud), avant P. Ricœur, avaient déjà dénoncé. Ce dernier a particulièrement critiqué cette idéologie du cogito tel qu'il est formulé à ses débuts. Comme l'écrit J. Greish, « Ricœur met en cause le mirage de la specularité, c'est-à-dire le "vœu d'une transparence absolue, d'une parfaite coïncidence de soi avec soi-même, qui ferait de la conscience de soi un savoir indubitable et, à ce titre, plus fondamental que tous les savoirs positifs" »²⁹¹. »²⁹²

Ainsi donc, le rapport à soi ne peut plus être pensé comme procédant d'une relation immédiate de soi à soi, ce que soutient le cogito cartésien, mais l'on se retrouve au contraire devant un « cogito brisé », marqué par la présence d'un autre en soi. La conscience réflexive de soi peut alors laisser place à des formes de réflexivités inconscientes qui dépassent la connaissance que le sujet peut avoir de lui-même. Dès lors le sujet n'est plus identique à lui-même, il est aussi un autre, ou encore suivant la formule de Ricœur, « soi-même comme un autre ».

2.2.3.2 « Soi-même comme un autre » : identité *idem*, identité *ipse* (Paul Ricœur)

Dans son ouvrage « Soi-même comme un autre »²⁹³, Paul Ricœur distingue deux modalités de l'identité, identité *idem* et identité *ipse*. L'identité *idem* renvoie à l'identité comme même et donc à l'oscillation existant entre le même et l'identique. Le sujet est alors identique à lui-même, le cogito se pose, nous dit l'auteur.

Par opposition et de façon complémentaire à cette dialectique entre le même et l'identique contenue dans la formulation « identité *idem* », l'identité *ipse* introduit une dialectique d'un degré supérieur qui articule le soi avec l'autre que soi. Pour Paul Ricœur, l'expression « soi-même comme un autre » permet de concevoir que « l'ipséité du soi-même implique l'altérité à un degré aussi intime que l'une ne se laisse pas penser sans l'autre ». Le « comme » introduit, au-delà de la comparaison, un rapport d'implication entre soi et l'autre : « soi-même en tant que... autre. »²⁹⁴

²⁹¹ P. RICOEUR (1986), *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Paris, Le Seuil, p. 26.

²⁹² J. GREISCH (2000), *Le cogito herméneutique, l'herméneutique philosophique et l'héritage cartésien*, Paris, Vrin, p. 58.

²⁹³ P. RICOEUR (1990), *Soi-même comme un autre*, Le Seuil.

²⁹⁴ *Ibid.* p. 14.

L'identité *ipse* suppose, à partir de cette définition, une mise en mouvement de soi, une dynamique interne fondée sur l'accueil et la transformation de l'autre en soi, qui dépasse l'illusion identitaire posée par l'identité *idem*.

Cette distinction entre mêmeté et ipséité amène à penser la permanence de l'être (identité *ipse*) en tant qu'elle renvoie au registre du caractère ou, suivant une terminologie psychanalytique, à l'instance du soi, comme la continuité de l'identité à travers les changements incessants de l'existence.

Ainsi, Alain de Benoist, reprenant le paradigme de l'identité chez Ricoeur, précise que « la continuité inclut aussi le changement, tout comme la définition de soi implique le rapport à l'autre (...) l'identité n'est pas ce qui ne change jamais, mais au contraire ce qui nous permet de toujours changer sans jamais cesser d'être nous-mêmes. »²⁹⁵ C'est ainsi qu'on assiste chez Ricoeur au passage du cogito brisé, le fait de s'éprouver autre que soi (identité *ipse*) comme multiple ou fragmenté, d'avoir plusieurs identités, au cogito narratif, qui définit, à travers le récit, une relation réflexive du sujet à lui-même.

*« L'identité consiste dans le récit : le sujet est ce qu'il est capable de dire de lui. L'identité n'est ni totalement à découvrir, ni totalement à inventer. En se racontant lui-même, le sujet se découvre à la fois même et autre, car le récit est aussi une extériorisation. »*²⁹⁶

Cette identité narrative s'établit comme une instance médiatrice entre les deux polarités de l'identité constituées par l'*idem* et l'*ipse*. Paul Ricoeur la définit comme oscillation « entre deux limites, une limite inférieure, où la permanence dans le temps exprime la confusion de l'*idem* ou de l'*ipse* et une limite supérieure, où l'*ipse* pose la question de l'identité sans le secours et l'appui de l'*idem*. »²⁹⁷

Ainsi, l'identité narrative, tel l'espace réflexif interne, veille en permanence au maintien de l'équilibre précaire existant entre « un sujet exalté » pris dans les rets de l'illusion de l'identique à soi, et « un sujet humilié » (Nietzsche, Freud) marqué par l'impact de l'altérité au cœur de son identité. C'est au sein de cette trajectoire narrative que l'identité *ipse* peut, en se nourrissant de l'autre devenir « soi-même comme un autre ».

²⁹⁵ Conférence prononcée à Barcelone, le 29 octobre 2009.

²⁹⁶ C. GODIN (2004), « Identité », in *Dictionnaire de philosophie*, Fayard, p. 610.

²⁹⁷ P. RICOEUR (1990), *op. cit.* p. 150.

2.2.3.3 Identité humaine et auto-objectivation (Edgar Morin) :

On retrouve un raisonnement analogue chez E. Morin²⁹⁸ lorsqu'il aborde la question de l'identité humaine sous l'angle de l'auto-objectivation. Pour lui, l'être humain possède une capacité particulière à s'auto-objectiver, « à s'objectiver dans son double ». ²⁹⁹ Il illustre cette qualité essentielle du sujet à s'objectiver lui-même à partir de la formule « je-suis-moi » : « Moi est l'émergence objective du Je à lui-même, qui permet au Je de se "réfléchir" et de se reconnaître objectivement. Ce Moi différent du Je est en même temps identique à lui-même ». ³⁰⁰ Mieux, en s'auto-objectivant le sujet opère une boucle réflexive « qui, ayant posé le Moi distinct du Je, le ré-identifie au Je, ce qui lui permet « de dialoguer mentalement avec soi-même » ³⁰¹. L'émergence d'une nouvelle boucle réflexive entre le sujet et lui-même, issue de la capacité d'auto-objectivation, en introduisant un niveau de complexité supplémentaire, produit une nouvelle relation susceptible de modifier rétroactivement les conditions d'émergence de la relation à soi. Autrement dit, l'émergence du sujet à lui-même transforme après coup, en les refoulant, en les réorganisant et en les réfléchissant, les fondations historiques du sujet.

Ce qui frappe dans cet exemple, c'est la manière dont E. Morin décrit dans un autre langage, à partir de la problématique de la conscience, ce que nous repérons autour de la notion de réflexivité identitaire. On retrouve l'idée centrale d'un double (ici le Moi), à la fois semblable et différent du sujet, à partir duquel le sujet (le Je) peut se reconnaître (s'objectiver) et se réfléchir en dialoguant mentalement avec lui-même. Cependant, cette capacité à s'auto-objectiver ne pourrait être pensable, suivant notre conception de l'identité, indépendamment de la relation à l'objet comme modèle de la relation à soi. Cette orientation permettrait d'envisager le double non plus seulement comme une émergence du je à lui-même, mais surtout comme une propriété émergente et fondamentale de la relation à l'objet.

D'autre part, ce qu'Edgar Morin décrit comme « auto-objectivation » renvoie aux rapports qu'entretiennent réciproquement subjectivation et objectivation. Si l'on considère ces deux processus comme indissociables, il semble important de repérer le rôle d'étayage réciproque que l'un joue à l'égard de l'autre, ce qu'illustre remarquablement la formulation de

²⁹⁸ E. MORIN (2001), *La méthode*, vol. 5 : *L'humanité de l'humanité*, Le seuil.

²⁹⁹ *Ibid.* p. 85.

³⁰⁰ *Ibid.* p. 84.

³⁰¹ *Ibid.* p. 94.

P. Ricœur « soi-même comme un autre ». La subjectivation implique l'objectivation et inversement, ce qui signifie que l'identité procéderait de l'articulation entre ces deux points de vue, de la mise en suspens de leur opposition suivant un mouvement d'auto-objectivation. L'auto-objectivation définirait en ce sens le mouvement par lequel le sujet parvient à s'inscrire dans un processus de subjectivation, en appui sur la capacité de s'objectiver issue de la relation à l'objet investi comme double.

2.2.4 Conclusion :

A travers ces exemples, nous avons voulu montrer comment la problématique de la réflexivité pouvait être abordée suivant des points de vue et des méthodologies différentes, et relancer tout en l'approfondissant notre conception psycho-dynamique de l'identité.

Alors que cette référence commune risquait d'obscurcir notre réflexion, cette démarche apparaît en seconde analyse comme un moyen d'en éclairer le sens, malgré les différences épistémologiques qui séparent chaque domaine de connaissance. L'exploration de notre problématique en dehors du champ psychanalytique montre ici à quel point l'identité et la réflexivité sont des notions transversales, irréductibles à une seule dimension du savoir, toujours à resituer en fonction du cadre épistémologique au sein duquel elle peut prendre sens.

Les références à la réflexivité étant multiples, nous pourrions poursuivre ce repérage pour chacun des champs que nous avons retenus mais également l'étendre à d'autres disciplines comme la sociologie, l'anthropologie, la biologie, les mathématiques, etc. Au-delà des approfondissements qu'elle permet, du dialogue qu'elle génère entre les modèles, des convergences que nous avons pu repérer avec la perspective psychanalytique, cette approche transdisciplinaire permet de ressaisir la complexité de notre objet de recherche.

L'ouverture à d'autres champs du savoir constitue en ce sens un « contre-champ » pour penser autrement la problématique de la réflexivité, elle introduit un décalage, un « écart réflexif » qui contribue à enrichir notre conception de l'identité, dans le sens d'une meilleure compréhension de ses enjeux.

Chapitre 3. Le double

« Si nous trouvons des contradictions dans le monde, c'est parce que nous considérons comme étant un ce qui, en réalité, est deux. »

Arthur Schopenhauer

Ce chapitre sur le double se subdivise en deux parties. Dans la première nous nous emploierons à retracer les travaux des psychologues sur les étapes de la reconnaissance de soi dans le miroir, avant de les mettre en perspective avec les conceptions psychanalytiques sur le stade du miroir et sur la fonction réflexive du visage maternel. L'articulation de ces deux points de vue nous amènera à préciser les rapports existant entre le miroir matériel et le miroir humain, d'une part, et à commencer à repérer les processus qui relient miroir interne et miroir externe, d'autre part.

Cette approche nous conduira en cours de route à poser des jalons pour penser les moments ou étapes de la trajectoire subjective qui sous-tendent l'organisation d'une réflexivité identitaire. Pour compléter cette étude sur le miroir, nous consacrerons la seconde partie à une présentation des travaux psychanalytiques sur les figures et modalités du double.

3.1 Du miroir au double :

3.1.1 Corps propre et image spéculaire (H. Wallon) :

Dans « les origines du caractère de l'enfant »³⁰², Henri Wallon consacre tout un chapitre au rôle du miroir dans le développement. Partant de l'observation de l'attitude des animaux

³⁰² H. WALLON (1934), *Les origines du caractère chez l'enfant*, Quadrige, Paris, P.U.F., 1983.

devant le miroir, il décrit les différentes étapes permettant à l'enfant de réduire dans ce qu'il appelle une « intuition d'ensemble », tout ce qui se rapporte à sa personnalité physique lorsqu'il se trouve en présence de son image dans le miroir. Entre percevoir l'image et la rapporter à soi, il existe toute une série d'étapes marquées par des mécanismes complexes qui accompagnent l'enfant dans la reconnaissance de son propre aspect extéroceptif.

S'appuyant sur les observations de Preyer, H. Wallon situe au quatrième mois le moment où il commence à fixer son regard dans le miroir. Toutefois, au bout de quelques jours, l'enfant peut manifester face au miroir des sourires de façon intermittente mais sans que l'on puisse noter un intérêt autre qu'une sensibilité au visage humain. En revanche, dès le sixième mois les observations montrent que l'image dans le miroir associée à d'autres stimuli suscite une réaction permettant à l'enfant d'établir un lien entre l'objet et son image réfléchie. C'est le cas de l'enfant qui sourit à l'image de son père et qui, surpris de l'entendre derrière lui, se retourne. Ainsi, H. Wallon remarque que la relation d'identité entre les deux images n'est pas suscitée par une intuition préalable de cette identité mais par une réaction associée. Il s'agit alors d'une découverte fortuite liée à des circonstances particulières.

Cette expérience se distingue de celle qui consiste pour l'enfant à se retourner de l'image vers la personne. Dans ce cas, l'intuition de cette identité constitue bien un second temps, un après-coup de la juxtaposition de l'objet et de son image dans le miroir. Elle correspond pour Wallon à « quelque chose de nouveau » issu de la vérification d'un rapport, et débouche sur un acte de connaissance qui fait écho à la « mine de surprise » relevée par Darwin³⁰³. H. Wallon cite une observation de Darwin dans laquelle l'enfant, vers la 35^{ème} semaine, réagit à l'appel de son nom en se regardant dans le miroir. Il en déduit alors que ce n'est plus « à son moi proprioceptif qu'il applique son nom, lorsqu'il l'entend prononcer ; c'est à l'image extéroceptive que lui donne de lui-même le miroir. »³⁰⁴

A partir de ces observations, H. Wallon situe donc vers l'âge de 9 mois, la reconnaissance de soi dans le miroir, âge à partir duquel l'enfant parvient à différencier le moi proprioceptif de son image extéroceptive.

³⁰³ « Darwin note que vers le 8^{ème} mois il manifeste par des "Ah" sa surprise, chaque fois que son regard se trouve rencontrer son image », H. WALLON (1934), *op. cit.* p. 226. « Il pousse un *ah* quand il reconnaît quelqu'un ou sa propre image dans le miroir, un son d'exclamation tel que nous le faisons quand nous sommes surpris », C. DARWIN (1877), « a biographical sketch of an infant », cité par R. ZAZZO (1993), *Reflets de miroirs et autres doubles*, Paris, P.U.F., p. 173.

³⁰⁴ H. WALLON (1934), *op. cit.* p. 227.

3.1.2 Reconnaissance de soi et illusion spéculaire (R. Zazzo) :

3.1.2.1 Reconnaissance de soi :

Poursuivant les recherches de H. Wallon dont il fut le collaborateur, les travaux de René Zazzo sont une référence incontournable pour appréhender les différentes étapes aboutissant à la capacité de l'enfant à se « reconnaître » dans le miroir ou, plus justement, à s'identifier à sa propre image reflétée par le miroir. Car si la reconnaissance concerne les parties visibles du corps comme ses mains ou ses membres, le visage, par nature invisible, ne peut être connu que par l'intermédiaire d'un miroir (matériel ou humain).

S'appuyant sur une expérimentation rigoureuse, R. Zazzo situe bien plus tard que ses prédécesseurs l'âge de la reconnaissance de soi. Il faut dire que jusqu'en 1970, le comportement de l'enfant devant le miroir ne fait pas encore l'objet d'études systématiques, ce type d'observation étant davantage intégré dans des recherches plus larges comme le développement de l'intelligence, le problème de la conscience, l'émergence de la pensée, etc. Ceci explique sans doute la modestie des apports des psychologues de l'époque dans ce domaine. D'autre part, la recherche se heurte à la difficulté d'élaborer des critères fiables permettant d'authentifier formellement l'âge de la reconnaissance de soi. Ce problème n'a pas échappé à R. Zazzo, qui ne manque pas de s'interroger sur les conditions de l'observation de l'époque. Par exemple, concernant le témoignage de Darwin, il écrit que l'observation rapportée manque de rigueur :

«...on ne sait même pas si l'enfant est dans les bras de son père ou seul devant le miroir. Il est évident, par le peu de place que Darwin lui accorde, que le problème du miroir n'est pas son affaire. »³⁰⁵

Ainsi, pour A.-M. Fontaine le critère de reconnaissance de soi semble dépendre, pour chaque observateur, du premier signe de réaction trouvé : la jubilation pour Lacan, l'association du nom et de l'image pour Darwin, le retournement vers un objet d'abord perçu dans le miroir pour Piaget, etc. « Peut-être, poursuit A.-M. Fontaine, parce que les premiers

³⁰⁵ R. ZAZZO (1993), *op. cit.* p. 173.

psychologues ont été pris, eux aussi, comme tout un chacun, dans l'illusion que la reconnaissance de soi était quelque chose d'évident ? »³⁰⁶

R. Zazzo situe pour sa part, à partir des réponses à l'épreuve de la tache, entre 16 et 18 mois pour la réussite la plus précoce et à 27 mois pour la plus tardive, l'aptitude de l'enfant à se reconnaître dans le miroir. Dans cette expérimentation, les sujets, « tachés » au niveau du nez, sont placés devant le miroir. La réussite de l'épreuve est validée lorsque l'enfant réagit en localisant par un geste de la main sur son visage la « tache » observée dans le miroir. Que montre l'épreuve de la tache ? Que l'enfant est capable d'associer l'image perçue dans le miroir à son corps, de rapporter le reflet observé à soi.

Bien que l'enfant commence, à partir de 9-10 mois, à présenter un intérêt pour le reflet dans le miroir, ce n'est vraiment qu'à partir de 16-18 mois et jusqu'à l'âge d'environ 30 mois que l'enfant est en mesure de « reconnaître » son visage. Mais alors pourquoi, se demande l'auteur, la réussite de cette épreuve s'échelonne-t-elle sur une période aussi longue ? R. Zazzo explique ces résultats non pas par le niveau d'intelligence mais plutôt par « l'incertitude et donc la fragilité de la connaissance toute neuve de soi, une incertitude pouvant persister pendant des semaines. »³⁰⁷ Ces résultats dépendent également des conditions de l'expérimentation, du climat de confiance qui la sous-tend ainsi que de l'assurance de l'enfant lors de la passation.

Pour étayer ces observations, R. Zazzo propose d'associer à l'épreuve de la tache, l'épreuve de l'identification verbale. La réussite de l'épreuve est validée lorsque l'enfant répond à la question « qui c'est ça ? », « moi », son prénom, ou encore en pointant le doigt vers la poitrine. Pour ne pas interférer avec l'épreuve de la tache, la question est posée avant que le visage de l'enfant soit maculé. Les résultats montrent contre toute attente qu'une proportion importante des enfants ayant réussi l'épreuve de la tache (4 sur 5), en particulier ceux qui ont un âge inférieur à 30 mois, ne réagissent pas à la question. A partir de 30 mois, 6 enfants sur 8 réagissent et à 33 mois, seuls 3 enfants répondent :

« Ces résultats, pour troublant qu'ils soient, ne remettent pas en cause, selon moi, l'épreuve de la tache comme critère de la reconnaissance de soi. Mais n'apportent-ils pas un début de preuve à mon hypothèse relative à l'incertitude, à la fragilité de la

³⁰⁶ A.-M. FONTAINE (1992), *L'enfant et son image*, Paris, Nathan, p. 23.

³⁰⁷ R. ZAZZO (1993), *op. cit.* p. 153.

connaissance visuelle de soi chez le jeune enfant ? Le “qui c’est ça” est une mise en question, une mise en doute. »³⁰⁸

On le voit à travers ces recherches, la reconnaissance de soi s’avère en réalité beaucoup plus complexe que les premières observations sur le miroir pouvaient le laisser supposer. Avant de s’intéresser aux recherches d’A.-M. Fontaine sur les différentes étapes de l’identification de l’image de soi, attardons-nous un instant sur « l’illusion spéculaire », l’autre grande découverte des recherches de R. Zazzo sur le miroir.

3.1.2.2 L’illusion spéculaire :

Parallèlement à ses recherches sur la reconnaissance de soi dans le miroir, R. Zazzo découvre ce qu’il désigne comme illusion spéculaire ou auto-scopique, soit « cette conviction naïve de se connaître visuellement, comme on reconnaît autrui dans le miroir par référence du reflet à son modèle. »³⁰⁹ Cette découverte repose sur le constat suivant lequel notre visage est une partie invisible de notre corps mais qui, malgré son caractère évident nous dit Zazzo, ne va pas sans susciter la plupart du temps une réaction d’étonnement, une marque d’hésitation avant de remporter l’adhésion de notre interlocuteur. Comment comprendre cette réaction ? Comment expliquer le fait que cette évidence ne s’impose pas naturellement, comme c’est le cas par exemple pour le dos, partie du corps tout aussi invisible ? Pour René Zazzo, la réponse est simple :

« Le miroir nous fait voir celui-ci et pas celui-là. Il nous le donne à voir dans le présent, dans l’immédiat, de sorte que ce miroir, lui-même invisible nous ne le percevons pas comme un médiateur. »³¹⁰

On peut alors préciser comme une autre évidence que l’image spéculaire est perçue bien avant d’être reconnue, tout comme l’investissement de l’objet précède la découverte de l’objet.

³⁰⁸ *Ibid.* p. 157.

³⁰⁹ *Ibid.* p. 161.

³¹⁰ *Ibid.* p. 161.

C'est la mise en évidence de ce phénomène qui conduit R. Zazzo à dénoncer l'idée suivant laquelle le sujet « se reconnaît » dans le miroir, expression qui contient implicitement l'idée d'une connaissance préalable. L'illusion spéculaire de se voir soi-même d'abord dans le miroir puis par l'intermédiaire d'une représentation mentale, est alors vécue par le sujet comme s'il s'agissait d'« une donnée immédiate de la perception, une expérience intime comme l'est la connaissance tactile et protopathique de notre corps. »³¹¹ Dès lors, selon l'auteur, le problème de la connaissance visuelle de soi ne se pose pas : « Dès l'âge où la capacité visuelle existe, dès le moment où l'enfant voit, il se voit dans le miroir »³¹², énoncé qui rejoint la position de Winnicott sur le rôle du miroir de la mère.

La découverte de l'illusion spéculaire à l'origine de l'identification de soi dans le miroir, transforme radicalement la représentation de notre rapport au miroir. Elle renvoie, comme on le verra dans la dernière partie de ce travail, autant à la capacité précoce du sujet à investir l'objet en double qu'à la capacité de celui-ci à jouer un rôle de miroir. Bien antérieure à la reconnaissance de soi, l'illusion spéculaire se produit dès l'établissement des premières formes de relation d'objet, et s'appuie sur les propriétés réfléchissantes du visage maternel. En paraphrasant Zazzo, on pourrait tout aussi bien avancer : « Dès lors que le sujet investit l'objet, il l'investit en double ».

3.1.3 Les étapes du comportement de l'enfant devant le miroir (A.-M. Fontaine):

Après avoir participé aux recherches de R. Zazzo, A.-M. Fontaine s'est employée à retracer, étape par étape, l'évolution du comportement de l'enfant devant le miroir :

*« L'identification de l'image de soi n'est pas un événement soudain, (...) mais un long processus, une lente construction, comportant différentes étapes. »*³¹³

A partir de ses propres observations, l'auteur remarque que, dès l'âge de 1 mois, le bébé réagit à son reflet dans le miroir d'une manière semblable à un visage qui se penche au-dessus

³¹¹ *Ibid.* p. 161.

³¹² *Ibid.* p. 161.

³¹³ A.-M. FONTAINE (1992), *op. cit.* p. 26.

de lui : «...il s'agite, grimace, sourit, vocalise, s'arrête de crier. »³¹⁴ Ensuite, aux environs de 2-3 mois et surtout vers 6 mois le bébé commence à interagir avec le reflet dans le miroir, recherchant activement le contact comme s'il était en présence d'un autre enfant. Si, jusqu'à 8 mois, le bébé exprime face au miroir un intérêt plus important pour l'image d'un de ses parents que pour la sienne, il préférera ensuite regarder sa propre image.

Vers 9-10 mois, le bébé commence à fixer le reflet de sa main ou de ses vêtements. Il exprime également des réactions d'arrêt importantes qui montrent qu'il est en train de prendre conscience du synchronisme du miroir. Le miroir n'est plus une vitre derrière laquelle il aperçoit un autre bébé mais une surface réfléchissante. Pendant cette période, qui durera de longs mois, « il coordonne, pour chaque partie de son corps, ses sensations corporelles avec l'image visuelle correspondante. »³¹⁵ C'est l'âge à partir duquel le bébé commence à se retourner vers la personne qui le tient dans ses bras, même s'il ne comprend pas encore qu'il s'agit d'un reflet.

Après 15 mois, le bébé entretient avec le miroir un rapport d'attraction / répulsion. Aux réactions de plaisir succèdent des réactions de mise à distance, l'enfant recule devant son image, s'immobilise : «...cette attitude s'accompagne d'une conduite du regard curieuse, soit "fascinée", avec une fixation très intense du reflet, soit au contraire "fuyante". »³¹⁶ Ces conduites deviennent plus fréquentes autour de 18 mois et précèdent de peu l'identification de sa propre image dans le miroir. Selon R. Zazzo, cette réaction de malaise témoigne du fait que l'image est perçue comme « un autre pas comme les autres ». Il peut alors faire la différence entre une personne étrangère et sa propre image.

Jusqu'à l'âge de 2 ans, ces différentes conduites (coordination des mouvements, retournement, contournement, évitement, fascination), témoignent des progrès de l'enfant dans le processus d'identification même si, remarque A.-M. Fontaine, « elles coexistent souvent, pendant plusieurs mois, avec des conduites "d'illusion" non encore résorbées. »³¹⁷ Ceci montre que l'identification à sa propre image dans le miroir s'établit fragment par fragment et d'une façon non permanente jusqu'à l'âge de 2 ans – 2 ans et demi, période durant laquelle se stabilise l'image de soi. A partir de ces recherches, trois conduites significatives sont retenues comme critères de la consolidation du processus d'identification :

³¹⁴ *Ibid.* p. 31.

³¹⁵ *Ibid.* p. 40.

³¹⁶ *Ibid.* p. 48.

³¹⁷ *Ibid.* p. 58.

- « - *Toucher la tache sur le visage,*
- *désigner l'image par le prénom ou par « moi »*
- *cesser de contourner le miroir devant l'image de soi. »*³¹⁸

Ces conduites montrent clairement que l'enfant est capable de rapporter à soi l'image observée dans le miroir, qu'il a pu construire « une représentation mentale de soi englobant les parties invisibles de lui-même », qu'il a compris que l'image dans le miroir est bien un reflet.

3.1.4 Conscience de soi et des autres au début de la vie (Ph. Rochat) :

A la lumière de faits expérimentaux récents, les travaux en psychologie du développement de Philippe Rochat³¹⁹ apportent des éléments essentiels à la compréhension actuelle des diverses étapes qui mènent l'enfant à se reconnaître dans le miroir. S'interrogeant sur les origines de la conscience de soi, l'auteur montre comment celle-ci, contrairement à ce que l'épreuve de la tache a d'abord laissé supposer, ne s'établit pas de façon soudaine et spontanée, ce qu'Anne-Marie Fontaine, à la suite de R. Zazzo avait déjà formulé dix ans plus tôt³²⁰ :

*« Cette passation montre que l'enfant réfère l'image spéculaire à son propre corps, ne confondant pas cette image avec celle d'un autre enfant. Mais d'où vient cette conscience et quels sont les mécanismes qui permettraient son émergence explicite aux alentours de la deuxième année ? »*³²¹

Pour Ph. Rochat, le bébé développe très tôt, à partir d'expériences polysensorielles spécifiantes précoces, une connaissance implicite du corps, ce qu'il désigne comme un « sens

³¹⁸ *Ibid.* p. 58.

³¹⁹ Ph. ROCHAT (2003), « Conscience de soi et des autres au début de la vie », in *Enfance*, n°1, Paris, P.U.F., pp. 39-47.

³²⁰ L'auteur ne mentionne pas les travaux d'A.-M. Fontaine mais s'appuie sur un article ancien de R. Zazzo (1981), « Miroir, images, espaces », in MOUNOUD P., VINTER A. et al., *La reconnaissance de son image chez l'enfant et l'animal*, Collection Textes de Base en psychologie, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, pp. 77-110.

³²¹ A.-M. FONTAINE (1992), *op. cit.* p.40.

écologique de soi » (Neisser, 1991 ; Rochat, 1997) : « Le soi écologique se définit par un sens implicite du corps comme entité différenciée, située et agente dans l'environnement. »³²² L'exemple du toucher double, soit le fait de toucher et de se sentir touché, comme lorsqu'un enfant porte la main à sa bouche, fait partie de ces expériences perceptives et exclusives qui spécifient le corps propre : «...personne d'autre que moi-même ne peut faire l'expérience d'un toucher double. »³²³

Contrairement à l'approche psychanalytique qui a pu soutenir l'idée d'une indifférenciation ou d'une relation fusionnelle entre le sujet et le monde qui l'entoure au début du développement psychique, les recherches récentes sur la capacité du bébé à discriminer très tôt certaines perceptions en appui sur des expériences polysensorielles, soutiennent l'existence d'un sens écologique de soi différencié.

De la même manière, le bébé est également capable, dès l'âge de 4 mois, *de se situer* dans l'environnement, en témoigne son aptitude à se saisir des objets situés dans sa zone de préhension.

Enfin, dès le deuxième mois, le bébé peut aussi, dans le cadre des échanges réciproques avec autrui, se manifester comme l'agent de ses propres actions. Par exemple, « lorsque le bébé commence à sourire (...), il commence aussi à devenir attentif aux conséquences de ses propres actions. »³²⁴

Tôt constitué dans le développement, le sens écologique de soi s'établit comme une base élémentaire sur laquelle s'appuiera le développement d'une conception de soi, référée non seulement au rapport à soi mais également et d'une façon déterminante au rapport à l'autre.

Ainsi, l'émergence d'une coconscience à partir de la deuxième année, est mise en lien par l'auteur avec la réaction d'embarras qu'exprime l'enfant face au miroir. Ce comportement traduit pour Ph. Rochat le fait que « l'image spéculaire n'est plus seulement le reflet de soi pour soi, mais aussi et surtout le reflet de soi tel qu'il est perçu par les autres. »³²⁵ Cette hypothèse rejoint la formulation de R. Zazzo à propos des conduites d'évitement, suivant laquelle l'image est perçue comme « un autre pas comme les autres ».

On assiste au passage d'une image privée et personnelle de soi à une image publique. Au-delà de la reconnaissance de soi mise en évidence par l'épreuve de la tache, ce passage

³²² Ph. ROCHAT (2003), *op. cit.* p. 41.

³²³ *Ibid.* p. 40.

³²⁴ *Ibid.* p. 42.

³²⁵ *Ibid.* p. 43.

marque un tournant dans l'évolution du concept de soi en contribuant de façon décisive au développement d'un sens écologique de soi. Ainsi dès 14 mois, l'enfant est capable de demander de l'aide à autrui lorsqu'il est confronté à un problème et peut également commencer à sélectionner au sein de son entourage les personnes susceptibles de l'aider à résoudre un problème.

Ces conduites permettent à l'enfant, dès 18 mois, de développer « une conscience de soi en concert avec celle d'autrui. Ce développement est l'expression d'une coconscience de soi où l'enfant devient conscient de lui-même dans sa dépendance aux autres, de même qu'en fonction et au travers du regard d'autrui. »³²⁶

Rappelons les cinq étapes mises en évidence par Ph. Rochat dans le développement de la conscience de soi et des autres :

Dès le début de la vie, un certain nombre de recherches montrent que le bébé dispose déjà d'une capacité à se différencier du monde qui l'entoure, sur la base « d'expériences polysensorielles spécifiantes » du corps propre. Ces mêmes expériences le conduisent à exprimer le sens d'un soi écologique, c'est-à-dire le sens implicite d'un corps comme entité différenciée, située et agente dans l'environnement (première étape). A partir du deuxième mois, l'on assiste à l'émergence de protoconversations issues des jeux mutuels avec l'adulte³²⁷. Toutefois, Ph. Rochat note que ces protoconversations ne sont pas encore référentielles, c'est-à-dire qu'elles ne se réfèrent pas encore à des objets ou événements se situant à l'extérieur de ces échanges en face à face (deuxième étape)³²⁸.

Entre 2 et 7 mois, et parallèlement au développement d'un sens écologique de soi, le bébé développe des attentes sociales en appui sur les interactions réciproques avec autrui (troisième étape) :

« Ce développement semble culminer vers 8 mois lorsque l'enfant tend à manifester de façon nouvelle de l'anxiété dans ses rencontres avec des personnes qui ne sont pas familières (angoisse du 8ème mois décrite par René Spitz, 1965). »³²⁹

³²⁶ *Ibid.* p. 44.

³²⁷ Cf. *Infra*, les « accordages esthésiques » de D.N. Stern.

³²⁸ *Ibid.* p. 44.

³²⁹ *Ibid.* p. 45.

A partir de 9 mois, l'enfant devient capable d'attention partagée avec autrui, avec émergence d'échanges sociaux référentiels, c'est-à-dire se rapportant à des objets ou événement en dehors des échanges en face à face (quatrième étape).

Enfin, à partir de 9 mois, l'enfant commence à développer, à partir des expériences d'attentions partagées, les débuts d'une coconscience de soi et d'autrui qui culminera vers l'âge de 18 mois, « où le regard d'autrui est approprié et intégré au sien » (cinquième étape)³³⁰.

Recoupant en partie les observations de R. Zazzo et d'A.-M. Fontaine sur le miroir, de D. N. Stern sur les accordages précoces, ces recherches permettent également d'établir des ponts avec les travaux de D. Anzieu sur l'établissement du « Moi-peau » à partir des propriétés réflexives de la peau. En effet, les propositions de Ph. Rochat sur l'émergence d'un soi écologique et la connaissance implicite du corps comme entité différenciée, convergent particulièrement avec la notion de « Moi-peau », dont l'une des fonctions essentielles est précisément « de proposer une première forme de délimitation entre le moi et son environnement »³³¹. L'exemple du toucher double, comme expérience polysensorielle spécifiante du corps propre (Ph. Rochat), est aussi celui que donne D. Anzieu pour rendre compte des enjeux réflexifs qui sous-tendent l'établissement du « Moi-peau » :

*« Le tactile en effet fournit à la fois une perception "externe" et une perception "interne". (...) Cette bipolarité du tactile fait l'objet d'une exploration active de la part de l'enfant : avec son doigt, il touche volontairement des parties de son corps, il porte le pouce ou le gros orteil à sa bouche, expérimentant simultanément ainsi les positions complémentaires de l'objet et du sujet. On peut penser que ce dédoublement inhérent aux sensations tactiles prépare le dédoublement réflexif du Moi conscient venu s'étayer sur l'expérience tactile. »*³³²

Ainsi, les notions de corps propre et de « Moi-peau », en tant qu'elles rassemblent sous une forme réflexive les expériences précoces les plus significatives³³³, mettent toutes deux l'accent sur l'importance du rôle de la peau et de la sensorialité dans la constitution d'un

³³⁰ *Ibid.* p. 45.

³³¹ R. ROUSSILLON (2007), « Le Moi-peau et la réflexivité », in *Le Carnet Psy*, n°118, Paris, Editions Cazaubon, p. 24.

³³² D. ANZIEU (1985), *Le Moi-peau*, Dunod, 1995, p. 107.

³³³ R. ROUSSILLON (2007), *op. cit.* p. 24.

miroir tactile. Bien sûr, comme nous l'avons souligné pour la capacité à se sentir, celui-ci suppose, comme pour le miroir visuel, que le bébé apprenne « à (se) sentir à partir de la manière dont il est senti par son environnement premier »³³⁴, de même qu'il apprendra à se voir ou à s'entendre à partir de la manière dont il est vu et entendu.

D'autre part, ces différentes étapes permettent de considérer comment les premières formes réflexives issues du miroir tactile, alors « signifiées » par l'environnement, pourront au fur et à mesure du développement précoce s'intégrer dans les autres formes de miroir (visuel, auditif) et ce, parallèlement à la mise en place d'une réflexivité interne de plus en plus élaborée.

En ce sens, l'établissement vers l'âge de 18 mois, d'une coconscience de soi et d'autrui où l'enfant commence « à incorporer son propre regard à celui d'autrui »³³⁵, rend compte autrement de la façon dont le bébé intériorise la fonction réflexive de l'objet, condition à partir de laquelle l'enfant pourra se reconnaître dans le miroir.

Avant de reprendre l'apport de Winnicott sur le rôle du miroir de la mère dans le développement de l'enfant, nous allons nous intéresser à présent au « stade du miroir » chez Lacan, et confronter sa conception à la lumière des travaux des psychologues sur le miroir.

3.1.5 Le stade du miroir³³⁶ (J. Lacan) :

Constituant un des apports majeurs de J. Lacan, le stade du miroir marque un tournant dans l'histoire de la pensée psychanalytique. D'abord exposé en 1936 lors du congrès international de psychanalyse de Marienbad, il sera repris lors d'une communication en 1949, publié dans la *Revue Française de Psychanalyse* avant de paraître dans *les Ecrits* (1966). Le stade du miroir s'appuie sur un certain nombre de données expérimentales issues de la psychologie de l'enfant mais également de l'éthologie animale, sur le rôle de la perception visuelle du semblable dans la maturation et la structuration biologique³³⁷. Mais c'est surtout à

³³⁴ *Ibid.* p. 26.

³³⁵ Ph. ROCHAT (2003), *op. cit.* p. 45.

³³⁶ J. LACAN (1949), « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », in *Les Ecrits*, Paris, Le Seuil, 1966, pp. 89-97.

³³⁷ J. LAPLANCHE, J.-B. PONTALIS (1967), *op. cit.* p. 452.

partir des observations d'Henri Wallon³³⁸ que Lacan puise son inspiration pour cerner ce moment fondateur où le bébé rencontre son image dans le miroir.

Dans ce texte à la fois court et dense, l'auteur développe un certain nombre de réflexions sur l'impact que produit la reconnaissance du sujet dans le miroir et, spécifiquement sur les transformations psychiques internes opérées par ce stade de l'évolution de l'enfant. Avant d'entrer plus avant dans la compréhension critique de cet article, quelques remarques préalables sur l'âge du « stade du miroir ». S'appuyant sur la littérature de l'époque, Lacan situe cet événement entre 6 et 18 mois³³⁹, or l'on sait depuis Zazzo et la fameuse expérience de la tache que l'enfant ne parvient à se reconnaître dans le miroir ou en tout cas à s'attribuer sa propre image spéculaire, qu'à partir de l'âge de 18 mois pour les sujets les plus précoces. Si à l'âge de 6 mois, le bébé commence, selon Wallon, à faire un lien entre l'objet et son image réfléchi, par exemple lorsqu'il se retourne et sourit à son père aperçu dans le miroir, ce comportement ne prouve pas encore le moment de la reconnaissance de soi. D'ailleurs R. Zazzo relève une erreur de référence. Pour lui, Lacan se trompe d'auteur, il ne s'agit pas de Baldwin mais de Darwin, de même qu'il se trompe sur l'âge, il ne s'agit pas de 6 mois mais de 9 mois... Ceci étant, précise-t-il, cette observation ne relève pas d'une reconnaissance explicite mais plutôt d'une association, l'associationnisme étant le courant théorique dominant des psychologues de l'époque, et que par ailleurs, comme l'écrit R. Zazzo, ce témoignage ne permet pas de savoir si au moment de l'observation, l'enfant se trouvait seul devant le miroir ou avec son père.

Même s'il on passe de « 6 à 9 mois » comme par « effet de miroir » dit Zazzo, il n'en demeure pas moins qu'à cet âge là, l'enfant s'inscrit encore dans le registre de « l'illusion spéculaire », illusion suivant laquelle la connaissance visuelle de soi est vécue comme une donnée immédiate de la perception. Selon ses propres observations, à cet âge, l'enfant commence à exprimer des mouvements en direction du miroir. On sait aussi que c'est à ce moment du développement (entre 9 et 10 mois) qu'il découvre le synchronisme du miroir où « sans le savoir, il coordonne, pour chaque partie de son corps, ses sensations corporelles avec l'image visuelle correspondante. »³⁴⁰

³³⁸ H. WALLON (1931), « Le corps propre et son image extéroceptive », in *Les origines du caractère chez l'enfant*, op. cit. pp. 218-237.

³³⁹ « Dans le texte le plus tardif (congrès de Zurich, 1949) l'expression "dès l'âge de 6 mois" est devenue : "de 6 jusqu'à l'âge de 18 mois", sans qu'on sache très bien si Lacan désigne ainsi la durée du stade où la fourchette à l'intérieur de laquelle l'illumination pouvait se produire, variable d'un enfant à l'autre. » R. ZAZZO (1993), *Reflets de miroirs et autres doubles*, Paris, P.U.F., p. 175.

³⁴⁰ A.-M. FONTAINE (1992), op. cit. p. 51.

Ainsi, pour René Zazzo, l'apport de Lacan, qui se fonde sur un « oui dire », vaut surtout pour l'originalité de l'explication qu'il en donne pour éclairer le problème de l'identification et la formation du moi.

Que dit Lacan ? Que le stade du miroir correspond à une identification au sens analytique du terme, c'est-à-dire à une transformation interne du sujet quand il se trouve en position d'assumer une image :

« L'assomption jubilatoire de son image spéculaire par l'être encore plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage qu'est le petit homme à ce stade infans, nous paraîtra dès lors manifester en une situation exemplaire la matrice symbolique où le je se précipite en une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre. Et que le langage ne lui restitue dans l'universel sa fonction de sujet. »³⁴¹

Ainsi conçu, le stade du miroir correspond à ce moment fondamental du développement où le sujet émerge à lui-même, grâce à l'image spéculaire, sous une forme unifiée et différenciée. L'image spéculaire se donne ici comme une « gestalt », une forme prégnante « constituante plus que constituée », qui modèle l'organisation du moi. Cette image apparaît également dans ce moment de jubilation sur un mode idéal, en exerçant chez le sujet une sorte de captation fascinante. Lacan insiste sur le fait que cette forme spécifique introduit une discordance entre l'image spéculaire et la réalité à laquelle elle se réfère, écart que le « je » ne pourra résoudre qu'asymptotiquement. L'image du corps éprouvé ou le sentiment du corps propre se trouve, dans le stade du miroir, supplantée par l'image spéculaire, laquelle « symbolise la permanence mentale du je en même temps qu'elle préfigure sa destination aliénante ».

A partir de ces réflexions, l'on retiendra trois conséquences du stade du miroir sur le « rapport à soi » :

1- La rencontre de l'enfant avec sa propre image spéculaire introduit pour Lacan un nouveau rapport à soi sur le modèle de l'image du corps telle qu'elle est reflétée par le miroir.

³⁴¹ J. LACAN (1949), *op. cit.* p. 90.

2- Ce rapport à soi marque une rupture dans le développement psychique et la construction identitaire, en succédant à un rapport à soi établi sur la base de la sensibilité proprioceptive et le sentiment du corps propre.

3- L'écart introduit par l'émergence de ce nouveau rapport à soi, tout en assurant une permanence mentale du je, instaure du même coup un rapport d'aliénation à l'image de soi et ou du semblable, rapport qui spécifie par ailleurs le fonctionnement imaginaire du moi. Le moi, « lieu de méconnaissance », est réduit à une image, à un leurre, à l'inverse du sujet qui se réfère au langage et au symbolique.

R. Cahn écrit que « le miroir (...) figure ce premier rapport à soi qui est irrémédiablement et à jamais un rapport à un autre, une séparation », pour ajouter aussitôt qu'en se précipitant « en une forme primordiale », le « je » ne peut préexister à lui-même « et ne peut donc, en bonne logique, être aliéné à lui-même en un tel mouvement. »³⁴²

Pour autant, ce que nous comprenons de la pensée de Lacan c'est comment l'image spéculaire s'impose du dehors comme un nouveau rapport à soi désormais imaginaire, qui « objective » ou aliène l'identité à cette image et à l'image du semblable. Dans son commentaire du stade du miroir, Maurice Merleau-Ponty explicite ce passage :

« ...je ne suis plus ce que je me sentais être immédiatement, je suis cette image de moi que m'offre le miroir (...). « Du coup, je quitte la réalité de mon moi vécu pour me référer constamment à ce moi-idéal, fictif ou imaginaire dont l'image spéculaire est la première ébauche. En ce sens, je suis arraché à moi-même, et l'image du miroir me prépare à une aliénation plus grave encore, qui sera l'aliénation par autrui. »³⁴³

Enfin, si le stade du miroir témoigne de ce moment structural où le je advient à lui-même comme un autre, l'investissement de l'image spéculaire est aussi l'occasion, en ce qu'elle anticipe pour le sujet une première forme unifiée de soi, d'un rassemblement interne constitutif d'une première ébauche du moi :

³⁴² R. CAHN (1991), « Du sujet », Rapport au LI^o Congrès des psychanalystes de langue française des pays romans, in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 55, n^o6, P.U.F., p. 1389.

³⁴³ M. MERLEAU-PONTY (1975), *Les relations à autrui chez l'enfant*, Paris, Ed. Les cours de la Sorbonne, pp. 55-57.

« *Le stade du miroir est un drame dont la poussée interne se précipite de l'insuffisance à l'anticipation – et qui pour le sujet, pris au leurre de l'identification spatiale, machine les fantasmes qui se succèdent d'une image morcelée du corps à une forme que nous appellerons orthopédique de sa totalité, - et à l'armure enfin assumée d'une identité aliénante.* »³⁴⁴

En considérant le stade du miroir à la lumière des observations des psychologues, nous remarquons que Lacan « condense » en un même « moment » le rassemblement de l'image morcelée du corps avec l'acte de reconnaissance du sujet dans le miroir, « signalée par la mimique illuminatoire du *Aha Erlebnis...* »³⁴⁵ Les travaux de R. Zazzo, d'A.-M. Fontaine mais aussi ceux d'autres auteurs qui sont parvenus aux mêmes résultats, ne permettent plus de soutenir une coïncidence entre ces deux événements mais suggèrent au contraire une succession dans le temps. Le premier temps correspond aux premières explorations des concordances entre le reflet et le modèle, qui débouchent sur la découverte du synchronisme du miroir (vers 9-10 mois selon A.-M. Fontaine, 1992), tandis que le second correspond à l'identification du sujet à sa propre image spéculaire mise en évidence par l'épreuve de la tache (entre 16 et 30 mois selon R. Zazzo, 1993).

Ainsi donc le stade du miroir associe deux moments différents du développement, l'un axé sur l'unification et la coordination de l'image corporelle, l'autre sur la reconnaissance effective de soi dans le miroir, ce qui par ailleurs rend caduque la notion de stade. Comme on l'a vu plus haut, la découverte de l'image de soi s'inscrit dans un processus qui comprend en réalité toute une série d'étapes, depuis l'intérêt que manifeste l'enfant pour le miroir jusqu'à l'acquisition vers 6, 7 ans (R. Zazzo) d'une image de soi invariante³⁴⁶. Ces recherches révèlent une gradation dans la découverte de la connaissance visuelle de soi là où Lacan, insiste à l'inverse sur son caractère spontané.

³⁴⁴ J. LACAN (1949), *op. cit.*, pp. 93-94.

³⁴⁵ *Ibid.* p. 89.

³⁴⁶ A.-M. Fontaine va plus loin encore. Selon elle, la compréhension des capacités réfléchissantes du miroir reste fragile jusqu' à 8-9 ans, âge à partir duquel l'enfant consolide cette connaissance par le raisonnement.

3.1.6 Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant³⁴⁷ (D. W. Winnicott) :

L'apport de Winnicott concernant le rôle du miroir de l'objet dans le développement de l'enfant, permet d'élargir de façon considérable la compréhension du stade du miroir. A la différence de Lacan, Winnicott met en perspective le lien entre le miroir et le visage maternel. Partant de l'indifférenciation de l'enfant et de son environnement et du rôle essentiel que celui-ci joue dans son développement, il s'interroge sur ce que voit le bébé quand il regarde le visage de sa mère. En général, dit l'auteur, ce qu'il voit c'est lui-même :

« ...la mère regarde le bébé et ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit. »³⁴⁸

Mais que voit-il lorsque la mère n'est plus en relation directe avec ce qu'elle voit, ou lorsque la mère ne peut réfléchir autre chose que ses propres états d'âme ?

Selon Winnicott les bébés qui se trouvent confrontés à l'expérience de ne pas recevoir en retour ce qu'eux-mêmes sont en train de donner, regardent mais ne se voient pas eux-mêmes. Cet état a pour conséquence une perte de la créativité chez le bébé, qui cherchera un moyen pour que son environnement réfléchisse quelque chose de lui-même. Il peut également se tenir à l'idée que ce qu'il voit, quand il regarde, c'est le visage de la mère. Autrement dit, poursuit Winnicott, « le visage de la mère n'est alors pas un miroir (...) la perception prend la place de l'aperception. Elle se substitue à ce qui aurait pu être un échange significatif avec le monde, un processus à double direction où l'enrichissement du soi alterne avec la découverte de la signification dans le monde des choses vues. »³⁴⁹ Aussi, lorsque la mère ne peut répondre à ce besoin du bébé d'être reflété, autrement dit lorsque le visage de la mère se fige ou que son humeur s'affirme, dit Winnicott, le bébé « organise un retrait ou ne regarde rien (...) le miroir devient une chose qu'on peut regarder, mais dans laquelle on n'a pas à se regarder. »³⁵⁰

³⁴⁷ D. W. WINNICOTT (1971), « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant », in *Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard, 1995, pp. 153-162.

³⁴⁸ *Ibid.* p. 155.

³⁴⁹ *Ibid.* p. 155.

³⁵⁰ *Ibid.* p. 156.

Mais si le visage maternel ne reflète rien, est-ce à dire pour autant que le bébé ne l'investit pas comme miroir ? La découverte des neurones miroirs (G. Rizzolatti) et les travaux qui s'en inspirent, suggèrent au contraire que l'investissement précoce du double ne permet pas encore au bébé de différencier les moments où sa mère le reflète de ceux où elle ne le reflète pas (G. Gergely). Pour le dire autrement, tant que le bébé n'a pas signifié subjectivement la fonction réflexive de l'objet, le visage maternel *investi* « ne peut pas ne pas refléter ».

Le bébé peut se trouver par conséquent « contraint » de prendre pour soi ce que le visage maternel exprimera³⁵¹. Ainsi, à la différence de Lacan, Winnicott nous amène à penser que pour se voir lui-même, non seulement le bébé doit pouvoir être vu par la mère mais que cette dernière doit également lui refléter ce qu'il lui a donné. De même que, poursuit Winnicott, « nous constatons que la petite fille normale, quand elle étudie son propre visage dans le miroir, est en train de se réassurer, parce que c'est l'image de la mère qui est là et que la mère peut la voir et, enfin, que la mère est en rapport avec elle. »³⁵²

Le rapport au miroir convoque ici le rapport au visage maternel investi dans sa fonction réflexive, ce qui signifie que l'image dans le miroir n'est rien en dehors de la fonction réflexive de l'objet qui la porte.

Tandis que pour Lacan, le miroir est surtout pensé dans son rapport à l'image spéculaire, pour Winnicott, le miroir est d'abord un miroir vivant, tout entier imprégné des mouvements affectifs de l'objet. Cette différence fondamentale éclaire autrement la signification du stade du miroir, en ce sens que son émergence autour de 18 mois ne peut suffire à elle seule pour rendre compte de ce moment mutatif où le « je » advient à lui-même dans son rapport à l'image spéculaire. La reconnaissance de soi dans le miroir suppose donc plusieurs étapes au sein desquelles l'investissement du visage maternel occupe une place déterminante : ce que voit le bébé dans le miroir dépend de la manière dont il a pu se voir dans le visage maternel.

Critiquant le stade du miroir de Lacan, Sami-Ali écrit :

« ...l'expérience de reconnaissance de soi dans le miroir, loin d'être pour le sujet incarné un point de départ absolu, marque plutôt l'aboutissement des identifications précoces de l'enfant à la figure maternelle. Sans doute le sujet se reconnaît-il dans le

³⁵¹ Ces remarques rejoignent les réflexions de R. Roussillon sur l'illusion négative de soi, et sur les aspects dérégulateurs et aliénants de l'instance « auto », lorsque l'objet échoue dans sa capacité à réfléchir de façon suffisamment adéquate les mouvements psychiques du sujet. Cf. *Supra*, R. ROUSSILLON (2007), *op. cit.* p. 87.

³⁵² *Ibid.* p. 156.

*miroir en son intégrité corporelle, encore faut-il savoir comment cette première reconnaissance est possible et à quelles conditions elle est possible – questions auxquelles la théorie du stade du miroir ne donne pas de réponses. »*³⁵³

Ainsi, l'on peut comprendre le stade du miroir comme ce moment de rencontre entre un premier type de rapport à soi, construit historiquement à partir des modalités du rapport à l'autre conçu et investi comme miroir de soi et son actualisation transférentielle à travers l'image spéculaire. A partir des remarques de Sami-Ali et de Winnicott, on peut donc préciser que le « stade du miroir » décrit par Lacan, en se situant plus tard dans le développement, suppose que l'enfant ait découvert la fonction miroir du visage maternel.

Lorsque le bébé se voit dans le visage maternel, tout porte à croire en tout cas au début, qu'il ne distingue pas encore l'objet de sa fonction miroir. Il s'agirait plutôt à ce stade d'une identification primaire : le bébé est en relation directe avec ce qu'il voit, il « est » l'objet, c'est le temps de l'illusion spéculaire. Au contraire, le « stade du miroir », bien que précipitant les éléments de la relation à l'objet-miroir premier, ne peut advenir que si la fonction réflexive de l'objet a été découverte, que si le sujet peut se voir avec les yeux de l'objet en train de se voir dans le miroir. Mais nous devons aussitôt ajouter que la découverte de l'image spéculaire comme reflet de soi, correspondant à la découverte de la fonction réflexive de l'objet, ne fait pas disparaître l'illusion spéculaire. Comme le suggère R. Zazzo, celle-ci continue de se produire au-delà de la reconnaissance de soi dans le miroir, ce dont témoignent les hésitations à propos du caractère invisible du visage.

Cet éclairage permet, à condition toutefois que la mère ait pu suffisamment jouer son rôle de miroir premier, de relativiser la conception suivant laquelle le stade du miroir instaure, à travers « l'assomption jubilatoire de sa propre image spéculaire » (J. Lacan, 1949), un rapport à soi aliénant. En effet, l'existence de plusieurs temps successifs dans le processus de reconnaissance de soi, associée à la persistance de l'illusion spéculaire au-delà du stade du miroir, invite à penser ce moment du développement comme un moment transitionnel, de sorte que, grâce à l'illusion spéculaire, le sujet peut continuer à se voir lui-même dans l'objet tout en se découvrant comme un autre, « un autre pas comme les autres ». De même, lorsque l'enfant se reconnaît dans le miroir, il reconnaît déjà depuis un certain temps le reflet de sa mère, ce qui nous invite à penser qu'il se découvre lui-même comme autre sur fond d'une image familière.

³⁵³ SAMI-ALI (1974), *L'espace imaginaire*, Paris, Gallimard, 1982, pp.56-57.

Aussi, la dimension d'étrangeté que revêt l'image spéculaire en s'imposant au sujet du dehors, constituera « une preuve par l'image », une confirmation de la découverte de la fonction réflexive de l'objet et donc de son altérité. Sami-Ali écrit à ce propos :

« ...l'image spéculaire ne crée pas l'altérité, elle confirme le sujet dans son altérité primordiale qui naît des vicissitudes de la perception du visage de l'autre. »³⁵⁴

En admettant progressivement cette image comme la sienne, en acceptant d'endosser ce qu'il voit comme faisant partie de lui-même, le sujet reconnaît également l'altérité au cœur de son identité, il reconnaît qu'il est un autre, non pas un autre auquel il s'aliène mais un autre lui-même avec lequel il peut dialoguer, un « double transitionnel » à travers lequel il peut se reconnaître simultanément comme même et comme autre.

3.1.7 Une théorie du visage (Sami-Ali) :

Les travaux de Sami-Ali sur le lien entre le visage maternel et le miroir apportent un complément précieux à ce qui précède. Dans son ouvrage *Corps réel, corps imaginaire* l'auteur propose, après Wallon, Lacan et Winnicott, une théorie du visage qui retrace les étapes constitutives du processus de reconnaissance de soi³⁵⁵.

Invisible par essence, « le visage, écrit Sami-Ali, c'est d'abord une donnée du monde extérieur qu'un vide, au niveau de l'image du corps, signifie de la façon la plus surprenante. »³⁵⁶ Dépourvu de visage à la naissance, ce n'est qu'à partir de 3 mois, c'est-à-dire au moment de la mise en place de la vision binoculaire que le bébé devient le visage de la mère. Nous sommes ici en totale cohérence avec ce qu'écrivent R. Zazzo sur l'illusion spéculaire³⁵⁷ et Winnicott sur le visage maternel comme précurseur du stade du miroir : « Objet d'identification primaire, celui-ci coïncide si parfaitement avec le champ visuel

³⁵⁴ SAMI-ALI (1977), « Corps et narcissisme : une théorie du visage », in *Corps réel, corps imaginaire*, Paris, Dunod, p. 137.

³⁵⁵ *Ibid.* pp. 117-150.

³⁵⁶ *Ibid.* p. 119.

³⁵⁷ « Dès l'âge où la capacité visuelle existe, dès le moment où l'enfant voit, il se voit dans le miroir », R. ZAZZO, *op. cit.* p. 161.

immédiat que voir et être vu, vision et organe de vision deviennent indiscernables »³⁵⁸, de même l'on serait tenté d'ajouter que miroir et reflet, objet et soi se confondent. Dans cette seconde étape du processus de reconnaissance de soi, le visage du bébé coïncide avec le visage de la mère. Ainsi, le premier visage du sujet est d'abord le visage d'un autre, un autre rencontré comme même mais qui devra secondairement être reconnu comme autre :

*« Non pas autre en soi ou par rapport à soi, ce qui impliquerait une connaissance encore inexistante de soi, mais autre relativement à d'autres qui paraissent maintenant comme étrangers. »*³⁵⁹

Ce moment du développement est marqué en effet par l'avènement de l'angoisse du huitième mois, où l'étranger, écrit Sami-Ali, n'est autre que le sujet lui-même.

*« L'angoisse du huitième mois, quand elle vient à se produire, trahit cette double constitution de l'autre comme autre et de soi comme autre de cet autre. »*³⁶⁰

L'altérité n'est plus assimilée au moi mais perçue comme étrangère à soi du dehors, en l'occurrence lorsque le bébé perçoit une différence entre le visage de sa mère auquel il s'identifie et les autres visages, mais également du dedans, lorsque, fort de cette expérience, le bébé pourra « envisager » son propre visage comme « différent de celui de sa mère »³⁶¹.

Pour Sami-Ali, la reconnaissance de l'altérité interne passe par la reconnaissance de l'altérité de l'objet. Ce processus s'appuie sur la projection qui succède à l'identification et aboutit à une délimitation des espaces du dedans et du dehors. L'altérité à soi est perçue en même temps que mise à l'écart par la projection :

« L'angoisse du huitième mois marque le moment où l'identification au visage de la mère cède à une projection qui, en même temps que la différence, introduit la distance avec un autre soi-même. D'où la foncière identité du familier et de l'étrange qu'un

³⁵⁸ SAMI-ALI (1977), *op. cit.* p. 124.

³⁵⁹ SAMI-ALI (1977), *op. cit.* p. 131.

³⁶⁰ *Ibid.* p. 131.

³⁶¹ *Ibid.* p. 131.

sentiment d'inquiétude révèle toutes les fois que s'opère l'objectivation incertaine du visage de l'autre. »³⁶²

Reconnaître comme autre ce à quoi le sujet s'était d'abord identifié ne manque pas de susciter des affects d'inquiétante étrangeté. Cette découverte introduit un écart à l'intérieur de soi, écart que l'on retrouve dans ce moment du développement où le sujet est sur le point d'assumer sa propre image spéculaire :

« L'expérience du miroir met d'emblée le sujet aux prises avec un autre, un autre qui n'est pas encore soi-même. »³⁶³

Sami-Ali introduit ici une seconde boucle qui finalise le processus de reconnaissance de soi. La découverte du visage maternel comme autre conduit réciproquement le sujet, dans le mouvement identificatoire qui l'unit à sa propre image spéculaire, à faire l'expérience d'être l'autre de l'autre. Ici, l'identité s'affirme à partir d'une double négation : « Je suis autre que l'autre donc je suis moi-même. »³⁶⁴ Cette trajectoire identitaire qui s'étaye sur le rapport au visage maternel, en transitant par la rencontre de l'image dans le miroir, procède de plusieurs mécanismes successifs, identificatoires et projectifs, qui s'inscrivent plus largement dans le mécanisme du double retournement.

Reprenons les trois étapes constitutives du processus de reconnaissance de soi chez Sami-Ali :

1- Premier temps : le visage maternel est investi comme objet d'identification primaire ; « je suis l'objet, je suis moi », le rapport du sujet à l'objet est marqué par une relation d'identité, par une coïncidence parfaite.

2- Deuxième temps : le visage maternel est perçu comme différent des autres et commence à « découvrir » son altérité. L'énoncé « je suis moi » se retourne en « je suis autre » et se décline en « je suis autre que moi » et « je suis autre que l'autre ».

3- Troisième temps : non seulement le visage maternel est perçu comme autre mais il est découvert comme autre. Cette découverte conduit le sujet à l'opération suivante (second retournement) : « Je ne suis pas l'autre mais l'autre de l'autre, autrement dit je suis moi-

³⁶² *Ibid.* p. 132.

³⁶³ *Ibid.* p. 137.

³⁶⁴ *Ibid.* p. 138.

même ». Mais alors que veut dire être soi-même ? Sami-Ali soutient que « ce moi-même que le miroir capte dans son illusoire réalité est de nouveau un autre. »³⁶⁵ Ainsi, l'expérience du miroir se caractérisera par « une désidentification du visage de la mère, suivie d'une identification à un autre visage qui est le sien propre. »³⁶⁶

Cette position, qui se réfère également aux observations du comportement de l'enfant devant le miroir, semble importante à resituer dans le champ plus large de la relation à l'objet-double et à sa fonction miroir, champ à partir duquel s'enracine l'expérience du miroir. Pour le dire autrement, le rapport à l'image spéculaire ne peut être pensé indépendamment de l'histoire du rapport à l'objet investi dans sa fonction réflexive, et du mouvement transférentiel dans lequel il s'inscrit : le comportement du sujet face au miroir reflète, comme l'a bien montré Cléopâtre Athanassiou-Popesco, « celui qu'il adopte face à son miroir intérieur »³⁶⁷, ajoutons face à l'objet investi comme miroir de soi. Le fait que le rapport au miroir actualise les particularités du miroir psychique, lui confère un certain relief, au-delà des spécificités qui le caractérisent dans l'ici et maintenant (matérialisation, extériorisation, synthèse de l'image du corps propre sous une forme visuelle). On peut rapprocher cette dimension de profondeur à la pensée de Winnicott lorsqu'il écrit que « c'est principalement dans son sens figuré que le miroir prend son importance. »³⁶⁸ C'est en ce sens que l'expérience du miroir recèle une dimension symbolique et suppose un objet-tiers comme le souligne André Green³⁶⁹.

Ainsi l'on peut se demander comment, à travers *l'expérience du miroir*, l'identification au visage maternel s'accorde-t-elle au visage du sujet, ce qui renverrait non pas à un jeu d'identification et de désidentification où le visage du sujet se substituerait au visage maternel, mais davantage à une introjection. La question de l'introjection permet de penser comment le visage maternel et les représentations qu'il véhicule « s'effacent », en appui sur un mécanisme d'hallucination négative, pour laisser advenir le visage du sujet (Cf. *Supra*, 2.1.2.1). Comment l'altérité fondatrice de soi d'abord attribuée à l'objet parvient-elle à être « suffisamment » reconnue comme soi ? Autrement dit comment l'objet soutient-il du dedans la reconnaissance de soi ? C. Athanassiou-Popesco écrit :

³⁶⁵ *Ibid.* p. 138.

³⁶⁶ *Ibid.* p. 138.

³⁶⁷ C. ATHANASSIOU-POPESCO (2006), *Représentation et miroir, Essai psychanalytique sur la naissance de la représentation et son rapport avec l'image observée dans le miroir*, Paris, Edition Popesco, p. 6.

³⁶⁸ D. W. WINNICOTT (1971), *op. cit.* p. 162.

³⁶⁹ « ...on oublie toujours que la constitution du couple de l'image et de l'objet nécessite l'élément tiers que représente le miroir lui-même. », A. GREEN (1974), « L'analyste, la symbolisation et l'absence », in *Nouvelle revue de Psychanalyse*, Paris, Gallimard, p. 243.

« *Lorsqu'il se regarde, [le sujet] ne "voit" pas que lui-même : il voit l'objet qui porte son image.* »³⁷⁰

En convoquant les particularités de l'histoire du lien à l'objet-double ainsi que ses modalités d'intériorisation, ces questions permettent d'entrevoir les conditions de possibilité d'un « rapport à soi symbolique », au sein duquel le sujet peut dépasser le paradoxe d'une identité fondée sur l'altérité.

Cette nouvelle donne de la subjectivité, mise en perspective ici par l'expérience du miroir, précise la nouvelle tâche qui s'impose à l'identité. Si « Je est un autre », le sujet n'aura d'autre choix que de symboliser l'écart interne vécu comme une « altérité à soi » qui menace de le rendre autre, ce qui revient à « tolérer » cette part de soi qui lui échappe.

Avant de clore cette partie sur le miroir, reprenons la lecture que propose C. Athanassiou-Popesco des travaux d'A.-M. Fontaine sur le miroir.

3.1.8 Représentation et Miroir (C. Athanassiou-Popesco) :

Dans son ouvrage *Représentation et miroir*, cet auteur croise les observations des psychologues sur le comportement de l'enfant devant le miroir au cours du développement avec les données issues de l'expérience psychanalytique. Au-delà des correspondances établies entre ces deux points de vue, l'originalité de sa démarche tient à l'hypothèse suivante :

« *Le comportement humain devant un miroir "reflète" celui qu'il adopte devant son miroir intérieur, porteur de l'ensemble des représentations qu'il se fait du monde non seulement au-dehors, mais aussi au-dedans de lui-même.* »³⁷¹

Pour C. Athanassiou-Popesco, le miroir est « cet objet qui reprend à son compte la fonction primitive de l'œil maternel de renvoyer l'image de lui-même à son enfant. »³⁷² Tant

³⁷⁰ C. ATHANASSIOU-POPESCO (2006), *op. cit.* p. 126.

³⁷¹ *Ibid.* p. 6.

³⁷² *Ibid.* p. 26.

que le bébé n'a pas construit une représentation de sa mère au fond de lui, tant qu'il ne la rencontre pas en lui-même de façon concrète, il ne peut se regarder lui-même dans le miroir :

« Aussi lorsque l'enfant peut se reconnaître dans le miroir, il témoigne de la réussite d'un processus introjectif par lequel il a fait sienne la capacité maternelle de porter son image. Autrement dit, il s'est identifié à une mère qui le regarde. »³⁷³

Cette approche, qui poursuit les intuitions de Winnicott, éclaire les mécanismes en jeu dans la constitution du miroir psychique interne. Reprenons les commentaires qu'en fait l'auteur à partir des différentes étapes qui conduisent à la reconnaissance de soi.

C. Athanassiou-Popesco note, à partir des observations d'A.-M. Fontaine, qu'entre 1 et 4 mois, période qui correspond à la « préoccupation maternelle primaire » (D. W. Winnicott, 1956), l'enfant s'agite, grimace, vocalise, lorsqu'il est en position couchée, ce qui n'est pas le cas en position assise. Ceci montre que les premiers temps, le bébé a besoin des mêmes repères et donc du même fond pour appréhender l'image dans le miroir, il a besoin de cet « ensemble forme-fond » pour investir l'objet. C'est en se collant ou en s'agrippant à sa mère que le bébé pourra se sentir lui-même. Nous pourrions dire que fond et forme de soi se confondent et que probablement, l'enjeu psychique du moment est de se constituer, à partir des premiers contacts corporels avec l'objet, un fond continu, une « peau commune » (D. Anzieu) à l'origine d'un premier sentiment de soi.

Plus tard, entre 6 et 12 mois, lorsque l'enfant parvient à élaborer un sentiment de soi sur la base de ces expériences précoces, ce fond continu pourra commencer à s'effacer sans toutefois disparaître, pour laisser place à une forme différenciée de l'objet. Cette première forme de continuité identitaire, qui correspond à la période de développement où le bébé rassemble les différentes parties de son corps, ressenties jusqu'alors comme dispersées et non intégrées, se repèrent dans les observations qui mettent en scène le bébé en train d'adresser à l'image qu'il voit dans le miroir, des sourires, des vocalises ou des caresses. La découverte du réalisme du miroir sous-tend l'illusion que le monde interne du bébé est là devant lui sous une forme concrète dans laquelle il se projette³⁷⁴.

Ainsi, non seulement le miroir reflète le comportement vis-à-vis de son objet interne mais il incarne dans l'espace du dehors ce qui précisément se construit au-dedans. Lorsque

³⁷³ *Ibid.* p. 50.

³⁷⁴ *Ibid.* p. 42.

l'enfant rencontre son image dans le miroir, « il retrouve au dehors ces objets internes qui forment les briques même de la constitution de son moi »³⁷⁵.

Nous sommes ici au plus près d'un processus en trouvé / créé à l'origine de l'illusion. Le reflet du miroir qui vaut pour représentation est investi comme une perception vivante de soi : le sujet perçoit qu'il (se) représente et (se) représente ce qu'il perçoit, il trouve / crée l'image dans le miroir comme un double de soi³⁷⁶. Il a alors pour la première fois l'illusion d'être son image. C'est la raison pour laquelle, selon l'auteur, le bébé jubile.

*« Cette jubilation est nourrie par la croyance magique qui naît de cette expérience : il ne perdra jamais son objet ; quoiqu'il arrive au dehors, il le retrouvera toujours aussi immédiatement présent qu'il l'aurait désiré, au-dedans de lui-même. »*³⁷⁷

La découverte au-dehors d'une représentation concrète de soi portée par l'objet-miroir (dans le sens matériel et humain) instaure au-dedans les bases d'un miroir interne et, avec lui, l'assurance de pouvoir se rendre présent à soi-même, de faire l'expérience d'une permanence interne de soi.

Vers 9-10 mois l'enfant commence à s'intéresser à ce qu'il y a derrière le miroir. Il se retourne vers la personne qui est derrière lui puis se retourne pour aller voir derrière le miroir. Qu'exprime l'enfant par cette conduite, se demande l'auteur ? Ce comportement, qui s'observe selon A.-M. Fontaine jusqu'à 16 mois, traduirait chez l'enfant une première forme d'appréhension de l'aspect immatériel qui caractérise toute représentation :

*« La preuve de cette capacité de représentation ou de symbolisation, est l'aller-retour de la tête ou du regard de l'enfant qui établit inmanquablement de la sorte un rapport entre deux éléments dans leur différence. L'un existe dans la réalité et l'autre n'existe que comme une image du précédent. C'est ainsi que s'établit non sans peine, dans le monde interne un monde de représentations. »*³⁷⁸

³⁷⁵ *Ibid.* p. 43.

³⁷⁶ « Le reflet du miroir, est, de toutes nos images, celle qui ressemble le plus à une perception réelle, c'est une "quasi-présence" dit René Zazzo », A.-M. FONTAINE (1992), *op. cit.* p. 19.

³⁷⁷ C. ATHANASSIOU-POPESCO (2006), *op. cit.* p. 43.

³⁷⁸ *Ibid.* p. 47.

Ce double retournement exprimerait dans sa forme la plus concrète l'opération psychique permettant de relier « l'objet du dehors et sa représentation au-dedans de lui. »³⁷⁹ Ce mécanisme renvoie à ce que nous avons proposé de désigner plus haut par la liaison identitaire, et qui consiste à maintenir de façon liée et séparée l'espace du dedans et l'espace du dehors.

Enfin, à partir de l'épreuve de la tache, vers 18 mois et au-delà, l'enfant accède à une représentation des parties invisibles de lui-même, ce qui signifie qu'il peut désormais reconnaître le caractère immatériel de l'image du miroir et concevoir son propre reflet comme une authentique représentation. Mais il ne s'agit pas ici d'une simple duplication de la représentation du dehors en une représentation au-dedans. C. Athanassiou-Popesco souligne que « l'utilisation du miroir comme accès aux parties invisibles du corps, peut être considérée comme la partie visible de l'iceberg : on ne voit pas qu'il existe, parallèlement un miroir psychique capable de renvoyer sur un écran interne le monde de la réalité »³⁸⁰.

Cette remarque nous fait saisir qu'au moment où l'enfant peut utiliser le miroir comme médiateur pour accéder à des parties invisibles de soi, c'est-à-dire au moment où il découvre sa fonction réflexive, il ne sait pas encore qu'il se voit lui-même à travers son propre miroir interne. Comme si le miroir interne, relayant au-dedans les aspects invisibles et méconnus du miroir externe, n'était pas perçu comme médiateur : le sujet voit le monde extérieur ou son monde intérieur à travers son miroir interne mais sans savoir qu'il se voit lui-même, comme dans l'illusion spéculaire. On retrouve ici les réflexions de Guy Lavallée à propos de l'écran psychique semi-transparent - constitué à partir de l'hallucination négative du visage maternel- permettant au sujet « de se voir lui-même voyant », processus qui conjoint sans les opposer perception et représentation.

Bien que s'inscrivant dans le champ de la représentation, la création d'un miroir intérieur ne fait pas disparaître cette particularité essentielle du miroir de s'effacer derrière le reflet, d'échapper, telle une tache aveugle, à la subjectivité. Ce qui amène à penser réciproquement que c'est à partir de ce point d'échappée que le miroir, par essence invisible, peut soutenir l'illusion narcissique de « se voir » dans son reflet, tout comme la mère devra effacer les particularités de sa subjectivité pour être « utilisée » comme miroir de soi. Le miroir rencontre ici une propriété fondamentale de la représentation, celle de refléter au-dedans aussi bien le monde interne que le monde externe du sujet.

³⁷⁹ *Ibid.* p. 48.

³⁸⁰ *Ibid.* p. 54.

Aussi, bien après l'identification à son image spéculaire, la relation au miroir externe permettra à l'enfant de retrouver au dehors son miroir interne et de ressaisir, grâce à cette externalisation, ses propres capacités réflexives. Ce qui signifie que l'identité s'externalise, prend forme dans son double puis s'intériorise avant de se redéployer dans le rapport à l'objet. Cette « respiration » entre externalisation et intériorisation marque particulièrement le comportement de l'enfant devant le miroir après 18 mois et ce, jusqu'à ce que le miroir soit relégué dans sa fonction utilitaire.

C. Athanassiou-Popesco souligne que le déclin de l'investissement du miroir met fin à la croyance en la concrétude du monde interne. L'enfant devra faire le deuil de la toute puissance de la satisfaction hallucinatoire et abandonner « l'illusion qu'un miroir fait exister au-dehors ce qui existe au-dedans ». Se « reconnaître » dans le miroir suppose donc de renoncer partiellement à l'illusion spéculaire et aux enjeux narcissiques qui l'accompagnent, de faire le deuil d'un objet exclusivement « miroir de soi ». Se représenter au-dedans à partir de ses propres capacités réflexives (tout en continuant à se voir en l'autre) nourrira en revanche l'illusion de ne plus être seul, d'être regardé par son propre miroir intérieur, de se sentir « porté » par ses objets intériorisés.

3.1.9 Conclusion :

Comme l'ont bien montré les psychologues, les études du comportement devant le miroir permettent de repérer expérimentalement la genèse de la représentation de soi, elles constituent également, d'un point de vue psychanalytique, une sorte de « miroir grossissant » pour appréhender les étapes qui aboutissent à la découverte de la fonction réflexive de l'objet, ce dont témoignent particulièrement les travaux de Sami-Ali et de Cléopâtre Athanassiou-Popesco. Ainsi, la richesse de leurs observations aide à penser comment le comportement devant le miroir « récapitule » la construction transitionnelle de l'identité par le double, en lui donnant une forme tangible, objectivable.

Par ailleurs, cette correspondance entre le miroir matériel et le miroir humain tel qu'il s'incarne dans le visage maternel, envisagé à partir des points de vue développemental et psychanalytique, amène au constat suivant lequel ce qu'on appelle miroir est d'abord le fait d'un processus psychique qui s'enracine dans l'intersubjectivité, *une rencontre* entre la capacité d'investir l'objet en double et la capacité réflexive de l'objet.

Avant de nous intéresser aux particularités de ce processus à partir des propositions de R. Roussillon sur « l'homosexualité primaire en double », retraçons brièvement ce qui nous apparaît comme l'essentiel des travaux psychanalytiques sur le double.

3.2 Figures et modalités du double :

De tout temps, le double n'a cessé de hanter la psyché humaine, en témoignent les traces laissées dans la mythologie, les arts, les religions et, plus récemment dans le champ du savoir scientifique. Sa présence dans tous les domaines de la culture en fait une thématique universelle et en même temps énigmatique, dès lors qu'on cherche à en cerner le sens. Cette difficulté peut être repérée à partir de la multiplicité des formes du double, marquée par le caractère inépuisable de ses figures. Pour autant, son caractère général n'en fait pas moins un thème profondément troublant et inquiétant.

Depuis son introduction dans la littérature psychanalytique, la compréhension du double s'est considérablement élargie, au point de recouvrir aujourd'hui d'innombrables formes, difficiles à rassembler sous la même notion. Le double est alors décrit dans un premier temps surtout autour de ses aspects défensifs et régulateurs, sans doute au détriment des formes potentiellement élaboratives et symbolisantes.

Par exemple, pour O. Rank³⁸¹ qui en recense les catégories dans la culture, les mythes, les religions et la psychopathologie, le double est d'abord considéré comme une assurance contre la disparition du moi, « un démenti énergique de la puissance de la mort ».

Dans « Les métamorphoses du double »³⁸², Anne Richter propose une réflexion stimulante sur le double avant d'en examiner les enjeux plus particulièrement dans la littérature fantastique. Loin du « connais-toi toi-même » qui a longtemps nourri la philosophie, le thème du double et le problème de la dualité qui s'y rattache y est présenté comme « la pierre d'achoppement de presque toutes les philosophies » en même temps que « le noyau magique de tous les arts »³⁸³. On pourrait le dire autrement, le double reflète le paradoxe de la pensée dès qu'elle concerne le sujet pensant, paradoxe que seul l'art et la

³⁸¹ O. RANK (1922), *Don Juan et le double*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.

³⁸² A. RICHTER (1995), « Les métamorphoses du double », in *Histoires de doubles : d'Hoffmann à Cortázar*, Bruxelles, Editions Complexe, pp. 9-24.

³⁸³ *Ibid.* p. 10.

création peuvent transfigurer. « Etre ou ne pas être ? Je ou un autre ? ». Pour Anne Richter la création s'efforce de trouver une réponse à ce qui, de la confusion initiale, cherche irrémédiablement à rejoindre l'unité.

Selon l'auteur, deux thèses s'affrontent sur cette question bien qu'à y regarder de plus près celles-ci finissent par se rejoindre : celle d'Otto Rank pour qui le double renvoie à la mort et celle de Clément Rosset correspondant à l'illusion, deux manifestations qui semblent se situer « hors de la vie ». Dans les deux cas poursuit-elle « il s'agit de maintenir les distances : ici et là, moi et le double sont choses à ne pas confondre. »³⁸⁴

Pour Anne Richter, c'est avec le romantisme allemand que le double prend une dimension tragique et fatale. Le *Doppelgänger*, mot allemand qui signifie littéralement « celui qui marche à côté, le compagnon de route » est assimilé à l'adversaire, à « l'ennemi déroutant qu'il faut combattre et détruire ». Avec le *Doppelgänger*, le monde se trouble et les apparences deviennent trompeuses comme on le verra chez Maupassant, Chamisso et Andersen. Le double imprègne tous les romantiques allemands au-delà de la littérature fantastique. Le monde est double et n'est que le produit de leur esprit dialoguant avec lui-même : la vraie vie est ailleurs.

Pour J. Goimard³⁸⁵, le thème du double est en fait un thème double, qu'il sépare en deux grandes modalités opposables bien que complémentaires : la perte du double, c'est à dire le double par division, qui renvoie par exemple au risque pour l'homme de perdre son âme, ce que symbolise le pacte avec le diable et, à l'inverse, le double en surnombre ou par multiplication que l'on trouve dans les figures gémellaires ou dans les histoires de monstre. Dans les deux cas il s'agit toujours d'un changement du moi provisoire ou durable, lié à des phénomènes « d'origine externe (possession) ou interne (métamorphose), linéaires – marquant l'étape d'un parcours - ou périodiques (doubles alternants). »³⁸⁶

Les doubles peuvent être naturels (fratrie, jumeaux, etc.), s'appréhender dans la nature environnante (ombres, reflets, échos), artificiels (portraits, mannequins, photos, miroirs, etc.), soit encore objectifs ou subjectifs. Ils peuvent aussi bien compléter et protéger qu'agresser, persécuter ou tromper.

³⁸⁴ *Ibid.* p.10.

³⁸⁵ J. GOIMARD (2003), *Critique du fantastique et de l'insolite*, Paris, Pocket.

³⁸⁶ *Ibid.* p. 233.

« Ils n'ont qu'un point commun : ils me ressemblent, et à ce titre ils me plongent dans la confusion, voire la folie. »³⁸⁷

Ces modalités du double se déclineront dans la littérature fantastique dans les histoires de monstres mettant en scène les transformations du sujet, dans les histoires de démons, de vampires ou de diables qui apparaissent comme autant de figures de la possession, également dans les histoires de fantômes et de morts vivants qui s'appliquent à rendre compte du rapport du sujet au temps et à la mort.

De même que pour l'identité, cet éventail de doubles en fait une notion à part, toujours à resituer et à préciser en fonction du contexte dans lequel elle émerge et de la problématique qu'elle cherche à rendre compte. La plupart du temps le double apparaît davantage sous la forme d'un thème, d'une figure quasiment infinie dans ses déclinaisons, si bien qu'il semble échapper de par sa structure foncièrement double, à l'élaboration métapsychologique³⁸⁸. Pour se sortir de cette « captation fascinante » J. J. Baranes³⁸⁹ propose de « penser le double », en l'articulant aux autres concepts de la métapsychologie, ce qui « n'est possible qu'en acceptant de perdre quelque chose du miroitement inépuisable des figures, cliniques ou autres, qui se voient convoquées dès qu'on énonce ce thème, "le motif du double" (Freud). »³⁹⁰

Penser le double suppose donc de passer de la figure au concept, c'est à dire à l'étude du ou des processus de mise en forme du double dans ses différentes modalités.

3.2.1 Freud et le double :

A la lumière des apports d'O. Rank, S. Freud reprend dans « L'inquiétante étrangeté » la problématique du double et met en lumière l'évolution de ce motif :

³⁸⁷ *Ibid.* p. 234.

³⁸⁸ Dans la préface du *Double* de Dostoïevski, André Green nous rappelle cette nature fondamentalement double du double : « Le double est double. Tel est son statut. (...) il est un être foncièrement double. Au sens où l'on parle d'un double face, de la duplicité toujours péjorative mais toujours négatrice de l'inconscient », Cf. A. Green, 1980, « Le double double : ceci et cela », in *La déliaison*, Paris, Les belles lettres, p. 307.

³⁸⁹ J. J. BARANES (2002), « Penser le Double », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 66, n°5, Paris, P.U.F., pp. 1837-1843.

³⁹⁰ J. J. BARANES (2003), *Les balafres du divan*, Paris, P.U.F., p. 206.

« Car le double était à l'origine une assurance contre la disparition du moi, un "démenti énergétique de la puissance de la mort" (O. Rank), et l'âme "immortelle" fut vraisemblablement le premier double du corps. La création d'un tel dédoublement comme défense contre l'anéantissement a son pendant dans une présentation figurée de la langue du rêve qui aime à exprimer la castration par dédoublement ou multiplication du symbole génital ; (...) Mais ces représentations sont nées sur le terrain de l'amour de soi illimité, celui du narcissisme primaire, lequel domine la vie d'âme de l'enfant comme celle du primitif »³⁹¹.

Figure des origines, le double apparaît d'abord comme une défense primitive du psychisme en proie à l'anéantissement et comme un moyen d'en assurer la survie, mais il peut également se modifier lors du dépassement du narcissisme primaire, par exemple en se retournant en son contraire :

« ...avec le surmontement de cette phase, l'indice affectant le double se modifie ; d'assurance de survie qu'il était, il devient l'annonciateur inquiétant de la mort. »³⁹²

On passe ici d'un double garant narcissique à un double « persécutoire », dont la charge d' « inquiétante étrangeté » menace potentiellement l'organisation du moi :

« Le double est devenu une image d'effroi, tout comme les dieux, après l'écroulement de leur religion, deviennent des démons. »³⁹³

Pour Freud, la représentation du double ne s'arrête pas avec le narcissisme primaire mais continue d'évoluer au cours de l'existence :

« La représentation du double ne disparaît pas nécessairement avec ce narcissisme des primes origines, car elle peut acquérir, des stades de développement du moi, un nouveau contenu. »³⁹⁴

³⁹¹ S. FREUD (1919), « L'inquiétant », in *Œuvres complètes*, volume XV, Paris, P.U.F., p. 168.

³⁹² *Ibid.* p. 168.

³⁹³ *Ibid.* p. 170.

S'agit-il d'un nouveau contenu ou bien d'une nouvelle forme de double qui ne se confond plus avec le sujet ? Ne peut-on voir également dans cette notion de persistance du double une forme de résurgence d'un fonctionnement narcissique primaire du moi ? En tout cas, le fait que le double soit pensé comme une représentation susceptible d'être convoquée à différents moments du développement psychique, l'inscrit dans une trajectoire dynamique et processuelle. La figuration d'un double accompagnerait ainsi le moi non seulement au moment du narcissisme primaire mais aussi, potentiellement, à chaque fois que celui-ci se trouve soumis à un remaniement interne.

Freud fait référence ici à l'émergence progressive d'une « instance particulière », spécialisée dans l'auto-critique et l'auto-observation, qu'il nomme « conscience morale » et qui deviendra le surmoi dans la deuxième topique. Plus qu'une simple représentation, cette conception fait du double une catégorie de pensée, une « méta-représentation » qui « double » le moi au cours de son évolution. Comme nous l'avons indiqué dans le second chapitre, chez Freud le double peut être pensé comme une composante interne de l'appareil psychique à partir de l'idéal du moi, du moi idéal et du surmoi (G. Bonnet, 2004).

Cependant son approche du double déborde largement la formation des instances de l'idéal et du surmoi au cours du développement, ce dont témoignent les exemples sur l'émergence du phénomène d'inquiétante étrangeté dans le champ de la vie quotidienne³⁹⁵ ou dans la littérature fantastique. L'étude du double chez E.T.A. Hoffmann, permet en effet à Freud d'en délimiter le champ et de commencer à en repérer les enjeux :

« Il s'agit du phénomène du double dans toutes ses gradations et extensions, à savoir l'entrée en scène de personnes qui, du fait d'une même apparence, sont forcément tenues pour identiques ; l'intensification de ce rapport par le passage de processus animiques de l'une de ces personnes à l'autre – ce que nous appellerions télépathie -, de sorte que l'une possède en commun avec l'autre ce qui est su, senti et vécu ; l'identification à une autre personne, de sorte qu'on est désorienté quant à son moi, ou qu'on met le moi étranger à la place du moi propre – donc dédoublement du moi, division du moi, permutation des moi - ; et enfin, le constant retour du même, la

³⁹⁴ *Ibid.* p. 168.

³⁹⁵ Nous reprendrons cette question à partir de l'anecdote personnelle de Freud dans le train, Cf. Chapitre 10.

répétition des mêmes traits de visage, caractères, destins, actes criminels, voire celle des noms à travers plusieurs générations successives. »³⁹⁶

Cet extrait met l'accent sur l'étendue du phénomène du double, tant au niveau des contenus qu'il recèle que des modalités par lesquelles il s'actualise. Etroitement lié à la problématique de la mort et de la castration, le double apparaît chez Freud comme une formation résultant de l'impact de l'altérité sur l'organisation psychique.

Rappelons que la thématique du double, essentiellement abordée par Freud dans « L'inquiétante étrangeté », représente également, à l'orée de la reformulation théorique de 1920, un moment charnière de son œuvre. Freud aborde un champ encore nouveau et inconnu qui sera élaboré ultérieurement à partir du concept de pulsion de mort et que la notion de double permet de commencer à figurer. Comme le remarque Jean José Baranes, ce texte pose implicitement la question de la limite de l'activité de représentation du moi et du narcissisme primaire et ouvre « la voie aux travaux ultérieurs sur les pathologies narcissiques, celles du Moi-idéal, (...), sur les cas difficiles, et le transgénérationnel. »³⁹⁷ Il annonce également, à travers les thèmes qui sont abordés (la mort, la répétition, l'angoisse d'anéantissement), un changement de paradigme dans la compréhension de la vie psychique.

3.2.2 Les motifs du double (C. Couvreur) :

Dans son article « Les motifs du double »³⁹⁸, C. Couvreur dégage plusieurs fonctions du double en soulignant surtout son rôle de médiateur et d'articulation, permettant de représenter notamment « une ou plusieurs des fonctions de l'objet initial au sein de l'appareil psychique. »³⁹⁹ Elle rejoint Freud pour dire qu'il s'agit d'une figure venant des temps premiers du fonctionnement psychique, même si elle reste présente dans toutes les étapes de son développement :

³⁹⁶ *Ibid.* p. 167-168.

³⁹⁷ J. J. BARANES (2003), *op. cit.* p. 217.

³⁹⁸ C. COUVREUR (1995), « Les motifs du double », in *Monographies de la RFP*, Paris, P.U.F., pp. 19-37.

³⁹⁹ *Ibid.* p. 21.

« Les fonctions médiatrices du double s'inscrivent (...) sur une trajectoire temporelle, en un processus jamais achevé qui s'effectue normalement dans le sens progressif des mouvements évolutifs de vie. »⁴⁰⁰

Pour cet auteur, les motifs du double « sont susceptibles de prendre bien des formes : aussi bien persécutives, intrusives, que bénéfiques et garantes ». De ces formes dépendent alors « le sentiment de continuité narcissique et d'identité du sujet »⁴⁰¹. Le double serait donc fortement mobilisé – au plan défensif – principalement au moment où une menace pèse sur l'identité. Cette situation signifierait un échec transitoire du système de défense, précipitant la figure du double comme ultime recours défensif destiné à lutter « contre la menace de désorganisation et d'anéantissement ». C. Couvreur indique qu'il s'agit là d'une défense très coûteuse, pouvant « céder brutalement que ce soit sur un mode délirant, ou par une impulsion suicidaire. (...) La figuration du double protège l'identité par dédoublement spéculaire mais peut n'être que le premier temps de la fragmentation et de l'anéantissement du moi. »⁴⁰² On retrouve la même idée chez A. Green :

« Pour nous, la leçon est claire : c'est lorsque apparaît le désir d'anéantissement, au moment où le sujet aspire au zéro, que le dédoublement salvateur s'opère : il devient deux. La fragilité de l'unité menacée crée sa réplique comme un remède – fût-il empoisonné – au désespoir. Mais, à d'autres moments, le double ne réussit pas à maintenir, par la création d'une image spéculaire, la cohésion menacée du moi. Le double se multiplie en une infinité de figures (...). C'est le morcellement et c'est tout le caractère illusoire du concept d'identité, que menacent à la fois la tentation du néant et l'infini de la fragmentation. Le double affirme ainsi notre destin d'être divisé, entre l'image que nous souhaiterions avoir de nous-même et celle que nous renvoie notre alter ego méconnu. »⁴⁰³

Cette position théorique situe la problématique du double ou, pour être plus précis, du dédoublement, par rapport au clivage du moi. On peut dire paradoxalement que tant que le

⁴⁰⁰ *Ibid.* p. 21.

⁴⁰¹ *Ibid.* p. 26, nous soulignons.

⁴⁰² *Ibid.* p. 36-37.

⁴⁰³ *Ibid.* p. 22, Cf. A. GREEN (1982), *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Editions de Minuit., cité par C. Couvreur.

dédoublé soutient l'illusion d'une unité psychique, il protège le moi contre un vécu d'anéantissement ou encore d'agonie. En revanche dès que le sujet échoue dans cette tâche d'unification des secteurs de sa vie psychique, dès qu'il se trouve débordé dans sa capacité à se relier à une image spéculaire de lui-même, il encourt le risque de se fragmenter. A l'extrême, le dédoublement constituerait en ce sens un dernier palier défensif avant le morcellement, avant la mise en place d'un clivage du moi.

3.2.3 Le travail en double (C. et S. Botella) :

Reprenant les formulations de Freud sur l'animisme, (S. Freud, 1913, *Totem et tabou*), C. et S. Botella⁴⁰⁴ font l'hypothèse suivant laquelle le double, tant au cours de la phylogenèse que de l'ontogenèse, serait « inséparable de l'effet traumatique de la perception de l'absence sur le narcissisme primaire ». Ainsi, « le double surgirait face à la crainte de la mort psychique, face au risque de non-représentation, doublée d'une non perception (...) d'où la poussée vers une représentation hallucinatoire du sujet lui-même (un double) dans son rêve. »⁴⁰⁵ Pour eux, l'émergence du double se situe entre perception / représentation de l'absence et absence de perception / représentation. Face à une menace traumatique, le double aurait pour fonction de protéger le moi contre l'anéantissement, tout en cherchant à figurer ou à pallier, sur un mode hallucinatoire, l'échec de la perception et de la représentation.

En fait, les travaux de C. et S. Botella sur le double s'étendent bien au-delà de ces hypothèses théoriques, constituant un axe central du champ transféro / contre-transférentiel. En effet, il s'agit pour eux d'aborder ce qui est à l'œuvre dans toute cure et qui empêche l'élaboration de tout un pan de la relation transférentielle, vécu comme dérangeant ou désorganisant. C'est le cas de ce qu'ils désignent comme le « travail du transfert homosexuel », qui renvoie plus largement aux formes de transfert narcissiques et paradoxales qui utilisent la voie du retournement. Plus qu'une figure transférentielle, ce qu'ils appellent le *travail en double*, se caractérise par un mode de pensée, source d'inquiétante étrangeté souvent relégué à l'arrière plan de l'analyse, du fait de la dynamique homosexuelle inconsciente. Ce que le travail en double permet de dégager concerne les points de rupture de l'organisation psychique, dont la reprise et la formulation par l'analyste – qui s'appuie sur un

⁴⁰⁴ C. BOTELLA, S. BOTELLA (2001), *La figurabilité psychique*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé.

⁴⁰⁵ *Ibid.* p. 106.

travail de figurabilité issu de la régrédience de la pensée - révèlent l'existence. L'affect peut alors s'éprouver, se partager et commencer à se composer pour prendre sa valeur psychique.

Lorsqu'elle est traitée, cette forme de configuration transférentielle spécifique des situations limites inscrit l'analyste et le patient dans un rapport de complémentarité permettant l'établissement d'une relation en « double », créatrice d'objets résultant du travail psychique conjoint des deux protagonistes. En faisant du double une composante essentielle du transfert, C. et S. Botella ouvrent un champ original à l'étude des différentes modalités du double, qu'ils regroupent en trois types repérables à partir de l'axe perception / représentation.

3.2.3.1 La dynamique du double⁴⁰⁶ (C. et S. Botella) :

Au plus près du pôle perceptif se situe le double animique, décrit comme un mode de pensée dominé par le perceptif et/ou l'hallucinatoire, où perceptions et motricité sont confondues. Cette expression du double qui ignore l'altérité ne serait que le miroir du monde dans lequel le sujet se reflète par projection. Le double auto-érotique constituerait un deuxième temps du double, à partir duquel le psychisme « capte quelque chose de son monde indifférencié, internalise son double animique ». Le miroir animique intériorisé se transforme en miroir endo-psychique, dont le jeu des réflexions internes permet un retour du sujet sur lui-même, tout en le préservant de la terreur du danger de non-représentation. Ce travail est l'œuvre des auto-érotismes secondaires qui contiennent une trace du lien à l'objet, bien que celui ne soit pas encore considéré comme distinct :

« L'auto-érotisme secondaire organise le passage de la continuité animique au double auto-érotique (...). L'auto-érotisme secondaire œuvre, malgré ses caractéristiques narcissiques, pour le maintien du sentiment d'altérité. »⁴⁰⁷

Lorsque ce miroir ne peut plus fonctionner, le sujet va rechercher à l'extérieur ce miroir qui lui fait défaut à l'intérieur, en s'accrochant « à la perception d'un double "matériel" narcissique ». Face à la terreur d'une continuité animique (perception / représentation) et à la

⁴⁰⁶ C. BOTELLA, S. BOTELLA (2001), « La dynamique du double », in *La figurabilité psychique*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, pp. 104-115.

⁴⁰⁷ *Ibid.* p. 107.

prééminence d'un danger de non-représentation, le sujet chercherait dans cette troisième modalité du double un moyen de rétablir une limite entre soi et soi, une différence à soi en présence de l'objet dont il se fait l'écho. Au miroir interne défaillant se substitue un miroir externe qui peut fonctionner comme un moi auxiliaire pare-excitant⁴⁰⁸.

3.2.4 Transfert idéalisé et transfert en miroir⁴⁰⁹ (H. Kohut) :

Suivant une autre approche théorique, les travaux de H. Kohut sur le Self permettent d'appréhender plusieurs types de configurations transférentielles en double. A partir de son expérience analytique avec des patients narcissiques, H. Kohut décrit deux grandes modalités transférentielles narcissiques : le transfert idéalisant et le transfert en miroir.

Le transfert idéalisant renvoie à une configuration narcissique primaire qui n'a pu être dépassée au cours du développement. Confronté à une perturbation de l'équilibre du narcissisme primaire, le sujet cherche alors à préserver l'idéal narcissique caractérisé essentiellement par la toute puissance en l'attribuant à un self-objet archaïque, ici l'imago parentale idéalisée. Face au trouble narcissique primaire qui habite le sujet, l'enjeu sera pour lui de maintenir une relation continue et idéale avec un objet pourvu des attributs narcissiques perdus. La remobilisation transférentielle de l'imago parentale idéalisée primaire s'inscrit alors dans une perspective où le sujet cherche à restaurer un sentiment de perfection initiale. Ce processus renvoie à une première configuration narcissique de base : « Tu es parfait mais tu fais partie de moi » (transfert de self-objets).

A la différence du transfert idéalisant, le transfert en miroir concerne la remobilisation du Soi grandiose, structure narcissique alimentée par des fantasmes de grandeur et d'exhibitionnisme. Il se présente comme la contrepartie narcissique de l'imago parentale idéalisée. Cette conjoncture transférentielle s'appuie sur une autre configuration narcissique de base : « Je suis parfait ».

Kohut distingue trois formes distinctes du transfert en miroir. Le transfert en miroir primaire ou transfert fusionnel en constitue la forme la plus archaïque. Il correspond à une phase du transfert indifférenciée où l'objet, non reconnu comme extérieur au soi, est tout

⁴⁰⁸ Pour une revue de la question du double dans l'œuvre de C. et S. Botella, je renvoie le lecteur au travail de B. CHERVET (1995), « La notion de double dans les travaux de C. et S. Botella », *Bulletin du Groupe Lyonnais de Psychanalyse*, n°37, Paris, P.U.F., pp. 98-112.

⁴⁰⁹ H. KOHUT (1975), *Le Soi*, Paris, P.U.F.

entier assimilé au Soi grandiose. Ce type de transfert est relié non pas à une période précise du développement mais davantage à des facteurs environnementaux passés et actuels. Un parallèle peut être établi entre ce type de transfert indifférencié, qui méconnaît l'altérité, et les descriptions de C. et S. Botella à propos du double animique.

Dans le transfert en jumelage ou en alter-égo, l'analyste est vécu non pas comme identique mais comme semblable au sujet lui-même, soit comme un double narcissique de soi.

Enfin suivant une troisième modalité, la plus élaborée, Kohut distingue un transfert en miroir proprement dit, où le sujet, bien que différencié de l'analyste, réduit celui-ci à la seule fonction de satisfaire les besoins du Soi grandiose.

3.2.5 Le double dans l'œuvre de Michel de M'Uzan :

Il est difficile de résumer la pensée de Michel de M'Uzan sur le double, tant ce thème marque de son empreinte l'ensemble de son œuvre, à différents moments de son élaboration. Souvent associée à l'identité, cette notion émerge naturellement sous sa plume à chaque fois qu'il cherche à rendre compte des phénomènes d'inquiétante étrangeté ou de dépersonnalisation.

Ceci étant, certains ouvrages abordent la question du double d'une façon plus détaillée, c'est le cas de « S.j.e.m. » (1974), de « Contre-transfert et système paradoxal » (1976), de « Dernières paroles » (1994), de « La personne de moi-même » (1994) et, plus récemment, « Le jumeau paraphrénique ou aux confins de l'identité » (2005).

Dans « S.j.e.m. »⁴¹⁰, l'auteur s'intéresse à ce phénomène étrange, aussi fugace que peu intense, qui surgit lorsque le sujet envisage sa propre mort. Exprimant au premier abord un fantasme d'immortalité, la pensée « Si j'étais mort » est interprétée tantôt comme une manifestation détournée du complexe de castration, tantôt comme relevant d'un mécanisme de clivage : « Serait-il possible d'être à la fois mort et vivant, de n'être plus en vie et de garder une conscience claire de soi ? (...) Comment éclairer le sens particulier de cette situation paradoxale où le sujet s'éprouve comme son propre fantôme, tout en cherchant une

⁴¹⁰ M. DE M'UZAN (1974), « S.j.e.m. », in *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 151-163.

preuve de son irréalité dans sa rencontre avec un autre réduit lui-même à l'état de double ? »⁴¹¹, s'interroge M. de M'Uzan.

Aussi, le double représenterait en dernier ressort « l'appareil sexuel étendu au corps tout entier », une forme de l'image phallique « arrachée à la représentation du corps maternel »⁴¹². Dans cet article, le double renvoie fondamentalement à la problématique identitaire et au paradoxe du sujet confronté à sa propre disparition.

Cette problématique s'illustre particulièrement dans son texte « Dernières paroles »⁴¹³, où la question du double émerge chez le sujet au moment où il appréhende sa propre mort. L'auteur raconte son expérience clinique auprès d'une patiente, Mme D, atteinte d'une affection cancéreuse qui évolue depuis de nombreuses années. Au terme d'un processus psychanalytique difficile, assortis de mouvements transféro / contre-transférentiels paradoxaux, Mme D, alors convaincue de sa fin imminente, fait part à son analyste du phénomène étrange suivant :

*« Voyez-vous, ce n'est pas moi qui suis malade, c'est l'autre. (...) Non, je ne suis pas schizo, ne le croyez pas. Il s'agit de quelque chose de léger, de ténu, une sensation à côté de moi. Comme c'est pénible d'avoir ainsi quelque chose à côté de soi. »*⁴¹⁴

Le commentaire de M. de M'Uzan souligne combien, ces dernières paroles qui concernent le « rapport du sujet avec son être périssable », concentrent en réalité un travail psychique original et créatif, qui articule plusieurs aspects, à savoir un destin particulier de la libido narcissique, le rôle de la projection et l'émergence du double. Il décrit alors un processus en trois étapes :

- 1- Le sujet accumule une quantité de libido narcissique dans le moi, jusqu'à créer « une véritable stase locale » qui impose au sujet un nouveau traitement psychique.
- 2- Le deuxième temps du processus consiste à évacuer sur un mode projectif cette quantité de libido en excès.

⁴¹¹ *Ibid.* p. 158.

⁴¹² *Ibid.* p. 160.

⁴¹³ M. DE M'UZAN (1994), « Dernières paroles », in *La bouche de l'inconscient*, Paris, Gallimard, 2006, pp.12-32.

⁴¹⁴ *Ibid.* p. 26.

3- D'une façon concomitante, ce processus engage également le vécu du corps propre du sujet en lui permettant, par la voie du dédoublement, d'expulser le cancer.

Mais le double apparaît également, dans l'œuvre de M. de M'Uzan, sous une forme plus discrète, comme une passerelle entre le dedans et le dehors qui soutient les processus introjectifs. Récusant l'idée d'une délimitation franche entre le moi et le non-moi, au profit d'un certain flottement identitaire, pour l'auteur l'autre n'est jamais complètement un autre, de même que le moi ne saurait être absolument identique à lui-même. Cette perspective, qui s'appuie sur la notion de spectre d'identité, c'est-à-dire sur « les diverses positions que peut occuper la libido narcissique depuis un pôle interne jusqu'à un pôle externe qui coïncide avec l'image de l'autre »⁴¹⁵, amène l'auteur à envisager cet espace « entre-deux » comme une zone d'individuation, un *everyman's land*, lieu d'émergence du double. C'est de ce lieu transitionnel, aussi indéterminé qu'incertain, que le patient peut s'approprier par l'intermédiaire du double - ce que M. de M'Uzan nomme « la personne de lui-même » - l'interprétation proférée par l'analyste. En étant « homogène au moi », le patient est en mesure de considérer l'interprétation comme émanant de cet autre lui-même, de ce double qui parle d'un lieu transitionnel. On retrouve, suivant un autre point de vue, les propositions de Guy Lavallée sur l'interlocuteur transitionnel, « cet autre à qui je (me) parle »⁴¹⁶.

Dans un article récent repris dans son livre *Aux confins de l'identité*⁴¹⁷, M. de M'Uzan poursuit sa réflexion sur le double, cette fois-ci dans une élaboration métapsychologique qui l'articule de près à la notion d'identité. Sans remettre en cause ses travaux précédents, il formule l'hypothèse suivante :

*« Avant de progresser dans l'acquisition d'une identité propre, en se soutenant d'un antagonisme avec le non-soi, le soi-même archaïque doit d'abord se différencier d'avec lui-même. »*⁴¹⁸

L'auteur précise que ce « soi-même archaïque » à partir duquel le sujet advient, a pour tâche première d'émerger d'une entité syncrétique confuse qu'il désigne comme l'être

⁴¹⁵ M. DE M'UZAN (1976), « Contre-transfert et système paradoxal », in *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, 1994, p. 177.

⁴¹⁶ G. LAVALLEE (2000), *op. cit.* p. 153.

⁴¹⁷ M. DE M'UZAN (2005), « Le jumeau paraphrénique ou aux confins de l'identité », in *Aux confins de l'identité*, Paris, Gallimard, pp. 15-40.

⁴¹⁸ *Ibid.* p. 20.

primordial, « état de l'être dont procéderait aussi bien le moi que le non-moi dans le moi. »⁴¹⁹
Cette différenciation primitive de l'« être primordial » d'avec lui-même précède tout investissement d'objet et s'appuie sur une opération psychique complexe qui consiste en la création d'un double-jumeau et d'une relation antagonique avec lui, à l'origine d'une première distinction de l'identité. Différent de la conception freudienne où l'objet naît dans la haine, le « jumeau paraphrénique » n'est pas non plus l'objet transitionnel de Winnicott, lequel s'appuie sur un objet externe, mais plutôt un sujet transitionnel étroitement lié à la figure du double :

*« Il s'agit d'un être psychique dont les traces qui perdurent tout au long de l'histoire de l'individu permettent d'en induire tant la place que la nature. Des traces (...) repérables lors de l'irruption de la figure du double, dans ses représentations si souvent évoquées. Alors se trouvent célébrés, commémorés, sur un mode puissamment original, stupéfiant même, les départs de la vie psychique proprement dite. »*⁴²⁰

Ce rapide survol de la notion de double dans l'œuvre de M. de M'Uzan appelle plusieurs commentaires. D'une part, nous constatons combien cette notion s'inscrit dans une trajectoire théorique qui puise sa créativité dans une expérience clinique singulière, centrée sur la problématique identitaire et ses effets transféro / contre-transférentiels. Au lieu de constituer un obstacle à l'analyse, sentiments d'inquiétante étrangeté, phénomènes de dépersonnalisation, flottements de l'identité, sont au contraire envisagés comme le creuset de processus originaux, ce qu'illustrent les notions de « chimère » ou de « système paradoxal », configurations transférentielles particulièrement propices à l'émergence du double. Celui-ci peut se trouver dès lors convoqué pour assurer la survie psychique du sujet, maintenir les investissements narcissiques, tout en écartant, grâce à sa capacité à représenter l'identité et à en contenir les enjeux, la menace d'un morcellement ; c'est le cas par exemple de la situation de Mme D. où le double, bien que ressenti comme pénible, n'est pas persécuteur. Mais au-delà de ces fonctions qui s'accompagnent d'une légère dépersonnalisation, l'auteur dégage un registre transitionnel du double où celui-ci devient congruent au moi, favorisant de la sorte les mouvements d'appropriation subjective et par là même l'émergence d'un sujet transitionnel.

⁴¹⁹ *Ibid.* p. 20.

⁴²⁰ *Ibid.* p. 22.

D'autre part et suivant une perspective génétique, le double est théorisé comme une opération fondamentale de la vie psychique à l'origine de la construction identitaire dont les traces ultérieures renvoient à ce temps premier. Cependant, aussi séduisante soit-elle, cette conception « originaire » du double comme émanation archaïque du soi primitif, ne rend pas compte du processus par lequel s'effectue la création du jumeau paraphrénique. Produit du narcissisme primaire, le double est présenté en-deçà de tout investissement d'objet comme procédant du seul sujet, suivant un processus qu'on pourrait qualifier d'auto-différenciation primitive.

3.2.6 Double et symbolisation primaire (J. J. Baranes) :

Pour J. J. Baranes, le double s'inscrit d'emblée comme figure de la limite et du paradoxe⁴²¹, ou encore comme « figure du paradoxe constituant de la psyché, ayant à voir en cela avec la transitionnalité et la « naissance » du sujet »⁴²². Pour cet auteur donc, le double « témoigne de ce qui fonde » le sujet à partir des symbolisations primaires qu'il distingue en trois ordres : « les inscriptions corporelles, les traces mnésiques prélangagières et l'investissement de l'objet contemporain de l'avènement du sujet. »⁴²³ Ces symbolisations primaires sont des processus de mise en forme susceptibles de donner sens ultérieurement aux traces mnésiques perceptives à partir de la réactualisation hallucinatoire :

*« Elles se déploient non plus dans l'intra-psychique mais dans l'espace intermédiaire ou transitionnel. Elles s'autosymbolisent, enfin, en même temps qu'elles travaillent à symboliser, contribuant ainsi de façon centrale à la constitution de l'identité et à l'autoreprésentation. »*⁴²⁴

Cette perspective, qui articule dans un lien étroit le double à la question de la symbolisation, permet de situer l'identité au sein de l'activité de symbolisation à partir de l'autoreprésentation, comme condition de la subjectivation.

⁴²¹ J. J. BARANES, « Double narcissique et clivage du Moi », in *Monographies de la RFP*, Paris, P.U.F. p. 42.

⁴²² J. J. BARANES (2003), *Les balafres du divan*, Paris, P.U.F. p. 219-220.

⁴²³ *Ibid.* p. 220.

⁴²⁴ *Ibid.* p. 220, nous soulignons.

3.2.6.1 Trois axes pour penser le double :

J. J. Baranes propose trois axes pour penser le double. Le premier axe aborde le motif du double comme un état d'affect à partir de l'inquiétante étrangeté. A ce titre, il correspond davantage à une « figuration hypersensorielle » ou à une « préreprésentation » qu'à une représentation proprement dite « à laquelle il prélude ». Cet axe permet de penser le double non seulement comme une étape fondamentale du processus de représentation mais aussi, à partir de l'affect d'inquiétante étrangeté qui l'accompagne, comme le représentant ou le signe de la dimension réflexive à l'œuvre au sein de l'appareil psychique :

« Il serait (...) témoin et effet d'une opération psychique : la réflexion ou pliure, précurseur obligé du dialogue intérieur du rêve. »⁴²⁵

Le deuxième axe fait du double à la fois « la toile de fond de tout événement psychique » et l'« expression de sa défaillance »⁴²⁶. Il constituerait le fond négatif des figures cliniques et psychopathologiques du double. En mettant en perspective les modalités du double à partir des retournements « fond / figure », cette seconde proposition permet de s'interroger sur la constitution même de ce fond psychique comme surface d'inscription. En effet, comment le double parvient-il à s'effacer suffisamment pour accéder, à partir de l'inscription des événements psychiques, à la dimension de l'altérité ? D'autre part, en tant que toile de fond des événements psychiques, le double, qui fait appel ici d'une façon centrale au négatif, peut être pensé comme une structure encadrante interne⁴²⁷. Cette hypothèse, qui évoque ce que décrit A. Green à propos de l'hallucination négative, comme structure encadrante de la représentation, mettrait l'accent plus spécifiquement sur les processus qui sous-tendent la constitution du cadre psychique interne et l'établissement du registre de l'autoreprésentation. A la différence de l'hallucination négative, qui rend les conditions de la représentation possible, le double, en tant que « cadre opérateur ayant fonction de médiateur entre le même et l'autre »⁴²⁸, réunirait les conditions indispensables à la rencontre avec

⁴²⁵ *Ibid.* p. 224.

⁴²⁶ *Ibid.* pp. 224-225.

⁴²⁷ J. J. BARANES (1995), « Double narcissique et clivage du Moi », in *Le double, Monographies de la RFP*, Paris, P.U.F., p. 42.

⁴²⁸ *Ibid.* p. 42.

l'altérité. On retrouve ici, notamment à partir de la référence au négatif, la parenté des notions de double et d'identité.

Le troisième et dernier axe pour penser le double concerne la cure des patients souffrant de troubles identitaires-narcissiques :

« ...l'issue de la cure dépendra de la capacité des deux protagonistes à traverser le carrefour de l'inquiétante étrangeté et du double » nécessaire à la constitution d' *« une autoreprésentation consistante »*⁴²⁹.

Il reprend autrement la question du travail en double (C. et S. Botella, 2001) ou encore ce que M. De M'Uzan développe autour de la chimère transférentielle (M. de M'Uzan, 1977, 1994).

3.2.7 La relation en double (R. Roussillon) :

Suivant une autre approche issue des apports de Winnicott, de l'observation clinique des bébés et des récentes découvertes des neurosciences, R. Roussillon développe une conception du double permettant de dépasser et d'intégrer, bref de « transitionnaliser » les paradoxes du narcissisme⁴³⁰.

R. Roussillon relève chez Freud deux théories successives du narcissisme primaire. La théorie « autarcique » de 1911 conçoit le narcissisme primaire comme un état indépendant de l'objet, où le sujet se suffirait à lui-même comme dans une bulle, mais que l'environnement contribuerait à entretenir. Dans cette théorie sujet et objet sont bien d'emblée différenciés sans toutefois que l'objet puisse être investi :

⁴²⁹ *Ibid.* p. 226.

⁴³⁰ Voir en particulier R. ROUSSILLON (2004), « La dépendance primitive et l'homosexualité primaire "en double" », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 68, n°2, Paris, P.U.F., pp. 421-439 ; R. ROUSSILLON (2008), « L'entre-je(u) primitif et l'homosexualité primaire "en double" », in *Le jeu et l'entre-je(u)*, Paris, P.U.F., pp. 107-134 ; R. ROUSSILLON (2008), « Le partage de l'affect et la réflexivité par l'homosexualité primaire "en double" », in *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité*, Dunod, pp. 103-119.

« ...l'objet n'existe pas (...), il n'existe pas comme objet significatif, il n'existe au plus, que comme objet de l'auto-conservation. »⁴³¹

A l'inverse, la théorie « anobjectale », formulée en 1920 à partir de l'évocation du mythe de l'androgyné dans *le banquet* de Platon, situe le narcissisme dans une relation de continuité avec l'objet. Si, à l'origine, le sujet est un être total et indifférencié, la « déchirure » poussera chaque moitié à retrouver sa part manquante, et par là même un état de fusion originelle. Ici la théorie insiste sur un état d'indifférenciation primaire moi / autre. Pour Roussillon, ces deux théories successives, aussi pertinentes soient-elles sur le plan clinique, présentent des caractéristiques antagonistes :

« D'un côté, en 1911, la différence est là, c'est la relation subjective signifiante qui est absente, de l'autre, en 1920, la relation et le désir qui la constitue trouvent leur sens dans la tentative de retrouvaille d'un état précédant toute différenciation. »⁴³²

Ce paradoxe recoupe par ailleurs les travaux récents sur l'empathie et plus largement les observations issues de la découverte des neurones miroirs. Comme nous l'avons vu précédemment, les résultats de ces recherches (N. Georgieff, 1997-2007 ; M. Jeannerod, 1997 ; J. Decety, 2002 ; A. Berthoz, G. Jorland et al., 2004, etc.), permettent de considérer qu'un sujet est à même de percevoir les mouvements d'autrui comme les siens propres, de la même manière qu'il est capable dès la naissance de distinguer ses propres mouvements de ceux d'autrui (J. Decety, 2002 ; Ph. Rochat, 2003).

Selon R. Roussillon, l'hypothèse de Winnicott sur l'existence d'une fonction miroir de la mère permet de traiter ce paradoxe. Si l'objet est d'emblée présent et perçu comme extérieur par le sujet, l'objet doit être aussi construit et signifié comme un double, comme un autre soi-même avant d'être découvert comme « agent autonome de désirs et d'intention, comme *autre-sujet*. »⁴³³

Lorsque cette fonction de miroir primitif de la mère est suffisamment ajustée, c'est à dire lorsque la mère réfléchit les mouvements psychiques du sujet tout en les différenciant des

⁴³¹ R. ROUSSILLON (2008) « Le partage de l'affect et la réflexivité par l'homosexualité primaire "en double" », in *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité*, Paris, Dunod, p. 109.

⁴³² *Ibid.* p. 109.

⁴³³ *Ibid.* p. 109.

siens propres, lorsqu'elle rend possible le dépassement d'un tel paradoxe, l'objet peut alors être investi comme double, j'ajouterais comme un double transitionnel. Cette forme transitionnelle du double incarnée par l'objet semble définir au plus près la relation en double lorsque celle-ci conjoint sans les opposer les investissements narcissiques et objectaux, les catégories de l'objectif et du subjectif, du dedans et du dehors, du même et du différent, etc. Cette caractéristique transitionnelle du double rejoint les formulations de R. Roussillon sur le double :

« Le double n'est tel que s'il est autre, différencié comme autre-objet, que s'il est un autre objet dans lequel on se reconnaît, que s'il est un reflet de soi, et c'est là son paradoxe. L'objet n'est un double que s'il est autre reconnu comme même, semblable. »⁴³⁴

De la même manière, l'acceptation d'un tel paradoxe renvoie à la capacité du sujet à tolérer un certain écart à lui-même sans se désorganiser. Tolérer le paradoxe sans le supprimer introduit alors un « jeu » identitaire à l'origine de l'investissement « transitionnel » de l'objet « en double ». Ainsi, la relation en double repose sur l'illusion de trouver / créer l'objet comme un « autre soi-même ». *D'une façon générale, ces éléments permettent de préciser que non seulement l'objet doit être trouvé / créé, mais trouvé / créé comme « double de soi ».*

Cet infléchissement de la théorie de la relation d'objet et de sa découverte à partir de sa constitution comme double, me semble spécifier davantage le rôle de l'objet dans la constitution de la subjectivité naissante. Celui-ci n'est plus seulement un « objet transformationnel » (C. Bollas), un « objet médium-malléable » (M. Milner ; R. Roussillon) ou un « objet contenant » (W. R. Bion), il est aussi un « objet-double », c'est-à-dire un objet capable de transformer le vécu subjectif du sujet en le réfléchissant. Par ailleurs, cette configuration relationnelle « en double » suppose l'émergence, au sein de la dyade primitive, d'une illusion réciproque et partagée, issue de l'expérience du trouvé / créé ; le sujet crée l'objet comme double de soi à l'endroit même où celui-ci attend d'être investi comme double et inversement.

⁴³⁴ *Ibid.* p. 109.

« Entre mère et bébé, le vecteur de la rencontre (...) est le processus par lequel l'un et l'autre des deux partenaires se constitue comme miroir et double de l'autre. »⁴³⁵

Comme l'indique Winnicott à propos de la transitionnalité, il y a chevauchement entre l'apport de la mère et ce que l'enfant peut concevoir. Cette forme de relation « en double » que l'on peut considérer comme une forme de relation paradoxale, une « relation non-relation », peut être rapprochée du registre de l'utilisation de l'objet qui caractérise le narcissisme primaire. Elle s'illustre particulièrement pour R. Roussillon dans les travaux portant sur l'observation des bébés. Ce que D. Stern décrit à partir des notions d'accordage et d'imitation « amodale » sont autant de réponses « en miroir » qui transiteront par le registre sensori-moteur et corporel. Ainsi donc, le miroir n'est pas un miroir à l'identique, un miroir qui réfléchirait fidèlement les mouvements corporels et affectifs du sujet, mais un miroir au « mode près », à la fois semblable dans ce qu'il cherche à refléter, en même temps que différent dans son mode d'expression⁴³⁶.

L'investissement de la différence, c'est-à-dire l'élément de variation apporté par cette modalité de réponse en miroir, ne pourra s'établir qu'à condition qu'elle ne fasse pas disparaître le même, qu'elle se limite à ce que R. Roussillon désigne comme « petite différence », forme atténuée de l'inconnu auquel elle introduit.

D'autre part, cette forme de relation « en double » que l'on peut désigner comme transitionnelle, n'est possible selon l'auteur que « si l'objet accepte de jouer de manière satisfaisante la fonction de “miroir” primaire »⁴³⁷, que si elle s'inscrit dans une économie du plaisir en double. Cette conjoncture relationnelle définit pour R. Roussillon ce qu'il appelle, en appui sur le concept d'« homosexualité primaire » d'E. Kestemberg, la « relation “homosexuelle primaire en double” ». Plaisir de la relation en double, plaisir de refléter les états affectifs du sujet, plaisir de la rencontre avec l'objet constitué comme double caractérisent la relation homosexuelle primaire en double. De façon spécifique, ce concept tente de cerner « le cœur de l'expérience de satisfaction du narcissisme primaire »⁴³⁸, non seulement au sein de l'organisation de la relation première à l'objet, mais potentiellement à tous les âges de la vie. En ce sens, la relation homosexuelle primaire en double est à

⁴³⁵ R. ROUSSILLON (2008), « L'entre-je(u) primitif et l'homosexualité primaire “en double” », in *Le jeu et l'entre-je(u)*, Paris, P.U.F., p. 122.

⁴³⁶ Cf. *Supra*, les travaux de G. Gergely, O. Koos, J. S. Watson (2002) sur le miroir émotionnel et la préférence du jeune enfant pour le « presque, mais pas vraiment comme moi ».

⁴³⁷ *Ibid.* p. 114.

⁴³⁸ *Ibid.* p. 114.

comprendre dans sa dimension structurale comme une composante essentielle du lien humain, perspective qui rejoint celle de Freud pour qui le double ne disparaît pas avec le narcissisme primaire.

3.2.7.1 L'homosexualité primaire « en double » :

R. Roussillon distingue deux niveaux de la relation homosexuelle primaire en double : Le premier niveau est celui d'un « partage esthétique » et s'appuie sur les échanges de sensations corporelles, ce qui caractériserait plutôt le registre homosensuel, alors que le second niveau correspond à un « partage émotionnel », un accordage affectif.

A - Le partage esthétique :

Ce premier niveau renvoie à ce que l'auteur désigne comme « une “chorégraphie” de l'ajustement mimo-gesto-postural réciproque entre mère et bébé. »⁴³⁹ Ce registre de la relation homosexuelle primaire en double se réfère à la notion d'accordage de D. Stern, qui décrit les formes d'ajustement réciproques existant entre les mouvements corporels du bébé – mimiques, postures, attitudes – et ceux de la mère.

Dans ce type d'interaction, le sujet pourra investir son corps et ses sensations corporelles à partir de l'investissement du reflet que produira l'objet par son ajustement. Cet ajustement n'est pas symétrique mais réciproque, il suppose un certain écart s'accomplissant au « mode près », ce qui signifie que la réponse de l'objet au mouvement du sujet empruntera une autre modalité sensorielle pour le refléter.

L'accordage corporel et le partage esthétique qu'il rend possible constitueraient, à partir du dialogue mimétique, un mode d'appréhension des mouvements de l'autre, une première forme d'empathie en appui sur le registre des sensations.

Dans cette « chorégraphie première », suivant l'expression de R. Roussillon, le sujet apprend à appréhender les rythmes, les réactions de l'objet et à les anticiper. C'est la construction de cette prédictibilité qui permettra au bébé de s'ajuster et de transposer au

⁴³⁹ *Ibid.* p. 122.

« mode près » les impressions sensorielles issue de la rencontre avec l'objet et son mode de présence.

Cette transposition introduit une autre particularité relevée par l'auteur, à savoir la production d'un « affect d'extase », d'un sentiment esthétique, suivant le sens que lui donne D. Meltzer. Cet affect aurait pour fonction d'assurer une première harmonisation des états internes du bébé, une cohérence à partir de laquelle le bébé peut se sentir « beau ».

Suivant la perspective développée par l'auteur, le partage esthétique est le temps d'une première transformation des états internes du bébé et s'inscrit à ce titre dans le registre de ce qu'il appelle la symbolisation primaire. Il est aussi la précondition pour que s'établisse les processus en trouvé / créé et s'ouvre au-delà, sur l'investissement d'une première forme de rassemblement qui sous-tend la capacité de synthèse du moi.

Cette ligne théorique rencontre ainsi, en-deçà de la relation à l'objet-double, les mécanismes décrits par Bion et ses successeurs à partir des concepts de contenant ou de conteneur (R. Kaës). Si l'approfondissement de cette première forme de « l'homosexualité (homosensualité) primaire » permet d'entrevoir les aspects précurseurs de ce qui constituera plus tard les formes transitionnelles de la relation en double, à l'inverse, la présence d'un trouble de la relation en double suivant ses deux modalités, peut nous renseigner sur une pathologie de l'ajustement et au-delà, sur un défaut de la fonction contenante de l'objet et / ou de ses modalités d'intériorisation.

Cette remarque va dans le sens des descriptions des premières expériences de rassemblement internes, de ce qui constitue la nébuleuse subjective première (Myriam David), et qui préfigurent les premiers processus d'intériorisation et d'appropriation de l'expérience. Le modèle de la relation en double, bien qu'issue des interactions précoces « en double », paraît tout autant s'appliquer à la relation de la psyché à elle-même, et de façon spécifique à ce qui, de la subjectivité naissante, est en mesure de « s'accorder » aux éléments psychiques en quête de subjectivation. L'expérience d'un rassemblement interne des différents fragments qui composent la « nébuleuse subjective » fournit ainsi une première forme de ce qui deviendra plus tard la capacité réflexive.

B - Le partage affectif : l'accordage émotionnel

Dans la continuité de l'accordage esthétique, R. Roussillon décrit, toujours en lien avec les travaux de D.N. Stern, une autre forme d'accordage à l'origine du partage affectif. Plus complexe, ce type d'accordage constitue un second niveau d'organisation de la relation en double, qui aboutit à une première forme de différenciation de l'objet et de sa représentation interne.

Suivant cette seconde modalité de la relation en double, l'ajustement « en double amodal » porte non plus sur la sensation mais sur l'affect, de sorte que l'objet cherchera à introduire à travers sa réponse un écart significatif avec l'expression émotionnelle du bébé. Cet écart « amodal » en double définit un niveau de correspondance des affects permettant d'éviter toute confusion entre les deux partenaires. Par exemple, dans le cas d'une émotion qui déborde les capacités d'élaboration du bébé, la mère pourra, grâce à l'écart qu'elle introduit par l'ajustement « amodal » en double, en atténuer l'intensité et transformer ce qui se présentait comme affect « passion » en affect-signal.

La référence aux travaux de G. Gergely (2004) mentionnés par l'auteur apporte une précision importante quant à la capacité du bébé à différencier son propre vécu affectif de celui de l'objet. En effet, si l'ajustement amodal permet de refléter sans « confondre » le vécu de la mère avec celui du bébé, c'est qu'il comprend un message adressé par la mère qui signale au bébé « qu'elle “fait” le miroir, ce qui lui permet de différencier ses propres états affectifs reflétés par la mère de ceux de celle-ci. »⁴⁴⁰

L'objet n'est plus limité à incarner le miroir des états affectifs du sujet, il « métacommunique » aussi sur la relation, en adressant au bébé un signal sur le fait que ce qui lui est communiqué concerne son propre vécu émotionnel. Cette forme de communication introduit une boucle réflexive qui permet au bébé de commencer à « penser » (suivant le modèle de Bion), à assimiler ses propres états affectifs engagés dans la relation en double.

Les travaux de G. Gergely permettent également de penser les prémisses de la découverte de la fonction réflexive de l'objet, jusqu'à ce qu'elle puisse être « signifiée subjectivement » par le sujet lors du dépassement du narcissisme primaire. Car si le bébé a les moyens de préconcevoir ou de « percevoir » très tôt une différence entre ce qui vient de lui et ce qui vient de l'autre, cette différenciation va se complexifier à mesure que se développera la

⁴⁴⁰ R. ROUSSILLON (2008), « La liberté et l'indéterminé », in *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité*, Paris, Dunod, p. 98.

relation en double et ce, « jusqu'à ce que l'objet soit "concevable" comme différent de sa représentation interne. »⁴⁴¹

Nous ne sommes plus ici exactement dans la situation évoquée par D.W. Winnicott, dans laquelle le bébé se voit lui-même dans le visage de la mère. Le bébé se voit lui-même mais voit aussi le visage de la mère, il voit sa mère « faire » le miroir, donc il peut commencer à faire la différence entre les moments où sa mère le reflète et ceux où elle ne le reflète pas. C'est en ce sens qu'elle peut devenir un véritable double, un autre qui pourra être reconnu comme même et inversement.

Dans ces conditions, on peut faire l'hypothèse que ce type de réponse, qui contient en lui-même un renoncement au fantasme d'omnipotence de la mère ainsi qu'une première forme de l'interdit de l'inceste, sous-tend la modalité de l'introjection. A la différence de l'incorporation, cette modalité d'intériorisation de l'objet, en s'appuyant sur une première forme de différenciation, protège le sujet d'un état de confusion ou d'aliénation à l'objet. Comme l'indique A. Ciccone, la particularité du processus d'introjection est de produire du « moi »⁴⁴². Ainsi, plus qu'une simple intériorisation de l'objet, ce qui me semble caractériser l'introjection c'est l'intériorisation de la fonction réflexive de l'objet. Une fois introjecté, l'objet pourra être investi dans ses capacités réflexives au point de constituer un miroir psychique interne au sein duquel le sujet pourra continuer de se refléter en l'absence de l'objet.

La relation homosexuelle primaire en double, définie ici à partir des deux registres d'accordage esthétique et émotionnel, décrit aussi les étapes à partir desquelles le sujet se construit une première forme de représentation de soi. Dans la perspective théorique développée ici à partir de l'observation des nourrissons en situation d'interaction, cette représentation de soi se compose et peut commencer à se saisir à chaque niveau de la relation en double, depuis ses formes corporelles qui sous-tendent le partage des sensations jusqu'aux formes « composées » de l'affect issues de l'accordage émotionnel.

Cette description fine des relations précoces à partir de la notion d'accordage et des formes d'intériorisations dont elles feront l'objet, me conduit à l'hypothèse suivant laquelle ces deux formes d'accordage, esthétique puis affectif, « trament » ce qui s'établira secondairement dans la relation réflexive de soi à soi. Une fois intériorisée, cette trame réflexive, « tissée » par la relation en double et les accordages précoces qui l'organisent,

⁴⁴¹ R. ROUSSILLON (2008), « L'entre-je(u) primitif et l'homosexualité primaire "en double" », in *Le jeu et l'entre-je(u)*, Paris, P.U.F., p. 128.

⁴⁴² A. CICCONE (1991), *op. cit.* p. 19.

constituerait le modèle « réflexif » interne à partir duquel le sujet peut s'accorder à lui-même, en harmonisant ses impressions sensorielles et ses mouvements affectifs.

Deuxième partie. Méthodologie

Chapitre 4. Problématique et présentation des hypothèses

En déclinant notre thématique de recherche à partir du triptyque formé par l'identité, la réflexivité et le double, nous sommes parvenus à délimiter et à (ré)organiser notre champ de recherche. Ainsi, grâce à la problématisation de ces trois notions, nous avons pu dégager l'identité d'une vision autocentrée et élargir sa compréhension à partir d'autres champs théoriques appartenant à des épistémologies différentes.

Le détour par les sciences du vivant, par la philosophie et la psychologie du développement, montre combien cette problématique ne se situe pas exclusivement dans le champ psychanalytique mais recouvre d'autres domaines de recherche issus d'autres horizons. Tout en étayant notre cadre conceptuel, les convergences que nous avons repérées apportent aussi un nouveau regard, un « écart réflexif » contribuant à enrichir notre démarche de recherche. Elles permettent en outre de contourner certaines impasses théoriques, comme on le verra par la suite avec la problématique du narcissisme et, dans une plus large mesure, avec celle du double.

D'une façon analogue, les travaux sur le miroir et sur le double offrent un autre point de vue pour penser l'identité au-delà de ses aspects narcissiques. En introduisant un décalage, une différence aussi minime soit-elle, cette perspective permet d'interroger en la dérivant la nature énigmatique et paradoxale de l'identité, sous un angle dynamique et processuel. Cette articulation nous a amené d'autre part à considérer le rôle fondamental de l'objet dans la construction identitaire, dans l'établissement de la subjectivité naissante et dans la constitution interne de la réflexivité. L'étude du double constitue en ce sens une démarche

heuristique pour appréhender les processus qui sous-tendent l'identité, tout en apportant un éclairage sur les modalités du lien à l'objet à l'origine de cette construction.

Mais si l'exploration de notre thématique de recherche a permis de clarifier et de préciser notre approche de l'identité et du double, elle complexifie aussi du même coup le rapport à notre objet de recherche. En débouchant inévitablement sur de nouvelles questions, cette mise en perspective théorique nous enjoint de reformuler notre problématique à la fois dans un sens général, à partir de la pluralité des formes et manifestations qui composent le « spectre du double », mais également dans un sens spécifique autour de ses enjeux transitionnels.

4.1 Problématique générale :

Comment penser le double ? Quels sont les processus qui sous-tendent ses différentes modalités ? En quoi cette « catégorie de processus » nous éclaire-t-elle sur la nature de l'organisation réflexive du sujet, sur sa genèse et sur ses différents niveaux de fonctionnement ? Quelles fonctions exerce-t-elle au sein de l'appareil psychique, quel(s) sens psychique(s) revêt-elle au fil du développement de la subjectivité ?

D'autre part, si l'identité ne peut être pensée indépendamment de l'altérité, on peut se demander quelles formes d'altérité la construction identitaire par l'intermédiaire du double produit-elle ? Ainsi, l'on pourra s'interroger sur les différents processus qui parcourent le spectre du double avant d'en appréhender la logique d'ensemble au sein d'un modèle plus général.

Ces questions nous amènent à repréciser notre problématique autour de la question du « double transitionnel ».

4.2 Problématique spécifique :

Si le double, comme nous l'avons annoncé dès l'introduction, est la figure par laquelle l'identité se transitionnalise, nous pouvons à la lumière de notre cadre théorique nous

interroger sur les enjeux de cette transitionnalisation au moins à trois niveaux distincts mais néanmoins articulés ensemble.

Le premier niveau concerne le retentissement des investissements en double sur le processus de séparation / différenciation : en quoi le double dans ses formes transitionnelles peut-il contribuer à soutenir la capacité du sujet à se séparer et à se différencier d'avec l'objet et, par voie de conséquence, d'avec lui-même ou une part de lui-même ? Ce niveau interroge particulièrement le rapport de l'identité avec les formes de l'altérité qui la sous-tend.

Le second niveau met en lien l'investissement d'un « objet-double transitionnel » avec le processus de symbolisation. Si le double renvoie, selon J. J. Baranes, aux formes primaires de la symbolisation et à la constitution de l'identité via l'établissement de l'autoreprésentation, on peut se demander comment cette modalité particulière du double s'emploie en retour à faire émerger l'activité de symbolisation. La question du double s'ouvre ici sur la problématique de la symbolisation et de ses conditions « réflexives » à partir des concepts d'autoreprésentation et d'autosymbolisation.

Le troisième et dernier niveau interroge le rapport entre le double transitionnel et la problématique de la subjectivation. Autrement dit, à quelles conditions et en appui sur quels processus le double peut-il être utilisé par le sujet pour « subjectiver », pour s'approprier subjectivement ses propres expériences psychiques, mais également un premier sentiment de soi ? Cette question renvoie plus largement aux rapports qu'entretiennent dès le plus jeune âge subjectivité et intersubjectivité, et la façon dont ces deux registres parviennent à s'harmoniser autour de la figure du double transitionnel. Nous verrons comment ces trois niveaux d'analyse renvoient en dernier ressort aux liens réciproques qu'entretient le double transitionnel avec la problématique de la réflexivité. Nous aurons en ce sens à expliciter en quoi l'investissement d'un objet-double transitionnel permet-il la constitution d'une organisation réflexive interne, et à dégager les modalités d'intériorisation sur lesquelles il s'appuie.

Ces trois niveaux nous conduiront à explorer les conditions intersubjectives et subjectives permettant ou ne permettant pas l'investissement d'un double transitionnel.

Problématiser le double transitionnel à partir de l'axe séparation / symbolisation / subjectivation suppose de préciser ce que l'on entend par le terme d'identité et ce qui en son sein peut faire l'objet d'une transitionnalisation par le double. Réciproquement, il convient également de préciser les caractéristiques du « double transitionnel » ainsi que les fonctions psychiques qu'il permet d'assurer, de soutenir ou de favoriser.

4.3 Le double comme figure transitionnelle de l'identité :

A la suite des différentes conceptions passées en revue, j'envisagerai le double dans une perspective paradoxale, comme une figure limite moi / non-moi, à la limite du dedans et du dehors, allant d'un pôle perceptif / hallucinatoire (Cf. *Supra* : le « double animique » de C. et S. Botella) à un pôle représentatif. Comme le remarque pertinemment P. Decourt, « son champ d'action se situe entre signe et figure selon que son thème se développe à partir de la mise en jeu du pôle perceptif ou représentatif. »⁴⁴³

Représentant plus ou moins différencié de l'activité identitaire du sujet, la question du double introduit un écart qui permet de penser la différence et le rapport de soi à soi à partir de l'investissement de l'objet (pré)conçu à la fois comme autre et semblable. En ce sens le double transitionnel s'inscrit dans une trajectoire réflexive entre le moi et le non-moi, le dedans et le dehors, le même et le différent. Il constituerait également un premier palier dans le processus de différenciation sujet / objet et une première ébauche de l'objet transitionnel, contenant le paradoxe d'une détermination unifiante du narcissisme et d'une aspiration objectale du moi.

Le double apparaît dès lors comme la première modalité d'investissement de l'objet (objet-double), qui sera trouvé / créé avant d'être découvert dans son extériorité comme séparé. Outre sa fonction élaborative et différenciatrice, qui rend compte notamment du passage du narcissisme primaire au narcissisme secondaire, on a vu que le double pouvait aussi remplir une fonction défensive contre l'angoisse et l'émergence d'affects mettant en jeu l'identité (inquiétante étrangeté, honte, culpabilité primaire). Face à l'irruption d'éléments psychiques insuffisamment ou non symbolisés dans le champ représentatif, la figure du double - entre représentation et perception / hallucination - préserverait l'identité en l'assurant d'une continuité et d'une réflexivité minimale.

Cette double polarité du double, à la fois organisatrice par l'établissement d'une différence à soi et d'une relation d'objet différenciée, et défensive par la préservation unitaire, témoigne du double mouvement paradoxal de l'identité, qui tend à la fois vers « l'identique à soi » et vers le « non identique à soi » ou l'altérité à soi.

Ces éléments m'amènent à poser l'hypothèse générale annoncée dans l'introduction.

⁴⁴³ P. DECOURT (1998), « Le double : fonctions et paradoxes », in *Les doubles, Psychiatrie française*, p. 154.

4.4 Hypothèse générale :

Le double est la figure par laquelle l'identité se transitionnalise, c'est-à-dire la figure par laquelle le sujet se rencontre et se saisit lui-même, subjectivement, au sein de l'espace réflexif interne issu de la relation à l'objet-double.

En ce sens, l'investissement du « double transitionnel » révèle autant qu'il « construit » l'identité subjective à partir de la construction précoce du lien à l'objet-double, de ses modalités d'intériorisation (incorporation, introjection) et des transformations qui en découlent.

Cette proposition théorique générale, point de départ de cette recherche, me conduit à « décondenser », sous forme d'hypothèses complémentaires, les aspects contenus implicitement dans cette formulation.

4.5 Hypothèses complémentaires :

4.5.1 L'identité :

Au préalable, on peut avancer, en lien avec les différentes conceptions décrites dans la première partie, que l'identité se distingue du moi ou encore du narcissisme, même si elle entretient un rapport privilégié avec ces deux concepts. *Nous la situerons spécifiquement dans l'entre-deux du sujet et de ce qui lui échappe et le fonde tout à la fois : identité et altérité ne peuvent être pensées de façon indépendante ni d'emblée dans un rapport d'opposition. Au contraire, elles se différencient progressivement dans un processus de co-construction réciproque à partir d'un fond commun.*

Suivant cette optique, l'identité est pour nous d'abord un processus dont la visée est de lier dialectiquement, d'articuler au sein de la psyché des éléments psychiques (traces / affects / représentations) appartenant à des catégories ou à des ensembles, à des ordres de la réalité psychiques différents, opposés ou contraires, à des pôles d'organisations hétérogènes.

Cette hypothèse permet de compléter notre hypothèse générale en précisant que le double, dans ses formes transitionnelles, est la figure à partir de laquelle *l'identité et ses paradoxes constitutifs se transitionnalisent*, ce qui nous appelle à spécifier ce que nous entendons par « double transitionnel » par rapport aux autres modalités. Ainsi, nous parlerons d'identité subjective pour désigner le processus par lequel un sujet s'établit réflexivement et subjectivement dans et par la relation à un autre soi-même, à un autre « double de soi ».

4.5.2 Le double transitionnel :

A la suite de J. J. Baranes, on peut faire l'hypothèse que le double constitue l'interface à partir de laquelle se constitue l'identité psychique, à la limite du dedans et du dehors. Ses qualités de séparation et de réunion en font une formation psychique transitionnelle, consubstantielle au processus de symbolisation.

Parmi les différentes figures du double qui révèlent les failles du double comme « toile de fond de tout événement psychique » (J. J. Baranes, 2003), le double transitionnel serait le point autour duquel s'équilibrent sans s'opposer les investissements narcissiques et objectaux.

En établissant la liaison des catégories du dedans et du dehors, ainsi que celle qui relie la perception à la représentation, le double instaure du même coup un « écart différenciateur ». Ce lien protégerait le sujet contre la terreur d'une continuité animique (C. et S. Botella) dedans / dehors, perception / représentation, tout en assurant les conditions nécessaires à la « retransitionnalisation » de l'expérience.

En tant qu' « agent de transformation psychique » (N. Carels, 2002) ou « opérateur (transitionnel) de transformation psychique » (J. J. Baranes, 2003), le double, dans sa forme transitionnelle, a pour fonction de séparer et d'unir le sujet à son altérité, de réguler leur rapport, ce qui permet de préserver l'identité contre une menace de confusion et / ou d'aliénation. Plus qu'un modèle de réduction de l'altérité (Ph. Gutton, 1996), *il constitue le support à partir duquel le sujet traite, met en forme, symbolise le rapport à ce qui lui échappe dans sa relation à l'objet et à lui-même*. L'objet-double remplit en ce sens une fonction d'attracteur transférentiel où vient se déployer la problématique identitaire du sujet, en constituant un support privilégié pour les transformations identitaires.

Ainsi, je soutiendrais que la reconnaissance progressive de l'extériorité de l'objet s'établit d'une façon privilégiée dans la rencontre avec l'objet-double transitionnel, simultanément investi comme même et différent de soi, rencontre qui favorisera l'avènement du narcissisme secondaire ainsi qu'une reconnaissance plus fine du registre de l'altérité.

Ces considérations permettent d'envisager l'objet-double transitionnel comme un cas particulier de l'objet transitionnel, en ce sens que son investissement ou son « utilisation » engage non seulement le sujet dans son rapport à la représentation naissante mais également dans son rapport à une représentation naissante de lui-même. Cette particularité de l'objet transitionnel s'appuie ici sur l'homomorphie existant entre réalité intérieure et réalité extérieure dégagée par R. Roussillon⁴⁴⁴.

Cette situation particulière qui fait de l'objet transitionnel un objet-double, introduit l'idée d'une nouvelle boucle réflexive au sein de laquelle le sujet peut se (re)saisir lui-même ou s'autosymboliser dans et par la relation à l'objet investi comme un double « transitionnel » de soi.

4.5.3 L'organisation réflexive interne :

La constitution d'une instance réflexive interne comme lieu de transformation intrapsychique des formes identitaires qui caractérisent la relation de soi à soi, serait reliée historiquement non seulement à la manière dont le sujet a pu rencontrer l'objet comme double (accordages précoces, relation en double) mais aussi aux modalités d'intériorisation construites dans et par la relation en double.

La qualité des accordages précoces esthésiques et affectifs (D. N. Stern, 1989 ; R. Roussillon, 2004-2008) et des ajustements réciproques qui trament la relation homosexuelle primaire en double (R. Roussillon, 2004-2008), déterminerait en ce sens la qualité de l'intériorisation de l'objet-double dans le moi, ainsi que ses potentialités transitionnelles.

Dans sa forme normale, l'espace réflexif interne constituerait de ce point de vue un analogon de l'espace transitionnel (sujet / objet), réunissant dans l'intrapsychique, les

⁴⁴⁴ R. ROUSSILLON (1991), *op. cit.* p. 66, Cf. *Supra*.

conditions de possibilité d'un espace transitionnel interne et subjectif⁴⁴⁵ (sujet / sujet), indispensable au jeu identitaire et au déploiement de la subjectivité.

4.5.4 Constitution de la réflexivité interne et modalités d'intériorisations de l'objet-double :

L'organisation de l'identité dépend de l'intériorisation de la fonction réflexive de l'objet ainsi que des éléments qui composent le rapport à l'objet investi comme double. Cette intériorisation sous-tend la constitution d'un miroir psychique interne à partir duquel le sujet peut s'autoreprésenter.

Si l'introjection de l'objet-double permet une intégration dans le moi contribuant à enrichir celui-ci des qualités « réfléchissantes » de l'objet, l'incorporation de l'objet-double peut produire à l'inverse des formes d'aliénation du moi liées au maintien de l'altérité de l'objet dans le moi. Le sujet est alors confronté à un miroir déformant, voire aliénant, qui répète dans l'intrapsychique, de soi à soi, mais aussi sur la scène transférentielle, le rapport à certaines particularités « inassimilables » de l'objet.

4.5.5 La figure du double comme tentative de rétablissement d'un rapport à soi :

Si ces différentes hypothèses mettent en perspective les aspects processuels impliqués dans la constitution d'un double transitionnel et la création d'un miroir psychique interne, nous avons également à repérer les manifestations ou les signes qui témoignent de son échec. En appui sur les conceptions du double que nous avons évoquées, nous formulerons l'hypothèse selon laquelle le double surgit particulièrement lorsque le sujet se trouve débordé dans ses capacités réflexives, lorsqu'il se trouve confronté à un vécu de mort psychique, de rupture ou encore à un trouble identitaire qui met à l'épreuve la capacité à distinguer les termes des oppositions qui sous-tendent l'identité.

Suivant cette hypothèse, le double comme fond psychique silencieux se retourne en figure (J. J. Baranes), et se présente soit sous une forme transitionnelle qui soutiendra la

⁴⁴⁵ Au sens où l'on parle de sujet transitionnel par analogie à l'objet transitionnel.

capacité à s'autoreprésenter, soit sous une forme détransitionnalisée qui ne permet plus au sujet de s'auto-représenter, de se voir, de s'entendre ou de se sentir au sein de son espace réflexif interne. Devant ce trouble réflexif, l'émergence d'un double persécutoire, narcissique ou idéal constituera néanmoins une tentative ou un moyen de rétablir autrement les conditions d'un rapport à soi.

Chapitre 5. Présentation du dispositif de recherche

Cette recherche prend sens à partir du champ clinique dont elle est issue et, spécifiquement, à partir de notre pratique clinique auprès d'adolescents et de jeunes adultes confrontés à des troubles identitaires et à la nécessité de se réorganiser autour de nouvelles modalités réflexives. Avant de détailler les spécificités cliniques de cette population et dans le but de cerner davantage le contexte de cette recherche, nous devons d'abord préciser les conditions méthodologiques nécessaires pour qu'un dispositif praticien à vocation thérapeutique puisse être utilisable pour la recherche.

5.1 Conditions d'utilisation d'un dispositif praticien en dispositif de recherche :

Si l'on admet que toute pratique clinique implique un travail de théorisation, ne serait-ce que sous une forme implicite, cette question nous amène à réfléchir sur les enjeux d'une recherche à partir de la pratique. En effet, comme le souligne Albert Ciccone⁴⁴⁶, la pratique clinique n'est pas la recherche ; même si le travail clinique fait appel à la question de la théorisation et suppose de ce fait une distanciation avec son objet, le travail de recherche proprement dit constitue un autre temps, une décentration visant principalement à la production de connaissances communicables⁴⁴⁷.

Dans l'objectif de remplir les conditions requises pour ce type de recherche, nous prendrons en compte ce qui, dans l'organisation même du dispositif, est susceptible de mobiliser tel ou tel aspect du processus identitaire. Interroger les modalités de construction de l'objet de recherche à partir des spécificités du dispositif praticien, en identifiant les signes permettant l'observation et l'analyse des processus engagés dans la constitution de l'identité

⁴⁴⁶ A. CICCONE (1998), *L'observation clinique*, Paris, Dunod.

⁴⁴⁷ *Ibid.* p. 107.

et du double, constitue de ce point de vue un préalable indispensable à cette recherche. Cette opération que nous allons détailler dans notre méthodologie de recherche, consiste à transformer, dans l'après-coup du travail clinique, le dispositif praticien en dispositif de recherche, de sorte qu'il puisse être « utilisable » pour la recherche. Dans ce contexte, nous considérerons l'hypothèse de travail comme un point de rencontre et d'articulation entre le dispositif praticien et le dispositif de recherche et comme un instrument d'observation et d'analyse du matériel construit pour la recherche.

5.2 Méthodologie de recueil des données et construction du cas :

N'étant pas destiné a priori à un travail de recherche, le matériel clinique que nous avons recueilli a fait l'objet d'un premier travail d'élaboration et de mise en sens. Ce premier travail de construction, qui fait partie intégrante du dispositif de soin, comporte deux temps successifs : le temps des rencontres proprement dites, correspondant chez A. Green au « temps où ça se passe », et le temps de la reprise élaborative ou signifiante, renvoyant au « temps où ça se pense »⁴⁴⁸. Ce dernier temps s'est décliné à partir de plusieurs espaces : réunions institutionnelles, réunions cliniques et supervisions.

On peut dire que ces deux temps organisent la clinique suivant une logique processuelle traversée par la dimension de l'après-coup. Bien que se situant sur une autre scène, l'utilisation de ce matériel clinique dans une perspective de recherche s'inscrit, comme nous le préciserons, dans la continuité des réflexions cliniques issues de notre pratique. La diversité des terrains cliniques sur laquelle nous nous sommes appuyés nous amènera, en outre, à préciser pour chaque observation les conditions de recueil de données.

5.3 Méthodologie de recherche :

A partir des éléments du discours et du comportement, comment repérer les mouvements de l'identité à l'œuvre ? Quels sont les marqueurs cliniques sur lesquels nous

⁴⁴⁸ A. GREEN (2000), *La diachronie en psychanalyse*, Paris, Editions de Minuit.

pouvons nous appuyer pour rendre compte des transformations et des remaniements de l'identité subjective ? Quels sont les éléments de la subjectivité évocateurs de la problématique de la réflexivité ?

Afin de confronter et de mettre au travail ces hypothèses, nous proposerons une méthodologie de recherche fondée sur le repérage d'un certains nombres de signes observables à partir du comportement et du discours du sujet, évoquant la problématique identitaire du sujet.

Cette méthodologie a pour but de repérer, notamment à partir du contre-transfert, les affects identitaires (inquiétante étrangeté, honte, culpabilité, effroi, etc.) issus de la rencontre, les ruptures du processus de symbolisation, ou encore tout ce qui témoigne d'une défaillance ou d'une mise à l'épreuve des capacités réflexives (difficulté à se sentir, à se voir ou à s'entendre). L'hypothèse méthodologique sous-jacente est de considérer ces mouvements spécifiques comme des signes qui, articulés à d'autres éléments du matériel, sont susceptibles de nous renseigner sur les processus engagés dans la constitution de l'identité.

Ainsi, l'on peut se demander à quel point ces mouvements ne portent pas en eux-mêmes la trace de l'identité à l'œuvre entre déliaison et reliaison, rupture et continuité. L'identité n'étant pas saisissable d'emblée, il s'agira d'analyser les figures où celle-ci peut prendre forme et se matérialiser. A ce titre, le double dans ses différentes modalités, en tant que figure élective de l'identité, retiendra particulièrement notre attention.

Notre optique sera donc d'appréhender le processus identitaire à partir des modalités du double et de ses aléas qui en révèlent les dysfonctionnements. Plus spécifiquement nous chercherons à cerner, à partir de l'analyse des troubles réflexifs dans leur contexte d'émergence, la manière dont le sujet se situe par rapport à lui-même et à ses objets, dont il se réfléchit et s'auto-représente lui-même au sein du dispositif. *Par l'exploration de la dimension « auto » du discours et des conduites, il s'agira de repérer, à partir du matériel clinique, comment le sujet parvient à organiser une relation de soi à soi ou, à défaut, comment tente-t-il de maintenir ou de rétablir une certaine réflexivité de soi à soi.*

Ainsi, nous faisons l'hypothèse que l'analyse des troubles identitaires, en tant qu'ils traduisent une souffrance réflexive, une difficulté voire une impossibilité à s'autoreprésenter ou à (r)établir un lien réflexif à soi, peut nous informer sur les logiques processuelles qui sous-tendent la construction identitaire.

Suivant l'idée communément admise selon laquelle la psychopathologie constitue un « miroir grossissant » des processus psychiques normaux, l'achoppement des processus

constitutifs de l'identité subjective peut nous renseigner « négativement » sur ce qui s'établit de façon quasiment invisible dans le développement « ordinaire » du sujet.

C'est pourquoi l'impossible recours à un objet-double ou la mise en échec de sa fonction réflexive et subjectivante, nous conduira, a contrario, à développer une argumentation sur la valeur organisatrice d'un double dit transitionnel.

Autrement dit, que se passe-t-il lorsque le sujet ne parvient pas à investir l'objet comme un double de lui-même, lorsque l'objet n'a pu suffisamment « jouer » son rôle de miroir premier ? Qu'advient-il lorsqu'il n'a pu historiquement intérioriser l'objet sous la forme d'un double transitionnel ? Mais aussi comment s'établit l'organisation réflexive en l'absence d'expériences d'accordages précoces suffisamment nombreuses, ajustées et satisfaisantes ?

Pour tenter de répondre à ces questions et dans l'objectif de cerner d'un peu plus près l'organisation identitaire dans son rapport à la problématique du double, nous procéderons à une analyse de notre matériel clinique en plusieurs temps.

Le premier registre concerne l'analyse de la capacité réflexive à partir de l'exploration clinique des trois grandes modalités décrites par R. Roussillon : la capacité à se sentir, la capacité à se voir et la capacité à s'entendre. Cette analyse, qui porte sur les déterminants sensoriels de la réflexivité et sur leurs formes métaphorisée, permettra de déconstruire les enjeux identitaires et de repérer leur impact sur l'organisation du rapport à soi. En appui sur l'analyse des différentes composantes réflexives, nous aborderons également, d'une façon plus générale, la capacité du sujet à s'autoreprésenter et à autoreprésenter son propre fonctionnement psychique.

Un autre registre cherchera à cerner les éléments de la paradoxalité identitaire. Ce niveau d'analyse témoigne selon nous d'une forme de réflexivité paradoxale ou négative, en ce qu'elle exprime certains aspects ou fonctionnements qui n'ont pu être suffisamment réfléchis historiquement par l'objet. La paradoxalité traduirait, sur le mode du retournement, une quête réflexive des aspects identitaires non transitionnalisés par l'objet-double.

Nous étudierons également la question du rapport aux objets et des modalités d'intériorisation susceptibles de nous éclairer, suivant un autre point de vue, sur l'organisation interne de la réflexivité. L'étude du rapport à soi *via* l'objet intériorisé permettra de cerner davantage les conditions historiques de son établissement.

Enfin, nous proposerons d'autres axes de lecture en fonction de la spécificité du matériel clinique étudié et de la nature des enjeux de l'identité, comme la question de l'organisation de la scène primitive et de son rapport avec l'autoreprésentation de soi (*Vivian, Evan*), la

question de l'identité et ses liens avec la problématique de la castration (*Vivian*), l'hallucination négative et les phénomènes héautoscopiques (le *Horla*), etc.

Cette méthodologie de recherche nous conduira à suivre une trajectoire « à rebours », depuis l'observation des troubles de la réflexivité à la modélisation des étapes de la construction transitionnelle de l'identité à partir du double. Elle nous aidera également à esquisser certaines configurations identitaires ainsi que les modalités d'investissement d'un double défensif, non transitionnalisé.

5.4 Spécificités cliniques :

5.4.1 Clinique de l'adolescence :

La clinique que nous avons choisie de rapporter dans ce travail se caractérise particulièrement par une problématique identitaire à l'œuvre, renvoyant pour certaines situations à un trouble majeur de la réflexivité. En nous appuyant sur l'étude de sujets adolescents et jeunes adultes rencontrés essentiellement dans le cadre d'entretiens cliniques en face à face, nous avons à nous interroger sur les liens entre les enjeux impliqués par ce type de dispositif et notre thématique de recherche.

R. Roussillon⁴⁴⁹ écrit que chaque dispositif produit un certain type de processus spécifique, en actualisant, et donc en rendant analysables, certains aspects du psychisme et pas d'autres. Le processus qui s'y déroule serait donc déterminé par les caractéristiques du dispositif en question et ne pourrait être analysé indépendamment de celles-ci. En ce sens, on peut se demander ce qu'un dispositif de consultation en face à face avec des adolescents induit dans la rencontre. Quel type de processus est-il susceptible de générer ? Quels mouvements transférentiels ce dispositif favorise-t-il ?

A partir du développement des tendances narcissiques propres à l'avènement de l'adolescence, on peut penser que la rencontre en face à face (marquée par la présence perceptive du clinicien), tend à favoriser chez l'adolescent l'émergence de mouvements

⁴⁴⁹ R. ROUSSILLON (1998), « Quelques remarques épistémologiques à propos du travail psychanalytique en face à face », in *Monographies de la Revue Française de Psychanalyse, Psychothérapies psychanalytiques*, Paris, P.U.F., p. 68.

transférentiels narcissiques, comme l'actualisation de doubles de soi à travers la quête de reflets de soi dans l'autre. Autrement dit, par retournement, le sujet transfère la fonction miroir de l'environnement. Cet aspect du dispositif contiendrait un point d'appel de la réflexivité à partir duquel le sujet peut se réfléchir lui-même dans la relation transférentielle. Suivant cette configuration, le double apparaît comme une composante essentielle du transfert, (C. et S. Botella, 2001) dans lequel le clinicien tient lieu de miroir (H. Kohut, 1975) ou de « miroir du négatif de l'autre » (R. Roussillon, 2004), consistant à refléter ce qui, chez le sujet, n'a pu faire l'objet d'un travail d'échoisation suffisant.

Par ailleurs, en mettant l'accent sur la dimension de la présence, ce type de dispositif convoque particulièrement la question de la « symbolisation primaire » à l'adolescence, comme modalité de symbolisation qui s'étaye sur le registre perceptivo-moteur. Cet aspect mobiliserait davantage les formes perceptives et sensorielles que les formes représentées du double, et renverrait aux formes primaires de l'identité.

La clinique de l'adolescence nous amène également à approcher les processus qui soutiennent l'identité, *au moment où celle-ci est particulièrement mise à l'épreuve*. Pour expliciter cette particularité il nous faut préciser les caractéristiques du fonctionnement psychique adolescent qui résonnent avec la problématique de l'identité.

5.4.2 Rupture identitaire et problématique du double : le modèle de l'adolescence

Les recherches actuelles permettent de considérer l'adolescence non seulement comme un moment du développement déclenché par la puberté mais comme un véritable processus de construction et / ou de reconstruction de la vie psychique : second processus d'individuation selon P. Blos, passage du « pubertaire » à l'« adolescens » selon Ph. Gutton ou encore processus de subjectivation selon R. Cahn.

Ainsi, l'adolescence ne peut être assimilée à une simple reprise de l'infantile, une simple réorganisation après coup du sexuel infantile sous le primat du génital. Du fait des transformations pubertaires, elle est également, par le biais de la théorie de l'après-coup, l'occasion d'une nouvelle activité psychique qui possède ses particularités et ses logiques propres. C'est en ce sens qu'on ne peut pas réduire l'adolescence à une étape du

développement ou à un stade dans la maturation sexuelle. Il s'agit d'une véritable renaissance où, comme le souligne A. Braconnier, le passé ne peut s'éclairer qu'à la lumière du présent :

*« L'histoire du sujet se comprend en référence à son passé, mais son passé s'éclaire à la lumière de son actualité, et au moment de l'adolescence à celle du présent traumatique. »*⁴⁵⁰

Dès lors, l'adolescence peut être considérée comme inaugurant une nouvelle ère psychique et comme le temps d'une refondation de l'identité subjective, marqué par le passage d'une sexualité infantile à une sexualité génitale. Alors que dans la sexualité infantile, la pulsion était jusqu'alors essentiellement auto-érotique, au moment de la puberté elle trouve l'objet sexuel. Ce qui s'était constitué sur un mode partiel au fil des organisations pulsionnelles successives de l'oralité, de l'analité et du registre phallique, trouve un nouveau but pulsionnel, un nouveau mode de réalisation, une nouvelle issue pulsionnelle sous le primat du génital.

Cette refondation de l'identité subjective impliquée par l'impact de la puberté, se décline à travers toute une série de changements et de bouleversements : changements initiés par les différentes modifications corporelles et ses conséquences sur l'image du corps, changements impliqués par l'avènement de la potentialité orgasmique, se traduisant notamment par une modification du vécu du corps propre, changements dans le rapport à la symbolisation. Nous verrons comment ces changements affectent particulièrement le registre de la réflexivité.

La réorganisation psychique impliquée par la puberté suppose donc une transformation de l'identité subjective, de ses modes de manifestation ainsi que des formes réflexives qui sous-tendent le rapport du sujet à lui-même. Ce travail de transformation correspond, selon A. Braconnier (2002), à un des trois grands axes de travail de l'adolescent, parallèle au désengagement des liens parentaux intériorisés au cours de l'enfance et à la découverte de l'objet sous le primat du génital, à savoir celui des identifications, source d'un remaniement topique, à la fois identitaire et subjectif. Ce dernier axe a été particulièrement travaillé ces dernières années autour de la problématique de la subjectivation (R. Cahn, F. Richard), c'est-à-dire du côté du « devenir sujet ». Cette orientation nous conduit à situer l'expérience

⁴⁵⁰ A. BRACONNIER (2002), « Adolescence », in MIJOLLA A (de) et al., *Dictionnaire International de Psychanalyse*, op. cit. p. 24.

subjective de l'adolescent autour de l'impact de la maturité physiologique de la sexualité sur l'ensemble de l'économie psychique et du travail de réorganisation ainsi impliqué.

A partir des transformations corporelles qui menacent l'unité et l'intégrité de l'image du corps et l'intensification de la poussée pulsionnelle qui menace de déborder le moi, cette perspective permet de considérer l'adolescence d'une façon spécifique comme le travail d'intégration des effets psychiques de la puberté sur la continuité et la représentation de soi. Cette conjoncture particulière dans laquelle se situe l'adolescent, impliquera la réorganisation et la transformation de l'identité subjective suivant les contraintes et les logiques qui caractérisent et conditionnent l'accès à la génitalité à travers l'élaboration de la triple différence des sexes, des générations et celle qui distingue la sexualité génitale de la sexualité infantile.

Face à la nouvelle donne pulsionnelle qui modifie radicalement la façon de s'éprouver corporellement et à la nécessité de réorganiser les modalités du rapport à l'objet, l'adolescent devra opérer un remaniement profond de son narcissisme infantile et de son sentiment d'identité, travail psychique que l'on peut situer à l'origine des transformations de la relation du sujet à lui-même et au monde qui l'entoure. Ainsi, les transformations pubertaires associées à la capacité orgasmique nouvellement acquise provoqueront une rupture au sein du fonctionnement psychique de l'adolescent.

Dans une discussion portant sur l'utilisation extensive du concept de crise à l'adolescence, D. Marcelli et A. Braconnier⁴⁵¹ proposent le terme de rupture pour rendre compte de la fonction psychologique et psychopathologique de la crise. Ainsi, pour eux, « la rupture s'exprime par des états de crise, c'est à dire par un événement mental ou une série d'événements mentaux dont l'association, le renforcement ou la substitution de l'un par l'autre *constituent des systèmes allant d'une phase instable et conflictuelle à un nouvel état de stabilité* »⁴⁵². Ce processus correspond bien à un réel travail de transformation, central à l'adolescence, visant, à travers la diminution des tensions psychiques internes, un rétablissement de l'équilibre perdu et le retour à un nouvel état de stabilité.

La rupture affecterait autant le monde interne du sujet que le monde externe dans sa relation à l'environnement. En mettant l'accent sur la dimension transformatrice de la rupture, cette optique permet de dépasser en l'intégrant la conception de M. et M. E. Laufer⁴⁵³.

⁴⁵¹ D. MARCELLI, A. BRACONNIER (2000), *Adolescence et psychopathologie*, Paris, Masson.

⁴⁵² *Ibid.* p. 53, nous soulignons.

⁴⁵³ Selon M. et M. E. Laufer, la rupture (breakdown) se traduit par une désorganisation qui perturbe gravement le développement de l'adolescence en débouchant ultérieurement sur une pathologie. Caractérisée par le rejet

Cette perspective rejoint les remarques de F. Duparc et de G. Lavallée sur la fragilité et la précarité de l'identité (Cf. *Supra*) et permet de penser l'impact de la rupture sur la réflexivité psychique, particulièrement mise à l'épreuve à cette période. A partir des enjeux psychiques de l'adolescence, on peut dégager au moins trois niveaux ou modalités de la « rupture identitaire » :

1- Une rupture au niveau de l'histoire de la subjectivité, qui ne permet plus à celle-ci d'être « représentative » pour le sujet. La réorganisation psychique après coup aura pour fonction de réduire les effets de cette discontinuité en proposant de nouvelles formes de « mise en sens » de l'expérience, de nouveaux modes de symbolisation qui s'appuieront principalement sur le registre perceptivo-moteur.

2- Une rupture au niveau des capacités d'élaboration de l'expérience pulsionnelle, provoquant un afflux d'angoisse à l'origine d'un bouleversement des capacités réflexives du sujet. Ainsi, devant l'émergence d'une pulsionnalité génitale effractive, l'adolescent devra trouver de nouveaux systèmes de liaison identitaire et de nouvelles formes de décharge pulsionnelle.

3- Enfin, une rupture d'équilibre dans la régulation des investissements narcissiques et objectaux, conduisant l'adolescent à réparer un narcissisme fragilisé par la perte, tantôt sur le mode du repli sur soi, tantôt sur le mode d'un surinvestissement des relations d'objet.

Dans ce contexte de rupture, la problématique du double sera fortement mobilisée, par exemple à travers l'investissement du groupe des pairs, l'établissement de relations exclusives sur un mode homosexuel, la recherche de relations amoureuses, etc. Ces nouveaux investissements traduisent une quête narcissique du moi, fragilisé et appauvri par les effets de la puberté, qui s'organisera à partir de la relation d'objet en double. L'investissement d'un double narcissique, homosexuel ou encore idéal, aurait alors pour fonction de réduire la faille narcissique, de protéger l'identité contre une menace de désorganisation mais aussi potentiellement de soutenir l'intégration pulsionnelle en donnant forme à un nouveau rapport à soi. Ainsi, l'on peut se demander comment les changements pubertaires vont-ils affecter le

inconscient du corps sexué, la rupture concernerait le processus d'intégration de la représentation de soi-même dans l'image du corps parvenu à maturité, Cf. M. LAUFER, M. E. LAUFER (1984), *Adolescence et rupture du développement*, Paris, P.U.F.

rapport du sujet à lui-même, - ou encore menacer de rompre une continuité identitaire – et, au-delà, les formes de réflexivités sensorielles engagées dans ce rapport.

Pour avancer dans cette réflexion nous proposons l'hypothèse suivant laquelle l'identité du pubertaire et, d'une façon générale, l'identité soumise à un impératif de réorganisation, trouve dans la figure du double une occasion de se stabiliser⁴⁵⁴ et, potentiellement, de se transformer autour d'une nouvelle représentation de soi. Cette potentialité transformatrice et élaborative du double, à l'origine de l'intégration d'une nouvelle identité subjective, elle-même issue d'une réorganisation de la réflexivité, s'étaye, comme nous l'avons énoncé dans nos hypothèses, sur la fonction miroir de l'environnement (D. W. Winnicott, 1971).

Ces propositions nous amènent à considérer les aspects du fonctionnement psychique adolescent que nous avons relevés comme une « réponse auto-organisatrice » au « bruit perturbateur » que représente le phénomène pubertaire. Elles témoignent également de l'étroite relation existant entre la problématique de l'adolescence et celle de l'identité. Comme l'écrit A. Green, « la problématique explicite de l'identité se rencontre surtout en clinique psychanalytique à l'adolescence. »⁴⁵⁵

Cependant, nous devons préciser que ce travail psychique propre à l'adolescence déborde largement cette période du développement et concerne potentiellement tout sujet confronté à un trouble identitaire. L'impact de la rupture sur l'identité, en produisant une crise au sein de la réflexivité et plus globalement une réorganisation des liens intra et intersubjectifs, convoquera des processus spécifiques au fonctionnement psychique adolescent, comme recourir à un objet-double externe en vue de ressaisir un pan de son identité. Ainsi, les enjeux de l'adolescence, en tant qu'ils actualisent particulièrement la question de l'identité à travers le bouleversement des capacités réflexives et les remaniements psychiques qui en découlent, permettraient d'éclairer de façon paradigmatique notre problématique⁴⁵⁶.

Enfin, ces remarques amènent à considérer, à la suite de nombreux auteurs, l'adolescence comme un temps d'actualisation et de reprise privilégié des expériences de la toute première enfance. La prévalence de la symbolisation primaire, l'étayage sur le registre perceptivo-moteur et la centration sur le corps apparaissent, de ce point de vue, comme autant

⁴⁵⁴ Selon J. J. Baranes, le double remplit une fonction de « stabilisation primordiale de l'identité », Cf. J. J. BARANES (2003), *op. cit.* p. 221.

⁴⁵⁵ A. GREEN (1977), *op. cit.*, p. 83.

⁴⁵⁶ Michelle Cadoret a proposé de considérer l'adolescence comme un moment paradigmatique, entre instabilité, risque et créativité, Cf. M. CADORET (2003), *Le paradigme adolescent*, Paris, Dunod.

de points communs entre le fonctionnement psychique du bébé et celui de l'adolescent. A ceci s'ajoute le travail de « refondation subjective », instaurateur d'une nouvelle ère psychique au moment de l'adolescence, travail qui s'appuiera spécifiquement sur les processus engagés au moment de « la naissance à la vie psychique » (A. Ciccone).

Cette proximité de fonctionnement dessine un axe direct, une forme d'attraction réciproque entre ces deux polarités du développement, qu'il nous faudra prendre en compte. En ce sens, l'adolescence, à travers les remaniements des expériences précoces engagées dans la construction d'une première forme d'identité, peut constituer une voie d'accès privilégiée pour aborder la problématique de la réflexivité.

5.4.3 Clinique de l'agir :

Qui dit clinique de l'adolescence dit souvent clinique de l'agir et du comportement. Cette problématique centrale à l'adolescence ne nous a pas échappée, elle organise même une part importante de notre matériel clinique. La problématique de l'agir est appréhendée ici, en appui sur un travail précédent⁴⁵⁷, conjointement comme une limite des capacités d'élaborations psychiques et, plus fondamentalement, des capacités à s'auto-représenter ou à se réfléchir soi-même, et en même temps comme une tentative de transformation des enjeux actualisés par l'acte, au premier rang desquels nous pouvons situer ceux concernant l'identité et la problématique de la réflexivité.

Au moment de la puberté, nous pensons que l'agir témoigne non seulement d'une immaturité du fonctionnement psychique à métaboliser les excitations pulsionnelles mais aussi d'un moyen extrême pour parvenir à rétablir une continuité identitaire. Suivant cette perspective, le passage à l'acte contiendrait, à travers la dimension d'adresse, un appel à la réflexivité. Ce sont les réponses de l'objet à cet appel qui permettront ou non une appropriation subjective des éléments psychiques ressaisis dans et par le passage à l'acte.

⁴⁵⁷ Dans ce travail, nous avons pu soutenir l'hypothèse générale suivant laquelle le passage à l'acte ne pouvait être réduit à une fonction de pure décharge mais que, au contraire, celui-ci s'accompagne toujours, au moins potentiellement, au cours de son processus et / ou dans l'après-coup de sa réalisation, d'un mouvement élaboratif. Cette orientation théorique nous a conduit, entre autres, à penser l'agir dans son rapport avec le processus de symbolisation, notamment à partir de la dimension d'adresse. Ainsi, le passage à l'acte nous est apparu non pas exclusivement comme un acte de rupture ou un court-circuit dans l'élaboration du trajet pulsionnelle mais, de façon spécifique, comme une « limite transformatrice » ou encore une « coupure-lien » entre deux régimes pulsionnels, Cf. J. JUNG (1998), *Le passage à l'acte dans son rapport avec le processus de symbolisation*, Université Lumière Lyon 2.

A partir de ces éléments, on peut ajouter que le passage à l'acte remplit une fonction identitaire, mêlant de façon paradoxale des aspects disparates de la vie psychique, suivant une logique de non-contradiction. C'est ainsi par exemple que l'acte peut être utilisé simultanément comme une modalité défensive destinée à compléter ou à soutenir un premier mouvement de mise à l'écart des représentations par refoulement ou par clivage, et comme une tentative d'élaboration des éléments psychiques engagés dans ce processus.

En ce sens le passage à l'acte opère *a minima* ce qu'on peut appeler après R. Roussillon une liaison primaire non-symbolique⁴⁵⁸ et, potentiellement, à partir de sa visée intersubjective et des modalités de réponses de l'objet, une première forme de symbolisation. La concentration des enjeux psychiques à l'œuvre dans ce type de manifestation imposera par conséquent un travail de déconstruction / reconstruction afin de prendre tout son sens.

Enfin, d'un point de vue clinique, l'agir ou le passage à l'acte peut se présenter pour le sujet comme un moyen paradoxal de raconter une histoire, de se raconter et de raconter à l'autre, dans une forme de protonarration, le trouble identitaire qui l'habite. L'acte ou le passage à l'acte peut ainsi, malgré la forme évacuatrice et défensive qu'il peut prendre, être utilisé pour tenter de s'autoreprésenter. En fonction de la nature des éléments psychiques convoqués, on peut presque penser qu'à l'extrême, cette problématique de l'agir suspend l'opposition entre rupture et continuité et par extension, l'opposition entre les catégories qui structurent l'identité. Bien sûr, cette conjoncture spécifique demeure, comme on le verra, étroitement liée à la réponse de l'objet et au rôle de miroir que celui-ci peut tenir en ce moment décisif.

Ceci étant, l'exploration des formes cliniques de l'agir montre aussi un aspect plus sombre, en particulier lorsque l'objet tend à disparaître du monde interne du sujet, lorsque les processus de désobjectalisation prennent le pas sur les pulsions de vie. Elles révèlent alors une forme de réflexivité paradoxale et désobjectivante, évocatrice d'un narcissisme de mort, qui actualise les enjeux primaires de la réflexivité en deçà de la rencontre d'un objet investi comme double.

L'étude de l'agir et de son impact sur l'organisation réflexive sera l'occasion de mettre en lumière les logiques processuelles qui sous-tendent l'identité et donc les premiers linéaments de ce qui s'établira suivant un autre destin, sous la forme d'une réflexivité identitaire subjectivante. Essentiellement centrés sur l'agir suicidaire, les cas cliniques de

⁴⁵⁸ R. ROUSSILLON (1999), « Traumatisme primaire, clivage et liaisons primaires non symboliques », in *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, P.U.F., pp. 9-34.

Vivian et de *Clara* nous permettront d'explorer la valeur autoreprésentative de l'acte et d'approcher la problématique identitaire à l'œuvre entre rupture et continuité, notamment sous l'angle du paradoxe.

5.4.4 Logiques de survie et organisation réflexive :

Un autre angle d'approche de la problématique de la réflexivité peut être repéré autour de ce qu'on peut désigner par la notion de « situation extrême » de la subjectivité (B. Bettelheim, 1952 ; R. Roussillon, 1999), expérience dans laquelle « le sujet est brutalement et durablement confronté à l'éventualité de sa propre disparition, sans possibilité de secours. »⁴⁵⁹ Il s'agit d'états traumatiques primaires marqués par un « *désespoir* existentiel, une honte d'être, qui menacent l'existence même de la subjectivité et de l'organisation psychique. »⁴⁶⁰

Face à ce type de conjoncture qui signe un état de détresse, le sujet répond en mobilisant des défenses de survie dans le but de s'adapter coûte que coûte à un environnement ou à un vécu subjectif devenu intolérable :

*« La survie, c'est la vie réduite à sa fulgurance primordiale, à son trajet le plus épuré, dépouillé des oripeaux culturels et affectifs, de l'attachement à quelque système de valeur que ce soit. La survie, c'est ce qui reste de vie quand toute civilisation s'effondre, quand les trajets et détours qu'habituellement nous imposons à nos désirs s'avèrent impossibles à maintenir. Toute la force tissée dans la multitude de nos investissements se recentre alors autour d'un seul et même but, vivre encore, poursuivre l'existence sans pouvoir lui assigner d'autre enjeu que sa continuation même. »*⁴⁶¹

Selon A. Ferrant, un tel contexte implique un travail d'auto-organisation, c'est-à-dire une réélaboration en profondeur de la subjectivité, qui suppose une transformation radicale des conditions même du fonctionnement psychique.

Nous retrouvons ici sous une forme exacerbée les modalités de la rupture décrites plus haut impliquées par le phénomène pubertaire et l'impact que celui-ci produit sur la continuité

⁴⁵⁹ A. FERRANT (2001), *Pulsion et liens d'emprise*, Paris, Dunod, p. 115.

⁴⁶⁰ R. ROUSSILLON (1999), *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, P.U.F., p. 20.

⁴⁶¹ A. FERRANT (2001), *op. cit.* p. 115, nous soulignons.

et la représentation de soi. Cette transformation radicale de la subjectivité serait liée à la mise en place d'un clivage du moi qui sous-tend l'établissement d'une identité de survie. Cette nouvelle identité qui s'impose au sujet du dehors permet ainsi de préserver la subjectivité contre une menace de mort psychique ou un vécu d'anéantissement, au risque de l'aliénation d'une partie de celle-ci.

Nous aborderons cette problématique à partir de deux observations cliniques. Le cas *Olivia* nous conduira à approfondir ce moment processuel où l'identité du sujet, alors menacée par la réminiscence des éprouvés de catastrophe identitaire, se trouve contraint à s'autoreprésenter paradoxalement « soit par l'effacement de soi, soit par l'hyperlucidité et le contrôle sur soi, soit enfin par la fuite hors de soi. »⁴⁶² Ensuite, le cas *Evan* nous amènera à repérer les avatars du rapport à soi en lien avec la scène primitive à partir de la crise pubertaire, et à suivre la trajectoire des affects de honte et de culpabilité dans la recomposition d'une identité réflexive. Dans les deux cas, l'abord de la question du double complètera notre analyse et nous permettra de resituer la problématique identitaire dans son rapport à l'objet.

5.5 Figures de la réflexivité :

Dans l'objectif de donner suffisamment corps à nos hypothèses de recherche, il nous a paru nécessaire de poursuivre notre réflexion à partir d'une seconde source, à la fois distincte et complémentaire de la première.

En contrepoint des cas cliniques que nous avons rassemblés, l'analyse du *Horla*, du phénomène de « déjà-vu » et d'autres figures de la réflexivité appartenant au registre de « l'écriture de soi » (J.-F. Chiantaretto) et de l'intimité partagée (journaux intimes / extimes, espaces virtuels, correspondances), constituera un autre point de vue pour aborder notre problématique.

⁴⁶² André CAREL, communication personnelle.

5.5.1 *Le Horla* de Guy de Maupassant :

L'étude du *Horla* s'est imposée à nous au cours du travail associatif engagé autour du cas clinique d'*Olivia*. Elle répond à un certain nombre de questions restées en suspens que nous avons pu ressaisir grâce aux multiples résonances que nous y avons trouvées et à l'écart « représentatif » que son analyse nous a permis d'introduire après coup avec la clinique. A partir d'une analyse centrée sur les particularités de l'organisation réflexive interne soumise à un impératif de réorganisation et sur les formes paradoxales que prend l'autoreprésentation, cette étude clinique nous conduira *a contrario*, à préciser davantage le champ du double transitionnel.

5.5.2 Impressions de « déjà-vu » et organisation réflexive :

En nous intéressant au « déjà-vu », nous chercherons à approcher la problématique de la réflexivité dans le champ de la « psychopathologie de la vie quotidienne ». Cette étude, réalisée à partir d'un questionnaire adressé à un groupe d'étudiants, nous amènera à analyser les effets de cet étrange phénomène sur l'identité ainsi que les processus en jeu dans le rétablissement de la réflexivité de soi à soi.

5.5.3 L'écriture de soi :

Ce registre convoque particulièrement le travail de la réflexivité à travers une mise en forme spécifique - l'écriture -, de l'identité. Le journal d'Anne Frank, en ce qu'il traite du rapport entre la puberté et le rapport à soi, ou encore la correspondance entre Freud et Fliess, dont on sait qu'elle fut utilisée comme un moyen d'auto-analyse, viendront appuyer d'une autre façon nos hypothèses de recherche.

La construction de ce dispositif en deux temps, à partir de deux sources distinctes, répond également à la nécessité d'aménager en permanence un écart ou un recul suffisant

avec notre objet de recherche. Elle constitue en ce sens une occasion de nous dégager de l'effet de « pénétration agie » (J.-L. Donnet) de l'objet de recherche dans la recherche elle-même et s'offre comme un moyen de « transitionnaliser » notre rapport à la clinique.

Cette seconde source, qui est aussi une autre scène, permet ainsi d'introduire un lieu tiers, c'est à dire un espace de dégagement vis-à-vis de notre matériel clinique en même temps qu'un espace de reprise propice à l'émergence d'un nouveau point de vue destiné à approfondir notre champ de recherche.

5.6 Identité et position de chercheur :

La spécificité de ce dispositif de recherche interroge en outre notre position de chercheur ou, devrions-nous dire, notre identité de chercheur, non seulement au niveau des changements qu'il introduit par rapport à un dispositif praticien, mais également du fait de l'empreinte que ce dernier imprime sur la position de chercheur. Issue de la rencontre d'une position praticienne et d'un projet de recherche, notre identité de chercheur rend compte, après coup, des procédures de dégagement des mouvements d'implication subjectivante de la pratique, nécessaires à un travail de recherche clinique. Elle témoigne également d'un changement dans notre position d'observation qui permet de réfléchir autrement, à partir de nos hypothèses de travail, une partie des enjeux rencontrés dans nos observations cliniques.

Car l'utilisation d'un matériel clinique à des fins de recherche ne fait pas disparaître les enjeux transféro / contre-transférentiels à l'œuvre dans la rencontre clinique. Au contraire, ceux-ci nous semblent même infiltrer dans une large mesure la démarche de recherche, en se situant à l'origine même de son processus. Il y a là une zone de chevauchement irréductible entre ces deux dispositifs qui relève de l'ambiguïté ; l'objet de recherche, en tant que dépositaire des reliquats contre-transférentiels non élaborés issus de la pratique, peut apparaître en ce sens comme ce qui manque à être réfléchi et transformé dans et par la pratique.

Pour faire un parallèle avec notre thème, nous pourrions dire que l'objet de recherche est d'abord un objet étrange, énigmatique, autrement dit un objet « non double », qui échappe par définition au chercheur. Ce n'est qu'au moment de l'élaboration des hypothèses que cet objet peut commencer à se constituer comme un objet-double (trouvé / créé) avant que ce dernier ne

puisse être « découvert » dans son altérité (détruit / trouvé). Ce qui signifie que face au « trouvé / créé » de l'hypothèse et à l'illusion « narcissique-théorique » qui en découle, devra répondre un travail de mise à l'épreuve, destiné à découvrir / déconstruire sur le mode du « détruit / trouvé », les particularités de cet objet.

De même, l'identité du chercheur semble suivre une trajectoire comparable. Celle-ci ne parviendrait à se stabiliser que dans l'après-coup de son processus, au moment où elle peut s'auto-représenter à partir de son objet, où elle est en mesure de symboliser l'écart entre l'énigme clinique qui sous-tend la recherche et sa mise en perspective théorique.

Nous verrons que ce travail d'élaboration, par définition jamais terminé, témoigne aussi de la résistance épistémologique de l'objet de recherche, de sa survivance à toute tentative de réduction définitive et univoque. L'intérêt de ce type de recherche est donc surtout de rendre compte d'un déplacement de la question, de faire émerger un nouveau point de vue sur l'objet de recherche, de nourrir notre capacité de penser ou de repenser autrement la même question en l'abordant différemment.

D'une façon générale, ces remarques interrogent comment la place d'où l'on observe fait partie intégrante du dispositif d'observation, et transforme, en potentialisant certains de ses aspects et pas d'autres, le rapport à l'objet observé. A ce titre, et pour mettre en perspective la question de la limite de ce type de recherche, on peut dire que l'objet de l'observation, tout comme l'objet de la recherche, dépend toujours de la manière dont on le préorganise à partir des données plus ou moins implicites – théoriques, cliniques, institutionnelles, contre-transférentielles, etc. – qui façonnent en creux l'identité du chercheur.

5.7 Aspects liés à la scientificité d'une méthodologie de recherche clinique :

Enfin, ces considérations nous amènent à discuter à présent des aspects liés à la scientificité d'une méthodologie de recherche clinique. Ce que l'on peut d'emblée remarquer, c'est que cette méthodologie, en prenant pour objet la question de l'identité, rencontre inévitablement le problème de l'objectivation de la subjectivité. En effet, dans la mesure où dans ce type de recherche l'observateur est lui-même impliqué subjectivement dans le dispositif d'observation, comment peut-on rendre compte d'un « savoir » communicable sur

la subjectivité ? A l'inverse, les recherches utilisant une méthodologie qui prétend évacuer toute forme de subjectivité de leur dispositif d'observation ne relèvent-elle pas d'une position idéologique ?

Tandis que la recherche expérimentale tend à « découper » l'objet de recherche en le ramenant à des éléments de plus en plus simples, à isoler des variables pour en permettre l'observation, la recherche clinique qui utilise le référentiel psychanalytique envisage au contraire son objet suivant une perspective complexe, en mettant l'accent, par exemple, sur l'ensemble des éléments qui composent une organisation psychique⁴⁶³. L'identité, telle que nous l'envisageons, correspondrait de ce point de vue à une organisation complexe dont l'étude repose sur la prise en compte d'une pluralité d'éléments articulés entre eux, comme l'altérité, le double, la réflexivité, etc.

Ainsi, l'objectif de cette démarche n'est pas de réduire la complexité de son objet à sa plus simple expression mais de reconnaître cette dimension comme une condition inhérente à sa mise en sens. C'est pourquoi nous privilégierons dans notre travail l'aspect qualitatif lié à la singularité du cas plutôt que l'aspect quantitatif. Contrairement au modèle scientifique classique – démarche expérimentale - qui s'appuie sur la répétabilité de l'expérience pour vérifier une hypothèse, ce type de méthodologie a pour but de faire ressortir l'exemplarité du cas à travers sa complexité, ainsi que sa capacité à éclairer d'autres cas singuliers.

Cette question resitue les enjeux du débat concernant la scientificité de la psychanalyse et des méthodes de recherche qui s'en inspirent. En effet, comme l'a bien montré Michèle Bertrand, ce n'est pas parce que la connaissance clinique n'obéit pas au dispositif expérimental qu'il faut récuser sa valeur scientifique⁴⁶⁴. Il existe d'autres modes de validation possibles qui tiennent aux conditions et à la nature du recueil de l'expérience clinique. Cependant, pour satisfaire aux réquisits de la recherche scientifique, il est nécessaire d'explicitier non seulement la méthode d'investigation utilisée mais aussi le mode de causalité – complexe - utilisé pour produire ces énoncés (méthodologie de recherche). En ce qui concerne la validation, le recours à des hypothèses de travail permettront, grâce à leur mise à l'épreuve, la construction d'une zone d'intelligibilité susceptible de déboucher sur l'élaboration de nouvelles hypothèses plus spécifiques.

Ce mode de validation des hypothèses ne se réfère pas à la dichotomie « oui / non » ou « conforme ou non conforme » à l'hypothèse initiale, caractéristique de la méthodologie

⁴⁶³ Sur ce point Cf. M. BERTRAND, *Trois défis pour la psychanalyse*, Paris, Dunod, p. 120.

⁴⁶⁴ *Ibid.* p. 123.

expérimentale, mais à un critère d'intelligibilité s'appuyant sur la capacité à proposer des réajustements et des remaniements en fonction des données de l'observation. Par les allers-retours permanents à l'œuvre entre théorie et clinique, le travail clinique ne procéderait pas autrement. Ainsi, dans le cadre d'une recherche utilisant une méthodologie clinique, la reformulation apparaît comme une étape fondamentale et nécessaire au travail de l'hypothèse, en proposant à chaque fois un nouveau point de vue sur l'objet, point de départ d'une nouvelle analyse.

Cette méthodologie suppose par ailleurs que le dispositif de recherche intègre, au niveau du traitement des données, l'analyse des interactions entre le sujet observant et l'objet observé « autre sujet » c'est-à-dire, comme nous l'avons signalé plus haut la manière dont l'observateur est impliqué dans le dispositif d'observation. Autrement dit, cette démarche s'appuie sur le postulat qu'il n'y a pas de rupture franche entre le sujet observant et l'objet observé mais un *champ transitionnel*. Suivant cette méthodologie, l'observateur s'observe lui-même en train d'observer l'objet, en prenant en compte les effets de l'observation sur l'objet observé.

On voit comment cette perspective relativise l'opposition entre l'objectif et le subjectif issue du paradigme de la démarche expérimentale. Comme le rappelle A. Ciccone⁴⁶⁵, l'objectivité se construit dans le même mouvement que la subjectivité, ce que la prise en compte de la dimension transféro / contre-transférentielle, comme instrument d'observation de la subjectivité - et dans une certaine mesure d'objectivation - permet de problématiser et d'élaborer.

⁴⁶⁵ *Ibid.* p. 60.

Troisième partie. Terrains de recherches cliniques

Chapitre 6. Un acte pour s'autoreprésenter

6.1 Observation de *Vivian* :

6.1.1 Eléments méthodologiques :

Le cas clinique qui suit est issu de ma pratique clinique dans une unité de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent d'un service de pédiatrie d'un hôpital général. Les demandes provenaient le plus souvent de l'équipe médicale du service de pédiatrie, ce qui fut le cas pour Vivian. Les rencontres cliniques rapportées ici entrent dans le cadre d'une hospitalisation pour tentative de suicide, situation pour laquelle la rencontre avec un psychiatre ou un psychologue est systématique. D'une durée de quelques jours, les hospitalisations pour tentative de suicide permettent la mise en place d'entretiens cliniques destinés à reprendre et à élaborer le passage à l'acte avec le patient.

Des entretiens avec les parents sont également organisés pendant la durée de l'hospitalisation, pour faire le point sur la situation de l'adolescent. Les hospitalisations pour tentative de suicide comprennent une période d'isolement de 48h, pouvant être étendue à l'ensemble du séjour dans l'unité. L'isolement repose sur l'interdiction des visites – y compris celles des parents – mais aussi de toute relation avec l'extérieur, que ce soit par le biais du téléphone ou du courrier. Mis en place à l'origine pour éviter une fréquentation

massive d'adolescents, l'isolement permet au patient de prendre une certaine distance vis-à-vis de son environnement.

Vivian est hospitalisé pendant une durée de cinq jours. Les entretiens sont organisés comme suit :

Jeudi matin : je rencontre Vivian la première fois le matin, le lendemain de son hospitalisation.

Jeudi après-midi : entretien avec Vivian et ses parents.

Vendredi matin : entretien avec Vivian.

Samedi matin : entretien avec Vivian (isolement prolongé à sa demande jusqu'au lundi).

Quinze jours plus tard : entretien avec Vivian.

6.1.2 Cas clinique :

Premier entretien :

Vivian est un jeune adolescent de quatorze ans et demi lorsqu'il est hospitalisé dans le service, suite à une tentative de suicide polymédicamenteuse. Il se présente l'air un peu gêné avec un petit sourire crispé qu'il gardera tout au long des rencontres. Il est le troisième d'une fratrie de quatre, qui compte un frère de vingt ans, une sœur de dix-sept ans ainsi qu'un frère de dix ans et demi.

Vivian s'exprime assez facilement en ne laissant toutefois aucun affect apparaître au fil de l'entretien. Le contact me paraît étrange, particulier. Il déclare que ça ne va plus chez lui, qu'il en a marre : « Tout le monde me provoque » dit-il. A propos de sa prise de médicaments, il fait part de sa déception : « Au lieu de prendre sept médicaments, *j'aurais dû en prendre le double* ». Ce geste, il l'explique comme une volonté de se suicider, présente déjà depuis de nombreuses semaines, précisément au moment où ses parents ont repris leur activité professionnelle après les grandes vacances d'été.

Parmi les médicaments ingérés, certains appartenaient à sa mère, d'autres lui avaient été prescrits récemment suite à une opération subie trois semaines auparavant. Après avoir absorbé ces médicaments, Vivian explique qu'il est parti chez ses grands-parents paternels -

leur maison est située juste à côté de chez lui -. Il s'est ensuite rendu dans leur chambre où il a essayé de charger le pistolet de son grand-père. Il n'a pu s'en servir, dit-il, car il craignait de faire du bruit et d'alerter ses grands-parents. Vivian parle sur un ton relativement désaffectivé, presque sans retenue, toujours avec ce sourire crispé et nerveux : il dit que de toute façon il recommencera, qu'il veut que sa vie s'arrête.

Depuis que son grand-père paternel a acheté, à l'occasion de la Toussaint (dix jours auparavant), une concession au cimetière, Vivian « aime » à imaginer sa tombe : on viendrait lui apporter des fleurs, ses parents auraient sans doute de la peine mais pendant très peu de temps, assure-t-il. Pour lui, la mort serait comme une délivrance.

A propos de sa famille il me confie que son père l'écrase, le rabaisse ; il reproche à sa sœur d'être méprisante et prétentieuse « depuis qu'elle fait médecine ». Il ajoute que son jeune frère l'énerve, que sa mère ne l'écoute pas, à la différence de sa grande sœur avec qui elle entretient des conversations dont il se sent manifestement exclu. Le questionnant sur son passé, il m'explique avoir fait une « dépression nerveuse » vers l'âge de « huit, neuf, dix ans » ; il se mettait à pleurer à l'école, à la cantine... Quitter sa mère éveillait en lui de fortes angoisses. Cet épisode eut pour conséquence un rapprochement de la mère (qui l'aurait depuis considéré autrement) ainsi que l'engagement d'un suivi « psy », présenté par Vivian sur un mode provocateur comme étant « pire que l'orthodontiste⁴⁶⁶ ».

Pourtant, dans cette première rencontre, j'ai le sentiment que Vivian se prête assez bien au « jeu » de l'entretien en répondant aux questions sans opposer de résistances. Cependant, son ton « détaché » évoque une faible implication, une certaine distance par rapport à lui-même et à l'expérience qu'il relate, ce qui me donne à certains moments l'impression d'avoir affaire à quelque chose de faux, comme si les mots que Vivian m'adressaient devaient aller bien au-delà du sens qu'il leur attribue pour trouver quelque résonance affective dont il pourrait se saisir dans un mouvement d'appropriation subjective ultérieur.

Entretien avec Vivian et ses parents :

Les parents disent se faire du souci pour Vivian, que la nuit dernière ils n'ont pas bien dormi. Ils ne comprennent pas ce qui leur arrive. Ils décrivent Vivian comme un enfant

⁴⁶⁶ En plus du caractère obligatoire, cette image de l'orthodontiste m'évoque l'action de redresser quelque chose qui ferait l'économie de la participation du sujet, comme s'il était question d'être « façonné » par un autre, contre son gré.

« complaisant », notamment par rapport aux tâches qui lui sont demandées d'accomplir dans la maison. Ils relèvent toutefois quelques tensions dans les rapports que Vivian entretient avec sa sœur et son jeune frère mais sans gravité. En effet, le père semble minimiser ce qu'il appelle « des altercations comme on en trouve dans toutes les familles ». Devant ces considérations, Vivian réagit vivement en interpellant alternativement ses deux parents. Il reproche à son père de l'écraser, de le rabaisser constamment et provoque sa mère : « Tu verras quand tu me retrouveras mort... »

Au cours de l'entretien, les parents m'apprennent que Vivian a été opéré d'un phimosis⁴⁶⁷. Ils pensent que cette opération a probablement été une source d'angoisse importante pour lui. Ils rapportent que, dans un premier temps, leur fils n'a pas osé leur en parler. C'est seulement après en avoir discuté avec ses copains et après que ceux-ci l'aient persuadé d'en parler qu'il s'est finalement résolu à le dire à sa mère. Vivian intervient à cet instant pour reprocher à son père de l'avoir dit à ses grands-parents, et de surcroît sur le ton de la plaisanterie, ce qui l'a beaucoup gêné. Il ajoute qu'en parler à son père plutôt qu'à sa mère aurait été « *six fois pire* » et à son frère « *mille fois pire* ». Le père dira à propos du phimosis, qu'« on est tous passé par là », me jetant un regard complice comme s'il attendait une approbation de ma part.

Au sortir de l'entretien, je suis surpris par l'intensité et la violence des propos ainsi que par la quasi-absence de réaction des parents face aux différentes sollicitations de Vivian à leur égard. Entre le mouvement de révolte amorcé par Vivian et la réponse des parents, je sens un fossé infranchissable. « C'est toujours la même rengaine », finira par dire Vivian du discours de ses parents, comme pour souligner leur indifférence face à sa souffrance. En fait, j'ai l'image de parents mous, sans aucune consistance et ne donnant aucune prise à la violence de Vivian. J'ai le sentiment qu'ils ne peuvent pas se rencontrer, le conflit semble être évacué au profit de la banalisation et de la disqualification.

Résoudre le conflit reviendrait chez les parents à faire en sorte qu'il n'a jamais existé, hypothèse qui explique peut-être le recours de Vivian à la provocation et à la quantification de ses éprouvés. En même temps, j'ai l'impression que quelque chose s'extériorise chez Vivian, profitant de la brèche ouverte par le passage à l'acte.

Au fil de nos rencontres, je m'aperçois du mouvement identificatoire qui me relie à Vivian et à la problématique qu'il rapporte. J'ai le sentiment qu'en se confrontant à ses parents de façon aussi virulente il exprimait en quelque sorte tout haut, les aspects d'une

⁴⁶⁷ Etroitesse du prépuce, qui empêche de découvrir le gland (Larousse).

conflictualité trop longtemps retenue. Ce passage me paraît correspondre chez Vivian à un moment mutatif propre à l'adolescence, où il est question de remettre en cause les imagos parentales idéalisées en les ré-élaborant sans se perdre soi-même dans ce qui peut être vécu comme meurtrier.

Le lendemain :

Le lendemain matin Vivian se rend à la consultation à l'heure convenue. Je lui demande où il en est et comment il se sent. Il explique que rien n'a changé, que son intention de se suicider s'est même accrue. Cette nuit il a fait un rêve dans lequel il s'imaginait mort mais il ne se rappelle plus comment ses proches ont réagi, il dit qu'il a oublié. Pour Vivian, vivre ne sert à rien ; il faut se lever, aller travailler... Il regrette que sa tentative de suicide ait échoué : « *J'aurai dû en prendre le triple* » me dit-il. Face à cette volonté « affichée » de mettre fin à sa vie, j'ai le sentiment que Vivian réussit à tenir tout le monde en échec. En ce sens, la tentative de suicide apparaît dans son discours non seulement comme une solution ultime et irrémédiable mais aussi comme un mode d'action – ou de réaction – exercé sur son entourage.

En réitérant sa volonté de se suicider il se condamne lui-même, taisant ce qui fait souffrance en lui. Vivian se soustrait à lui-même, il ne peut se penser vivant. Devant ce qui se répète inlassablement, je pense : « A mon tour de ne plus avoir de prise », ce que je vis de façon paradoxale comme une expérience étrange d'absence à moi-même, d'annulation de ma propre position. Au-delà du suicide évoqué, est-il question d'absenter l'autre dans ce qu'il peut représenter d'imprévisible et d'aliénant pour Vivian ?

En fait, pendant l'entretien il semble être question de m'atteindre, de me saisir, là où les parents semblent se dégager de toute implication, ce qui se traduit contre-transférentiellement par un sentiment d'impuissance. Cependant, je ne peux rester devant lui impassible et me sens convoqué à réagir.

Sans m'en rendre compte sur le moment, je tente de faire contrepoids en lui témoignant de mon inquiétude. Cette attitude me semble après coup avoir permis à Vivian de continuer à exprimer sa souffrance tout en la niant, en la masquant derrière une argumentation sur les raisons de mettre fin à ses jours.

De cette manière, on peut penser que Vivian se situe dans la continuité de son passage à l'acte. Même s'il craint ce qu'il peut y avoir après, l'acte suicidaire semble être revendiqué pour lui-même comme une fin en soi ou plutôt comme une fin de soi en soi, « point d'échappée » de soi à l'emprise de l'autre, résistance à tout discours aliénant sur soi en même temps que solution potentielle à tous ses maux. De plus, il veut qu'on le croie capable de ça. Evoquant sa sœur, il dit : « Si ça pouvait lui faire comprendre... ».

En proie à ces éléments, je me surprends à lui demander s'il se sent « exister » ; il m'explique que c'est difficile pour lui de répondre. Il dira finalement : « oui et non, on est tous différents et tous authentiques mais en même temps on est tous identiques. Par exemple, il y en a plein qui veulent trois enfants... ». Puis, il ajoute *qu'il sait qu'il vit, qu'il a son nom inscrit sur son classeur et ses cahiers*. Je lui rappelle ce qu'il a dit à propos de son inscription sur la tombe et interprète son acte comme une inscription de lui-même inattendue, qui échappe à ses parents. En lui signifiant que son acte a pu avoir un impact sur eux, il me répond l'air interrogatif par un « vous croyez ? », synonyme d'un doute qui met fin à un discours dominé par la certitude.

Avant son passage à l'acte, Vivian a laissé un mot à l'attention de ses parents. Il m'explique avoir écrit que malgré ses cris, ses parents ne l'ont pas entendu mais que, où qu'il soit, il les aimera toujours. Il ajoute qu'il ne voudrait pas leur faire de peine. Il ne veut pas que ses parents pensent que ce soit de leur faute.

Dans ces entretiens, je m'aperçois que l'essentiel tourne autour de l'acte et de ce qu'il représente par rapport à Vivian. En fait, il me paraît impossible de recueillir des éléments d'anamnèse qui me permettrait de contextualiser son geste, de lui donner un sens historique. Tout semble en effet se concentrer sur son acte (et le discours qui lui est associé), au point de n'exister dans ces entretiens qu'à travers les effets de celui-ci sur son interlocuteur.

Le sentiment d'être précipité, d'être convoqué à réagir face à son geste suicidaire, me conduira à la fin de l'entretien à ne lui proposer un rendez-vous le lendemain *que s'il le souhaite*. Par cette réponse, je tentais d'introduire un écart, une limite qui me semblait avoir disparu à certains moments de la rencontre. A travers cette proposition, était-il question, au fond, de mettre fin à l'emprise et au contrôle que Vivian exerçait sur moi, en me ramenant constamment à sa volonté de mettre fin à sa vie ?

Disqualifié dans mes efforts d'élaboration, je ressentais le besoin de me décaler d'une position parentale et des effets potentiellement aliénants qu'elle recelait. En outre, je crois que

cette proposition permettait à Vivian de sortir de l'impasse subjective dans laquelle il se trouvait.

Le jour suivant :

Vivian se présente à la consultation à dix heures. Il ne sait plus où il en est, ne sait plus quoi penser : il se sent perdu. Il me dit qu'il se fait du souci pour la suite des événements. Il me fait part de sa crainte de rentrer chez lui et en même temps de sa difficulté à se faire à l'hospitalisation et à l'isolement qu'elle implique : « Ca me fait réfléchir » dit-il.

Cette nuit, Vivian a très mal dormi. Il a fait des cauchemars mais tout ce dont il se souvient est plutôt associé à quelque chose de l'ordre de la gaieté et de la quiétude. Il assistait à son propre enterrement et voyait pleins de fleurs autour de lui. Il ajoute qu'il aimerait que son nom soit gravé sur une tombe pour prouver qu'il a existé.

Au cours de l'entretien Vivian se sent en proie à des mouvements contradictoires dont il ne sait que faire : « Je suis dans un trou noir où je ne sais pas où aller ». D'un côté, il y a la mort dont il dit avoir peur, ne sachant pas ce qu'il y a après, de l'autre, la vie qu'il décrit comme un chemin incertain, ce qui lui fait encore plus peur. Il me demande : « Après la mort, on doit quand même ressentir quelque chose ? ». En fait, il aimerait que sa vie passe à toute vitesse et se retrouver soixante ans plus tard sans prendre le risque de vivre sa vie : « *Mourir soixante ans avant ou après, ça revient au même...* »

Trois jours après, Vivian sort de l'hôpital avec la proposition d'un rendez-vous quinze jours plus tard.

Quinze jours plus tard :

Quinze jours après sa sortie, je revois Vivian accompagné par sa mère.

Vivian a l'air triste ; il a l'impression de ne pas être normal par rapport à ses copains. Il se sent crispé dans sa tête comme s'il était compressé par un étau. Il évoque la même sensation de ne pas être entendu. Depuis son hospitalisation Vivian se sent seul et « *abruti* ». Il dort beaucoup notamment pendant qu'il est en cours, à tel point *qu'il trouve que le temps*

*passé vite*⁴⁶⁸. Il se contente d'écrire le cours ou de le recopier. « *Une partie de moi est endormie* » déclare-t-il.

Plus tard Vivian aimerait organiser des séminaires en étant chargé des relations humaines. Il explique que c'est un métier où l'on parle beaucoup. Parfois il pense qu'il n'y arrivera pas.

Sa mère a contacté le CMP où Vivian a été suivi plus jeune mais cette perspective de suivi ne l'enchantait guère. En effet, il se dit trop occupé pour consacrer du temps à parler. A la fin de l'entretien, je lui indique que je reste disponible s'il souhaite venir parler.

6.1.3 Analyse :

Comme nous l'avons écrit plus haut, Vivian s'inscrit dès le début des entretiens dans la continuité de sa tentative de suicide. En effet, au cours des entretiens, le discours se polarise massivement sur son acte et sur les conséquences de celui-ci sur son entourage. D'autre part, l'agir surgit à un moment crucial du développement psychique de Vivian. L'opération du phimosis, associée à la perspective de la mort de son grand-père, semble exacerber les enjeux psychiques de la puberté.

Ce contexte apparaît dès lors comme une contrainte qui pousse Vivian à s'organiser psychiquement autrement autour de la problématique de la génitalité. L'hypothèse clinique sous-jacente est de considérer ce qui se précipite à partir du passage à l'acte de Vivian comme renvoyant précisément à la crise pubertaire. Ainsi, la tentative de suicide témoignerait de la difficulté de Vivian à rendre problématisable cette crise. Autrement dit, l'acte suicidaire en ce qu'il interroge le passage d'une sexualité infantile à une sexualité génitale, inaugurerait le processus d'adolescence. L'entretien avec les parents nous renseigne sur ce point : Vivian y est décrit comme un enfant complaisant, obéissant, ce qu'il contestera vivement en déclarant : « *Maintenant c'est fini...* »

En inaugurant sa crise d'adolescence par le passage à l'acte suicidaire, c'est aussi l'identité tout entière qu'il met en crise, charriant avec elle toute l'histoire de la relation à soi et au monde des objets, de ses vicissitudes et de ses impasses, dans un mouvement de rupture subjective. Vivian ne se reconnaît plus et paraît écartelé entre l'image qu'il a de lui-même et

⁴⁶⁸ Ce que j'associe à sa déclaration : « Mourir soixante ans avant ou après, ça revient au même... »

le regard que son entourage lui porte. En « dénonçant » par son comportement l'image policée qui lui colle à la peau, Vivian chercherait à mettre fin à un fonctionnement en « faux self ».

Suivant cette hypothèse, le passage à l'acte peut être pensé comme un acte à forte valeur « identitaire », un acte qui condense tout un champ d'expériences psychiques, en souffrance de reconnaissance et en même temps fondamentales pour sa subjectivité.

Revenons à Vivian. L'agir semble se présenter comme un représentant « en acte » de son identité. Vivian *est* son acte et inversement, l'acte est pour ainsi dire collé à son discours, « revendiqué », au sens où l'on parle par exemple de revendication identitaire, comme l'essence de sa subjectivité en souffrance : il vient dire en chose ce que Vivian ne peut penser psychiquement. L'identité ne peut être pensée à partir des différences qui la traversent, elle ne peut s'inscrire que dans l'ici et maintenant de sa manifestation, dans un rapport d'identité à elle-même. La prévalence de l'actuel écrase la temporalité.

Néanmoins, l'acte et le discours qui le soutient semble opérer dans le même temps une sorte de rassemblement de la vie psychique de Vivian, en se présentant au sujet comme un contenant paradoxal des aspects conflictuels voire antagonistes de son identité.

6.1.3.1 L'identité au regard de la problématique de la castration :

Un premier axe de l'identité de Vivian nous semble pouvoir être situé autour de la problématique de la castration et de la différence des sexes. En effet, cette question prend un sens particulier à être reliée à l'opération du phimosis, subie environ trois semaines avant son hospitalisation. Rappelons que Vivian parvient à parler de ce problème à sa mère longtemps après son apparition et seulement après que ses copains l'en persuadent.

Décrite par les parents comme étant une source d'angoisse importante pour lui, il semble que l'opération réactive la problématique de la castration dans un contexte où fantasme et réalité entrent en collusion. L'opération du phimosis constituerait ici un support physique pour l'angoisse de même qu'un marqueur psychique de la castration matérialisée dans le corps. Suivant cette ligne d'interprétation, l'opération peut être comprise comme une limite paradoxale : d'un côté l'opération agit comme une castration effective, comme une perte de la capacité à traiter et à réguler la pulsionnalité. De l'autre, elle actualise les enjeux pubertaires et s'ouvre sur une réorganisation du rapport du sujet à lui-même et à sa pulsionnalité. Autrement dit, si la circoncision constitue une issue pulsionnelle, elle menace du même coup

le sujet de la perte d'une partie de lui-même et d'un certain plaisir de soi, elle oblige à une transformation des modalités de traitement pulsionnelles sur le mode de la génitalité.

Ceci pose la question du vécu de la pulsionnalité en termes de coupure ou de castration à un moment où la double différence des sexes et des générations ne peut prendre une valeur organisatrice. On peut penser que l'absence de marqueurs de la différence ne permet pas à Vivian d'organiser une identité subjective s'ouvrant sur un rapport à soi suffisamment différencié, ce que le passage à l'acte tentera au contraire d'élaborer.

A cet égard, nous pouvons remarquer que tous les mouvements d'humeur de Vivian sont banalisés, voire disqualifiés par ses parents : « Ce sont des altercations comme on en trouve dans toutes les familles ». A propos du phimosis : « On est tous passé par là ». Nous repérons chez Vivian une tentative d'échapper à ce discours en recourant à la quantification de ses éprouvés : en parler à son père plutôt qu'à sa mère aurait été « six fois pire », à son frère « mille fois pire » ou encore à propos de sa prise de médicaments, « j'aurais dû en prendre le double » ou plus tard, « le triple ». La banalisation et la disqualification annulent toute tentative de différenciation. Ne pouvant être reconnu dans sa singularité et sa différence, Vivian répondra en s'insurgeant contre le caractère invalidant des remarques de ses parents sur sa propre souffrance : « C'est toujours la même rengaine » dira-t-il de leur attitude.

D'autre part, la formulation, « mourir soixante ans avant ou soixante ans après, ça revient au même... », peut être entendue comme une fuite du risque qu'il y aurait à vivre sa vie, un renoncement devant l'exigence de travail psychique impliquée par l'avènement de l'adolescence. Ainsi, l'angoisse semble « vivement » contre investie à travers l'idée de mettre fin à sa vie. Cette perspective représenterait une alternative ou encore une issue « paradoxale » à la problématique de la castration, en ce sens qu'elle ne permettrait pas à Vivian de s'organiser et de s'individuer en tant que sujet différencié et sexué, autour de la double différence des sexes et des générations.

6.1.3.2 L'identité au regard de la filiation et des origines :

Parallèlement aux enjeux relevant de la castration, le passage à l'acte révèle un deuxième niveau de l'identité organisé autour de l'axe générationnel et de la question des origines. Comment Vivian se situe-t-il dans l'organigramme familial ? Comment se

représente-t-il ses origines ? Comment s'inscrit-il dans la filiation ? Qu'en est-il des liens avec ses parents ?

Aux yeux de Vivian, le père apparaît mou, sans autorité, n'offrant manifestement pas un modèle identificatoire suffisamment structurant pour asseoir son identité. Il dira de lui que c'est « un ringard ». La mère quant à elle, est perçue comme distante et inaccessible. Les rapports « adultes » qu'elle entretient avec sa fille sont vécus par Vivian sur le mode de l'exclusion. Cette configuration familiale bouleverse le rapport du sujet à ses imagos internes, nous y reviendrons dans la partie consacrée à l'intériorisation des objets. Dans ce contexte, le passage à l'acte suicidaire peut-être considéré comme une façon de rompre avec l'organisation familiale, ce que l'on retrouve dans sa volonté de prolonger l'isolement, mais également comme un appel en direction de l'objet.

Ainsi, l'utilisation de l'arme de son grand-père pour se suicider peut nous interroger sur la place que celui-ci occupe dans l'organisation psychique de Vivian : Est-il élu comme un objet capable d'assumer une position paternelle symbolique défaillante chez son père ? L'identification narcissique au grand-père aurait pour but ici de pallier la faille identitaire, de « restaurer » une fonction paternelle symbolique défaillante. Sachant que Vivian imagine sa propre mort depuis le moment où son grand-père a acheté une concession au cimetière, ne peut-on comprendre son geste comme la réalisation d'un fantasme où il viendrait prendre sa place ?

Enfin, l'analyse de cette scène nous conduit à penser l'agir sous l'angle de la scène primitive. Fantasme nodal sur lequel s'appuie l'identité subjective, la scène primitive, en tant qu'elle dialectise la double différence des sexes et des générations avec les investissements en double⁴⁶⁹, permet de penser comment Vivian cherche et parvient après coup, en tout cas jusqu'à un certain point, à s'autoreprésenter à partir de son passage à l'acte. Ainsi l'on peut comprendre la mise en scène suicidaire comme une tentative de figuration d'une scène primitive en négatif - il s'agit de penser sa propre origine dans et par la mort – qui réunirait la mère et le grand-père, successivement par l'ingestion des médicaments et l'utilisation du pistolet.

Ces questions nous conduisent à envisager le passage à l'acte, en ce qu'il interroge le niveau « générationnel » de l'identité, dans une double perspective paradoxale :

D'un côté, le passage à l'acte peut être appréhendé dans une perspective élaborative comme une tentative de symbolisation de la filiation, et de l'inscription de soi dans celle-ci

⁴⁶⁹ R. ROUSSILLON (2004), *op. cit.* pp. 421-439.

(Cf. l'inscription du nom sur la tombe) à partir de l'identification narcissique au grand-père⁴⁷⁰. De l'autre, on peut l'entendre à l'inverse dans une perspective défensive, comme un mouvement destiné à faire l'économie du deuil des objets, à un moment où ceux-ci sont reconvoqués par l'avènement de la puberté. Cet évitement exprimerait en outre une défense contre des angoisses archaïques, lesquelles ne peuvent être intégrées à l'angoisse de castration.

6.1.3.3 L'identité et le rapport aux objets :

Il nous paraît intéressant de pouvoir dégager un troisième axe de l'identité à partir de la question du rapport aux objets. On a vu précédemment comment Vivian souffrait de ne pas être suffisamment reconnu par son entourage. Le discours sur l'acte semble confirmer ce point, révélant au passage pour Vivian, le manque de réaction. C'est cet écart entre l'espoir d'une plus grande sollicitude de la part de ses parents déposé dans l'acte et l'absence d'une réaction adéquate de ceux-ci, qui conduiront Vivian à revendiquer le caractère « authentique » de son acte.

Pour autant, la pensée selon laquelle son geste pourrait changer les choses, voire modifier le regard des autres sur lui-même, est étroitement liée à la crainte de blesser ses parents ou d'alerter ses grands-parents par « le bruit du pistolet ». Ceci montre à quel point son geste engage le rapport à ses objets internes au niveau de leur capacité à survivre.

En effet, Vivian ne peut amorcer un mouvement d'opposition ou d'agressivité à l'égard de ses objets sans se retrouver contraint, dans l'après-coup, d'occuper une position réparatrice. Le mot écrit juste avant la T.S est évocateur : il explique avoir écrit que malgré ses cris, ses parents ne l'ont pas entendu et, « où qu'il soit », il les aimera toujours. Il ajoute qu'il ne voudrait pas leur faire de peine ni qu'ils pensent que ce soit de leur faute. Plus tard, il craindra que sa décision de prolonger l'isolement ne blesse ses parents.

Ces mouvements de réparation, qui tendent à annuler, comme si rien ne s'était passé, l'intention de départ, seront repris ultérieurement dans un sentiment de honte de ne pas être allé jusqu'au bout de ce qu'il éprouve pour ses parents et sa sœur. Cette mise en échec de la valeur identitaire déposée dans l'acte traduit-elle une angoisse de tuer les imagos parentales et

⁴⁷⁰ Notons que c'est au moment où le grand-père peut être pensé comme mort qu'il peut potentiellement s'inscrire symboliquement comme un repère générationnel dans l'ordre de la filiation.

partant, de succomber à un effondrement narcissique ? Cette menace d'effondrement, que tentent de traiter la T.S. et la théorie que Vivian s'en fait, témoigne-t-elle de la difficulté de différencier les imagos d'avec les objets réels ?

Ces questions interrogent finalement la manière dont Vivian s'est structuré historiquement dans le lien à ses objets et, plus particulièrement les modalités d'intériorisation de l'objet sur lesquelles s'étaye la construction identitaire. En appui sur les remarques précédentes, nous ferions volontiers l'hypothèse de la prévalence d'une intériorisation sur le mode de l'incorporation, source d'une confusion entre les imagos et les objets réels, ainsi que d'une carence des processus identificatoires.

Ce mode d'intériorisation qui a la spécificité de conserver au-dedans de soi les caractéristiques intrinsèques de l'objet, à la différence de l'objet introjecté qui s'intègre à la subjectivité, serait à l'origine d'un empiétement psychique que la T.S. viserait à éradiquer. Dit autrement, la T.S. se présenterait comme un mode de réaction contre le caractère aliénant des objets incorporés, suivant un processus d'authentification de soi.

Par exemple, au cours de l'entretien du premier jour avec les parents, j'ai l'impression qu'en invectivant à tour de rôle ses parents, Vivian tente de mettre fin à un fonctionnement en « faux self ». Suivant un mouvement classiquement repéré au moment de l'adolescence, l'enjeu serait de « tuer » l'image de l'enfant idéal (obéissant et complaisant) que ses parents peuvent se faire de lui. L'incapacité de s'identifier positivement à son père ne permet pas à Vivian d'élaborer et de dépasser les aspects du conflit œdipien qui l'anime. La dépendance vis-à-vis des imagos parentales le conduit au contraire à se dégager, par l'intermédiaire de l'agir suicidaire, du processus « meurtrier » dans lequel il s'inscrit.

Par ailleurs, j'ai le sentiment pendant la première rencontre où je le reçois seul, qu'il est question de m'atteindre, de me saisir, ce qui apparaît impossible avec ses parents ; soit trop atteints par la T.S. de leur fils, soit pas assez, ils ne permettront pas à Vivian d'utiliser leurs éprouvés comme support à partir duquel il pourrait s'approprier subjectivement les enjeux de son geste. Au contraire, cette absence de « réponse adéquate » de la part des objets semble favoriser une forme de brouillage dans le rapport réflexif à soi-même, brouillage dont on peut supposer qu'il remonte à la constitution du lien primaire à l'objet.

Cette difficulté à se différencier à partir des réponses de l'objet et de leur intériorisation permet-elle d'éclairer la « dépression » de Vivian entre huit et dix ans ? D'autre part, en considérant Vivian différemment - dans un lien de proximité - au moment de sa « dépression », la mère n'exprime-t-elle pas ce même besoin de réparation ? Ainsi, peut-on

comprendre la déception puis la honte de Vivian par rapport à son geste comme la rançon de sa tentative de séparation d'avec l'objet primaire. L'ambivalence qu'il témoigne vis à vis de ses parents, sa crainte de les blesser ou de leur faire croire qu'ils peuvent y être pour quelque chose, semble confirmer cette hypothèse.

6.1.3.4 Autoreprésentation et réflexivité :

L'analyse du matériel clinique nous a permis de dégager différents axes de la problématique identitaire de Vivian à un moment où l'appareil psychique se trouve débordé dans sa capacité à lier la pulsionnalité génitale. La « génitalisation » des conflits infantiles révèle un trouble dans l'organisation et l'intégration de la double différence des sexes et des générations. Cette conjoncture psychique particulière nous semble interroger une différence encore plus fondamentale, à savoir la différence entre soi et l'autre, ce que nous avons étudié sous l'angle du rapport aux objets, lequel sous-tend les modalités narcissiques du rapport à soi.

Ainsi, au-delà de ses aspects défensifs et élaboratifs, le recours à l'agir nous paraît en mesure d'éclairer, dans un tel contexte, les enjeux réflexifs de l'identité. A plusieurs reprises en effet, il est question de l'inscription symbolique de soi ou plutôt de l'inscription comme condition d'existence de soi : l'inscription du nom sur la tombe ou bien sur les cahiers est avancée par Vivian comme la preuve de son existence. A travers son geste et les revendications qui en découlent, ne cherche-t-il pas à s'approprier, à partir des réponses de l'objet, une représentation réflexive de lui-même ? Ainsi, comme on l'a vu plus haut, la représentation que Vivian se donne de lui-même peut-être comprise comme une tentative d'inscription de cette trace de soi dans l'histoire subjective et dans l'histoire familiale.

Nous avons vu dans notre analyse comment le grand-père constitue pour Vivian un pôle identificatoire important, à l'endroit même où son père apparaît « mou et inconsistant », incapable de réagir. Rappelons que le grand-père achète une concession au cimetière peu de temps avant le passage à l'acte de Vivian. Cet événement rapporté en entretien et dont on peut penser qu'il accroît l'angoisse de Vivian, semble en effet jouer un rôle déterminant dans la mise en scène suicidaire et dans le rêve de l'enterrement. D'autre part Vivian affirme que « mourir 60 ans avant ou après, ça revient au même », ce que je comprends comme l'écart d'âge qui le sépare de son grand-père.

Ces différents éléments nous conduisent à formuler l'hypothèse suivant laquelle Vivian investit son grand-père comme un objet-double à partir duquel il cherche à s'autoreprésenter dans le lien à la mort qui les unit.

En conjoignant au sein de la même figure une représentation de soi et une représentation de l'objet, ou encore les registres de la vie et de la mort, l'objet-double incarné ici par le grand-père soutiendrait paradoxalement l'établissement d'une autoreprésentation vivante de soi. Penser sa propre mort à partir de celle de son grand-père reviendrait dans ce contexte à se représenter soi-même vivant : « Après la mort, on doit quand même ressentir quelque chose ? »

« L'autoreprésentation, dit R. Roussillon, est un processus qui vise à rétablir une réflexivité au moment où celle-ci serait sur le point de défaillir »⁴⁷¹. La perspective de la mort, mise en scène dans le passage à l'acte suicidaire et reprise dans le rêve de l'enterrement, traduirait alors une quête identitaire / narcissique au moment où Vivian se sent débordé - du fait des enjeux pubertaires et des particularités de son histoire subjective - dans sa capacité à se relier réflexivement à lui-même à travers une nouvelle forme d'autoreprésentation.

On peut repérer ce trouble de la réflexivité notamment grâce à la manifestation d'une paradoxalité identitaire que Vivian semble avoir du mal à dépasser ou à transitionnaliser.

6.1.3.5 Trouble de la réflexivité et paradoxalité identitaire :

Nous reprendrons ici les quatre niveaux de la paradoxalité identitaire tels que nous les avons dégagés dans la première partie de ce travail.

Etre à soi-même étranger :

Vivian ne se reconnaît plus dans le regard de l'objet. Il ne se reconnaît plus non plus comme l'enfant « obéissant et complaisant » de ses parents. De la même manière, les processus identificatoires sont fortement mis à mal. On peut dire également que l'impact de la puberté et la discontinuité qu'elle introduit dans l'histoire subjective ne permettent plus au sujet de se réfléchir au sein d'une autoreprésentation suffisamment consistante. L'irruption

⁴⁷¹ R. ROUSSILLON (1999), communication personnelle.

pubertaire, en quelque sorte « libérée » par l'opération du phimosis, confronte le sujet à un débordement pulsionnel, qui modifie radicalement l'économie psychique et le vécu subjectif qui s'y rattache.

Etre simultanément même et différent de soi :

Issu du paradoxe précédent dont il constitue une forme élaborée, ce paradoxe requiert, suivant notre hypothèse, le recours interne à un objet-double transitionnel ou bien l'investissement d'une figure externalisée du double. Or Vivian semble dénoncer le lien identificatoire qui l'unit à ses objets. D'autre part, la fragilité des objets internes ne permet plus, au moment de la crise pubertaire, d'assurer une continuité identitaire ni de soutenir une quelconque forme d'investissement en double. En proie à la menace qui pèse sur son identité, Vivian cherchera dans la figure du grand-père, sorte de double narcissique matérialisé au dehors, un moyen de rétablir une réflexivité de soi à soi. Cependant, celle-ci ne semble pouvoir être atteinte qu'à travers la représentation de sa propre mort et celle de son grand-père, représentation qui sous-tend le sentiment d'existence. Cette forme de réflexivité paradoxale semble par ailleurs révéler un rapport mélancolique à l'objet, notamment à travers l'identification au grand-père mort.

Etre le même à travers le temps :

Ce paradoxe s'illustre particulièrement à partir de la formulation : « mourir 60 ans avant ou après, ça revient au même ». Le caractère immédiat et intemporel du passage à l'acte semble en effet écraser toute forme de temporalité psychique, réduisant la réflexivité de soi à soi à un rapport identique à soi-même. Ces propos s'inscriraient dans une lutte défensive contre l'émergence d'une angoisse de mort réactivée par la puberté.

Etre un parmi d'autres : le paradoxe de l'un et du multiple

Dans la clinique de Vivian, ce paradoxe se déploie particulièrement autour des enjeux liés à la double différence des sexes et des générations et, au-delà, au niveau de la

problématique du narcissisme primaire (différence entre le moi et le non-moi). L'absence de marqueurs de la différence ne permet pas à Vivian de faire l'expérience d'être un parmi d'autres ou encore un issu de plus d'un autre et, qui plus est, différencié de ces autres sur le plan sexuel et générationnel⁴⁷². Au moment de l'adolescence, « être un parmi d'autres » renverrait au fait de renoncer d'être tout pour l'objet.

Cette configuration révélerait, au fond, que les paradoxes de l'identité ne peuvent être dépassés sans un mouvement de perte de soi ou de mort à soi-même, c'est à dire sans « tuer » ce qui de « soi » ou de l' « autre » en soi résiste à toute appropriation subjective du champ de l'altérité et des différences dont il est porteur.

6.1.3.6 Analyse du discours et du comportement à partir de leurs composantes réflexives :

La capacité à se sentir :

Lors du premier entretien, Vivian laisse apparaître peu d'affects ainsi qu'une faible implication. Toutefois, les mots utilisés lorsqu'il évoque son geste contrastent avec cette apparente passivité. Le recours à l'exagération et à la « quantification » de ses éprouvés semblent en effet destinés à provoquer une réaction affective chez ses parents, qui n'advient pas au cours des entretiens, ce qui résonne avec l'impression contre-transférentielle qu'il cherche à m'atteindre et à me saisir. Ces éléments produisent en moi une expérience étrange d'absence à moi-même, d'annulation de ma propre position.

Ainsi donc je comprends son geste et le discours qui lui est associé comme un moyen de faire sentir ou éprouver à l'autre une souffrance indicible non reconnue par ses parents. Faire sentir à l'autre ce qu'il ne peut sentir de lui-même, en particulier la souffrance non reconnue, suivant la voie transférentielle narcissique, constituerait en ce sens le mode d'expression privilégié, exacerbé dans le passage à l'acte, de la souffrance narcissique / identitaire de Vivian. L'éprouvé de honte que ressent Vivian dès qu'il s'agit d'aborder son phimosis semble s'inscrire dans la même logique. Longtemps maintenu comme un secret honteux, l'agir lui

⁴⁷² Cf. le discours du père : « Ce sont des altercations comme on en trouve dans toutes les familles » ou encore « on est tous passé par là ».

permettra de « retourner » sur le mode de l'exhibition « l'impuissance » auquel le confronte son phimosis.

Par ailleurs, la question de la mort, vectorisée par le passage à l'acte suicidaire, en même temps qu'elle constitue une butée, ouvre un nouvel espace pour l'autoreprésentation. Se représenter sa propre mort lui permet paradoxalement de se représenter vivant et de se sentir exister, l'inscription de son nom sur sa tombe matérialisant « au-dehors » dans une forme de suppléance fantasmatique, la défaillance interne de l'autoreprésentation.

La capacité à se voir :

Nous venons d'examiner comment la problématique identitaire de Vivian engageait de façon centrale la capacité à se sentir. Toutefois, la mise à l'épreuve de ce registre de la réflexivité permet de repérer, à partir du comportement et du discours, d'autres modalités de la réflexivité en souffrance. A ce titre, la capacité à se voir, en tant qu'elle serait déterminée par un trouble de la capacité à se sentir soi-même, peut être particulièrement sollicitée pour traiter ce qui du registre du « senti » reste en souffrance.

Chez Vivian, la capacité à se voir semble particulièrement à l'œuvre au fil des rencontres. En effet, tout une partie de sa souffrance psychique, celle-là même qui manque à être reconnue et réfléchie par le monde des objets, tend à se déployer suivant ce registre. L'agir suicidaire exprime avec fracas non seulement la nécessité d'être regardé par son entourage mais d'être regardé différemment : « Je ne suis plus l'enfant complaisant et obéissant que vous souhaitez que je sois » semble dire Vivian. S'adressant à sa mère : « Tu verras quand tu me retrouveras mort... ».

Pour autant, l'agir ne saurait se limiter au seul registre identitaire / narcissique, même si, de notre point de vue, ce registre semble avoir eu un rôle déterminant dans le recours à ce type de solution. On peut également situer le passage à l'acte suicidaire de Vivian suivant une lignée névrotique / hystérique, c'est-à-dire dans le registre d'une mise en scène adressée à un autre, qui donne à voir des éléments sexuels que le sujet n'est pas en mesure d'intégrer.

Malgré le désespoir affiché et la détermination avec laquelle la T.S. est revendiquée, il semble qu'à l'interpréter dans un registre dénégatoire où la dimension d'adresse est mise à l'écart, on puisse mesurer négativement l'espoir déposé dans l'acte. Ceci permettrait de comprendre le passage à l'acte comme la mise en scène, au sens théâtral, d'une souffrance

non reconnue, qui doit, pour être prise en compte, se donner à voir sous une forme spectaculaire.

Cette forme de « théâtralisation » aurait pour fonction ici de « compenser » un vécu de manque occasionné par la réactivation de l'angoisse de castration. L'impression, au cours des deux premiers entretiens, qu'il en rajoute ou qu'il exagère, peut être interprétée comme une forme de contre-investissement d'un manque à être soi. Cette difficulté à symboliser la limite ou le manque de soi (castration) révélerait ainsi un trouble réflexif plus profond, engageant le narcissisme primaire.

Un dernier aspect de la réflexivité visuelle peut être repéré autour du rêve où Vivian assiste à son propre enterrement. Si l'on ajoute l'importance de l'inscription de son nom sur la pierre tombale comme preuve de son existence, cette vision condense toute une série d'enjeux qui portent spécifiquement sur la problématique de l'identité.

Dans son article « S.j.e.m. »⁴⁷³, Michel de M'Uzan a pu analyser l'irruption du fantasme où l'on se met à penser à sa propre mort. Pour l'auteur, cette situation paradoxale renvoie non seulement au sujet identifié avec son double mais aussi, à partir de l'émergence soudaine et mystérieuse de cette idée incidente, à l'organe génital en érection. Le double viendrait ici masquer autant que révéler une forme de toute-puissance infantile, elle-même suscitée par l'angoisse de castration. Si cette interprétation vaut pour la problématique de Vivian, elle ne nous paraît pas complètement élucider les enjeux réflexifs à l'œuvre dans cet épisode. Au-delà de la problématique de la castration, c'est tout un pan du narcissisme du sujet qui se trouve engagé dans cette scène ; non seulement Vivian se voit lui-même à travers son double qui, rappelons-le associe la figure du grand-père, mais grâce à ce fantasme, il se voit lui-même en train d'être vu par son entourage. Si, lors du premier rêve, il ne se souvient pas comment ses proches réagissent, le second rêve est plus explicite : associé à la quiétude et à la gaieté, il se voit entouré par « plein de fleurs ».

Portée à son point de rupture, la problématique de la réflexivité trouve ici l'occasion de se redéployer notamment grâce au dédoublement. A la fois spectateur et auteur de sa propre mort, le sujet, en appui sur la figure idéalisée du grand-père, parvient à se relier à lui-même grâce au regard de ses proches dans un processus de restauration narcissique. La mort peut ainsi fonctionner comme une métaphore des transformations identitaires à l'œuvre : mourir à soi-même ou à sa propre enfance mais aussi faire mourir en l'autre l'image idéale de soi.

⁴⁷³ M. DE M'UZAN (1974), *op. cit.*

La capacité à s'entendre :

Dans le prolongement des troubles de la capacité à se voir, on peut enfin repérer une atteinte de la capacité à s'entendre, notamment à partir de la forme que prend son discours. Ainsi, la provocation, l'exagération ou encore la revendication traduiraient un sentiment de ne pas être compris ou « entendu » par son environnement : « malgré ses cris, ses parents ne l'ont pas entendu » écrit-il à ses parents juste avant son passage à l'acte.

Dans ce contexte, nous pouvons interpréter l'agir suicidaire comme un moyen extrême visant à être enfin entendu, ce que l'on retrouve au moment où il s'apprête à utiliser le pistolet, craignant alors de faire du bruit et d'alerter ses grands-parents. En manifestant « bruyamment » sa souffrance, le geste suicidaire révélerait également une fragilité de la capacité à s'entendre tout en constituant un point d'appel à l'autre, « une alerte » destinée à restaurer ce registre réflexif.

6.2 Observation de Clara :

6.2.1 Eléments méthodologiques :

L'observation clinique qui suit a été recueillie lors d'un stage de recherche réalisé au sein du service d'urgence d'un hôpital général. Les patients accueillis sont pris en charge « en urgence » dans le service pour différents motifs : tentative de suicide, toxicomanie, auto-agression, décompensation psychique, traumatismes corporels, troubles somatiques graves, etc. Le service propose deux types de soin permettant, au besoin, d'inscrire le patient dans un traitement global comprenant les soins somatiques (réanimation, soins intensifs, bilan toxicologique, etc.) et les soins psychiatriques.

Chaque patient accueilli dans l'unité rencontre au moins une fois un psychiatre ou un interne en psychiatrie qui évaluera, au cours d'un entretien « semi-directif », son état psychopathologique ainsi que sa situation actuelle. C'est au cours de cet entretien que peut se décider une hospitalisation (libre ou sous-contrainte), une orientation vers une structure plus adaptée ou vers un suivi psychothérapeutique, ou encore la sortie (simple ou contre avis médical).

La situation telle qu'elle est rapportée a été constituée à partir d'un seul entretien, ce qui peut poser un problème méthodologique quant à l'exploitation des données qu'il contient. L'entretien unique, le peu d'éléments d'anamnèse dont nous disposons, associés au caractère aigu des troubles qui motivent la consultation, limitent en effet l'exploration des enjeux psychiques à l'œuvre et, de fait, les conditions d'observabilité et d'analysabilité d'un matériel clinique destiné à la recherche. C'est pourquoi nous n'aborderons pas, comme dans le cas précédent, l'analyse de la problématique réflexive à partir de ses différentes composantes. Nous nous bornerons à traiter celle-ci de façon globale, en l'articulant à l'autoreprésentation avant d'envisager plus spécifiquement la paradoxalité identitaire.

6.2.2 Cas clinique :

Clara est une jeune femme de 22 ans, hospitalisée dans le service pour une tentative de suicide polymédicamenteuse. C'est sa cinquième tentative de suicide (on ignore en combien de temps) survenue la veille, suite à une dispute avec sa mère. Clara se présente le lendemain, après un passage aux soins intensifs, encore engourdie par sa prise de médicament.

Au cours de l'entretien, nous apprenons (l'interne et moi-même) que ses parents ont divorcé lorsqu'elle avait 3 ans et qu'elle a dû vivre chez son père pour des raisons essentiellement matérielles – il possédait une grande maison – pendant quelques mois au cours desquels elle eut des crises d'angoisse régulières. C'est dans ce contexte que Clara est venue habiter chez sa mère qui, quelques années plus tard, se remaria et eut un second enfant. Clara avait 14 ans, elle n'accepta jamais cette union. Depuis le mois dernier, elle a emménagé à Lyon pour préparer une formation d'auxiliaire puéricultrice : la rentrée a lieu quelques heures après l'entretien. Clara se sent seule, abandonnée depuis qu'elle est partie de chez sa mère.

Elle se décrit comme une personne qui reste dans son coin, et qui n'a pas d'amis. Une liaison avec un garçon pendant huit mois lui a laissé miroiter des projets de mariage, qu'elle considère aujourd'hui comme une folie. « De toute façon nous dit-elle, j'abandonne toujours ce que j'entreprends. »

Tenter de se suicider est devenu pour Clara un mode de réaction. « De la même manière que ma mère fume clope sur clope, ma façon à moi de réagir, c'est la T.S. ». Sa mère pense qu'un jour, elle finira par y arriver. Ce mode de réaction – contre qui, contre quoi ? – qu'elle qualifie aussi d'acte réflexe, elle en parle comme quelque chose de profondément intime et de secret, un acte personnel qui n'engage que soi. A ce propos, elle critique l'idée de se jeter sous le métro ou de se jeter du haut de la tour Eiffel, insistant sur le fait qu'il ne faut pas que ça devienne un phénomène public, « quelque chose qui dérangerait le cours de événements ». Elle ajoute que de toute façon elle ne pourrait pas le faire, tant elle ne supporte pas la souffrance.

Nous la questionnons sur ce qui s'est passé ; elle explique que la « dispute » avec sa mère portait sur l'éducation de son demi-frère de 8 ans qu'elle juge ratée. A l'écoute de ces reproches, sa mère a pleuré ; Clara s'étonne de s'être mise à pleurer juste après, ajoutant que selon les circonstances, seule sa mère aurait dû souffrir. Malheureusement nous dit-elle, elle

n'avait pu « ingurgiter » ce que sa mère venait de lui dire. Clara n'a jamais accepté la naissance de son demi-frère peu de temps après le remariage de sa mère : « Ca m'est resté en travers de la gorge... » Elle le décrit comme un garçon désobéissant, insolent et turbulent.

« Continuer de vivre n'en vaut pas la chandelle » dit Clara. Son désir de mourir, son « envie de rien », sa recherche d'un « état stable, neutre » semblent s'inscrire dans un processus irréversible qu'elle qualifie de « continuité maléfique » :

« Parce que l'être humain pense, l'être humain souffre, je suis un être humain donc je ne peux m'empêcher de penser, de souffrir. »

A l'écoute de Clara, je me sens saisi par une incapacité de pouvoir penser, de me « décoller » de ses mots. Je me sens comme « paralysé » par ses propos mais aussi surpris par la manière dont son discours prend une allure d'élaboration au fil de l'entretien. « Le pire dans la T.S., ce n'est pas avant, ni pendant, c'est après, au moment où l'on comprend que l'on a raté, au moment où l'on sait que ça ne change rien. » Clara pense beaucoup, elle nous dit qu'elle est toujours en train de s'analyser, de se contrôler et de se déprécier. Une partie de sa personnalité analyse l'autre, la juge, sans arrêt. Elle a alors l'impression que tout va exploser dans son cerveau : « C'est insupportable... »

Manger est le seul moment où Clara se sent « détendue ». Comme elle dit avoir besoin de se remplir et que cela lui procure beaucoup de plaisir, elle fait en sorte de prolonger au maximum ces moments-là. Elle mange toutes les deux-trois heures jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus, au point dit-elle de se dilater l'estomac. La fréquence de ces conduites n'a fait qu'augmenter depuis qu'elle habite seule. Elle en parle comme des « pauses », seuls instants de répit à la souffrance qu'entraîne son activité de pensée. Les conséquences de ces accès de boulimie se répercutent sur l'image que Clara se fait d'elle-même : elle ne supporte plus son image dans la glace, se trouve grosse, égoïste... Il s'agit dit-elle d'un cercle vicieux, de la nourriture à la pensée et inversement.

A la fin de l'entretien, Clara énonce les trois conditions pour que la vie soit supportable :

- Etre belle et mince,
- Avoir de l'argent,
- Connaître un homme qui l'aime.

Elle précise que jamais ces conditions ne pourront être respectées, et qu'il est même impossible qu'elles soient satisfaites en même temps.

Chez elle Clara garde tout, conserve tout, sa mère n'a jamais vu quelqu'un de son âge garder autant de choses. D'ailleurs, elle n'aime pas dépenser, pour elle c'est gâcher. Elle évoque à ce propos l'échec d'un suivi psychothérapeutique avec un psychiatre :

« Il ne parlait jamais, il ne disait rien (...) le chèque qu'il fallait faire à la fin de la séance gâchait tout... »

A la fin de l'entretien, lorsque l'interne demande à Clara ce qu'elle compte faire, elle fait part de sa crainte pour sa rentrée dans sa formation. Quelqu'un risque de prendre sa place si elle n'y va pas. L'interne lui répond qu'elle peut réfléchir un moment avant de décider une hospitalisation ou une sortie. Elle finira par choisir la seconde solution.

6.2.3 Analyse :

Au-delà des limites méthodologiques imposées par l'entretien unique, cette séquence clinique centrée sur l'agir présente l'intérêt, suivant l'hypothèse mentionnée plus haut, de mettre en perspective la problématique de la réflexivité identitaire à un moment où celle-ci est mise à l'épreuve. Comme dans la clinique de *Vivian*, et à partir des éléments du discours, le passage à l'acte de Clara nous semble chargé d'une haute valeur identitaire.

Considéré comme un mode de réaction, l'acte apparaît ici comme un refus de subir, une façon radicale de dire non, de réagir contre l'abandon ou à l'expérience agonistique que celui-ci déclenche en elle. Paradoxalement, le moment suicidaire serait le moment où Clara se sent le plus elle-même, réagissant contre ce qui l'aliène au prix d'une rupture de la relation à elle-même. La dimension personnelle et profondément intime de l'acte suicidaire traduit ainsi une quête narcissique / identitaire qui révélerait en l'authentifiant le sujet dans et par sa conduite.

6.2.3.4 Autoreprésentation et réflexivité :

Les passages à l'acte de Clara surgissent tous à un moment où la pensée, constituée comme un objet narcissique, échoue dans sa tentative d'organisation d'un rapport à soi suffisamment satisfaisant et susceptible de réduire sa souffrance. Au lieu d'une pensée qui parviendrait à s'élaborer en se conflictualisant, on a affaire à une pensée circulaire, retournée sur elle-même qui trouverait sa limite et en même temps une voie de dégagement par l'agir. Dans ce contexte, la pensée ne peut être utilisée pour symboliser. Malgré l'apparente élaboration, la pensée tourne à vide et s'oppose à toute forme de compromis : ce symptôme signe l'échec du refoulement et laisse place au contraire à une logique archaïque et toute-puissante organisée en tout ou rien : « Parce que l'être humain pense, l'être humain souffre, je suis un être humain donc je ne peux m'empêcher de penser, de souffrir ».

La pensée s'inscrit ici dans une forme de réflexivité paradoxale obsessionnelle où la tentative d'autoreprésentation menace de faire « exploser » l'identité. Cet échec de la pensée qui ne peut traiter ce qui lui échappe fondamentalement, révélerait, au fond, une carence des auto-érotismes du sujet, s'étayant sur un narcissisme primaire défaillant, donc des capacités réflexives nécessaires à la subjectivation de l'expérience.

Clara ne peut traiter le rapport à ce qui lui échappe autrement que par un clivage : le rapport à soi alterne entre le registre de l'identique à soi et celui de l'altérité à soi, dans une impossibilité mortifère de les faire jouer entre eux dialectiquement, grâce à une pensée réflexive tolérant, tout en s'en nourrissant, le rapport à son propre manque. A l'inverse, utilisée pour colmater cette béance interne, la pensée se heurte à une limite insurmontable, en actualisant une souffrance impossible à contenir et à symboliser. Les conduites boulimiques de Clara interviennent précisément au moment où la pensée, surinvestie dans sa fonction réflexive, échoue à contenir ce à quoi elle est confrontée.

Cette situation « limite » de la subjectivité rend compte à la fois de la nécessité de se réfléchir soi-même et en même temps de l'échec de ce processus à se constituer psychiquement : la tentative de réflexion interne semble répéter les modalités d'un lien réflexif à l'objet défaillant voire aliénant.

A cet égard, la réponse de la mère au geste suicidaire, « tu finiras par y arriver », est particulièrement éloquente. Cette réponse en miroir semble en effet « dépotentialiser » tout espoir et condamner Clara à recommencer là où elle met tout en œuvre pour susciter une forme d'écho réflexif subjectivant. Cette réponse peut-être rapprochée de la manière dont

Clara réagit à la souffrance de la mère, qui ne peut « survivre » aux reproches qu'elle lui adresse. Clara s'étonne de s'être mise à pleurer juste après, précisant que selon les circonstances, seule sa mère aurait du souffrir...

Cependant, paradoxalement, l'agir suicidaire ne semble pas dépourvu de potentialités réflexives. En effet, son mode de manifestation (bruyant, inquiétant) tend à produire chez l'objet un impact qui nécessite une réponse en retour, un « accusé de réception », face à ce qui demeure en « souffrance », en attente de sens. Ainsi, de cette manière, la problématique de la réflexivité se déplace de la scène intrapsychique à celle de l'intersubjectivité. L'objet est alors convoqué à assumer une fonction de moi-auxiliaire ou de double, et destiné à réfléchir « subjectivement » l'altérité identitaire du sujet.

En « réfléchissant » la part de l'altérité interne du sujet en « souffrance réflexive », l'objet investi en double réunirait les conditions d'élaboration de la différence entre identité et altérité, entre ce qui vient de soi et ce qui vient de l'autre. Dans l'observation clinique de Clara, l'absence d'une réponse réflexive subjectivante nous interroge sur le destin des éléments de l'identité en souffrance adressés à l'objet investi en double. En effet, qu'advient-il de l'identité lorsque l'objet ne reconnaît pas ce qui lui est adressé ou lorsque celui-ci se dérobe à l'investissement en double ? Que devient la matrice réflexive - qui conjoint la triple capacité à se sentir, à se voir et à s'entendre – lorsque l'objet ne peut réfléchir d'une façon suffisamment adéquate les mouvements psychiques du sujet ? D'autre part, à quelles modalités du lien primaire à l'objet renvoie ce trouble de la réflexivité identitaire ?

En l'absence d'une réponse réflexive et subjectivante, Clara ne peut parvenir à transformer son rapport à soi. La rencontre ou devrions-nous dire la non-rencontre de l'objet se limite à une réponse en miroir, soit à une réponse à l'identique de ce qui est adressé de façon manifeste : l'ombre de l'objet tombe sur le moi, engendrant auto-reproches, auto-dépréciation et haine de soi, expressions psychiques « agies » dans le comportement suicidaire de Clara. Au fil des passages à l'acte, les potentialités réflexives contenues dans l'agir tendent à s'épuiser. Réduites à une « peau de chagrin », celles-ci semblent laisser place à une « fixation » de l'identité qui tend alors vers le registre de l'identique.

L'absence de jeu réflexif interne induit par ce registre renforce la tendance narcissique au même : avide de reflet et de complémentarité, le sujet ne semble ici avoir d'autres choix que de se coller narcissiquement à l'objet au risque de s'y confondre. A défaut de se constituer comme un lieu transitionnel interne / externe, cette annexe de l'identité subjective,

zone d'indifférenciation sujet / objet, peut devenir une instance désorganisatrice qui aliène le sujet à la réponse de l'objet.

« Capturée » par le narcissisme de l'objet, la perspective de la mort, impliquée par l'acte suicidaire et le discours qui lui est associé, apparaît néanmoins comme un moyen ultime d'échapper à cette forme d'aliénation narcissique à l'objet. « Fixée » dans sa quête identitaire / narcissique, l'agir suicidaire ne peut-il être pensé comme un moyen de briser le miroir à l'identique que lui tend l'objet et qui ne peut réfléchir autre chose que sa propre détresse et son désespoir ? La recherche d'un état stable, neutre, n'exprime-t-elle pas une tentative de dégagement des aspects aliénant de l'objet interne ? Le désir de mourir ne se confond-il pas en une envie de rien, une envie d'être rien ?

Ces questions nous poussent à considérer, au-delà de la dimension d'adresse de l'agir, le passage à l'acte suicidaire de Clara comme un moyen de s'affranchir du poids de la souffrance identitaire en tant qu'elle est intimement liée aux aspects désobjectivants du lien interne à l'objet. Ainsi, l'acte comporterait une dimension « purificatrice », destinée à se dépouiller des aspects pathogènes issus de la relation en double.

En outre, d'après les propos de Clara, l'agir suicidaire s'inscrit dans une logique de rétablissement d'une continuité identitaire, fût-elle maléfique et mortifère. Le paradoxe identitaire apparaît dès lors dans toute sa dimension : si l'absence de réponse structurante disqualifie l'agir suicidaire et menace de faire disparaître l'identité du sujet, le passage à l'acte, en actualisant la problématique identitaire, est aussi un moyen pour Clara de se rendre présente à elle-même. L'enjeu n'est plus être ou ne pas être mais être en étant pas, autoengendré par la mort. Comme l'écrit Winnicott dans « La crainte de l'effondrement », « ce n'est que de la non existence que l'existence peut commencer. »⁴⁷⁴

6.2.3.5 Le paradoxe identitaire, entre présence et absence à soi :

Le rapport entre présence à soi et absence à soi, mis en perspective par le paradoxe identitaire mentionné précédemment, peut être relié à l'histoire de la construction de l'identité subjective, telle qu'elle apparaît dans les premières modalités du lien à l'objet et donc des formes de construction d'un lien de présence à l'autre. En ce sens, l'agir serait le témoin,

⁴⁷⁴ D. W. WINNICOTT (1975), « La crainte de l'effondrement », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°11, Paris, Gallimard, p. 43.

l'indice d'une non élaboration du rapport à l'absence dans l'histoire / préhistoire de la relation à l'objet primaire.

L'histoire de Clara, comme certains éléments issus de l'entretien tendent à le confirmer, nous apprend comment elle a été très tôt, et probablement plus tôt qu'elle ne le laisse entendre, confrontée à une séparation d'avec l'objet. L'abandon et les aspects agonistiques que celui-ci semble déclencher en elle renverraient à ce titre à une rupture du lien subjectivant à l'autre, à une discontinuité précoce à un moment où l'établissement d'un lien primaire, sous la forme d'un continuum subjectif, est en train de se constituer sur un mode narcissique primaire.

Cet aspect de la problématique de Clara semble particulièrement à l'œuvre au moment de ses crises boulimiques. Notons au passage que la fréquence de ces conduites, qui évoque le rythme de la tétée du nourrisson, n'ont fait qu'augmenter depuis qu'elle habite seule et qu'elle en parle comme des « pauses », seuls moments de répit à la souffrance qu'entraîne son activité de pensée. Dans ces circonstances, on peut penser que la solitude et ce qu'elle implique en termes d'élaboration de l'absence de l'objet, répèterait l'impact traumatique de l'absence historique de l'objet sous la forme de ce qu'elle désigne comme abandon. Pour faire face à cette menace de désorganisation, Clara se remplit de nourriture de la même manière qu'elle nous remplit de ses paroles durant l'entretien, c'est-à-dire en ne laissant pas le moindre espace vide.

Quel sens donner à ces accès de boulimie dans ce type de situation ? Que cherchent-ils à traiter de ce qui ne peut l'être par la pensée ? Quelle spécificité ce type de « solution » apporte-t-elle ? En s'interrogeant sur la pensée de Clara, nous sommes parvenus à mettre en évidence la défaillance de celle-ci à lier réflexivement ce qui la sous-tend ou encore à s'auto-représenter en l'absence de l'objet. L'acte suicidaire et la théorie que Clara s'en fait montre en effet comment le négatif n'est plus ni la source d'un travail de l'identité ni seulement l'objet d'une défense narcissique mais ce vers quoi tend l'identité. La mise en suspens de la symbolisation fixe l'identité et empêche celle-ci de se développer à partir de son altérité fondatrice : l'absence irréprésentable renverrait ainsi à une forme d'altérité destructrice, qui menace l'identité d'une absence à elle-même ou d'un sentiment de disparition de soi.

Au point où nous en sommes de notre analyse et avant de se demander de quel type d'absence il s'agit, il nous semble nécessaire de nous interroger sur les modalités d'internalisation de l'objet, à partir des effets de son mode de présence / absence sur la construction du rapport à soi. Le sentiment de Clara d'être abandonnée, accompagné d'un

rejet de toute forme de solitude, semble témoigner d'une incapacité à faire l'expérience structurante d'une solitude en présence de l'autre qui, du coup, rend « indépassable » l'opposition paradoxale entre les catégories de l'absence et de la présence à soi qui organisent l'identité subjective. Ne pouvant être transitionnalisé par l'investissement d'un objet-double « transitionnel », le paradoxe identitaire ne peut donner lieu à la possibilité pour le sujet de se rendre suffisamment présent à lui-même, d'abord par un éprouvé de plaisir issu d'une relation de continuité avec l'objet primaire, ensuite par une autoreprésentation réalisée en l'absence de l'objet externe.

Cette remarque conduit à penser l'absence en relation étroite avec les discontinuités traumatiques précoces qui sous-tendent le sentiment d'abandon chez Clara. Ainsi, l'incapacité à s'autoreprésenter en l'absence de l'objet réel, qui préfigure l'hallucination négative comme structure encadrante de la représentation, cède la place à une réflexivité mortifère qui se prend elle-même pour objet : face à cette limite à s'autoreprésenter symboliquement, Clara ne peut en effet s'empêcher de s'analyser en permanence, de se juger ou de s'auto-déprécier.

Ce problème de représentation de l'absence révèle par ailleurs une intériorisation de l'objet sur le mode de l'incorporation, ce qu'exprime de façon spécifique, les accès boulimiques. Dans *L'écorce et le noyau*, N. Abraham et M. Torök écrivent :

« *Le fantasme d'incorporation trahit une lacune dans le psychisme, un manque à l'endroit précis où une introjection aurait dû avoir lieu.* »⁴⁷⁵

Dans la clinique de Clara, la gorge, comme organe de transit interne / externe où circule la parole, la nourriture ou encore les médicaments, figure / corporéise cette lacune du psychisme. L'incorporation marque la limite à intégrer l'objet sous une forme assimilable : « Elle (sa mère) n'avait pu *ingurgiter* ce qu'elle venait de lui dire (...), ça m'est resté en travers de la gorge. »

Une part de l'objet reste en souffrance d'intégration et s'impose au sujet du dedans. Ainsi, la présence interne de l'objet se présenterait sur un mode « agi », autonome, agissant sur le sujet dans un mouvement d'absence à lui-même. Manger ou être mangé, tel semble se formuler, dans ces moments d'absence à soi, le paradoxe identitaire. L'acte boulimique

⁴⁷⁵ N. ABRAHAM, M. TOROK (1978), *L'écorce et le noyau*, Paris, Champ Flammarion, p. 263.

traduirait au plus près cette paradoxalité en représentant l'effort du sujet qui ne peut « être » sans faire taire en soi les traces de l'empiètement de l'objet qui envahissent le moi ; il témoigne en outre d'une forme de retour du clivé et de ce qui a été clivé de soi, pour que le sujet continue à exister. Cependant, la sensation de plénitude et de détente montre comment Clara parvient à se « restaurer » narcissiquement, de façon momentanée. Car si cette expérience sensorielle s'apparente à une résurgence de l'illusion narcissique primaire, les effets qu'elle produit sur son image ne permettent pas de soutenir de façon durable un sentiment d'identité.

Un autre effet de l'incorporation et du clivage sur la réflexivité identitaire, peut être repéré dans les moments où Clara ne cesse de s'analyser ou de se juger elle-même. Dans la continuité de l'hypothèse suivant laquelle la réflexivité identitaire s'établit à partir d'une réflexivité intersubjective en appui sur les modalités sensorielles, on peut relier cette modalité du rapport à soi avec l'établissement d'un surmoi « sévère et cruel », dont les effets persécutoires internes nécessitent une externalisation par l'acte des aspects incorporés de l'objet. Ainsi, en adressant, sous l'action du mécanisme du double retournement, sa souffrance à l'objet, nous pouvons considérer que Clara cherche inconsciemment à renvoyer à l'objet ce qui lui appartient et qu'elle ne peut tolérer en elle : la part de l'ombre de l'objet intériorisé, c'est-à-dire les aspects non réfléchis du sujet sont renvoyés en miroir dans une logique de survie de l'identité. L'agir reprend ici à un autre niveau et en la radicalisant, la problématique de l'absence à soi en une absence *de* soi.

Comme dans la clinique de *Vivian*, la situation de Clara met en perspective, à partir de l'agir, la problématique de l'autoreprésentation. La tentative de suicide, en tant qu'elle témoigne d'une faille dans l'organisation réflexive interne en même temps que d'une recherche de solutions pour y remédier à partir de l'adresse à l'objet, actualise particulièrement cette problématique.

La question de la mort de soi qu'implique le passage à l'acte suicidaire s'ouvre ainsi sur l'exploration de soi et de ses limites, à travers les réponses ou les non-réponses de l'objet. Mettre en scène sa propre mort, l'imaginer, vérifier l'impact produit dans le monde des objets, explorer la réaction subjective face à ce qui est donné à voir, à sentir ou à entendre, telles sont les différentes « stratégies » psychiques permettant au sujet de réorganiser sa capacité réflexive.

Lorsque les conditions intersubjectives historiques et actuelles le permettent, la capacité de mourir à soi-même ou encore de se découvrir étranger, un parmi d'autres, à la fois identique et non identique à soi, traduit une quête de l'identité subjective qui s'accomplit au fur et à mesure des remaniements psychiques internes impliqués par les transformations pubertaires. Au moment de la puberté, ces transformations rendent compte, au fond, d'un impératif de réorganisation psychique qui prend forme spécifiquement autour de la question de l'intégration de la potentialité orgasmique⁴⁷⁶, laquelle bouleverse la capacité réflexive du sujet.

Nous constatons, à partir de l'analyse de notre matériel clinique, que c'est sur le fond de ce débordement de la capacité réflexive, et des aspects de l'identité qu'elle est en mesure de contenir, que la paradoxalité identitaire émerge : l'agir témoignerait alors de la limite à se réfléchir au sein de la relation à soi, tout en constituant dans le même mouvement une modalité de traitement privilégiée de la problématique de la réflexivité.

Cette hypothèse résonne avec l'observation générale communément admise d'une propension de l'adolescent à traduire en acte ce qu'il pense et ce qu'il vit, pour se l'approprier « corporellement ». Dès lors, la question de l'agir, et peut-être spécifiquement l'agir suicidaire ou l'acte qui met à l'épreuve le corps et le lien à l'autre, constituerait, au moment de l'adolescence, un moyen de traitement paradoxal de l'identité, tant au niveau du contenu qu'il cherche à représenter que dans la forme même de sa manifestation. Vivian ne peut en effet se représenter vivant et se sentir appartenir à lui-même que par la mise en scène de sa propre mort, mise en scène qui sera donnée à voir à l'autre. De même Clara, ne peut se sentir véritablement exister qu'en s'absentant à elle-même, dans l'espoir maintes fois déçu qu'un objet puisse enfin la regarder.

C'est dire que la mise à l'épreuve de soi permet à l'adolescent de « reprendre la main » à un moment où il s'éprouve passivement dans son corps. Grâce à ce retournement, la modalité de l'acte assurerait ici une réflexivité minimale à l'identité. De façon analogue, l'autoreprésentation, qui ne peut plus s'étayer sur les systèmes de symbolisation infantiles, trouverait dans la mise en jeu du corps et de ses limites un nouveau support pour s'élaborer, à condition qu'elle puisse rencontrer dans son parcours un objet réflexif, garant du développement de l'identité.

⁴⁷⁶ R. ROUSSILLON (2000), « Les enjeux de la symbolisation à l'adolescence », in *Adolescence*, numéro spécial congrès de l'ISAP, Paris, L'Esprit du Temps pp. 7-23.

Chapitre 7. Survie psychique et autoreprésentation

En explorant dans le chapitre qui précède les modalités du rapport à soi sous l'angle de l'agir, nous avons pu entrevoir, en particulier à partir du cas clinique de *Clara*, certains processus qui relèvent de la problématique de la survie psychique. Ainsi, l'agir suicidaire, et en particulier lorsque l'adresse à l'objet est moins prégnante et que le désespoir s'empare du sujet, témoignerait d'une logique de survie à l'œuvre.

En apparaissant plus clairement dans les deux cas qui suivent, cette question sera l'occasion d'approfondir davantage les particularités du fonctionnement réflexif soumis à la rupture et à la discontinuité, ainsi que les réponses processuelles engagées dans la (re)construction identitaire du sujet.

7.1 Observation d'*Olivia* :

La situation clinique suivante rassemble des observations recueillies au cours d'un séjour de deux mois dans le cadre d'un lieu de vie thérapeutique. Avant de nous pencher sur le parcours de soin d'*Olivia*, nous allons, au préalable, en détailler les conditions, en décrivant les éléments du dispositif ainsi que la spécificité du travail clinique qui s'en dégage.

7.1.1 Eléments méthodologiques :

7.1.1.1 Présentation du cadre institutionnel :

Dispositif d'accueil des résidents :

Il s'agit d'un lieu de vie, d'accueil et de soin temporaire – de une à huit semaines - destiné à des personnes traversant une crise personnelle et / ou relationnelle et nécessitant une prise en charge adaptée, en dehors de leur milieu de vie habituel. Cet établissement peut recevoir tout au long de l'année cinq à sept patients du lundi matin au samedi midi.

Objectif du séjour :

L'objectif du séjour est différent pour chaque sujet, selon la situation sociale et psychique dans laquelle il se trouve au moment de la demande et le type de problématique qu'il aura à résoudre pendant cette période. Il est défini lors des entretiens d'admission avec un ou plusieurs membres de l'équipe soignante, à partir du projet dans lequel s'inscrit le futur résident. Dans tous les cas, il s'agit de permettre à la personne concernée de vivre avec le moins de dommages possibles ce moment de son existence, grâce au soutien matériel et psychologique apporté par les membres de l'équipe soignante.

L'équipe soignante :

Le personnel se compose de deux infirmières et de deux psychologues cliniciens employés à temps partiels – ce sont les « permanents » - et de trois psychologues stagiaires faisant également partie intégrante du dispositif. L'équipe assure *une présence continue* dans la maison aussi bien la nuit que le jour et partage la vie des personnes au quotidien, sauf le week-end, moment où l'institution est fermée.

L'organisation du soin :

Pendant son séjour, chaque patient rencontre sur le lieu de vie, une fois par semaine, un thérapeute personnel – psychiatre ou psychologue - extérieur à l'institution, en présence d'un des psychologues stagiaires. Il participe également à une réunion hebdomadaire regroupant les personnes vivant ou intervenant dans la maison, dont le but est de permettre d'aborder les problèmes matériels, personnels et relationnels rencontrés par chacun, et de leur trouver des solutions.

Environ tous les dix jours, un entretien bilan avec le médecin psychiatre responsable permet de faire le point sur le séjour et en particulier sur l'opportunité de sa poursuite. Un projet thérapeutique auprès d'une institution de soin peut être éventuellement proposé en cas de besoin, lors de l'entretien bilan de sortie.

Enfin, lorsque c'est possible et dans la mesure où ils s'avèrent nécessaires et/ou bénéfiques pour la personne accueillie, des entretiens avec la famille ou avec l'entourage peuvent se mettre en place dès l'entrée, pendant le séjour ou à la fin, à la demande des uns ou des autres.

Le travail de liaison :

Un travail de liaison s'effectue à partir de relèves quotidiennes entre les différents moments de permanence des soignants et d'une réunion institutionnelle hebdomadaire. Ce temps, qui réunit une fois par semaine toute l'équipe, permet de faire le point sur la situation et l'évolution de chaque patient, grâce à une mise en commun des informations et un échange de réflexions ; le but étant aussi de lier collectivement et de façon cohérente, les différentes expériences individuelles nées des rapports avec les résidents, dans une perspective élaborative. Sont également abordées dans cette réunion les questions relatives aux nouvelles admissions, ou encore les difficultés rencontrées par l'institution dans la réalisation de sa tâche primaire.

7.1.1.2 Eléments d'analyse du dispositif :

A - Le dispositif de soin :

Organisé autour de plusieurs espaces (entretiens thérapeutiques, informels et échanges quotidiens), ce dispositif présente l'intérêt d'approcher certains processus inaccessibles autrement. En effet, bien que s'appuyant sur une certaine continuité, ce cadre de soin met d'emblée l'accent sur la question de la séparation (durée limitée à deux mois, fermeture le temps du week-end), et contient l'idée à la fois d'une différenciation et d'une articulation des espaces psychiques. L'hétérogénéité et l'emboîtement des espaces de soins plus ou moins structurés rendent possible un travail clinique à plusieurs niveaux, qui communiquent en particulier grâce aux « ambiguïtés de cadre » et à la position de « témoin / relais » que j'ai pu occuper (participation aux entretiens thérapeutiques et à la vie de la maison).

Par ailleurs, l'intensité du soin sur une période relativement brève induit une régression rapide et parfois importante, favorisant une mise en crise des patients, ce que révèle, par exemple, la fréquence des passages à l'acte. Le traitement « à chaud » de la crise permet alors potentiellement l'émergence d'un travail de réorganisation psychique qui s'étaye sur la dimension contenante de l'institution.

B - Spécificité du travail clinique :

Ce dispositif institutionnel, tel qu'il est conçu, mobilise une attitude particulière qu'il nous apparaît important de mentionner pour se représenter les conditions du travail clinique et des observations que nous avons réalisées pendant ce stage.

En effet, au premier abord, on peut s'interroger sur la pertinence des différentes modalités d'intervention d'un psychologue clinicien dans une structure où il est question de partager la vie des résidents. Cette proximité « soignant / soigné », qui se distingue radicalement du cadre traditionnel de l'entretien clinique, suppose un positionnement spécifique et adapté. Nous le définirions volontiers comme un aller-retour permanent, entre d'une part une position où l'on est pris ou convoqué affectivement par la dynamique des interrelations à l'œuvre dans le groupe, et d'autre part une position de re-prise à visée élaborative de cette rencontre première. En d'autres termes, nous dirions que ce type de positionnement

relève du travail du contre-transfert, dont l'enjeu est de permettre l'élaboration après coup de ce qui a pu être éprouvé et/ou agi dans la relation à l'objet (groupe et individu).

Ce positionnement, en pratique nettement moins différencié, peut s'apparenter par moment à quelque chose de beaucoup plus « informel », sorte d'état intermédiaire sans frontières entre le moi et le non-moi, propice à l'accueil de la dimension de l'autre en soi. Cette zone intermédiaire mobiliserait particulièrement le spectre d'identité du clinicien. C'est à partir de cette expérience qui trouble le sentiment d'identité qu'on peut commencer à démêler ce qui, dans un premier temps, apparaissait sous une forme brute et indéfinie.

En résumé, nous pensons que l'axe thérapeutique de l'institution se traduit par un travail clinique autour des « ambiguïtés de cadre »⁴⁷⁷, propres à l'expérience communautaire en lieu de vie, et qui prennent sens à partir de l'articulation des espaces interstitiels et informels avec l'espace de l'entretien.

Plutôt que de restituer l'intégralité du suivi clinique et des entretiens qui ponctuent ce séjour, il nous a semblé plus judicieux de nous centrer sur certains moments mutatifs ou points-clés révélateurs de l'organisation réflexive du sujet. Toutefois, et dans le souci de rendre compte dans une perspective dynamique d'un mouvement d'ensemble, nous articulerons ces diverses séquences en les intégrant dans la trame du suivi.

Cette méthode de travail, qui permet de resituer après coup les enjeux cliniques qui se sont déployés sous l'angle de nos hypothèses, rend possible une analyse processuelle centrée à la fois sur les transformations psychiques observées et sur les conditions de ces transformations.

7.1.2 Cas clinique :

Olivia est une jeune femme de 24 ans, adressée au centre à la suite d'une hospitalisation en urgence pour une T.S. grave aux « lauriers roses ». D'allure assez fine, elle a des cheveux mi-longs souvent attachés et un visage au teint clair. Lorsque je fais sa connaissance, Olivia m'apparaît comme une personne assez agréable, plutôt discrète et avenante. Cette facilité du contact, dans les premiers échanges, contraste avec l'image énigmatique que j'avais pu me

⁴⁷⁷ Par exemple, l'ambiguïté de savoir si l'on est dans un espace thérapeutique ou non.

faire d'elle à travers sa T.S. En fait, j'apprenais parallèlement par l'équipe qu'elle s'était documentée sur la toxicité de cette fleur, qui a pour effet, à une certaine dose, de ralentir les battements cardiaques jusqu'à l'arrêt du cœur.

Sensible à la vie de groupe, elle se montre très attentionnée, usant avec subtilité d'une certaine finesse dans les relations. D'un autre côté, il ressort de sa personnalité une sorte de naïveté et de spontanéité, qui s'exprime notamment par de la curiosité vis à vis des autres et d'elle-même.

7.1.2.1 Eléments d'anamnèse :

Son histoire, Olivia en parle assez facilement bien qu'avec un certain recul, ce qui me donne l'impression d'avoir affaire par moment, à un discours rationalisant, désincarné ; cette façon d'objectiver son passé découvre plusieurs périodes entrecoupées de sa vie, que j'ai du mal à relier ensemble de façon cohérente.

Elle est la troisième d'une fratrie de quatre, qui compte deux sœurs plus âgées et un frère plus jeune de 19 ans. Ses parents sont tous les deux médecins : la mère est pédiatre et le père généraliste. Elle est originaire d'un petit village d'Ardèche qu'elle quitte à 15 ans, âge où elle est placée en internat dans la Drôme à cause de ses fugues.

Peu après sa majorité, elle part en voyage en Equateur une première fois, puis y retourne pour se marier. Elle poursuit à Quito ses études commencées aux « beaux-arts » de Bourges. Elle se sépare de son mari un an plus tard et mène une vie d'errance pendant deux ans ; elle travaille dans des plantations de palmiers, vient en aide à des enfants défavorisés, voyage dans les pays voisins... De retour en France, elle se sentira « rejetée » par sa mère, qui la dissuade de revenir en Ardèche. Néanmoins, sur son conseil, elle passe plusieurs concours afin de réintégrer une école d'art. Elle est finalement reçue à Lyon où elle réside seule à ce moment-là. Pendant les mois qui suivent, il semble qu'elle se soit de plus en plus isolée jusqu'à sa tentative de suicide.

7.1.2.2 Suivi clinique :

A - La recherche d'un cadre :

Au cours des premières semaines de son séjour, Olivia fait preuve d'un investissement important du soin. Elle profite pleinement du groupe et sollicite beaucoup les soignants. J'ai l'impression qu'elle utilise le dispositif sur un mode oral, dans une quête urgente et avide de sens – elle parle de « consommation » de soin - à la fois comme un soutien qui lui permet d'élaborer des projets et d'organiser ses démarches, et comme un moyen de faire écran au retour de ses angoisses. Par exemple, à ce moment-là, elle dit que le fait de *se sentir bien ou mal tient à très peu de choses*.

Parallèlement, elle se fait guider par la mission locale pour mettre en place sa procédure de divorce, trouver un nouvel appartement et rechercher une formation dans l'encadrement des tableaux, projet professionnel qu'elle considère comme étant plus « concret » qu'une carrière artistique. L'objectif est donc de rencontrer des encadreurs professionnels afin d'établir avec eux un contrat d'apprentissage. S'agissant d'une formation rare, Olivia pense qu'il y a sans doute chez elle « quelque chose de marginal qui interpelle le regard des autres » et qu'elle a du mal à assumer : « C'est une formation fantôme, personne n'a été formé depuis cinq ans ». Elle évoque, à ce propos, la difficulté qu'elle a à se protéger contre la réaction qu'elle peut induire chez les autres. Par exemple, elle ne peut pas s'empêcher, dit-elle, de prêter attention à tout ce qui peut être dit ou pensé sur elle, au point de se remettre en cause dès qu'elle constate le moindre écart entre l'image qu'elle a d'elle-même et l'image que l'autre lui renvoie. Elle ajoute qu'elle n'a jamais eu d'autres repères que des principes moraux, c'est pourquoi elle aimerait être davantage « encadrée » dans sa formation, ses démarches, etc.

Ce « cadre » dont elle parle et qu'elle souhaite manifestement mettre en place *via* sa formation, semble se décliner dans son discours comme autant de conditions et / ou de solutions pour sa vie psychique actuelle. Le problème est qu'elle ne parvient pas à rencontrer des « encadreurs ». En effet, la démarche se transforme vite en épreuve au point où, partie pour en rencontrer un, elle se trouve à plusieurs reprises terrassée par des angoisses de décomposition qui la condamnent à rebrousser chemin. Dans ces moments-là, elle dit qu'elle ne peut plus parler et que son seul recours est la fuite.

Lors des deux premiers entretiens thérapeutiques auxquels je participe, je suis frappé par l'abondance de ses propos. Elle évoque sa T.S., brosse à grands traits son histoire. Je sens que quelque chose se précipite, se bouscule : j'ai le sentiment d'être débordé par un flot de paroles. Olivia se questionne sur ce qu'elle vient de repérer sur elle-même. Elle dit prendre conscience d'être en train de faire un « transfert fraternel » sur les résidents de la maison, en d'autres termes, d'avoir toujours besoin que l'autre aille bien. Elle aborde aussi le rapport qu'elle a avec les hommes, sa difficulté à leur faire confiance surtout lorsqu'on touche au domaine de la sexualité. Elle laisse entendre qu'elle a une grande méfiance à leur égard, ce qu'elle relie sans l'exprimer explicitement à des abus sexuels qu'elle aurait subis ces dernières années. A ce sujet, elle dit qu'elle a toujours refusé « tout combat » au point de se sentir complètement envahi par l'autre.

Lorsqu'elle se sent complètement démunie, « tout pourrait arriver » dit-elle, ce qui semble se réactualiser pendant l'entretien – nous sommes deux hommes à l'écouter - Elle ajoute que parfois, elle a vraiment envie d'être grossière vis à vis des autres et vis à vis d'elle-même.

En l'écoutant, je suis à la fois troublé par le contenu de ce qu'elle aborde et en même temps « saisi » par la pertinence de son propos. La façon dont Olivia exprime avec une clarté saisissante ce qui se passe en elle produit en moi une sorte de fascination vis à vis de son fonctionnement psychique. En effet, quelque chose « brille » dans son rapport à elle-même et m'« éblouit » : tout est dit et montré de façon évidente, il n'y aurait rien à comprendre de plus. Face à cette capacité d'auto-observation hors du commun j'ai l'impression de me retrouver dans une position d'observateur / voyeur identifiée à la partie d'elle-même spectatrice de ce qui se passe en elle.

Par ailleurs, la densité de son discours, associée à cette sensation d'être emporté, « envahi » - comme elle peut se sentir envahie par l'autre - me donnent l'impression d'avoir affaire à une sorte de (re)naissance psychique, au sens où toute une partie de sa vie passée se mettrait à s'animer en elle d'un seul coup. La question de l'urgence du soin, de la compulsion à parler d'elle-même ou encore l'intérêt soudain qu'elle porte à sa vie psychique me semblent alors représenter un enjeu crucial pour Olivia.

La semaine suivante, toujours en entretien, elle commence à évoquer ses rapports avec sa famille :

« Quand j'étais petite, je m'imaginai que les adultes n'étaient pas comme les autres, je pensais qu'ils ne ressentent rien et que seuls les enfants pouvaient ressentir quelque chose... »

Par exemple, elle raconte que dans ses cauchemars elle fait partie d'un groupe persécuté par un autre groupe de persécuteurs, et que c'est toujours elle qu'on veut tuer, précisément parce *qu'elle est la seule à ressentir quelque chose*. Elle explique que la nuit précédente, ça n'était pas un groupe mais sa mère qui voulait la tuer. Elle la poursuivait dans la maison avec toute sorte d'objets coupants et blessants. Pour Olivia ces scènes restent encore dans le registre de « l'imaginable », contrairement à ce qu'elle peut ressentir par ailleurs.

« A la maison, tout était réglé, même quand ma mère me frappait, à tel point qu'un jour, j'ai compté qu'elle m'avait frappé sept fois... »

Elle continue en décrivant une mère froide, robotisée et *totale*ment imprévisible. Puis, elle associe sur ses fugues comme étant les seuls moments de soulagement :

« J'avais le contrôle, je me sentais au-dessus de tout le monde, plus rien ne pouvait m'atteindre ».

Elle décrit ces départs successifs de chez elle comme une fuite vers un autre monde, déconnecté de ce qu'elle pouvait vivre chez elle, où elle attendait qu'on aille la chercher. Elle ajoute que c'est comme si, à ces moments-là, elle était dans un monde parallèle.

B - Collages et images du corps :

Au point où elle en est – nous approchons de la mi-séjour -, tout est remis en question : rien ne lui dit qu'elle pourra s'en sortir. Ces échecs successifs la font douter de ses propres capacités et la conduisent à s'isoler deux journées entières dans sa chambre pendant lesquelles elle confectionne un collage. C'est en discutant avec elle de ces derniers jours qu'elle me propose de me le montrer.

Réalisé autour du thème de la relation idéale à l'homme pour une femme – ce que j'interprète aussi comme quelque chose qui m'est adressé - je découvre un grand collage au sein duquel je repère plusieurs éléments épars que je n'ai pas de mal à relier à son histoire. Il en va ainsi d'un paysage d'Equateur dans lequel on aperçoit, en petit format, *un personnage errant*, un cadre à la main. Des divinités incas, des idoles grecques, ornent l'ensemble de l'œuvre avec, au centre, l'image de plusieurs personnages emblématiques, comme une statue d'Apollon, le commandant Cousteau, Arthur Rimbaud ou encore Che Guevara. A l'extrémité inférieure, plusieurs tableaux accolés et sans cadre représentent des rois. A l'opposé, tout en haut, on peut remarquer la représentation de quelques « cadres vides ». Elle se dit étonnée de ce qu'a pu susciter en elle ce collage ; même s'il peut paraître normal aux yeux des autres, elle le trouve « pas normal, bizarre ». Elle me fait part de sa propension à déifier, à idéaliser, tendance qui ne lui apparaît pas comme faisant partie des problèmes qu'elle a à résoudre actuellement.

Le second collage qu'elle réalise quelques jours plus tard sur le thème de la femme, me semble faire écho à ses cauchemars. Il s'agit de corps de femmes dont elle s'aperçoit après coup qu'ils sont sans tête et qu'elle attribuera ensuite à sa mère. Elle fait également le lien avec les autoportraits où elle représentait uniquement son visage⁴⁷⁸.

Cette question du corps, elle l'aborde aussi dans le rapport qu'elle entretient avec la nourriture, comportement à tendance boulimique / anorexique qui reflèterait, tel un baromètre, son état interne du moment :

« Quand je ne mange pas, je suis bien, ça me permet d'agir. Quand je mange, au contraire, ça va moins bien... »

Elle ajoute qu'elle aimerait pouvoir s'effacer du regard de l'autre, passer inaperçue, notamment en mangeant moins. Hier, sur le chemin de l'encadreur, elle s'est trouvée « grosse et moche » d'un seul coup, regrettant d'avoir mis un pantalon qu'elle n'avait pas porté depuis longtemps. Saisie par la pensée que tout le monde la regardait, elle a fait demi-tour. Il semble que cette fois-ci, elle ait pu éviter l'angoisse de décomposition qui a mis fin à ses premières tentatives de rencontre.

⁴⁷⁸ Se faire encadrer, comme on encadre un tableau, souligne la dimension idéale narcissique qu'elle attribue à la représentation artistique. Par ailleurs, ne dit-on pas familièrement de quelqu'un que l'on n'aime pas ou qu'on ne peut pas voir, « je ne peux pas l'encadrer... » ?

C - Discontinuité identitaire et crise d'angoisse :

Cette semaine-là, en entretien, Olivia décide de parler de ses deux dernières journées passées dans l'institution. Elle explique qu'il y a encore peu de temps elle pensait avoir son problème en main, tandis que maintenant elle pense au contraire en être l'objet. Elle commence à se rendre compte qu'elle n'aboutira pas dans ses démarches. Elle dit vivre au *jour le jour* sans savoir ce qui arrivera le lendemain. J'ai l'impression, à l'entendre, et déjà depuis quelques jours, qu'elle nous montre un autre versant d'elle-même, comme si l'illusion première portant sur le soin, le dispositif, laissait place à un autre type de fonctionnement plus fragile. En fait, sur le moment, j'ai le sentiment qu'elle va très mal. Consciente de ses difficultés, elle dit qu'elle ne trouve pas de solutions, ce qui la fait associer sur sa TS et sur la possibilité de recommencer, si elle ne parvient pas à s'en sortir.

Par ailleurs, il est aussi beaucoup question, dans cet entretien, du rapport à l'autre, du dedans et du dehors, qu'elle aborde sous l'angle de la dépendance et de la solitude. Elle dit qu'elle ne peut pas rester seule dans son appartement, qu'il lui faut sans arrêt être avec quelqu'un, comme si la solitude était synonyme d'effondrement, en mettant fin à une continuité psychique. Elle a besoin, pour subsister, de s'occuper des autres ou d'avoir constamment quelque chose à faire. Je lui fais part de mon impression que pour elle, la présence physique serait le garant d'une continuité interne, et que se retrouver seule reviendrait à abolir ce lien. Elle répond que dans ces moments-là, ce lien n'existe plus et qu'il lui faut faire un gros effort intellectuel pour le retrouver.

C'est dans ce contexte qu'elle fait, le soir même, une crise d'angoisse qui se manifeste, après un moment de confusion en soirée, par une envie subite de se « passer par la fenêtre ».

Son visage se crispe, son regard devient fixe, intense. Elle a les larmes aux yeux ; « Je suis en train de plonger (...) il n'y a plus de sens, je sais juste qu'il y a des soignants et M. (une résidente) (...) j'ai plus de prénom (...) je suis souffrance... » Terrorisée par ce qui lui arrive, elle continue de décrire ce qu'elle éprouve. Avec l'autre soignante, nous l'encourageons à nous parler, mais elle ne peut relier son angoisse à rien d'autre qu'à une impression de vibration et de « blanc ». Elle parle d'aliénation. Sa vision devient floue. Elle évoque sa peur de rester bloquée dans cet état, c'est à dire de ne pas pouvoir se réanimer. Nous tentons de la rassurer et de la contenir. « Je faisais du jour à jour, maintenant c'est du minute à minute (...) Faut que j'arrête de croire que je vais pouvoir

faire ma formation. » Elle se compare ensuite à un nourrisson qui n'aurait à peine que quelques heures de vie.

Elle parvient ensuite à reprendre le dessus, ce qu'elle traduit comme un « rassemblement d'atomes » d'elle-même. Elle exprime par la suite le sentiment d'avoir été « coupée » et d'être à présent en train de se réanimer.

Ce qui me frappe, en plus du caractère traumatique de la scène, c'est que tout au long de sa crise, Olivia n'a cessé de commenter l'état psychique dans lequel elle se trouvait, comme si l'enjeu était de maintenir un minimum de continuité et de réflexivité pour ne pas se faire happer par l'angoisse qui l'envahit, dernière digue avant l'aliénation radicale, avant l'effondrement. Une partie d'elle-même se voit en train de devenir étrangère à elle-même jusqu'à perdre toute représentation de son identité (« j'ai plus de prénom »). Je crois aussi qu'en l'encourageant à nous parler, il lui a été possible de conserver un « atome de lien » à l'autre, radicalement absent de son espace interne ou trop aliénant pour pouvoir y recourir. Dans l'incapacité à se relier à un objet interne autrement qu'en se désubjectivant - « j'ai plus de prénom » -, la présence externe de l'autre devient indispensable pour ne pas succomber. Elle explique que ce n'est pas la première fois que cela lui arrive, même si à chaque fois cela prend une expression différente.

Avec cette crise, peut-on envisager rétroactivement ses démarches auprès des encadreurs comme étant déjà une manière de « négocier » ses angoisses ? Contenir sa propre substance interne ou se faire contenir ou encadrer n'était-il pas déjà l'enjeu essentiel de ces rencontres ?

D - La fin du séjour :

La fin de son séjour sera marquée par des absences répétées, la journée comme la nuit, ce qui inquiète l'équipe sur un éventuel passage à l'acte suicidaire. Bien qu'elle semble, de cette manière, anticiper sa sortie, elle a l'air de redouter la suite, consciente de la gravité de son état et de ses limites. Elle entre en relation avec plusieurs structures de soin et obtient un rendez-vous dans une autre communauté thérapeutique.

L'entretien suivant, Olivia explique que la veille au soir, sortie de table pour monter dans sa chambre⁴⁷⁹, elle s'est mise de façon soudaine à ressentir de la haine vis à vis de tout le monde, des soignants et des résidents, sans qu'elle puisse trouver une raison à cela. Elle leur en voulait notamment de passer une bonne soirée ensemble. A ce moment-là, pour elle, « c'était terminé », c'est à dire qu'elle était dans l'état d'esprit de se « planifier » une nouvelle T.S aux lauriers roses. C'est après avoir discuté en fin de soirée avec deux résidents qu'elle a pu finalement s'apaiser.

Cet affect de haine qui, jusqu'à présent, n'était orienté que vers elle-même, se trouve ici adressé à un autre, précisément à un moment où il est question de départ et donc de se séparer. Le matin, elle dit se sentir nettement mieux, comme si le fait d'avoir exprimé ce sentiment l'avait libérée d'une charge impossible à supporter.

Face à ce mouvement de désorganisation qui a trait au départ et à la séparation, on peut faire l'hypothèse qu'Olivia « médiatise » ou tente de médiatiser son rapport à l'objet dans l'urgence, au moment où la question de son absence se pose. Dans cette perspective, le clivage ne serait plus indispensable mais pourrait désormais laisser advenir ce qu'il protégeait, vers une certaine forme de conflictualité psychique. On assisterait alors, à une mise en tension du moi et de l'objet susceptible de modifier le rapport du moi à lui-même et à ce qui lui échappe.

Lors du dernier entretien, Olivia évoque l'idée de repartir à l'étranger, projet qu'elle considère comme étant incompatible avec ce qu'elle a tenté de mettre en place dans l'institution. Elle se dit « pas très fière », consciente d'abandonner un certain nombre d'objectifs qu'elle s'était fixés, même si, selon elle, ce projet ne s'inscrit pas uniquement comme une fuite mais comme un moyen de se « rapprocher d'elle-même ». C'est pourquoi elle souhaite paradoxalement partir dans un pays où il n'y aurait encore « aucun atome d'elle-même » et où par conséquent « tout serait possible ». Elle aimerait partir dans un pays du tiers-monde, expliquant que là-bas, le mode de vie serait moins compliqué pour elle qu'en France. Elle ajoute que depuis qu'elle nourrit ce nouveau projet, elle est enfin parvenue à rencontrer un encadreur.

Par ailleurs, elle exprime sa volonté d'arrêter le soin pendant un moment, précisant que dans l'état actuel des choses, il lui faudrait soit un soin « permanent » - ce que j'entends comme un besoin d'être en présence de quelqu'un en permanence - soit, au contraire, plus de soin du tout. Elle dit qu'elle se fait confiance et qu' « il arrivera ce qui arrivera ».

⁴⁷⁹ J'apprendrai par la suite que c'était justement au moment où l'on a abordé le départ d'un autre résident.

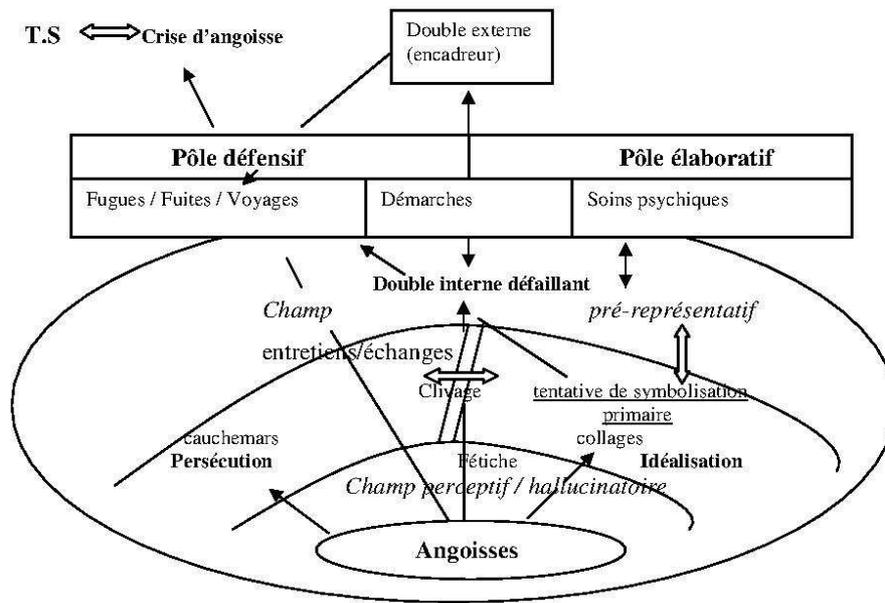
Très critique vis à vis d'elle-même et de ses projets, j'ai le sentiment pendant cet entretien qu'elle renoue avec toute une partie de sa vie psychique qu'on peut assimiler à la fuite (Cf. les fugues, les voyages), mais peut-être aussi, à travers celle-ci, à la recherche de nouvelles solutions inédites et plus appropriées.

Partir dans un pays où il n'y aurait encore « aucun atome d'elle-même » et où « tout serait possible », m'évoque l'idée d'un nouveau départ dans sa vie, point-origine d'une nouvelle existence. Peut-on envisager le tiers-monde, caractérisé par la pauvreté mais aussi par le développement, comme un « no man's land » identitaire à partir duquel elle pourrait naître *ex nihilo* et sous une autre forme ? L'enjeu de ce départ n'est-il pas, par cette idée du « tout est possible », de se « composer » une nouvelle identité en se clivant de ses conditions historiques ? D'un autre côté, partir à l'étranger n'est-il pas un moyen de partir à la conquête de l'inconnu de soi, laquelle ne pourrait s'effectuer que dans un lieu étranger à elle-même ?

7.1.3 Analyse :

Arrivé au terme de ce parcours clinique et avant de procéder à l'analyse de la dimension réflexive, il m'apparaît nécessaire d'en ressaisir les enjeux au sein d'une « vue d'ensemble », en insistant sur les logiques processuelles utilisées et les mouvements psychiques qui se sont succédés depuis la T.S qui inaugure la prise en charge d'Olivia.

Nécessairement approximatif, le schéma suivant tente de figurer, dans une perspective globale, l'organisation des processus internes tels qu'ils apparaissent pendant son séjour et, en particulier les stratégies psychiques mises en place pour traiter l'angoisse et rétablir une continuité interne.



Différentes strates composent ce schéma, chacune délimitant un champ d'investissement de la trace mnésique : le champ de l'angoisse où s'exprime de façon brute les traces mnésiques de l'expérience traumatique, le champ perceptif / hallucinatoire qui assure une liaison primaire non symbolique à ces éléments, et le champ « pré-représentatif » qui leur attribue une certaine potentialité représentative.

7.1.3.1 De l'angoisse aux mécanismes de défense :

Au premier niveau se trouve l'angoisse, qui se manifeste essentiellement sous la forme du morcellement ou de la décomposition. L'image qu'on peut s'en faire à partir des descriptions d'Olivia serait celle de la décomposition ou de l'« atomisation », de la dispersion d'atomes d'elle-même par analogie au « rassemblement d'atomes d'elle-même », ce qui évoque une réflexivité psychique fragilisée, au bord de la rupture, entre menace de désorganisation et tentative de réorganisation.

L'angoisse infiltre différents secteurs de sa vie psychique, à commencer par les cauchemars, où elle trouve une première forme hallucinatoire dans le mécanisme de la persécution ; un groupe / mère persécute un groupe / fille, ce qui mobilise un comportement

de fuite, qu'elle reliera dans un deuxième temps au comportement qu'elle adopte dans certaines situations (Cf. le moment où elle veut partir de l'hôpital) et aux fugues qu'elle faisait lorsqu'elle était plus jeune. Les voyages semblent s'inscrire dans le même mouvement. Nous avons donc un ensemble fugues / fuites / voyages qui constituerait la défense principale contre le retour du clivé (traces mnésiques traumatiques clivées de la subjectivité), avant la crise d'angoisse et la solution suicidaire.

S'inscrivant dans le registre de l'agir, ce système de défense interviendrait secondairement dans la mesure où il « compléterait » et étayerait un premier processus de mise à l'écart des traces mnésiques par clivage. Dans ce contexte, la crise d'angoisse apparaît donc comme le résultat d'une faillite de son organisation réflexive, et la T.S comme un moyen extrême de rétablir une continuité interne face au retour de l'expérience traumatique réactualisée.

Parmi les autres défenses utilisées par Olivia, on peut aussi repérer la présence d'aménagements « pervers » comme solutions psychiques secondaires pour tenter de lier le traumatisme. En ce sens, le refus de « tout combat », associé à la soumission totale à l'autre, ainsi que l'investissement « fétichique » du collage, participeraient à faire l'économie de la conflictualité et de son élaboration par la représentation.

Sur l'autre face, nous pouvons penser que le retour de l'expérience traumatique cherche à s'intégrer dans le champ de la subjectivité, notamment à partir des entretiens thérapeutiques. Cependant, l'investissement massif du soin pendant les premières semaines, s'exprimant sur le mode d'une quête avide de sens, m'apparaît après coup plus comme une forme de contre-investissement de l'angoisse que comme un moyen de se doter de représentations psychiques. En ce sens, il est probable que l'élaboration (c'est à dire ici, la recherche de nouvelles solutions psychiques) commence vraiment à s'amorcer une fois que la défense cède à l'angoisse.

Cette mutation laisse place à un fonctionnement psychique précaire, en quête de continuité, et à une tentative de réorganisation qui repose sur la nécessité d'être en « permanence » en présence d'un objet externe, dans un rapport de dépendance absolu. Cette condition traduirait l'impossibilité de recourir à des objets internes pour contenir et élaborer tout ce qui touche à la séparation et au deuil.

7.1.3.2 Représentation et continuité psychique :

A défaut de disposer d'une « suffisamment bonne » représentation de l'objet, la séparation s'exprime pour Olivia par la coupure ou la rupture, ce qui semble révéler une incapacité historique et actuelle à faire l'expérience de la solitude en présence de l'autre, laquelle permettrait au sujet de dépasser l'opposition présence / absence en la liant de façon dialectique par la représentation.

Au lieu d'une configuration faisant appel à la modalité de la représentation qui « médiatise » le rapport à l'objet, on aurait affaire à une modalité beaucoup plus primaire – perceptive / hallucinatoire ou préreprésentative - en particulier à partir du mécanisme d'idéalisation. On peut faire l'hypothèse que ce processus est la contrepartie – plus économique que symbolique - de la persécution, issue d'un clivage de l'objet (bon / mauvais). Il nous semble être à relier historiquement à son choix d'étudier les « Beaux Arts » et, pendant son séjour, à l'investissement important du soin des premières semaines et à son activité de collage.

Ainsi, le collage permettrait non seulement à Olivia de mettre à distance l'angoisse mobilisée par l'échec de ses démarches (elle en parle comme une fuite) mais de « coller » à ce qui, de l'imago parentale idéalisée, est susceptible de la contenir sous une forme unitaire et idéale.

7.1.3.3 Analyse du discours et du comportement à partir de leurs composantes réflexives :

Afin de rendre compte, d'une façon plus détaillée, de l'impact de la rupture sur l'organisation réflexive d'Olivia, nous allons à présent étudier notre matériel à partir des trois niveaux qui constituent la réflexivité intrapsychique selon R. Roussillon. Comme point de départ de notre réflexion, nous partirons de l'hypothèse proposée par cet auteur à propos du modèle de la psychose, suivant laquelle le sujet souffre d'« un trouble identitaire de la réflexivité qui affecte de manière fondamentale la capacité à se sentir soi-même et atteint, par

voie de conséquence, les autres déterminants de la réflexivité. La difficulté à se sentir soi-même entraînant de fait aussi une difficulté à se voir et à s'entendre »⁴⁸⁰.

Nous montrerons ensuite, à partir de l'analyse de la figure de l'encadreur, comment ces troubles de la réflexivité intrapsychique renvoient à la problématique du double et interrogent fondamentalement la capacité du sujet à se constituer au sein d'une autoreprésentation suffisamment consistante.

La capacité à se sentir :

Dès le début de son séjour, Olivia exprime le fait de « se sentir bien ou mal » comme tenant à très peu de chose. En fait, cette catégorie réflexive apparaît dans son discours comme un point de vulnérabilité extrême : « *Quand j'étais petite, je m'imaginai que les adultes n'étaient pas comme les autres, je pensais qu'ils ne ressentaient rien et que seuls les enfants pouvaient ressentir quelque chose* ». Idem dans ses cauchemars où c'est toujours elle qu'on veut tuer car elle est la seule à ressentir quelque chose. A l'inverse, c'est dans ses fugues qu'elle se sent le mieux, trouvant un moyen de se déconnecter – elle parle de « monde parallèle » - de ce qu'elle pouvait vivre chez elle : « J'avais le contrôle, je me sentais au-dessus de tout le monde, plus rien ne pouvait m'atteindre. » Les voyages semblent s'inscrire dans le même mouvement.

Nous pensons qu'Olivia n'a pu échapper dans son histoire à cette « mère-robot » froide, sans affect et totalement imprévisible, et que par l'intermédiaire d'un dédoublement, elle chercherait à fuir et à contrôler toute une partie d'elle-même pour « se sauver » des attaques internes de l'objet. *Ainsi, confrontée à une menace de confusion de son identité et à la rupture d'un lien réflexif à elle-même, Olivia ne pourrait parvenir à « se sentir » elle-même et ainsi rétablir les conditions minimales d'une réflexivité de soi à soi, qu'à condition d'être suffisamment assurée (en contrôlant la menace interne) que rien ne peut lui échapper et l'atteindre.*

Nous nous retrouvons alors devant le paradoxe suivant lequel elle ne pourrait avoir accès à elle-même, c'est à dire à la partie d'elle-même non représentée, qu'en se mettant hors d'elle ou en s'échappant d'elle-même. Dans cette perspective, on peut se demander si l'idée

⁴⁸⁰ R. ROUSSILLON (1999), *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, P.U.F., p. 139.

de partir à l'étranger ne constitue pas une contrainte pour Olivia, qui serait de fuir l'objet ou l'Autre incernable qui l'envahit, en s'effaçant du lieu où il risque de faire retour.

Nous repérons ainsi comment un clivage peut commencer à s'établir de façon extrêmement rudimentaire, en discriminant ce qui serait de l'ordre du connu, associé à un danger qui menace de faire retour, et ce qui est de l'ordre de l'inconnu ou de l'inadvenu, qui libèrerait provisoirement le sujet de son histoire. Ce mécanisme consisterait à fuir l'étranger impensable et incontenable au dedans pour le retrouver autrement au dehors. Ici, l'environnement devient un miroir de ce qui échappe au moi, en symbolisant en chose ce à quoi il est confronté ; il présentifie au dehors l'irreprésentable du sujet.

Ainsi, vivre à l'étranger constituerait une solution d'attente et momentanément sécurisante, dans la mesure où elle garantit et protège concrètement le sujet, du moins pendant un temps, contre le retour des traces / atomes traumatiques de son histoire. S'enfuir, se disperser, errer, semble s'imposer à elle comme la condition pour continuer à être, suivant un processus paradoxal qui combinerait dans un même mouvement, l'aspiration à l'unité et au renouvellement de son être (« tout est possible ») et l'effacement de soi (le retour à zéro).

Autrement dit, ce « point de fuite », qu'elle assimile à une sorte de monde parallèle, apparaît comme un point de non rencontre entre soi et soi, une zone clivée de l'identité du sujet et, en même temps, le lieu d'émergence d'un nouveau rapport à soi libéré du poids de la relation à l'objet. L'identité ne pouvant se (re)trouver au dedans est activement recherchée au dehors.

Ce processus, qui consiste à retourner le dedans en dehors et inversement (quitter un lieu pour y retourner - ce qu'elle actualise dans ses voyages), évoque le trajet d'une bande de Möbius, lequel ne cesse de se retourner en repassant au même endroit, tantôt sur une face, tantôt sur l'autre. Il constituerait une issue paradoxale, à la manière de la T.S, en même temps qu'une solution psychique radicale, face à la menace qui pèse sur son identité. La crise d'angoisse pousse à l'extrême cette solution : confrontée à la perte de son identité, Olivia « *sent qu'elle ne se sent plus* », jusqu'à ce qu'elle puisse retrouver une nouvelle forme de continuité en rétablissant un clivage du moi. Nous y reviendrons dans le paragraphe suivant.

La capacité à se voir :

En articulant cette analyse à d'autres éléments du matériel clinique, on peut avancer l'hypothèse suivant laquelle ce premier registre fondamental de la réflexivité de soi à soi mobilise fortement sa capacité à se voir elle-même. Ainsi, Olivia chercherait à se voir là où elle ne peut se sentir suffisamment elle-même. Ce que le registre du corps et de l'affect ne parvient pas à lier serait évacué / décorporé⁴⁸¹ et transféré au niveau de la capacité à se voir. Ce second niveau réflexif aurait pour fonction de reprendre et de « tenter » de traiter ce que le sujet ne peut ou n'a pu sentir de lui-même dans son rapport à l'objet, et qui renvoie à ce qui n'a pu être historiquement senti par l'objet. Il permettrait en outre de juguler l'angoisse de « décomposition » du corps.

Par exemple, dans ses démarches auprès des encadreurs, elle parvient à échapper à ses angoisses au moment où elle se trouve « grosse et moche ». Elle a alors l'impression que tout le monde la regarde. Ici, le vécu persécutoire - en particulier d'être « mal vu » - se substitue au vécu de décomposition du corps.

Cependant, là encore, cette catégorie réflexive semble fortement mise à l'épreuve chez Olivia : le regard de l'autre, tout comme l'image que celui-ci peut se faire d'elle, semble la « percer à jour ». En effet, elle ne peut pas s'empêcher, dit-elle, de considérer tout ce qui peut être dit ou pensé sur elle, au point de se remettre en question dès qu'elle constate un écart entre l'image qu'elle a d'elle-même et l'image que l'autre lui renvoie. De même, à propos de son corps, elle exprime son inquiétude d'avoir à le découvrir en été, période durant laquelle il est moins protégé selon elle. Elle ajoute qu'elle aimerait *s'effacer du regard de l'autre*, passer inaperçue, notamment en mangeant moins.

En l'absence d'un corps érogène, première source du sentiment d'identité, Olivia ne pourrait retrouver une unité qu'au prix d'une suspension à l'objet extérieur et à son regard (C. et S. Botella, 2001). Le problème est qu'elle ne peut recourir d'une façon durable, par la projection, à un objet-double persécuteur. Au contraire, à défaut de pouvoir soutenir son narcissisme, l'image du corps apparaît comme totalement dépendante du regard de l'autre, en prise directe avec celui-ci, comme si l'objet détenait une partie de l'identité du sujet. Confrontée au regard médusant de l'objet, l'enjeu serait de pouvoir disparaître physiquement pour s'en dégager et préserver une réflexivité psychique interne minimale.

⁴⁸¹ Dans le sens d'un éloignement des sensations corporelles (A. Green, G. Lavallée).

Face à ces différents mouvements de rupture, et au risque d'aliénation de son identité, la production de collages apparaîtrait comme un autre moyen de rétablir une continuité psychique, en s'étayant sur la perception visuelle externe de soi. Ainsi, l'on peut interpréter son collage comme une forme de mise à distance de ce qui l'habite, la hante au dedans d'elle-même, et dont la visée serait de saisir ou de commencer à apprivoiser, visuellement, ce qui se présente à elle sous la forme d'une énigme de son être, de son identité : elle le trouve « pas normal, bizarre ». L'absence de cadre du collage, tout comme la présence de cadres vides, pourraient alors être le signe d'une difficulté, voire d'une impossibilité, à contenir et à intégrer les éléments de son existence au sein d'un continuum historique subjectif. Au lieu de ça, *elle donne à voir à l'autre, à l'autre en elle, la matière brute, informe et insaisissable de ce qu'elle ne peut voir d'elle-même.*

Dans une perspective analogue, la production d'autoportraits permettrait de figurer au dehors son propre visage, telle une image reflétée dans le miroir. Le recours à un miroir externe, investi en lieu et place d'un miroir endo-psychique défaillant, peut alors être utilisé comme un écran protecteur contre la menace qui pèse sur son identité.

Parallèlement à ces éléments qui traduisent, selon nous, un défaut d'organisation de l'enveloppe visuelle du Moi (G. Lavallée, 1999), la façon dont Olivia exprime ce qui se passe en elle avec une clarté saisissante évoque un rapport de soi à soi « transparent ». Cette facilité à parler d'elle d'une façon aussi pertinente induit une sorte de fascination pour son fonctionnement psychique, qui m'apparaît alors énigmatique. Après coup, il semble que cette transparence à soi renverrait plutôt à un point de non rencontre entre soi et soi, à une zone opaque de sa psyché, comme si elle ne parvenait pas à médiatiser et à lier réflexivement, par l'intermédiaire d'un dédoublement auto-réflexif, ce à quoi elle est confrontée psychiquement.

Cette façon de percevoir ses propres processus psychiques avec une acuité tout à fait particulière nous semble paradoxalement révéler une forme de clivage, qui témoignerait de la manière dont elle n'a pas rencontré l'objet. *Confrontée à une imago maternelle froide et rejetante, on peut faire l'hypothèse que le sujet n'a pu organiser un rapport à soi suffisamment médiatisé par l'objet.* Ainsi, en s'auto-observant chercherait-elle à se retirer du regard passivant et médusant de l'objet ? Ce « recours » à cette transparence psychique n'est-il pas un moyen de garder le contrôle sur sa vie psychique, là où l'objet menace de la déborder ?

Durant sa crise d'angoisse, on peut penser que la solution mise en œuvre par Olivia serait de tenter de se dégager ou de se retirer de son expérience en se clivant en un moi-sujet

et un moi-objet, ce qui lui permet de retrouver une certaine distance vis à vis d'elle-même. Ainsi, en décrivant successivement ce qu'elle éprouve dans un rapport de transparence à elle-même – ce qui lui permet manifestement d'« objectiver » son état en nous le donnant à voir -, elle parviendrait à se couper de son expérience et, paradoxalement à rétablir une continuité interne minimale. On assiste alors au passage d'une logique de l'espoir fondée sur l'illusion première du soin à une logique de survie dont le modèle serait celui d'une urgente transformation de l'identité : « *Je faisais du jour à jour, maintenant je fais du minute à minute* ».

La capacité à s'entendre :

Dès le début de son séjour, Olivia parle assez facilement d'elle-même, malgré un certain détachement, ce qui me donne l'impression d'avoir affaire par moments à un discours désincarné. Durant les entretiens, son débit verbal s'intensifie et devient logorrhéique. En l'écoutant, je suis à la fois troublé par le contenu de ce qu'elle aborde et en même temps étonné par la pertinence de son propos. J'ai l'impression que quelque chose se précipite et se répand. Son activité de pensée permanente, ainsi que cette compulsion à parler d'elle-même, laissent apparaître toute une partie de sa vie passée comme si elle en prenait connaissance pour la première fois, ce qui a pour effet de déborder mes capacités d'écoute. Après coup, j'ai le sentiment qu'elle utilise la parole comme un moyen de décharge ou encore comme un moyen de dégagement de ce qui menace de la déborder à l'intérieur d'elle-même.

De la même manière, il semble que ces éléments expriment un trouble de la capacité à s'entendre soi-même, issu de la difficulté à se sentir et à se voir, inscrivant transférentiellement le soignant dans une position d'écoutant de ce que le sujet ne peut entendre de lui-même.

7.1.3.4 La recherche d'un cadre pour s'auto-représenter : échec de la relation en double et autoreprésentation

Tout au long de son séjour, Olivia semble lutter en permanence contre une menace de désorganisation, cherchant désespérément une solution pour traiter l'angoisse qui l'envahit. La succession des registres dans lesquels elle évolue révèle un trouble majeur de l'identité, témoignant d'un fonctionnement psychique précaire, « discontinu », en quête de structuration.

Dans ce contexte, on peut faire l'hypothèse suivant laquelle la recherche d'un cadre, notamment à travers la figure de l'encadreur mais aussi à travers la recherche d'un lien permanent à l'autre, remplirait pour elle une fonction contenante et réflexive destinée à l'assurer d'une continuité psychique minimale. Celle-ci lui permettrait de délimiter un dedans et un dehors – de rétablir la liaison dedans / dehors - et de réunir les conditions d'élaboration d'une réflexivité de soi à soi lui permettant de se protéger d'une menace de confusion. L'enjeu de sa démarche consisterait alors à chercher, au-dehors, un cadre (ou une relation) suffisamment stable et contenant pour accueillir et transformer ce qui, au-dedans, menace de la déborder.

Dans cette perspective, la recherche d'un cadre psychique interne / externe actualisé par l'investissement de la figure de l'encadreur, répondrait au besoin d'Olivia d'être accueillie et encadrée psychiquement par l'objet, là où celui-ci l'a rejetée historiquement. A l'impossible rencontre avec l'encadreur correspondrait l'impossible rencontre avec l'objet et, par conséquent, avec elle-même. Ainsi, devant l'impossibilité de se construire un cadre interne – forme intériorisée de la relation en double -, un lieu psychique ou une topique interne où pourrait advenir un moi-sujet, l'enjeu serait de le trouver / créer au dehors, à partir des caractéristiques de l'environnement actuel.

La figure de l'encadreur peut être pensée ici comme un double « matériel » narcissique, impossible à atteindre, et sur lequel viendrait se transférer ce qui n'a pas été réfléchi par l'objet lors de la relation primitive en miroir. L'investissement d'une figure réflexive externe comme moyen de rétablir une continuité psychique, répèterait transférentiellement l'échec de la relation en double, à savoir la façon dont le sujet n'a pu rencontrer l'objet comme double, ainsi que la façon dont il n'a pu se rencontrer lui-même dans le rapport à l'objet. *Soumis à une imago maternelle froide, rejetante, aux manifestations complètement imprévisibles, qui n'a pu l'accueillir et l'encadrer psychiquement, le sujet n'a pu constituer l'objet comme un double de lui-même. L'impossibilité historique à constituer l'objet comme un double de lui-même, à*

la fois semblable et différent de lui-même, soit un double à partir duquel le sujet peut organiser une réflexivité de soi à soi suffisamment médiatisée par l'objet, inscrirait le sujet dans une impasse identitaire.

De plus, cette absence d'un double endo-psychique auto-érotique ne permet pas au sujet de se protéger efficacement contre la terreur d'une continuité animique (C. et S. Botella), consécutive à la rupture du lien dedans /dehors.

Cet échec de la relation en double témoigne-t-il d'une impossibilité du sujet à absenter l'excès de présence de l'objet incorporé qui le déborde ? Traduit-il l'impossibilité de l'objet à s'effacer dans la relation homosexuelle primaire en double, sous la forme d'une structure encadrante interne ? A défaut de se représenter l'absence de représentation – qui apparaît dans un registre perceptif et pré-représentatif, sous la forme de cadres vides ou de l'absence de cadre – le sujet ne parviendrait pas à s'effacer suffisamment lui-même pour exister psychiquement sous la forme d'une autoreprésentation⁴⁸².

D'un autre côté, en devenant progressivement une sorte de défi personnel, on peut se demander si ses démarches ne constitueraient pas en même temps un travail autour des conditions d'existence « représentatives » de soi. En effet, ses démarches auprès des encadreurs, comme ses activités de collage, tout en se substituant à un travail psychique portant sur la représentation interne, semblent s'inscrire matériellement et perceptivement comme une de ses préconditions. Par exemple, nous ferions volontiers l'hypothèse qu'à travers la recherche d'un cadre, le sujet chercherait à « figurer » le processus de constitution de la représentation, sans toutefois parvenir à se « réfléchir » psychiquement sous la forme d'une autoreprésentation de la représentation, laquelle définirait en quelque sorte le cadre de déploiement de celle-ci. Cette opération consisterait à se représenter les conditions de possibilité de la représentation – le cadre de son processus -, pour commencer à se représenter soi-même.

7.1.3.5 La figure de l'objet conteneur : un précurseur du double ?

L'analyse de la situation clinique d'Olivia nous a permis de mettre à jour les processus psychiques engagés dans le rétablissement d'une continuité réflexive, au moment où celle-ci était portée à son point de rupture. L'étude du matériel clinique à partir des trois grandes

⁴⁸² Olivia aimerait pouvoir « s'effacer du regard de l'autre, passer inaperçue ».

modalités de la réflexivité révèle un trouble profond du processus identitaire ne permettant pas l'investissement d'une relation en double ou d'une figure du double, pour traiter les failles de son organisation réflexive. Tout au plus, Olivia a pu trouver dans son environnement extérieur du moment un moyen d'étayer et de soutenir sa capacité réflexive, d'une part à partir des soins psychiques qui lui ont été prodigués au sein de l'institution, d'autre part à partir des démarches entreprises dans la recherche d'une formation auprès d'un encadreur. Cette insistance autour de la figure de l'encadreur, associée à la nature de l'investissement du lieu de soin et des soignants, nous a conduit à repérer chez Olivia un défaut de sa capacité à contenir psychiquement ses angoisses, en même temps qu'une quête active d'un « contenant / cadre » extérieur en mesure de la rassembler psychiquement. Au-delà de la quête d'un double, la trajectoire du soin d'Olivia montre en effet un hyperinvestissement de l'objet contenant, particulièrement sollicité dans sa capacité à rassembler et à mettre en forme les aspects dispersés de sa subjectivité.

Ainsi donc, l'impossible recours à un double externe suffisamment représentant de soi ou encore la recherche d'un objet contenant externe en lieu et place d'un « contenant psychique interne » défailant, nous interrogent sur les conditions d'émergence d'un double transitionnel simultanément même et différent de soi. A partir de cette analyse, on peut se demander quelles ont été les formes d'intersubjectivité primaires qui n'ont pas permis la mise en place d'un double transitionnel.

Ce questionnement amène à considérer le rôle de l'objet dans ce type de processus et, plus particulièrement, les modalités de sa découverte dans la rencontre intersubjective, ainsi que les réponses « spécifiques » (rejet, froideur affective, imprévisibilité) de l'objet qui ont pu entraver la création de cette forme transitionnelle de double.

Ces questions nous invitent aussi à penser en retour les pré-formes du double qui jalonnent les premières étapes du développement et les linéaments du lien précoce à l'objet. Doit-on penser différents moments dans la construction du double, existe-t-il des formes précurseurs du double du côté des premières formes de rassemblement psychique interne ou de celui de la contenance réflexive, existe-t-il un continuum entre les expériences de rassemblement et d'unification de soi et celles issues de la relation en double ?

7.2 Observation d'Evan :

7.2.1 Eléments méthodologiques :

La situation clinique suivante est extraite d'une prise en charge multifocale au long cours d'un adolescent dans un centre de jour pour adolescents. Elle résulte d'une mise en articulation de plusieurs types de données qui ont pu faire l'objet, en tout cas en partie, d'un travail de reprise et d'élaboration groupale avec l'équipe soignante.

Le premier type de données correspond aux entretiens individuels psychothérapeutiques que nous avons conduits à une fréquence bimensuelle. Une fois mis en place, ces entretiens se sont poursuivis parallèlement à une prise en charge groupale effectuée sur une période d'environ trois ans. La thérapie groupale constitue le second type de données et s'appuie sur l'expérience vécue et rapportée des soignants de l'institution, lors des réunions cliniques, des supervisions et des synthèses. Un troisième type de données renvoie aux éléments issus des entretiens avec les parents d'Evan et le médecin psychiatre responsable de l'unité. Enfin, la dernière source rassemble des données correspondant au compte-rendu de deux épisodes d'hospitalisation.

Dans le but de restituer d'une façon cohérente et suffisamment intégrée les divers éléments du suivi ainsi que les différents niveaux qui le compose, nous reprendrons les étapes du soin dans une perspective chronologique, en suivant le fil des entretiens. Cette construction permettra de contextualiser certaines séquences cliniques sur lesquels nous nous attarderons pour étayer notre analyse. Comme pour le cas *Olivia*, nous privilégierons les éléments ou encore les « moments » de la thérapie susceptibles de nous renseigner sur l'organisation réflexive du sujet, ainsi que sur les modalités et les processus mis en œuvre pour en assurer la continuité et / ou les transformations.

7.2.2 Présentation du dispositif :

Cette institution, qui accueille des adolescents de douze à dix-huit ans, propose une large palette de soins : groupes thérapeutiques, consultations individuelles et familiales, psychothérapies hebdomadaires, bimensuelles, etc. Le cadre institutionnel s'organise à partir de trois activités principales plus ou moins articulées entre elles.

L'activité du centre de jour :

Il s'agit d'un soin groupal encadré par cinq soignants éducateurs et infirmiers, limité à dix adolescents qui souffrent de troubles divers : pathologie limite, phobie scolaire, anorexie, inhibitions, troubles du comportement etc. La fréquence du soin est généralement bihebdomadaire alors que sa durée varie en fonction de la pathologie de l'adolescent et de son évolution. Le temps de soin est organisé autour d'activités médiatisées (jeux, ateliers d'expression), d'un groupe de parole conduit par les référents de l'adolescent et d'un goûter. Les demi-journées sont ponctuées par des temps informels.

La consultation :

Chaque nouvelle demande est traitée conjointement par le psychiatre et le psychologue, qui reçoivent l'adolescent et sa famille séparément sur une plage horaire commune. Plusieurs entretiens ont lieu avant d'envisager une prise en charge. Ils ont pour objectif de recueillir et d'élaborer la demande, d'évaluer la situation, et aboutissent éventuellement à une proposition de soin dans le centre de jour et/ou sur l'engagement d'un suivi clinique ou psychothérapique. Comme pour le cas précédent ce dispositif permet de problématiser la question de la séparation et de la différenciation des espaces psychiques. Néanmoins, selon les situations rencontrées, il apparaît parfois souhaitable sinon nécessaire, pour la poursuite du soin, de procéder à des aménagements du cadre en proposant des consultations conjointes parents / adolescent, après un temps de consultation individuelle ou bien des consultations familiales. Ces aménagements peuvent être ponctuels, ce qui laisse la possibilité de poursuivre un soin psychothérapique individuel, ou régulier (mensuel, bimensuel ou hebdomadaire).

Les réunions (bihebdomadaires) :

Elles permettent le lien entre les différents aspects du dispositif. Outre leur fonction institutionnelle liée à l'organisation et la mise en place du soin, ces réunions sont consacrées à la reprise et à l'élaboration groupale des situations cliniques issues de l'activité du centre de jour. Une supervision d'équipe est également assurée une fois par mois par un psychanalyste extérieur à l'institution.

7.2.3 Suivi clinique :

Evan a 13 ans et demi lorsque je le rencontre pour la première fois au centre de jour. Conformément au dispositif présenté précédemment, je le reçois seul tandis que les parents sont reçus par le médecin. Evan est déjà un grand adolescent pour son âge. Son allure dégingandée et filiforme me donne l'impression d'un corps qui aurait grandi trop vite. Je découvre un visage tendu au regard fuyant. Il me parle d'un ton détaché, la tête baissée, les poings fermés :

« Il y a des choses qui me trottent dans la tête (...), je me sens toujours stressé... »

A l'école, on le malmène, on se moque de lui dans son dos. On le traite de « cheval », il ne comprend pas pourquoi. Evan se souvient que déjà tout petit on se moquait de lui. Par exemple, il se rappelle qu'il pleurait souvent à l'école, qu'il se sentait seul et triste. Comme personne ne jouait avec lui, aller à l'école était devenu un véritable calvaire.

Il se souvient aussi d'avoir été « maltraité » par la maîtresse. Elle s'en prenait à lui et le punissait régulièrement en l'envoyant au fond de la classe ; elle l'aurait aussi enfermé dans un placard à plusieurs reprises. Ces images lui reviennent comme des flashes depuis quelques temps.

Evan me raconte qu'il fait beaucoup de cauchemars la nuit, surtout depuis qu'il a étudié l'épisode de la révolution en cours d'histoire. Il rêve régulièrement de guillotine et de têtes coupées, ce qui le terrifie. Mais ce n'est pas l'unique raison pour laquelle il est venu consulter.

Il m'« avoue » en effet, au cours de l'entretien, qu'il s'est passé quelque chose avec sa cousine qui le poursuit et l'obsède : il ne peut, dit-il s'empêcher d'y penser sans arrêt. L'air honteux, il me raconte qu'il a voulu « essayer ce que font les grands ». Il se sent « très coupable » et me dit qu'il regrette son geste. Il a aussi très peur que son frère l'apprenne.

Avec le recul il trouve ça « dégueulasse » - il exprime une mimique de dégoût - et se demande comment il a pu faire ça. Il me décrit alors la scène suivante : sa cousine, alors âgée de 5 ans s'amusait à « le chercher », elle le sollicitait souvent pour jouer en se rapprochant de lui et finissait souvent sur ses genoux. Un jour alors qu'ils regardaient ensemble la télévision, il s'est mit à la caresser puis cela avait « dégénéré ». Sa cousine en avait parlé à sa mère qui en avait parlé aux parents d'Evan. Sur le plan familial, « l'incident » était clos mais avait suffisamment alerté les parents pour aller consulter.

« C'est grave » me dit-il. Il n'arrive pas à oublier. Il se demande comment il peut « effacer » cet événement, et aimerait revenir en arrière pour réparer sa faute mais c'est impossible.

Il se sent aussi très mal vis-à-vis de son frère parce qu'il est le parrain de sa cousine. Il se sent à la fois effrayé à l'idée de lui révéler ses agissements et en même temps obligé de lui en parler. En tant que parrain, il pense que c'est son devoir de la défendre. Il a également peur que son frère devine ses pensées ou de faire un lapsus qui le mettrait sur la voie.

Evan ne peut garder en lui ce qui m'apparaît alors comme quelque chose de brûlant, d'impossible à refroidir. Je mesure le besoin qu'il a de se soulager d'une culpabilité massive, impossible à éprouver. Incapable de se reconnaître dans son acte, j'ai le sentiment qu'il cherche à se constituer comme victime face à ce qu'il désigne comme plus fort que lui. Il n'y serait alors pour rien. Au fond, sa cousine l'avait aussi provoqué, en allant le chercher, en se mettant sur ses genoux. Mais l'interdit était tombé comme un couperet et c'était lui le fautif.

Evan est le dernier d'une fratrie de quatre enfants. Le frère aîné (parrain de sa cousine) a 22 ans et vient juste de terminer ses études d'ingénieur. Il travaille actuellement dans une grande entreprise où il est, selon ses dires, « bien payé ». Il est parti de la maison à l'âge de 17 ans pour faire ses études à Rouen. Son deuxième frère a 18 ans et vit chez sa copine « par intermittence ». Sa sœur, 20 ans, fait des études de droit. Son père dirige un cabinet de recrutement, sa mère travaille avec lui comme graphologue.

Pendant les entretiens, Evan s'exprime d'une façon détachée, sans jamais me regarder. Il passe souvent d'un sujet à l'autre, sans transition. Lors d'une autre séance, il me dit : « J'ai envie de tuer, il y a des choses qui me révoltent, j'ai envie de changer de personnalité. » Un

jeune de son collègue a donné un coup de pied dans son cartable mais Evan s'est trouvé dans l'impossibilité de réagir sur le moment : « Je n'ai pas pu me défendre m'explique-t-il, il connaît mon nom, ma classe, il pourrait en parler au pion et *inverser* ce qui s'est passé. » Il se plaint également d'être brimé par les élèves de sa classe :

« Quand je lève le doigt, tout le monde rigole, le professeur me prend pour un bouc émissaire, alors des fois je me mets à rigoler, peut-être pour oublier, peut-être pour m'amuser... »

Il m'explique qu'à certains moments il se sent entraîné par les autres mais ajoute aussitôt que « ce n'est pas lui ». Evan s'interroge sur sa différence, il aimerait être comme les autres mais sent bien que ça n'est pas le cas. Pour être comme les autres, il faudrait qu'il soit « plus sérieux ».

Evan me dit souvent qu'il se sent triste et déprimé. Je perçois aussi un profond sentiment de solitude qu'il cherche à compenser en se collant à l'autre, en cherchant son attention exclusive. A la maison, on lui fait comprendre qu'il parle trop, ce qui le vexe beaucoup, parfois même on le surprend à parler tout seul sans qu'il s'en rende compte. Il a le sentiment d'être « à côté de la plaque » et dans l'incapacité de se défendre, me dit-il en riant, ce que je trouve très inquiétant. Devant l'intensité de sa souffrance, je propose à Evan une prise en charge groupale bihebdomadaire ainsi qu'un suivi psychothérapeutique à raison d'une séance tous les quinze jours, ce qui semble l'intéresser.

Le début de la prise en charge groupale :

A son arrivée dans le groupe, Evan se montre d'abord très réservé ; il observe les adolescents et les adultes puis, très vite, cherche à se faire accepter par les autres mais d'une manière assez maladroite. Les premières semaines du soin révèlent un investissement massif. Très rapidement, il ne peut en effet se retenir d'aborder ce qu'il a commencé à déposer dans les entretiens. Les espaces ne semblent pas délimitées, l'institution semble être investie comme un grand tout, un réceptacle destiné à contenir son angoisse diffuse. Nous apparaissions alors pour lui comme des interlocuteurs indifférenciés et interchangeable, lieux-dépôts d'une souffrance qui le déborde. De plus, son attitude envers les autres dérange. Par

exemple, dans le groupe de parole, il est souvent assis dans une position ambiguë. Il écarte les jambes d'une façon provocatrice, sans pudeur, ce qui induit une gêne, voire une impression de malaise chez les soignants. Ces derniers le perçoivent « en décalage » par rapport aux autres adolescents, pas à sa place. Par exemple, il lui arrive de répondre aux autres adolescents à la place des soignants.

Il se présente aussi souvent devant le miroir où il retrace en surimpression sa silhouette et son visage. Les soignants ont le sentiment qu'il n'a pas de perception corporelle interne et qu'il cherche à vérifier par ce comportement une certaine consistance du corps. Sur le tableau du couloir, il dessine ses mains et adopte alors une attitude mécanique. Dans le groupe dessin, il dessine des visages ensanglantés, torturés, parfois avec des torsos qui ressemblent à des armures.

Il semble également éprouver un certain plaisir à exprimer sans retenue ses sentiments et ses états d'âmes. Il pose beaucoup de questions à propos de la sexualité et cherche à savoir, par exemple, si c'est bien ou mal, si c'est interdit. Il s'empêche parfois de ressentir certaines émotions et dit alors : « C'est mal de penser ça. » Il se colle aussi beaucoup aux soignants. Cette absence de distance, tant dans son comportement que dans ses paroles, provoque des mouvements de rejet dans le groupe. Le caractère intime et très « sexualisé » de ses propos inquiète rapidement les soignants sur ses limites internes mais aussi sur leur capacité à le contenir. Devant l'absence d'intimité et les effets que cela produit dans le groupe, Evan est invité à exprimer ces questionnements plutôt dans les entretiens.

Les entretiens suivants :

Dans les entretiens suivants, Evan me parle beaucoup de son rapport à la sexualité : c'est devenu pour lui une véritable obsession, il y pense en permanence bien qu'il trouve ça « dégueulasse ». A l'école, il a quelques camarades, ce qui lui prouve qu'il a « de bonnes choses en lui » et qu'il ne doit pas se décourager : « Ma mère me dit que je n'ai pas confiance en moi ».

Il m'explique qu'au centre, il peut exprimer tout ce qu'il ressent. A l'école, au contraire, les mots lui manquent quand il s'agit de parler à quelqu'un. Evan commence aussi à se projeter dans l'avenir, il se demande par exemple pour quel parti politique il votera plus tard : « A gauche ? A droite ? Au centre ? Il y a probablement des bonnes idées partout pense-t-il ».

En tout cas il est sûr d'une chose, il ne votera pas pour des partis extrêmes, « partisans de la peine de mort (...) : ça me fait penser à la guillotine... »

Evan fait régulièrement des cauchemars sur ce thème : il se trouve « à la place de celui qui va se faire guillotiner, mais il ne souhaite pas à en parler davantage car peut-être suis-je moi-même pour la peine de mort. Il revient sur le fait qu'on l'entend parler tout seul à la maison, au collège comme au centre de jour, sans qu'il s'en rende compte. Dans ces moments-là, il semble marmonner des propos inaudibles et incompréhensibles pour son entourage. Il trouve ça bizarre, étrange et cela le gêne beaucoup. Il trouve aussi que « ça fait bête (...) quand même, ils ne peuvent pas tous halluciner ! »

Il revient régulièrement sur les brimades qu'il subit au collège, face auxquelles il se sent incapable de réagir. Se défendre est impossible, il aurait trop peur de « ce qui pourrait sortir ». Je l'invite alors à exprimer verbalement ce que cela provoque en lui. Il évoque le fantasme de poignarder et de faire souffrir ceux qui l'agressent, son envie de les torturer, pour leur faire comprendre, mais il exprime aussitôt sa peur d'être exclu s'il répond violemment ou d'aller en prison s'il s'en prend physiquement à l'autre. Il craint de ne plus pouvoir se maîtriser et voudrait pouvoir se défendre mentalement.

Dans une autre séance, Evan me reparle de ses cauchemars : « J'ai fait un cauchemar étrange sur la guillotine ; j'étais à la place du condamné, emmené par mes parents ». Il fait ce rêve très souvent. Parfois il se trouve à la place du bourreau et ce sont les membres de sa famille qui se retrouvent à la place du condamné.

Il aimerait repartir à zéro. A partir de quand ? Il se souvient alors des moments où sa maîtresse l'enfermait dans un placard : « Je me rappelle de tout, du banc sur lequel elle était assise. J'étais tout seul, je pleurais, je voulais rejoindre ma mère... »

Evan a un copain à qui il peut se confier. Cela lui arrive de pleurer devant lui, parfois même avec lui : « On peut dire que c'est un vrai ami ».

Il pense qu'il est devenu « sadique » à cause de ceux qui se moquent de lui à longueur de journée. A l'évocation de ces mots, il sert les poings et son regard devient haineux, il a l'air « halluciné ». Il pense surtout à un garçon, toujours en train de sourire. Il aimerait lui faire comprendre ce qu'il lui fait ; il voudrait se venger, lui déchirer son pantalon, « l'égorger » dit-il d'une voix étrangère. Il me dit qu'au centre, il se moque souvent d'une fille avant de se reconnaître en elle. En y repensant, parfois ça le fait pleurer.

Dans une autre séance, il me fait part de son fantasme de « mettre des puces sur les gens pour savoir ce qu'ils pensent de lui ». Il aimerait surtout vérifier par ce moyen si les autres ont

de la considération pour lui. Il aimerait qu'on lui dise qu'on l'aime, à condition que ce ne soit pas juste pour lui faire plaisir : il veut que ce soit « authentique ».

Première hospitalisation :

C'est dans ce contexte qu'Evan est hospitalisé quelques jours plus tard en urgence, à la suite d'une crise de « spasmophilie ». Il était en train d'essayer de « jongler avec des boules » mais n'y parvenant pas, il s'est énervé et a commencé à trembler avant de perdre connaissance. Devant l'ampleur de la crise, il a été hospitalisé. A ce propos, sa mère dit qu'il ne connaît pas ses limites et que c'est pour cette raison qu'il s'obstine toujours à atteindre le but qu'il s'est fixé. Du coup, il s'énerve et n'arrive plus à se contrôler. Elle pense aussi, qu'à cause de ce type de comportement, Evan passe pour un idiot aux yeux de tout le monde.

Le compte-rendu d'hospitalisation fait état d'un échec scolaire depuis qu'il est tout petit, d'une tendance au repli et à l'isolement ainsi que d'idées suicidaires récentes. La mère pense que sa souffrance est étroitement liée à ce qui s'est passé avec l'institutrice de maternelle qui n'aurait cessé de le dévaloriser.

Au-delà des idées suicidaires, les entretiens médicaux révèlent des angoisses massives. Evan évoque ses cauchemars sur la guillotine : « Il se voit lui-même ou un membre de sa famille en train de se faire guillotiner ». Ces images l'inquiètent énormément. Par ailleurs il présente des « délires à thème sexuel ». Il imagine quelqu'un en train de l'abuser sexuellement tandis que des filles, parfois des garçons, sont en train de le regarder. Pendant ces entretiens, Evan fait également part de sa hantise d'un divorce de ses parents, qui n'est pas fondé.

Selon le médecin, la mère semble être dans un déni important des troubles d'Evan, contrairement au père qui apparaît plus inquiet. Elle met en lien les difficultés de son fils avec ses propres problèmes survenus deux ans plus tôt. Elle souffrait alors de fatigue, de tétanie et d'acouphènes, quelques temps après avoir repris des études de graphologie.

Je revois Evan la semaine suivante. Il dit se sentir faible et avoir encore des idées noires. Dans ses cauchemars, il se voit en train de s'égorger lui-même et son frère arrive à chaque fois trop tard. Je lui fais part de ma préoccupation le concernant et de l'importance qu'il puisse prendre soin de lui.

Parallèlement, les entretiens avec les parents montrent qu'il reste très « collé » à sa mère. En effet, Evan ne peut s'empêcher de tout lui raconter. Aux dires des parents, il se dévalorise beaucoup.

Seconde hospitalisation :

Devant l'insistance de ses idées suicidaires et de son humeur dépressive, Evan est à nouveau hospitalisé quelques semaines plus tard sur décision médicale, cette fois-ci dans une unité spécialisée pour adolescents, pour une durée de 15 jours.

Le compte-rendu d'hospitalisation indique qu'Evan souffre d'un « syndrome dépressif » en lien avec des difficultés relationnelles vis-à-vis de ses camarades de classe. Ce mal être l'a d'ailleurs conduit à une déscolarisation quelques jours avant son hospitalisation dans l'unité. Sur le plan diagnostique, il est noté qu'Evan présente une « structure dysharmonique ancienne » et un mode de fonctionnement psychique particulier, probablement en lien avec les relations fusionnelles que le patient entretient avec sa mère. Cette dernière reconnaît d'ailleurs, comme l'ensemble de la famille, qu'elle le protège depuis son plus jeune âge. Les parents rapportent également qu'Evan peut se montrer caractériel, supportant difficilement la séparation et les refus de la part de ses proches. Enfin, le compte-rendu conclut à une dysharmonie évolutive associée à des troubles relationnels secondaires, ainsi qu'à la présence d'aménagements pervers, vis-à-vis desquels une grande vigilance s'impose.

Pendant la période qui suit l'hospitalisation, Evan est plus apaisé. Le travail avec les parents témoigne d'une distanciation progressive avec Evan, ce qui lui permet, au fil des semaines, d'être davantage autonome. La mère accepte « d'être moins sur son dos » même si elle reste une confidente élective. Elle semble ennuyée de recevoir encore par moments les angoisses de son fils. Elle exprime aussi ses difficultés à le limiter dans son comportement, ce qui génère en elle beaucoup d'ambivalence vis-à-vis de la séparation. Les parents ont compris qu'il « n'était pas malade » mais qu'il avait besoin d'être soutenu. La mère se dit également rassurée qu'Evan commence à vivre une vie d'adolescent : il a une petite copine, il sort avec des copains, il ne range pas sa chambre, etc.

Trois mois plus tard :

A l'occasion de l'arrivée du nouveau médecin au centre de jour, un entretien conjoint est organisé. Evan exprime alors son désir de mettre fin à sa prise en charge groupale tout en souhaitant poursuivre ses entretiens individuels. Depuis quelques temps déjà, il s'autorise à s'absenter du centre. Il dit qu'il y a un passé auquel est lié le centre de jour et un avenir sans le centre de jour. Il parle d'un état de renaissance qu'il ressent depuis quelques semaines, comme s'il n'avait plus rien à voir avec l'ancien Evan. Une certaine euphorie semble alors s'emparer de lui et succéder à une phase dépressive. Néanmoins les parents perçoivent bien la dimension de fuite que revêt cette demande d'arrêt. Devant ses absences répétées en groupe et sa volonté d'arrêter le soin, nous acceptons finalement de fixer une date de fin de prise en charge groupale. En revanche, il est d'accord pour poursuivre encore quelques temps sa psychothérapie.

La fin du suivi :

Depuis quelques temps ses préoccupations tournent autour de ses problèmes d'amour. Je dis problème car même s'il arrive parfois à sortir avec des filles, cela ne dure jamais vraiment. Il se sent souvent lâché, abandonné, sans comprendre pourquoi.

Ce jour-là, il me parle d'une fille dans sa classe dont il s'est épris récemment. Il me dit qu'il la trouve très belle, peut-être trop belle pour qu'il la mérite, même s'il pense qu'ils iraient très bien ensemble tous les deux. Pendant la séance, il reconnaîtra facilement qu'il se voit à travers elle, ce qui le fait associer à tous ces moments où il rencontre son reflet au détour d'une rue, dans la vitrine d'un magasin ou encore dans la fenêtre du bus. Il passe aussi de longs moments devant la glace à s'observer. De mon côté, je pense à sa prise en charge au centre, durant laquelle, à plusieurs reprises Evan s'est employé à retracer le contour de son visage devant le miroir. Cet amour serait la perfection, bien qu'il conçoive que la perfection n'est pas de ce monde. Lui-même ne se trouve pas parfait : s'il en avait la possibilité il aimerait modifier une partie de son visage. Il souhaiterait qu'il soit plus fin, avec des pommettes moins prononcées, ajoutant que si ces parents étaient d'accords il se maquillerait les yeux.

D'ailleurs un détail le gêne chez cette fille, c'est son timbre de voix. Cela lui fait penser à un homme qui aurait une voix aigüe. Il la verrait davantage avec la voix de Cameron Diaz, ou en tout cas avec celle de sa « doublure » en français.

A la fin de la séance, Evan évoquera son attirance envers certains garçons très beaux, même si l'idée d'avoir des rapports sexuels avec eux lui inspire un profond dégoût.

Deux semaines plus tard :

Il y a deux semaines Evan s'est acheté une veste. Il trouve que les choses ont changé depuis. Il se trouve plus grand, l'air un peu sombre avec un regard sévère. Une simple touche de couleur rouge le distingue néanmoins des « gothiques ». Cette veste serait pour lui un moyen de se protéger contre les agressions extérieures et, en même temps, une sorte d'emblème identitaire adressé au regard de l'autre. Depuis longtemps il recherche son style. A présent, Evan peut commencer à reconnaître ses tendances homosexuelles sans pour autant être en mesure de les assumer : « Je ne peux pas me voir faire des choses avec un mec, c'est dégueulasse ».

Evan évoque régulièrement une scène où il se trouve dans le bus. Son regard croise celui des autres : « Ils me regardent, je les regarde aussi... On dit que je suis parano. » La plupart du temps son regard se fixe sur des étrangers, des « arabes » comme il dit. Les poings serrés, le regard perçant, son attitude se rigidifie, comme s'il revivait la scène. Il exprime alors un profond besoin de se venger, de les « passer à la faux » mais il se reprend aussitôt : « Non, ça c'est violent, pourquoi suis-je si violent ? ». Il entend qu'on ricane dans son dos, il sent comme une ombre derrière lui qui voudrait le pénétrer, ce qui l'angoisse beaucoup. Dans ces moments-là, il se sent possédé par « une force obscure qui le ronge » et qu'il identifie à Satan. Parfois cette force tend à prendre le dessus, il est alors terrorisé.

7.2.4 Analyse :

Comme pour les cas précédents, ce suivi clinique permet d'appréhender la problématique de la réflexivité identitaire à un moment où celle-ci est spécifiquement mise à l'épreuve. Nous aborderons ce cas à partir de différents points de vue. En centrant d'abord

notre analyse sur la réflexivité, nous chercherons à mettre en perspective la question du rapport à soi soumis aux enjeux psychiques de la puberté. Comme dans la clinique de *Vivian*, nous remarquons que l'émergence pubertaire, à travers l'intensification de la poussée pulsionnelle et la réactualisation de traumatismes infantiles et précoces, se mêle à un événement traumatique actuel, en l'occurrence, la découverte des attouchements commis par Evan sur sa cousine. Dans un tel contexte, cet épisode tend à prendre une valeur traumatique désorganisatrice, se traduisant notamment par un effondrement de ses défenses psychiques et une recrudescence de l'angoisse qui bouleverse la relation du sujet à lui-même et à autrui.

Afin de repérer plus avant les modalités du rapport à soi, nous nous intéresserons ensuite aux aléas du processus d'autoreprésentation tel qu'il s'actualise dans les cauchemars répétitifs sur le thème de la guillotine, en l'articulant avec le fantasme de scène primitive. La prise en compte des affects de honte et de culpabilité et de leur rôle vis-à-vis de la réflexivité complètera cette perspective. Enfin, l'émergence du double nous conduira à préciser les modalités processuelles par lesquelles Evan cherche à traiter cette problématique réflexive et, par là même, à rétablir une continuité psychique interne.

7.2.4.1 Analyse de la réflexivité dans ses différentes composantes réflexives :

La capacité à se sentir :

La capacité à se sentir est largement convoquée tout au long du suivi d'Evan, bien que s'exprimant sur un mode discontinu, intermittent. En entretien, malgré le ton relativement détaché qu'il adoptera, particulièrement au début de nos rencontres, ce premier registre réflexif se traduit particulièrement dans son discours : il se *sent* stressé, triste, déprimé, coupable. La tension psychique « palpable » contre-transférentiellement m'indique également que je le sens mal : Je sens son mal-être, je sens qu'il va mal et qu'il se sent mal, je sens aussi que ça part « mal ». Evan s'exprime sans retenue, « à cœur ouvert ». Je le sens (et je me sens aussi dans une certaine mesure) littéralement débordé, effracté par sa pulsionnalité.

Face à cette déferlante pulsionnelle, Evan cherche par moments à s'empêcher de ressentir certaines émotions en condamnant moralement ce qu'il peut penser. Il a alors besoin de s'accrocher à un surmoi rigide et rudimentaire, fondé sur l'opposition du bien et du mal, pour se protéger des assauts pulsionnels qu'il subit.

Dans ces conditions, la domination qu'exerce ce surmoi archaïque, « sévère et cruel », sur l'instance du moi, ne permet plus au sujet de « se sentir » sans courir dans le même temps le risque d'être envahi par ses fantasmes et la charge pulsionnelle qu'ils recèlent. Dans l'espace groupal, ces éléments semblent se traduire par une difficulté notoire à éprouver ses propres limites corporelles.

Confronté à une menace de rupture qui pèse alors sur son organisation psychique, Evan semble chercher à l'extérieur un objet contenant pour se dégager d'un débordement interne et contrôler une angoisse diffuse ; en ce sens, l'absence d'intimité, l'indifférenciation des espaces, l'interchangeabilité des soignants ou encore la permutation des places, évoquent une perméabilité psychique, un moi-peau poreux traduisant une forme de confusion des limites dedans / dehors et un brouillage du rapport à soi.

Pendant les entretiens, je le sens corporellement « tendu », « raide », manquant de souplesse. Sa grande taille semble l'encombrer comme s'il avait du mal à habiter ce corps, à l'utiliser pour communiquer à part pour exprimer une tension interne, une angoisse, un affect de haine ou de rage. Au moment où je vais le chercher en salle d'attente, il se lève rapidement et se presse pour gagner le bureau dans une attitude rigide, quasi-robotisée.

A plusieurs reprises, il commencera à parler avant même que j'ai eu le temps de m'asseoir. La phase de prise de contact paraît difficile sinon impossible, Evan cherchant d'emblée à me communiquer ce qui le préoccupe ou l'inquiète, sans transition.

Durant les premiers entretiens les choses me semblent tenir à un fil. Je le sens très mal, inquiétant, bizarre. Son corps n'a pas l'air en phase avec son discours et il me donnera souvent l'impression de ne pas être avec moi, d'être plongé dans ses pensées. Il débutera souvent les séances en disant ne pas savoir s'il se sent bien ou non, ou encore en me signifiant qu'il y a des choses bonnes et d'autres mauvaises.

Particulièrement mise à l'épreuve, la capacité à se sentir ne constitue pas pour Evan un support fiable pour s'auto-informer des mouvements qui l'affectent. Cette carence réflexive qui s'exprime particulièrement par un brouillage des limites du moi, la difficulté à différencier le bon du mauvais, à se situer dans la relation à l'autre, entrave considérablement la possibilité de transformer ses propres mouvements internes. Toutefois, l'émergence d'un transfert narcissique idéalisé au sein duquel je me sens convoqué à éprouver sa détresse, semble l'aider à se protéger du débordement pulsionnel qu'il subit, à mettre à distance en les projetant à l'extérieur les aspects traumatiques liés à la rencontre ou plutôt à la « non rencontre » avec l'objet : dans ce contexte, la haine de l'autre, les fantasmes de meurtre et de torture

apparaissent comme autant de moyens pour Evan de se dégager, sur le mode du retournement, de mouvements de rejet, de haine ou d'humiliation, qui n'ont pu être éprouvés et transformés historiquement. Mais à mesure qu'il exprime ses fantasmes de meurtre, de torture ou encore ses cauchemars sur la guillotine, j'ai le sentiment qu'il peut commencer à utiliser l'espace thérapeutique comme un lieu où il peut s'éprouver lui-même sans danger, où il peut commencer à discriminer et à qualifier, avant de pouvoir les verbaliser, les mouvements pulsionnels et affectifs qui s'imposent à lui.

Nous repérons également comment ce registre réflexif apparaît progressivement, au cours de la prise en charge, moins prégnant ou plus disposé à se transférer au niveau de la capacité à se voir ou à s'entendre.

La capacité à se voir :

En partie destinée à traiter l'incapacité de se sentir, la capacité à se voir occupe une place centrale dans le suivi. Mal senti et mal vu par l'autre, Evan souffre également de mal se voir. Dans les entretiens, il me regarde très peu, cherche même à éviter mon regard en baissant la tête ou en regardant dans le vide comme s'il risquait d'être percé à jour. A d'autres moments, j'ai l'impression qu'il est pris dans un « regard interne » quasiment halluciné qui semble parfois l'écraser. A l'inverse, dans l'espace groupal et bien que cherchant à échapper au regard de l'autre, Evan ne peut s'empêcher paradoxalement d'attirer le regard, en adoptant des attitudes ambiguës ou bien, les premiers temps, en posant des questions directes sur la sexualité. Son absence d'intimité est alors perçue comme un comportement obscène qui suscite des mouvements de rejet de la part du groupe : « On ne peut pas ne pas le voir » mais on ne peut également que mal le voir. Face à ce comportement, les soignants, qui ne manquent pas de repérer un processus pervers à l'œuvre, se demandent alors comment le contenir.

L'investissement du groupe dessin constitue dans ce contexte probablement une issue pour commencer à stabiliser une image de soi. La représentation de visages ensanglantés au torse cuirassé fournit une première autoreprésentation extrêmement fragile de son fonctionnement psychique, où il apparaît conjointement écorché, mutilé et en même temps dans une recherche de protection et d'étayage.

Retracer ses propres contours corporels devant le miroir participe également à ce mouvement de construction / reconstruction identitaire, non pas dans le sens d'une réelle réflexion symbolisante de soi mais davantage dans une perspective de rassemblement interne et de délimitation psychique dedans / dehors.

Un autre aspect particulièrement crucial de la capacité à se voir concerne les cauchemars sur le thème de la guillotine : Evan se voit lui-même au moment où il est sur le point d'être « exécuté », sous le regard de ses parents. Cette mise en abîme de la réflexivité témoignerait de l'effort du sujet à s'autoreprésenter autant en absence, à travers la perspective de sa propre mort, qu'en présence, à partir du regard salvateur et / ou accusateur de ses parents.

Nous remarquons également que le regard qu'Evan porte sur lui-même au cours du suivi se transforme. D'abord investi dans ses aspects contenant / unifiant pour traiter une menace de débordement interne, ce registre réflexif tend progressivement à se structurer sur un mode persécutoire ; la haine de soi se retourne en haine de l'autre, instaurant au passage une certaine distanciation vis-à-vis de son altérité interne. Parallèlement, l'émergence d'un double narcissique lui permet de se voir à travers l'autre, de commencer à reconnaître chez l'autre ce qui se produit en lui, nous y reviendrons.

La capacité à s'entendre :

Cette catégorie réflexive est aussi profondément mise à l'épreuve. A plusieurs reprises en effet, que ce soit au centre, au collège ou chez lui, son entourage remarque qu'il parle tout seul, manifestement sans s'en rendre compte. Ces remarques produisent chez Evan un sentiment de bizarrerie et d'étrangeté mais également un éprouvé de honte, ce qui le gêne beaucoup : quelque chose du dedans, de l'intimité de son monde interne fait retour du dehors. Contraint de reconnaître qu'une partie de lui-même lui échappe radicalement, Evan se trouve confronté dans ces moments-là à un vécu paradoxal, un point d'énigme identitaire qui signe « objectivement » la perte d'un lien réflexif à soi. Evan entend qu'il ne s'entend plus ou qu'il ne s'entend pas toujours : « Quand même, ils ne peuvent pas tous halluciner ! »

Mais au-delà du caractère « affolant » de cette révélation, le fait de se parler à soi-même à voix haute, semble traduire également de la part d'Evan un besoin de s'étayer sur les aspects sensoriels du langage parlé pour continuer d'être relié à lui-même. Cette solution

psychique constituerait en ce sens une étape nécessaire à la création d'un langage intérieur, d' « une scène intérieure d'interlocution » (J.-F. Chiantaretto, 2005).

7.2.4.2 La scène primitive :

L'exploration du matériel clinique sous l'angle de la scène primitive va nous amener à présent à approfondir la capacité à s'autoreprésenter, à se créer psychiquement soi-même à partir de la représentation de ses origines. On l'a vu dans notre première partie, l'analyse de ce fantasme originaire peut en effet nous renseigner sur les conditions d'établissement d'une réflexivité interne issue de la relation en double ou, à l'inverse sur les conditions de sa mise en échec.

Dans la clinique d'Evan, on peut considérer que la scène primitive, soit la capacité du sujet à se représenter psychiquement son origine au sein d'une première forme d'organisation de la triangulation psychique, tend particulièrement à s'actualiser dans ses cauchemars répétitifs sur le thème de la guillotine. On retrouve ici l'idée présente dans le cas de *Vivian* d'une scène primitive « négative », c'est-à-dire non pas figurée à partir de l'origine de soi mais à partir de la question de la mort de soi. Mais si dans la clinique de *Vivian*, ce fantasme nodal parvient à se figurer dans une forme de mise en scène « suicidaire » adressée à son entourage, la situation d'Evan montre au contraire comment la scène primitive échoue à s'organiser structurellement dans une perspective subjectivante.

Ainsi, l'origine n'est pas recherchée par le sujet du côté de la conception de soi ; plus justement, celle-ci sera explorée à partir d'une scène où « le sujet assiste à sa propre mort, à sa propre exécution ». En s'exprimant négativement, la scène primitive devient une scène finale ou ultime au sein de laquelle le sujet tente désespérément de s'autoreprésenter. L'échec de l'autoreprésentation engage à ce titre, comme dans le cas d'*Olivia*, la problématique de la survie psychique, de la continuité auto-représentative de soi.

Pour Evan, cette scène récurrente, chargée d'effroi, prend au fil du suivi des formes différentes. La première évocation de ses cauchemars fait état de guillotines et de têtes coupées mais la scène ne tarde pas à se préciser les fois suivantes. Ainsi, il se voit à la place de celui qui va se faire guillotiner puis, un peu plus tard, à la place du condamné, emmené par

ses parents. La scène se décline ensuite sur le mode du fantasme, « on bat un enfant »⁴⁸³ : il se voit lui-même ou un membre de sa famille en train de se faire guillotiner. Enfin, dans une autre série de cauchemars il se voit en train de s'égorger lui-même, et son frère arrive à chaque fois trop tard pour le sauver.

Pour que la scène primitive puisse soutenir l'établissement d'une identité réflexive, nous avons vu dans le chapitre 2 qu'elle devait prendre une forme transitionnelle « dans laquelle l'enfant est et n'est pas dans la scène »⁴⁸⁴, ce que réussit à réaliser Vivian en imaginant son enterrement ou en interrogeant, au moyen de la scène suicidaire, le « désir de vie » que ses parents nourrissent à son endroit. Détransitionnée, la scène primitive, envisagée comme garant fantasmatique de la réflexivité, n'est plus en mesure d'assurer la continuité de l'identité.

Pour Evan au contraire, si la scène de sa propre mort apparaît comme une forme détransitionnée de la scène primitive, témoignant d'un trouble de la relation en double et, au sein de celle-ci, de la non survivance historique de l'objet-double, elle met aussi en scène dans l'actuel, suivant différents points de vue (passif / actif, en présence et en absence de ses parents), la possibilité d'une représentation de l'absence de soi comme condition de rétablissement d'une identité réflexive. Autrement dit, les déclinaisons de cette scène permettraient à Evan de commencer à figurer, sur un mode imaginaire, en termes de vie et de mort, les conditions d'existence de soi qui sous-tendent la capacité de s'autoreprésenter.

La question qui se pose alors est comment Evan peut-il parvenir à se représenter lui-même à partir de sa propre mort ou, pour le dire autrement, à partir de ce qu'il ne peut reconnaître / admettre en lui ? Comment peut-il continuer à se voir lui-même – ou comme on le dit familièrement, à « se regarder dans la glace » - après l'acte qu'il a commis ? Comment peut-il continuer à exister dans le regard des autres, dans celui de ses parents et de son frère, mais également dans le regard qu'Evan leur prête ? On peut se demander également, suivant la dynamique d'après coup qui caractérise l'adolescence, qu'est-ce qui dans cette scène-clé, se transfère de l'histoire de la construction identitaire d'Evan ?

Ces questions renvoient de façon cruciale à la problématique de la honte et de la culpabilité primaire et, de façon concomitante, à la problématique du clivage du moi comme condition d'un rapport à soi paradoxal mais nécessaire pour continuer à être.

⁴⁸³ J. Laplanche et J.-B. Pontalis ont pu montrer que les fantasmes originaires se caractérisaient par une absence de subjectivation qui va de pair avec la présence du sujet dans la scène. J. LAPLANCHE, J.-B. PONTALIS (1985), *Fantasme originaire, fantasme des origines, origines du fantasme*, Paris, Hachette, p. 81.

⁴⁸⁴ R. ROUSSILLON (2004), *op. cit.* p. 424.

7.2.4.3 Honte et culpabilité primaire :

Evan dit se sentir « très coupable ». Dans son discours le terme « coupable » semble chargé d'un double sens : d'abord il y a la culpabilité massive, envahissante, à l'image d'une pulsionnalité éprouvée comme effractive, qu'il condamne moralement. Il s'agit d'une culpabilité primaire en ce sens qu'elle est intimement liée au vécu pulsionnel, ce qui produit chez Evan le sentiment d'être mauvais ou plutôt le sentiment que ce qui se passe en lui est mauvais. Il ne peut assumer la part obscure de lui-même de la même manière qu'il ne peut se représenter les conséquences de ses actes sur autrui, ce qui le conduit à se réfugier dans une position de victime. La pulsion est vécue comme une force étrangère, dangereuse et dans une large mesure incontrôlable, ce qui pousse Evan à s'en protéger d'une façon radicale. Le terme coupable prend alors un nouveau sens : pour échapper à cette menace de tous les instants, et préserver un sentiment de continuité identitaire, Evan n'a pas d'autres choix que celui de « se couper » d'une partie de lui-même, ce qu'il parvient à faire en partie en s'interdisant de ressentir certaines émotions mais également, en se représentant lui-même dans ses cauchemars sur le point d'être guillotiné : conscient de sa faute mais incapable d'éprouver de la culpabilité au sens d'une culpabilité secondaire œdipienne, Evan se sent alors littéralement « coupable ».

Mise en scène dans ses cauchemars, cette situation extrême de la subjectivité peut être reliée historiquement à un vécu de terreur qui plonge le sujet dans un état de passivation et de détresse. Cet éprouvé de terreur témoignerait dans l'actuel du retour d'éléments traumatiques précoces, clivés de la subjectivité, qui menacent la réflexivité identitaire. Se couper de soi-même consisterait alors à se rendre suffisamment étranger à soi-même pour ne plus se reconnaître dans son acte et, par là même, à se dégager transitoirement d'une angoisse d'effondrement : ce qui n'a pu être éprouvé en son temps du fait de l'immaturation affective du sujet, menace alors de faire retour dans le présent, sous une forme catastrophique. La répétition de la scène de la guillotine peut être pensée, suivant cette perspective, comme une tentative de figurer dans l'après-coup pubertaire, les traces mnésiques issues des expériences traumatiques primaires.

Dans la clinique d'*Evan*, ce contexte traumatique renvoie également à la problématique de la honte. Intimement liée à la culpabilité primaire, la honte est en effet quasiment omniprésente tout au long du suivi. Elle sous-tend la demande de consultation et organise pour une large part la prise en charge. Deux niveaux distincts de la honte peuvent être

repérés. Un premier niveau où celle-ci est largement éprouvée, et un second plus profond qui tend au contraire à être évacué, c'est le cas de la honte primaire ou de la honte d'être.

On retrouve la honte primaire essentiellement dans le comportement qu'Evan adopte au début de sa prise en charge groupale : ses attitudes ambiguës ne manquent pas de provoquer rejet et malaise dans le groupe, de même que ses questionnements sur la sexualité.

Les brimades dont il est l'objet au collège semblent procéder du même mouvement : évacuée au dehors, la « honte d'être » se retourne contre lui, engendrant colère et impuissance. Comme l'indique A. Ferrant et A. Ciccone, ce registre de la honte renverrait à un trouble fondamental de la relation en double :

*« Le traumatisme narcissique spécifique à la honte d'être est lié à la défaillance de cette fonction d'échoïsation et de "miroir vivant". Le sentiment de continuité narcissique est troué, inconsistant. (...) l'objet n'a pas été "absent psychiquement", il a été activement disqualifiant. »*⁴⁸⁵

La reprise de soi à soi d'un rapport à l'objet excitant, maltraitant et rejetant, a pu en ce sens favoriser chez Evan l'établissement d'une illusion négative (liée à un vécu de culpabilité primaire) d'être à l'origine de sa souffrance et du mal qui l'entoure mais également d'une honte d'être. Ces éléments apparaissent comme autant de signes révélateurs d'une réflexivité « négative » et aliénante qui pousse Evan à se couper de son histoire, à repartir à zéro ou encore à « changer de personnalité ».

La honte se présente également sous une forme éprouvée. C'est le cas de la honte d'avoir commis des attouchements sur sa cousine ou encore de la gêne ressentie lorsqu'on lui fait remarquer qu'il parle tout seul. Si l'affect de honte tend à déborder ses défenses et met à l'épreuve sa capacité réflexive, il témoigne également d'un certain travail psychique de subjectivation, d'un mode de traitement du traumatisme.

On peut faire l'hypothèse que cette modalité de la honte tend, au moment de l'adolescence, à réchauffer des traumatismes narcissiques, comme par exemple le fait d'avoir été maltraité et humilié par sa maîtresse de maternelle ou encore en-deçà, le fait d'avoir été confronté dans son histoire précoce à des mouvements de rejet et / ou de séduction narcissique de la part de l'objet. Selon A. Ferrant et A. Ciccone, cette forme de honte renvoie notamment

⁴⁸⁵ A. CICCONE, A. FERRANT (2009), *op. cit.* p. 69.

à « des situations de disqualification ou de défaillance de la fonction réfléchissante de l'objet, de nature plus ou moins traumatique et réactivées dans une logique d'après-coup à partir d'une situation actuelle. »⁴⁸⁶

On peut dire plus précisément que c'est dans les moments où il se trouve en présence de son frère qu'il se sent le plus exposé au retour traumatique de l'événement honteux, et plus largement, aux traumatismes historiques que celui-ci convoque en lui : il ne peut ni éprouver, ni contenir à l'intérieur de lui cet événement, au point de se sentir poussé à en parler, cherchant par ce moyen à se soulager de la charge traumatique associée.

Dans ce contexte, l'expression de la culpabilité, le fait de se sentir « très coupable » dans le double sens que nous lui avons donné plus haut, aurait pour fonction de soulager Evan d'une honte impossible à éprouver, d'une honte d'être « identifié », à la source du traumatisme⁴⁸⁷. On peut se demander également si la scène du cauchemar ne permet pas l'expression d'un besoin de punition et même au-delà, d'un besoin d'expier la faute ? Ce dernier point permettrait à Evan de se dégager d'un surmoi sadique écrasant et, en endossant une position masochique destinée à réduire la faille identitaire, à cicatriser le rapport à soi.

Ce détour par la honte et la culpabilité nous a conduit à élargir notre compréhension des enjeux psychiques à l'œuvre chez Evan mais également le rôle important que ces affects occupent dans la régulation narcissique-identitaire. C'est dire que même si ce registre d'affect témoigne dans la clinique d'Evan d'un trouble majeur de la réflexivité et d'une problématique traumatique précoce, celui-ci s'inscrit également, dans une certaine mesure, au service de la sauvegarde du moi et de l'identité réflexive.

7.2.4.4 L'émergence du double :

De façon complémentaire au registre précédent, la question du double nous renseigne sur les modalités processuelles mises en œuvre pour traiter la problématique réflexive. Dès les premiers entretiens, je perçois un investissement massif : Evan parle beaucoup, se livre facilement et me fait part très rapidement d'éléments intimes. La façon dont il accueille mes interventions dans une sorte d'approbation sans distance me fait penser à l'émergence d'un transfert narcissique idéalisé, destiné à éprouver et à le soulager de sa détresse. J'ai également

⁴⁸⁶ *Ibid.* p. 63.

⁴⁸⁷ L'expression de la honte ne permet pas ici d'organiser le traumatisme mais au contraire favorise l'émergence d'angoisses de débordement dont il cherche à se couper.

le sentiment qu'il attend de moi des solutions magiques pour se défendre de ce que les autres lui font subir. Face à ce vécu de débordement et à la menace de rupture qu'elle implique, Evan cherche d'abord à être contenu. On retrouve cet enjeu dans le comportement qu'il adopte devant le miroir lorsqu'il retrace en surimpression les limites de son corps et de son visage. Comme nous l'avons indiqué précédemment, cette conduite peut être comprise, dans un tel contexte, comme un besoin de se délimiter et de se rassembler psychiquement à partir de l'image reflétée de son corps. Le miroir ou le double apparaît dès lors, au début de sa prise en charge, davantage comme un objet contenant ou de rassemblement que comme un objet réflexif proprement dit. Ce type d'investissement révèle à ce moment-là une limite dedans / dehors très ténue, de même qu'une défaillance importante du miroir psychique interne.

Cette conjoncture psychique évoque une grande vulnérabilité identitaire doublée d'une forte perméabilité psychique : Evan ne peut, dans un premier temps, se reconnaître dans le regard de l'autre et dans ce qu'il peut lui refléter, de même qu'il ne peut se reconnaître dans son acte. En quête d'une réponse réflexive de l'objet, il ne parvient pas non plus à se distancier de l'image qu'on lui renvoie, dans une sorte de dépendance écrasante à l'autre. Ainsi, j'apparais par moments dans le transfert sous les traits d'un surmoi « sévère et cruel », d'un bourreau ou d'un juge qui pourrait le condamner à mort ou, au contraire, le soulager de sa culpabilité.

Transparent au regard de l'autre, il ne peut non plus s'empêcher de considérer ce qui est dit à son propos, ce qui déclenche en lui un sentiment énigmatique, l'impression d'être étranger à lui-même. Disqualifié dans sa capacité à se réfléchir lui-même, Evan cherchera par la suite à se dégager du regard « étranger » qu'il porte sur lui-même en le projetant sur autrui, dans un retournement de la haine de soi. L'investissement d'un double persécutoire lui permet en ce sens de rétablir une distance interne avec l'objet et, plus particulièrement, de se protéger du dégoût que lui inspirent ses propres tendances homosexuelles. Projetées sur autrui, celles-ci tendent à faire retour sous la forme d'une ombre qui voudrait le pénétrer ou d'une force obscure qui le ronge de l'intérieur et qu'il identifie à Satan.

L'investissement d'un double amoureux idéal, très peu différencié introduit une autre modalité du double, constituant une sorte de pendant au double persécutoire : la recherche d'un amour parfait, indifférencié notamment sur le plan sexuel, pourrait être pensé comme un moyen de colmater une faille narcissique primaire, de restaurer un sentiment d'unité narcissique avec l'objet. Nous comprenons cette quête impérieuse d'un miroir idéal de soi par l'investissement d'un double amoureux, comme la tentative de rétablir dans l'actuel un lien

primaire en double qui n'a pu en son temps soutenir l'établissement d'une illusion narcissique primaire. En miroir du double persécutoire, cette figure du double remplit également une fonction défensive contre les angoisses d'intrusion provoquées par la rencontre avec l'altérité.

Enfin, dans un registre intermédiaire, Evan peut également investir l'autre comme un double narcissique. Cette figure du double constituerait un étayage à partir duquel il peut faire l'expérience de se voir lui-même à travers l'autre mais surtout de se sentir à travers l'autre, en reconnaissant au dehors les émotions qui le traversent : voir l'autre souffrir comme lui ou souffrir avec lui nourrirait en ce sens l'illusion d'une continuité soi / objet. La quête d'un double narcissique matérialisé au dehors interviendrait pour pallier la défaillance de l'objet interne, incapable d'assurer une continuité identitaire.

Quatrième partie. Du paradoxe identitaire au double transitionnel : figures de la réflexivité

Chapitre 8. Une figure négative et détransitionnalisée du double : *Le Horla* de Guy de Maupassant

« Tout écrivain est double à plusieurs sens. Il a l'identité de son état civil, celle par laquelle on le connaît en public ou en privé. Mais il possède un double – ou est possédé par lui – l'auteur qui, lui, ne se montre jamais qu'à travers ses écrits. »

André Green, « Le double double : ceci et cela »

8.1 Résumé :

Dans la nouvelle du *Horla*, Maupassant décrit, sous la forme d'extraits d'un journal intime, le cheminement du narrateur, de plus en plus convaincu qu'un être invisible qu'il nomme le Horla hante sa vie au point de prendre possession de son esprit. D'abord, il y a la fièvre, mêlée à un sentiment de souffrance et de tristesse, puis un cauchemar dans lequel il sent la présence de quelqu'un qui l'observe et s'approche de lui pour l'étrangler. Un peu plus tard, saisi par un étrange frisson d'angoisse, il a l'impression troublante d'être suivi. Tous les

moyens mis en œuvre (le bromure, les douches, les sorties) pour remédier à son état sont inutiles, même un voyage de quelques semaines s'avère sans succès. Dès qu'il rentre chez lui, ses troubles reviennent et se précisent en même temps que l'angoisse s'intensifie. Ces manifestations interrogent le narrateur sur sa raison et sur son état, qu'il trouve de plus en plus inquiétant, ce qui le pousse à enquêter sur cet être hostile qui semble vouloir s'emparer de lui.

A mesure que le narrateur recherche les signes de sa présence – en plaçant des bouteilles d'eau, de lait et de vin avant de se coucher et en vérifiant leur contenu chaque matin – l'existence du Horla, bien qu'imperceptible, ne fait plus aucun doute :

*« je suis certain, maintenant, (...) qu'il existe près de moi un être invisible, qui se nourrit de lait et d'eau, qui peut toucher aux choses, (...) doué par conséquent d'une nature matérielle bien qu'imperceptible pour nos sens et qui habite comme moi, sous mon toit. »*⁴⁸⁸

Effrayé par la folie qui le gagne, il cherche désespérément à se dégager de son emprise maléfique pour reprendre possession de lui-même. Il rationalise, tente d'objectiver sa présence en s'interrogeant sur l'existence d'un être nouveau qui succéderait à celle de l'Homme, mais cela ne suffit pas à ébranler sa conviction que le Horla est là, tout près, ou encore à sa place dans le miroir où il ne se voit plus. Brûler sa maison s'impose alors comme le moyen ultime de se débarrasser de cet être invisible, mais rien y fait, le Horla est toujours là. Le narrateur songe alors à se tuer.

8.2 Analyse :

8.2.1 Le cadre narratif :

La nouvelle se présente sous la forme d'extraits d'un journal intime, ce qui met d'emblée en perspective le rapport que le sujet entretient avec lui-même et l'aménagement de son espace réflexif interne. La question de la réflexivité identitaire apparaît donc au premier

⁴⁸⁸ G. DE MAUPASSANT (1887), « Le Horla », in *Les Horlas*, Paris, Actes Sud, p. 59.

plan, à un moment où celle-ci est sur le point d'être mise à l'épreuve. Ce procédé, qui renforce par ailleurs le réalisme de la nouvelle, révèle une ambiguïté concernant le rapport du narrateur à ce qu'il décrit mais aussi entre le narrateur et l'auteur : le Horla est-il le pur produit de l'esprit malade du narrateur ou bien existe-t-il réellement⁴⁸⁹ ? Dans quelle mesure et à quel point peut-on considérer le *Horla* comme une forme de journal intime de l'auteur, destiné à figurer par l'écriture ce qu'il vit et ressent ?

Maupassant écrit *le Horla* en 1887, année de l'internement de son frère Hervé. Il est à ce moment-là atteint de la syphilis et de paralysie générale. Il souffre alors de troubles importants de l'identité, notamment l'impression de se voir à l'extérieur de lui-même ou encore d'être étranger à la personne qu'il voyait dans le miroir, mais son état psychique se dégradera vraiment pendant les deux dernières années de sa vie.

La correspondance entre la vie de l'auteur à cette époque et celle du narrateur permettent de penser que le cadre même du récit n'a pas été inventé. On sait par exemple que Maupassant se soignait au moyen de douches et de bromure et que la maison hantée par le Horla est celle que l'auteur possédait à Biessard, au bord de la seine.

La hantise du double, présente dès son premier recueil de poèmes intitulé *Des vers*, traverse toute son œuvre mais prend une forme particulière dans *Lui ?*, *le Horla* et *Qui sait ?*. Écrits à la fin de sa vie entre 1883 et 1890, ces trois nouvelles décrivent minutieusement les hallucinations autoscopiques dont souffrait l'auteur à la fin de sa vie.

Ces symptômes, qu'on retrouve dans la nouvelle, produisent une sorte de mise en abyme du thème du double à travers laquelle auteur et narrateur seraient des doubles, tous deux aux prises avec la même question : l'espace narratif infiltré par l'état d'esprit dans lequel se trouve l'auteur apparaîtrait dans l'écriture, et en particulier, à travers l'utilisation d'extraits d'un journal rédigé à la première personne, comme une projection de son espace réflexif interne. *L'hypothèse que nous souhaitons mettre au travail est que cette configuration, qui rend compte de la pénétration agie (J.-L. Donnet, 1995) de la problématique de l'auteur dans l'espace narratif de la nouvelle, témoignerait d'une fragilité de l'organisation identitaire portée à son point de rupture, en même temps qu'une modalité de traitement, par le travail de l'écriture, des troubles qui l'habitent.*

Contrairement aux deux premières versions du *Horla*, la dernière version exclut toute instance narrative au profit d'extraits d'un journal. L'absence de cadre narratif convoque le

⁴⁸⁹ Comme le souligne R. Bozzetto, « le lecteur demeure avec ses doutes sur l'état d'esprit du diariste – et même sur la réalité de ce qui est raconté. » Cf. R. BOZZETTO (1996), « *Le Horla* : histoire d'Alien ou récit d'aliéné », in *Le double, l'Ombre, le Reflet*, Paris, Ed. Opéra.

lecteur à partager les pensées qui hantent le narrateur – il devient alors potentiellement son double - ce qui a pour effet d'accentuer l'affect d'inquiétante étrangeté.

Dans le *Horla I* le procédé est différent. Lors d'une présentation de malade en présence de plusieurs médecins, le narrateur décrit son état d'une façon professionnelle et apparemment très objective en prenant à témoin son auditoire. Il se montre tellement persuasif qu'il finit par semer le doute chez son médecin, qui ne sait plus si son patient est fou ou si lui-même ne l'est pas devenu, ou si réellement le Horla existe. Ce qui est mis en scène dans cette version « encadrée » par une narration à deux niveaux, s'actualise dans la version définitive. Confronté directement aux extraits d'un journal, le lecteur, pris à témoin, se trouve immergé dans le monde interne du scripteur. Le style direct agit sur le lecteur au point d'abolir toute distance, redoublant ainsi l'emprise du Horla sur le narrateur. En s'identifiant à la partie saine du narrateur, le lecteur se trouve alors lui-même potentiellement en position d'être agi par le Horla.

8.2.3 Une figure du double invisible :

Le Horla ne se présente pas au sujet comme un double mais s'exprime négativement à travers les signes inquiétants d'une présence invisible et dévorante. Pour J. Goimard, ce qui empêche un être invisible d'être tout à fait un double, c'est qu'il n'a pas d'image⁴⁹⁰. A la manière du vampire qui ne reflète pas d'image – ce que l'épisode du miroir mettra en évidence -, le Horla s'impose au narrateur comme une puissance absorbante qui absente le narrateur à lui-même :

*« Cette nuit, j'ai senti quelqu'un accroupi sur moi, et qui, sa bouche sur la mienne, buvait entre mes lèvres. »*⁴⁹¹

Ici, le caractère imperceptible et irreprésentable du double renforcerait son hyper-présence, au point de nier au sujet toute existence autonome. On retrouve cette dimension paradoxale dans le terme même de « Horla », recouvrant aussi bien des aspects matériels

⁴⁹⁰ J. GOIMARD (2003), *Critique du fantastique et de l'insolite*, Paris, Pocket, p. 311.

⁴⁹¹ *Ibid.* p. 46.

qu'imperceptibles. Il désigne également un lieu impossible, un non lieu psychique ou bien un « lieu d'absence » (A. Ferrant, 1998) à la fois ici et ailleurs, hors et là. Ses manifestations ne permettent pas au narrateur de le situer psychiquement au dedans ou au dehors. Au contraire, en se déroband systématiquement à toutes formes de rationalisation, à toutes mises en sens intelligible, l'existence du Horla fait vaciller les repères identitaires, bouleversant ainsi le rapport du sujet à lui-même et au monde qui l'entoure :

« 6 juillet. – Je deviens fou. On a encore bu toute ma carafe cette nuit ; - ou plutôt, je l'ai bue ! Mais est-ce moi ? »⁴⁹²

Sur le plan narratif, l'alternance du « je » et du « on » introduit le double proprement dit. Grâce au dédoublement, l'organisation réflexive interne menacée par la confusion et l'aliénation (« je deviens fou ») trouve un moyen de se « restaurer » et de traiter ce qui, du sujet, a été évacué et rendu étranger. Le pronom impersonnel « on » articule le « je » et le « il », c'est à dire l'identité et l'altérité, dans un rapport de compatibilité jusqu'à ce que l'espace réflexif - ici interne et externe - soit débordé dans sa capacité à accueillir ce qui lui échappe. Devenu intolérant à l'inquiétante étrangeté, l'identité, en quête de réflexivité, cherche à prendre forme, à se « matérialiser » au dehors (hors là) en se transférant sur la figure du double « matérielle / imperceptible ». Autrement dit, pour continuer à exister psychiquement, l'identité, le rapport de soi à soi, se doit de passer par l'extérieur, par une représentation de « soi » externalisée et non reconnue, impersonnelle et anonyme.

Face au danger permanent qui le menace, le narrateur va tenter d'accumuler les preuves de l'existence du Horla pour s'en différencier. En objectivant ce à quoi il est confronté, on peut dire qu'il cherche désespérément à identifier ce qui l'affecte, au point de perdre la raison. Paradoxalement, c'est la tentative d'explication du phénomène du Horla qui accroît les productions hallucinatoires et finit par faire sombrer le narrateur dans la folie.

Une partie de la psyché se comporte à l'égard du moi comme si c'était un objet étranger prenant l'apparence du moi lui-même, objet dont les caractéristiques vampiriques ne permettent pas la moindre distanciation⁴⁹³. Sujet et objet entretiennent alors un rapport

⁴⁹² *Ibid.* p. 48.

⁴⁹³ Dans son travail sur le vampirisme, P. Wilgowitz écrit : « Dans ce récit au cœur de l'univers fantastique, l'auteur, décrivant ses propres hallucinations, capte, sinon le reflet, du moins les traits essentiels du phénomène vampirique : le héros n'a pas d'image propre ; le verre et se éclats ont une place prépondérante ; transparence

d'exclusion réciproque sur le modèle des vases communicants – « Si c'est pas moi c'est lui / si c'est pas lui c'est moi, etc. » - signe d'une intériorisation de l'objet sur le mode de l'incorporation orale : l'objet incorporé, enclavé dans le moi menace à son tour d'engloutir le moi. Cette perspective permet d'envisager les manifestations du Horla comme une tentative de décorporation projective⁴⁹⁴ - Horla signifie alors littéralement en dehors du corps, du moi corporel - destinée à éloigner par la perception d'un être invisible certaines sensations corporelles, dans le but de les intégrer secondairement dans le moi. Ce n'est qu'à la fin de la nouvelle, une fois sa maison brûlée, que le narrateur découvre qu'il ne fait qu'un avec le Horla et qu'il va devoir se résoudre à se tuer. L'échec de la « recorporation », ou plutôt de la réintrojection des contenus psychiques décorporés qui font retour sur un mode persécuteur, aboutit à un écrasement de l'espace réflexif interne, annonçant déjà l'hallucination négative dans le miroir.

En effet, cet épisode porte le lien réflexif à soi à son point de rupture, point de réflexion paradoxal, à partir duquel le sujet se voit en train de ne plus se voir :

« Je me dressai, les mains tendues, en me tournant si vite que je faillis tomber. Eh bien ?...on y voyait comme en plein jour, et je ne me vis pas dans ma glace !...Elle était vide, claire, profonde, pleine de lumière ! Mon image n'était pas dedans...et j'étais en face, moi ! Je voyais le grand verre limpide du haut en bas. Et je regardais cela avec des yeux affolés ; et je n'osais plus avancer, je n'osais plus faire un mouvement, sentant bien pourtant qu'il était là, mais qu'il m'échapperait encore, lui dont le corps imperceptible avait dévoré mon reflet. »⁴⁹⁵

Assimilé à cette partie décorporée et invisible du moi, le Horla fait figure de double invisible protégeant provisoirement l'identité d'une menace d'anéantissement. La figure du double invisible constituerait alors une figure du double par défaut, permettant de figurer et de

*et opacité se répondent. » Cf. P. WILGOWICZ (1991), *Le vampirisme. De la Dame Blanche au Golem. Essai sur la pulsion de mort et l'irreprésentable*, Lyon, Césura.*

⁴⁹⁴ G. Lavallée utilise les concepts de décorporation et d'excorporation d'André Green en les opposant. Selon lui la décorporation est subjectivante en permettant un éloignement du corps en général, nécessaire à son élaboration psychique, tandis que l'excorporation est psychotisante, réalisant une « expulsion primaire, hors du corps, partout et nulle part », sans réceptacle ni écran. Contrairement au processus de décorporation, qui permet de se soustraire *via* la projection, à un certain nombre de contenus psychiques pour ensuite se les approprier, cette seconde modalité ne comprend pas de renvoi réflexif. Cf. G. LAVALLEE (1993), « La boucle contenante et subjectivante de la vision », *op. cit.* p. 91.

⁴⁹⁵ G. DE MAUPASSANT (1887), *op. cit.* pp. 71-72.

lier réflexivement, au dehors, sur un mode hallucinatoire (négatif), ce que le sujet ne peut lier au dedans. On peut faire l'hypothèse qu'ici, l'identité réduite à un corps imperceptible trouve un moyen ultime de se protéger du rapport à sa propre altérité, tout en cherchant à se reconnaître à travers elle.

Cependant, même si l'aspect persécutoire du Horla permet de préserver et de maintenir transitoirement, au dehors, une réflexivité identitaire minimum, cela ne suffit pas au narrateur à s'approprier subjectivement cette partie de lui-même. Malgré l'effort de celui-ci à réduire les effets du Horla, en objectivant les manifestations étranges qu'il subit, il ne parvient pas à mettre fin à la menace qui pèse sur son identité. Ainsi, ce qui est menaçant et qui a été aboli au dedans menace de faire retour du dehors.

8.2.4 Du double négatif « détransitionnalisé » au double transitionnel :

Sans image, sans un travail minimum de représentation, le double ne peut alors conserver sa valeur transitionnelle et dépasser le paradoxe d'être simultanément même et différent, dedans et dehors, ici et ailleurs, imperceptible et matériel, présence et absence, etc. *Au contraire, le Horla apparaît comme une figure négative (inversée mais aussi destructrice) du double, menaçant l'identité d'un état de confusion : l'invisible se voit, le dedans devient le dehors, l'absence se présentifie, ce qui est familier devient étranger, le je devient un autre, etc.* Ne pouvant être contenu au dedans, le paradoxe identitaire cherche à se figurer et à être contenu au dehors. Ici, la figure du double échoue à « transitionnaliser » l'identité, ce qui revient à suspendre les paradoxes qui la constituent, pour les intégrer et les dépasser.

Winnicott insiste sur le fait que la question de savoir si l'objet – transitionnel - a été créé ou non par le sujet n'a pas à être posée : « Il y a là un accord entre nous et le bébé comme quoi nous ne poserons jamais la question. »⁴⁹⁶ La constitution d'un espace transitionnel repose ici sur l'indécidabilité de la localisation topique de l'objet. Pour qu'il soit transitionnel, le sujet doit donc accepter de ne pas savoir s'il l'a conçu ou perçu, autrement dit s'il vient du dedans ou du dehors. A l'inverse, le narrateur a besoin de savoir où se situe le Horla, il ne peut tolérer le paradoxe d'être à la fois dedans et dehors ou, selon l'expression de C. et S.

⁴⁹⁶ D. W. WINNICOTT (1971), « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », in *Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard, p. 23.

Botella, « seulement dedans / aussi dehors » ; il a besoin de situer sa présence alternativement au dehors puis au dedans, pour se protéger de la confusion.

D'autre part, l'invisibilité du double révélerait l'opacité de son rapport à lui-même. Capturé par le regard de l'objet, le sujet ne peut se voir lui-même que dans un rapport de « transparence opaque » : le sujet voit ce qui se passe en lui mais se trouve pétrifié par ce qu'il voit. Il ne peut se reconnaître lui-même dans ce qu'il éprouve et se trouve par conséquent dans une position de spectateur passif, aveuglé par son monde interne⁴⁹⁷, et de fait, dans l'impossibilité de s'inscrire subjectivement au sein de son expérience.

En ne se voyant plus dans le miroir, l'objet-double transitionnel s'efface de l'espace psychique du sujet (miroir comme analogon de l'espace psychique du sujet), et cède la place au Horla, forme détransitionnée du double qui menace de désorganiser l'espace réflexif interne. Car plus que la perception de l'absence du sujet dans le miroir, c'est la perception de soi comme être invisible que le miroir permet de révéler. En incarnant, l'espace d'un instant, le corps imperceptible qui lui a dévoré son reflet, le narrateur se voit être le Horla. Cette vision paradoxale se présente comme une hallucination héautoscopique négative qui absente perceptivement le sujet à lui-même⁴⁹⁸. Cette forme particulière d'hallucination négative produit un espace vide qui vient « confondre » le sujet et son double, au point de ne plus pouvoir les différencier l'un de l'autre. La figure du double invisible comme produit de l'hallucination négative actualise la menace qui pèse sur le moi d'être effacé, « doublé » par un autre (au sens d'un acteur qui se fait doublé), en même temps qu'elle cherche à figurer l'irreprésentable et l'imperceptible de soi.

Ainsi, ce qui est visible dans l'invisible, c'est ce que le narrateur ne peut reconnaître et intégrer / admettre, et qui menace de faire retour du dehors sur un mode traumatique. Une fois reconnu – le Horla n'est reconnu qu'après la mise à l'épreuve de son indestructibilité – le narrateur n'a d'autre issue que celle de se tuer, que de tuer en lui ce qui résiste à se constituer et à se reconnaître comme autre. L'absence, qui ne peut être représentée, absente le sujet à lui-même en même temps qu'elle le libère du poids inassimilable de son altérité interne.

Cette faillite de la représentation, qui ne peut lier dialectiquement la présence de l'objet à son absence, signerait l'échec du processus de symbolisation dans sa faculté à absenter l'objet, tout en le rendant à nouveau présent, autrement, par la représentation. Cette carence

⁴⁹⁷ Celui qui n'a pas d'image « n'épouvante pas par sa difformité, par sa laideur ; il est comme un coup de soleil dans l'œil. » Cf. A. CHAREYRE-MEJAN (1995), *Les Horlas*, cité par J. GOIMARD, *Ibid.* p. 312.

⁴⁹⁸ Sur la question de l'héautoscopie chez Maupassant, nous renvoyons le lecteur aux travaux d'Alain Ferrant (1991), *Les destins psychiques de l'emprise*, Thèse de Doctorat, Université Lumière Lyon 2, pp. 469-489.

structurale qui témoigne de l'impossible négativation de soi dans le processus représentatif (R. Roussillon), peut être reliée historiquement à l'impossible négativation du regard de l'objet dans la relation homosexuelle en double.

Face à l'échec de l'intériorisation de l'objet sous la forme d'un double transitionnel « invisible » intégré dans l'espace réflexif interne, le sujet ne pourra médiatiser son rapport à lui-même et aux objets qui l'entourent par la modalité de la représentation. Il devra donc recourir à des modalités réflexives de nature perceptive / hallucinatoire : par exemple se voir / ne pas se voir dans le miroir.

Ainsi, non seulement la « transparence opaque » à soi détransitionnalise l'espace réflexif interne (rapport perceptif à soi-même), mais apparaît de ce point de vue comme une des formes pathologiques de l'hallucination négative⁴⁹⁹, lorsque celle-ci n'a pu s'établir comme structure encadrante de la représentation.

Pour J. Goimard « se tuer ou devenir le Horla c'est tout un ; c'est le sort de tous ceux qui sont dévorés par le regard de méduse »⁵⁰⁰. Cependant, en l'absence de bouclier de Persée pour se protéger du regard pétrifiant de l'objet, le sujet peut encore produire un Horla ou se constituer un double pour échapper à la menace d'anéantissement qui pèse sur son moi. Dans la nouvelle, le narrateur se maintient en vie tant que le Horla manifeste les signes d'une relative extériorité, c'est à dire tant qu'il ne se confond pas avec le sujet. Mais sa détermination à en objectiver la présence au dehors, autrement dit à nier la présence d'un autre en soi, lui coûtera la vie.

⁴⁹⁹ J'utilise le concept en référence aux travaux de Green en distinguant l'hallucination négative pathologique, illustrée entre autres par l'hallucination du doigt coupé de « L'homme aux loups », de l'hallucination négative de la mère à l'origine de la structure encadrante de la représentation (A. Green, 1993).

⁵⁰⁰ *Ibid.* p. 313.

Chapitre 9. Intermède : Freud et l'inquiétante étrangeté

L'analyse du *Horla* a permis de dégager les paradoxes à l'œuvre au cœur de l'identité lorsque celle-ci ne parvient plus à s'élaborer à partir de l'altérité qui la fonde. Dans ce contexte, l'inquiétante étrangeté ne permet pas au sujet de se réorganiser autour d'une nouvelle forme de relation à soi mais cède la place à des angoisses destructrices, engageant l'identité dans une logique de survie. A la différence du *Horla*, qui apparaît dans la nouvelle comme une tentative désespérée pour assurer le maintien de l'identité, l'investissement d'un double transitionnel permet au contraire d'en dépasser les paradoxes constitutifs.

La question du double transitionnel semble ainsi pouvoir être repérée *a contrario*, chaque fois qu'un sujet se trouve confronté à une menace qui pèse sur son identité. Le recours à cette forme de double soutiendrait la capacité du sujet à rétablir une réflexivité en souffrance, à rétablir une limite dedans / dehors, entre l'identité et l'altérité, etc. Cette question de la réflexivité, caractéristique des souffrances narcissiques identitaires, trouve sa pleine expression dans les formes d'affects qui sous-tendent le sentiment d'identité, soit principalement le registre de l'inquiétante étrangeté.

Les traductions françaises d'« inquiétant » ou encore d'« inquiétante familiarité », d'« intime étrangeté », renvoient à l'énigme d'une identité vécue dans le double registre de l'étrangeté inquiétante et de l'inquiétante familiarité. Cette catégorie d'affect engage en effet le sujet dans son rapport à ce qui lui échappe autant qu'à ce qui le concerne au plus profond de lui-même.

Dans « L'inquiétante étrangeté », Freud souligne ce paradoxe dans l'analyse qu'il propose du terme allemand *heimlich*, en certains points identique en son contraire :

« Ce qui ressort pour nous de plus intéressant (...) c'est que, parmi les multiples nuances de sa signification, le petit mot heimlich en présente également une où il coïncide avec son opposé unheimlich (...). Cela nous fait plus généralement penser que ce mot heimlich n'est pas univoque, mais qu'il ressortit à deux sphères de

représentation qui, sans être opposées, n'en sont pas moins franchement étrangères, celle du familier, du confortable, et celui du dissimulé, du tenu caché. »⁵⁰¹

Pour rendre compte de ce sentiment, Freud évoque un peu plus loin une anecdote personnelle. La situation qu'il décrit, aussi banale qu'elle puisse paraître au premier abord, est particulièrement éclairante tant sur le plan des processus qui sous-tendent l'affect d'inquiétante étrangeté que sur les liens que ce type d'affect entretient avec la problématique de l'identité et du double.

« J'étais assis tout seul dans un compartiment de wagon-lit, lorsque sous l'effet d'une secousse du train un peu plus rude que les autres, la porte qui menait aux toilettes attenantes s'ouvrit, et un monsieur d'un certain âge en robe de chambre, le bonnet de voyage sur la tête, entra chez moi. Je supposai qu'il s'était trompé de direction en quittant le cabinet qui se trouvait entre deux compartiments et qu'il était entré dans mon compartiment par erreur ; je me levai d'un bond pour le détromper, mais je reconnus bientôt, abasourdi, que l'intrus était ma propre image renvoyée par le miroir de la porte intermédiaire. Je sais encore que cette apparition m'avait été foncièrement désagréable. »⁵⁰²

Cet exemple est remarquable à plus d'un titre surtout lorsque l'on sait que Freud souffrait d'une phobie des trains. Toutes les conditions semblent ici réunies pour qu'apparaissent le double et l'affect d'inquiétante étrangeté : la solitude, la secousse, le miroir mais aussi l'insistance sur le terme de « compartiment ».

Il s'agit de la description d'un double d'abord non reconnu, vécu comme un intrus. Le compartiment semble fonctionner ici comme l'extériorisation d'une topique interne menacée d'intrusion, et la scène comme une autoreprésentation des processus engagés. En outre l'insistance sur le terme de compartiment traduirait l'importance de s'assurer de ses propres limites internes. Le wagon-lit comme lieu intime, le fait d'être « tout seul », l'ouverture inopinée de la porte des toilettes extérieures sous l'effet d'un « chaos » et enfin le miroir, constitueraient les conditions d'émergence d'un double inquiétant.

⁵⁰¹ S. FREUD (1919), « L'inquiétant », in *Œuvres Complètes*, vol XV, Paris, P.U.F., p. 157.

⁵⁰² *Ibid.* p.257.

La reconnaissance de son propre visage dans le miroir de la « porte intermédiaire » marque un temps de flottement permettant un réagencement de son propre espace identitaire, à travers le rétablissement d'une zone intermédiaire et réflexive. La reconnaissance de soi dans le miroir en lieu et place d'un autre témoigne d'un dépassement transitionnel de l'opposition entre les compartiments du dedans et du dehors, entre ce qui peut être attribué à soi-même et ce qui doit rester étranger à soi-même, processus que l'on peut comparer à la découverte par l'enfant de son reflet dans le miroir (Cf. *Supra*).

L'inquiétante étrangeté surgit lorsqu'une part méconnue de l'identité, perçue d'abord du dehors, est sur le point d'être reconnue au-dedans. Dans ce passage du dehors au dedans, l'affect d'inquiétante étrangeté – qui mêle l'étrangeté à la familiarité – témoigne non seulement d'un mouvement d'introjection pulsionnelle, ce qui caractérise les affects en général, mais ouvre la perspective d'une (ré)introjection des contenus psychiques décorporés, autrement dit d'une (ré)appropriation subjective des processus qui sous-tendent l'identité : se reconnaître dans le miroir là où était perçu initialement un intrus.

Ce passage correspondrait à un moment transitionnel, lequel suppose une suspension quant à l'assignation topique – dedans / dehors, moi / non-moi – de l'objet. La question : « S'agit-il d'un intrus ou de moi-même ? » ne saurait être posée de la même manière que la question de savoir si l'objet transitionnel a été créé ou non par le sujet.

Comme le souligne Winnicott, l'aire intermédiaire d'expérience au sein de laquelle est suspendue l'opposition entre la réalité intérieure et la réalité extérieure, n'a pas à être contestée. Au contraire, c'est bien l'existence de ce champ intermédiaire et la tolérance du paradoxe qui le sous-tend qui permettra au sujet de « maintenir, à la fois séparées et reliées l'une à l'autre, réalité intérieure et réalité extérieure. »⁵⁰³

L'investissement d'un objet-double transitionnel permettrait ainsi de maintenir à la fois reliés et séparés les registres de l'identité et de l'altérité, du même et du différent, du familier et de l'étranger, tout en protégeant le sujet d'une menace de confusion et d'aliénation.

Par sa dimension « auto-représentative », cette scène permet d'observer l'agencement topique des processus à l'œuvre dans le rétablissement d'une identité stable : d'abord il y a l'ouverture inopinée de la porte et l'intrusion qu'elle préfigure, puis la tentative d'expulsion au-dehors de l'objet intrusif, enfin, la reconnaissance progressive de soi-même comme étranger – un homme d'un certain âge en robe de chambre - à travers l'émergence d'un objet - double transitionnel grâce auquel le sujet peut recouvrer un sentiment d'identité.

⁵⁰³ D. W. WINNICOTT (1971), « Objets et phénomènes transitionnels », in *Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard, p.9.

Cet exemple emprunté à la psychopathologie de la vie quotidienne nous conduit à repérer autrement, via le surgissement d'un affect d'inquiétante étrangeté, comment le double, d'abord méconnu et intrusif, peut prendre une valeur transitionnelle : ici, le reflet dans le miroir peut être utilisé pour rétablir une identité réflexive, là où le narrateur du *Horla* ne peut produire qu'une hallucination négative désobjectivante.

A partir des situations abordées précédemment, nous constatons qu'il existe des formes très différentes de l'inquiétante étrangeté, selon la nature de l'impact sur l'organisation réflexive et la capacité du sujet à rétablir une identité stable. Aussi, d'une façon générale, si l'inquiétante étrangeté signe le retour d'un fragment de l'identité jusqu'à présent resté méconnu, on peut penser que ces états affectifs ne constituent pas toujours un terreau fertile pour l'identité. La clinique d'*Olivia*, tout comme la nouvelle du *Horla*, rendent compte en effet comment le double dans sa forme transitionnelle manque à se constituer. Dans chacune de ces situations, les affects d'inquiétante étrangeté ne permettent pas au sujet de se réorganiser autour d'une nouvelle forme de relation à soi. Au contraire, ce registre d'affect laisse la place à des angoisses destructrices qui altèrent considérablement l'organisation réflexive.

Ces exemples montrent à quel point les affects d'inquiétante étrangeté « contraignent » le sujet à un travail de reconnaissance et de différenciation identitaire, en lui imposant un remaniement de son rapport à lui-même et au monde qui l'entoure. Ce travail, qui porte essentiellement sur les limites dedans / dehors, soi / non-soi, trouvera un étayage spécifique dans le recours aux objets intériorisés issus de la relation homosexuelle en double et des auto-érotismes qui en découlent ou, à défaut, dans la capacité de l'objet actuel à contenir et à réfléchir les mouvements de l'identité à l'œuvre.

Il est classique de considérer que l'inquiétante étrangeté prend forme ou prend sa source dans ce qu'il y a de plus familier. L'expérience du miroir me paraît illustrer tout particulièrement ce point de vue. En effet, que peut-il y avoir de plus familier que son propre reflet dans le miroir ? Et pourtant, l'on sait que l'expérience d'une vision prolongée dans le miroir peut transformer la représentation que le sujet a de son visage, au point de rendre inquiétant ce qui apparaissait jusqu'alors comme familier. On retrouve le même phénomène lorsque deux êtres qui se connaissent bien se regardent dans les yeux pendant un certain laps

de temps : au bout d'un moment, le sujet ne se reconnaît plus lui-même ou ne se reconnaît plus en l'autre.

Dans les deux cas, il semble que le sujet perde toute notion de distance avec son reflet ou avec l'autre autant qu'avec lui-même, comme si cette expérience dénonçait l'illusion spéculaire de se voir dans l'objet. L'absence d'écart entre soi et soi ne permet plus alors à l'identité de s'établir dans un jeu réflexif mêlant identité et altérité à soi. Ces expériences, à la fois banales et inquiétantes, attirent notre attention sur le fait que la réflexivité tend à se désorganiser non seulement lorsqu'elle se trouve confrontée à un surcroît d'altérité mais aussi lorsqu'elle s'expose aux manifestations de l'identique à soi. L'impression de « déjà-vu » que nous allons aborder maintenant, en ce qu'elle confronte le sujet au retour inquiétant d'une expérience à l'identique, en est une illustration.

Chapitre 10. Impressions de « déjà-vu » et organisation réflexive

« Une explication relevant d'un mysticisme naïf et non de la psychologie prétend utiliser les phénomènes de déjà vu comme preuve des existences antérieures de notre Moi psychique. De la personnalisation on est conduit à la "double conscience", phénomène au plus haut point remarquable qu'il est plus juste d'appeler "dédoublement de la personnalité". »

Sigmund Freud, « Un trouble de mémoire sur l'Acropole. Lettre à Romain Rolland »

Les phénomènes de « déjà-vu » ou de « déjà-vécu » font partie de ces expériences à la fois banales et singulières qui appartiennent au registre de l'inquiétante étrangeté et relèvent de la « psychopathologie de la vie quotidienne ». L'expérience de « déjà-vu » est classiquement définie comme l'impression subjective de revivre une situation en tout point identique à un événement qui s'est déjà produit dans le passé, sans qu'il soit possible pour le sujet d'identifier sous la forme d'un souvenir l'événement auquel il se réfère. Si, selon Freud⁵⁰⁴, ce phénomène correspond à la réminiscence d'une rêverie ou d'un fantasme inconscient impossible à évoquer consciemment, les théories actuelles le distinguent de la réminiscence et de la « fausse reconnaissance » avec lesquelles il est souvent confondu. Par exemple, pour N. Baumel, « contrairement à la réminiscence qui, corollaire du refoulement, ne se manifeste pas en tant que souvenir, le "déjà-vu" prétend opérer une remémoration de l'événement passé. A la différence de la "fausse reconnaissance", qui porte sur un élément isolé, une personne, le "déjà-vu", beaucoup plus troublant, concerne un épisode de vie reconnu dans chaque détail et son déroulement temporel. »⁵⁰⁵

⁵⁰⁴ S. FREUD (1900), *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1971.

⁵⁰⁵ BAUMEL N. (1999), « Historique des travaux inhérents au "déjà vu" », in *L'information Psychiatrique*, 75, 3, Paris, Ed. John Libbey Eurotext, p. 235.

Ce thème a fait l'objet de nombreuses recherches dans diverses disciplines et donc à de multiples théories explicatives, sans qu'à ce jour un consensus ait pu être établi à propos de sa nature, de son origine ou de son sens⁵⁰⁶.

Dans le cadre de ma pratique d'enseignement, j'ai proposé à un groupe d'étudiants en psychologie de répondre à quelques questions sur le phénomène du « déjà-vu ». Cette consultation n'avait pas pour objectif de collecter des indices sur la cause de ce phénomène mais plutôt d'explorer, à travers les réponses, l'impact de cette expérience sur la réflexivité identitaire de même que les processus psychiques mobilisés pour traiter les effets perturbateurs impliqués par cet étrange phénomène. Ce groupe, essentiellement composé de femmes, comptait 37 personnes inscrites en deuxième année de licence de psychologie.

10.1 Présentation du questionnaire :

J'ai demandé aux étudiants de répondre individuellement et par écrit à cinq questions :

1 – Avez-vous déjà eu l'impression d'avoir « déjà-vu », « déjà-senti » ou « déjà-vécu » la même scène ? Si oui à quelles fréquences ? Dans quelles circonstances ?

Avec cette première question et bien que la littérature sur le sujet porte surtout sur la prévalence du registre visuel, nous avons délibérément voulu étendre l'impression de « déjà-vu » à celle du « déjà-senti » ou du « déjà-vécu », ceci dans le but d'intégrer des expériences similaires se référant éventuellement à d'autres modalités sensorielles. En outre, la question de la fréquence et des circonstances peut nous renseigner sur les conditions d'émergence de ce type d'expérience.

⁵⁰⁶ *Ibid.* p. 235.

2 – Pouvez-vous décrire précisément ce que vous avez ressenti à ce moment-là ?

Cette seconde question s'intéresse à l'éprouvé subjectif associé au « déjà-vu ». L'appel au ressenti a pour but d'inviter le sujet à un travail d'introspection et d'observation « après-coup » des affects (sensations, émotions, sentiments) convoqués par cette expérience.

3 – Quelle est la réaction que vous avez eue ensuite ?

A partir de cette question, il s'agit de repérer les réponses que le sujet a pu mettre en œuvre pour traiter ce phénomène de « déjà-vu ». Le terme de « réaction » souligne implicitement l'idée que, face à cette expérience classiquement décrite comme troublante, le sujet n'en est probablement pas resté là. Ce terme prend également en compte le comportement du sujet dans sa dimension observable et objectivable.

4 - Vous êtes-vous expliqué ce phénomène ?

5- Comment expliquez-vous ce phénomène ?

Ces deux dernières questions font directement appel à la compréhension et au sens que le sujet donne à cette expérience. Elles tentent d'explorer les modalités de traitement de l'expérience sous l'angle de l'auto-objectivation. Le sujet va-t-il répondre en son nom propre ou en général ? Par ailleurs, en quoi la recherche d'un sens à ce phénomène participe-t-il d'un travail de distanciation avec l'éprouvé de cette expérience ?

10.2 Réponses et analyse :

Question 1 : « Avez-vous déjà eu l'impression d'avoir déjà vu, déjà senti ou déjà vécu la même scène ? Si oui à quelles fréquences ? Dans quelles circonstances ? »

Sur 37 sujets, 36 déclarent avoir déjà vécu une expérience de « déjà-vu ». La fréquence n'est pas toujours mentionnée et reste globalement difficile à évaluer. Elle varie entre quelques fois au cours de l'existence du sujet à 1 à 3 fois par mois (6 sujets), « assez souvent » (1 sujet) ou « régulièrement » (1 sujet).

La fréquence qui revient le plus souvent s'élève à environ 1 fois par trimestre et concerne une dizaine de sujets. D'autres réponses font part de la rareté du phénomène (8 sujets) ou encore de sa variabilité sans apporter davantage de précisions.

4 réponses ne mentionnent aucune circonstance particulière. Le contexte qui apparaît le plus fréquent est celui d'une discussion (12 sujets), notamment en famille ou entre amis (3 sujets), en famille sans plus de précision (5 sujets), entre amis (4 sujets), avec des personnes familières (2 sujets), « connues » (1 sujet), « déjà vues » (1 sujet). Les phénomènes de « déjà-vu » émergent également pour le groupe que nous avons interrogé au moment où le sujet réalise une action (2 réponses) ou encore dans le quotidien (1), au travail (1), dans des situations banales (1), en voiture (1), lors d'une promenade (1), etc.

Ces résultats indiquent que le « déjà-vu » surgit assez rarement mais chaque fois dans un contexte familier ou connu du sujet et d'une façon privilégiée au moment d'une discussion.

Question 2 : « Pouvez-vous décrire précisément ce que vous avez ressenti à ce moment-là ? »

Les réponses à la seconde question font état de multiples ressentis, difficiles à catégoriser même s'ils renvoient pour la plupart à un éprouvé inhabituel, chargé affectivement, qui affecte l'identité. Les affects qui reviennent le plus souvent sont l'« étrangeté » (7 sujets), la « bizarrerie » (5 sujets), l'impression ou la sensation de pouvoir « prédire » (5 sujets), la « surprise » (4 sujets), la « peur » (3 sujets). Viennent ensuite la

« familiarité » (2 sujets), la « confusion » (2 sujets), le « trouble » (2 sujets), le sentiment « d'être intrigué » (2 sujets), « perturbé » (2 sujets).

Bien que s'exprimant d'une façon transitoire, ces différents éprouvés traduisent la plupart du temps un vécu troublant qui met à l'épreuve le sujet dans sa capacité à discerner ce qu'il se passe en lui. Le sujet ne sait plus si ce qu'il vit est bien réel, si la scène se situe « au-dedans » ou « au-dehors » ou encore s'il s'agit d'un événement appartenant au passé ou au présent. Il ressent alors couramment un sentiment de confusion, à l'origine d'un trouble de la relation à soi et à l'autre.

Le contenu des réponses recueillies permet de distinguer deux types de trouble identitaire, intimement liés ensemble. Le premier concerne la question du rapport au temps et se traduit par une perte momentanée des repères temporels : le présent semble se mêler au passé, ce qui conduit le sujet à éprouver une impression de « déjà-vu ». Cette situation met à l'épreuve la capacité du sujet à distinguer le présent du passé et, par voie de conséquence, à se situer dans l'axe du temps passé / présent / futur :

« J'ai l'impression d'avoir l'impression d'avoir vécu ce moment sans savoir quand, je me suis déjà demandé si je l'avais pas réellement vécu sans que je m'en souviene. » - « J'ai eu comme un flash back. » - « J'ai l'impression de retourner dans le passé, d'avoir déjà vécu ce moment, de revivre quelque chose que j'ai déjà vécu mais sans savoir quand. »

Le second type de trouble renvoie à la capacité de discerner la réalité de l'imaginaire ou du rêve. Autrement dit, ce que le sujet éprouve relève-t-il d'une pure projection de son esprit ou bien s'agit-il d'une perception objective et « bien réelle » ?

« J'ai un sentiment de doute face à la situation. Je ne sais plus si j'ai réellement vu ou fait ce que je suis en train de revivre. » - « C'est une sensation très spéciale et on ne sait plus si c'était bien réel. » - « Est-ce que je débloque ou est-ce déjà arrivé ? Ou est-ce que je suis en train de rêver ? » - « C'est un sentiment d'irréalité, de confusion, c'est des moments complètement oniriques où l'on a du mal à discerner le moment présent. » - « Est-ce que je l'ai déjà vécu ou s'agit-il d'une pure invention de mon esprit ? » - « Je ne sais plus si j'ai réellement vu ou fait ce que je suis en train de revivre. »

Cette difficulté à situer l'événement perçu révèle une fragilité dans l'aptitude à différencier, au sein de la vie psychique, ce qui vient du dedans et qui appartient au monde interne et subjectif du sujet et ce qui vient du dehors, correspondant à la catégorie psychique de la réalité.

D'autres réponses font état d'un vécu de détachement voire d'un sentiment d'extériorité vis-à-vis de la scène de « déjà-vu » :

« Pendant la scène, j'ai une réaction de blocage, je ne fais plus partie de la conversation, je suis comme extérieur à la situation mais juste après, tout redevient normal, je reprends ma conversation et continue ce que je suis en train de faire. » - « C'est comme si je me situais en dehors de la scène, que je regarde de l'extérieur. » - « Quand cette impression se termine (...), je ressens le sentiment de ne pas avoir forcément été dans l'action. Par là je veux dire que c'est comme si, le temps d'une scène, j'avais été derrière un écran et que je regardais ce qui se passait. Ce sentiment d'être spectateur de la scène voir même acteur passif de la scène, est plus fort lorsque la scène en question se rapporte à des tierces personnes. »

Faut-il comprendre cette sensation d'extériorité comme faisant partie intégrante de l'impression de « déjà-vu » ou a-t-on déjà affaire à la tentative inconsciente du sujet de se dégager d'un vécu de confusion lié à ce type de phénomène⁵⁰⁷ ? Si du point de vue du sujet, cette attitude de retrait caractérise le « déjà-vu », On peut également interpréter cette sensation d'extériorité comme une réaction de mise à distance. En se retirant psychiquement de la scène, le sujet peut alors se protéger des éprouvés induits par le « déjà-vu » et restaurer un écart entre le dedans et le dehors, entre ce qu'il voit et ce qu'il fait, entre action de soi et d'autrui⁵⁰⁸.

Etre en position de spectateur passif permettrait également au sujet de se dégager d'une menace de confusion inhérente au « déjà-vu », tout en l'assurant d'un certain contrôle « du

⁵⁰⁷ Les réponses à ce petit questionnaire nous indiquent que ce que nous désignons comme « déjà-vu » correspond en réalité à un enchaînement complexe de processus étroitement liés ensemble, si bien que l'on ne sait plus si le caractère troublant de ce phénomène se réfère à l'impression de « déjà-vu » en tant que telle et / ou aux réactions que celle-ci a générées ensuite, ou encore si le constat de « déjà-vu » n'est pas déjà une forme de traitement de l'impression de trouble qui en est à l'origine.

⁵⁰⁸ Ce processus révèle entre autres, un trouble de l'agentivité (N. Georgieff, M. Jeannerod), c'est à dire de la capacité à différencier ses propres actions de celles d'autrui. Suivant un autre axe théorique, nous pouvons également penser au risque d'une continuité animique « perception / représentation » (C. et S. Botella) ou sujet / objet, à l'origine d'un vécu de confusion, Cf. *Supra*.

dehors » de la scène. Nous reconnaissons dans ce type de manifestation, certaines problématiques psychopathologiques organisées autour du clivage et au sein desquelles le sujet se voit lui-même de l'extérieur, tel un spectateur tapi dans l'ombre assistant passivement au trouble qui l'habite. Comme nous l'avons déjà formulé à propos de la clinique d'*Olivia*, grâce à ce type de dédoublement, le sujet confronté à une menace de confusion psychique parviendrait à maintenir un lien réflexif à soi et ainsi préserver une part essentielle de son identité.

Question 3 : « Quelle est la réaction que vous avez eue ensuite ?

Face à ce moment de désorganisation passagère et à l'impression inquiétante qui l'accompagne, le sujet cherche en général à mettre fin très rapidement à ce moment de flottement identitaire. A partir des réponses recueillies, plusieurs types de réactions apparaissent.

Le fait de se dire à soi-même, notamment à haute voix ou à autrui, « j'ai déjà vécu cette scène » ou « j'ai déjà vu cette scène », fait partie des réactions les plus fréquentes. Il ne s'agit plus alors d'une impression trouble chargée d'étrangeté mais plutôt d'une affirmation énoncée sur le mode d'une conviction qui ne laisse plus de place au doute :

« J'en ai parlé à la personne qui se trouve à côté. » - « Ensuite, je dis toujours pareil : "J'ai déjà vécu cette scène" ou "j'ai déjà vu cette scène". » - « Je suis obligée à chaque fois de dire que j'ai déjà vu ce moment. » - « Je me sens obligé de dire à la personne en face de moi que je connais cette scène, que je l'ai déjà vue. » - « J'ai souvent envie de communiquer aux autres ce que je viens de vivre. » - « Lorsque j'ai une impression de déjà-vu, je me dis tout de suite : "J'ai déjà vu cette scène". » - « Suite à cela, je m'empresse toujours de dire à la personne qui est avec moi que j'ai déjà vu cette situation. » - « Je signale à mon entourage que j'ai l'impression d'avoir déjà vécu ce moment. » - « Souvent, à voix haute, je dis que je pense avoir déjà vécu la situation, comme pour exorciser cette petite tension en moi que procure le "déjà-vu". »

Le caractère affirmatif de la réponse, associé au besoin et, dans certains cas, à l'obligation d'exprimer son ressenti à voix haute ou encore de le partager avec autrui, peut

être compris comme un moyen de reprendre le contrôle de sa vie psychique dans un mouvement d'auto-persuasion, de rétablir un sentiment de maîtrise perdu lors de la manifestation du « déjà-vu ». On peut considérer que l'impression de « déjà-vu » énoncée sur le mode de la conviction, sans évacuer le caractère étrange du phénomène, permet néanmoins de limiter l'impact désorganisateur du trouble identitaire.

Suivant ce type de réaction nous repérons en outre la dimension réflexive à l'œuvre dans le recours à la capacité à s'entendre soi-même mais également d'être entendu / compris par l'autre. D'autres réponses mettent l'accent sur cette dimension réflexive :

« La première réaction après ce sentiment est de se dire que c'était étrange. » - « Je me calme et me dis que c'est tout à fait normal. » - « Je me dis : tiens c'est bizarre ! » - « Je vois la scène au ralenti et me dis que cela me dit quelque chose. »

Cette dernière réponse introduit une boucle réflexive supplémentaire à partir de laquelle le sujet peut commencer à « se représenter qu'il se représente », à « s'autoreprésenter » au sein du processus de représentation. Le recours au style direct en première personne et, plus largement, l'investissement du langage parlé dans sa fonction réflexive, semble apporter un étayage « externe » à la réflexivité intrapsychique, en contribuant notamment à rétablir un dialogue interne.

La plupart du temps, pour confirmer leur impression de « déjà-vu », les personnes interrogées tentent de se remémorer la scène :

« La réaction que j'ai eue ensuite a été d'essayer de me remémorer si cela m'était déjà arrivé. » - « Je me suis ensuite demandé d'où cela pouvait venir, où j'avais déjà vu cela. » - « Généralement, je stoppe subitement toute activité et tente de me remémorer si j'ai déjà vécu cette scène ou si c'est une pure invention de mon esprit. » - « Je tente de faire appel à mes souvenirs pour retrouver cette scène qui m'est familière, mais en vain. »

De la même manière que l'on distingue le « rêve rêvé » du « rêve narré », la phénoménologie du « déjà-vu » invite à distinguer l'éprouvé subjectif de l'expérience de sa mise en mot. Dire le « déjà-vu » et, qui plus est sur le mode de la conviction, modifie alors

considérablement l'expérience liée au « déjà-vu » : le sujet passe d'un vécu de doute à celui d'une certitude. Mais à la différence du rêve, qui se déroule sur une autre scène, le fait par exemple que le « déjà-vu » se manifeste au cours de la vie diurne introduit une rupture dans le fonctionnement psychique, rendant le phénomène plus difficile à circonscrire. L'impression inquiétante « de devenir dingue », de « débloquer » ou « d'être en train de rêver », s'apparenterait en ce sens davantage à un vécu de dépersonnalisation ou à une expérience délirante marquée par un sentiment d'irréalité, qu'à une rêverie ou à un rêve éveillé.

Aussi, nous remarquons que dans le « déjà-vu » s'opposent sur un mode paradoxal un vécu de familiarité et d'étrangeté. Bien que cette impression se produise dans un contexte familier et connu, l'idée que se reproduise à l'identique un événement ou un fragment de sa vie passée confronte le sujet à un vacillement identitaire : tout se passe comme s'il « reconnaissait sans reconnaître » un fragment de sa propre histoire, comme s'il se sentait étranger à cette expérience pourtant familière. En d'autres termes, le sujet se trouve confronté au paradoxe suivant lequel, du point de vue de la logique secondaire, il ne peut vivre une situation en tout point identique à une situation passée, alors que du point de vue de la logique primaire, il a au contraire la conviction d'avoir déjà vu ou déjà vécu cette scène.

Cette situation instaure un conflit identitaire non seulement entre le dedans et le dehors ou entre le passé et le présent, mais plus fondamentalement entre le processus primaire dominé par un fonctionnement en identité de perception et le processus secondaire marqué par un fonctionnement en identité de pensée. S'opposent alors avec force un mode de fonctionnement psychique inconscient dominé par le registre perceptif / hallucinatoire, qui nourrit la conviction du « déjà-vu », à celui de la pensée consciente et réflexive qui tente de critiquer, de rationaliser en l'expliquant, cette impression troublante.

Ce paradoxe amène à penser le rapport au phénomène du « déjà-vu » en général suivant une logique du clivage : d'un côté le sujet reconnaît l'impossibilité d'une telle situation, et de l'autre, il continue à croire à une répétition à l'identique.

« J'ai l'impression de revivre une deuxième fois ce que j'ai déjà vécu tout en sachant que ce n'est pas arrivé. » - « Au fond, on sait qu'on n'a jamais vécu cette scène mais c'est une impression étrange. »

Par le clivage, le sujet peut ainsi faire l'économie d'un travail psychique tout en se protégeant de l'impact désorganisateur impliqué par le « déjà-vu ». Il peut aussi continuer à

croire en la reproduction d'un fragment de son histoire à l'identique et, dans certains cas, nourrir le fantasme de toute-puissance qui lui est associé. L'impression de « déjà-vu », en tant qu'elle est désignée comme telle par le sujet, relèverait en ce sens d'une illusion au sens winnicottien du terme.

Ce qui est frappant dans les réponses à cette question c'est que dans de nombreux cas, le sujet soutient, en prenant son entourage à témoin, qu'il a déjà vécu cette scène, avant que ce sentiment ne cède face à l'impossible remémoration et à l'émergence d'un affect d'inquiétante étrangeté. En effet, en qualifiant d'étrange, de bizarre ou de troublant ce type d'expérience, le sujet semble la plupart du temps « accepter », bien qu'avec un certain inconfort, le fait que quelque chose lui échappe. Il peut alors « tolérer » après coup ce trouble identitaire et commencer à lier cet état de désorganisation passagère⁵⁰⁹. Il peut se représenter qu'il ne se représente pas ou bien commencer, dans l'après-coup, à se représenter qu'il se représente ce qui lui est arrivé.

« La première réaction après ce sentiment est de se dire que c'était étrange. » - « Je me dis : tiens c'est bizarre. » - « Je vois la scène au ralenti et me dit que cela me dit quelque chose. »

Dans la continuité de ce processus, une des réactions typiques que l'on a observée est d'intellectualiser ou de rationaliser en recherchant une explication ou une cause plus ou moins scientifique. La tentative d'explication du phénomène ou la recherche d'une cause scientifique soutient l'identité dans sa capacité à se réfléchir elle-même, elle permet de protéger la réflexivité intrapsychique vis-à-vis de ce qui lui échappe :

« Il m'est déjà arrivé, dans des situations où le sentiment de déjà-vu est très fort de me demander si c'est plausible ou pas, pour en arriver à me raisonner et de me dire que non, ce n'est effectivement pas possible de vivre deux fois la même chose... » - « J'essaie de m'expliquer ce phénomène, d'en trouver les causes, en me posant la question du pourquoi. » - « J'essaie de taire cette peur par un raisonnement logique : "C'est sûrement un endroit qui m'en rappelle un autre, j'ai sûrement déjà vécu une situation similaire (...), pour me rassurer je me dis aussi qu'un mélange

⁵⁰⁹ Suivant le modèle de l'auto-organisation, nous dirions que le bruit perturbateur du système a pu être utilisé dans une perspective organisatrice.

d'éléments communs avec une situation antérieure doit rentrer en jeu". » - « Je ne sais plus si j'ai réellement vu ou fait ce que je suis en train de revivre. Je me pose des questions, jusqu'à me dire que non c'est bien la première fois. » - « Tout réside dans une confusion dans la mémoire : c'est des souvenirs qui se mélangent. »

D'autres réponses, témoignant d'une incapacité à s'interroger sur l'origine de ce phénomène, expriment une forme de rationalisation défensive empreinte de déni, qui consiste à évacuer de façon radicale l'éprouvé lié au « déjà-vu » :

« La réaction immédiate, c'est de rationaliser, cela me rassure. J'essaie de rendre ce phénomène scientifique, je le raccroche à une raison biologique. » - « Je ne me suis jamais vraiment expliqué ce phénomène car c'est quelque chose de normal, vu que tout le monde a déjà eu cette impression au moins une fois et que ça revient souvent dans la vie courante. C'est quelque chose qui arrive et qui repart comme c'est venu. » - « Je me calme et me dis que c'est tout à fait normal car il y a une explication logique à tout ça. » - « Dans ces moments-là, je me sens troublé : "Est-ce que je débloque ou est-ce déjà arrivé ? Ou est-ce que je suis en train de rêver ?" Pour revenir à la raison très vite : "C'est un phénomène biologique !" »

Une autre réaction aussi banale que surprenante qui figure dans les réponses à la deuxième question est l'impression de pouvoir prédire le déroulement de la scène de « déjà-vu » :

« Si je suis avec quelqu'un, je lui dis en stoppant la conversation un instant : "Arrête, je savais que tu allais dire ça, j'ai déjà vécu ce moment". » - « J'ai le sentiment d'avoir déjà entendu ce qui allait se dire, de connaître à peu près ce qui allait se dérouler » - « Je le savais que ça se passerait comme ça. »

Nous remarquons également que l'impression de prédire se manifeste surtout dans les situations où le sujet se sent extérieur à scène :

« C'est comme si je me situais en dehors de la scène, que je regarde de l'extérieur. Je ressens une impression étrange de pouvoir prévenir l'avenir sur une courte durée ; c'est une impression agréable car cela peut rassurer de savoir déjà et très désagréable, c'est une impression floue. » - « Quand ça arrive, je suis d'abord surprise, ensuite je tente "d'aller plus vite que le déroulement de l'action" en me disant, quelques millièmes de secondes avant "il va se passer ça" ou "machin va dire". Quand cette impression se termine, que mes prédictions aient été bonnes ou mauvaises, je ressens le sentiment de ne pas avoir forcément été dans l'action. » - « A ce moment-là, je ressens un détachement, un recul par rapport à la situation et j'ai l'impression de savoir ce que la personne va dire ou faire, comme si je pouvais prévoir ce qui allait se passer, puis la vie reprend son cours. » - « Dans un premier temps, c'est relativement perturbant. Ensuite, j'ai tendance à tenter de prendre du recul par rapport à la scène qui est en train de se dérouler et à vouloir lister les événements qui viennent de se dérouler ou qui sont en train de se dérouler sous mes yeux. L'événement A, je l'ai déjà vu, le B aussi et la réponse de telle personne, je la pressentais. »

Si le phénomène de « déjà-vu » se rapporte subjectivement à un événement antérieur, il paraît logique que le sujet puisse avoir le sentiment de prédire le déroulement de la scène. Cependant, au vu des réponses, cette impression semble comme pour les autres réactions que nous avons mentionnées, recouvrir d'autres enjeux. L'hypothèse que nous pourrions formuler est que cette impression témoigne d'un bouleversement du rapport au temps, d'une mise à l'épreuve de la représentation suivant laquelle le cours des événements psychiques seraient vectorisé par l'axe passé / présent / futur : même situé dans le passé l'événement se produit également dans le présent, passé et présent risquent alors de se confondre et de provoquer une perte des repères temporels. Durant un laps de temps très court, le sujet semble vivre un moment hallucinatoire où se télescopent les différentes catégories de la temporalité.

Fréquemment associées à un sentiment d'extériorité vis-à-vis de la scène, certaines réponses laissent penser que le sujet, en proie à un trouble du rapport au temps, cherche ensuite à se resituer dans l'axe chronologique, à rétablir les repères temporels qui étayait jusqu'alors son identité. Prendre du recul, se retirer de la scène pour observer, en prédire le déroulement, constituent dans ce contexte autant de solutions pour se dégager du trouble et de la confusion induits par le « déjà-vu ».

Au-delà du rapport au temps, on peut aussi se demander si l'enjeu de cette réaction n'est pas de traiter le caractère étrange de ce phénomène par une sorte de renversement en son contraire. Ainsi, ce qui échappe et inquiète le sujet en premier lieu peut devenir secondairement, par l'intermédiaire de l'impression de pouvoir prédire, objet de maîtrise.

Question 4 : « Vous êtes-vous expliqué ce phénomène ? »

Les réponses à la quatrième question nous apprennent que, dans la majeure partie des cas, les étudiants ont cherché des explications à ce phénomène mais que, pour la plupart, ils ne sont pas parvenus à une explication satisfaisante. Pour un certain nombre de réponses, le mystère reste entier ou les explications fournies absurdes ; le sujet se pose des questions auquel il ne donne pas de réponses.

« Oui et non, je me suis déjà posé la question, mais toutes mes réponses sont absurdes, impossibles. » - « Je ne me suis pas expliquée ce phénomène et ne l'explique toujours pas. » - « Oui, sans savoir si l'explication est exacte, et vérifiée. » - « J'ai essayé de m'expliquer plusieurs fois ce phénomène mais aucune de mes explications n'a aboutie à une réponse qui me convienne. »

Face à l'inexplicable, d'autres sujets cherchent plutôt à trancher en rationalisant ou en répondant directement à la dernière question.

Question 5 : « Comment expliquez-vous ce phénomène ? »

A l'inverse des réponses à la quatrième question, le groupe d'étudiants semble beaucoup plus à l'aise pour fournir des explications générales, même si les réponses sont souvent approximatives et peu argumentées. On assiste alors à un changement radical de point de vue, du dedans vers le dehors ou du subjectif vers l'objectif. Ce regard objectivant à propos de l'impression de « déjà-vu » introduit une distance affective permettant de critiquer secondairement la croyance ou la conviction en un événement effectivement « déjà-vu » ou « déjà-vécu ». On peut penser que ces réponses traduisent une activité d'auto-théorisation

dont l'une des fonctions serait de fournir après coup une forme au caractère « informe » ou troublant du « déjà-vu ».

Au niveau du contenu, les réponses les plus fréquentes font état d'un lien étroit entre le « déjà-vu » et le rêve :

« Il y a des rêves dont on se souvient et d'autres pas. Ce phénomène appartiendrait aux rêves dont on ne se souvient pas. » - « J'expliquerais ce phénomène par la correspondance d'un souvenir ou d'un rêve face à la réalité qui se présente à nous sur le moment. » - « C'est peut être des scènes que l'on a rêvées. » - « Je pense que la source du phénomène se trouve dans notre vie rêvée. Chaque événement vécu comme un "déjà-vu" a été rêvé au préalable. »

Bien que ce lien soit classiquement établi dans la littérature⁵¹⁰, on peut se demander si le rattachement du « déjà-vu » au rêve, c'est-à-dire à une manifestation de la vie psychique inconsciente plus familière, ne permet pas au sujet de mieux tolérer la dimension énigmatique à l'œuvre. La référence au rêve aurait ici pour fonction de contenir, dans un espace plus enclin à le recevoir, le caractère troublant du « déjà-vu ». Cette théorie permet également de soutenir l'existence du « déjà-vu » comme événement « déjà-rêvé ». Enfin, cette explication permettrait de dépasser les termes du clivage « déjà-vu / jamais vu », grâce à l'établissement d'une correspondance entre une représentation-souvenir et une perception actuelle sur le modèle du trouvé / créé.

Pour d'autres sujets au contraire, le « déjà-vu » est réduit à une scorie ou un raté du fonctionnement du cerveau, à un problème cognitif ou encore un état de fatigue, autant de causes qui soutiennent les processus de rationalisation :

« Je pense que ce phénomène provient d'une tromperie, une erreur de notre cerveau » - « Je pense que ce phénomène se rattache au niveau cognitif. » - « Cette situation se produit lorsque l'on est fatigué. Le cerveau subit un dysfonctionnement, un "bug", c'est pour cela que l'on a l'impression d'avoir déjà vécu cette scène alors que non. » - « C'est biologique. Le cerveau "subit" un décalage entre le moment vécu et le passé ;

⁵¹⁰ N. BAUMEL (1999), *op. cit.*, voir aussi S. FERENCZI (1912), « Un cas de "déjà-vu" », in *Œuvres complètes* Tome 1, Paris, Payot, 1968, pp. 210-212.

j'avais lu quelque chose sur le sujet dont je ne me souviens plus la teneur, mais je rationalise en repensant à cet article... »

10.3 « Déjà-vu » et expériences du double :

Il nous faut à présent mettre en perspective le rapport existant entre le « déjà-vu », et en particulier son impact sur la réflexivité identitaire, avec la problématique du double. Pour reprendre l'hypothèse suivant laquelle le double surgit lorsque le sujet se trouve débordé dans ses capacités réflexives ou dans sa capacité à lier dialectiquement les termes des oppositions qui fondent l'identité, nous remarquons, à partir des réponses à ce questionnaire, la présence du double à plusieurs niveaux.

Plusieurs réponses révèlent chez un certain nombre de participants la tendance voire la nécessité ou l'obligation de partager ce vécu troublant avec autrui sur le modèle de la relation en double, en cherchant un écho dans leur entourage. Le sujet cherche-t-il à savoir si autrui vit la même expérience que lui ou, à défaut, s'il se reconnaît dans ce type de situation ? Témoin de la scène, l'objet, qui apparaît dans notre enquête la plupart du temps sous les traits d'une personne familière, semble ici investi comme un double narcissique, garant de la réflexivité psychique, à un moment où celle-ci se désorganise, ce qu'illustre particulièrement le sentiment de perte de contrôle et le brouillage des repères temporels. Par ailleurs, se dire à soi-même : « J'ai déjà vu cette scène », tout en prenant l'objet à témoin, ouvre un espace d'interlocution interne au sein duquel le sujet retrouve une capacité réflexive par étayage sur la fonction miroir de l'objet.

Mais le double apparaît également, dans certaines occurrences, au moment de la scène proprement dite, sous les traits du sujet lui-même, dans une sorte de dédoublement : le sujet se voit lui-même en train d'observer une scène ou en train de s'observer. Il éprouve alors un sentiment d'extériorité à l'égard de lui-même qui lui permet de rétablir une limite entre le dedans et le dehors mais également, à travers le sentiment de prédiction qui s'y rattache, entre les catégories de la temporalité « passé / présent / futur ».

L'impression ou la conviction de pouvoir prédire la suite de la scène introduit un autre aspect du double. Cette attitude qui s'accompagne chez le sujet d'un sentiment de maîtrise, de toute-puissance, évoque une forme d'illusion narcissique primaire à travers laquelle le sujet

peut investir l'objet comme lui-même. Tout se passe comme si les paroles d'autrui étaient conformes en tout point avec ce que le sujet pense :

« C'est surtout lorsque je parle avec une personne, je lui dis que j'ai l'impression d'avoir déjà vécu cette conversation et qu'elle me disait la même chose, de la même façon, avec les mêmes mots. » - « J'expliquerais ce phénomène par la correspondance d'un souvenir ou d'un rêve, face à la réalité qui se présente à nous. »

Face à ce trouble identitaire qui renvoie le sujet à sa propre altérité - ses souvenirs, son histoire, son passé - l'impression subjective de prédire les paroles de l'objet fait de celui-ci non plus un être différencié mais un double trouvé / créé du sujet, un double grâce auquel le sujet peut mettre fin à cet état de désorganisation passagère. Le sujet a alors l'illusion de se voir et de s'entendre en l'autre, l'illusion d'être comme l'autre ou d'être l'autre⁵¹¹. Cette brève incursion dans le narcissisme primaire, marquée par la rencontre d'une représentation et d'une hallucination, suffit alors au sujet pour reprendre possession de lui-même et rétablir, grâce à cette expérience « transitionnelle » en double, un fonctionnement psychique ordinaire.

Cette petite étude auprès d'un groupe d'étudiant nous amène à mieux comprendre l'impact du « déjà-vu » sur la réflexivité identitaire. Confronté à ce phénomène étrange, le sujet vit couramment un moment de confusion au sein duquel se mêle passé et présent, représentation et hallucination, espace du dedans et espace du dehors. L'exploration des réponses recueillies et en particulier des différentes réactions suscitées par cette expérience, nous ont amené à esquisser, comme pour l'exemple de Freud dans le train, certaines des étapes et processus permettant au sujet de « retrouver ses esprits », autrement dit de rétablir les oppositions inhérentes à une réflexivité identitaire subjectivante.

A la différence de l'exemple de Freud dans le train, où l'inquiétante étrangeté se manifeste d'abord par une mise à distance d'une partie de soi, dans le « déjà-vu » le sujet cherchera à reconnaître cette expérience comme faisant partie de lui-même et de son histoire avant de revoir son jugement⁵¹².

⁵¹¹ Comme dans l'illusion spéculaire (R. Zazzo), l'investissement d'un objet-double trouvé / créé permet au sujet de faire l'expérience d'être ce qu'il voit, Cf. *Infra*, chapitre 14.

⁵¹² A propos des sentiments d'étrangeté et de dépersonnalisation, Freud écrit : « On peut voir en quelque sorte leurs pendants positifs dans d'autres phénomènes, ceux qu'on appelle fausse reconnaissance, déjà vu, déjà raconté, illusions dans lesquelles nous voulons accepter quelque chose comme faisant partie de notre Moi, de la

Au-delà des procédures défensives qui soutiennent la capacité réflexive mise à l'épreuve par ce trouble identitaire transitoire (clivage, déni, retournement, rationalisation), le recours aux fonctions réflexives qu'assurent la remémoration, la capacité de s'entendre et de se voir, en appui sur des affects d'inquiétante étrangeté, apparaissent comme autant de solutions psychiques pour traiter ce vacillement de l'identité. De façon complémentaire, le double, en ce qu'il convoque l'autre dans sa dimension réflexive, est également fortement mobilisé, tantôt comme étayage narcissique, tantôt comme objet de partage, support d'une reprocessualisation transitionnelle de l'identité.

même façon que dans les sentiments d'étrangeté nous nous efforçons d'exclure quelque chose de nous-mêmes ». S. FREUD (1936), « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », in *Résultats, idées, problèmes*, Paris, P.U.F., p. 227.

Chapitre 11. Le double : écriture de soi et intimité partagée

11.1 Le journal d'Anne Frank :

L'écriture de Soi, telle qu'elle apparaît dans la littérature autobiographique, constitue une autre source féconde pour repérer et analyser les particularités de l'identité soumise à la nécessité d'un remaniement psychique interne. Le cas d'Anne Frank est exemplaire en ce qu'il met en perspective, dans un contexte d'insécurité redoublé par la promiscuité, les effets de la puberté sur la relation de soi à soi et les processus psychiques mis en œuvre pour y remédier. Le début du journal, notamment à travers la création du personnage de Kitty, nous semble particulièrement évoquer cette forme transitionnelle du double. Il témoigne notamment de la façon dont l'objet-double infantile s'actualise et se transforme au moment de l'adolescence.

« Le vendredi 12 juin, je me réveillai avant le coup de six heures, chose compréhensible puisque c'était le jour de mon anniversaire. (...).

La toute première surprise ce fut toi – en parlant de son journal -, un de mes plus beaux cadeaux probablement. »

Elle termine en s'adressant directement à son journal :

« Salut, journal, je te trouve merveilleux ! »

Quelques jours plus tard, elle poursuit :

« ...comme je présume que personne ne se souciera de ce cahier cartonné dignement intitulé Journal, je n'ai aucune intention de jamais le faire lire, à moins que je ne rencontre dans ma vie l'Ami ou l'Amie à qui le montrer. Me voilà arrivé au point de départ, à l'idée de commencer un Journal : je n'ai pas d'amie.

Afin d'être plus claire, je m'explique encore. Personne ne voudra croire qu'une fillette de treize ans se trouve seule au monde. D'ailleurs, ce n'est pas tout à fait vrai : j'ai des parents que j'aime beaucoup et une sœur de seize ans ; j'ai, tout compte fait, une trentaine de camarades parmi lesquels de soi-disant amies ; j'ai des admirateurs à la pelle qui me suivent du regard, (...) non il ne me manque rien apparemment, sauf l'Amie. Avec mes camarades, je ne puis que m'amuser, rien de plus. Je ne parviens jamais à parler avec eux d'autres choses que de banalités, même avec une de mes amies, car il nous est impossible de devenir plus intimes, c'est là le hic. Ce manque de confiance est peut-être mon défaut à moi. (...) C'est là la raison d'être de ce journal. Afin de mieux évoquer l'image que je me fais d'une amie longtemps attendue, je ne veux pas me limiter à de simples faits, comme le font tant d'autres, mais je désire que ce journal personnifie l'Amie. Et cette amie s'appellera Kitty.

Kitty ignore encore tout de moi. Il me faut donc raconter brièvement l'histoire de ma vie. »⁵¹³

A travers cette séquence introductive, Anne Frank s'explique sur les raisons qui la poussent à écrire son journal. En effet, malgré les multiples relations dont elle fait état, aucune personne ne trouve grâce à ses yeux. Tout un pan de sa subjectivité, et en particulier le registre de l'intimité, semble être en souffrance, impossible à partager, ce qui conduit Anne Frank à éprouver une grande solitude : « Je n'ai pas d'amie ». Solitude de l'adolescent face aux transformations pubertaires, solitude qui ne permet plus le recours narcissique aux objets internes intériorisés au cours de l'enfance. Au contraire, le travail de désengagement des liens aux objets oedipiens contraint l'auteur à trouver ailleurs, la personne ou l'amie à qui elle pourra se confier. Devant ce sentiment de solitude et de rupture d'avec le monde des objets, l'émergence d'un objet-double trouvé / créé va combler de façon transitoire l'insuffisance narcissique. Une fois identifié, cet objet-double relativement indifférencié prend forme, se personnifie pour devenir le lieu d'adresse de son intimité, son « interlocuteur transitionnel », selon l'expression de G. Lavallée.

Ainsi, la création du journal advient à la suite de tout un travail psychique sur son rapport à l'autre qui aboutit à la reconnaissance d'un manque fondamental, celui d'un objet-double évoquant une imago maternelle idéale et toute puissante, à même de tout connaître et de tout comprendre.

⁵¹³ A. FRANCK (1950), *Journal d' Anne Franck*, Paris, Calmann-Lévy, pp.17-20.

Le double apparaît ici comme une réédition des premières formes d'investissement de l'objet, marquée notamment par une forte idéalité : « Journal, je te trouve merveilleux ! » Telle une mère s'adressant à son bébé, cette parole originaire prend la valeur d'un acte de naissance, d'une nouvelle naissance à soi, qui trouve un écho dans l'expression de la béatitude du nouveau-né regardant / admirant sa mère.

En personnifiant son journal, Anne Frank ouvre un espace d'interlocution interne / externe, au sein duquel elle va pouvoir, au fur et à mesure de l'écriture de son journal, se saisir et se révéler progressivement dans et par la relation à elle-même ou plus exactement dans et par la relation à Kitty, objet-double imaginaire auquel elle s'adresse. Par ce procédé, la diariste trouve un moyen d'introduire un écart avec elle-même, condition d'émergence d'un dialogue entre soi et soi d'où surgiront de nouvelles représentations de soi.

Précisons que ce changement d'adresse intervient en réalité près de deux ans après le début de l'écriture du journal, au moment de sa réécriture sous la forme d'une correspondance adressée au personnage fictionnel de Kitty⁵¹⁴. Ce changement d'adresse effectué après coup, en transformant le cadre narratif, introduit un nouvel écart réflexif au sein du rapport à soi : « Kitty ignore encore tout de moi. Il me faut donc raconter brièvement l'histoire de ma vie. »

L'investissement originaire et idéal de l'objet - « journal, tu es merveilleux » - laisse place ici à l'investissement d'un objet-double transitionnel trouvé / créé en la personne de Kitty, qui apparaît dès lors comme l'interlocuteur transitionnel du moi, nouveau lieu de transformation du rapport à soi-même.

11.2 Double et virtuel :

Mis en perspective dans le journal par la capacité de se créer un double auquel l'auteur peut s'adresser comme s'il s'agissait d'un autre, ce « travail en double » (C. et S. Botella) résonne particulièrement avec l'utilisation parfois massive que font les adolescents d'aujourd'hui des nouvelles formes de communication à distance, des blogs ou des jeux vidéos en ligne. Si la révolution numérique a considérablement modifié les comportements en matière de communication, elle rencontre aussi un certain nombre de points communs avec le fonctionnement psychique des adolescents.

⁵¹⁴ J.-F. CHIANTARETTO (2005), *op. cit.* p.33.

Confronté à la discontinuité pubertaire et à la nécessité de se réorganiser autour du génital, l'adolescent trouvera dans les multiples usages qu'offrent les espaces virtuels matière à explorer les potentialités de la puberté. La reviviscence de l'œdipe et sa désormais potentielle réalisation mettent l'accent sur la symbolisation de la présence, qui prendra appui sur le registre perceptivo-moteur, sur l'acte et le passage par l'acte mais également sur la réalité virtuelle.

S. Missonnier et H. Lisandre définissent le monde de la réalité virtuelle comme « une construction mentale du sujet immergé physiquement dans des simulations sensorielles interactives produites par des artefacts technologiques qui leurent sa perception. »⁵¹⁵ Située entre dedans et dehors, illusion et hallucination, cette configuration spécifique « confère au monde virtuel un statut proche de l'expérience transitionnelle telle que D. W. Winnicott l'a décrite : une rencontre avec la réalité externe où le petit enfant éprouve le plaisir de créer un objet dont il a besoin dans l'illusion de cette capacité créatrice. »⁵¹⁶

Pour l'adolescent en quête de réflexivité identitaire, la réalité virtuelle peut se présenter comme un espace psychique complémentaire potentiellement transitionnel, qui suspend l'écart entre sujet et objet, entre le trouvé et le créé de soi jusqu'à créer l'illusion d'une maîtrise de l'altérité.

Du fait de ses caractéristiques malléables, le virtuel « permet à l'adolescent de rêver, d'anticiper les situations, de les expérimenter »⁵¹⁷. De ce point de vue, on peut dire que l'environnement virtuel constitue une réalité augmentée, au sens où il facilite l'accès à diverses formes de symbolisation et qu'il propose, dans son agencement même, un certain nombre de réponses congruentes aux enjeux psychiques de l'adolescent.

A travers les potentialités interactives infinies qu'il offre, la multiplicité des mondes possibles qu'il permet d'explorer, le virtuel constitue un support privilégié pour l'adolescent, contraint de réorganiser son rapport à autrui et à lui-même. Il peut, par exemple, de façon transitoire, jouer un rôle de médiation en accompagnant le sujet dans sa rencontre avec l'altérité, que ce soit celle du monde des objets ou la sienne propre. Ainsi, face à la rupture identitaire et à la perte narcissique qu'elle occasionne, l'adolescent puisera dans les espaces virtuels les moyens de se transformer tout en s'assurant d'une certaine continuité psychique.

⁵¹⁵ S. MISSONNIER, H. LISANDRE (2003), *Le virtuel, la présence de l'absent*, Paris, EDK.

⁵¹⁶ F. MARTY, S. MISSONNIER (2010/11), « Adolescence et monde virtuel », *Etudes*, t. 413, p. 474.

⁵¹⁷ *Ibid.* p. 475.

Si l'on s'en tient à l'outil d'internet, l'utilisation des *chats*, forums ou messageries instantanées type MSN, témoigne, comme a pu le montrer S. Tisseron⁵¹⁸, du besoin qu'a l'adolescent de se reconnaître à travers ses semblables, d'appivoiser par l'intermédiaire de l'autre ce qu'il perçoit en lui comme étranger ou encore de lui donner à voir ce qu'il ne peut voir de lui-même. Le partage intime, qui sous-tend les transformations du rapport à soi, sera notamment facilité par la distance physique et, dans certains cas, par l'anonymat. Par exemple, ne pas voir son interlocuteur facilitera l'expression de cette intimité au point parfois de prendre la forme de récits imaginaires. L'adolescent peut alors mettre en avant un aspect idéal de lui-même, faire l'expérience d'être un autre, voire s'inventer une identité sur le fond de cette « relation d'objet virtuelle » (S. Missonnier, 2007) en double.

Notons cependant que paradoxalement, la distance physique, la médiation d'internet ou encore l'anonymat, ne favorisent pas un lien différencié mais, au contraire, ce qu'on peut appeler une illusion narcissique de continuité avec son interlocuteur, condition d'un investissement en double trouvé / créé. Ce paradoxe renvoie à la notion d'« extimité » proposée par S. Tisseron (2001) en référence à l'intimité, et qu'il désigne comme le mouvement qui pousse le sujet à mettre en avant une partie de sa vie intime, autant physique que psychique.

Appliquée au registre des communications par internet, l'extimité consiste dans le désir de communiquer son monde intérieur à l'autre pour se l'approprier à partir des réactions suscitées chez son destinataire. Pour qu'une telle transaction ait lieu, il est nécessaire que l'interlocuteur auquel le sujet s'adresse partage un certain nombre de points communs, autrement dit qu'il soit constitué comme un double de soi.

L'usage des blogs ou certaines formes d'utilisation des réseaux sociaux type Facebook témoigne d'un mouvement analogue. Ce qui est présenté par l'auteur à travers les photos de ses amis ou de ses idoles, ou encore à travers des pensées, des commentaires, constitue à bien des égards l'équivalent d'un journal intime, à la différence près qu'il sera clairement destiné à être lu par un ou plus d'un autre, « ami » ou étranger (double virtuel de soi), lequel sera invité à réagir. Ces échanges renvoient à un mode de communication en miroir où l'enjeu principal, exacerbé au moment de l'adolescence, consiste à faire de son interlocuteur un miroir de ses propres émotions. En ce sens, ces nouveaux moyens de communications associent les registres du privé et du public, de l'intime et de l'extime, du narcissisme et de l'objectal,

⁵¹⁸ S. TISSERON (2004), « Le virtuel à l'adolescence », in *Adolescence*, 47, T. 22, Paris, L'Esprit du Temps.

autant d'oppositions que l'adolescent aura pour tâche d'harmoniser au cours de sa trajectoire identitaire.

Cette homomorphie de fonctionnement entre réalité psychique de l'adolescent et réalité virtuelle s'exprimera particulièrement à travers la figure de l'avatar, véritable double chargé de représenter l'adolescent au sein de l'espace virtuel. Pour Alessandro Coggerino, « l'avatar représente un "objet de frontière" qui se place entre l'envie de liberté et la sécurité offerte par la vie réelle »⁵¹⁹. Autrement dit, il réalise un fantasme de changement de peau⁵²⁰ et, par là même, fournit au sujet l'occasion de réorganiser ses limites psychiques et son rapport à soi à partir de cette expérience.

Plus ou moins pourvu de détails personnels, l'avatar est ce qui représente un sujet pour un autre, il se situe à l'interface du monde interne et du monde virtuel et assure le lien entre ces deux mondes. L'avatar peut se réduire à une simple indication, par exemple « en ligne » ou « absent » sur les messageries instantanées, correspondre à un profil plus détaillé, comme les informations d'un membre sur un site de rencontre mais également prendre une forme plus complexe, par exemple dans les jeux vidéo (S. Tisseron, 2009). Pour Serge Tisseron, dans les jeux vidéos en ligne d'exploration comme *Second life*, l'avatar est assimilé à un double ou à un compagnon imaginaire à partir duquel l'internaute peut expérimenter un certain nombre d'actions, comme se déplacer dans l'espace, faire des rencontres, etc. Ainsi, il peut se voir à travers lui en « vision subjective » ou de façon distanciée comme dans un rêve ou un fantasme. *Cette fonctionnalité permet d'adopter alternativement un point de vue du dedans et un point de vue du dehors, d'être à la fois agent et spectateur de ses propres actions : elle permet de combiner un rapport « subjectif » à soi avec un rapport à soi pris comme objet.* S. Tisseron souligne que la fascination pour les avatars tient surtout au fait qu'ils permettent « à leurs utilisateurs, pour la première fois dans l'histoire des relations de l'homme aux images, de devenir le spectateur de leurs propres actions. »⁵²¹

Pour autant l'avatar ne s'inscrit pas d'emblée dans un lien de continuité avec le joueur. M. Hajji et F. Tordo⁵²² notent qu'avant de devenir un double de soi ou un prolongement de soi, l'avatar est d'abord perçu comme un autre, à travers lequel le joueur peut partager et communiquer des émotions avec autrui. Cette première phase, qui s'appuie sur une relation

⁵¹⁹ A. COGERINO (2009), « La construction de l'avatar sur second life : un jeu de contraintes entre la réalité et la société virtuelle », in *Adolescence*, n°69, Paris, L'Esprit du Temps, p. 624.

⁵²⁰ S. TISSERON (2009), « L'ado et ses avatars », in *Adolescence*, n°69, Paris, L'Esprit du temps, p. 592.

⁵²¹ *Ibid.* p. 597.

⁵²² M. HAJJI, F. TORDO (2009), « Avatars et moi ! La fonction psychologique de la multiplicité des avatars dans les jeux vidéo », in *Adolescence*, n°69, Paris, L'Esprit du Temps, pp. 657-665.

d'empathie, correspond à un temps d'appropriation du monde virtuel et de familiarisation avec l'avatar : « C'est seulement lors de la deuxième phase, que l'on peut appeler identificatoire, que l'avatar devient véritablement prolongement de soi à tel point que celui-ci s'impose "comme une sorte de version technologique de l'image donnée dans le miroir" (S. Tisseron 2006, p. 22). »⁵²³

En ce sens, on peut dire que la création d'un avatar personnalisé introduit une boucle réflexive supplémentaire, qui mobilise l'organisation identitaire. Ainsi, l'avatar n'est pas un objet transitionnel comme les autres : non seulement il permet au sujet de se représenter les aspects de son fonctionnement psychique, mais à la différence d'un objet transitionnel classique, il permet potentiellement au sujet de se situer au sein de son monde interne, de « se représenter qu'il se représente », ce qui revient à s'approprier subjectivement sa capacité réflexive. En tant qu'analogon de la réalité subjective du sujet, le pouvoir de l'avatar est de « personnifier » les investissements psychiques du sujet, de leur donner forme et mouvement, tout en les rassemblant au sein d'une même figure. La création d'un avatar personnalisé et évolutif, « représentant de soi » mais aussi différent de soi, à la fois proche et distant de soi, autorise ainsi un jeu identitaire, un jeu entre soi et soi, et crée les conditions d'intégration de l'expérience d'une identité en mouvement, d'une identité en cours de transformation.

11.4 Transformations de l'objet-double :

Car c'est bien de la transformation de l'identité dont il est question, de sa nécessaire réorganisation au moment de la puberté, la fonction miroir des objets internes ne pouvant plus soutenir de la même manière et d'une façon satisfaisante le sujet dans son rapport à lui-même. Les enjeux spécifiques de l'adolescence l'obligent au contraire à reconsidérer l'objet dans ses qualités d'objet réflexif, autrement dit à (re)trouver un objet-double adéquat et compatible avec les logiques propres au travail psychique qui lui incombe : réorganisation de l'œdipe, remaniement des imagos parentales, travail de séparation et de désengagement des liens A. Braconnier, 2002). L'investissement d'un objet-double extérieur à la famille devient alors un support nécessaire pour qu'un tel travail psychique puisse s'accomplir. Le recours à un objet-double externe, en actualisant les premières formes de relations en double, permet d'assurer le

⁵²³ *Ibid.* p. 659.

maintien de l'équilibre entre les investissements narcissiques et objectaux et d'éviter ainsi le risque d'une désobjectalisation.

Ainsi, les objets réflexifs internes, intégrés au cours de l'histoire, se trouvent transférés et réélaborés dans et par la relation à l'objet-double. Suivant la formule de Freud, on peut dire que l'objet n'est pas perdu ni même remplacé, celui-ci est re-trouvé au dehors, ressaisi par l'objet-double élu par le sujet. Cette configuration répète les conditions historiques de l'avènement de l'objet et préfigure, au moment de la puberté, une nouvelle ère subjective. L'investissement de l'objet-double rencontre ici les premières formes constitutives de la subjectivité.

Pour reprendre les formulations de J. J. Baranes (2003), le double renvoie à la naissance du sujet et aux formes de symbolisations primaires qui organisent la subjectivité. Les traces mnésiques perceptives issues des premières expériences de différenciation d'avec l'objet primaire pourront potentiellement être reconvoquées ou réactivées, particulièrement à l'occasion de la puberté, au moment où le sujet éprouvera un changement dans son rapport à lui-même.

On peut dire que la qualité de l'objet-double et sa valeur transitionnelle dépendront pour une part de la qualité des liens précoces à l'origine de la constitution de l'objet-double, pour une autre de la qualité de l'objet-double actuel à réfléchir ou à figurer ce qui demeure chez le sujet en attente de sens. Ainsi, l'avatar ne saurait se limiter à une simple réédition de la relation homosexuelle primaire en double ou à une forme de régression jusqu'à un stade antérieur du double. Il est aussi un interlocuteur « transitionnel » du moi (G. Lavallée) et à ce titre répond, dans l'actuel, aux nouvelles préoccupations du sujet adolescent. L'investissement de cette modalité du double favorise les mouvements introjectifs et les remaniements de l'identité autour de nouvelles formes réflexives.

11.4 A propos de la correspondance Freud – Fliess : auto-analyse et relation en double

Parmi les dispositifs d'écriture qui mettent en scène la problématique de la réflexivité, les échanges épistolaires constituent un autre lieu de traitement privilégié des remaniements identitaires du sujet. La mise en perspective de l'adresse à un autre, absent mais néanmoins

convoqué psychiquement, favorisera particulièrement chez le scripteur, à la manière dont Anne Frank utilise le journal intime, l'émergence de processus réflexifs.

En effet, dans ce type de dispositif l'autre n'apparaît pas dans sa pleine extériorité mais davantage comme un « double virtuel » à partir duquel le sujet pourra transformer son rapport à lui-même grâce à ces échanges différés⁵²⁴. La correspondance entre Sigmund Freud et Wilhelm Fliess⁵²⁵, en ce qu'elle précède l'acte de naissance de la psychanalyse tout en participant d'une façon décisive, par le travail d'auto-analyse, à son établissement, est à cet égard particulièrement éloquente.

Comme nous l'avons déjà indiqué (Cf. *Supra*, chapitre 2), la psychanalyse est tout entière infiltrée par la question de la réflexivité. Née du besoin de la psyché de s'autoreprésenter ou de théoriser son propre fonctionnement psychique (R. Roussillon, 1995), la psychanalyse et, plus particulièrement au sein de celle-ci, la métapsychologie, s'organise et se réorganise au fil de son parcours à partir d'une réinterrogation permanente de ses propres fondements, ce dont témoigne par exemple le tournant théorique engagé à partir des années 20.

Pour le dire autrement avec G. Pragier et S. Faure-Pragier, le processus analytique en tant qu'il s'adresse au sujet de l'inconscient, se trouve particulièrement animé en son sein par un mouvement auto-organisateur propice à l'émergence du nouveau ; l'œuvre de Freud comprend un ensemble de formulations évoquant implicitement la métaphore scientifique de l'auto-organisation⁵²⁶.

Il ne surprendra personne que pour appliquer la théorie de l'auto-organisation à la pratique psychanalytique, ces auteurs aient choisi l'exemple de l'auto-analyse :

*« Dans son auto-analyse, non seulement Freud conçoit le modèle de l'inconscient mais, sujet et objet de l'analyse, il utilise pour lui-même les bienfaits de sa propre théorie émanant aussi de son propre inconscient. »*⁵²⁷

⁵²⁴ Pour S. Missonnier, le virtuel ne s'oppose pas au réel mais à « la mise en acte, l'actualisation » (S. MISSONNIER (2007), « Une relation d'objet virtuelle ? », in *Le Carnet Psy*, n° 120, Paris, Editions Cazaubon, p. 43.). Ainsi, le message adressé contient une dimension virtuelle qui sera actualisée (potentialisée) par la réponse effective de l'objet.

⁵²⁵ S. FREUD (1887-1904), *Lettres à Fliess*, Paris, P.U.F., 2006.

⁵²⁶ G. PRAGIER, S. FAURE-PRAGIER (2007), *Repenser la psychanalyse avec les sciences*, Paris, P.U.F., p. 170.

⁵²⁷ *Ibid.* p. 139.

En s'appuyant sur la théorie de l'auto-organisation (H. Atlan, 1979 ; 2011), les auteurs repèrent trois temps préalables à l'établissement du nouveau, correspondant dans le parcours de Freud à la découverte créatrice de l'auto-analyse par le moyen du rêve.

Le premier temps situe l'organisation psychique de Freud dans un rapport de dépendance intellectuelle à ses maîtres et à la pensée médicale et sociale de l'époque. Suivant la théorie de l'auto-organisation, ce premier temps correspond à la redondance et à la fiabilité du système, c'est-à-dire au maintien de la répétition des contraintes du système et à la résistance qui l'anime.

Le second se traduit par l'évolution du système « vers une crise à influence désorganisatrice sur de multiples plans : affectif, intellectuel, social. »⁵²⁸

Enfin, le troisième renvoie à la survenue aléatoire d'un bruit « désorganisateur », ici l'opération d'Emma Eksteïn, provoquant chez Freud l'émergence d'un nouvel espace de pensée à l'origine de la découverte de la psychanalyse : l'auto-analyse.

La correspondance Freud – Fliess, qui débute dès 1887 et se poursuivra pendant 17 années, permet de suivre pas à pas les étapes du processus auto-organisateur qui aboutira aux grandes découvertes de la psychanalyse. Elle révèle aussi, parallèlement à la naissance de la psychanalyse, une profonde transformation du « rapport à soi » de Freud, ce que nous allons voir maintenant.

Uni à lui par une « secrète sympathie biologique »⁵²⁹, Freud trouve en Fliess non seulement un interlocuteur privilégié à qui s'adresser mais surtout une « amitié nécessaire » au développement de sa pensée et de ses conceptions naissantes⁵³⁰. La correspondance est ainsi souvent utilisée par Freud comme un moyen de se laisser aller à partager ses intuitions et ses pensées, à formuler ses questionnements, à esquisser des modèles sans se limiter pour autant à un simple échange à visée scientifique. Cette relation déborde en effet largement la sphère intellectuelle, remplissant chez Freud un besoin d'aimer un autre semblable à lui-même, pour nourrir sa propre existence :

⁵²⁸ *Ibid.* p. 140.

⁵²⁹ Lettre 182, *Ibid.* p. 425.

⁵³⁰ F. ROBERT (2006), « Les domaines partagés », in S. FREUD (1887-1904), *Lettres à Fliess*, Paris, P.U.F., 2006, p. 13.

« ...je me réjouis une fois de plus d'avoir compris il y a 11 ans déjà qu'il était nécessaire de t'aimer pour accroître le contenu de ma propre existence. »⁵³¹

Dans son travail consacré à l'auto-analyse de Freud, Didier Anzieu⁵³² relève une série de points communs qui fondent la relation spéculaire que les deux hommes noueront ensemble :

« Freud se regarde en Fliess, son cadet de deux ans comme dans un miroir : même milieu de la petite bourgeoisie juive, même métier, même préoccupation de s'assurer, chacun dans sa spécialité, une clientèle et de faire vivre une jeune famille, même culture générale, même souci de fonder la psychologie sur la physiologie et la physiologie sur la physique et les mathématiques, même ambition d'accomplir une grande découverte. »⁵³³

Fort des éléments de similitudes qui caractérisent les deux hommes, Freud investira Fliess, en tout cas pendant les premières années de leur correspondance, comme un jumeau, un double idéalisé de lui-même⁵³⁴. Cette relation en double, alimentée par un transfert homosexuel, permet à Freud dans un premier temps de retrouver l'énergie créative dont il s'est senti privé pendant les années précédentes :

« ...je me réjouis beaucoup de vous revoir, de vous écouter parler de ce que vous faites, de rallumer auprès de vous mon énergie et ma scientificité presque éteintes.»⁵³⁵ (...)
« ...je suis plutôt content, heureux si vous voulez, bien que très isolé, scientifiquement engourdi, paresseux et résigné. En parlant avec vous et en constatant la bonne opinion que vous aviez de moi, j'ai même fini par m'estimer quelque peu moi-même, et l'image de l'énergie convaincante que vous offriez n'a pas été sans m'impressionner. »⁵³⁶

Cette nouvelle amitié, qui intervient peu de temps après la rupture avec Breuer, fournit à Freud, l'occasion de se dégager de l'isolement scientifique dans lequel il était plongé. La

⁵³¹ Lettre 175, *Ibid.* p. 412.

⁵³² D. ANZIEU (1975), *L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, tome 1, Paris, P.U.F.

⁵³³ *Ibid.* p. 158.

⁵³⁴ *Ibid.* p. 163.

⁵³⁵ Lettre 6, *Ibid.* p. 40.

⁵³⁶ Lettre 7, pp. *Ibid.* 40-41.

sexualité qui avait été la cause de leur discorde devient au contraire avec Fliess le fond commun qui alimentera les échanges qu'ils auront par la suite.

L'intensité de leur relation amicale, qui succède à ce que l'on peut qualifier, à travers l'épisode de la rupture, de « bruit désorganisateur », favorise chez Freud l'émergence d'une illusion narcissique primaire propice à une réorganisation de son identité : l'intérêt de Fliess pour les travaux de Freud permet en effet à ce dernier de réinvestir une capacité réflexive jusqu'alors appauvrie par l'absence d'un interlocuteur privilégié.

En incluant Fliess au sein de son propre espace réflexif, Freud peut désormais s'adresser à lui-même en même temps qu'à un autre lui-même, transformer son rapport à soi à partir du modèle idéal qu'incarne son interlocuteur, utiliser ce lien privilégié à des fins de créativité psychique et scientifique.

Tel l'interlocuteur transitionnel évoqué au début de ce travail (G. Lavallée), Fliess devient l'objet à partir duquel Freud peut à nouveau dialoguer avec lui-même, tout en satisfaisant à ce moment-là, son besoin d'être aimé. Cette situation instaure chez Freud une nouvelle ère subjective marquée par une relibidinalisation de son espace réflexif interne. Elle permet l'avènement d'un nouvel espace de pensée, d'une nouvelle scène psychique au sein de laquelle il peut trouver à se « produire » lui-même, subjectivement face à ce qu'il désignera plus tard (1901), au moment où leur amitié commence à s'obscurcir, comme « l'unique public », celui pour qui il écrit.

« Cela m'a peiné de perdre mon "unique public" (...). Pour qui donc vais-je pouvoir écrire ? Si à partir du moment où une de mes interprétations te met mal à l'aise, tu es prêt à soutenir que le "liseur de pensée" ne devine rien chez l'autre, mais ne fait que projeter ses propres pensées, tu n'es vraiment plus du tout mon public, tu considères forcément, tout comme les autres, que ma méthode de travail dans son ensemble est sans valeur. »⁵³⁷

Cependant, l'idéal narcissique qu'incarne Fliess aux yeux de Freud n'empêche pas ici l'émergence d'un processus créateur mais semble au contraire l'étayer. S'interrogeant sur le processus créateur à l'œuvre dans ce type de relation amicale, Didier Anzieu écrit :

⁵³⁷ Lettre 271, *Ibid.* p. 568.

« ...l'essentiel réside dans quelque chose de difficile à définir, faute d'un concept adéquat, mais qu'on peut décrire comme l'immédiateté de compréhension du partenaire face aux représentations mentales que le créateur en puissance tire de son propre fond et essaie de lui communiquer. Avec lui, avec lui seul, ce dernier n'a pas, comme devant sa feuille blanche ou comme avec le reste de ses contemporains, à se battre pour s'exprimer et se faire comprendre. Cet ami entre d'emblée dans les particularités idiosyncrasiques de l'organisation de ses sensations, de ses images, de ses affects ; tantôt il y retrouve lui-même son propre vécu, tantôt, et c'est là le plus précieux pour son interlocuteur, il est interpellé dans une zone de son être dont il n'était pas conscient, où il résonne activement, intensément, favorablement aux propos du génie créateur et à partir de laquelle il renvoie en retour à celui-ci un écho amplifié et enrichissant de la voix intérieure qui lui murmurait, maladroitement encore, incertaine et balbutiante, les prémices de quelque découverte. L'ami privilégié incarne pour le créateur le pôle de la moindre résistance et le feed-back régulateur qui lui revient de cet ami atténué chez le créateur cette résistance interne que tout projet de créer porte à son maximum. »⁵³⁸

Cette circularité du lien réflexif, qui passe par l'appareil « transformateur » de l'objet investi comme double, rencontre de façon cruciale l'hypothèse du double transitionnel. Grâce à la suspension des limites sujet / objet, la création ou la découverte qui en découle apparaît ici comme une création ou une découverte transitionnelle de soi à travers l'autre.

D'ailleurs, plus qu'aux notions de « résonance fantasmatique » ou d' « identification projective », l'auteur réfère ce processus à forte valeur intersubjective au phénomène transitionnel :

« Le créateur se sent directement compris par son ami comme le nourrisson l'est intuitivement par sa mère (...), il constitue son partenaire en intermédiaire et en truchement entre cette réalité et lui-même, en même temps qu'il s'assure d'un va-et-vient de la toute puissance fantasmatique dans une sorte de commutativité narcissique. »⁵³⁹

⁵³⁸ D. ANZIEU (1975), *op. cit.* pp. 161-162.

⁵³⁹ *Ibid.* p. 162.

Pour Anzieu, la résonance fantasmatique bat son plein en 1895. Les deux hommes s'intéressent en effet au mystère de la sexualité chacun à leur manière. Fliess l'abordera par le nez et les cycles biologiques, tandis que Freud l'abordera sous un autre angle, celui de l'affect, du refoulement et des ratés de la décharge d'énergie psychique.

Certes, Fliess apparaît comme un double incontestable de Freud, un double investi comme même, « deux têtes et deux corps pensant et souffrant de concert »⁵⁴⁰, mais il apparaît aussi comme autre, un autre à forte valeur narcissique, un autre inscrit dans un rapport de complémentarité mais un autre qui apparaît aussi à partir de ce qu'il n'est pas, pourvu d'autres qualités et détenteur d'un autre savoir. Pour Freud, Fliess fait en effet figure d'expert, de « sujet supposé savoir » sur le sexuel (F. Robert), il est le socle à partir duquel il pourra asseoir ses propres théories.⁵⁴¹

Considérant Fliess comme l' « unique autre, l'alter »⁵⁴², François Robert, dans l'édition complète parue en 2006, note combien cette formulation « livre peut-être la clé de leur relation, de ce qui les unit et les sépare tout à la fois. »⁵⁴³ Après avoir nourri la volonté de créer une œuvre commune, de fusionner ses travaux avec ceux de Fliess, Freud finira par délimiter les domaines de chacun :

*« Tu as affaire à la clarté et non à l'obscurité, au soleil et non à l'inconscient. »*⁵⁴⁴

A partir de 1900, Freud peut commencer à analyser ce transfert amoureux en reconnaissant la part féminine de sa personnalité à l'origine d'une telle relation. Mais alors que cette amitié nécessaire s'était établie dans une sorte d'ouverture totale à l'autre pour accroître le contenu de sa propre existence, elle finira par se dénouer dans un mouvement de reprise de soi à soi de ce qui jusqu'alors était dévolu à l'autre :

« Depuis le cas Fliess, dans le dépassement duquel vous m'avez vu précisément occupé, ce besoin [d'une totale ouverture de ma personnalité] s'est éteint chez moi. Une partie

⁵⁴⁰ F. ROBERT (2006), *op. cit.* p. 14, en référence à la lettre 160 du 10 mars 1898 : « Ta léthargie m'éclaire maintenant sur l'état de santé qui était le mien dans le même temps. Notre protoplasme s'est frayé un chemin à travers le même nœud temporel. Comme ce serait beau si cette concordance dans nos affinités étaient ininterrompue... »

⁵⁴¹ Cf. Lettre 111, *Ibid.* p. 262.

⁵⁴² Lettre 42, *Ibid.* p. 97.

⁵⁴³ *Ibid.* p. 14.

⁵⁴⁴ Lettre 212, *Ibid.* p. 20.

de l'investissement homosexuel a été retirée et utilisée pour l'accroissement de mon moi propre. J'ai réussi là où le paranoïaque échoue. »⁵⁴⁵

⁵⁴⁵ Lettre de Freud à Ferenczi, cité par F. ROBERT, *Ibid.* p. 15.

Cinquième partie. Modélisation théorique

« Ubiquité de la catégorie du double... Aborder ce thème produit chez celui qui s'y essaye le sentiment qu'il atteint là à une catégorie fondamentale de l'être et de la pensée, et qu'en même temps elle ne peut que lui échapper. »

Jean José Baranes, *Les balafrés du divan*

Introduction / reproblématisation

Grâce à la diversité de nos terrains de recherche nous avons pu dégager, suivant des points de vue différents, plusieurs configurations psychiques mettant en scène le sujet confronté à un trouble identitaire ou à une limite à s'autoreprésenter.

L'exploration de la paradoxalité identitaire, des différentes composantes de la réflexivité, de la capacité à s'auto-représenter ou encore à rétablir une relation à soi à un moment où la continuité identitaire est mise à l'épreuve, a été l'occasion d'ouvrir, dans le sillage de nos hypothèses, un certain nombre de pistes quant aux processus impliqués dans la structuration de l'identité par le double.

Le constat que l'on peut établir à la lumière de ces observations, est que l'identité peut se présenter dans des registres extrêmement variés en fonction du niveau de différenciation subjective acquis et de la nature du lien engagé avec l'objet. Ce constat renvoie à l'idée tôt formulée dans ce travail suivant laquelle l'identité s'inscrit dans une logique processuelle de construction à la fois permanente et jamais acquise là où, au contraire, elle ne prend sens pour le sujet que dans une relative stabilité. Fragile et précaire, l'identité tire ainsi sa force de sa capacité à supporter les changements, à tolérer l'altérité et la non-identité à soi, à se transformer tout en s'assurant d'une continuité. C'est précisément ce va-et-vient, cette

alternance entre des moments d'identité à soi et de non-identité à soi qui sous-tend la capacité du sujet à se nourrir de la différence et, par là même, à développer sa subjectivité.

Ainsi, l'émergence du double se trouve particulièrement favorisée dans les situations de déséquilibre entre les registres du même et du différent, lorsque le sujet est en proie à l'inquiétante étrangeté ou encore envahi par des angoisses de dépersonnalisation ou de confusion identitaire.

Aborder l'identité dans sa dimension plurielle, à partir de ses différentes formes cliniques, de la problématique réflexive dans laquelle elle s'inscrit, nous interroge sur les étapes de sa construction, ce que nous avons commencé à envisager sous l'angle des modalités d'intériorisation de l'objet. Corrélativement, en tant que support de la construction identitaire, il apparaît également heuristique de se pencher sur la pluralité des manifestations du double mais aussi sur le sens qu'il revêt au sein de l'organisation psychique, ainsi que sur le lien dialectique qui l'unit à l'identité.

Dans cette dernière partie de notre travail essentiellement consacrée à la modélisation, notre but sera de poursuivre les pistes amorcées par l'élaboration du matériel clinique, avant de les « rassembler » au sein d'un cadre théorique cohérent.

Un premier objectif consistera à articuler de façon spécifique l'émergence du double avec les enjeux identitaires qu'il recèle. Par exemple, à quels enjeux de l'identité, à quel type d'organisation réflexive telle ou telle modalité du double fait-elle référence ? Quelles sont les conditions qui favorisent le recours ou l'utilisation de telle modalité du double ? A quel type d'organisation de la relation en double, ou à quels types de processus d'intériorisation de l'objet renvoie-t-elle ? Quels sont les affects engagés dans ce type de processus ? A quelle(s) modalité(s) défensive(s) est-il associé ? Ou encore, quelle est la nature de l'altérité en jeu ? Autant de questions susceptibles de cerner la conjoncture psychique, auxquelles renvoie le double dans ses différentes modalités.

Un second objectif répond à une exigence de synthèse, là où le caractère pluriel et universel du double peut générer au contraire dans la pensée une sorte de « babélisation » source de confusion, voire une banalisation de la notion.

Penser le double, son rapport à l'identité mais également sa mise en relation avec les autres concepts de la métapsychologie (J. J. Baranes), comme le narcissisme et l'identification primaire, nous amènera, à la lumière des résultats auxquels nous sommes parvenus, à repérer

les formes processuelles de l'intersubjectivité primaire qui permettent ou ne permettent pas l'établissement d'un double transitionnel.

Dans cette optique, nous envisagerons de façon articulée les différentes modalités d'investissement de l'objet en double qui mènent à l'intériorisation d'un double transitionnel, avec les différents registres de la réflexivité qui s'y rattachent, suivant une trajectoire identitaire et subjective en double, du sujet vers l'objet et inversement.

En appui sur ce modèle, nous étudierons ensuite les avatars de cette construction transitionnelle de l'identité à partir des manifestations cliniques et psychopathologiques du double. Témoin des vicissitudes de cette trajectoire, voire de points de rupture dans l'organisation de la réflexivité, nous regrouperons ces manifestations du double autour de deux grandes polarités. Cette « vue d'ensemble » permettra a contrario de repérer plus finement le registre transitionnel du double et la tâche psychique qui lui incombe au regard des autres modalités dites « non transitionnelles ».

Enfin, nous terminerons ce parcours en détaillant les principales fonctions du double transitionnel et en resituant son champ vis-à-vis de la problématique de la symbolisation, du tiers et de l'absent.

Chapitre 12. L'ombre du double

« *C'est mes nuits qui perdent mes jours* »

Guy de Maupassant, *Le Horla*

L'investigation de notre matériel clinique à partir de nos hypothèses nous a amené à considérer les particularités du processus identitaire lorsque celui-ci n'est plus en mesure d'assurer une continuité psychique, d'être garant de la réflexivité intra-psychique ou de soutenir l'appropriation subjective de l'expérience. En nous centrant sur des problématiques cliniques « identitaires » (l'agir, la survie, l'adolescence, le « déjà-vu », etc.) nous sommes parvenus à examiner les processus par lesquels le sujet tente de retrouver une identité, de colmater l'impact de la rupture sur l'organisation réflexive, de rétablir une limite entre le dedans et le dehors, grâce à la mise en place d'une relation en double ou à l'investissement d'une de ses figures externalisées, mais également de repérer les configurations pour lesquelles ce type de recours échoue ou s'avère simplement impossible.

Dit d'une autre manière, nos études de cas révèlent surtout la façon dont ces sujets souffrent de ne pas avoir suffisamment éprouvé historiquement les formes transitionnelles de la relation en double à l'origine d'une construction identitaire et subjective stable, c'est-à-dire structurée symboliquement. Cette perspective nous a permis *a contrario* d'amorcer, à la suite de nos observations, un certain nombre d'hypothèses théoriques sur la construction transitionnelle de l'identité par l'intermédiaire du double, hypothèses que nous formaliserons au cours des prochains chapitres. Cette exploration « en creux » de nos hypothèses de recherche, loin de nous détourner de nos objectifs, nous conduit à présent à en approfondir et à en ressaisir le sens, suivant une logique qui permet d'en appréhender la cohérence d'ensemble. Par conséquent, en miroir du « double transitionnel », nous chercherons dans ce chapitre et avant d'en proposer une modélisation, à rassembler les réflexions autour de cet autre versant de notre problématique que constituent les formes du double révélatrices d'une

réflexivité identitaire en souffrance ou en impasse, ce que nous avons précédemment désigné sous le terme de « double négatif ».

12.1 Impact de la rupture sur l'organisation réflexive :

La mise à l'épreuve de l'organisation réflexive provoque des réactions diverses selon le niveau de la réflexivité atteint et la nature des défenses mises en œuvre pour pallier cette faillite de l'identité.

Dans la situation clinique d'*Olivia*, la perte du lien réflexif à soi se manifeste par une « impression de blanc », de ne plus avoir de prénom, puis par le sentiment d'être en train de se réanimer. Ce processus évoque les deux temps de l'hallucination négative, le premier correspondant à l'effacement de la perception de l'objet et le second résultant de la formation d'un espace vacant, susceptible d'accueillir une représentation de soi suffisamment dépouillée des effets négatifs de la présence de l'objet en soi. Cette forme d'hallucination négative, qui porte sur les traces de la relation à l'objet primaire, permettrait au sujet de s'affranchir provisoirement du poids de son histoire pour se réanimer autrement, à partir des caractéristiques de l'environnement actuel. Cela signifie que, face au rejet corporel primaire de l'objet, le sujet ne peut s'organiser au sein d'une relation en double que sur un mode négatif, en s'attribuant à lui-même la réponse que l'objet lui impose : l'investissement en double se retourne contre le sujet et menace par conséquent de l'aliéner.

En effet, une fois intériorisée, cette modalité du lien à l'objet s'oppose à la constitution de l'identité en « rejetant du dedans » le sujet, en « l'expulsant » hors de lui-même comme le suggèrent les conduites de fuite (les fugues, les voyages) ou encore d'une façon encore plus radicale, la volonté soudaine de se défenestrer. L'objet interne ne peut alors s'effacer - sous la forme d'une structure encadrante interne - pour laisser advenir un rapport à soi suffisamment médiatisé par la représentation interne de l'objet, c'est à dire suffisamment dégagé de l'empreinte des particularités de l'objet (rejet, froideur affective, imprévisibilité).

Dans une moindre mesure, l'observation de *Clara* montre, à travers le recours à l'acte suicidaire et le discours qui l'accompagne ensuite, qu'elle ne peut véritablement exister qu'en s'abandonnant à elle-même, en cherchant à taire en elle les traces de l'objet incorporé. Agir permet dans ce contexte de se dégager d'un mouvement de passivation à l'origine d'un état de

détresse et donc de retrouver transitoirement une distance interne « supportable » avec l'objet. Suivant une logique mortifère, l'absence d'une réponse échoïsante de la part de l'objet signe la répétition du processus.

Dans le *Horla*, c'est en ne se voyant plus dans le miroir que le narrateur parvient provisoirement à rétablir une réflexivité minimale bien que paradoxale - il se voit en train de ne plus se voir -, ce que « matérialise » dans une forme de « transparence opaque », la figure du double invisible. L'impossibilité de recourir à un double transitionnel interne, simultanément même et différent de soi, ne lui permet pas de réorganiser son espace réflexif interne et d'assurer la survie de son identité.

On retrouve un procédé analogue chez *Evan* lorsqu'il se voit lui-même ou un membre de sa famille en train d'être guillotiné. Cette figuration chargée de terreur, qui évoque pour nous une forme détransitionnée de la scène primitive, rend compte autrement de ce vécu paradoxal où le sujet ne peut exister qu'en étant « coupé / coupable »⁵⁴⁶.

Dans ces situations, le sujet ne peut survivre qu'à condition d'expulser hors de lui cette part de lui-même qu'il ne peut continuer de reconnaître. Pour R. Roussillon, cette solution extrême permet de formuler le paradoxe central de l'identité ainsi produite :

*« Pour continuer à se sentir être, le sujet a dû se retirer de lui-même et de son expérience vitale. Une partie essentielle de l'expérience est ainsi rendue étrangère à soi-même ; c'est ce qui définit l'état d'aliénation de l'identité ou d'une partie de celle-ci. »*⁵⁴⁷

Ce qui signifie que par le clivage, non seulement le sujet se coupe d'une partie de sa subjectivité mais il parvient également à instaurer une nouvelle forme de continuité identitaire sur fond de discontinuité, en repoussant l'expérience de terreur hors de sa subjectivité. En se retirant partiellement de lui-même, le sujet peut alors continuer à se sentir être et, potentiellement commencer à « se rassembler » à partir d'une nouvelle expérience de son identité, tout en se protégeant contre une menace d'aliénation.

⁵⁴⁶ Par analogie à la honte d'être, nous pourrions proposer la notion de culpabilité d'être comme une forme extrême de la culpabilité qui entrave le narcissisme primaire. Dans la culpabilité d'être, le sujet, à l'instar d'Evan, s'identifierait à l'origine du traumatisme dans une tentative d'appropriation.

⁵⁴⁷ R. ROUSSILLON (1999), *Agonie, Clivage et Symbolisation*, Paris, P.U.F., p. 141.

Dans ce type de configuration, l'identité ne peut se composer à nouveau qu'en se clivant de l'histoire qui la détermine, elle ne peut exister psychiquement autrement qu'en s'affranchissant du poids aliénant des objets internes. Ainsi, la continuité psychique s'acquiert au prix d'une amputation du moi. Comme le dit A. Ferrant à propos de l'expérience de survie, la réorganisation du sujet peut se faire ici « à partir d'une définition de soi-même comme rien, comme non personne au sens strict (Cf. *Supra* le cas *Olivia* : « j'ai plus de prénom... »). Cette forme d'effacement de soi [serait] une condition nécessaire de survie. »⁵⁴⁸ Ce retour au point zéro, sorte d'hallucination négative du sujet par lui-même, lieu d'absence ou encore point d'étrangeté du sujet (A. Ferrant, 1998), signerait le retour dans l'actuel des conditions originaires d'émergence du sujet.

Au-delà de la défaillance du miroir psychique interne à réfléchir la part d'altérité actualisée par l'expérience de rupture, ces situations révèlent une impossibilité de recourir à une forme transitionnelle ou étayante du double. Tout se passe au contraire comme si le sujet n'avait pas d'autres choix que de se retirer de son expérience ou de s'absenter à lui-même, en mobilisant des défenses psychiques radicales comme le clivage, l'hallucination négative ou le recours à l'agir. Suivant ce point de vue, le clivage peut être pensé comme le recours ultime de la subjectivité pour pallier l'absence ou la perte d'un lien en double mais également, comme un moyen d'enrayer un mouvement réflexif mortifère et déssubjectivant. En portant spécifiquement sur les éléments d'auto-information du psychisme, le clivage s'établit ici dans un rapport d'opposition à la réflexivité, en constituant une solution psychique alternative au double.

Cependant, l'on doit préciser que ce type de solution extrême qui a pour but de protéger le sujet d'un état de détresse ou d'agonie primitive, ne fait pas complètement disparaître la capacité réflexive puisqu'il contraint l'identité à se réorganiser en appui sur d'autres processus. Ne pouvant se passer d'un lien réflexif à soi, le sujet cherchera d'autres voies pour continuer à s'éprouver lui-même et continuer de se sentir exister psychiquement. Nous ne sommes plus ici dans une conjoncture psychique organisée autour d'une modalité réflexive subjectivante, qui « médiatise » par la représentation du double le rapport à soi sur le modèle du rapport à l'objet, mais dans un mode de fonctionnement primaire dominé par le champ perceptif / hallucinatoire. L'auto-perception ou l'auto-sensorialité prime alors sur l'autoreprésentation en empêchant celle-ci d'advenir, de même que le double tendra à s'exprimer sur un mode animique et sous une forme agie.

⁵⁴⁸ A. FERRANT (1997), « Situations extrêmes et logiques de survie », Actes du colloque Lyon-Bron, ORSPERE.

Bien qu'engagé dans la lutte pour retrouver une continuité réflexive, l'affect ne peut dans ces conditions conserver sa valeur signal organisatrice. La honte éprouvée, la honte d'être, la culpabilité primaire ou encore la terreur expriment suivant des formes différentes une réflexivité paradoxale où le sujet « manque à être » ou existe en n'étant pas. Dans un autre registre, l'inquiétante étrangeté sera, dans ce contexte, difficilement tolérable.

A l'extrême, cette modalité réflexive relève d'une logique de survie et témoigne d'une carence auto-érotique (C. et S. Botella, 2001) qui prive le sujet de la capacité à s'autoreprésenter, à partir de la triple capacité à se sentir, à se voir et à s'entendre. En lieu et place de l'auto-érotisme, on trouve alors d'autres formes réflexives comme l'auto-sensualité ou l'auto-sensorialité (M. Boubli), ou encore ce que C. Smajda et G. Szwec (1993) désignent sous le terme de « procédés auto-calmands ». Ajoutons que si ces modalités permettent, au moment où le sujet se trouve débordé dans ses capacités réflexives, de préserver défensivement une continuité d'être, elles comportent à terme le risque de détruire le lien à l'objet et d'enfermer le sujet dans un repli mortifère. Dans ces conditions, l'organisation réflexive peut se trouver menacée dans sa fonction de liaison entre le dedans et le dehors et devenir une instance dominée par la pulsion de mort.

12.2 Modalités d'intériorisation du double : précisions

On a vu comment la question du double et en particulier l'échec de la relation en double, permettent d'avancer dans la compréhension des troubles réflexifs du sujet. Ainsi, le double serait particulièrement à l'œuvre au moment où le sujet se trouve débordé dans sa capacité à se réfléchir lui-même « en double » face à son expérience. Dit d'une autre manière, le double, et c'est là son paradoxe, émerge lorsqu'il n'a pu se constituer comme toile de fond des événements psychiques (J. J. Baranes), lorsque le sujet n'a pu suffisamment rencontrer et intérioriser l'objet comme un double de soi (R. Roussillon). Cette conjoncture traduit un trouble de relation homosexuelle primaire en double, qui entrave l'intériorisation de l'objet-double sur le mode de l'introjection : ce qui n'a pu être « négativé » ou introjecté de la relation en double menace alors de faire retour en imposant au sujet un remaniement de son espace réflexif interne.

Ainsi l'on peut développer notre hypothèse complémentaire, selon laquelle *l'organisation de l'identité dépendrait de l'intériorisation d'un objet-double transitionnel*, en précisant la façon dont l'identité subjective s'organise à partir d'un processus d'introjection de l'objet investi comme double de soi.

Ce mode d'intériorisation rendrait possible l'établissement d'un espace réflexif interne suffisamment bon (articulé au principe de plaisir), au sein duquel le sujet se saisit lui-même et se révèle dans et par la relation à lui-même envisagé comme même et différent. C'est de ce rapport à l'objet-double transitionnel interne qu'émergeront les formes de l'autoreprésentation nécessaires à l'établissement d'une identité subjective.

En revanche, si les conditions de la relation homosexuelle en double n'ont pu être réunies, si celles-ci n'ont pu s'établir d'une façon suffisamment satisfaisante, si le sujet par conséquent n'a pu introjecter l'objet-double, on assiste alors à une perturbation de l'organisation réflexive. Ainsi, ce qui n'a pu être introjecté dans la relation à l'objet sous la forme d'un double transitionnel, risquera de faire retour sur un mode perceptif / hallucinatoire, notamment à travers la figuration d'un double. L'introjection du double cède ici la place à une intériorisation paradoxale de l'objet sur le mode de l'incorporation, l'objet conservant au-dedans un statut extérieur et étranger qui brouille la relation du sujet à l'objet et à lui-même. Comme en témoignent nos observations, à la différence de l'objet-double introjecté, l'objet-double incorporé constituerait une forme négative du double, qui témoigne de la manière dont le sujet n'a pas rencontré l'objet comme double simultanément même et différent de soi. L'objet non constitué comme double peut alors se comporter à l'égard du moi comme une force étrangère sans nom, à la façon dont le Horla, absente (incorpore) le narrateur en le vampirisant. Pour échapper au « double négatif » et destructeur de soi, le sujet peut avoir recours à un processus de décorporation pour figurer sur un mode perceptif / hallucinatoire ce qu'il ne peut lier dans l'intrapsychique et menace de l'absenter comme sujet.

Dans les situations où le sujet n'a pu s'inscrire historiquement dans une relation en double satisfaisante, lorsque l'objet n'a pu se laisser suffisamment utiliser comme un miroir psychique propice à la figuration et à l'intériorisation des processus réflexifs, le sujet cherchera à rétablir, chaque fois qu'il sera menacé dans sa continuité d'être, parfois par des moyens extrêmes (clivage, hallucination négative, recours à l'agir), une réflexivité identitaire.

12.3 L'altérité interne et l'ombre des objets : sur le double négatif

D'abord centrée sur les processus engagés dans le rétablissement d'une identité réflexive, l'étude de notre matériel clinique nous permet également de repérer les formes d'altérités qui façonnent en creux l'identité.

En effet, cette dernière peut apparaître sous différentes formes suivant le processus dans lequel s'inscrit le sujet. Si le travail de subjectivation met l'accent sur les modes de constitution de la subjectivité et de ses conditions de possibilité, celui-ci construit du même coup les formes d'altérité internes et externes qui encadrent la construction identitaire. Inversement, l'exploration des formes d'altérités qui sous-tendent l'identité subjective nous renseigne sur les processus organisateurs à l'œuvre au cœur de l'identité. L'identité n'est pas identique à elle-même avons-nous déjà évoqué, ce qui signifie qu'elle contient nécessairement une part d'elle-même qui lui échappe, un point de négativité autour duquel elle s'organise.

Dans les observations cliniques de *Clara* et d'*Olivia* ainsi que dans la nouvelle du *Horla*, l'impossibilité de recourir à un double, fût-il persécutoire, plonge le sujet dans un rapport de « transparence à soi » qui détransitionnalise l'identité. L'absence d'altérité identitaire ou plutôt sa non reconnaissance confond le sujet avec lui-même et désorganise le rapport à soi : l'identité devient identique à elle-même. Le sujet peut alors se trouver ébloui par les effets de l'hyperprésence de l'objet incorporé, « négativé » par la présence de l'autre en soi.

Ce rapport de transparence à soi, qui peut susciter des affects contre-transférentiels de fascination ou d'éblouissement induits par une apparente acuité introspective, renvoie en réalité à un point aveugle du sujet, à une opacité du rapport à soi génératrice d'angoisses catastrophiques ; l'absence de défenses efficaces et la recherche d'une solution radicale (dans les deux cas, le suicide) pour endiguer la menace de désobjectivation met à jour ici l'échec d'une « réflexivité identitaire subjectivante », garante d'une distance interne entre soi et soi, à l'origine d'une remise en « je(u) » de l'identité.

A travers ces exemples, on remarque combien l'élaboration du rapport à soi et à sa propre altérité s'appuie non seulement sur les capacités de symbolisation dont dispose le sujet mais également sur la qualité des défenses qui les accompagnent. C'est toute la question du rapport de la défense à la symbolisation qui est ici engagée. En effet, les conditions de l'élaboration psychique s'étayent sur les rapports qu'entretiennent les processus de

symbolisation avec les mécanismes de défense. Confronté à un débordement de ses capacités de mise en sens, le sujet se trouve inévitablement contraint de mobiliser certaines défenses, lesquelles affecteront en retour les modalités de transformation de l'expérience.

Comme a pu le montrer R. Roussillon (1995), l'activité de symbolisation n'est jamais complète, elle ne peut tout saisir de l'objet, elle suppose toujours un reste avec lequel elle se doit de composer. En transformant le rapport à la chose symbolisée, la symbolisation produit une perte du rapport premier à la chose, ce que R. Roussillon appelle le refoulement originaire : ce processus instaure une différence ou, si l'on préfère, un rapport de non-identité entre la chose symbolisée et la chose elle-même, il est constitutif de ce qu'on peut appeler une « altérité symbolique », une altérité produite par l'activité de symbolisation elle-même. On peut penser que c'est la prédominance de cette forme d'altérité spécifique issue du refoulement et du travail de symbolisation qui permettra l'établissement d'un miroir psychique interne différencié. A l'inverse, lorsque le processus de symbolisation est en panne ou lorsque celui-ci ne peut suffisamment s'accomplir, l'activité psychique pourra produire, en lieu et place d'une « altérité symbolique », d'autres formes d'altérité issues des défenses mises en œuvre pour préserver l'identité. En ce sens, le clivage, la projection ou le déni peuvent être envisagés comme les mécanismes de défense constitutifs d'une altérité identitaire ne permettant pas l'établissement d'un rapport à soi symbolique.

Un autre aspect de l'altérité identitaire peut être repéré à partir des modalités d'intériorisation de l'objet. On a vu que dans l'incorporation, l'objet ne peut être introjecté et donner lieu à un objet interne différencié. Au contraire l'objet se trouve, suivant cette modalité d'intériorisation, assimilé au niveau du moi dans « un rapport d'indifférenciation réciproque », faisant courir au sujet le risque d'une aliénation à l'objet. Dans l'incorporation, l'objet intériorisé, conserve une part importante de son altérité et de ses caractéristiques intrinsèques, ce qui a pour conséquence d'empêcher son intégration dans la trame du moi, et d'entraver la réflexivité identitaire.

La catégorie de l'altérité se présente ici mêlée à l'identité, ce qui fragilise du même coup la réflexivité de soi à soi. C'est le cas notamment de l'incorporation mélancolique de l'objet que Freud décrit dans « deuil et mélancolie » où l'identification à l'objet perdu fait tomber l'ombre de l'objet sur le moi.

Pour R. Roussillon, « l'ombre de l'objet tombe sur le moi » lorsque le miroir primitif de l'objet premier a été défaillant⁵⁴⁹, lorsque celui-ci n'a pu réfléchir d'une façon suffisamment adéquate les mouvements psychiques du sujet. Il s'agit alors d'une perte paradoxale, c'est-à-dire d'une perte fondamentale de ce qui n'a pas eu lieu, poursuit l'auteur en appui sur les formulations de Winnicott. Suivant cette perspective, « l'ombre de l'objet qui tombe sur le moi » peut être pensée comme un objet-double qui aurait perdu sa fonction réflexive subjectivante, un reflet négatif de soi, là où l'objet n'a pu refléter / restituer les mouvements psychiques du sujet. Elle surgit en lieu et place d'un reflet subjectivant, en absentant le sujet de son rapport à lui-même. Dans ce contexte, la production d'un double peut représenter l'effort du sujet pour traiter ou mettre à distance les aspects « étrangers » de l'objet enkystés dans le moi.

Par opposition, dans l'introjection, l'objet intériorisé contient l'empreinte des investissements du sujet, c'est-à-dire une forme « réfléchie » des éléments psychiques engagés dans la relation d'objet. Ceux-ci sont en effet restitués sous une forme réflexive permettant l'établissement d'un miroir psychique interne différencié. On peut dire que le miroir psychique est ce qui reste de l'objet lorsqu'il a été suffisamment introjecté, il incarne en quelque sorte la partie « inassimilable » de l'objet *nécessaire* pour que le sujet puisse se réfléchir lui-même.

Cette caractéristique de l'introjection contribue à doter le moi d'une fonction réflexive subjectivante et indépendante de l'objet. Ainsi donc, l'introjection rencontre dans son processus une forme de négativation nécessaire à l'intégration de l'objet dans la trame du moi, qui n'est pas sans rappeler le concept d'hallucination négative, défini par Green comme structure encadrante de la représentation (Cf. *Supra*). L'introjection permet donc au sujet d'effacer l'objet en tant qu'autre sujet et d'enrichir le moi des propriétés de l'objet.

En s'intégrant dans le moi, l'objet introjecté se « départicularise » pour devenir un objet « anonyme » (G. Lavallée), tout entier au service de la subjectivité.

S'il existe des formes d'altérité destructrices qui menacent d'aliéner le moi, comme lorsque l'ombre de l'objet tombe sur le moi, on peut reconnaître, à côté de ces formes radicales, des formes d'altérité relatives fondatrices et structurantes. C'est le cas des formes d'altérité traitées par les affects d'inquiétante étrangeté et qui pourront faire l'objet d'une

⁵⁴⁹ R. ROUSSILLON (2008), « La perte du potentiel. Perdre ce qui n'a eu lieu », in *Le Carnet Psy*, n°130, Paris, Editions Cazaubon, p. 35.

transitionnalisation par le double. Dit d'une autre manière, et pour reprendre notre hypothèse de travail, *le double, sous certaines conditions, est l'objet à partir duquel l'identité se transitionnalise, mais aussi l'objet à partir duquel les formes d'altérité qui sous-tendent l'identité se transitionnalisent.* Ainsi, l'identité et l'altérité ne s'inscrivent pas dans un rapport d'exclusion réciproque mais bien dans un rapport d'articulation dialectique. Ce rapport contribue à soutenir la topique interne par le maintien d'une différence entre le dedans et le dehors et, par voie de conséquence, le rapport du sujet à lui-même.

A partir des modalités d'intériorisation précédemment décrites, ces réflexions m'amènent à penser d'une façon spécifique les formes de l'altérité identitaire, dans un rapport étroit à l'objet et à sa fonction de miroir premier. Ainsi, l'on peut se demander par exemple ce que reflète l'objet, lorsque celui-ci n'a pu jouer son rôle de miroir premier des états internes du sujet ? Question déplacée d'une autre, à savoir, que reflète l'objet lorsqu'il ne reflète rien, par exemple lorsque celui-ci s'absente de la relation ou bien se présente au sujet sans prendre en compte ce besoin d'être reflété ?

S'il on admet que l'objet est d'emblée potentiellement conçu comme un double du sujet et / ou comme une continuité de ses états internes (double animique), alors l'objet peut ne refléter que sa propre altérité, soit sa part d'ombre. La rencontre avec l'altérité de l'objet, lorsque celle-ci ne peut être médiatisée dans et par la relation homosexuelle primaire en double, peut produire une rupture ou une faille dans le continuum narcissique primaire.

Dans ce type de conjoncture où l'objet réfléchit mal les états internes du sujet, le sujet peut selon R. Roussillon soit « se tordre » pour tenter de correspondre à l'image reflétée, soit retirer ses investissements de la relation en double. Dans ces situations extrêmes, on peut ajouter que l'objet dont la fonction réfléchissante est défailante, peut se trouver « déchu » de son rôle de double, destituée de sa fonction réflexive subjectivante.

Cette déchéance de l'objet-double, qui rompt l'illusion narcissique primaire d'un objet-double miroir de soi, témoigne d'une défense primaire destinée à préserver l'identité d'une confusion déssubjectivante. Ainsi, lorsque l'altérité de l'objet ne peut être médiatisée par la relation homosexuelle primaire en double, le sujet n'a d'autre possibilité que de se couper d'une partie de soi, en se retirant de la relation en double.

Par ce clivage, le sujet se constitue une altérité interne qui abritera non seulement les aspects étrangers de l'objet mais aussi l'ensemble des investissements du sujet qui n'auront pu être transformés et réfléchis « en double » par l'objet. C'est le sens que l'on peut donner, après R. Roussillon, à l'expression de Freud, « l'ombre de l'objet qui tombe sur le moi ».

Cette formule, au fond énigmatique, peut être comprise, au sein de l'organisation narcissique primaire, comme l'assimilation (incorporation) au moi des réponses inadéquates et potentiellement aliénantes de l'objet aux investissements du sujet en quête de réflexivité.

12.4 Métaphore de l'ombre dans la littérature fantastique :

Parmi les différentes formes du double explorées dans la littérature fantastique, le thème de l'ombre occupe une place centrale. S'illustrant particulièrement dans le romantisme allemand, ce motif du double évoque avec force le sens du *doppelgänger*, littéralement « celui qui marche à côté » et qui apparaît la plupart du temps comme un compagnon indésirable. Née du combat de l'homme contre ses démons intérieurs, l'ombre symbolise cette partie à la fois méconnue et indissociable de soi, exprimant d'une façon plus ou moins conflictuelle ce qui, du sujet, ne peut être assumé ou admis. En tant que double inversé ou reflet négatif du sujet, l'ombre figure sans doute, plus que tout autre motif du double, la part d'altérité sans laquelle l'identité ne pourrait se constituer. De la même manière qu'il n'y a pas d'ombre sans lumière, il n'y aurait pas d'identité sans altérité, pas de moi sans non-moi, etc. :

*« Le moi est activité, lumière, tendance à déterminer toute chose ; or le non-moi, présent en son sein, est plutôt passivité, ténèbres, aptitude primitive à être déterminée. »*⁵⁵⁰

Mais l'ombre est aussi à penser comme le produit de l'activité psychique et subjective, que l'on songe à la mélancolie et à l'ombre de l'objet qui tombe sur le moi, aux divers mécanismes de défenses, aux modalités d'intériorisation, ou encore à la symbolisation, dont une des caractéristiques est de toujours produire un reste avec lequel elle devra composer.

L'usage courant de la métaphore de l'ombre dans la littérature et dans l'art en général, nous renseigne par ailleurs sur la puissance évocatrice de cette figure, lorsqu'il s'agit par exemple de décrire le lien de l'homme vis-à-vis de ce qu'il lui échappe et qui l'aveugle tout à

⁵⁵⁰ M. VETO IN D. FOLSHEID (1993), *La Philosophie allemande*, P.U.F., p. 56, cité par J. GOIMARD (2003), *op. cit.* p. 235.

la fois, ce qu'illustre remarquablement « l'étrange histoire de Peter Schlemihl ou l'homme qui a perdu son ombre » de Chamisso⁵⁵¹.

Ecrit en 1814, ce conte rencontra dès sa publication un vif succès auprès d'un large public. Adoptant un ton léger, cette histoire met en scène sur un mode comique les errements d'un homme qui accepte de vendre son ombre à un petit homme gris en échange de la richesse. Devenu la risée des passants, notre héros met peu de temps à regretter son acte et demande à son conseiller nommé Bendel de retrouver au plus vite l'objet du marché. Revenant bredouille de sa mission, Bendel s'acquitte néanmoins d'une commission dont l'avait chargé un homme qu'il venait de rencontrer devant la porte. Peter Schlemihl comprend qu'il est question de l'homme en habit gris. Bendel l'informe que celui-ci va partir loin d'ici et qu'au terme d'une année il reviendra lui proposer un nouveau marché encore plus agréable. Ce qui fut dit fut fait et, un an plus tard, l'homme en gris vint trouver Schlemihl pour lui proposer d'échanger contre son âme l'ombre qu'il lui avait vendue. Refusant ce nouveau pacte avec le diable, le héros finit par accepter sa condition d'homme sans ombre et décida de se retirer du monde et de vivre à l'écart des hommes.

Dans la préface de l'édition française de 1938, Chamisso cite l'extrait d'un traité élémentaire de physique de Hauy à propos de l'ombre :

*« Un corps opaque ne peut jamais être éclairé qu'en partie par un corps lumineux, et l'espace privé de lumière, qui est situé du côté de la partie non éclairée, est ce qu'on appelle ombre. Ainsi l'ombre proprement dite représente un solide dont la forme dépend à la fois de celle du corps lumineux, de celle du corps opaque, et de la position de celui-ci à l'égard du corps lumineux. L'ombre, considérée sur un plan situé derrière le corps opaque qui la produit, n'est autre chose que la section de ce plan dans le solide qui représente l'ombre. »*⁵⁵²

Ainsi donc l'ombre et le solide qui la produit se représentent mutuellement l'un et l'autre grâce à la présence d'un corps lumineux. A défaut d'être reconnue comme une part essentielle et inestimable de soi, l'ombre « substantifiée » devient dans la nouvelle une chose monnayable, contribuant de façon considérable à l'appauvrissement de l'âme du héros. Sans

⁵⁵¹ A. V. CHAMISSO (1813), « L'étrange histoire de Peter Schlemihl ou l'homme qui a perdu son ombre », in A. RICHTER, *Histoires de Doubles*, Bruxelles, Editions Complexe, pp. 65-119.

⁵⁵² *Ibid.* p. 64.

ombre, Peter Schlemihl est donc condamné à errer comme un fantôme réclamant sa sépulture. Comme les fantômes, le héros a un corps transparent qui ne produit pas d'ombre. De fait, l'exposition à la lumière le confronte constamment à son propre manque que tout le monde voit.

Dans son anthologie du fantastique, Jacques Goimard souligne ce paradoxe : « L'absence d'ombre désigne Schlemihl aux regards alors que le seul personnage qui passe inaperçu, c'est l'homme en gris. » Citant Pierre Péju il ajoute : « Il n'existe que pour le regard de Shlemihl. »⁵⁵³ Si Schlemihl voit l'invisible, il ne peut en revanche se voir lui-même, de même qu'il ne peut s'affranchir du regard « éblouissant de l'objet » : alors qu'il est transparent à lui-même, l'absence d'ombre révèle, comme l'absence de reflet dans la nouvelle du *Horla*, l'opacité de son rapport à lui-même.

Dans son étude sur *Don Juan et le double* d'Otto Rank, Cléopâtre Athanassiou-Popesco écrit :

*« Le double qui ne quitte pas le moi ressemble ici à l'ombre qui double la forme de l'identité qu'elle représente sur son versant négatif. »*⁵⁵⁴

Ainsi, la métaphore de l'ombre met en scène le rapport à soi sur un mode négatif, elle figure en creux ce qui de l'identité ne peut être approprié par le sujet, elle est la trace de son absence. *Mais l'ombre révèle aussi l'impossibilité du sujet à filtrer suffisamment la lumière de l'objet, ce qui renvoie pour une part à l'incapacité de celui-ci de s'effacer en tant qu'autre sujet et, pour une autre, à une faillite des processus introjectifs : en lieu et place d'un miroir subjectivant, le sujet rencontre ici un miroir opaque incapable de renvoyer autre chose que l'ombre de l'objet*⁵⁵⁵ (Cf. la « transparence opaque » chez *Olivia* et le narrateur du *Horla*).

Dans un registre comparable, « L'ombre » d'Andersen⁵⁵⁶ rend compte de ce moment où l'ombre, devenue incontrôlable, prend possession du sujet lui-même.

⁵⁵³ J. GOIMARD (2003), *op. cit.* p. 239.

⁵⁵⁴ C. ATHANASSIOU-POPESCO (2006), *Représentation et miroir*, Paris, Edition Popesco, p. 117.

⁵⁵⁵ R. Zazzo indique qu'à la différence du reflet dans le miroir ou d'une photo, l'ombre ne comporte pas d'informations figurales. En revanche, elle apparaît au sujet sous une forme « vivante et présente (...), solidaire du corps dans ses mouvements. » R. ZAZZO (1993), *op. cit.* p. 130. Au plus près des manifestations de l'inconscient, l'ombre métaphorise cette part de soi ou de l'objet non reconnue mais néanmoins vivante et présente, son altérité.

⁵⁵⁶ H.C. ANDERSEN (1847), « L'Ombre », in A. RICHTER, *Histoires de Doubles*, Bruxelles, Editions complexe, pp. 153-163.

Un jeune savant, venu des pays nordiques, s'installa dans un pays chaud. Il souffrait tant de la chaleur qu'il ne se mettait à vivre que le soir. Même son ombre se recroquevillait et ne grandissait qu'à la nuit tombée. Un soir, le savant, fort curieux de la maison silencieuse d'en face où il avait aperçu une belle jeune fille, demanda à son ombre de regarder à l'intérieur et de lui rapporter ce qu'elle y avait vu. Plusieurs années passèrent et l'ombre revint visiter le savant de retour dans son pays. Elle lui raconta qu'elle avait découvert la Poésie dans l'étrange demeure et qu'elle avait observé tant et si bien le monde, qu'elle était devenue peu à peu un être de chair et de sang. L'ombre proposa au savant vieillissant et incompris de parcourir ensemble le monde à la condition qu'il accepte de devenir l'ombre de son ombre. Lorsqu'ils furent arrivés dans un pays inconnu, l'ombre devenue homme s'éprit de la fille du roi et l'épousa. De peur d'être démasquée et désireuse d'occuper pour toujours la place du savant, l'ombre parvint à convaincre sa femme de faire tuer le savant devenu ombre.

Si « L'étrange histoire de Peter Schmeihil » décrit le processus par lequel un sujet, alors soumis à une perte de son identité, se trouve contraint de se retirer de sa vie psychique et à se couper du monde, chez Andersen, l'ombre se comporte comme un parasite qui finit par usurper l'identité du savant : « L'ombre de l'objet tombe sur le moi » et prend la place du sujet lui-même. « Doublé » par son ombre, le savant ne peut continuer à exister qu'en devenant à son tour, comme dans la chanson de Jacques Brel, l'ombre de l'ombre de l'objet.

12.5 Clivage du moi et dédoublement : traitement de l'ombre de l'objet

On a vu comment le clivage du moi ou encore l'hallucination négative pouvaient s'inscrire comme des modalités de traitement extrêmes destinées à préserver, au prix d'une déchirure interne ou d'une absentification de soi, un noyau identitaire garant d'une réflexivité minimale. Il s'agit de solutions radicales, paradoxales, en ce sens qu'elles revêtent autant un caractère destructeur que protecteur.

Ces processus se situent assez clairement au-delà du principe de plaisir, dans une logique de survie identitaire et traduisent une situation extrême de la subjectivité. Ainsi donc, le sujet se coupe ou s'absente d'une partie de sa vie psychique au moment où celui-ci éprouve une menace d'engloutissement de sa subjectivité. Dans ces circonstances, le clivage du moi

fait partie de ces solutions psychiques permettant au sujet de se dégager de l'ombre de l'objet tombée sur le moi.

Lorsque l'ombre de l'objet tombe sur le moi, celui-ci ne peut plus en effet être en mesure de distinguer et de qualifier suffisamment ce qui, à l'intérieur de lui, relève de l'objet ou de lui-même. Au contraire, l'objet interne se présente au sujet sous une forme paradoxale, comme un double négatif et « négativant » de soi qui brouille les limites constitutives de l'identité. L'objet est alors perçu comme faisant partie de soi ou pourvu des attributs du moi, ce qui abolit toute distance critique vis-à-vis de ce qui se produit en soi. En ce sens, le clivage protège le sujet d'un lien réflexif désobjectivant à l'objet interne, lorsque celui-ci est assimilé de façon confusante au moi.

Le clivage produit alors une faille narcissique qui a pour effet d'appauvrir considérablement l'organisation réflexive identitaire. Les aspects clivés du moi restent néanmoins actifs et peuvent potentiellement être reconvoqués chaque fois qu'une nouvelle menace pèsera sur le moi, chaque fois que le sujet sera contraint de se penser lui-même dans son rapport à autrui.

L'investissement d'un objet-double externe ou d'une figure du double imaginaire peut constituer dans ce contexte une tentative pour le sujet de « réhabiliter » l'objet interne et, à travers lui, tout un pan de sa subjectivité « dé-réflexivé », c'est-à-dire coupé des capacités réfléchissantes de l'objet interne. Car si la levée du clivage menace une nouvelle fois la continuité identitaire, il est aussi l'occasion de mettre au dehors, via le recours à un objet-double, l'ombre de l'objet tombée sur le moi.

Suivant cette optique, le clivage du moi constitue une alternative radicale pour traiter les aspects étrangers de soi, mal réfléchis par l'objet, ce que nous reconnaissons comme l'ombre de l'objet tombée sur le moi. Ce mécanisme intervient lorsque le sujet ne parvient pas à se dédoubler, autrement dit lorsque l'objet réflexif interne ne peut réfléchir autre chose que son altérité ou ses particularités intrinsèques.

A l'inverse du clivage, dans le dédoublement le sujet conserve un lien réflexif à lui-même, ce qui lui permet de continuer à exister subjectivement, parfois sous une forme passive qui le cantonne dans une position de témoin muet et impuissant. Nombre de descriptions freudiennes insistent sur ce point. Par exemple, dans *Les études sur l'hystérie* (1895), Freud fait référence dans certaines situations extrêmes au fait qu'une partie du sujet peut restée tapie au fond du moi, en assistant de façon impuissante et dans un état d'indifférence apparente à sa propre désorganisation. Cette forme extrême du dédoublement au sein de laquelle le sujet

semble réduit à une « peau de chagrin », montre la dimension fondamentale du lien réflexif à soi ou à une partie méconnue de soi lorsque celle-ci ne peut plus être maintenue à l'abri d'un clivage.

La clinique d'*Olivia* témoigne du même processus : en proie à une menace de débordement de ses capacités réflexives, elle parvient à se dédoubler en se rattachant dans l'urgence à quelques « atomes » de réflexivité correspondant à la description étape par étape, telle une « spectatrice anonyme »⁵⁵⁷, de son monde interne face à sa propre désorganisation.

Suivant cette perspective, le dédoublement s'apparenterait davantage à un processus de sauvegarde narcissique, forme « d'assurance vie » contre le risque d'un vécu de perte d'identité. Jean Luc Graber écrit que « le dédoublement du moi (...) se produit en lieu et place de la division du sujet, dans l'évitement illusoire du manque et de la castration. »⁵⁵⁸

Dans ses modalités extrêmes, le dédoublement peut apparaître soit comme un antidote à l'action du clivage, soit dans certains cas comme un préalable qui « annonce » la mise en place d'un clivage, lorsqu'il échoue à maintenir un « fil réflexif » entre les deux parties dédoublées du sujet. Il constitue à ce titre une alternative au clivage, ce dernier étant caractérisé à l'opposé par une absence de réflexivité. Au contraire, le dédoublement est un processus qui suppose un lien réflexif minimal entre chacun des secteurs dédoublés de la vie psychique et subjective.

Pour autant, bien qu'il s'agisse de deux processus distincts, le clivage du moi et le dédoublement apparaissent, dans ce type de conjoncture extrême de la subjectivité, dans un registre de complémentarité susceptible de déboucher sur la création d'un double. Suivant ce point de vue, le dédoublement peut être considéré comme une des conditions intrapsychiques à la mise en place d'un objet-double interne ou externe, selon qu'il s'étaye sur l'objet réel ou bien sur une forme imaginaire susceptible d'en tenir lieu. Le dédoublement remplit une fonction auto-réflexive et accomplit ce qu'on peut désigner après R. Roussillon (1999), une forme de « liaison primaire non symbolique » des éléments pulsionnels qui sous-tendent l'identité subjective. Mieux, il aurait pour fonction d'assurer, parfois d'une façon très ténue, ce que nous avons proposé d'appeler une « liaison identitaire »⁵⁵⁹, qui consiste à lier et à séparer dialectiquement le dedans et le dehors et les autres formes d'oppositions (le moi et le

⁵⁵⁷ Selon une expression de Joyce Mc Dougall qui décrit des situations semblables.

⁵⁵⁸ J.-L. GRABER (1987), « Réflexions sur le double et l'identité spéculaire », in *L'enfant, la parole et le soin*, Paris, Erès, p. 114.

⁵⁵⁹ Par analogie à la notion de « liaison dedans-dehors » proposée par Guy Lavallée.

non-moi, le dedans et le dehors, l'étranger et le familier, etc.) qui garantissent le maintien de l'organisation réflexive.

12.6 Le dedans et le dehors :

La question du dedans et du dehors constitue un autre angle de vue pour aborder les rapports intimes qu'entretiennent l'identité et l'altérité.

L'investissement d'un double externe puis interne, intégré au sein de la réflexivité intrapsychique, produit une « liaison identitaire » dedans / dehors. Le dehors n'est pas à confondre ici avec l'altérité radicale mais plutôt à repérer comme le fruit d'un travail de transformation de soi, contemporain de la découverte de l'extériorité de l'objet et de sa reconnaissance subjective. Cet espace « hors-soi » n'est pas un espace hors de soi mais un espace « négativé » de soi destiné à contenir, parfois de façon réflexive, certains aspects méconnus de l'identité : une partie de la psyché infiltre l'environnement et le monde des objets en se retrouvant assigné au dehors, ce qui permet au sujet de s'y reconnaître et de s'y retrouver. Cette dernière remarque me conduit à penser le dedans et le dehors non pas uniquement dans un rapport d'opposition mais également, comme pour l'identité et l'altérité, dans une perspective transitionnelle.

Par exemple dans la nouvelle du *Horla*, le Horla reste contenu au dehors tant qu'il ne se confond pas avec le narrateur. Le dehors est alors investi « projectivement » comme un espace extérieur suffisamment délimité et garant d'une différenciation topique. En revanche dès que la figure du double persécutoire ne parvient plus à contenir l'altérité interne, les catégories du dedans et du dehors se détransitionnalisent. On assiste alors à un écrasement de la topique subjective, à une perte des limites entre le dedans et le dehors, et par voie de conséquence, à un trouble de la capacité à discriminer ce qui vient de soi de ce qui vient de l'autre. Sans altérité et sans lieu « externalisé de soi », l'identité ne peut continuer à se maintenir dans l'écart et la différence à elle-même : le dehors passe au-dedans et menace l'identité d'un état de confusion et d'aliénation.

Les travaux de M. Jeannerod et N. Georgieff sur l'agentivité, en appui sur la découverte des neurones miroirs (G. Rizzolatti), convergent avec nos observations. La mise en évidence d'un trouble de l'agentivité chez des patients schizophrènes, soit la capacité pour un sujet de

différencier un acte réalisé devant lui d'un acte qu'il produit ou qu'il représente lui-même, révélerait un trouble dans la différenciation d'un dedans et d'un dehors et, d'une façon spécifique, entre ce qui vient de soi et ce qui vient de l'autre. Dans ce type de problématique où l'identité est peu assurée, les catégories psychiques du dedans et du dehors auront du mal à se relier transitionnellement mais tendront au contraire à s'exclure réciproquement.

Chapitre 13. Genèse et constitution du double transitionnel : la trajectoire identitaire et subjective en double

« Chacun de nous est donc comme une tessère d'hospitalité, puisque nous avons été coupé comme des soles et que d'un nous sommes devenus deux ; aussi chacun cherche sa moitié. »

Platon, *Le banquet*

13.1 Introduction :

Dans la première partie de ce travail, nous avons montré qu'il existait une multiplicité de modalités du double, ainsi qu'une certaine disparité des approches théoriques qui en rendent compte, ce qui interroge le chercheur sur la cohérence métapsychologique d'une telle notion. « Penser le double » tel que peut le prescrire J. J. Baranes apparaît de ce point de vue comme une démarche heuristique pour dépasser, ou « transitionnaliser », les aspects antagonistes voire paradoxaux des différentes formes de double. Egalement, l'on peut se demander, par-delà ces différences, s'il s'agit chaque fois du même processus ou de la même catégorie de processus. Le double contient en effet le piège aussi bien clinique que théorique de toujours renvoyer à autre chose qu'à lui-même, d'échapper par essence à toute forme d'unification, qui rendrait caduque sa désignation.

Sa mise en articulation avec la problématique de l'identité comme de la réflexivité permet au contraire d'en étudier les contours, les formes sous-jacentes ainsi que sa trajectoire d'ensemble. Elle éclaire aussi « réflexivement » la problématique de l'identité, au point de considérer ces deux notions comme les deux faces complémentaires d'un même processus, ce

qu'illustre le concept de « double transitionnel ». En effet, ce registre spécifique du double témoigne tout autant qu'il soutient ce qu'on peut appeler un « suffisamment bon » fonctionnement de l'identité, marqué tout au long de son parcours par un travail de liaison dialectique des formes d'altérité qui la fonde.

Comme nous l'avons repéré dans notre partie clinique, l'exploration des figures du double révèle aussi une hétérogénéité, voire une disparité au niveau des fonctions psychiques qu'elles remplissent. *Tantôt exprimant un mouvement défensif / protecteur, tantôt un mouvement élaboratif, le double peut aussi bien se présenter sous une forme persécutoire que narcissique ou animique, et devenir potentiellement destructeur ou au contraire être garant d'une continuité identitaire.*

Sur un plan psychopathologique, le double n'est pas non plus réservé aux seules problématiques narcissiques et identitaires mais traverse, selon ses modalités, peu ou prou l'ensemble des organisations psychiques, du « normal » au pathologique. La psychogenèse n'échappe pas non plus à la règle : comme l'indique Freud, le double ne disparaît pas avec le narcissisme primaire mais perdure tout au long de la vie sous des formes différentes. Ces remarques convergent avec l'universalité bien connue du thème du double, qui connaît à travers les arts, la culture ou la religion, un mode d'expression et de traitement privilégié.

Tout ceci nous conduit à établir le constat suivant lequel *nul ne peut échapper au double, de la même manière que nul ne peut échapper à lui-même, ce qui inscrit le double au cœur même de l'identité humaine.* A travers ses différentes modalités, le double nous apparaît comme « l'objet-zone complémentaire » de l'activité psychique, pour reprendre un terme de Piéra Aulagnier, sans lequel le sujet ne pourrait exister et à travers lequel se mire la psyché ou, en tout cas, à travers lequel elle cherche à prendre forme. Nos études cliniques montrent en effet comment le double, *miroir de l'âme*, peut aussi être un miroir déformant, éventuellement un miroir négatif qui « opacifie » le rapport du sujet à lui-même, et, à l'extrême, un miroir qui ne reflète rien d'autre que l'échec historique d'un lien en double.

Suivant cette perspective, et pour éviter le risque d'une dilution conceptuelle, le double, bien que s'exprimant sous différents visages, gagne à être pensé non seulement à partir de ses manifestations mais, plus largement, à partir des logiques processuelles sous-jacentes qui animent l'identité. De la même manière que le double éclaire la problématique de l'identité en la figurant, en la matérialisant, inversement la référence à un processus identitaire permet de donner un sens à la problématique du double, de la rendre intelligible, en resituant ses enjeux au sein de l'organisation psychique.

13.2 Sur l'opposition fond / figure :

A plusieurs reprises au cours de notre travail nous avons hésité à trancher sur le statut psychique du double : s'agit-il d'une figure, révélatrice d'un trouble de l'identité ou plutôt d'un processus général du fonctionnement psychique se déclinant en différentes modalités ? On retrouve, sous un angle différent, les difficultés terminologiques du début de ce travail concernant l'identité tantôt considérée comme un état, tantôt comme un processus.

En effet, on a vu que le double pouvait se manifester de façon discrète, sous une forme processuelle et continue, et caractériser un mode de fonctionnement psychique (C. et S. Botella), à l'origine d'un certain type d'investissement de l'objet. Cette modalité exprime la tendance du psychisme à investir l'autre comme soi-même⁵⁶⁰, tendance à l'œuvre par exemple dans l'animisme premier, dans l'homosexualité primaire en double sous une forme transitionnelle qui sera reprise dans les processus identificatoires. A partir des formes intériorisées de la relation en double, nous repérons le même processus dans le rapport réflexif qu'entretient le sujet avec lui-même : le double y apparaît non pas comme figure mais sous une forme intégrée au processus identitaire.

Suivant cette perspective, le double appréhendé comme figure ne semble pas pouvoir être pensé indépendamment de ses processus sous-jacents et, en particulier de ceux qui se trouvent engagés dans l'élaboration d'une identité réflexive et subjectivante. A ce titre, l'émergence du double apparaît davantage *comme un effet du processus identitaire* lorsque celui-ci se fixe ou bien lorsqu'il ne peut, pour diverses raisons, lier efficacement les différents aspects de l'altérité qui le sous-tend. L'identité, et la fonction réflexive qui la caractérise, cherche alors un nouveau moyen de se stabiliser et /ou de se transformer par la modalité du double.

Cette approche, qui conjoint la notion de figure à celle de processus, nous éclaire sur les aléas de la construction de l'identité subjective sur le modèle du double : en révélant un trouble du rapport à soi, l'émergence du double traduirait une faillite des formes transitionnelles du double engagées dans la construction et le maintien d'une identité

⁵⁶⁰ Cf. Le « système du même » proposé par N. Georgieff (2007).

réflexive. On peut dire que la figure du double se détache d'un fond d'investissement en double, suivant le principe gestaltiste de la distinction fond / figure⁵⁶¹.

C'est le sens de la proposition de J. J. Baranes lorsqu'il écrit que le double est « la toile de fond de tout événement psychique » et, en même temps, l'« expression de sa défaillance » (...) « le décor (normalement silencieux) du théâtre psychique devient alors le scénario lui-même. »⁵⁶²

Cette formule permet d'appréhender les figures du double en général, et pas seulement celles qui s'inscrivent dans un registre psychopathologique, comme révélant à chaque fois une limite ou un défaut de la constitution du double comme « toile de fond » des événements psychiques : comme dans un tableau de Magritte, le fond se retourne en figure et révèle en creux l'incapacité du sujet à inscrire l'expérience psychique dans un rapport réflexif à lui-même.

Ce retournement fond / figure témoignerait de la manière dont le sujet à la fois échoue à traiter un événement psychique en même temps qu'il cherche, par l'intermédiaire d'une figure du double, à l'inscrire au sein de son identité. Inversement, l'investissement d'une figure transitionnelle du double amène à considérer un retournement « figure / fond », à partir duquel le sujet parvient à rétablir un lien réflexif subjectivant à lui-même. Par la voie transitionnelle, le double peut s'effacer comme figure et s'intégrer dans la trame réflexive. Ce double mouvement évoque le trajet de « la boucle contenant et subjectivante de la vision » de G. Lavallée, qui décrit successivement un mouvement projectif puis réintrojectif.

Ce modèle permet en outre de penser conjointement, dans une perspective intégrative, les aspects « actuels » du double, destinés à rétablir un fonctionnement réflexif interne, avec ses aspects historiques engagés dans l'établissement de l'organisation réflexive. Ainsi, suivant la logique de ce modèle, la quête du double peut être considérée comme la manifestation d'un trouble de la réflexivité identitaire, lui-même issu d'un trouble de la relation homosexuelle primaire en double. Autrement dit, ce qui n'a pu être figuré au-dedans et intégré sous la forme d'un miroir psychique, à partir des modalités de la relation en double, tendrait alors à faire retour du dehors à travers la recherche et l'investissement d'une figure du double.

Ceci nous conduit à considérer la figure du double sur son versant défensif, comme une figure regroupant les éléments de l'identité qui n'ont pu faire l'objet d'un partage suffisant

⁵⁶¹ Suivant ce principe organisateur de la perception, la figure se détache par sa forme signifiante d'un fond indistinct et moins structuré.

⁵⁶² J. J. BARANES (2003), *Les balafres du divan, Essai sur les symbolisations plurielles*, Paris, P.U.F., p. 225.

avec l'objet et qui, de fait, manque à se constituer sous la forme d'un miroir psychique interne. L'incapacité du miroir psychique à refléter les mouvements de l'identité aboutit ici à une mise à distance ou encore à une externalisation, par la figure du double, des éléments de l'identité en souffrance. Le double est alors investi pour contenir et figurer au dehors ou en tout cas à la périphérie du moi, les aspects non intégrés de l'identité.

Cette conception du double, organisée autour de l'opposition fond / figure, m'amène à modéliser le double suivant deux axes à la fois distincts mais dialectiquement liés ensemble. Le premier axe que nous allons maintenant détailler concerne l'histoire de la construction du double telle qu'elle se profile dans les toutes premières étapes du développement de la vie psychique, c'est-à-dire à partir des formes constitutives du narcissisme primaire jusqu'à leur intégration au sein du narcissisme secondaire. L'enjeu de cette modélisation théorique est de repérer les modalités du lien et les processus permettant l'établissement d'un double transitionnel, à l'origine de la création d'un fond psychique réflexif ou, pour le dire autrement, d'un miroir psychique interne.

Le deuxième axe, que nous étudierons dans un prochain chapitre, permet à l'inverse, par la voie du retournement, d'appréhender le double comme une modalité de traitement psychique visant à rétablir une réflexivité identitaire en souffrance (aspects défensifs du double) et, au-delà, à soutenir la création de nouvelles formes d'autoreprésentations (aspects élaboratifs du double).

13.3 « Psyché est double, n'en sait rien » : l'animisme premier en double

En deçà du double endo-psychique, C. et S. Botella décrivent un registre animique du double qui se distingue des formes proprement dites, comme le double auto-érotique ou le double narcissique matérialisé au dehors (Cf. *Supra*). Situé au plus près du pôle perceptif, le double animique constitue un mode de pensée primaire dominé par le perceptif et l'hallucinatoire, où perception et motricité sont confondues. Contrairement aux autres formes décrites, cette expression du double ignore l'altérité et incarne le miroir du monde dans lequel le sujet se reflète par projection. Ici, pas de différences entre soi et l'autre, fond et forme, ni

même entre le dedans et le dehors mais, à l'inverse, une relation de continuité soi / environnement.

C'est dire que suivant cette modalité du double, le sujet n'aurait pas encore à sa disposition un miroir psychique interne lui permettant de faire la différence entre ce qui vient de lui et ce qui vient de l'autre, fût-il investi comme un double de lui-même. De la même manière, lorsque le bébé regarde sa mère, dit Winnicott, c'est lui-même qu'il voit. A ce stade là il n'existerait pas encore de différence soi / autrui, ce qui signifie que le visage maternel n'est pas encore conçu subjectivement comme un « miroir » de soi, un miroir qui différencie les aspects de soi de ceux d'autrui. Il s'agit donc ici d'un double « indifférencié », un miroir « animique », « trouvé / créé », qui assure la continuité de l'identité en-deçà de la reconnaissance de toute altérité.

Selon C. et S. Botella, ce n'est que dans un deuxième temps, correspondant à l'établissement d'un double auto-érotique, que le sujet parvient à capter quelque chose de son monde indifférencié et à intérioriser son double animique. C'est l'intériorisation du double animique qui permet la transformation du miroir animique, en un miroir endo-psychique⁵⁶³.

L'hypothèse d'un double animique fondamental, présent dès le début de la vie sous une forme indifférenciée et en même temps méconnue du sujet, fournit un point de départ pour penser comment le sujet construit son rapport à l'environnement dans un lien en double, duquel il pourra progressivement émerger comme sujet différencié.

Dans ses notes de Londres, Freud indique: « Psyché est étendue, n'en sait rien »⁵⁶⁴. Nous pourrions tout aussi bien écrire à propos du double animique : « Psyché est double, n'en sait rien ». Suivant cette perspective, le double est un « déjà-là », une donnée de la vie psychique en même temps qu'un objet à construire, un objet pour se construire, un objet destiné à être trouvé / créé, un objet à partir duquel le sujet peut se trouver / créer lui-même : un double « virtuel ».

Le double animique apparaît alors, d'un point de vue génétique, comme la première forme de double, non encore reconnue subjectivement comme telle. Le double se confond ici avec l'investissement primaire de l'objet, à un moment où celui-ci n'est pas encore découvert comme miroir de soi. Pour paraphraser Lebovici (1960), nous dirions que l'objet est investi comme un double animique de soi, avant d'être découvert comme « un autre double de soi », simultanément même et différent.

⁵⁶³ C. BOTELLA, S. BOTELLA (2001), *op. cit.* p. 107.

⁵⁶⁴ S. FREUD (1938), « Résultats, idées, problèmes », in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, P.U.F., p. 288.

Ce mode d'investissement continu en double joue ainsi un rôle fondamental dans l'instauration d'une continuité psychique, en contribuant notamment à l'établissement d'une illusion narcissique primaire. Cependant, il peut aussi, au cours du développement, être mobilisé en dernier ressort chaque fois que le sujet se trouve dans l'impossibilité de recourir à un double endo-psychique, ou à une des figures du double. Ainsi convoqué, le double animique témoignerait d'un échec du processus identitaire à composer avec son altérité interne, en même temps qu'une tentative ultime de rétablir une continuité en s'affranchissant de toute altérité. A la différence de la voie progrédiente, cette voie régrédiente n'obéit pas au principe de plaisir et comporte, comme le soulignent C. et S. Botella (2001), le risque d'une continuité animique « perception / représentation » à l'origine d'un danger de non-représentation et de l'émergence d'affects de terreur.

Théoriquement, le double animique renvoie donc à une modalité de fonctionnement archaïque de la psyché⁵⁶⁵ qui consiste à « dupliquer » le sujet à l'extérieur de lui-même ou à lui permettre de se fondre dans le monde des objets. Le double animique et l'investissement psychique qui s'y rattache, rejoignent de ce point de vue les travaux des neurosciences sur les neurones miroirs : le double animique serait à la psyché ce que les neurones miroirs sont au cerveau ; ils renverraient à ce que N. Georgieff désigne par le « système du même », soit la tendance biologique et innée à fabriquer du même. Rappelons que suivant sa conception, le système du même est à comprendre comme une tendance mimétique permettant l'organisation « d'une représentation de l'autre identique au soi », grâce aux représentations partagées issues de la rencontre avec l'objet.

Néanmoins, l'existence d'un double animique fondamental à l'origine de la vie psychique nous interroge quant à la capacité ultérieure du sujet à discriminer puis à reconnaître ce qui vient de lui de ce qui vient d'autrui. Envisagé comme tel, le double animique peut présenter une difficulté théorique et déboucher sur une impasse, au même titre que le narcissisme primaire, lorsqu'il est conçu comme une donne première, fonctionnant dès le début de la vie, sur un mode autarcique.

En effet, si le double animique, qui ignore l'altérité, constitue une modalité fondamentale du fonctionnement psychique à l'état précoce, comment ce type d'investissement peut-il, au fil du développement, laisser la place à une authentique forme du double, c'est-à-dire empreinte d'altérité ?

⁵⁶⁵ Nous utilisons le terme d'archaïque dans le sens que Green lui donne, à savoir un état d'indifférenciation pulsion / moi / objet.

Rappelons-le, pour C. et S. Botella, « la sortie de l'animique correspond à l'apparition d'une autre modalité du double, le double auto-érotique ». Celui-ci serait issu d'un processus d'internalisation à partir duquel le sujet, à partir du double animique, capte quelque chose du monde indifférencié dans lequel il vit. Pour eux, c'est l'auto-érotisme secondaire, en tant qu'il porte la marque de l'objet, bien que celui-ci ne soit pas reconnu, qui organise le passage de la continuité animique au double auto-érotique.

Ces précisions nous amènent, non seulement à considérer l'importance du rôle de l'objet dans la construction d'un double endo-psychique auto-érotique, mais aussi la capacité du sujet à pré-concevoir l'existence d'un autre d'emblée différencié de soi. C'est la raison pour laquelle N. Georgieff, dans le champ des neurosciences, postule, à côté d'un système du même, déterminé par une tendance innée à l'imitation, la nécessité théorique d'un système de l'autre d'emblée présent et essentiellement différent de soi. Ce système de l'autre assurerait, selon l'auteur, la régulation de la tendance mimétique de l'esprit, des systèmes miroirs à la création de représentations partagées avec l'objet, à partir de l'analogie perception-action-représentation.

Cette position théorique résonne avec les travaux des psychologues développementalistes sur la capacité du nouveau né à partager des émotions, sans pour autant qu'une confusion existe entre soi et l'autre (J. Decety), sur la capacité innée du bébé à percevoir les états subjectifs de l'autre et à interagir avec ces derniers, grâce à l'investissement d'un « autre virtuel » (C. Trevarthen). Les travaux sur l'empathie, sur l'imitation précoce, sur l'intersubjectivité primaire, soutiennent l'idée suivant laquelle le sujet est capable d'investir l'objet comme un double animique et continu de soi mais qu'il est aussi capable de reconnaître, dès la naissance, un état de différenciation primitive avec l'objet.

13.4 Double animique et narcissisme primaire : le narcissisme primaire en débat

L'hypothèse d'un double animique indifférencié qui opère dès le début de la vie psychique rencontre une limite dès lors que l'on considère, à partir des remarques précédentes la capacité quasiment innée du sujet à distinguer ses propres mouvements de ceux d'autrui. Très tôt, en effet, le bébé est capable de distinguer une stimulation réalisée à partir de ses

propres mouvements moteurs d'une stimulation réalisée par un objet extérieur. Le bébé développe également très tôt une connaissance implicite du corps en appui sur des « expériences polysensorielles spécifiantes », ce que Ph. Rochat appelle « un sens écologique de soi » (Cf. *Supra*). La mise en évidence de ces aptitudes précoces a pu par ailleurs conduire à une remise en cause du narcissisme primaire envisagé comme stade primitif du développement (Ph. Rochat, D. N. Stern). Cette découverte se confronte, en effet, à la théorie suivant laquelle le narcissisme correspond à un « stade anobjectal », ce qui implique que le sujet ne serait pas en mesure de percevoir une différence avec son environnement, celui-ci n'étant ni reconnu, ni différencié.

Les éléments du débat actuel sur le narcissisme primaire permettent de dégager, selon R. Roussillon⁵⁶⁶, deux positions différentes sans toutefois être antagonistes. La première s'illustre dans les travaux de M. David et B. Golse, à partir de la remarque que les états de conscience du bébé ne sont pas continus. L'activité psychique et, en particulier, celle qui concerne les états de conscience du bébé, s'exprimerait sur un mode sporadique ; la reconnaissance ou la perception différenciée de l'objet alternerait ainsi avec des moments de méconnaissance et / ou d'indifférenciation liés par exemple à la fatigue ou à certaines manifestations de la vie pulsionnelle.

Selon R. Roussillon, cette position renvoie à la question de savoir si l'on doit continuer à penser le bébé au sens d'une unité, ce que la théorie d'un narcissisme anobjectal semble supposer, ou au contraire au sens d'une nébuleuse subjective (M. David) qui s'unifiera secondairement à partir des enjeux de la maturation.

En déconstruisant la conception d'un sujet qui existerait d'emblée sous une forme stable et durable, cette position permet de complexifier ce que l'on entend par narcissisme primaire, rejoignant la formule de Winnicott suivant laquelle « un bébé tout seul, ça n'existe pas ». Cette position renvoie également au débat épistémologique entre les tenants de l'observation directe des bébés à partir de l'observation des interactions précoces, et ceux qui défendent au contraire la perspective d'une reconstruction de la vie psychique et de la vie subjective à partir de la clinique.

La seconde position, développée par R. Roussillon, rend compte de la nécessité d'infléchir les concepts à partir de ce que l'on entend lorsque « l'on déclare que le bébé

⁵⁶⁶ R. ROUSSILLON (2007), *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale*, Paris, Masson, pp. 54-55.

“reconnaît” ou qu’il ne “reconnaît” pas l’existence de l’autre »⁵⁶⁷. Si le bébé est en mesure de percevoir le monde des objets et de « reconnaître » certaines formes de la différence, cette perception renvoie en même temps à une certaine conception de l’autre ou de sa différence, correspondant à son niveau de développement.

La question qui s’impose à l’auteur n’est donc plus pour le bébé de reconnaître ou de ne pas reconnaître l’existence de la mère mais plutôt comment la différence perçue est-elle signifiée et, par voie de conséquence, quel type de relation est-il en mesure de nouer ? Cette position rencontre la façon dont le bébé « catégorise » son rapport à l’objet, dont il signifie subjectivement ce qu’il perçoit.

Ainsi conçu, le narcissisme primaire se structure, selon R. Roussillon, à partir d’une relation d’objet paradoxale, c’est-à-dire à partir de l’investissement de l’objet comme un double de soi :

*« L’hypothèse essentielle que je propose, compte tenu des connaissances actuelles, est que le lien premier va être construit dans la relation avec la mère vécue comme un objet “double” de soi. L’objet perçu, la mère, va devoir être construit comme un autre-semblable. (...) Donc le premier lien avec l’autre va devoir se construire comme un lien narcissique, avec un autre soi-même, un double. »*⁵⁶⁸

Ce premier lien ne pourra s’établir qu’avec le concours de l’objet et sa capacité de s’adapter aux besoins du bébé, qui définit l’état de préoccupation maternelle primaire.

La description de ces deux positions permet de formuler plusieurs remarques. D’une part, la représentation d’une activité psychique primitive du bébé oscillant entre perception différenciée de l’objet et méconnaissance de l’objet, doit pouvoir se dialectiser avec la seconde position, qui interroge le niveau de reconnaissance de l’objet. Par exemple, le bébé peut percevoir et discriminer certaines stimulations de l’objet par rapport à ses mouvements propres, sans pour autant qu’il soit capable de concevoir et de reconnaître l’objet dans son extériorité, comme un objet autre sujet, pourvu d’intentions et de désirs propres. L’objet est alors investi de façon partielle, ce qui permet de soutenir l’établissement d’une illusion narcissique primaire.

⁵⁶⁷ *Ibid.* p. 55.

⁵⁶⁸ *Ibid.* p. 58.

D'autre part, ces éléments permettent de distinguer, au sein de la structuration du narcissisme primaire, deux types de processus ou deux courants psychiques a priori antagonistes mais qui nourrissent des liens complexes au fil du développement. Le premier processus forme ce qu'on peut appeler un courant narcissique, destiné à assurer une continuité psychique interne, qui tend vers l'identité de perception et que nous pouvons repérer à partir de l'investissement animique en double.

Par opposition à ce premier courant, le second processus correspond au courant objectal, lequel suppose potentiellement la reconnaissance d'une première distinction entre les mouvements propres au sujet de ceux appartenant à autrui et donc d'une première forme d'altérité.

13.4.1 Les deux courants du narcissisme primaire :

13.4.1.1 Le courant animique :

Au sein du courant animique, l'objet n'est pas absent mais investi comme soi-même, dans ce qu'on peut appeler une relation d'identité, *c'est le sens pour nous de l'investissement animique en double, lequel consiste à fabriquer du même là où il rencontre de l'autre.*

Ce processus ne s'inscrit pas, comme nous pourrions le croire a priori, dans un mouvement de négation de l'altérité – « le double animique ignore l'altérité » - mais plus justement, dans un mouvement d'assimilation (incorporation) de l'altérité de l'objet au moi. Il s'appuie en outre sur un fonctionnement perceptif / hallucinatoire, contribuant à l'établissement du narcissisme primaire.

Cette forme d'altérité, qui est à distinguer d'une altérité « étrangère à soi », correspond à ce que N. Georgieff désigne par l' « altérité imaginaire », c'est-à-dire une forme d'altérité spéculaire identifiée au moi. Même identifiée au moi l'altérité de l'objet est bien d'emblée présente mais « convertie » en quelque sorte par le sujet à partir du double animique.

Cependant, on verra comment l'établissement d'une altérité imaginaire subjectivante suppose la rencontre avec un objet-double trouvé / créé, forme transitionnelle du double animique, et donc la participation d'un courant objectal à visée différenciatrice. C'est à cette condition que l'objet pourra être « utilisé », au sens winnicottien du terme, au service de la

subjectivité naissante. Le sujet peut alors « se nourrir » de l'objet, s'appropriier les réponses de l'objet *comme si* c'était lui-même.

13.4.1.2 Le courant objectal :

Parallèlement et sans prétendre à une succession temporelle, on peut distinguer un second processus, cette fois-ci tourné vers l'objet et qui définirait, au sein du narcissisme primaire, un courant objectal à visée différenciatrice.

Ce second courant s'illustre particulièrement dans les moments d'ouverture relationnelle ou encore les moments de partage esthétique et affectif qui contribuent à la reconnaissance progressive d'un objet différencié de soi. Il s'appuie sur la capacité du nourrisson à établir une première distinction soi / autrui, à préconcevoir l'existence d'un autre virtuel (Trevarthen), c'est-à-dire sur la reconnaissance d'une première forme d'altérité « étrangère à soi ». Cependant, ces investissements objectaux ne pourront réellement se développer que si le sujet est par ailleurs suffisamment assuré d'une continuité animique. Lorsque le courant narcissique ne parvient pas à s'établir d'une façon suffisante, lorsque l'animisme premier n'est pas suffisamment soutenu par l'objet dans les premiers temps de la relation précoce à l'environnement, le sujet se trouve alors confronté, en lieu et place d'une continuité animique, à une rupture du lien primaire à l'objet et à une faille de son organisation narcissique.

Ne pouvant être assimilée au moi, l'altérité « rencontrée trop tôt » s'impose à la psyché et envahit la subjectivité ; *le sujet rencontre de l'autre là où il échoue à le constituer comme même*. L'impact traumatique primaire de la rencontre avec l'altérité de l'objet entravera alors la capacité ultérieure à investir l'objet comme un double différencié de soi.

A l'inverse, un courant narcissique suffisamment bien établi permettra, grâce à l'assimilation de l'altérité au moi et à l'assurance d'une continuité narcissique avec l'objet, de soutenir le courant objectal et, par là même, de favoriser l'établissement d'un double simultanément même et différent de soi.

13.5 Le sens de soi (D.N. Stern) :

Les travaux de D. N. Stern⁵⁶⁹ sur l'élaboration de différents niveaux de sens de soi au cours du développement précoce, convergent avec cette conception d'un narcissisme primaire paradoxal traversé par des courants contraires.

13.5.1 Le sens d'un « soi émergent » :

Selon Stern, à un niveau précoce (les premières semaines après la naissance), l'expérience du nouveau né ne permet pas encore l'intégration sous une forme globale d'un sens de soi. C'est à partir de l'unification progressive des expériences distinctes du bébé, au cours du développement en appui sur l'organisation corporelle, que le bébé fera l'expérience de l'émergence d'un premier sens de soi.

La mise en évidence de la perception amodale, qui conduit le bébé « à traiter des informations reçues dans une modalité sensorielle donnée, et à les traduire dans une autre modalité sensorielle »⁵⁷⁰ révèle l'aptitude innée du bébé à percevoir le monde de façon unitaire.

Ainsi par exemple, la transposition d'une expérience tactile en une expérience visuelle permet de penser un niveau d'intégration précoce, « amodale » de l'objet ou d'une partie de celui-ci. La perception amodale participe en ce sens à la coconstruction d'éléments de soi et de l'autre et à la distinction progressive entre ses propres actions et celles des autres.

13.5.2 Le sens d'un « soi noyau » : le soi opposé à l'autre

D.N. Stern décrit, vers l'âge de deux ou trois mois, l'avènement d'un premier sens de soi proprement dit correspondant au soi noyau opposé à l'autre. Cette conception issue de l'observation des bébés en situation d'interaction va à l'encontre de toute une tradition

⁵⁶⁹ D. N. STERN (1989), *Le monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, P.U.F.

⁵⁷⁰ *Ibid.* p. 74.

psychanalytique suivant laquelle le soi émerge lentement d'un état d'indifférenciation. Au contraire, poursuit l'auteur, l'expérience d'une relation dite fusionnelle ou indifférenciée, que l'on songe par exemple à la symbiose normale décrite par M. Mahler, suppose au préalable l'existence d'une organisation d'un soi noyau en opposition à l'autre :

« La nouvelle chronologie suggère que l'émergence de soi apparaisse à une période notablement plus précoce et renverse la séquence d'apparition des constructions du développement. La formation de soi et de l'autre est première, et ce n'est qu'alors que le sens des expériences de type fusionnel est possible. »⁵⁷¹

Cette seconde étape conjoint quatre expériences fondamentales correspondant à l'identification d'invariants de soi : l'expérience de l'activité propre de soi ; l'expérience de la cohérence de soi ; l'expérience de l'activité de soi et l'expérience de la permanence de soi.

13.5.3 Le sens d'un soi noyau : le soi avec l'autre

L'identification d'invariants de soi à partir des quatre expériences précédentes permet d'envisager un autre sens de soi, qui consiste à faire *l'expérience d'être avec un autre*. Ce sens de soi recoupe ainsi les concepts cliniques tels que la relation fusionnelle, les états symbiotiques (M. Mahler, J. Bleger), les self-objets (H. Kohut) ou encore les phénomènes transitionnels (Winnicott). Suivant ce niveau de sens du soi, l'autre n'apparaît plus dans un registre d'opposition ou de distinction vis-à-vis du soi noyau, mais, à l'inverse, comme un « autre régulateur de soi » qui qualifiera les situations d'interactions mutuelles comme par exemple le jeu de coucou⁵⁷².

Les expériences du bébé avec un autre régulateur de soi sont des expériences subjectives qui modifient profondément les sentiments du soi. Fait remarquable, l'expérience d'être avec un autre conçu comme un autre régulateur de soi ne rompt pas le noyau du sens de soi :

⁵⁷¹ *Ibid.* pp. 96-97.

⁵⁷² *Ibid.* p. 137.

« ...l'autre est toujours perçu comme un autre noyau séparé. Le changement dans le vécu appartient seulement au soi noyau. »⁵⁷³

Ce type d'expérience ne s'inscrit pas dans le registre de la fusion puisque le vécu issu de la relation à un autre-régulateur de soi appartient complètement au sujet et ce, malgré l'intensité du mimétisme de l'objet dans certaines séquences de jeu. Toutefois, la réunion entre les expériences de soi et le rôle régulateur de soi constituent ce que D.N. Stern identifie comme une unité commune d'expérience subjective. Si les expériences de soi et les perceptions de l'autre ne sont pas confondues, on peut néanmoins penser que leur association au sein d'une même séquence interactive « en miroir », produise un sentiment subjectif d'unité avec l'objet.

Les travaux de Stern sur le sens de soi soutiennent le modèle d'un narcissisme primaire organisé autour de deux courants psychiques à la fois opposés et non antagonistes. Ils recourent à ce titre la perspective d'une construction transitionnelle de l'identité s'appuyant sur la reconnaissance d'une distinction entre les actions propres au sujet et celles d'autrui, d'une part, et sur l'éprouvé subjectif d'une continuité avec l'objet, d'autre part.

Cette conception rejoint les propositions théoriques de Bernard Golse sur l'existence d'une « troisième voie » qui conçoit l'accès à l'intersubjectivité dans un lien dialectique « entre des moments d'intersubjectivité primaire effectivement possibles d'emblée, mais fugitifs, et de probables moments d'indifférenciation, tout le problème du bébé et de ses interactions avec son entourage étant, précisément, de stabiliser ces tout premiers moments d'intersubjectivité en leur faisant prendre le pas, de manière plus stable et plus continue, sur les temps d'indifférenciation primitive. »⁵⁷⁴

Se référant à D. Meltzer, pour qui la tétée correspond à un temps « d'attraction consensuelle maximum », pour B. Golse, le bébé parviendrait à l'occasion de la tétée à ressentir les « différentes perceptions sensitivo-sensorielles issues de sa mère » comme son odeur, son image visuelle, etc., en lien avec les lignes de sa propre sensorialité, suivant un processus intersubjectif qu'il nomme le « mantèlement » par opposition au démantèlement. Ce processus transitoire signerait, selon B. Golse, l'existence d'un temps d'intersubjectivité

⁵⁷³ *Ibid.* p. 141.

⁵⁷⁴ B. GOLSE (2010), *Les destins du développement chez l'enfant*, Paris, Erès, p. 22.

primaire, associé à la préconception d'un autre à l'extérieur de lui⁵⁷⁵, d'un « autre virtuel » (C. Trevarthen, 2003).

Ce modèle, qui articule des moments d'indifférenciation primitive avec des moments d'intersubjectivité primaire, rencontre par ailleurs, selon cet auteur, « un point de convergence extrêmement important avec les travaux des cognitivistes qui nous montrent qu'un objet ne peut être perçu que s'il est appréhendé par plus d'un canal sensoriel à la fois. »⁵⁷⁶

Ces remarques me conduisent, en appui sur l'hypothèse winnicottienne d'une fonction miroir de l'environnement progressivement découverte, à penser, au sein du narcissisme primaire, la coexistence d'un investissement sur le mode du double animique où l'objet est d'emblée constitué comme soi-même et d'un investissement objectal à visée différenciatrice.

C'est cette coexistence au sein du narcissisme primaire entre un courant du double qui tend vers l'identique à soi et un autre qui tend vers l'objet et la reconnaissance progressive de son extériorité, qui permet, lorsque ces deux courants s'harmonisent, de penser à un registre transitionnel du double.

En effet, celui-ci n'oppose pas un système du même à un système de l'autre (N. Georgieff) mais, au contraire, les conjoint tout en les distinguant. Suivant cette perspective, le double transitionnel organiserait, sur le fond d'une continuité établie à partir de l'articulation du courant animique (narcissique) et du courant objectal, le passage du narcissisme primaire au narcissisme secondaire, lequel marque l'avènement d'un double interne ou endopsychique. Ainsi, la constitution du double transitionnel reposerait sur un fond animique et sur les conditions de son propre dépassement.

Ceci m'amène à envisager le double animique non pas comme un produit du narcissisme primaire mais davantage comme un de ses processus constitutifs, *destiné à produire du même là où il rencontre l'altérité de l'objet*. Il contribuerait en outre à « stabiliser » en les rassemblant ces tout premiers moments d'intersubjectivité primaire, grâce au maintien de la continuité animique.

Du fait de ses caractéristiques, le double animique aurait donc un rôle fondamental dans l'instauration d'une continuité psychique au sein du narcissisme primaire, continuité

⁵⁷⁵ *Ibid.* pp. 22-23.

⁵⁷⁶ *Ibid.* p. 23.

favorisant l'accès à des moments d'intersubjectivité primaire et à l'émergence progressive, sous une forme unifiée, de l'altérité de l'objet.

13.6 Identification primaire et « relation d'identité » :

Dans l'histoire de la pensée psychanalytique, la question de l'investissement primaire d'un objet-double, alors que celui-ci n'est pas encore conçu comme indépendant du sujet, recoupe à plus d'un titre la problématique de l'identification primaire. Pour Laplanche et Pontalis, l'identification primaire est un « mode primitif de constitution du sujet sur le modèle de l'autre, qui n'est pas secondaire à une relation préalablement établie où l'objet serait d'abord posé comme indépendant. »⁵⁷⁷

Dans le « moi et le ça », Freud la définit comme « une identification directe, immédiate, plus précoce que tout investissement d'objet. »⁵⁷⁸ Il s'agit donc paradoxalement d'une identification établie à un moment où l'objet n'est pas conçu dans sa différence. Dans ses notes de Londres (1938), Freud va plus loin dans sa définition de l'identification :

*« Avoir et être chez l'enfant. L'enfant aime bien exprimer la relation d'objet par l'identification : je suis l'objet. L'avoir est la relation ultérieure, retombe dans l'être après la perte d'objet. Modèle : sein. Le sein est un morceau de moi, je suis le sein. Plus tard seulement : je l'ai, c'est-à-dire je ne le suis pas. »*⁵⁷⁹

L'identification primaire s'illustre ici par une « relation d'identité » à l'objet : « Je suis l'objet ». Ainsi, l'identification primaire instaure un lien de continuité soi / objet par lequel le sujet parvient à donner une première forme à son identité, ce que l'on retrouve dans les formulations de Winnicott à propos de la relation du bébé au visage maternel :

⁵⁷⁷ J. LAPLANCHE, J.-B. PONTALIS (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., p. 192.

⁵⁷⁸ S. FREUD (1923), « Le Moi et le ça », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1981.

⁵⁷⁹ S. FREUD (1938), « Résultats, idées, problèmes », in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, P.U.F., 1985, p. 287.

« Que voit le bébé quand il tourne son regard vers le visage de la mère ? Généralement, ce qu'il voit c'est lui-même. En d'autres termes, la mère regarde le bébé et ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit. »⁵⁸⁰

S'appuyant sur Winnicott et les travaux de Sami-Ali, O. Moyano écrit que « le visage maternel est un objet d'identification primaire par lequel le sentiment de soi en tant qu'identité s'édifie. »⁵⁸¹ « Précurseur du miroir », le visage maternel représente en chose, matérialise au dehors l'identité du sujet et ouvre ce qu'Olivier Moyano désigne par « l'espace du double » (O. Moyano, 1999), espace au sein duquel « le sujet est ce qu'il perçoit » et que je préfère désigner comme la *relation d'identité* qui unit de façon indifférenciée le sujet à l'objet. Suivant sa conceptualisation, l'espace du double exclut toute différence entre le sujet et l'objet.

Cette forme d'investissement produit une forme d'identité primaire ou relation d'identité, qui spécifie le fonctionnement narcissique primaire. Sujet et objet ne s'opposent pas mais s'inscrivent dans un lien de complétude narcissique qui évoque l'inclusion réciproque de Sami-Ali ou le fantasme de peau commune de D. Anzieu. Pour O. Moyano, l'affect rattaché à cette expérience du double est le sentiment océanique. A l'origine du moi primitif chez Freud, le sentiment océanique est défini comme un sentiment primaire du moi et « témoigne chez celui qui l'éprouve d'une union sans restriction avec le monde environnant. »⁵⁸²

Préalable à tout investissement d'objet, l'identification primaire rejoint la perspective d'un double animique ignorant l'altérité, développé par C. et S. Botella. En (se) voyant (lui-même dans) le visage maternel, le sujet crée un lien de continuité, un lien de présence à l'objet, en même temps qu'un lien de présence à soi. C'est à partir de ce lien premier, prototype de la relation à l'objet primaire, à un moment où celui-ci n'est pas encore découvert dans son extériorité, que le sujet peut pour la première fois faire l'expérience d'une identité⁵⁸³.

⁵⁸⁰ D. W. WINNICOTT (1971), « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant », in *Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard, p. 155.

⁵⁸¹ O. MOYANO (2000), « Le double : approche conceptuelle (mythologique, historique et métapsychologique) », in *Psychothérapies*, vol. 20, n°3, p. 193.

⁵⁸² *Ibid.* p. 194.

⁵⁸³ « Winnicott a mis l'accent sur la nécessité pour le bébé de croire qu'il est lui-même la lumière qui éclaire le visage de sa mère, comme elle éclaire le miroir dans lequel apparaît son visage : c'est lui qui, en ce sens, crée sa mère en tant que miroir réfléchissant son propre reflet. Son premier sentiment d'existence n'advient que dans ces conditions. » C. ATHANASSIOU-POPESCO (2006), *op. cit.* p. 67.

Nous allons montrer à présent comment cette relation d'identité sujet / objet émerge d'une configuration intersubjective spécifique qui précède la relation en double proprement dite. Selon notre hypothèse, cette configuration suppose au préalable un investissement de l'objet en « trouvé / créé » ou plutôt d'un « objet-double trouvé / créé », à l'origine de l'illusion narcissique primaire de ne faire qu'un avec l'objet, *d'être l'objet et d'être soi-même*.

13.7 Les deux temps du double transitionnel :

13.7.1 Premier temps : du double animique à l'objet-double « trouvé / créé »

Les réflexions précédentes sur le double animique nous ont permis de repérer une forme primitive d'investissement (le courant animique) et de situer son rôle dans la mise en place du narcissisme primaire. Cependant, les dispositions innées du bébé, ainsi que la prise en compte de l'objet et de la fonction miroir qui lui est dévolue, nous obligent à penser le double suivant une perspective plus complexe, dans une dynamique intersubjective. *Le double n'a de sens que dans le lien intime qui unit le sujet à l'objet, il est le produit de la rencontre intersubjective qui inclut une préconception de l'autre et ce dès le début de la vie psychique.*

Autrement dit, quelles sont, au sein des réponses de l'objet, les particularités susceptibles de favoriser ou non la reconnaissance de l'altérité ? A quelles conditions le double animique peut-il constituer un préalable à l'établissement d'un double trouvé / créé ? Quelles sont les étapes qui jalonnent la découverte de la fonction miroir de l'environnement et l'établissement d'un miroir psychique interne ? Ou encore, comment se constitue historiquement le double transitionnel ? Quelles sont les formes d'intersubjectivité primaire qui favorisent ou non son établissement ?

Nous avons formulé l'hypothèse de travail suivant laquelle le double transitionnel est l'objet à partir duquel l'identité se transitionnalise, avant de préciser ensuite comment cette modalité particulière du double permet de conjoindre, sans les opposer, des catégories psychiques opposées comme le moi et le non-moi, le dedans et le dehors, etc. En appui sur le courant animique du double, qui constitue le monde des objets sous une forme indifférenciée, le double transitionnel accompagne le sujet dans sa découverte de l'altérité *tout en l'assurant*

*d'une continuité avec l'environnement. Ceci signifie que le double animique ne disparaît pas avec l'avènement d'un double transitionnel mais s'intègre à celui-ci sous la forme d'une continuité interne avec l'objet. Ainsi, les investissements animiques en double sont maintenus, malgré la reconnaissance subjective de l'altérité de l'objet et de son extériorité. Suivant cette perspective, le double transitionnel apparaît comme une forme complexifiée du double animique. Véritable modèle archaïque du double, le double animique constituerait une matrice de l'investissement pulsionnel en double sous toutes ses formes ou pour le dire autrement avec Bion, une préconception du double en attente de réalisation*⁵⁸⁴.

Ceci étant, la tendance innée à l'imitation précoce, soulignée dans de nombreux travaux issus du champ des neurosciences et qui recoupe, dans le champ psychanalytique, le concept d'identification primaire, ne semble pas pouvoir prendre sens en dehors du contexte environnemental et de l'impact des réponses de l'objet sur le développement précoce. En ce sens, le recours au concept de double plutôt qu'à celui d'identification, me paraît plus adéquat pour penser le rôle déterminant de l'objet dans l'établissement du narcissisme primaire ainsi que le passage au narcissisme secondaire. Au contraire de l'identification, le double ou la relation en double, met l'accent sur la réciprocité des investissements entre sujet et objet, sur *les conditions intersubjectives qui sous-tendent la construction identitaire*. On peut dire que tout processus identificatoire suppose au préalable une configuration relationnelle en double ou encore que toute identification suppose implicitement un passage par une des modalités du lien en double.

En témoignent, sur le plan psychopathologique, certaines formes de psychose ou d'autismes précoces. Selon l'hypothèse de F. Tustin, ces états sont associés à la découverte prématurée et traumatique de l'altérité de l'objet⁵⁸⁵. Dans le même registre on peut penser à la rupture de la « matrice symbiotique post-natale » (A. Ciccone, 1997) caractérisée par l'« illusion que le bébé est une personne, qu'il comprend ce qu'on lui dit et que l'on peut tout comprendre de lui, etc. »⁵⁸⁶

L'instauration d'une continuité psychique interne sur un mode animique, et donc des premiers linéaments du narcissisme primaire, dépendrait alors de la capacité de l'objet à favoriser, à travers ses réponses, l'établissement d'une illusion narcissique primaire, à partir de laquelle le sujet peut se sentir « être l'objet » et à l'origine du monde qui l'entoure. Parmi

⁵⁸⁴ Le double animique rejoint ici la notion de « double virtuel » que nous avons proposée.

⁵⁸⁵ F. TUSTIN (1972), *Autisme et psychose de l'enfant*, Paris, Le seuil.

⁵⁸⁶ A. CICCONE (1997), « L'éclosion de la vie psychique », in *Naissance et développement de la vie psychique*, Paris, Erès, 2000, p. 13.

les registres de réponses de l'objet correspondant à l'établissement d'une telle illusion, nous pouvons penser aux accordages précoces décrits par Stern et développé par R. Roussillon, ou encore aux formulations de C. Parat sur l'affect partagé.

Le double animique rencontre ainsi dans son parcours les réponses de l'objet qui permettront au sujet ce travail d'assimilation de l'altérité de l'objet au moi (altérité imaginaire), à partir des formes d'échoïsation issues des accordages précoces. Ces réponses devront être conformes aux logiques du narcissisme primaire, qu'elles contribuent dans le même temps à mettre en place : méconnaissance de l'altérité de l'objet, illusion d'être à l'origine de sa propre satisfaction, éprouvé de continuité avec le monde environnant, etc.

La rencontre de l'investissement animique en double avec ce type de réponse de l'objet crée une aire d'illusion au sein de laquelle l'objet pourra être trouvé / créé comme double de soi. *Cette forme d'investissement issue de l'animisme premier en double correspond à un premier temps de la construction du double transitionnel, processus que nous proposons de désigner par le terme d'« objet-double trouvé / créé ».*

Le discours d'Aristophane dans *Le banquet* de Platon, cité également par Olivier Moyano, illustre bien la notion de continuité animique sur le modèle du double telle qu'elle se manifeste au sein du narcissisme primaire. Pour Aristophane l'origine de l'amour s'incarne dans une des trois espèces existant jadis aux cotés de l'homme et de la femme. Cette espèce particulière, aujourd'hui disparue, était composée des deux autres, formant l'espèce androgyne :

«... chaque homme était dans son ensemble de forme ronde, avec un dos et des flans arrondis, quatre mains, autant de jambes, deux visages tout à fait pareil sur un cou rond, et sur ces deux visages opposés une seule tête, quatre oreilles, deux organes de la génération et tout le reste à l'avenant. »⁵⁸⁷

Ces êtres, forts et vigoureux, étaient pourvus d'un grand courage qui les amena à défier les dieux. Devant cette situation embarrassante, Zeus délibéra avec les autres dieux et décida de les couper en deux pour les affaiblir et en tirer quelque avantage, puisqu'ils seraient plus nombreux.

⁵⁸⁷ PLATON (1964), *Le banquet*, Paris, Flammarion, 1991, p. 49.

« Et chaque fois qu'il en avait coupé un, il ordonnait à Apollon de retourner le visage et la moitié du cou du côté de la coupure, afin qu'en voyant sa coupure l'homme devînt plus modeste, et il lui commandait de guérir le reste (...). Or quand le corps eut été ainsi divisé, chacun regrettant sa moitié, allait à elle ; et, s'embrassant et s'enlaçant les uns les autres avec le désir de se fondre ensemble, les hommes mouraient de faim et d'inaction, parce qu'ils ne voulaient rien faire les uns sans les autres. »⁵⁸⁸

Cet extrait résonne particulièrement avec les situations d'impasse du narcissisme primaire, lorsque les investissements animiques en double ne parviennent pas à rencontrer un objet-double transitionnel, autrement dit lorsqu'ils ne peuvent s'associer au courant objectal du narcissisme primaire.

13.7.2 Retour à Winnicott sur la fonction miroir de l'environnement :

Lorsque Winnicott formule l'hypothèse d'une fonction miroir de l'environnement, il me semble important d'insister que ce miroir premier incarné par le visage maternel n'est pas d'emblée perçu par le sujet comme miroir bien qu'il en soit le précurseur. En effet, la fonction miroir de l'environnement ne saurait être identifiée comme telle par le sujet même si, à l'instar de l'objet, celui-ci est investi avant même qu'il ne soit découvert.

Cette question renvoie au paradoxe central du narcissisme primaire précédemment cité, registre au sein duquel le sujet se vit subjectivement à l'origine de ce qui lui arrive, tout en s'inscrivant dans le même temps dans une relation objectale. Dans cette perspective, la fonction miroir de l'environnement, bien que d'emblée présente de façon potentielle, ne pourra être découverte « subjectivement » que secondairement.

R. Roussillon⁵⁸⁹ relève, dans le modèle de Winnicott du « trouvé / créé », que le miroir premier incarné par le visage maternel, dans lequel le bébé se voit lui-même, est « étroitement solidaire des processus de trouvé / créé ». L'investissement du visage maternel en trouvé / créé constitue même, selon l'auteur, un cas particulier de ce processus. La capacité du bébé à

⁵⁸⁸ *Ibid.* pp. 49-50.

⁵⁸⁹ R. ROUSSILLON (2009), « la destructivité et les formes complexes de la "survivance" de l'objet », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 73, n°4, Paris, P.U.F., pp. 1005-1022.

investir l'objet en trouvé / créé, à l'origine de l'illusion, permettrait ainsi l'établissement d'un miroir premier.

Ce miroir premier, « trouvé / créé » à partir des réponses suffisamment adaptées de l'objet maternel et de l'environnement premier, constitue à ce stade une première forme d'(auto-)appréhension des mouvements psychiques du bébé ainsi qu'un premier mode de transformation des motions pulsionnelles au niveau du moi précoce.

Envisagé comme tel, le miroir premier correspondrait à l'investissement d'une première forme transitionnelle de l'objet, à savoir l'investissement d'un « objet-double trouvé / créé ».

Au sein de la relation homosexuelle primaire en double, les accordages précoces décrivent un type d'interaction « en miroir » où tout porte à croire que non seulement le sujet se « trouve / crée » comme son propre reflet, lorsqu'il reproduit assez fidèlement par exemple les mouvements de l'objet, mais que l'objet lui-même investit le sujet en retour, comme un double trouvé / créé de soi, ce que l'on peut comprendre comme une forme de résurgence de son propre narcissisme primaire ; *la capacité à investir l'objet comme un double trouvé / créé s'étayerait sur la fonction miroir de l'objet et procéderait de la réciprocité des investissements en double au sein de la dyade primitive.*

Ainsi, la conception d'un objet-double trouvé / créé comme miroir premier ne nous semble pas pouvoir être traité indépendamment de la façon dont l'objet investit le sujet en retour. Nous touchons là aux formes d'intersubjectivité précoce qui conditionnent l'accès à une authentique relation en double, à travers l'établissement d'une relation homosexuelle primaire en double.

Ces réflexions m'amènent à préciser davantage cette première étape de la construction du double transitionnel. Au sein de la rencontre avec l'objet primaire et des processus en trouvé / créé rendus possibles par la « préoccupation maternelle primaire », *l'investissement d'un objet-double trouvé / créé dépendrait de la capacité de la mère de refléter le bébé là où celui-ci est capable de l'investir comme lui-même* : lorsque l'enfant regarde le visage maternel, en général ce qu'il voit c'est lui-même dit Winnicott. J'ajouterais : à condition que la mère reflète son bébé et qu'elle l'investisse comme un double. C. et S. Botella écrivent à ce propos :

« Dire que la mère est le premier miroir revient à supposer qu'elle est le premier double, c'est-à-dire que le nourrisson ressentira d'elle ce qu'il a déjà en puissance lui-même, son corps érogène se reflétera sur le corps de la mère. En même temps, il serait

juste de penser que le nourrisson ne peut exister au début qu'en étant le double de la mère, dans le sens où il se vivra selon ce qu'il reçoit d'elle. »⁵⁹⁰

L'appropriation de cette relation qui forme ce qu'ils appellent un « double primitif composite » soutient l'établissement d'une première ébauche d'identité à l'origine du « se regarder auto-érotique » (Cf. *Supra*, Chapitre 1).

Notons au passage que cette réciprocité des investissements en double, qui définit l'homosexualité primaire en double, ne s'établit pas sur un mode strictement symétrique mais suivant un type d'accordage « amodale ». La réponse de l'objet ne s'effectue pas en miroir identique mais en double, « au mode près »⁵⁹¹.

Autrement dit et paradoxalement, le sujet se trouve / crée lui-même là où il est reflété par l'objet : à l'investissement de l'objet-double trouvé / créé correspondrait la capacité du sujet de se « trouver / créer » lui-même. L'investissement de l'objet coïncide ici avec l'investissement de soi.

Au regard de cette première configuration relationnelle en double trouvé / créé, ces éléments nous conduisent à requalifier l'illusion narcissique primaire comme une illusion narcissique primaire « en double ». Celle-ci définirait le sentiment suivant lequel le sujet se sent ou se croit être son propre reflet, *se prend pour son double*. Cette étape correspond, selon Sami-Ali, au premier temps de la reconnaissance de soi : « Je suis l'objet, je suis moi ». Le rapport du sujet à l'objet est marqué par une relation d'identité, par une coïncidence parfaite (Cf. *Supra*, 3.1.6).

Suivant ce type de rapport à l'objet, investissement narcissique et investissement objectal ne s'opposent pas mais se chevauchent, en formant une aire d'illusion où la réciprocité des investissements en double permet l'émergence conjointe d'un objet et d'un sujet « transitionnel ».

Cependant l'expérience du trouvé / créé peut, dans certains cas, ne pas fonctionner, en particulier lorsque la mère et le bébé ne parviennent pas à se rencontrer autour de ce registre de l'illusion. Dans ce contexte, lorsque le sujet ne peut établir une relation d'identité à l'objet, ce dernier sera perçu « trop tôt » dans son altérité avant même d'être découvert (Cf. *Supra* ; A. Ciccone, F. Tustin).

⁵⁹⁰ C. BOTELLA, S. BOTELLA (2001), *op. cit.* p. 86.

⁵⁹¹ R. ROUSSILLON (2008), « L'entreje(u) primitif et l'homosexualité primaire en double », in *Le jeu et l'entre-je(u)*, Paris, P.U.F., p. 125.

Cette configuration conduit, selon R. Roussillon, à la constitution d'un noyau de culpabilité primaire⁵⁹², à partir duquel le sujet, suivant la logique narcissique primaire qui l'habite, se situe à l'origine de l'expérience traumatique issue de la non-rencontre avec l'objet primaire sur le mode de la relation d'identité.

En d'autres termes, l'échec d'une relation en double trouvé / créé ou sa non constitution peut produire ce que R. Roussillon appelle une illusion négative⁵⁹³, illusion suivant laquelle le petit enfant « produit le négatif ». Cela signifie que dans la perspective d'une relation en double trouvé / créé absente ou défailante, cette illusion se traduirait au niveau du sujet par l'assimilation au moi des effets de la réponse inadéquate de l'objet ou de sa non réponse. A travers cette assimilation au moi de l' « ombre de l'objet », le sujet ne peut produire alors qu'un reflet négatif de soi, c'est-à-dire une forme mélancolique de « l'altérité à soi » au cœur de son identité.

Ce point de négativité, qui porte la marque de l'objet ou encore la façon dont le sujet n'a pas rencontré l'objet, serait à l'origine d'une faille narcissique primaire qui entrave spécifiquement la capacité du sujet à établir une relation continue avec son environnement et, de fait, avec lui-même. Ainsi donc, en lieu et place d'un objet-double trouvé / créé à l'origine d'une relation en double proprement dite, se produit, à partir de l'impact traumatique né de la rencontre précoce avec l'altérité de l'objet, ce qu'on peut appeler une zone d'aliénation subjective au sein de l'espace réflexif interne en construction.

Porté à son extrême, ce processus rend compte à un niveau primaire de l'incapacité du sujet à s'établir au sein d'une identité « subjectivante », comme c'est le cas par exemple dans les états autistiques ou encore dans certains états psychotiques, pour lesquels la recherche d'un double identique ou continu semble répéter l'échec d'un lien primaire en double à partir duquel l'identité peut se trouver / créer.

D'une façon générale, les limites de l'environnement à satisfaire les besoins précoces du bébé, à soutenir de façon continue les expériences en trouvé / créé, conduisent à penser théoriquement comment l'identité se constitue, au fil de son développement, à partir de « moments » d'altérité à soi. Cependant, on peut émettre l'hypothèse que plus l'échec de ce mode d'investissement de l'objet se manifesterà à un moment précoce du développement, c'est à dire au moment de la construction du moi et de l'établissement des premiers schèmes

⁵⁹² R. ROUSSILLON (1999), « Violence et culpabilité primaire », in *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, P.U.F., p. 83.

⁵⁹³ *Ibid.* p. 83.

réflexifs, plus il produira des formes d'altérités « aliénantes » qui entraveront le processus identitaire.

A l'inverse, si l'investissement de l'objet-double trouvé / créé est « suffisamment » soutenu et « confirmé » par les réponses de l'objet, alors le sujet sera à même de rencontrer des formes d'altérité structurante qui nourriront son identité et favoriseront l'accès au narcissisme secondaire.

Ainsi donc, si l'expérience du « trouvé / créé » crée les conditions de la rencontre de soi à travers l'objet, ce n'est que dans la mesure où celui-ci se présente comme un miroir primitif encore « méconnu » du sujet. Ce n'est que secondairement, une fois que le sujet aura découvert la fonction miroir de l'environnement, que ce dernier pourra jouer un rôle de miroir et être investi comme un double suffisamment semblable et en même temps suffisamment différencié de soi.

Ces remarques permettent de dégager deux temps ou deux moments de l'investissement de l'objet-double transitionnel :

Un premier temps correspondant au double trouvé / créé, à partir de la rencontre des investissements animiques avec un certain type de réponse en miroir, qui sous-tend l'établissement d'une relation d'identité sujet / objet : *l'identité est son double*. C'est le premier temps de « l'homosexualité primaire en double » (R. Roussillon, 2004), qui s'appuie sur les accordages précoces esthésiques (D. N. Stern, 1989), sur l'émergence de protoconversations issues des jeux mutuels avec l'adulte (Ph. Rochat, 2003).

Un second temps issu du premier auquel correspond la découverte de la fonction miroir de l'environnement. Cette découverte, contemporaine de la découverte de l'objet et de son extériorité, renvoie à un second processus transitionnel qui complète et dépasse l'investissement de l'objet-double en trouvé / créé, à savoir l'expérience du détruit / trouvé et de la survivance de l'objet⁵⁹⁴. Ce second temps permet de dégager « analogiquement » un second niveau correspondant à l'investissement d'un « objet-double détruit / trouvé », à l'origine de la découverte de la fonction miroir de l'environnement : *l'identité est et n'est pas son double*. C'est le second temps de la relation homosexuelle primaire en double qui s'appuie sur les accordages émotionnels et sur le partage affectif (D. N. Stern, R. Roussillon).

⁵⁹⁴ Sur ce point voir R. Roussillon 1991, 1995, 2009.

13.7.3 Deuxième temps : du double trouvé / créé au double détruit / trouvé :

Dans le développement et la construction du lien à l'objet qui mène à la découverte de son extériorité, la relation en double s'organiserait autour d'un deuxième temps essentiel, du double trouvé / créé au double détruit / trouvé.

Si l'investissement de l'objet-double trouvé / créé crée les conditions d'une relation à soi fondée sur la continuité et la présence de l'objet, à l'inverse, l'objet-double détruit / trouvé renvoie, dans la construction de l'objet différencié, à la mise à l'épreuve du lien primaire et de la relation d'identité qui en résulte, ainsi qu'aux formes correspondantes de la survivance de l'objet. L'émergence de la destructivité impliquée par la mise en échec des investissements en trouvé / créé, permet, dans les conditions où l'objet survit, la découverte de la capacité de l'objet à réfléchir les éprouvés subjectifs du sujet. L'objet-double assimilé au moi (trouvé / créé) n'est pas perdu mais (re)trouvé au dehors (détruit / trouvé), à partir de la découverte de la fonction miroir de l'environnement. La survivance de l'objet-double contribue ainsi à la constitution d'une première distinction entre la représentation interne de l'objet-double qui tiendra lieu de miroir psychique interne et une représentation externe de l'objet-double.

La découverte de cette fonction miroir s'appuie ici sur la capacité, mise en évidence par G. Gergely, de la mère à « signaler » au bébé qu'elle « fait le miroir » (R. Roussillon, 2008), autrement dit, à refléter au sujet qu'elle reflète ses propres états subjectifs.

L'investissement de l'objet-double détruit / trouvé, à travers la découverte de l'extériorité de l'objet et de sa fonction de miroir, complète la construction en deux temps d'un double transitionnel, en mesure de combiner au sein de la même figure les aspects caractéristiques du narcissisme primaire (continuité, présence, relation d'identité, méconnaissance de l'altérité, illusion) avec ceux correspondant à l'avènement du narcissisme secondaire (discontinuité, absence, relation d'objet différencié, reconnaissance de l'altérité, désillusion).

Ce deuxième temps du double ne fait pas disparaître les investissements en double trouvé / créé mais ces derniers pourront être convoqués « particulièrement » au moment où le sujet éprouvera un changement dans son identité. La rencontre avec ce type d'objet contribuera ainsi à renforcer le courant narcissique primaire et à favoriser, à travers l'établissement d'une illusion de continuité avec son environnement, l'intégration de certains aspects de l'identité « en souffrance » ou non encore advenus. Par exemple, ce registre me

paraît particulièrement présent au moment de l'adolescence, où le sujet, du fait des transformations/pubertaires, se trouve en proie à une menace identitaire. A la fois confronté à de nouvelles formes d'altérités liées à la pulsionnalité génitale et à la réactualisation « après coup » des formes d'altérités archaïques en quête de sens, l'adolescent aura tendance à reconvoquer certaines formes précoces du double afin de rétablir une continuité identitaire.

A partir de l'expérience du détruit / trouvé dans la relation en double et de la survivance de l'objet, le sujet accède à une représentation distincte de l'objet et à la capacité de le distinguer de la fonction réflexive qui lui est associée. Cette découverte d'une fonction réflexive indépendante de l'objet ouvre un espace de réflexion interne différencié de l'objet. Elle correspond au temps de l'introjection d'un objet-double transitionnel, soit à la création d'un miroir psychique interne vivant, à partir duquel le sujet pourra réguler les mouvements psychiques internes qui affectent l'identité, *en l'absence de l'objet* (autoreprésentation). Cette configuration, issue de la découverte de la fonction miroir de l'environnement, marque l'avènement d'une identité subjective réflexive et symbolique.

13.7.4 Double détruit / trouvé et survivance de l'objet-double : vers la création d'un miroir psychique interne

La question de la création d'un miroir psychique interne s'inscrit, à la suite des étapes précédentes, comme l'intériorisation progressive des formes ou des moments du double qui le précèdent : double animique, double trouvé / créé, double détruit / trouvé. D'abord investi sur un mode animique, le double rencontre dans son parcours des réponses spécifiques de la part de l'objet qui permettront au sujet d'harmoniser les deux courants psychiques – narcissique / animique et objectal – du narcissisme primaire, et de se trouver / créer lui-même à partir de la capacité de l'objet à l'investir comme un double de soi : le sujet vit alors un état « narcissique primaire », un sentiment d'unité avec l'objet et peut faire l'expérience d'une relation d'identité, d'un vécu de continuité avec son environnement, grâce à la préoccupation maternelle primaire.

Suivant cette modalité du double, l'objet participe pleinement à l'établissement d'une première forme d'identité, à travers l'adaptation de ses réponses et de ses ajustements réalisés au plus près de ce que vit et éprouve le sujet. L'instauration d'une *illusion narcissique primaire en double* permet au sujet de rassembler, à partir de l'investissement de cette forme

intersubjective et précoce du double, les aspects épars de sa vie psychique qui composent la nébuleuse subjective première.

La désadaptation progressive des réponses de l'objet, en creusant une série d'écarts entre ce que le sujet est en mesure de créer, d'halluciner, et ce qu'il trouve dans la réalité perceptive, constitue un second temps dans la construction de l'objet-double transitionnel.

Ce deuxième temps, qui inaugure l'investissement de l'objet en double détruit / trouvé, correspond à la mise à l'épreuve à la fois interne et externe d'un premier sentiment d'identité, caractérisé par l'union narcissique primaire réalisée avec l'objet. Cette mise à l'épreuve de « soi » favorise l'émergence et le développement des auto-érotismes et donc de la capacité du sujet à s'appuyer sur l'expérience d'une certaine réflexivité interne, c'est-à-dire sur les traces subjectives produites à partir de la rencontre avec un objet-double « continu » de soi.

La découverte progressive de l'autre sujet, de sa capacité réflexive, et donc de sa participation dans l'établissement d'une relation d'identité provoquera l'émergence de mouvements destructeurs qui rencontreront la capacité de survivance de l'objet. Plus l'objet survivra à la destructivité du sujet, par exemple en ne répondant ni par le retrait ni par la rétorsion, mieux le sujet pourra se dégager progressivement du regard ou des réponses en miroir jusqu'à présent indispensables à la régulation interne de son identité, mieux enfin il pourra s'assurer de son propre sentiment d'identité⁵⁹⁵.

Ainsi, la rencontre des mouvements de haine et de destructivité à l'égard de l'objet « interne / externe », de plus en plus vécu comme différent de soi, permettra au sujet de commencer à reconnaître à l'intérieur de lui-même une capacité réflexive indépendante de l'objet, et donc d'établir une première différenciation entre la représentation interne de l'objet-double et celle correspondant à l'objet externe. A l'inverse, lorsque les auto-érotismes sont insuffisamment développés, l'expérience du constat d'un écart entre ce qui est perçu et conçu au sein de la relation à l'objet-double trouvé / créé, qui témoigne du déclin de la préoccupation maternelle primaire, risquera de produire en lieu et place d'un processus de

⁵⁹⁵ Dans notre première partie, nous avons vu à partir des travaux de G. Gergely, que la capacité du bébé à discerner son propre vécu affectif de l'émotion réelle du parent était soumise à trois conditions : l'exagération, qui permet de bloquer l'attribution de l'émotion au parent qui l'anime, par exemple « ce n'est pas pour de vrai ; maman n'est pas en colère », le fait que l'expression réflexive n'annonce aucune conséquence, à savoir « elle est en colère, elle va me remettre dans mon lit », enfin, l'étroite synchronie correspondant à l'effet de miroir. Si l'absence de conséquence spécifie une des modalités de survivance de l'objet classiquement décrite, le reflet « exagéré » du vécu négatif du sujet, bien que moins repéré, nous paraît particulièrement caractériser l'investissement de l'objet-double détruit / trouvé à l'origine de la découverte de la fonction réflexive de l'objet. En découplant l'objet de sa fonction réflexive, l'exagération de l'expression négative du bébé pourrait alors donner lieu à « ce n'est pas maman qui est en colère, c'est moi ».

différenciation et de désillusion progressive, une rupture du continuum sujet / objet pouvant favoriser l'émergence d'angoisses de séparation voire un vécu de confusion identitaire. Dans ce contexte, la survivance de l'objet-double à la destructivité du sujet apparaît comme un moyen d'accompagner la séparation et donc d'assurer une certaine continuité à l'identité à un moment où l'objet est découvert dans son extériorité : l'identité subjective trouve ici un moyen de survie en même temps qu'elle se trouve dans la nécessité de se réorganiser.

D'autre part, la survivance de l'objet permettra au sujet de faire l'expérience d'une capacité d'être « soi-même » en présence de l'autre, de se réfléchir seul en présence de l'objet⁵⁹⁶, et de « mesurer » la continuité de son identité à l'aune d'une certaine continuité des états affectifs de l'objet. Par cette expérience, le sujet est en mesure de réinvestir les traces de la relation en double trouvé / créé qui la précède.

Une autre modalité de la survivance de l'objet-double et donc de la capacité du bébé à maintenir une certaine continuité identitaire peut être repérée, à la suite d'une absence prolongée de l'objet, à partir de l'expérience des retrouvailles. Elle permet au sujet d'explorer la façon dont il a été investi par l'objet en l'absence de celui-ci : Cette modalité interroge la capacité du sujet à continuer d'exister psychiquement en l'absence de l'objet, grâce au réinvestissement des traces mnésiques issue de la rencontre avec l'objet-double. L'absence ou l'inadéquation des réponses de l'objet mettent ici à l'épreuve les ressources internes du sujet et ses capacités réflexives.

Winnicott décrit un modèle organisé en trois temps, « X + Y + Z », pour rendre compte des étapes conduisant un sujet à vivre une expérience traumatique, lorsqu'il est confronté de façon prolongée à l'inadéquation ou à l'absence de réponse de l'objet. Si les deux premiers temps correspondent respectivement à un épuisement des ressources internes face à l'afflux des excitations traumatiques et à un état de manque, le troisième temps correspond au moment où l'absence de réponse adéquate de l'objet n'est plus supportable. Ce dernier temps produit un état de détresse qui engage la survie de l'être, nous pourrions ajouter : la survie de l'identité.

La situation d'angoisse relatée dans la clinique d'*Olivia* semble renvoyer à ce dernier temps. Confrontée à un débordement traumatique, Olivia déclare : « Je n'ai plus de prénom », ce qui la plonge dans un état de détresse insupportable. Le retour sur cet épisode de désobjectivation lui permettra, en outre, de recouvrer un sentiment d'identité en se

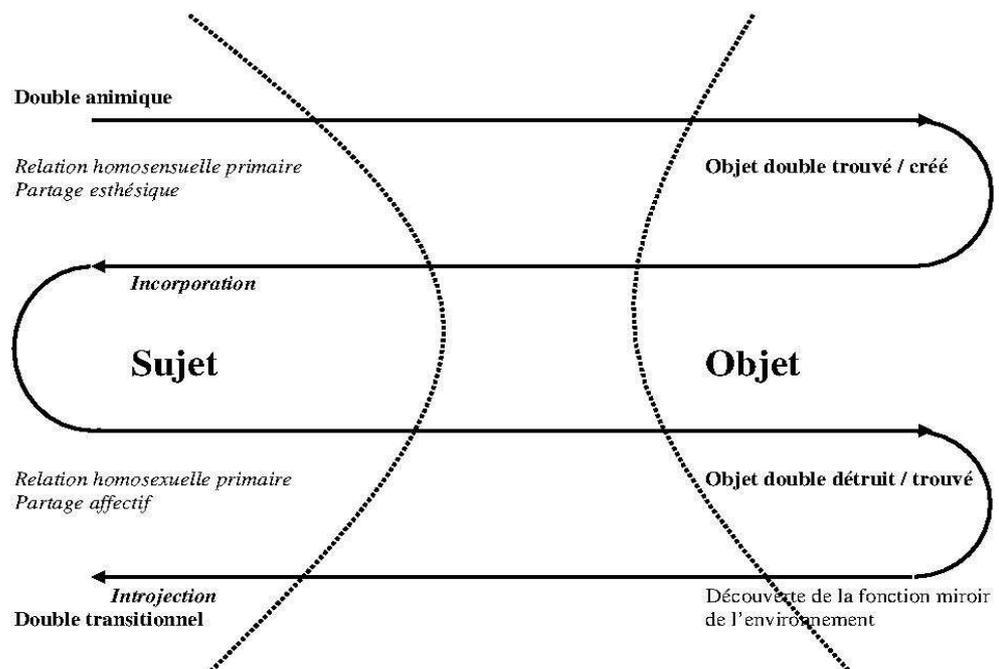
⁵⁹⁶ Selon Winnicott, « la relation au moi (egorelatedness) décrit cette relation entre deux personnes dont l'une, en tout cas, est seule ». D. W. WINNICOTT (1958), *op. cit.* p. 327.

« réanimant » en présence des soignants. Ce moment clinique nous interroge sur la capacité de l'objet historique à survivre à l'état de détresse du sujet, à continuer à l'investir en absence.

Au-delà des situations extrêmes de la subjectivité, on peut faire l'hypothèse que le sujet cherche à vérifier si, pendant l'absence plus ou moins prolongée de l'objet, il continue à être investi, autrement dit s'il continue à exister dans la psyché maternelle. La qualité des retrouvailles avec l'objet permettra au sujet de « sentir » quelle place il occupe dans la psyché maternelle et de s'assurer de la « survivance » de l'objet-double intériorisé et, par là même, celle de son identité face à sa propre destructivité.

13.8 Trajectoire identitaire et subjective en double : rapport à soi imaginaire et rapport à soi symbolique

13.8.1 Constitution du double transitionnel : schéma 1



Ce schéma tente de modéliser les différentes étapes de la construction du double transitionnel. Inspiré du schéma de « la double boucle et de l'écran contenant et subjectivant de la vision » de G. Lavallée⁵⁹⁷ et ceux de Winnicott sur la différenciation sujet / objet, ce modèle s'inscrit plus largement dans la perspective d'une coconstruction dynamique de la psyché, issue de la rencontre entre le psychisme de l'enfant et le psychisme de l'autre (B. Golse, 2010). Il retrace le processus par lequel le sujet construit une identité réflexive et subjective à partir de l'investissement de plusieurs formes de double et de ses modalités d'intériorisation. Ce processus renvoie à la constitution d'un fond psychique (J. J. Baranes) réflexif, d'un miroir psychique interne ou d'un double endo-psychique auto-érotique (C. et S. Botella), à partir des deux temps du double transitionnel.

13.8.1.1 Première boucle :

La première boucle de ce schéma cherche à figurer comment l'animisme premier en double, *destiné à produire du même là où il rencontre l'altérité de l'objet*, et les investissements objectaux, se trouvent à un moment de leur parcours rassemblés et transformés, grâce au concours de l'objet investi en double trouvé / créé.

La relation homosensuelle primaire en double et les accordages esthétiques « harmonisent » le courant animique et le courant objectal qui traversent le narcissisme primaire autour du double trouvé / créé : l'identité est trouvée / créée à partir de la réciprocité des investissements en double qui circulent au sein de la dyade primitive. Ainsi, l'investissement de l'objet-double trouvé / créé crée les conditions d'un investissement de soi (animisme en double, système du même) à travers l'autre (objectalité, système de l'autre), encore méconnu dans sa fonction de miroir premier. Ce type d'investissement marque un premier temps dans la structuration du narcissisme primaire, à partir de l'établissement d'une « illusion narcissique primaire en double », grâce à laquelle *le sujet pourra se rencontrer lui-même là où il est reflété par la mère*.

Ce premier moment du double transitionnel donne lieu à la constitution, sous une forme incorporative, d'un premier sentiment d'identité « imaginaire » ou d'une première saisie de

⁵⁹⁷ G. LAVALLEE (1999), *op. cit.* p. 16.

soi, organisée autour de ce que R. Roussillon désigne par l'affect d'extase⁵⁹⁸ ou du sentiment esthétique (D. Meltzer), issu de l'accordage « esthétique » avec l'objet⁵⁹⁹ :

« *L'investissement du visage et du corps de la mère, s'ajustant aux mouvements et états esthétiques internes du bébé, produit un sentiment esthétique et une jubilation dans lesquels le bébé perçoit le reflet de sa propre "beauté" potentielle, de sa cohérence et de son harmonie.* »⁶⁰⁰

L'affect esthétique caractérise ici une première expérience subjective de rassemblement interne, au sein de laquelle le sujet se sent beau et en harmonie avec lui-même. L'altérité n'est pas perçue dans un rapport antagoniste au sujet, par exemple sous la forme d'une angoisse catastrophique, mais, au contraire, dans un lien de continuité « illimité et sans restriction » qui spécifie le sentiment océanique.

L'assimilation de l'altérité « imaginaire » (N. Georgieff) au moi sur le mode de l'incorporation ou de l'inclusion, en produisant une expérience d'unification et un premier sentiment d'unité subjective, marque l'avènement d'une première forme de réflexivité identitaire partagée avec l'objet. Pour Maria Torök (1978), le fantasme d'incorporation constitue une première figuration à partir de laquelle le sujet se représente lui-même sa propre naissance.

Cette première configuration relationnelle en double définit ainsi un premier *rapport à soi imaginaire* qui préfigure la mise en place d'un *rapport à soi auto-symbolique*. Par opposition à celui-ci, le rapport imaginaire à soi s'appuie sur les modalités du lien primaire à l'objet, essentiellement organisées sur son mode de présence, qui conditionne les premières étapes de construction du narcissisme primaire. L'identité ainsi produite résulte alors, à partir des accordages précoces, d'une « activité réflexive à deux », qui marque de son empreinte le rapport imaginaire à soi.

Si ce registre de la réflexivité assure une première ébauche de l'identité, cette première forme reste néanmoins dans un rapport de dépendance accrue à l'environnement, soumise aux aléas du mode de présence de l'objet et de la particularité de ses réponses. C'est pourquoi,

⁵⁹⁸ R. ROUSSILLON (2008), *op. cit.*, p. 125.

⁵⁹⁹ Pour A. Ciccone et M. Lhopital, à la différence de l'introjction qui enrichit le moi d'objets internes intégrés, l'incorporation « crée ou renforce un lien imaginal » à l'objet. A. CICCONE, M. LHOPITAL (2001), *op. cit.* p. 24.

⁶⁰⁰ R. ROUSSILLON (2008), *op. cit.*, p.125.

lorsque le sujet n'a pu rencontrer un écho suffisant de ses états internes ou lorsque l'objet n'a pu suffisamment estomper les particularités de son fonctionnement psychique, cette première forme d'identité, alors marquée par le lien primaire à l'objet, peut se trouver menacée d'aliénation : l'identité prend alors la forme des aspects narcissiques de l'objet, des particularités de son altérité.

Au lieu d'être filtrée par la fonction réflexive de l'objet, l'altérité de l'objet tend alors à s'imposer au sujet sous une forme aliénante et désorganisatrice. L'observation d'*Olivia* et, dans une moindre mesure, celle de *Clara*, me semblent pouvoir étayer ce point de vue ; l'impossibilité de recourir à un objet interne réflexif et subjectivant, soit à un double interne, convoque l'identité à s'établir dans un rapport imaginaire à soi aliénant et désobjectivant. Ceci montre combien la mise à l'épreuve de la réflexivité, lorsque celle-ci n'a pu suffisamment s'établir dans un registre symbolique, engage l'identité à un niveau imaginaire et la confronte potentiellement à une menace d'aliénation. A la différence de l'objet introjecté, l'objet incorporé ne peut être traité comme une représentation, au contraire celui-ci est perçu sous une forme agissante et investi comme si l'objet était réel.

Suivant un trajet régrédient, la réflexivité apparaît par conséquent sous une forme manifeste et paradoxalement surinvestie, et engage le sujet dans une quête désespérée d'un objet-double. Cette conjoncture, qui répète les modalités du lien primaire à l'objet investi comme double, se caractérise par un état de grande vulnérabilité identitaire, allant jusqu'à la possibilité pour le sujet de perdre sa capacité à se sentir lui-même et de se retrouver débordé par des angoisses archaïques, contemporaines de l'établissement d'un rapport imaginaire à soi.

Suspendu à l'objet-double ou à la représentation idéale et imaginaire d'un objet destiné à assurer un état de complétude narcissique, le sujet, dont les ressources internes sont en voie d'épuisement, encourt le risque de s'aliéner à un double imaginaire étranger à lui-même. L'absence ou la non-rencontre d'un écho réflexif externe suffisant, duquel la survie de l'identité du sujet dépend, matérialise alors au dehors l'altérité interne du sujet.

Si la clinique du double et de l'identité, qui témoigne d'une mise à l'épreuve de la réflexivité, tend à convoquer sur un mode régrédient les aspects de l'identité organisés autour d'un rapport imaginaire à soi, elle montre aussi, lorsque le sujet ne parvient pas à retrouver une identité subjective symbolique, les failles de son organisation. La fixation à un rapport imaginaire à soi révèle alors un trouble de la réflexivité identitaire subjectivante, qui échoue dans sa capacité à contenir et à transformer les aspects de l'identité issus du lien réflexif

imaginaire premier. En revanche, ce mouvement régrédient peut dans certains cas soutenir le sujet dans l'appropriation d'une identité symbolique : l'observation de *Vivian* montre, à cet égard, comment le rapport imaginaire à soi mis en scène dans la représentation de sa propre mort, permet secondairement de recouvrer un lien réflexif symbolique, notamment à partir de l'inscription de son nom sur sa tombe.

A partir de ces considérations, le rapport imaginaire à soi, en tant qu'il constitue une première étape fondamentale de la construction identitaire, peut être pensé, à l'image des premiers schèmes réflexifs qui caractérisent la relation en double, comme un processus de rassemblement des états corporels qui sous-tend la capacité ultérieure à se sentir ou à se voir soi-même.

L'analyse du stade du miroir (Lacan, 1949), qui reprend sous le primat du visuel l'expérience d'un premier rassemblement du corps dans une forme constituante plus que constituée, montre comment l'identification spéculaire à l'image dans le miroir préfigure la destination aliénante de l'identité en même temps qu'elle tend à la stabiliser. Mais si le sujet emprunte à l'objet ou à l'image reflétée une première forme d'identité, la rencontre avec une forme d'altérité imaginaire ou spéculaire suffisamment congruente aux mouvements psychiques du sujet, permet de penser à l'inverse la valeur subjectivante d'une telle expérience : l'illusion s'inscrit ici en lieu et place d'une aliénation. Cette observation symbolise pour nous la fragilité du rapport imaginaire à soi et ses dérives aliénantes lorsque celui est par trop marqué de l'empreinte narcissique de l'objet.

L'apport de Winnicott sur le visage maternel comme précurseur du moi réintroduit après Lacan l'importance du corps-miroir dans la construction de la réflexivité. En-deçà du registre réflexif visuel, nous avons aussi à considérer les autres modalités sensorielles - le toucher, le goût et l'odorat -, comme participant déjà, en appui sur les besoins d'auto-conservation et les besoins du moi, à un rassemblement des excitations psychiques sous la forme d'un apaisement des tensions et / ou d'une première forme de satisfaction.

Cependant, si les expériences de rassemblement des excitations internes ou des états corporels nourrissent un rapport imaginaire voire sensoriel à soi-même, elles ne permettent pas encore à ce stade une inscription dans une temporalité continue. La réactivation des traces mnésiques perceptives sur un mode hallucinatoire devra rencontrer un objet continu et permanent, étayant l'illusion narcissique primaire et la mise en place d'une relation en double trouvée / créée. Ce n'est que dans un deuxième temps, au moment de la découverte de la

fonction réflexive de l'objet, c'est-à-dire à partir de la mise à l'épreuve de l'objet-double trouvé / créé, que ces traces pourront accéder à un statut symbolique.

Ainsi, à la différence du rapport à soi symbolique, qui inscrit la réflexivité sous une forme continue grâce à l'autoreprésentation, le rapport à soi imaginaire se présenterait sous une forme discontinue et sur un mode « perceptif / hallucinatoire », semblable à la réactivation des traces mnésiques issues des incorporations précoces de l'objet⁶⁰¹. Cette modalité de la réflexivité s'inscrit dans une temporalité momentanée s'étayant sur un lien de présence à l'objet interne incorporé, par opposition à l'objet interne introjecté qui suppose au contraire l'accès à la permanence de l'objet, à la représentation de l'absence et à la capacité d'être seul. C'est d'ailleurs grâce à cette continuité « représentative » instaurée par le rapport à soi symbolique que le sujet pourra faire l'expérience d'une permanence de son identité en l'absence de l'objet.

Enfin, on peut préciser que la qualité de l'espace réflexif interne dépendrait de la qualité du lien entre les deux registres réflexifs imaginaires et symboliques à soi, qui régulent les différents aspects de l'identité et de l'altérité à soi ainsi que de leur intégration harmonieuse au sein de l'espace réflexif. L'intériorisation d'un objet-double transitionnel, en tant qu'il articule les expériences du double comme même avec celles qui explorent la dimension de l'altérité, témoignerait de ce travail d'intégration.

13.8.1.2 Seconde boucle :

La seconde boucle figure le passage du double trouvé / créé au double détruit / trouvé qui mène à la découverte de la fonction réflexive de l'objet, à partir de la relation homosexuelle primaire en double et des accordages affectifs. Le déclin de la préoccupation maternelle primaire et la perception subjective des écarts entre le créé et le trouvé, correspondent à un moment critique de la construction identitaire. Jusqu'à présent éprouvée en présence d'un objet investi en double trouvé / créé, l'identité se trouve désormais en proie à des mouvements de discontinuité qui « attaquent » la perception d'un soi unifié et harmonieux. La réactivation des expériences chaotiques et agonistiques qui caractérisaient antérieurement la « nébuleuse subjective première », obligent alors le sujet à se réorganiser.

⁶⁰¹ Nous rejoignons A. Ciccone et M. Lhopital lorsqu'ils écrivent : « L'incorporation est un leurre qui se propose comme équivalent d'une introjection immédiate, mais qui n'est qu'hallucinatoire et illusoire ». A. CICCONE, M. LHOPITAL (2001), *op. cit.* p. 24.

L'émergence chez le sujet, en lieu et place d'affects issus de l'expérience de rassemblement, d'affects de rage et de destructivité à l'égard de l'objet, rencontre alors la capacité de survivance de l'objet, et de façon spécifique, la capacité de survivance de soi dans la psyché maternelle, ce que l'on a désigné dans notre schéma par l'objet-double détruit / trouvé ; l'objet-double se trouve dans la position d'être détruit fantasmatiquement et (re)trouvé au dehors sous une forme différenciée. Le maintien des investissements de l'objet en direction du sujet ainsi que la suffisante constance de son mode d'être, qui caractérisent la survivance de l'objet, permet au sujet de dépasser un fonctionnement psychique en double trouvé / créé et d'accéder à un investissement de l'objet simultanément même et différent de soi, sur le mode du double transitionnel.

A partir de la mise à l'épreuve de l'objet-double et de sa capacité à survivre à la destructivité, le miroir psychique peut commencer à s'intérioriser sous une forme continue et différenciée de l'objet externe. Le miroir psychique « s'épaissit » et permet la mise en place d'un espace réflexif à trois dimensions, à partir duquel le sujet peut commencer à se représenter. L'autoreprésentation, c'est-à-dire la capacité du sujet de se constituer des représentations de soi et de son monde interne, succède alors à un fonctionnement auto-perceptif / pré-représentatif qui caractérisait jusqu'à présent le rapport imaginaire à soi.

De la même manière que la découverte de l'objet et de son extériorité bouleverse le rapport à l'objet, la découverte de la capacité réflexive de l'objet-double modifie profondément l'organisation identitaire ainsi que le rapport subjectif au monde et à soi-même. *Ce moment intersubjectif organise le passage d'une continuité perceptive / hallucinatoire, qui qualifie les investissements en double trouvé / créé, à une continuité « symbolique », grâce à l'investissement de la représentation interne de l'objet. L'établissement d'un miroir psychique interne marque ainsi une nouvelle ère subjective, caractérisée par la capacité subjective à s'autoreprésenter en l'absence de l'objet.*

La découverte de l'altérité de l'objet renvoie le sujet à une altérité interne et donc à la capacité de se sentir ou de se vivre comme étranger à soi-même. A l'altérité spéculaire imaginaire succède une forme d'altérité radicale et étrangère à soi (N. Georgieff, 2007). Cette nouvelle donne identitaire implique un décollement entre le sujet et son double externe ; l'instauration d'un miroir psychique interne introduit un écart interne entre le moi et le non-moi, le dedans et le dehors, le familier et l'étranger, le fond et la forme etc., ce que l'identité réflexive, sous sa forme symbolique, aura pour tâche de réduire ou encore d'articuler sur un mode transitionnel.

Issue des modalités d'intériorisation successives qui caractérisent chaque niveau de la relation en double, cette capacité réflexive ouvre la voie à une relation d'objet différenciée, au sein de laquelle l'altérité de l'objet mais aussi celle du sujet, pourra être potentiellement reconnue. L'impact de la découverte de la fonction miroir de l'objet et de son altérité sur la subjectivité introduit, au sein de la vie psychique, une seconde boucle réflexive qui finalise la création de l'espace réflexif interne ; *l'objet change de statut, il n'est plus un objet subjectif, il peut devenir un objet « objectif » et être reconnu comme un autre sujet.*

De façon corrélative à l'établissement d'une représentation différenciée de l'objet, le sujet accède à une représentation symbolique de lui-même, à travers le jeu des réflexions internes issu de l'investissement « transitionnel » du double endo-psychique. Le sujet rejoue ainsi sur la scène interne, de soi à soi, ce qui s'est joué dans la relation à l'objet-double externe. De ce point de vue, on peut considérer que cette « trajectoire identitaire et subjective en double » établie entre soi et l'autre se redouble aussi au-dedans, à partir des objets-doubles intériorisés.

Nous avons déjà souligné que dans la relation en double transitionnelle, non seulement l'objet réfléchit le sujet et ses affects mais il réfléchit aussi qu'il réfléchit. Il réfléchit au sujet qu'il « fait » le miroir (Gergely, 2002 ; Roussillon, 2009), ce qui amène le sujet à se représenter sa propre capacité réflexive. Cette conjoncture intersubjective constitue une étape fondamentale dans la construction de l'identité réflexive, dans la mesure où elle ouvre sur la capacité subjective de se réfléchir en présence de l'objet. Par la suite, l'instauration d'un miroir psychique interne permettra au sujet de se voir « voyant » (G. Lavallée) ou de se représenter « représentant ». L'intériorisation de la fonction réflexive de l'objet rend compte alors d'une propriété émergente de la réflexivité, permettant au sujet secondairement de se réfléchir lui-même en l'absence de l'objet. En désignant un lieu psychique au sein duquel un sujet peut se réfléchir lui-même, l'espace réflexif interne contient donc l'idée d'une réflexion de la réflexion, ce que l'on retrouve dans le modèle de l'hallucination négative de Green, autour de la notion de représentation de la représentation.

Cette propriété émergente de la réflexivité s'illustre entre autres par l'hypothèse de R. Roussillon suivant laquelle la réflexivité intrapsychique est l'héritière de la réflexivité intersubjective ; la capacité de se sentir, de se voir ou de s'entendre se constitue à partir de la façon dont le sujet a été senti, vu et entendu, réfléchi par l'objet. C'est le sens que nous pouvons donner à la formule de Freud : « Le narcissisme secondaire est repris à l'objet ». Le

sujet intériorise secondairement et retourne sur lui-même les investissements objectaux à partir desquels il s'est d'abord constitué.

L'établissement d'un miroir psychique interne ne saurait pourtant se limiter à la capacité nouvellement acquise par le sujet de se réfléchir lui-même en l'absence de l'objet. La découverte de la fonction miroir de l'objet et son intégration au sein de l'appareil psychique, inaugurent, comme on l'a vu, la rencontre avec une forme nouvelle d'altérité, à savoir une altérité étrangère à soi à l'origine d'un rapport à soi symbolique. A la différence de l'altérité imaginaire et spéculaire propre au narcissisme primaire, cette nouvelle forme d'altérité n'est plus « assimilée » au moi, mais différenciée de celui-ci, devenant la contrepartie nécessaire de l'identité réflexive : identité et altérité s'articulent l'une à l'autre en se soutenant réciproquement dans une sorte de dynamique des contraires encadrée par le double.

D'une façon générale, ces remarques conduisent à envisager ce que nous avons désigné par « la trajectoire identitaire et subjective en double », dans une perspective intégrative, suivant une succession d'étapes structurées autour de deux temps essentiels : chaque palier représente un niveau d'investissement du double et un niveau de construction de la réflexivité identitaire et s'appuie sur la qualité des étapes qui le précèdent.

Ces deux temps constituent également, suivant cette logique, deux moments « organisateurs » ou, pour reprendre une terminologie inspirée par les sciences du vivant, deux paliers « auto-organisateurs » de la vie subjective (G. Pragier, S. Faure-Pragier, 2007), précédés par des moments de « désorganisation limitée », et rattrapée par un mouvement réorganisateur.

Ainsi, le « double trouvé / créé » se trouve précédé par un moment critique où la subjectivité naissante s'exprime sur le mode d'une opposition paradoxale entre les deux courants du narcissisme primaire, tandis que le « double détruit / trouvé » met en scène la limite du système d'investissement en double trouvé / créé et son nécessaire dépassement. Dans les deux cas, ce moment critique ou de désorganisation limitée ouvre la voie à un niveau de complexité supérieur, en l'occurrence à une autre modalité du lien à soi et à l'autre, plus élaborée⁶⁰². Ces remarques soutiennent l'idée que le double émerge d'une situation critique de la subjectivité, constituant par là même un après-coup (ré)organisateur de la paradoxalité identitaire.

⁶⁰² Nous retrouvons le même schéma processuel dans les observations de R. Zazzo à propos du comportement de l'enfant qui précède la reconnaissance de son image dans le miroir. Situé vers l'âge de deux ans, ce comportement se caractérise, selon l'auteur, par une conduite particulière de désorganisation (un malaise ou une gêne) où l'image de soi apparaît au sujet comme un objet étrange : « un autre pas comme les autres ». R. ZAZZO (1993), *op. cit.* pp. 90-91.

Au-delà de la perspective génétique, cette trajectoire organise les différents niveaux de fonctionnement de la réflexivité dans une perspective structurale. Ainsi, elle encadre et ce, à différents moments du développement psychique, le processus par lequel un sujet découvre et intériorise un nouvel aspect de son identité, s'approprie les nouvelles logiques qui la sous-tendent, dans la relation à soi ou à l'autre. Inversement, les aléas de la construction identitaire sur le mode du double rendent compte des modalités de rupture de cette trajectoire en double, rupture qui pèsera sur l'organisation réflexive du sujet.

13.8.1.3 Configurations identitaires :

Les étapes de la construction du double sous sa forme transitionnelle permettent de dégager *a contrario* plusieurs types de configurations identitaires, témoignant des échecs ou des aléas de son organisation.

1- Une première configuration de l'identité peut être dégagée à partir de la mise à l'épreuve de la première boucle, qui rend compte de l'harmonisation des deux courants du narcissisme primaire, animique et objectal. La perturbation de ce premier niveau d'investissement en double, à savoir la relation « homosensuelle » primaire en double, en entravant les premières expériences de rassemblement interne et l'établissement d'un rapport imaginaire à soi, affecterait la construction d'un lien narcissique primaire sujet / objet. L'objet ne peut alors, dans ces conditions, être « suffisamment » rencontré comme un double trouvé / créé du sujet, il ne peut soutenir l'établissement d'une illusion narcissique primaire « suffisamment » consistante.

Suivant cette configuration, l'objet-double animique, c'est-à-dire la part de l'objet qui n'a pu être rencontrée comme double, reste « confondu » au moi, dans un état d'indifférenciation primaire. L'identité ou une partie de celle-ci ne peut alors se développer à partir de la différence et de l'altérité, et tendra à s'organiser au contraire dans un rapport identique à soi. La prévalence de cette modalité de l'identité, que l'on retrouve dans l'autisme, dans certains états psychotiques sévères mais aussi potentiellement chez tout sujet dont la réflexivité est portée à son point de rupture, rend compte d'un fonctionnement psychique archaïque et organisé suivant le registre de la survie. Le lien réflexif à soi est ici réduit à sa plus simple expression et plonge le sujet dans une paradoxalité identitaire souvent mortifère,

dominée par les formes radicales de l'identité et de l'altérité à soi. Le sujet se trouve alors dans un état d'extrême fragilité identitaire, dans la situation d'être « suspendu » à l'objet et à ses capacités réfléchissantes dont il dépend massivement pour rétablir une continuité interne (Cf. *Olivia*).

Ainsi, l'échec ou la rupture de ce premier lien en double trouvé / créé confronte potentiellement le sujet à un état psychique chaotique, générateur d'angoisses catastrophiques, provoquant le retour automatique ou le maintien des investissements animiques en double. Cette « solution » psychique radicale s'inscrit comme une tentative ultime et paradoxale de se défendre contre une menace de mort psychique, en même temps qu'elle répète, dans ce premier temps de la relation en double, un état de détresse.

2- Dans un registre intermédiaire, c'est-à-dire lorsque l'objet n'a pu être suffisamment rencontré comme un double trouvé / créé, l'identité peut se trouver en partie mêlée à une part de l'altérité de l'objet qui ne peut être assimilée sur un mode spéculaire / imaginaire. Cette enclave de l'objet au sein du moi favoriserait un clivage du moi destiné à libérer le sujet d'un vécu de confusion. L'émergence d'un double persécutoire ou d'un double narcissique idéalisé rend compte, comme on le verra dans le chapitre 16, de l'effort du sujet pour traiter la part d'ombre de l'objet qui ne peut être assimilée au moi narcissique (Cf. *Evan*).

3- Une autre modalité de la rupture peut être repérée au niveau de la seconde boucle. Ce second palier s'appuie sur la qualité des expériences de la relation en double trouvé / créé qui sous-tend la qualité du rapport imaginaire à soi et de l'incorporation de l'objet-double. Ainsi, face à l'émergence d'affects de rage, l'objet ne survit pas ou survit mal, soit en se retirant brutalement de la relation en double, ce qui prive le sujet de l'intégration des aspects de l'identité mis en jeu dans la relation, soit en renvoyant « en miroir » les manifestations de la destructivité du sujet. Tandis que le premier type de réaction soustrait une part de l'identité subjective au travail introjectif, le second type de réaction « force » le sujet à se reconnaître dans sa destructivité : s'attaquer, se détruire soi-même ou encore se mettre à l'épreuve soi-même, peut constituer ici des solutions paradoxales de l'identité pour se dégager d'une réflexivité aliénante et mortifère.

Dans tous les cas, la non-survivance de l'objet-double ne permet pas à celui-ci d'être détruit / trouvé sous une forme différenciée et structurante. En restant collée à l'objet, la fonction réflexive perd ses potentialités transitionnelles et accroît la dépendance du sujet à

l'objet externe pour s'auto-représenter. La quête d'un double narcissique matérialisé au dehors tente alors de pallier la défaillance de l'objet interne incapable d'assurer une continuité identitaire. Cette modalité du lien en double, qui exprime un manque à se constituer sous la forme d'un double transitionnel, se retrouve particulièrement présente au moment de la différenciation moi / autre et du passage du narcissisme primaire au narcissisme secondaire, ainsi qu'au moment de l'adolescence. Elle fait le lit des pathologies du narcissisme, de la dépendance à l'objet et les problématiques abandonniques, ce dont témoigne la clinique de Vivian et de Clara.

Bien sûr cette description est loin d'être exhaustive et gagnerait à être affinée. Nous y reviendrons lorsque nous aborderons les modalités « non transitionnelles » ou « détransitionnalisées » du double.

13.9 Trajectoire de l'altérité :

La description des étapes du modèle du double nous enjoint à présent à préciser les formes d'altérités qui accompagnent la subjectivité au cours de la construction identitaire. La trajectoire de l'identité réflexive est aussi une trajectoire de l'altérité, elle façonne en creux l'altérité du sujet.

A partir des développements qui précèdent on peut distinguer trois formes ou trois niveaux d'altérité correspondant aux trois grandes étapes de la trajectoire identitaire et subjective en double que nous avons décrites.

13.9.1 L'altérité primaire :

En premier lieu, la mise en perspective d'un fonctionnement animique en double avec la conception d'un narcissisme primaire traversé par deux courants antagonistes, l'un tourné vers l'objet, l'autre vers le sujet, nous amène à postuler l'existence d'une altérité primaire. Celle-ci peut être repérée entre autres, à partir de l'aptitude du nourrisson à discriminer très tôt ses propres actions de celles d'autrui (J. Decety, 2002-2004), de sa conscience innée des états subjectifs des autres personnes (C. Trevarthen), ou encore de la construction précoce

d'un « sens écologique de soi » (Ph. Rochat). Elle renvoie aux formes d'agentivité rudimentaires qui organisent l'intersubjectivité primaire.

Ce postulat s'accorde avec la proposition théorique de N. Georgieff (2007) de l'existence d'un système de l'autre « essentiellement différent du soi ». Cette forme d'altérité n'est pas à confondre avec l'altérité imaginaire associée au système du même et qui soutient une relation mimétique à l'objet, grâce à l'établissement de représentations partagées avec l'objet. Elle relève au contraire au sein de la vie psychique du système de l'autre, et apparaît comme une première forme de traitement du monde des objets. *L'altérité primaire constituerait ainsi une forme matricielle de l'altérité, au même titre que le double animique vis-à-vis des autres formes de double.*

La description par C. et S. Botella (2001) d'une forme animique du double dépourvue d'altérité, en « identité de perception », suggère que cette forme de double n'est pas pensable théoriquement dans un rapport dialectique avec une quelconque forme d'altérité. De fait, investissements en double animique et investissements d'objet, qui constituent les deux courants fondamentaux du narcissisme primaire, pourraient être considérés comme des mouvements indépendants *non encore unifiés* (clivage originaire) dans ce qui adviendra secondairement sous la forme rassemblée d'une altérité imaginaire.

Que dire alors de l'altérité primaire au regard de la subjectivité ? Certes le sujet est en mesure de différencier et de commencer à catégoriser un certain nombre événements psychiques, à discriminer certains aspects de lui-même de ceux d'autrui, mais que veut dire alors « soi-même » ou « autrui » ? Nous constatons à nouveau combien ces termes anticipent « déjà trop » ce que le sujet n'est pas encore ou plutôt ce vers quoi il tend potentiellement. Autrement dit, que veut dire autrui quand le soi-même n'est pas encore constitué ou est en cours de constitution et inversement ?

Si, en théorie et du point de vue de l'observation, sujet et objet se distinguent, d'un point de vue subjectif les choses apparaissent d'une façon beaucoup plus complexe. En effet, la catégorisation des expériences psychiques et leur attribution (moi / non moi) conduit plutôt à penser la complexité de la réalité psychique précoce non pas en terme d'opposition mais plutôt en terme de niveaux de fonctionnement parallèles et simultanés, non encore unifiés / intégrés. Ainsi par exemple, le soi primitif peut être à même de percevoir une différence chez autrui et même de commencer à la signifier, tout en investissant subjectivement autrui comme lui-même (identique à soi), suivant une logique proche du clivage du moi, ou devrions-nous dire du « non encore unifié de soi », forme originaire du clivage. C'est dire que le double,

sous sa forme animique, n'est pas encore un objet qui rassemble les aspects épars de la nébuleuse subjective mais plutôt un objet permettant l'instauration précoce d'une continuité psychique en appui sur la perception (identité de perception).

Ajoutons que cette forme précoce d'altérité, contemporaine des investissements animiques en double de l'objet, instaure un premier écart identitaire, c'est-à-dire une tension potentielle entre les expériences de continuité identitaire et les expériences de non-identité à soi : *l'identité naît de la tension avec ce qu'elle n'est pas* (Cf. *Supra*). Elle introduit l'idée d'une première différenciation dans un système subjectif où règne l'identité de perception. *Pour formuler ce paradoxe, j'avancerais qu'à ce niveau de l'organisation subjective, identité et altérité « s'opposent et ne s'opposent pas », et que l'altérité fait partie intégrante de l'identité tout en introduisant une première différence avec celle-ci, à l'origine de son établissement.*

A l'image d'une identité subjective « non encore unifiée » par la relation à un « objet-double trouvé / créé », l'altérité primaire peut être considérée comme une altérité fragmentaire et partielle, une altérité de surface, adhésive et sans relief. En introduisant un premier écart au sein de la subjectivité et dans le rapport à l'objet, cette première forme d'altérité conditionne néanmoins la rencontre avec un « objet-double trouvé / créé » et, partant, la constitution d'une altérité imaginaire. En revanche, la persistance d'un fonctionnement animique en double signera l'échec des processus en trouvé / créé, empêchant la création d'une altérité imaginaire « subjectivante ».

13.9.2 L'altérité imaginaire :

A la différence de l'altérité primaire, l'altérité imaginaire ou spéculaire résulte de la rencontre avec un « objet-double trouvé / créé » et correspond à un premier moment de rassemblement et d'harmonisation des investissements animiques / narcissiques et des investissements objectaux ou pré-objectaux. L'altérité imaginaire s'ouvre ainsi sur la création d'un espace imaginaire permettant au sujet de se rassembler et de se saisir lui-même à travers l'autre, de faire l'expérience d'une illusion narcissique primaire.

Mais on a vu que cette forme d'altérité peut être source d'aliénation pour le soi primitif, en particulier lorsque les besoins psychiques du bébé ne sont pas pris en compte et ne peuvent être satisfaits ou, d'une façon générale lorsque les réponses de l'objet primaire ne

parviennent pas à s'accorder avec les états psychiques du bébé. Le sujet rencontre alors de l'autre là où il aurait du rencontrer du même, c'est-à-dire que les réponses de l'objet ne sont pas congruentes aux mouvements psychiques du sujet, qu'elles ne sont pas homogènes au soi primitif : l'ombre de l'objet tombe alors sur le moi. S'ensuit la création d'une zone d'aliénation subjective, de confusion identitaire, résultant de l'incorporation d'une part de l'objet inadéquate au soi primitif et d'une partie de soi « mal réfléchi » par l'objet. Une « illusion négative de soi » (R. Roussillon), c'est-à-dire l'illusion d'être à l'origine du mauvais et du mal être en soi, comme conséquence de l'insatisfaction du besoin primaire d'être « bien » reflété par l'objet, commence alors à s'établir en lieu et place d'une illusion narcissique primaire, favorisant la mise en place de défenses narcissiques organisées autour du clivage.

En résumé, l'altérité imaginaire se présente comme une altérité identifiée au moi (Georgieff), étroitement liée aux processus d'incorporation, et s'inscrit dans une logique du « double trouvé / créé ». C'est le temps du partage esthétique, et de la mise en place de « l'homosexualité primaire en double ». L'altérité imaginaire participe ainsi à la constitution du narcissisme primaire et ouvre la voie à l'exploration de l'objet sur le mode de l'identification projective : le sujet peut commencer à habiter l'espace psychique de l'objet en le prenant pour sien, à « squatter » l'espace interne de l'objet selon l'expression d'A. Ciccone, à investir l'objet comme une première extension de lui-même, à partager ses émotions avec l'objet, etc.

13.9.3 L'altérité « symbolique » :

Enfin, dans sa trajectoire en double, l'identité rencontre un troisième niveau d'altérité, correspondant à la découverte de la fonction réflexive de l'objet et à la constitution d'un miroir psychique interne indépendant de l'objet externe, à savoir l'altérité « symbolique ». Comme on l'a indiqué, l'altérité symbolique est une altérité produite par l'activité de symbolisation, associée au mécanisme du refoulement et au processus d'introjection. L'altérité symbolique suppose, à la différence de l'altérité imaginaire, la reconnaissance par le sujet d'une altérité indépendante et étrangère à soi ainsi que l'accès à la représentation de l'absence, soit au renoncement à « tout représenter » (castration). Cette limite fondamentale,

instauratrice d'une capacité représentative symbolique, permet au sujet de se représenter qu'il ne se représente pas, de se représenter qu'une part de l'objet et de lui-même lui échappe.

L'altérité symbolique se présente au moi comme une altérité médiatisée par la représentation de l'absence, le sujet peut se réfléchir lui-même, réfléchir son altérité et celle de l'objet, en même temps qu'il repousse, grâce à son miroir interne, l'altérité irreprésentable.

L'altérité symbolique permet ainsi à l'identité de se structurer dans un rapport symbolique qui unit et sépare le sujet à l'objet, l'identité à l'altérité. Jusqu'alors perçu et investi sans être reconnu subjectivement dans son extériorité, l'objet se constitue, dans la dernière boucle de la trajectoire en double, comme un « objet-autre-sujet » (R. Roussillon). L'objet est un autre, différent du sujet mais il est également reconnu comme un autre sujet, pourvu de désirs et d'intentions propres, d'un fonctionnement psychique différencié et autonome.

Cette modification du rapport à l'altérité introduit un nouveau rapport à l'objet qui délimite la topique interne. Elle permet au sujet d'explorer l'altérité de l'objet, sa subjectivité *tout en maintenant de façon discrète, un lien en double avec l'objet*. Ce qui signifie que l'objet peut être investi comme un autre sujet sans que cet investissement menace la continuité identitaire, mais également que le sujet peut explorer le monde interne de l'objet sans risquer de s'y perdre ; l'altérité de l'objet, une fois admise et reconnue dans son extériorité peut ainsi constituer un miroir de sa propre altérité et favoriser, grâce au maintien de la relation en double, la reconnaissance en soi d'un autre soi-même. L'altérité symbolique s'ouvre ainsi sur la reconnaissance d'une différence entre altérité interne et altérité externe, entre le dedans et le dehors, mais également entre « soi et soi », entre différents « moments » de soi.

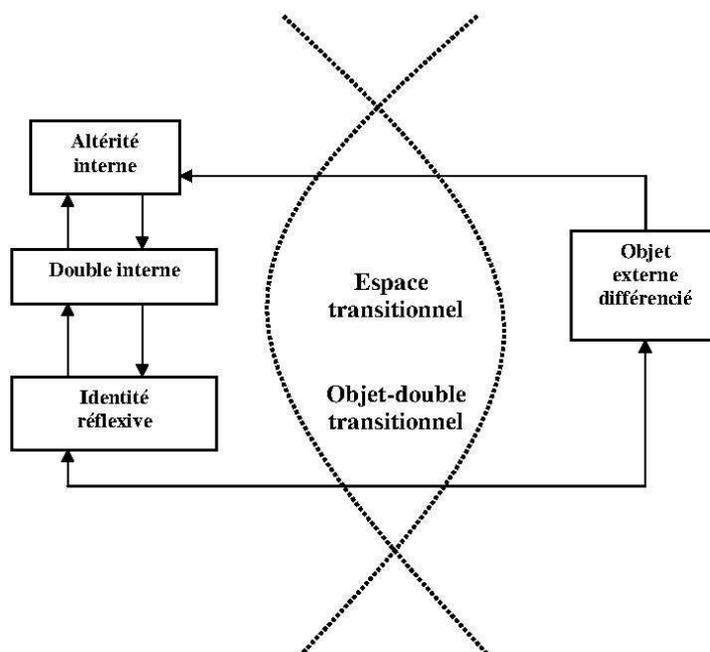
13.10 Synthèse et schémas :

Cette trajectoire réflexive en double, du sujet vers l'objet et de l'objet vers le sujet, tente de rendre compte, en appui sur le modèle du double retournement pulsionnel, comment un sujet organise sa réflexivité interne et structure son identité à partir des deux temps de la relation en double que nous avons décrits. Ce modèle permet en outre de préciser les

conditions intersubjectives permettant la constitution puis le dépassement du narcissisme primaire, à travers l'établissement d'un rapport à soi imaginaire qui sera repris et transformé au sein d'un rapport à soi symbolique.

La mise en perspective de la problématique de la réflexivité, telle qu'elle apparaît dans l'observation clinique des problématiques identitaires-narcissiques, avec les différentes modalités de la construction identitaire, nous éclaire ainsi sur le fonctionnement réflexif de la vie psychique, sur les processus d'intériorisation qui l'accompagnent, sur la nature de l'altérité en jeu et donc, par voie de conséquence, sur la qualité du rapport à soi qui en découle. Cependant, aussi élaboré soit-il, le rapport à soi demeure fragile et nécessairement soumis, au fil du développement, à des impératifs de transformation qui obligent le sujet à actualiser son identité au regard des expériences ou des rencontres qui jalonnent son existence. On peut penser que ces situations, qui imposent une réorganisation plus ou moins profonde de l'identité, nécessiteront alors, suivant un trajet régrédient, le recours passager ou durable aux processus par lesquels l'identité s'est établie historiquement.

Schéma 2 : Topique de l'identité réflexive

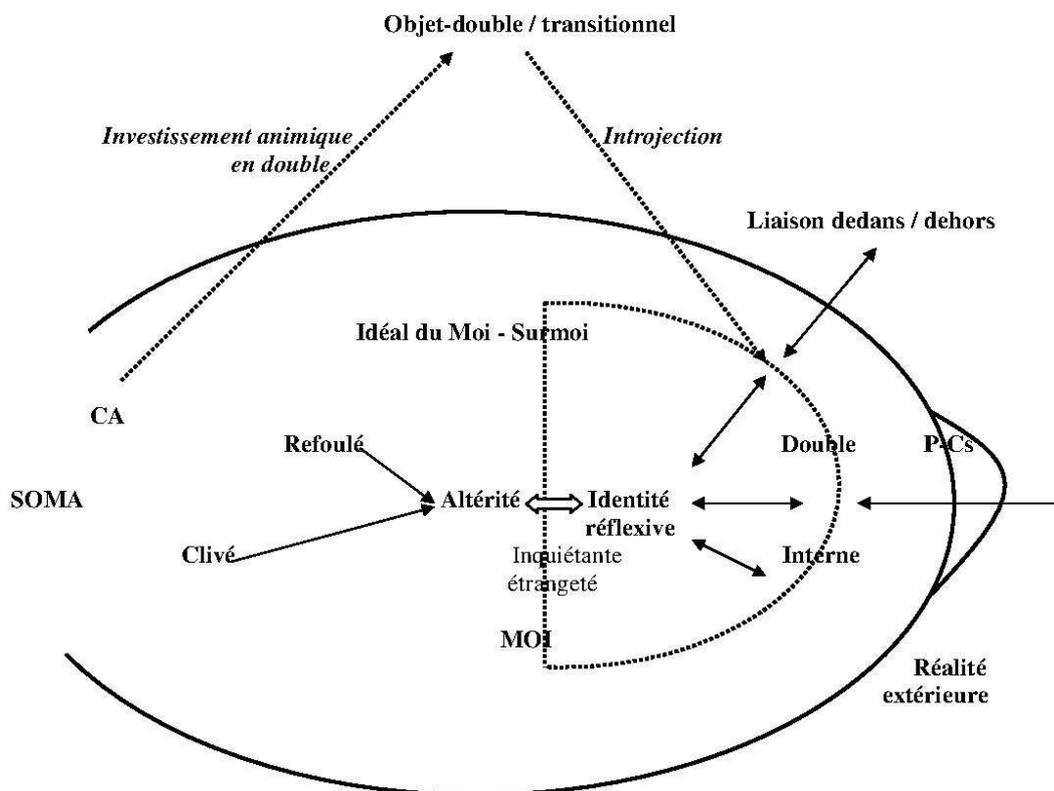


Ce second schéma rend compte autrement, suivant la perspective winnicottienne que nous avons adoptée, du fonctionnement réflexif interne issu de la trajectoire subjective en double. Une fois intériorisée, la réflexivité devient autonome et peut désormais se dialectiser avec l'objet externe reconnu dans sa dimension d'extériorité.

Le double transitionnel ne disparaît pas mais continue d'assurer, à la limite du dedans et du dehors, l'équilibre des investissements narcissiques et objectaux, en garantissant le maintien de l'organisation réflexive interne, d'une part, et en favorisant l'investissement de la différence et de l'altérité, d'autre part.

Les flèches matérialisent la circulation des investissements entre le sujet et l'objet et décrivent le trajet par lequel le sujet reprend pour lui-même, dans une dynamique réflexive intrasubjective, les expériences produites dans le champ de l'intersubjectivité.

Schéma 3 :



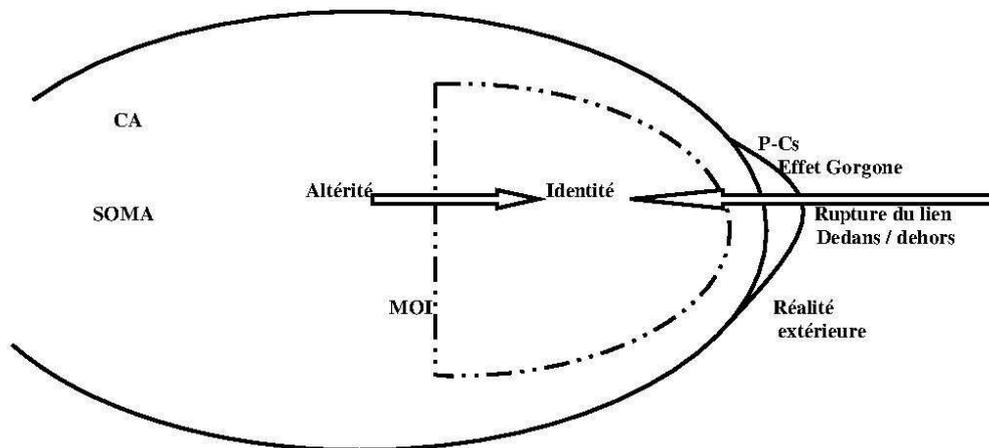
Ce schéma inspiré de celui de Freud des *Nouvelles conférences* tente de figurer sur un plan topique les différents aspects qui composent et rendent possible le fonctionnement de l'identité réflexive.

L'intériorisation du double transitionnel sous la forme d'un miroir psychique vivant constitue, en référence au mythe de Persée, un bouclier réfléchissant permettant au sujet, sur l'une de ses faces, de se réfléchir, et sur l'autre, de traiter l'altérité provenant du dedans comme du dehors.

Ainsi, l'identité réflexive assure, au-dedans, la liaison des éléments psychiques qui affectent le sujet, soient les aspects clivés et refoulés de la vie psychique ou encore les mouvements pulsionnels en quête de subjectivation qui composent l'altérité interne et, au-dehors, les éléments psychiques qui lui parviennent de la réalité extérieure, ce que nous avons désigné dans notre schéma par la « liaison dedans / dehors » (G. Lavallée).

Lorsque ce processus échoue, le miroir psychique disparaît et le sujet devient incapable de filtrer et de réfléchir l'altérité au-dedans comme au dehors (Schéma 4). Le lien dedans / dehors se rompt, l'identité se désorganise en se mêlant à l'altérité, c'est « l'effet Gorgone » (G. Lavallée, 1999. Cf. *Infra*, notre analyse du mythe de Persée).

Schéma 4 : Rupture du lien dedans / dehors



La réflexivité identitaire : tableau récapitulatif

Le tableau ci-dessous propose une vue d'ensemble des modalités de la réflexivité identitaire telles que nous les avons décrites précédemment. Bien entendu, ce tableau, comme les schémas figurés plus haut, est nécessairement partiel. En fait, chaque modalité du rapport à soi mériterait à elle seule une étude approfondie à partir de nouvelles hypothèses plus spécifiques, ce que la limite du présent travail ne nous permet pas d'engager.

	Animisme premier	Rapport imaginaire à soi	Rapport symbolique à soi
Nature de l'identité	Nébuleuse subjective première	Identité réflexive imaginaire	Identité réflexive symbolique
Nature de l'altérité	Altérité primaire / Absence d'altérité	Altérité imaginaire ou spéculaire	Altérité symbolique
Mode d'intériorisation de l'objet	Absence	Incorporation	Introjection
Accordage	Absence	Accordage esthétique	Accordage émotionnel
Double	animique	Trouvé / créé	Détruit / trouvé
Miroir psychique	Miroir animique	Miroir psychique interne / externe méconnu	Miroir psychique interne

Dans ce chapitre, nous avons cherché à expliciter comment se déploie, au cours du développement, la trajectoire identitaire qui mène à l'intériorisation d'un double transitionnel et à la création d'un fond réflexif. Cette nouvelle donne subjective, marquée par l'instauration d'un miroir psychique interne garant de la réflexivité intrapsychique, réunit les conditions d'accès à une relation d'objet différencié, à un « objet-autre-sujet ». C'est dire que le miroir psychique peut être investi autrement que pour s'autoreprésenter : il devient le prisme à partir duquel le sujet appréhendera la réalité extérieure ainsi que celle de l'objet. *Ceci signifie qu'une fois intériorisé et assimilé à la trame subjective, l'investissement de l'objet sur le*

modèle du double n'est plus nécessaire mais qu'il peut désormais laisser la place à une authentique relation objectale.

L'altérité de l'objet ne représentant plus une menace pour l'identité, la dimension réflexive du miroir psychique perdra peu à peu de sa densité à mesure que le sujet s'effacera ou s'introjectera au sein de son propre processus réflexif. C'est à cette condition que le double peut constituer la toile de fond de la psyché sur laquelle s'inscriront les événements psychiques sous une forme réflexive.

Suivant cette nouvelle configuration, le sujet peut alors nourrir l'illusion de se sentir suffisamment identique ou « égal » à lui-même, ce que nous allons étudier à présent, en revenant sur ce que R. Zazzo désigne par l'illusion spéculaire.

Chapitre 14. Illusion spéculaire, illusion identitaire

« Maman, dis-moi, dis-moi maman : pourquoi je suis moi ? »

Michel de M'Uzan, *Parole de séance*.

14.1 Retour sur l'illusion spéculaire :

Les travaux de R. Zazzo sur le miroir et le double, que nous avons relatés dans notre première partie, apportent rétrospectivement un nouvel éclairage sur la construction transitionnelle de l'identité. La notion d'illusion spéculaire proposée par l'auteur croise en effet notre problématique de recherche, en offrant un autre point de vue sur le rapport existant entre le miroir et la connaissance visuelle de soi.

Pour René Zazzo, l'illusion spéculaire consiste à croire « que la connaissance visuelle de soi est une donnée immédiate de la perception, une expérience intime comme l'est la connaissance tactile et protopathique de notre corps. »⁶⁰³ Cette découverte rejoint les formulations de Guy Lavallée (1999) sur le fantasme « omniperceptif » qui sous-tend la perception visuelle : « “Tout” semble toujours là sous les yeux. »⁶⁰⁴

Ainsi, l'effet de surprise suscité chez notre interlocuteur lorsque nous lui déclarons que le visage est une partie de soi invisible (R. Zazzo), est riche d'enseignement. Ce qui apparaît comme une évidence après coup nous renseigne sur le rapport qu'entretient le sujet avec son miroir psychique. Par exemple, ce que montre l'expérience de l'illusion spéculaire, c'est que le sujet ignore qu'il a besoin de recourir à une représentation mentale pour se percevoir lui-même, soit, en l'occurrence, à un miroir psychique : le sujet se perçoit à travers une

⁶⁰³ R. ZAZZO (1993), *op. cit.* p. 161.

⁶⁰⁴ G. LAVALLEE (1999), *op. cit.* p. 7.

représentation interne de lui-même, c'est-à-dire que perception de soi et représentation de soi ne s'opposent pas mais coïncident ensemble sur le modèle du trouvé / créé pour donner lieu à l'expérience de l'illusion spéculaire.

Cette expérience révèle par ailleurs la persistance du premier temps de la construction identitaire en double trouvé / créé, de la même manière que le narcissisme primaire ne disparaît pas avec la découverte de la fonction réflexive de l'objet et la reconnaissance de son extériorité. Cette situation témoigne non seulement de l'existence d'un miroir psychique interne, auquel le sujet recourt sans le savoir, pour pallier l'absence d'un miroir externe, mais surtout de son enfouissement dans l'espace psychique. Celui-ci devient alors invisible comme la surface réfléchissante d'un miroir.

Cependant, cet exemple nous montre que l'origine de l'établissement de l'illusion spéculaire est à rechercher dans le développement bien en-deçà de la construction interne d'un objet-double sous la forme d'un miroir psychique, dès les premières rencontres du sujet avec l'objet-miroir. Comme l'indique R. Zazzo, rejoignant sur ce point l'hypothèse de Winnicott sur la fonction miroir de l'objet, celle-ci s'établit en effet très tôt dans le développement : « Dès l'âge où la capacité visuelle existe, dès le moment où l'enfant voit, il se voit dans le miroir »⁶⁰⁵, de la même manière que lorsque l'enfant voit sa mère, c'est lui-même qu'il voit. L'enfant ne se « reconnaît » pas dans le miroir ou dans le regard des objets-doubles qui l'entourent, mais il s'identifie à l'image reflétée par le miroir ou à ce que lui renvoie le visage maternel.

Rappelons que cette identification à l'image reflétée dans le miroir suppose, comme l'a montré Winnicott dans sa critique du stade du miroir de Lacan, que l'enfant ait pu être reflété au préalable par le regard de la mère. Ces observations confirment ce que nous avons désigné par « l'illusion narcissique primaire en double », selon laquelle le sujet se sent, se croit ou se prend pour son double, s'identifie au reflet ou à l'image qu'il perçoit dans ses objets-miroirs.

Comme l'illusion narcissique primaire en double, l'illusion spéculaire s'établirait ainsi lors du premier temps de la relation en double, celui qui concerne l'investissement d'un objet-double trouvé / créé grâce auquel le sujet fait l'expérience d'être ce qu'il voit, d'être son double. Cette capacité du sujet de coïncider avec la perception de lui-même repose alors sur l'illusion spéculaire d'être l'objet, sans que celui-ci soit découvert comme miroir. Il y a alors identité de perception entre ce que le sujet perçoit de lui-même et ce qu'il perçoit de l'objet, à travers l'identification à son propre reflet.

⁶⁰⁵ *Ibid.* p. 161.

Suivant la logique du trouvé / créé qui l'accompagne, l'illusion spéculaire témoignerait de la rencontre d'une hallucination de soi (héautoscopie) avec une trace perceptive de soi dans le reflet du miroir, soit entre le « créé » et le « trouvé » de soi. A l'inverse, l'émergence d'une figure « détransitionnalisée » du double révélera un point de non rencontre entre hallucination de soi et perception de soi, ce qu'illustre notamment les phénomènes hallucinatoires héautoscopiques. Le sujet « se voit » alors à l'extérieur de lui-même ou, comme dans la nouvelle du *Horla*, il ne se voit plus dans le miroir⁶⁰⁶.

Dans l'illusion spéculaire, que l'on peut traduire par l'énoncé « je me vois », le sujet « se vit » et s'éprouve subjectivement, dans une première forme de rapport à soi imaginaire, comme étant à la fois identique à lui-même et identique à ce qu'il voit. Mais tandis que l'illusion spéculaire convoque spécifiquement le registre imaginaire du rapport à soi, on peut s'interroger sur la nature de l'illusion correspondant à la découverte de la fonction réflexive de l'objet et à son intériorisation.

14.2 L'illusion identitaire :

A partir de ce que décrit R. Zazzo, qui renvoie à la première boucle de notre schéma, on peut faire l'hypothèse d'un second niveau, correspondant à l'illusion suivant laquelle le sujet *se représente* lui-même comme étant identique à lui-même, s'identifie à ce qu'il pense, coïncide avec l'idée qu'il se fait de lui-même. L'identité de perception de soi cède la place à une identité de pensée de soi : « Je suis ce que je pense et je pense ce que je suis ». Comme dans le cogito cartésien, l'identité procède de la pensée suivant un processus réflexif subjectivant qui sous-tend un rapport à soi symbolique.

Cette illusion d'une autre nature et que je propose de désigner par l'illusion identitaire, trouverait sa forme accomplie (trouvée / créée) dans l'énoncé « je suis moi ». On passe alors d'une autoreprésentation-chose de soi, produite par l'illusion spéculaire et encadrée par la relation à un objet-double trouvé / créé, à une autoreprésentation-mot de soi, issue de l'introjection de la fonction réflexive de l'objet. L'illusion identitaire reprend à un niveau

⁶⁰⁶ Suivant cette hypothèse, l'hallucination négative dans le miroir n'est-elle pas à penser comme la trace de l'absence d'un investissement en double trouvé / créé ?

symbolique auto-représentatif ce qui s'était édifié jusqu'alors dans le registre de la réflexivité imaginaire.

Comme l'illusion spéculaire, l'illusion identitaire « affranchit » le sujet du poids de son altérité tout en étant assimilée au cœur même de l'identité. Ce paradoxe tient au fait que l'identité s'établit, suivant la trajectoire subjective que nous avons modélisée, dans l'effacement (introjection) des procédures par lesquelles elle s'est constituée historiquement, à la manière dont le moi efface les traces de son propre fonctionnement (A. Green).

Ajoutons que si l'identité s'accomplit dans l'illusion de « se voir », d'être soi, d'être « identique à soi-même », de se penser comme « égal à soi-même », les troubles identitaires et les affects d'inquiétante étrangeté voire d'épouvante qui les accompagnent, dénoncent au contraire l'illusion d'une coïncidence entre soi et soi. On passe alors du « Je suis moi » à « Je est un autre » ou encore pour l'illusion spéculaire, du « Je me vois » à « Je ne me vois pas », comme dans l'hallucination négative dans le miroir.

Cette question de l'illusion identitaire, Freud l'aborde dans son article « Une difficulté de la psychanalyse »⁶⁰⁷. Dans ce texte célèbre, Freud évoque les trois grandes blessures infligées au narcissisme humain au cours de son évolution. Pour faire sentir au lecteur la troisième atteinte narcissique, celle qui concerne la reconnaissance de l'inconscient, Freud s'adresse directement au moi :

« Rien d'étranger n'est entré en toi ; c'est une partie de ta propre vie psychique qui s'est dérobée à ta connaissance et à la domination de ta volonté. C'est pourquoi d'ailleurs tu es si faible pour te défendre ; tu combats avec une partie de tes forces contre l'autre partie ; tu ne peux pas mobiliser toutes tes forces comme contre un ennemi extérieur (...) Tu es assuré d'apprendre tout ce qui se passe dans ton âme, pourvu que ce soit assez important, parce qu'alors ta conscience te le signale. Et quand dans ton âme tu n'as reçu aucune nouvelle de quelque chose, tu admets en toute confiance que cela n'est pas contenu en elle. Davantage, tu vas jusqu'à tenir « psychique » pour identique à « conscient »⁶⁰⁸, c'est-à-dire connu de toi, malgré les preuves les plus patentes que dans ta vie psychique, il doit en permanence se passer beaucoup plus de choses qu'il n'en peut accéder à ta conscience. Accepte donc sur ce

⁶⁰⁷ S. FREUD (1917), « Une difficulté de la psychanalyse », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1995, pp. 177-187.

⁶⁰⁸ Nous soulignons.

point de te laisser instruire ! Le psychique en toi ne coïncide pas avec ce dont tu es conscient ; ce sont deux choses différentes, que quelque chose se passe dans ton âme, et que tu en sois par ailleurs informé (...) Qui saurait évaluer, même si tu n'es pas malade, tout ce qui s'agite dans ton âme et dont tu n'apprends rien, ou dont tu es mal informé ? Tu te comportes comme un souverain absolu, qui se contente des renseignements que lui apportent les hauts fonctionnaires de sa cour, et qui ne descend pas dans la rue pour écouter la voix du peuple. Entre en toi-même, dans tes profondeurs, et apprends d'abord à te connaître, alors tu comprendras pourquoi tu dois devenir malade, et tu éviteras peut-être de le devenir. »⁶⁰⁹

En dénonçant l'illusion d'une coïncidence entre le psychique et le conscient, Freud dénonce l'illusion identitaire. Pour autant, si « le moi n'est pas maître dans sa propre maison », l'illusion subjective de ne faire qu'un, d'être identique à soi-même, de se sentir « maître » de ce que l'on est, à condition que cela ne traduise pas une revendication défensive, rend compte d'une suffisante harmonisation des instances psychiques. Le sujet peut alors se trouver / créer lui-même dans le reflet de son miroir intérieur et se sentir unifié et rassemblé au sein de sa vie psychique. Grâce à l'illusion ainsi produite, il peut alors dépasser les paradoxes de son identité, contenir son altérité interne, suspendre provisoirement tel ou tel conflit interne, en un mot, se sentir suffisamment lui-même.

⁶⁰⁹ S. FREUD (1917), *Ibid.* pp. 184-186.

Chapitre 15. Intermède : Le bouclier de Persée et le double

15.1 Le mythe de Persée :

Averti par l'oracle qu'il serait tué par son petit-fils, le roi Acrisios décida alors d'emprisonner sa fille Danaé en haut d'une tour d'airin, pour échapper à son propre destin. Une nuit, Zeus, métamorphosé en pluie d'or, pénétra dans la prison de la princesse pour la séduire et lui faire un enfant. En apprenant la naissance de Persée, Acrisios entra dans une rage folle. Toutefois, s'il renonça à les tuer, il décida de les enfermer dans un coffre qu'il jeta à la mer.

Danaé et Persée furent recueillis par un pêcheur de l'île de Séphiros nommé Dycitis, frère de Polydectès, roi de l'île. Polydectès s'éprit de Danaé et voulut en faire sa femme mais l'amour que Danaé vouait à son propre fils l'empêcha de réaliser son projet. Il décida alors par tous les moyens d'éloigner Persée. Il choisit donc de lui assigner la tâche quasiment impossible d'aller chercher la tête de la Gorgone Méduse, monstre à la chevelure de serpents dont le regard pétrifiait quiconque la fixait dans les yeux. Persée, qui fut un jeune homme vaillant en quête de gloire et d'aventure, accepta.

Pour réussir sa mission, Persée se vit remettre par Athéna un bouclier en bronze dont l'intérieur était poli comme un miroir, dans le but d'éviter tout regard direct avec la Gorgone. Athéna haïssait Méduse pour s'être uni avec Poséidon dans un des temples qui lui était consacré. Persée rendit ensuite visite aux Grées, trois vieilles fées sinistres qui ne se partageaient qu'un seul œil et qu'une seule dent. Profitant du moment où l'une d'entre elles faisait passer l'œil à une autre, Persée s'en empara, ce qui lui permit de connaître l'endroit où vivait la Gorgone Méduse et où se trouvaient les nymphes du Nord. Celles-ci lui remirent le casque d'Hadès qui rendait invisible, des sandales ailées ainsi qu'une besace magique qui avait pour particularité de prendre toujours la taille de ce qu'elle renfermait (Apollodore).

Enfin, il reçut d'Hermès une épée courbe en acier très dur puis traversa l'océan pour arriver sur la côte où vivaient les Gorgones.

Parmi les trois Gorgones, seule Méduse était mortelle. Selon Apollodore, les Gorgones avaient des serpents entortillés hérissés d'écailles à la place des cheveux, ainsi que d'énormes défenses de sanglier, des mains de bronze et des ailes en or. Persée, guidé par la main d'Athéna, s'approcha de Méduse pendant qu'elle était profondément endormie :

« Tenant la tête tournée, et regardant l'image de Méduse reflétée sur le bouclier de bronze, il lui coupa la tête. »⁶¹⁰

Du cou de la Gorgone jaillirent ses deux fils, Chrysaor, père de Géryon et le cheval ailé Pégase. Persée mit la tête de Méduse dans son sac magique et prit la route du retour. Grâce au casque qui le rendait invisible, il put échapper aux autres Gorgones.

Selon la version d'Ovide, Persée revint en Grèce et rencontra Atlas, qui voulut l'éloigner par la force, craignant la prédiction annonçant qu'il volerait un jour les pommes d'or du jardin des Hespérides. En colère, Persée lui montra la tête de Méduse, qui le pétrifia et le transforma en une chaîne de montagne soutenant le ciel.

Persée traversa l'Éthiopie et aperçut Andromède, fille de Cassiopée, enchaînée à un rocher et livrée à un monstre marin. Il la libéra puis se maria avec elle après avoir changé en pierre, grâce à la tête de Méduse, l'homme à qui elle était promise. De retour sur l'île de Sériphos, il usa du même stratagème pour libérer sa mère de Polydectès et de ses partisans. Dans la version d'Ovide, Persée découvrit que Protéos, le frère jumeau d'Acrisios, et pour certains son vrai père, avait usurpé le trône de son frère. Le héros le tua en le transformant à son tour en rocher.

Selon certaines versions, Athéna conserva le bouclier, et y plaça la tête de Méduse.

⁶¹⁰ APOLLODORE (IIe av. J.-C.), Livre II, 4, 1-2, Ugo Bratelli, 2001.

15.2 Polysémie du bouclier de Persée :

Parmi les multiples lectures psychanalytiques proposées du mythe de Persée, trois types ou trois niveaux d'interprétations classiquement admis peuvent être dégagés. Un premier niveau s'inscrit dans la lignée du texte de Freud de 1922 sur la tête de Méduse⁶¹¹, où celle-ci est interprétée comme un symbole de la castration. Un second niveau correspond à l'article princeps de F. Pasche, « Le bouclier de Persée ou psychose et réalité »⁶¹², et à son ouvrage du même titre. L'interprétation porte ici spécifiquement sur la fonction pare-excitatrice du bouclier de Persée, fonction absente dans les états psychotiques. Enfin, un troisième niveau peut être repéré à partir des élaborations plus récentes de G. Lavallée sur l'enveloppe visuelle du Moi⁶¹³, et celles de C. et S. Botella sur le double⁶¹⁴. Bien que s'inscrivant dans la continuité de la pensée de F. Pasche, ces travaux insistent davantage, au-delà de la fonction de pare-excitation, sur la fonction réflexive du bouclier de Persée, que ce soit sous la forme d'un miroir psychique interne (G. Lavallée) ou d'un double endo-psychique (C. et S. Botella).

15.2.1 S. Freud : « La tête de méduse » :

Dans son texte sur la tête de Méduse, Freud n'évoque pas le bouclier de Persée ni l'épisode dans lequel, à l'aide de son bouclier, il s'approche de la Gorgone pour lui couper la tête. Partant seulement de la décapitation, Freud centre son analyse sur la problématique de la castration. Ainsi, l'effroi devant la méduse correspond à l'effroi de la castration, et la chevelure de serpent, à la multiplication de symboles phalliques destinés à atténuer l'horreur que peut provoquer la vision du sexe féminin et donc, l'absence de pénis.

⁶¹¹ S. FREUD (1922), « La tête de Méduse », in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, P.U.F., 1985, pp. 49-50.

⁶¹² F. PASCHE (1971), « Le bouclier de Persée ou psychose et réalité », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 35, n°5-6, Paris, P.U.F., pp. 859-870.

⁶¹³ G. LAVALLEE (1999), *L'enveloppe visuelle du Moi*, Paris, Dunod.

⁶¹⁴ C. BOTELLA, S. BOTELLA (2001), *La figurabilité psychique*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé.

15.2.2 F. Pasche : « Le bouclier de Persée ou psychose et réalité »

L'approche développée par F. Pasche dans son article « Le bouclier de Persée ou psychose et réalité » n'exclut pas l'interprétation de Freud. Son analyse se situe en deçà de l'absence du phallus maternel, c'est-à-dire au niveau de la séparation d'avec la mère qui préfigure la problématique de la castration. L'auteur s'interroge sur la façon dont le stratagème du « bouclier de Persée » opère. Pour lui, le miroir prive la Méduse d'une dimension magique et métaphorique, à savoir sa profondeur. Les yeux exorbités, la chevelure de serpent, la langue tirée sont ainsi mis à plat par la surface réfléchissante du bouclier. Le passage à un espace à deux dimensions permet à Persée de s'aménager une distance protectrice et de regarder la Gorgone sans être pétrifié.

Par ce stratagème, la Méduse peut donc devenir, selon l'auteur, une image de la réalité. Le bouclier de Persée est ainsi comparé au pare-excitation du système perception-conscience, qui fait glisser les excitations externes jusque dans les profondeurs de la psyché, en ne faisant qu'effleurer la conscience du sujet.

Dans ce contexte, la métaphore du bouclier de Persée renvoie à la capacité d'un sujet à percevoir la réalité à distance, autrement dit à concevoir en dehors de soi l'existence d'un objet. La thèse soutenue par l'auteur est la suivante :

« ...le psychotique est celui qui ne dispose pas du bouclier de Persée, celui que le regard de Méduse angoisse, puis immobilise jusqu'à le pétrifier. »⁶¹⁵

Dépourvu de pare-excitation, Persée se voit remettre par Athéna le fameux bouclier. Mais alors pour quelles raisons ce pare-excitation lui fait-il tant défaut ? Avec F. Pasche, on peut penser au manque ou aux carences maternelles, ce que la tête de Méduse coiffée de serpents chercherait à masquer en poussant quiconque s'approchant d'elle à détourner le regard.

Notre première hypothèse, à partir de la lecture du début du mythe, est que Persée apparaît comme un enfant « sur-protégé », incapable de se défendre seul face au monde qui l'entoure. En emprisonnant Danaé tout en haut de la tour d'airin aux épais barreaux, Persée

⁶¹⁵ F. PASCHE (1971), *op. cit.* p. 861.

était condamné par le roi Acrisios à ne pas naître. Apprenant la naissance du jeune héros, il le « protégera » contre sa propre violence meurtrière en l'enfermant, en quelque sorte une seconde fois, avec Danaé, dans une caisse qu'il jette à la mer. Persée vit alors en retrait du monde, « encapsulé » dans l'espace maternel jusqu'à ce qu'un pêcheur les délivre. Mais une fois sur l'île de Séphiros, mère et fils continueront de nourrir ce lien très fort qui les unit, Danaé vouant un amour sans borne à sa progéniture et Persée empêchant toute union entre sa mère et le roi de l'île. Devenu de plus en plus gênant, Polydectès tentera de l'éloigner par tous les moyens, pour qu'il ne revienne jamais.

Ainsi, parvenu à l'âge adulte, Persée ne connaît toujours pas le monde extérieur. « Surprotégé » de la violence meurtrière du Père et débordé par l'amour incestueux de la mère, Persée n'est pas en mesure de se protéger seul. Son extrême vulnérabilité au moment de la séparation conduira Athéna à lui transmettre le bouclier qui lui fait défaut. Nous rejoignons F. Pasche, lorsqu'il écrit qu'« une mère protectrice ne permettrait pas la sécrétion de cette cuirasse, une mère trop absente non plus, une ambiance de sollicitude moyenne serait nécessaire »⁶¹⁶. Citant M. Fain, l'auteur pense que cette voie intermédiaire ne peut vraiment être investie que grâce au concours du père et à la « censure de l'amante » qui réintroduit le père dans la psyché maternelle.

La quête de Persée consiste alors à se libérer du regard pétrifiant de la Gorgone Méduse, imago maternelle toute puissante qui le condamne à rester enfermé en lui-même. L'échec de l'introjection de l'objet maternel laisse place ici à l'incorporation d'un objet dont le regard « médusant » abuse le sujet en le pétrifiant. Cette incursion dans l'espace du moi qui « assiège » la subjectivité, produit alors, selon Pasche, une dissociation, un dédoublement du Je qui renvoie à la psychose.

15.2.3 G. Lavallée : « L'enveloppe visuelle du Moi »

Dans le sillage des travaux d'Anzieu sur le Moi-peau et de Green sur l'hallucination négative, Guy Lavallée aborde, dans son ouvrage sur *l'enveloppe visuelle du Moi*⁶¹⁷, les rapports entre psychose et réalité pour étayer son modèle d'une enveloppe visuelle du moi. Dès le premier chapitre de son livre, l'auteur argumente sur la nécessité d'un miroir

⁶¹⁶ *Ibid.* p. 865.

⁶¹⁷ G. LAVALLEE (2001), *op. cit.*

psychique et sur son absence dans les états psychotiques, rejoignant, des années plus tard, les formulations de Francis Pasche sur le bouclier de Persée. En s'appuyant sur l'hypothèse de Winnicott sur la fonction miroir de l'environnement, l'auteur décrit un écran psychique semi-transparent constitué à partir de la négativation du visage de la mère, sur lequel « les représentations projetées pourraient rencontrer les perceptions qui le traversent, se surimpressionner pour les rendre lisibles, ou pour, au contraire, les négativer. »⁶¹⁸ L'écran réflexif semi-transparent peut être considéré ici comme un miroir à deux faces, la face interne correspondant au lien réflexif de soi à soi et la face externe, au lien réflexif soi / objet. L'aspect semi-transparent (ou semi-opaque) de l'écran réflexif représenterait ainsi le stade intermédiaire où le sujet se voit lui-même en train de voir l'objet, et j'ajouterais, après Winnicott, où il se voit lui-même dans le regard de l'objet.

Ce modèle d'un écran psychique semi-transparent permettant de se voir soi-même en voyant l'autre sans être pétrifié par l'objet, renvoie à la question du double transitionnel, qui conjoint sans les opposer l'investissement de soi et l'investissement d'objet, la perception et la représentation.

15.2.4 C. et S. Botella :

C. et S. Botella indique que « par son activité permanente de retour sur soi, le double auto-érotique représente ce miroir endo-psychique qui, tel le “bouclier de Persée” face à la Gorgone, écarte la terreur du danger de non-représentation et étaye l'épreuve de réalité. »⁶¹⁹ Persée n'affronte pas directement le regard pétrifiant de la Gorgone, il le découvre dans le reflet de son bouclier. On peut ajouter qu'il se découvre lui-même en train de le découvrir. Ainsi, non seulement le bouclier possède une fonction protectrice, pare-excitatrice, mais il permet également l'accès à l'altérité.

⁶¹⁸ G. LAVALLEE (1993), « La boucle contenante et subjectivante de la vision », in Anzieu D. et al., *Les contenants de pensée*, Paris, Dunod, p. 120.

⁶¹⁹ C. BOTELLA, S. BOTELLA (2001), *op. cit.* p. 107.

15.3 Le bouclier de Persée, métaphore du double transitionnel ?

Précisons notre hypothèse : si le double, ici le bouclier réfléchissant, constitue le moyen à partir duquel Persée peut regarder la Méduse, c'est qu'il conjoint dans la même figure une représentation réflexive du sujet, son propre reflet dans le bouclier, et le reflet de la Gorgone. La superposition du reflet de Persée et celui de la Méduse permet ainsi au héros de se voir lui-même en train de voir la méduse, soit d'approcher l'altérité de l'objet en se protégeant de ses aspects intrusifs et destructeurs. C'est cette superposition des représentations du sujet et celles de l'objet qui produit ce que G. Lavallée désigne comme « l'opération de symbolisation imageante »⁶²⁰. Autrement dit, le sujet voit l'objet en même temps qu'il se voit lui-même, c'est-à-dire qu'il « se voit aussi dedans, comme il se voyait jadis dans le visage maternel »⁶²¹. Le trajet pulsionnel se replie et s'ouvre sur la capacité subjective nouvellement acquise de se réfléchir en l'absence de l'objet. Cette superposition rend compte aussi de ce moment particulier, transitionnel, au sein duquel peuvent coexister sans s'opposer les investissements narcissiques et objectaux et partant, les éléments de la paradoxalité identitaire⁶²².

Couper la tête de la Gorgone Méduse avant de l'enfermer dans son sac magique, semble s'inscrire ici comme une tentative d'intériorisation de l'objet, un moyen de creuser une distance interne avec lui tout en l'assimilant à un reflet de soi et de sa propre altérité. Couper la tête de la Méduse ou intérioriser l'objet n'est possible alors que si le sujet a pu, au préalable, se voir dans le visage maternel. Une fois intériorisé sous la forme d'un miroir psychique, le sujet pourra s'effacer du regard maternel sans pour autant disparaître comme sujet : muni du casque de Hadès, Persée se rendra invisible pour échapper aux deux autres Gorgones. Renoncer à son image constitue alors le prix à payer pour se dégager du regard médusant de l'objet.

Cependant la suite du mythe montre la limite de l'intériorisation. Bien que contenue dans sa *Kybissis*, qui a la particularité de prendre la forme de tout ce qu'elle contient, la tête de Méduse continue à agir, conservant son pouvoir de pétrifier tous ceux qui croisent son

⁶²⁰ G. LAVALLEE (1993), *op. cit.* p. 99.

⁶²¹ *Ibid.* p. 99.

⁶²² Pour Jean-Pierre Vernant, la Gorgone incarne un mélange inquiétant, une forme de « télescopage de ce qui est normalement séparé » : « Le masculin et le féminin, le jeune et le vieux, le beau et le laid, l'humain et le bestial, (...), le dedans et le dehors (la langue, au lieu de rester cachée à l'intérieur de la bouche, fait saillie au dehors comme un sexe masculin, déplacé, exhibé, menaçant) – en bref, toutes les catégories, sur cette face, interfèrent, se recourent et se confondent. » Cf. J.-P. VERNANT (1998), *La mort dans les yeux*, Paris, Fayard, coll. Pluriel, 2011, p. 79.

regard. Ne pouvant être assimilé à la trame du moi, l'objet conserve ici son altérité. Face à la menace interne qu'il représente, Persée cherchera à se dégager de son emprise interne chaque fois qu'il rencontrera un obstacle dans son parcours, en pétrifiant à son tour quiconque lui barrera la route.

15.4 Conclusion :

« La face de Gorgô est l'Autre, le double de vous-même, l'Etrange, en réciprocité avec votre figure comme une image dans le miroir (...), mais une image qui serait à la fois moins et plus que vous-même, simple reflet et réalité d'au-delà, une image qui vous happerait parce qu'au lieu de vous renvoyer seulement l'apparence de votre propre figure, de réfracter votre regard, elle représenterait, dans sa grimace, l'horreur terrifiante d'une altérité radicale, à laquelle vous allez vous-même vous identifier, en devenant pierre. »⁶²³

Ce détour par l'analyse du bouclier de Persée a permis de mettre en perspective autrement les enjeux du miroir psychique interne. A partir de la menace de rupture du lien dedans / dehors qu'encourt Persée, ce mythe montre comment la rencontre de l'altérité de l'objet nécessite la médiation d'un miroir.

Le bouclier de Persée métaphorise l'écran psychique semi-transparent permettant de se voir en train de voir l'objet, de filtrer l'altérité de l'objet par la superposition d'une représentation du sujet. Sans cet écran, le moi ne peut être en mesure de traiter l'altérité sans se faire dans le même mouvement « effracté », « jeté dehors » par la perception visuelle⁶²⁴.

Dans la clinique d'*Olivia*, on peut rapprocher les angoisses liées à la rencontre effective avec l'encadreur, à l'absence d'un écran psychique semi-transparent, soit à l'absence d'un bouclier de Persée fonctionnant comme un miroir pare-excitant et une barrière de contact⁶²⁵.

⁶²³ J.-P. VERNANT (1998), *Ibid.* pp. 81-82.

⁶²⁴ G. LAVALLEE (1993), « La boucle contenant et subjectivante de la vision », in ANZIEU D. et al., *Les contenants de pensée*, Dunod.

⁶²⁵ G. LAVALLEE (1999), *op. cit.* p. 94.

Cette situation signe, selon G. Lavallée, une pathologie de l'écran interface par excès de polarité hallucinatoire positive⁶²⁶.

L'écran psychique « trop transparent » ne peut parvenir à contenir le retour hallucinatoire des traces mnésiques perceptives issues de la rencontre / non rencontre avec l'objet primaire : « l'effet Gorgone »⁶²⁷ témoigne alors de l'échec de l'hallucination négative de la mère, qui ne peut dès lors être intériorisée et effacée pour constituer l'écran. L'impossible effacement de l'objet efface le sujet comme dans le cas du *Horla* où le narrateur se trouve absenté par l'hallucination négative dans le miroir.

⁶²⁶ *Ibid.* p. 93.

⁶²⁷ *Ibid.* pp. 93-94.

Chapitre 16. Figures cliniques et psychopathologiques du double : le double et ses avatars

« Hors de lui, M. Goliadkine bondit dans son appartement, sans ôter son manteau et son chapeau, il traversa le petit couloir et s'arrêta comme s'il eût été frappé de la foudre au seuil de sa chambre. Tous ses pressentiments se réalisaient ; tous ses pressentiments et toutes ses craintes. Sa respiration s'interrompit, sa tête tourna. L'inconnu s'assit devant lui, sur son lit ; il avait aussi gardé son chapeau et son manteau. Il sourit faiblement, cligna légèrement des yeux et fit un signe de tête amical. M. Goliadkine voulut crier, protester, mais il ne put pas, il n'eut pas la force. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Il s'assit. D'effroi il perdit connaissance. Il y avait de quoi. M. Goliadkine avait reconnu son ami nocturne. Cet ami nocturne n'était autre que lui-même, M. Goliadkine, un autre M. Goliadkine, mais absolument pareil à lui-même, son sosie absolu... »

Féodor Dostoïevski, *Le Double*

16.1 Introduction :

La description des étapes constitutives du double transitionnel nous amène à présent à aborder les différentes modalités du double au regard de cette construction théorique. Suivant l'hypothèse déjà formulée, les figures du doubles telles que nous pouvons les rencontrer dans la psychopathologie, dans la littérature ou encore dans la vie de tous les jours, témoignent d'un trouble de l'identité réflexive, c'est-à-dire d'une difficulté, voire d'une incapacité de cette dernière, à assurer une relation réflexive du sujet à lui-même et à ce qui lui échappe.

Ce trouble peut être transitoire et donner lieu, comme on l'a vu à partir de l'exemple de Freud dans le train et dans l'impression de « déjà-vu », à une série de transformations psychiques visant à rétablir la réflexivité identitaire, grâce à l'investissement d'une figure

transitionnelle du double. On retrouve le même type de processus dans les descriptions de Michel de M'Uzan sur le vacillement de l'identité et les états de dépersonnalisation transitoires, qui témoignent, grâce aux transformations psychiques essentielles qu'ils génèrent dans la chimère transférentielle, de l'efficacité du travail en séance.

Cependant comme nous l'avons observé, la clinique des problématiques identitaires et narcissiques montre aussi, à l'inverse, des configurations au centre desquelles apparaissent des troubles de la réflexivité engageant le sujet vers la recherche d'une figure du double davantage destinée à limiter la désorganisation identitaire qu'à transformer l'identité. Ces conjonctures cliniques témoignent d'une fragilité voire d'une faille de la construction identitaire sur le mode du double et donc d'un défaut dans la constitution de l'objet-double transitionnel telle que nous l'avons modélisé plus haut.

Suivant la logique de ce modèle, en lieu et place d'un double transitionnel, le manque ou le défaut de réflexivité favoriserait l'émergence de figures « non transitionnalisées » ou encore « détransitionnalisées » du double, sur le mode du retournement fond / figure mis en évidence par J. J. Baranes. Ce manque ou ce défaut de réflexivité se traduit par une rupture du lien dedans / dehors et par l'émergence d'affects d'angoisse pouvant aller jusqu'à un vécu de perte d'identité. C'est le cas des modalités du double organisées essentiellement sur un mode défensif, révélatrices d'une distorsion du miroir psychique interne. Le recours à une des figures cliniques ou psychopathologiques du double s'établit lorsque l'identité se trouve menacée d'un état de confusion conduisant à une désorganisation de la relation de soi à soi. Comme J. J. Baranes l'écrit : « Le double émerge là où il n'a pu se constituer comme toile de fond des événements psychiques »⁶²⁸, ajoutons : là où l'objet n'a pu être investi comme un double transitionnel de soi.

Mais l'on ne peut se limiter à une conception « par défaut » du double, conception qui comporte le risque d'une réduction de ses modalités aux aléas de la construction d'un double dit transitionnel. Nous pensons en effet que chaque modalité du double possède sa logique interne, son organisation propre, et contient potentiellement un sens spécifique pour chaque sujet. En ce sens, chaque figure du double peut nous renseigner en creux sur les modalités de la rencontre avec l'objet primaire, sur les particularités de cette relation et de son intériorisation, c'est à dire sur les procédures historiques par lesquelles le sujet s'est constitué réflexivement à partir de l'objet et continue encore, dans l'actuel, à se réfléchir.

⁶²⁸ J. J. BARANES (2003), *op. cit.* p. 224.

A la différence du double transitionnel intériorisé, qui laisse place en s'effaçant à un miroir psychique interne et à une relation d'objet « différenciée », donc suffisamment dépouillée des enjeux narcissiques et identitaires du sujet, l'émergence clinique du double témoigne de l'échec de l'identité à composer avec sa propre altérité : l'altérité à soi manque à se constituer sous une forme symbolique au sein de l'identité. Bien que figurée par le double, cette altérité à soi essentiellement imaginaire est maintenue soit à l'écart du sujet, dans un rapport de méconnaissance active, ce que l'on retrouve par exemple dans la figure du double persécutoire, soit dans un lien de continuité narcissique visant à retrouver un lien primaire à l'objet, voire à rétablir une illusion narcissique primaire face à l'altérité menaçante.

16.2 Trajectoire et spectre du double :

Compte tenu de l'éventail important des manifestations du double et des limites méthodologiques de notre étude, il n'est pas possible de procéder à un relevé exhaustif des éléments qui composent son champ. Ainsi, plutôt que de procéder à un travail de classification ou à une sorte de typologie, nous nous bornerons plutôt à en dégager les contours au sein d'une vision d'ensemble nécessairement réductrice. Les configurations de l'identité étant multiples, il apparaît opportun de décrire les principales figures cliniques du double dans une perspective dynamique, ou encore sur le mode d'une « trajectoire », suivant un terme cher à M. de M'Uzan, une trajectoire subjective pouvons-nous préciser.

Pour rendre compte de cette trajectoire, je propose d'envisager le double comme une figure destinée à lier des éléments psychiques (traces / affects / représentations) appartenant à des catégories ou à des ordres de réalité psychiques différents, opposés ou contraires comme l'identité et l'altérité, le narcissisme et l'objectalité, le même et la différence, l'intimité et l'étrangeté, le dedans et le dehors, la perception et la représentation, etc.⁶²⁹ Cette série d'oppositions fondamentales déterminerait ainsi la paradoxalité identitaire que le double, par son mode de figuration, cherchera à traiter ou encore à dépasser par la voie transitionnelle.

On a vu comment l'émergence d'une figure psychopathologique du double cherchait à pallier la limite voire la défaillance du miroir psychique interne à réfléchir « subjectivement » l'identité. Selon C. et S. Botella, c'est lorsque le miroir intérieur tend à s'effacer et à laisser

⁶²⁹ Ces formes d'opposition renverraient en dernier ressort à un clivage originaire de la psyché organisé par les systèmes du même et de l'autre (N. Georgieff).

place à une régression narcissique, que le sujet recherche désespérément à l'extérieur ce miroir qui lui fait défaut à l'intérieur. Dans le but d'échapper à la terreur d'une continuité animique, il s'accroche alors à la perception d'un double narcissique « matérialisé » au dehors.

Avec le double animique et le double auto-érotique, le double matériel narcissique s'inscrit comme l'une des trois grandes modalités qui composent la dynamique du double. Rejoignant les propositions de J. J. Baranes sur le retournement fond / figure, C. et S. Botella esquisse un modèle théorique général de l'investissement des figures du double.

Ainsi, ce que C. et S. Botella désignent par le « double narcissique “matérialisé” au dehors », rassemblerait sans distinction toutes les manifestations du double témoignant d'un trouble de la capacité à se réfléchir. Or la clinique nous montre une pluralité des manifestations du double, chacune renvoyant à des enjeux spécifiques. Comme l'indique C. Couvreur, le double peut prendre des formes différentes, « aussi bien persécutoires et intrusives que bénéfiques et garantes ». Cette diversité figure ce que j'appellerais, après M. de M'Uzan, un « spectre » du double qui dessine en creux le spectre d'identité.

D'autre part, nous devons préciser que les formes cliniques du double n'apparaissent pas toujours sous une forme externalisée, « incarnée » par l'objet. L'opposition double interne / double externe, aussi pertinente soit-elle, suppose par définition une opération d'externalisation, ce qui n'est pas le cas de toutes les figures du double. La faillite des capacités réflexives peut également mobiliser des figures internes du double, imaginaires, fantasmatiques, au sein desquelles le sujet cherchera, grâce à cette distanciation interne, à se réfléchir tant bien que mal au sein de sa vie psychique.

En tout cas, le recours à telle ou telle figure du double me semble pouvoir être pensé, au-delà de la défaillance du miroir psychique interne à assurer une fonction réflexive, à partir de ce qui a manqué à se constituer dans la relation à l'objet-double et, à un niveau plus fondamental, à partir des troubles de la relation homosexuelle primaire en double et de ses modalités transitionnelles.

16.3 Les deux grandes polarités du double :

En appui sur nos études cliniques et sur notre conception de l'établissement d'un double transitionnel en deux temps, nous proposons un modèle du double organisé autour de deux grandes polarités. A côté des formes transitionnelles que nous détaillerons dans notre prochain chapitre, nous pouvons distinguer des formes « négatives » du double, non transitionnalisées ou détransitionnalisées.

Suivant cette modélisation, l'éventail des manifestations du double se déploie depuis le registre de l'identité à soi à celui de l'altérité à soi. Nous situerons son champ d'action à partir de plusieurs axes plus ou moins superposables :

L'axe défensif / élaboratif met l'accent sur les aspects transformationnels du double, sur les liens qu'il entretient avec les processus de symbolisation, ou encore sur les limites à transformer les aspects de l'identité actualisés et sur le rôle spécifique qu'il remplit sur un plan défensif.

L'axe narcissique / objectal, permet de situer le double autour des enjeux narcissiques du sujet ainsi que sur les capacités de ce dernier à investir l'objet simultanément comme un même et un autre que soi.

L'axe dedans / dehors tente de penser le double et son rapport à l'identité sur un plan topique, ce que nous avons mis en perspective à partir de la liaison identitaire qui articule et différencie l'espace du dedans et l'espace du dehors. La rupture du lien dedans / dehors produit alors une rupture du lien réflexif interne dedans / dedans, ce que G. Lavallée désigne comme « l'effet gorgone ».

Enfin, l'axe perception / représentation nous renseigne sur la nature de l'investissement du double et, par voie de conséquence, sur les caractéristiques réflexives imaginaires ou symboliques qu'il recèle.

On peut ajouter à cette liste non exhaustive d'autres formes d'oppositions psychiques fondamentales, comme par exemple les catégories du même et de la différence ou encore celles du moi et du non-moi. Ces différents axes permettent de cerner les enjeux qui sous-tendent l'investissement du double et ce, quelle que soit sa forme.

16.4 Les formes non transitionnalisées et détransitionnalisées du double :

Les formes non transitionnalisées ou détransitionnalisées du double remplissent essentiellement un rôle défensif contre une menace d'aliénation ou de confusion identitaire. Le double est alors le signe d'un processus identitaire en panne, l'identité se fixe en quelque sorte dans l'une de ses figures.

Au sein de cette polarité, nous distinguerons plusieurs modalités spécifiques. La première concerne les aspects du double destinés à mettre à distance ou encore à évacuer sur un mode projectif les éléments de l'identité menacé par l'objet incorporé, ce que nous proposons de rassembler autour de la figure du double persécutoire. La seconde concerne au contraire un mode d'investissement destiné à intérioriser en appui sur l'objet, les aspects de l'identité insuffisamment réfléchis. Ce type d'investissement s'organise autour de la figure du double narcissique, dont la principale fonction sera d'étayer, au dehors, la capacité réflexive (C. et S. Botella, 2001).

Dans ses modalités extrêmes, le double narcissique peut aussi prendre une forme idéalisée, par exemple lorsque le sujet cherche à « faire corps avec l'objet ». Le recours à un double narcissique idéalisé s'inscrirait comme une tentative d'échapper à l'altérité, par assimilation (incorporation) des aspects idéaux de l'objet investis narcissiquement.

Enfin, sans constituer à proprement parler une modalité du double, nous chercherons à repérer les enjeux de l'investissement d'un double animique lorsque celui-ci ne parvient pas à s'associer aux investissements objectaux. Nous verrons alors que le double animique traduit l'incapacité du sujet à recourir à une authentique forme de double.

16.5.1 Le double persécutoire :

Cette modalité du double, largement décrite dans la littérature, est probablement l'une des figures les plus visibles, tant elle apparaît sous une forme relativement délimitée, dans un rapport d'extériorité au sujet. Chargée d'angoisse, elle se présente au sujet sous une forme menaçante et potentiellement aliénante. A l'extrême, son expression clinique rejoint les

premières descriptions du double (O. Rank, S. Freud) autour du démenti énergétique qui l'oppose à la puissance de la mort ou, comme le précisent C. et S. Botella, « à la crainte de la mort psychique (...) au risque de non représentation. »⁶³⁰ Pour autant, le double persécutoire ne nous semble pas pouvoir être compris indépendamment de ce qu'il cherche à éloigner ou à évacuer à l'extérieur de la vie psychique. En effet, l'analyse du *Horla* et du cas clinique d'*Olivia* nous a appris comment le recours à cette modalité du double permettait de traiter de façon projective les aspects inassimilables de l'altérité interne et pourtant nécessaires à la constitution de l'identité. Cette altérité interne inassimilable renverrait historiquement à un échec de la constitution de l'objet-double sur un mode transitionnel et, plus spécifiquement, à une mise à l'épreuve du lien primaire en double trouvé / créé.

Dans ce contexte, l'illusion narcissique primaire apparaît peu consistante et ne permet pas à l'identité d'assimiler, sous une forme structurante, l'altérité de l'objet dans son organisation réflexive. Le sujet se trouve alors pris dans une forme d'illusion négative paradoxale : une part de l'identité reste confondue à l'altérité incorporée de l'objet, poussant le sujet à se dégager de la menace interne de l'objet et du risque mélancolique qui lui est associé.

Par la mise à distance d'une part aliénante de l'identité, le sujet chercherait, à travers l'investissement d'une figure du double persécutoire, à se dégager ou à traiter les aspects aliénants de l'objet réflexif interne, autrement dit à traiter « l'ombre de l'objet tombée sur le moi ».

Lorsque l'objet n'a pu être suffisamment rencontré comme double, autrement dit lorsque l'altérité de l'objet s'est imposée trop tôt et sous une forme brute, « non médiatisée » au moi narcissique, l'objet ne peut être conçu dans l'ambiguïté d'être moi et non-moi, dedans et dehors, même et différent de soi. Cette modalité du double témoigne au contraire, en lieu et place de cette ambiguïté féconde pour l'identité, d'un clivage entre le moi et le non-moi, entre l'identité et l'altérité ou encore entre les aspects idéalisés et les aspects persécutoires de l'objet. Désavoué dans son altérité, le double ne peut être reconnu qu'en négatif, comme un « objet alter » permettant malgré tout à l'identité de s'établir à partir de ce qu'elle n'est pas ou, plus précisément, à partir de la projection au dehors de ce qu'elle ne peut pas assumer au-dedans.

Appréhendé comme tel, le double persécutoire révèle l'existence d'un miroir psychique interne brisé, qui menace du dedans le sujet d'une aliénation à l'objet interne. Celui-ci ne peut

⁶³⁰ C. BOTELLA, S. BOTELLA (2001), *op. cit.* p. 106.

en effet s'effacer (introjection) en tant que miroir psychique, et brouille en quelque sorte l'identité du sujet en altérant considérablement sa capacité réflexive.

16.5.2 Le double narcissique :

Tandis que les formes persécutives du double s'inscrivent dans le registre de l'altérité à soi, la quête d'un double narcissique indique au contraire un mouvement en direction de l'objet, qui tend vers le registre de l'identique à soi.

Comme le soulignent C. et S. Botella, confronté à la défaillance du miroir psychique interne, le sujet cherche à l'extérieur ce qui lui fait défaut à l'intérieur. Le double narcissique a pour fonction ici de rétablir ou encore de maintenir la réflexivité intrapsychique à partir de l'investissement en double d'un objet externe. Celui-ci remplira alors le rôle d'un moi-auxiliaire et se trouvera particulièrement convoqué à « colmater » la porosité du miroir psychique interne et à contenir les aspects de l'identité en souffrance. Ce type d'organisation réflexive, typique des états limites mais également de l'adolescence, qui n'est pas sans évoquer le « moi-peau passoire » de D. Anzieu, renverrait à un trouble de la relation homosexuelle primaire en double et, plus particulièrement à un défaut de survivance de l'objet entravant la capacité du sujet à introjecter la fonction miroir de l'environnement. Dans ces circonstances, la fragilité du lien historique à l'objet-double nécessitera le recours dans l'actuel d'une figure narcissique du double, destinée à étayer le moi narcissique fragilisé. Plus le sentiment d'identité est fragilisé et incapable d'assurer une continuité interne, plus l'objet sera investi comme un moi auxiliaire, chargé d'assurer à la place du sujet une fonction réflexive. Cette modalité du double nous fait mesurer à quel point le sujet dépend de l'objet et de ses capacités réflexives pour recouvrer un sentiment d'identité.

L'étude des cas cliniques d'*Olivia* et d'*Evan* nous interroge sur les liens existant entre ces deux polarités du double. En effet, nous avons pu observer chez Olivia comment l'investissement du double narcissique, matérialisé au dehors par l'encadreur, a pu secondairement laisser place à une forme persécutrice du double. Tout se passe en effet comme si le double narcissique ne pouvait contenir au dehors les aspects négatifs de soi. Dans cette situation, le double narcissique ne peut que renvoyer en miroir les aspects qu'il était destiné à contenir et à transformer, ce que l'on retrouve d'une autre manière dans la clinique

de *Clara* et de *Vivian*. Le double narcissique peut donc se retrouver chargé des aspects négatifs de la psyché et devenir persécutoire (Cf. Schéma 5, *Infra*).

Ces éléments nous renseignent sur les modalités de passage d'une figure du double à l'autre, passage qui s'effectue sur le mode du retournement. Ainsi, le double persécutoire surgit lorsque le double narcissique ne peut suffisamment réfléchir et contenir les aspects de l'altérité interne du sujet, lorsque cette figure tend à se confondre avec le sujet lui-même. L'absence d'une distance suffisante entre soi et l'autre ne permet plus le recours à une figure narcissique du double. Au contraire, face à la menace de confusion soi / autre, le sujet peut se sentir vampirisé par l'objet (le *Horla*) ou terrorisé par l'objet incorporé (*Olivia*) ; la constitution d'un double persécutoire, à la fois nié dans sa capacité à réfléchir le sujet et méconnu dans sa fonction de miroir, permettra alors de rétablir une distance interne avec les aspects négatifs de soi engagés dans le rapport à l'objet.

Cette hypothèse permet d'envisager le double persécutoire soit comme un échec de l'investissement du double narcissique, soit comme un de ses avatars lorsque celui-ci échoue dans sa capacité à réfléchir / contenir ou encore à transitionnaliser les aspects négatifs de l'identité. Il représenterait une solution alternative au double narcissique pour assurer le maintien de l'identité, grâce à la projection au dehors de l'altérité interne du sujet.

16.5.3 Le double narcissique idéalisé :

Cette configuration identitaire nous conduit à penser, à côté des formes narcissiques et étayantes précédemment décrites, des formes idéalisées du double. A l'opposé des formes persécutoires qui traduisent un mouvement d'expulsion voire d'excorporation d'un objet-double interne vécu comme intrusif et aliénant, cet aspect du double s'organiserait essentiellement autour de la modalité de l'incorporation.

Cette forme extrême du double narcissique qui tend vers l'identique à soi, dans le sens d'une dédifférenciation soi / objet ou soi / autre, constituerait le pendant du double persécutoire, destiné à lutter autrement contre l'émergence de l'altérité, aussi bien interne qu'externe.

Cette bipolarité du double « narcissique idéal / persécutoire » me semble particulièrement évocatrice de la position « schizoïde-paranoïde » (M. Klein), organisée

autour du clivage de l'objet. Selon A. Ciccone, ce clivage de l'objet « bon à intégrer » et « mauvais à expulser », « contribue à former des figures persécutrices et des figures idéalisées. »⁶³¹ A travers le mécanisme de l'idéalisation, le sujet parviendrait à se protéger en accentuant les aspects bons de l'objet, contre les figures terrifiantes qui émanent de l'objet mauvais intériorisé. Ainsi, afin d'échapper aux aspects persécutrices internes du mauvais objet, le sujet peut recourir à l'investissement interne de l'objet idéalisé, lequel repose sur le déni des aspects mauvais et persécuteurs de l'objet⁶³².

L'externalisation dans l'objet des aspects idéaux de l'objet interne peut constituer, suivant cette perspective, un moyen de renforcer les aspects idéaux de l'objet, face à la menace interne du mauvais objet intériorisé. Cette modalité d'investissement se traduit par un agrippement ou une suspension aux qualités idéales de l'objet.

Au-delà de la tentative de mise à l'écart des aspects persécutrices et terrifiants de l'objet, et donc de l'altérité interne inassimilable du sujet, ce processus peut également être comparé à la recherche d'un lien primaire en double, chargé de rétablir l'illusion de ne faire qu'un avec l'objet. Ainsi, chez Evan, le passage d'un double persécutrice à un double narcissique idéalisé (double amoureux) correspondrait, suivant notre modèle, à une tentative de (r)établissement d'une « illusion narcissique primaire en double », propre à l'investissement d'un objet-double trouvé / créé.

A l'instar du double persécutrice, cette modalité renvoie à un miroir psychique interne « brisé » ou clivé en deux. Une partie de celui-ci est vécue comme étranger à soi-même et sera projetée au dehors, tandis que l'autre partie sera investie dans le registre de l'identique à soi, comme une partie de soi idéalisée que le sujet cherchera à incorporer, au risque de se confondre avec l'objet. C'est dire, qu'à l'extrême, ce processus tend vers un état d'indifférenciation qui rejoindrait par la voie régrédiente, le registre animique du double.

Le portrait de Dorian Gray, d'Oscar Wilde, illustre particulièrement cet aspect du double. L'auteur raconte la vie d'un jeune homme qui, par la magie d'un vœu, peut conserver la grâce et la beauté de la jeunesse. Seul son portrait vieillira en prenant des traits déformés par la méchanceté et la corruption, à mesure que le jeune dandy s'enfonce dans la dépravation.

⁶³¹ A. CICCONE (2007), « Approche psychopathologique des processus développementaux – Le modèle des “positions psychiques” », in ROUSSILLON R. et al., *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale*, Paris, Masson, p. 294.

⁶³² *Ibid.* p. 294.

Face à l'idéal de beauté et de jeunesse éternelle héritier du narcissisme primaire, s'oppose progressivement et d'une façon de plus en plus intolérable une image de soi repoussante et chargée de terreur. D'abord subjugué par sa propre image idéalisée reflétée par le portrait / miroir puis terrifié par ce reflet monstrueux de lui-même, le héros passe d'un rapport identique à soi mortifère, comme Narcisse se reflétant dans les eaux du Styx, à un rapport à soi persécutoire, dans lequel il ne se reconnaît plus.

Rattrapé par son double dont il pensait s'être débarrassé et dans l'incapacité de symboliser son propre écart à lui-même - son altérité interne – Dorian se résout à détruire le tableau, ce qui revient à se détruire lui-même. Comme dans le *Horla*, le sujet se retrouve en proie à la terreur d'une continuité animique au moment où le clivage cède.

Parmi les formes de double narcissique idéalisés, on peut également penser au double « fétichique », dont l'enjeu principal consisterait à contenir et à cicatrifier les aspects clivés de la subjectivité, en les fixant dans une forme idéale à laquelle le sujet s'accroche. Le violent coup de foudre de Nathanaël pour la poupée Olympia dans « L'homme aux sables » en fournit un exemple. L'investissement fétichique du double aurait pour fonction ici de protéger Nathanaël de l'effroi de son enfance, de figer dans la beauté immobile et énigmatique d'Olympia, l'horreur de la castration et en deçà, de suturer l'identité autour d'un double perceptif idéalisé là où elle n'a pu se transitionnaliser historiquement.

L'utilisation systématique de la tête de méduse par Persée pour pétrifier tous ceux qui lui barrent la route témoigne du même mécanisme. L'horreur de la Gorgone qui a manqué de pétrifier Persée devient, par la voie du retournement, un moyen d'accomplir sa quête identitaire, de cicatrifier l'impact traumatique de la rencontre avec un autre vécu comme trop différent.

A travers ces différentes formes, le double fétichique peut apparaître alors comme le « négatif » du double transitionnel⁶³³.

⁶³³ Anne Brun, communication personnelle.

16.5.4 Le double animique :

Au plus près du pôle perceptif, et sans constituer à proprement parler une figure du double, le double animique, lorsqu'il ne parvient pas à s'associer au courant objectal du narcissisme primaire, nous apparaît comme une forme non intégrée et non transitionnalisée du double, et comme un moyen extrême de maintenir ou de rétablir une continuité interne à partir de la continuité soi / environnement.

En ce sens, l'investissement d'un double animique témoignerait historiquement de la non-rencontre du sujet avec l'objet-double et, en particulier, avec un objet-double trouvé / créé constitutif du narcissisme primaire : « Là où quelque chose aurait pu être bénéfique, rien ne s'est produit. »⁶³⁴ L'investissement du double animique traduit ainsi, pour le sujet, la recherche ou le maintien d'un état d'indifférenciation primitive entre les diverses formes d'oppositions fondamentales que nous avons relevées. De cette manière, la quête d'un double « identique » s'impose comme le seul moyen de suturer la nébuleuse subjective première, de « cimenter » les aspects épars de l'identité. La réflexivité psychique se trouvera alors caractérisée essentiellement par le recours à l'autosensualité, par un « accrochage » à la sensorialité, comme l'évoque la clinique de l'autisme et de la psychose.

Si le double animique apparaît en amont du double transitionnel, comme une forme non intégrée du double, on peut repérer en aval sa forme détransitionnalisée (Cf. Schéma 6, *Infra*). Ce destin du double animique témoignerait d'un découplage ou d'un déséquilibre majeur entre les investissements narcissiques et objectaux. Suivant un trajet régrédient, le double trouvé / créé cède la place à un double animique, qui s'impose alors comme un moyen extrême et sans doute désespéré de maintenir une continuité psychique.

Cliniquement, le double animique s'illustre par un fonctionnement psychique archaïque dont le but est de juguler la menace que représente la reconnaissance de l'autre et des différences dont il est porteur. Cette solution psychique extrême s'inscrit donc inévitablement dans un processus de dédifférenciation et de désobjectivation, tout en cherchant à pallier un vécu de perte d'identité et de néantisation subjective. L'investissement d'un double animique témoignerait en ce sens de l'impossibilité de recourir à une authentique forme de double interne ou externe, garante de la réflexivité : l'altérité interne se mêle à l'identité et brouille le sujet dans le rapport à ses objets internes. La liaison identitaire dedans / dehors se désorganise

⁶³⁴ D. W. WINNICOTT (1975), « La crainte de l'effondrement », in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000, p. 214.

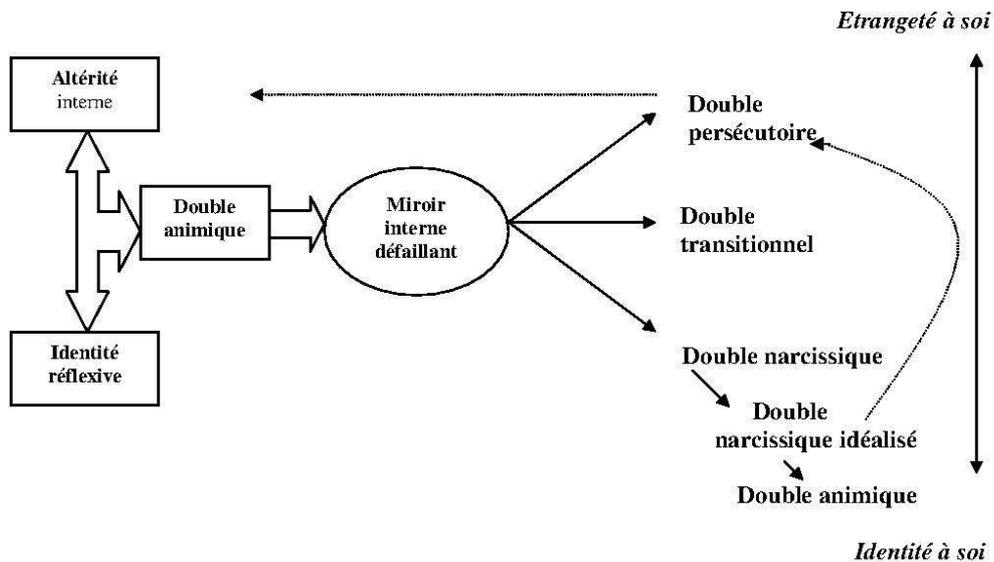
et l'identité se détransitionnalise. Face à cet état de détresse, le sujet peut se vivre comme étranger à lui-même, spectateur impuissant face à sa propre désorganisation.

D'un point de vue métapsychologique, le recours à un fonctionnement en double animique s'inscrirait plus largement dans un processus de désobjectalisation, et plus spécifiquement comme la manifestation d'un narcissisme de mort, à l'origine d'un fonctionnement psychique de survie.

Cependant, en traduisant sur le plan psychique, notamment sous l'impulsion des neurones miroirs, la tendance biologique au même, les investissements animiques en double ne sauraient se limiter à un mode de survie psychique. Ces derniers possèdent en réalité une portée bien plus générale. Rappelons que l'animisme en double constitue non seulement un prélude à l'investissement d'un double trouvé / créé mais également ce qu'on peut appeler un fond psychique d'investissement permanent ou encore, un « fond hallucinatoire en double ». Ce type d'investissement sera particulièrement mobilisé en cas de rupture du lien réflexif à soi pour « colmater » la brèche du miroir psychique interne, et pourra éventuellement être ressaisi par une autre modalité du double.

16.5 Synthèse et schémas :

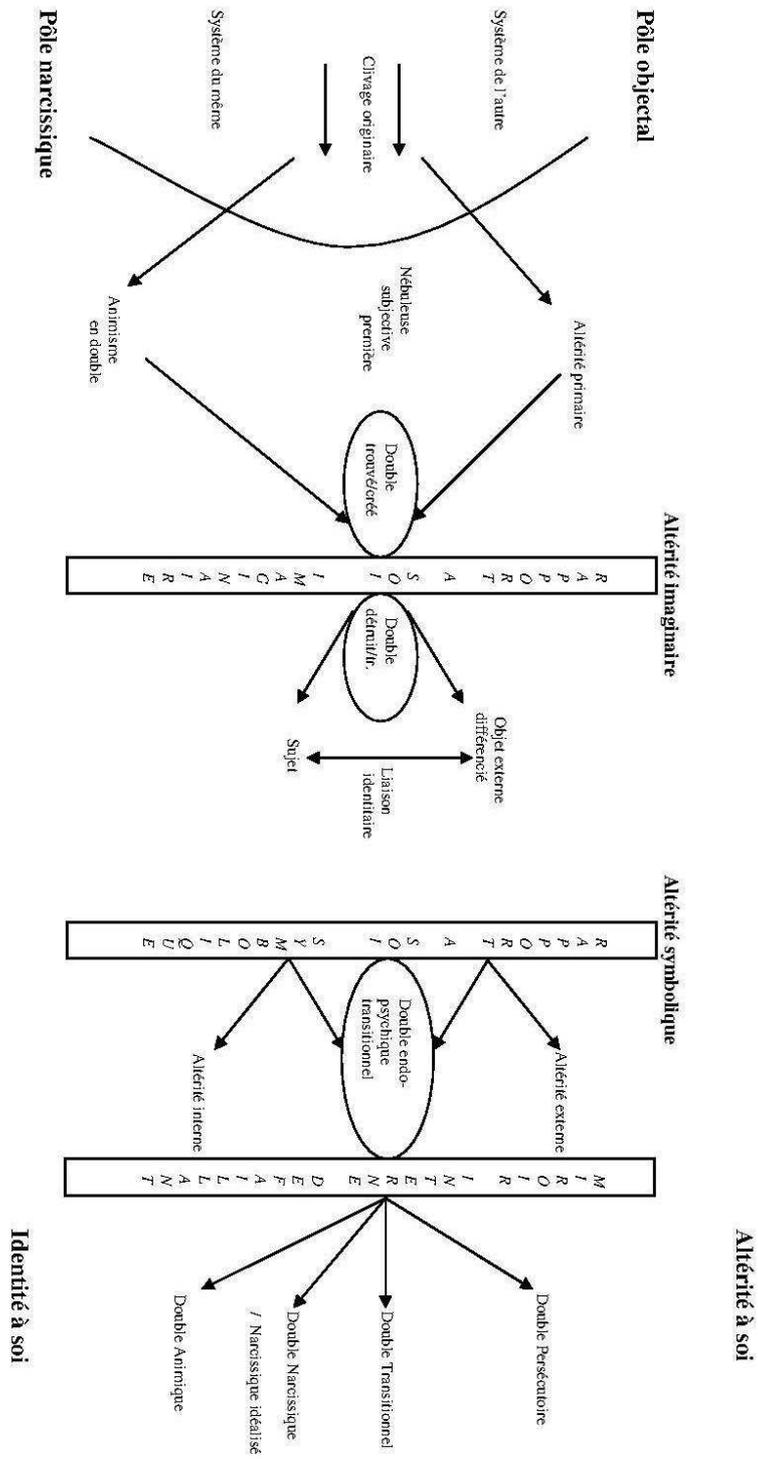
Schéma 5 :



Le schéma ci-dessus rassemble les différentes modalités du double qui « émergent » à la suite d'une défaillance ou d'une incapacité du miroir interne à assurer une réflexivité intrapsychique. Nous constatons qu'en dehors de ses formes transitionnelles chaque modalité du double s'inscrit suivant des intensités différentes dans l'un des deux registres de l'identité ou de l'altérité à soi. A partir des modalités précédemment décrites, on peut dire que le sujet se « reconnaît » plus ou moins dans son double : plus le double tend vers l'altérité à soi, plus il sera méconnu activement et vécu comme une force étrangère à soi et, à l'inverse, plus il tend vers l'identique à soi, plus le sujet l'assimilera à lui-même, au point de se prendre pour son double ou de n'exister qu'à travers lui, en se collant ou en se confondant avec l'objet.

Le schéma suivant intègre les différentes étapes de la trajectoire identitaire ainsi que les modalités de recours à l'une des figures cliniques ou psychopathologique du double, en cas de défaillance du miroir psychique interne.

Schéma 6 : Trajectoire identitaire et subjective en double



Chapitre 17. Le double transitionnel

*« Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend »*

Paul Verlaine, *Mon rêve familial*

17.1 Du double « négatif » au double transitionnel :

Les situations cliniques que nous avons développées, en témoignant toutes d'un trouble plus ou moins important de l'identité, nous ont conduits à explorer la valeur potentiellement organisatrice du double à travers les formes dites transitionnelles. Cette trajectoire « à rebours » a permis notamment de mettre en évidence l'hypothèse suivant laquelle la paradoxalité identitaire apparaît lorsque le sujet ne parvient plus à se relier réflexivement à son monde intérieur, lorsqu'il ne peut recourir, au-dedans comme au-dehors, à un objet-double transitionnel. On assiste alors à ce que l'on a proposé d'appeler une détransitionnalisation de l'identité, par analogie à la construction transitionnelle de l'identité : le sujet se trouve dans l'impossibilité de lier une part de l'identité, de dépasser transitionnellement ses paradoxes constitutifs. Le double comme surface d'inscription se retourne en figure, le dehors devient le dedans, le même peut être perçu comme différent, etc.

Dans ses travaux sur le traumatisme, Claude Janin (1996) a décrit une « détransitionnalisation » de la réalité, lorsque les rapports entre l'espace psychique interne et l'espace psychique externe ne permettent plus à l'appareil psychique de contenir le monde interne. La situation traumatique expulse en quelque sorte le sujet à l'extérieur de lui-même, ce qui entraîne un vécu de désobjectivation. Se produit alors ce que l'auteur appelle un

« collapsus topique », qui contraint le sujet à éprouver une « partition » de la réalité, à s'éprouver lui-même comme « non-soi », pourrions-nous ajouter. La « détransitionnalisation » de la réalité se traduit ici par une « détransitionnalisation » de l'identité.

Cependant, si la détransitionnalisation de l'identité peut aller jusqu'à confondre les catégories qui la constituent, en produisant une situation de confusion ou d'aliénation associée à un état de détresse et / ou de dépersonnalisation, elle peut aussi, dans certains cas, s'accompagner d'un affect d'inquiétante étrangeté propice à une « re-transitionnalisation » de l'identité. En abritant sous une forme tolérable le retour des éléments traumatiques, cet état d'affect rend la paradoxalité identitaire accessible à la subjectivité, et permet à cette dernière de se réorganiser à partir des modifications topiques – suspension entre le dedans et le dehors, le moi et le non-moi, etc. – impliquées par le surgissement de l'altérité.

En ce sens, les manifestations de l'inquiétante étrangeté témoignent, à travers la « mise en suspens » des composantes de l'identité, d'un état de dépersonnalisation provisoire ou de « désorganisation limitée », favorisant l'appropriation subjective d'un fragment de l'identité. Par le « flottement identitaire » (M. de M'Uzan) qu'il introduit, cet état d'affect conduit le sujet à réorganiser différemment, à partir du trouble identitaire qui l'habite, les éléments de son organisation réflexive.

Ainsi, lorsqu'elle est suffisamment tolérée, l'inquiétante étrangeté apparaît, dans les occurrences où elle accompagne le sujet dans un travail de remaniement identitaire, comme un moment propice à l'émergence d'un double transitionnel.

La capacité du sujet à tolérer un état de légère dépersonnalisation (M. de M'Uzan), un état d'étrangeté à soi-même, autrement dit à éprouver la paradoxalité identitaire par l'intermédiaire d'un phénomène d'inquiétante étrangeté⁶³⁵, constituera la condition à partir de laquelle le sujet pourra, à l'aide d'une figure transitionnelle du double, retransitionnaliser son identité.

Dans le cas contraire, lorsque la paradoxalité identitaire ne peut pas être contenue par un double transitionnel interne ou externe ou encore être éprouvée au sein d'un affect d'inquiétante étrangeté, le sujet sera amené à vivre un état « paradoxal » de dépersonnalisation, de confusion ou d'aliénation identitaire. Comme l'écrit Bernard Chervet, le sentiment d'inquiétante étrangeté se caractérise par le fait d' « être habité par un autre » et

⁶³⁵ Ainsi que nous l'avons observé dans l'exemple de Freud dans le train et dans l'étude du phénomène de « déjà-vu ».

correspond à un vécu de « hantise » : « Plus qu'aliéné le sujet est hanté, par l'autre du hors-là. L'inconscient du moi est au premier plan. »⁶³⁶ Dans le *Horla*, c'est parce que le vécu de hantise ne suffit pas à contenir au dedans l'altérité identitaire (paradoxe de l'étrangeté à soi-même) que le narrateur cherchera à le circonscrire au dehors.

De même, Dorian Gray, dans l'impossibilité de réduire son propre écart à lui-même au sein d'une figure du double narcissique idéalisée et d'accorder son moi passé avec son moi actuel (paradoxe de l'étrangeté à soi-même à travers le temps), endossera l'image repoussante aperçue dans le portrait, figure négative et persécutoire du double.

Ce sont ces configurations de l'identité, à travers lesquelles s'expriment la paradoxalité identitaire sous une forme détransitionnalisée, qui nous permettent de parler de « double négatif », à la fois au sens d'un retournement, le dedans devient le dehors, etc. mais aussi au sens de la potentialité désorganisatrice qu'elle implique sur le plan psychique. Suivant cette optique, le « double négatif » révèle au dehors ou d'une façon manifeste ce que, par opposition, le double transitionnel / « positif » parvient à lier au sein de l'organisation réflexive interne. A défaut d'être contenue et réfléchie dans la relation au double interne, l'identité se désorganise. Cette situation extrême, qui caractérise le processus de détransitionnalisation de l'identité, bouleverse le rapport du sujet à lui-même, au point où celui-ci est non seulement dans l'incapacité de se « représenter représentant » mais également, pour s'en tenir à la modalité de la vision, dans l'incapacité de « se voir en train de se voir ». Face à la menace d'aliénation qui pèse sur l'identité, la rupture du lien réflexif à soi-même, qui s'apparente alors à un clivage du moi, protège l'identité en l'assurant d'un minimum de continuité au détriment de la reconnaissance de tout un pan de son fonctionnement psychique.

17.2 Les fonctions du double transitionnel :

La description des formes négatives ou détransitionnalisées du double nous enjoint à présent, au point où nous en sommes de notre recherche, à dégager les fonctions du double transitionnel. Cerner les aspects que cette forme particulière de double remplit au sein de la vie psychique revient à repérer plus finement les « moments » processuels qui jalonnent, au cours du développement précoce, la trajectoire identitaire. *Ainsi, nous faisons l'hypothèse que*

⁶³⁶ B. CHERVET (2009), « L'autre du hors-là », in *Inquiétante Etrangeté, Monographies et débats de psychanalyse*, Paris, P.U.F., pp. 65-73.

le double transitionnel traverse historiquement nombre d'enjeux psychiques, avant de les intégrer sous la forme d'un miroir psychique interne ou d'une figure susceptible d'en tenir lieu.

17.2.1 Unification / rassemblement :

Une des premières fonctions du double transitionnel que l'on peut mettre en évidence est celle d'unifier et de rassembler les expériences psychiques du sujet. Ces expériences de rassemblement, largement décrites dans les travaux sur les bébés, notamment à partir de la notion de contenant (E. Bick, G. Haag, A. Ciccone, M. Lhopital), s'appliquent également à l'investissement du miroir premier. En effet, avant d'être découverte dans sa fonction réfléchissante, la relation au miroir, alors investie en double trouvé / créé, sera perçue subjectivement à partir de sa fonction de rassemblement et de contenance. C'est le premier postulat sur lequel s'appuient A. Ciccone et M. Lhopital dans leur ouvrage *Naissance à la vie psychique*⁶³⁷. Cet énoncé, extrait de l'article d'Esther Bick sur la peau psychique⁶³⁸, est le suivant : « Les parties de la personnalité ressenties, dans leur forme la plus primitive, comme n'ayant entre elles aucune force liante, sont maintenues ensemble grâce à l'introjection d'un objet externe éprouvé comme capable de remplir cette fonction ». L'introjection ou plutôt l'incorporation d'un objet externe éprouvé comme contenant, nous semble devoir être situé dans la dynamique relationnelle précoce, à partir des investissements animiques en double qui traduisent le besoin primaire d'une continuité psychique, et de la capacité de l'objet à rassembler et à maintenir ensemble les parties de la personnalité. L'expérience consistant à se sentir unifié et rassemblé dans sa vie psychique s'étaye alors sur la capacité du sujet à investir l'objet dans une relation de continuité, laquelle dépend de la capacité de ce dernier à réfléchir le sujet sous une forme unifiée. L'incorporation des aspects « unifiants » de l'objet finalise alors le processus à partir duquel le sujet peut commencer à « synthétiser » son identité, à s'éprouver lui-même comme un tout, à faire l'expérience d'une illusion narcissique primaire. Cette expérience de rassemblement est à l'origine d'un premier sentiment d'existence, d'une première ébauche d'identité :

⁶³⁷ A. CICCONE, M. LHOPITAL (2001), *Naissance à la vie psychique*, Paris, Dunod.

⁶³⁸ E. BICK (1968), « L'expérience de la peau dans les relations d'objet précoces », in *Harris et Bick*, 1987, pp. 135-139.

« La jonction entre les différentes modalités sensorielles, entre le portage, l'enveloppement, l'interpénétration des regards, le contact du mamelon dans la bouche, les paroles tendres et apaisantes et la plénitude interne, cette jonction donne au bébé une expérience de rassemblement interne, un sentiment moïque, un sentiment d'existence. Cela génère une première organisation de l'image du corps, un sentiment basal d'identité »⁶³⁹.

G. Haag insiste quant à elle sur l'importance des points de rebond dans la relation d'objet précoce et sur les « boucles de retour » que celle-ci permettra d'établir, notamment dans la communication « regard-psyché ». Pour G. Haag, ces boucles de retour correspondent à une première narration qui s'effectue dans la relation sur un mode préverbal à partir d'images motrices. Mais surtout, elles constituent le fondement de la formation de l'enveloppe. En revanche, « l'absence de rebond empêche (...) le retour de l'envoi pulsionnel vers la fondation du noyau narcissique (sentiment d'exister, d'être soi-même) »⁶⁴⁰.

En fait, à ce stade très précoce de la relation en double, réfléchir, contenir, rassembler et unifier nous apparaissent comme des processus étroitement liés et probablement encore indistincts du point de vue de la subjectivité du bébé, ce qu'illustre notamment l'analyse du cas clinique d'*Olivia*.

Dans un autre registre, l'affect d'extase (R. Roussillon, 2008) issu des accordages de type esthétique, qui assure une première harmonisation des états internes du bébé, de même que l'« assumption jubilatoire » de l'image du sujet au moment du stade du miroir, bien que situé plus tardivement dans le développement, me semblent particulièrement illustrer les fonctions unifiantes et contenantantes du double transitionnel à un stade précoce. A ce stade, l'image dans le miroir est une image qui, par l'attraction fascinante qu'elle exerce sur le bébé, révélera en une forme unifiante les aspects morcelés liés au vécu du corps propre.

Cette fonction prend forme au moment des premiers investissements de l'objet en double trouvé / créé, elle permet au sujet de s'éprouver subjectivement à partir de l'expérience d'un premier rassemblement interne. Cette expérience, qui n'introduit pas encore de notion de retour, soutient en revanche une première harmonisation des éléments psychiques, en « tenant ensemble » les deux courants du narcissisme primaire, elle « dépasse » l'opposition entre les termes du clivage originaire (système du même / système de l'autre).

⁶³⁹ A. Ciccone (1997), « L'éclosion de la vie psychique », in *Naissance et développement de la vie psychique*, Paris, Erès, 2000, p. 20.

⁶⁴⁰ G. HAAG (2004), « Sexualité orale et moi corporel », in *Topique*, n°87, Paris, L'Esprit du Temps, p. 32.

Ceci nous amène à envisager *in fine* l'action d'unifier, de rassembler et de contenir, en tant qu'elle s'inscrit déjà dans une dynamique relationnelle en double (du double animique au double trouvé / créé, Cf. *Supra*), comme un précurseur du double transitionnel. Dans la trajectoire subjective qui mène à la découverte de la fonction réflexive de l'objet, cette étape primitive de la relation en double apparaît ainsi comme un préalable nécessaire à l'investissement d'un objet-double proprement dit.

17.2.2 Réflexion :

Tout au long de notre recherche, l'opération de réflexion s'est distinguée comme une caractéristique fondamentale du double. Avant de concerner le rapport de la psyché à elle-même et, spécifiquement, le rapport que le sujet entretient avec lui-même, cette fonction caractérise en premier lieu le rapport à l'objet-double, investi comme miroir de soi. La réflexivité identitaire ne constitue pas une donnée première, mais procède d'une construction : elle rend compte après coup de la façon dont le sujet est en mesure de (re)prendre à son propre compte l'essentiel de la dynamique homosexuelle primaire en double. L'opération de réflexion marque ainsi un temps fondamental de la subjectivité, en constituant une propriété émergente des processus de rassemblement et d'unification issus de l'investissement du miroir premier.

En effet, ce type de processus, qui dépend massivement de l'environnement, ne peut soutenir durablement le sentiment d'être rassemblé dans sa vie psychique, d'être à soi-même sa propre fin et son propre monde. Le bébé ne peut se trouver / créer à l'infini et nourrir indéfiniment une illusion de plénitude narcissique. L'écart entre le trouvé et le créé de soi, entre le besoin d'être reflété et sa satisfaction va le contraindre à assimiler à lui-même les expériences primaires en double, ne serait-ce que pour pallier un éprouvé d'incomplétude narcissique. Ce que le sujet ne peut trouver / créer dans la relation à l'objet-double, il va devoir le constituer à l'intérieur de lui, à condition d'avoir pu suffisamment se trouver / créer lui-même dans la relation à l'objet.

Se réfléchir soi-même suppose alors non seulement la rencontre avec un miroir réflexif d'abord investi dans sa fonction unifiante, à l'origine d'une première ébauche du moi, mais aussi un mouvement de reprise « pour soi » ou de soi à soi des éléments de l'identité réfléchis par l'objet.

17.2.3 Séparation / différenciation :

Si le double contribue à unifier, à soutenir la continuité psychique, il contribue aussi, en appui sur ces fonctions, à différencier, à séparer le sujet de l'objet et corrélativement, à séparer le sujet d'avec lui-même. Le double transitionnel opère ainsi une double séparation dedans / dehors et dedans / dedans :

« L'espace interne va se dédoubler au-dedans, en même temps que l'espace externe va se redoubler au dehors (...). Une séparation soi-monde, au dehors, va s'accompagner au-dedans, d'une séparation de soi à soi, pourvue d'une liaison réflexive. »⁶⁴¹

Cette fonction du double est donc étroitement liée aux processus réflexifs. Elle peut être repérée au sein de la trajectoire identitaire, particulièrement aux moments de la découverte et de l'introjection de la fonction réfléchissante de l'objet, issus de la relation en double détruit / trouvé et de la capacité de survivance de l'objet.

En intégrant les caractéristiques du double trouvé / créé (unification, rassemblement), le double transitionnel se trouvera chargé, à partir de cette nouvelle configuration, d'une nouvelle fonction, celle de séparer et d'unir le sujet à lui-même et à sa propre altérité.

17.2.4 Médiation :

Unifier, rassembler, séparer et différencier, constituent un ensemble d'opérations psychiques permettant, lorsqu'elles parviennent suffisamment à s'harmoniser, d'organiser ou de structurer le rapport du sujet à lui-même et à ce qui lui échappe. Ainsi le double transitionnel, en tant qu'il intègre et dépasse l'opposition paradoxale entre l'union et la séparation, pourra être investi comme une instance médiatrice entre identité et altérité.

Cependant, si la fonction médiatrice du double renvoie fondamentalement à la régulation du rapport entre l'identité et l'altérité, elle concerne aussi potentiellement l'ensemble des oppositions catégorielles comme le dedans et le dehors, le même et le

⁶⁴¹ G. LAVALLEE (2007), *op. cit.* p. 116.

différent, le masculin et le féminin etc. et, par extension tout ce qui, au sein de la vie psychique, ne s'est pas encore structuré d'une façon suffisamment différenciée.

Parmi les différentes déclinaisons du double transitionnel, la fonction médiatrice peut ainsi être convoquée d'une façon privilégiée pour traiter les zones de confusion entre le dedans et le dehors, entre le moi et l'objet, mais également les éléments de la paradoxalité identitaire voire, plus largement, les aspects de la conflictualité psychique.

17.2.5 Subjectivation :

En appui sur la fonction subjectivante ou subjectalisante de l'objet, nous pouvons ajouter que le double transitionnel remplit une fonction subjectivante. Cette fonction s'établit très tôt dans le développement, pour ne pas dire dès la naissance, où elle se dialectise avec l'intersubjectivité primaire (C. Trevarthen, 2003). Elle se déploie dans la dynamique relationnelle précoce qui caractérise l'homosexualité primaire en double, à partir des formes d'accordages esthésiques puis affectifs, qui frayent la voie à l'investissement d'un double proprement dit.

La subjectivation par le double témoigne de ce moment mutatif où le sujet « intériorise » son propre reflet dans le regard maternel, s'approprie ou reprend à l'intérieur les échanges qui trament la relation à l'objet-double. Il s'agit d'un moment « transitionnel » où le sujet parvient à s'objectiver ou se « reconnaître » dans son double sans s'aliéner, où l'objectivation de soi dans le miroir de l'objet – le sujet se prend alors pour son propre reflet ou pour son double - rencontre un mouvement d'appropriation subjective de soi.

Par la suspension de l'opposition entre subjectivation de soi et objectivation de soi, la rencontre intersubjective avec un objet-double transitionnel réunit ici les conditions d'émergence d'un sujet transitionnel, donc d'une subjectivation possible.

17.2.6 Symbolisation :

A la suite de ces différentes fonctions, il nous faut souligner à présent le rôle important que joue le double transitionnel dans la symbolisation notamment au niveau de ses conditions d'émergence.

A chaque étape de la trajectoire identitaire, le double transforme, lie une partie de l'identité et de l'altérité jusqu'à ce que le sujet intègre, s'approprie pour lui-même, se représente subjectivement ces différentes transformations.

La symbolisation par le double émerge donc des expériences de rassemblement et d'unification de la nébuleuse subjective première, de l'harmonisation des courants animiques et objectaux, de la régulation du système du même et du système de l'autre. L'intégration de ces divers processus organise progressivement la réflexivité identitaire sous une forme subjectivante, jusqu'à atteindre la capacité de s'auto-représenter en l'absence de l'objet.

Ainsi, dans l'autoreprésentation, non seulement le sujet se réfléchit lui-même mais il réfléchit aussi symboliquement son activité réflexive, bref il se représente et s'approprie subjectivement le fait même de se réfléchir. Les concepts d'autoreprésentation et d'autosymbolisation expriment à ce titre le lien intime qu'entretiennent la symbolisation et la réflexivité au fil de la construction identitaire.

Cette dernière remarque nous amène à penser la symbolisation par le double au-delà des étapes de la construction identitaire, comme une propriété intrinsèque du processus de symbolisation. L'enjeu de la symbolisation n'est-il pas de créer un double de l'objet, non pas au sens d'une copie conforme, mais d'une représentation à la fois semblable et différente de l'objet ?

Réciproquement, et si l'on reprend la logique de la relation en double et de la réciprocité des investissements en double, symboliser suppose de constituer l'objet à symboliser ou une partie de celui-ci comme un double, d'articuler le différent au même, l'inconnu au déjà connu. Ce processus permet l'accès à une altérité symbolique, donc à une altérité « tolérable », pondérée par le double.

La fonction symbolisante du double transitionnel témoigne de l'homomorphie existant entre l'identité, le double transitionnel et la symbolisation, qui combinent les registres du même et du différent. Ces propositions nous éclairent sur les liens intimes qu'entretient la

symbolisation avec la problématique de la réflexivité ; nous y reviendrons à la fin de ce chapitre.

La description de ces différentes fonctions vaut surtout à titre de repérage et mériterait d'être davantage affinée. Cependant, bien que n'étant pas exhaustive, cette liste permet néanmoins de distinguer les principales déclinaisons du double transitionnel que nous avons repérées au fur et à mesure de notre recherche.

Si l'ordre dans lesquelles elles s'inscrivent suggère une certaine chronologie, l'instauration historique d'un double transitionnel interne sous sa forme accomplie n'exclut pas pour autant le recours privilégié à telle ou telle fonction. En revanche, une fois constitué et intégré au sein de l'organisation psychique, le double transitionnel, dont l'établissement découle de l'assimilation progressive de ces différentes fonctions, prendra tout son sens – transitionnel - dans l'articulation / intégration des différents processus qui le composent.

17.3 A propos du rôle défensif du double transitionnel :

De façon transversale aux différentes fonctions « élaboratives » précédemment décrites, nous devons également souligner le rôle défensif que le double transitionnel accomplit à ses différents niveaux. Ce registre apparaît en filigrane tout au long de la trajectoire identitaire. A la différence des modalités défensives du double, ces deux registres (défensif et élaboratif) ne s'inscrivent pas dans un rapport d'opposition ou d'exclusion mais dans un rapport d'étayage réciproque qui soutient l'intégration psychique.

On a vu par exemple que le double pouvait être chargé de préserver l'identité en l'assurant d'une continuité et d'une réflexivité minimales. Dans ce cas, le double transitionnel se trouve mobilisé sur l'une de ses faces pour remplir une fonction défensive contre l'angoisse ou l'émergence d'affects qui menace la continuité identitaire et, sur l'autre, « utilisé » pour soutenir l'intégration d'un fragment de « l'altérité identitaire » du sujet.

Par l'introduction d'un écart différenciateur au sein de la subjectivité ou par le maintien des oppositions fondamentales de l'identité, le double transitionnel protège l'identité contre une menace de confusion ou d'aliénation, ou comme l'écrivent C. et S. Botella, il écarte à la façon du bouclier de Persée face à la Gorgone, la terreur d'une continuité animique dedans /

dehors, perception / représentation, tout en assurant les conditions nécessaires à la « retransitionnalisation » de l'expérience. L'investissement d'un double dit transitionnel témoigne de la façon dont l'identité, confrontée à une menace de rupture, parvient à rétablir en appui sur l'objet - interne ou externe - une réflexivité identitaire « subjectivante ».

La mise en évidence d'une fonction « unifiante » ou de rassemblement du double témoignerait, à un autre niveau, d'un mouvement défensif contre un vécu de désagrégation ou de dispersion⁶⁴². Dans un autre registre, on peut également penser, au fil de la construction transitionnelle de l'identité, au rôle protecteur du double vis à vis du sentiment d'incomplétude narcissique, depuis l'instauration de l'illusion narcissique primaire (double trouvé / créé) jusqu'à l'introjection de la fonction réflexive de l'objet (double détruit / trouvé).

Ainsi, le double soutient le narcissisme chaque fois que le sujet fait l'épreuve d'un changement, en même temps que ce rôle défensif permet de libérer les capacités d'élaboration et de transformation psychiques nécessaires au déploiement de la trajectoire identitaire. Cette position transitionnelle du double témoignerait, en ce sens, d'un équilibre subtil résultant de l'harmonisation des registres de la défense et de l'élaboration.

17.4 Le double transitionnel, l'absent et le tiers :

Si la perspective du double transitionnel accompagne le sujet dans les différentes étapes de la construction identitaire, à partir des différents modes de présence de l'objet, son rôle peut également être considéré, de façon réciproque, à partir des effets de l'absence de l'objet, constitutifs de l'altérité et de la différence à soi. Comme l'écrit A. Green, « le psychisme serait l'effet de la relation de deux corps dont l'un est absent. »⁶⁴³ De ce point de vue, l'absence apparaît comme une catégorie inhérente au double, point de départ d'un travail psychique d'effacement de soi dans le rapport à l'objet et qui trouvera son accomplissement dans la forme du rapport symbolique à soi.

Si l'on reprend notre modèle (Cf. Schéma 1, *Supra*) sur la constitution du double transitionnel, on peut distinguer deux moments fondamentaux successifs dans le processus d'effacement de soi. Le premier niveau correspond, à l'effacement de soi dans le rapport à

⁶⁴² Cf. les angoisses d'« atomisation » psychique dans le cas clinique d'*Olivia*.

⁶⁴³ A. GREEN (1995), *Propédeutique*, Seyssel, Champ Vallon, p. 71.

l'objet investi comme double détruit / trouvé, tandis que le second correspond à l'effacement de soi tel qu'il s'effectue dans le rapport à l'objet-double intériorisé. Nous pourrions émettre l'idée que l'identité se construit dans cet aller-retour consistant à s'éprouver soi-même ou à exister dans le regard de l'autre et dans les formes intériorisées de cette expérience, puis à s'effacer de celui-ci pour accéder à la rencontre de l'autre. L'hallucination négative dans le miroir, telle que nous l'avons analysée dans la nouvelle de Maupassant, peut être considérée selon ce point de vue comme le versant pathologique d'un processus normal à partir duquel un sujet est capable de s'effacer du regard de l'objet et de ses formes intériorisées.

Le redoublement au-dedans de soi d'une première expérience d'absence à soi-même, à partir de laquelle le sujet peut se retrouver lui-même en s'autoreprésentant, soutiendrait la mise en place d'un rapport symbolique à soi, grâce à la relation à un double interne vivant et créatif qui tient lieu de miroir psychique. Cette organisation réflexive intègre une première forme de symbolisation de l'absence du sujet et de l'objet, une représentation de soi dialectisée avec celle de l'objet. Elle s'appuie, comme on l'a montré, sur la qualité des expériences relationnelles en double et des accordages précoces qui se déploient en présence de l'objet, mais également sur les moments d'absence, sur les écarts que ce dernier « distille » dans la relation en double.

Cette problématique de l'absence de l'objet, dès lors qu'elle ne s'exprime pas sous la forme d'un retrait ou d'un désinvestissement, croise la problématique du tiers. L'absence renvoie ici au désir de l'objet pour un « objet-autre-que-le-sujet », elle s'ouvre sur un ailleurs de l'objet, sur le rapport à un « objet-tiers ».

Ainsi, comment penser le rapport ou le passage du double au tiers, comment celui-ci émerge-t-il de la relation en double ? Dans quelles mesures la relation en double implique-t-elle une relation à un « objet-tiers » ? La notion de triangulation précoce permet d'inférer, dès les premières formes d'investissement de l'objet, le rapport à un « autre de l'objet »⁶⁴⁴.

L'organisation interne de l'objet comprend des investissements orientés vers d'autres objets, qui modulent, à la manière du système de l'autre, les investissements en double en direction du sujet. La présence d'un autre de l'objet, d'un « objet de l'objet » investi au sein de la psyché maternelle, rencontre la capacité du sujet à préconcevoir la catégorie de l'altérité, elle rend possible l'accès à une première forme de triangulation qui préfigure l'organisation œdipienne. Cette disposition interne « médiatise » en quelque sorte la dyade primitive, elle

⁶⁴⁴ A. GREEN (1995), *op. cit.* p. 252.

introduit un écart qui limite et contient les investissements réciproques entre sujet et objet et contient une première forme de l'interdit de l'inceste.

Cette triangulation précoce permet de penser que le double ne se réduit jamais complètement au sujet ou à l'objet, ni même à la relation entre le sujet et l'objet. Le double abrite aussi une part de l'objet « pris » dans une relation à un autre, il contient en germe le rapport à un objet-tiers. « De même que, écrit André Green, la relation au miroir nécessite cet objet tiers qu'est la surface réfléchissante. »⁶⁴⁵

Ainsi, la tiercéité (A. Green, 2002) est probablement à considérer comme une composante essentielle du lien en double et, d'une façon spécifique, comme une configuration nécessaire pour « découpler » et articuler les catégories du même et du différent, que l'on pense au rôle du père dans la mise en place autant que dans le déclin de la préoccupation maternelle primaire ou encore à la censure de l'amante décrite par Michel Fain (1971, 1975). De ce point de vue, le père « réel » ou présent fantasmatiquement dans la psyché maternelle, participe dès l'origine à l'établissement de la relation en double, même si sa fonction de tiers ne sera vraiment découverte et intégrée qu'au moment de l'instauration du narcissisme secondaire et d'un miroir psychique interne.

Ainsi donc, l'objet-tiers soutient l'établissement d'une réflexivité identitaire subjectivante et d'un rapport à soi symbolique, il introduit, dès la mise en place des relations précoces, un « écart interne » permettant de penser le lien entre le sujet et l'objet. Néanmoins, l'insistance sur la fonction séparatrice du père ne doit pas occulter la fonction de « ré-union » qu'il remplit très précocément au cours du développement. Comme le souligne Albert Ciccone, « la fonction paternelle ne se résume pas à séparer, interdire, castrer, ainsi qu'elle est souvent présentée. Bien avant de séparer, le père réunit la mère et le bébé, il assure les conditions de la rencontre, du lien. »⁶⁴⁶ Cette fonction « pont » du père (S. Reznik, 1994), qui sépare et réunit tout à la fois, soutient la construction d'un lien en double. On peut dire qu'elle participe de façon cruciale à l'établissement d'un double transitionnel, dont une des principales fonctions sera précisément de séparer et de réunir le sujet à lui-même et à l'autre. Cette perspective situe l'émergence et la construction des deux temps du double transitionnel

⁶⁴⁵ A. GREEN (1980), « Le double fantôme. A propos du *Coin plaisant* de Henry James », in GUILLAUMIN J. et al., *Corps et création : entre lettres et psychanalyse*, Lyon, P.U.L., p.142.

⁶⁴⁶ A. CICCONE (2007), « Fonctions parentales (maternelle et paternelle) », in R. ROUSSILLON et al., *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale*, Paris, Masson, p. 103.

au-delà de la dyade primitive, également au sein de la triade père-mère-bébé : « La triade est une donnée existante d'emblée au même titre que la dyade » précise Albert Ciccone⁶⁴⁷.

Notons au passage que s'il n'y a pas d'antériorité de la dyade sur la triade (A. Ciccone), le double ne « précède » pas non plus le tiers. A la lumière de ces dernières remarques, nous serions plutôt enclins à penser que le double et le tiers se co-construisent réciproquement en s'étayant l'un sur l'autre.

La relation triadique et la complexité des rapports qui en découlent redoublent ainsi la problématique du rapport à soi et à l'autre en l'ouvrant sur la tiercéité :

« Si le bébé est d'emblée confronté à la différence de ses partenaires, et s'il est capable de différencier finement ses partenaires, on peut dire qu'il est confronté à l'écart, à l'espace de lui à l'autre et à l'espace entre plusieurs autres ; il est confronté à l'altérité, et à l'altérité à l'intérieur de l'autre ; bref il est confronté à la "tiercéité". »⁶⁴⁸

Ainsi, les aléas de la trajectoire identitaire, de l'organisation réflexive, doivent également attirer notre attention sur l'existence d'un trouble plus ou moins profond de la triangulation précoce, renvoyant à une perturbation voire à un échec du rapport à la tiercéité.

En effet, on peut dire qu'à l'extrême l'absence de tiers réduit le double à une sorte de reduplication du même, qui se traduit, comme l'a montré C. Athanassiou-Popesco, par une absence de profondeur : « Le double se situe dans un espace psychique dominé par la symétrie des figures : un espace encore majoritairement bidimensionnel. »⁶⁴⁹ Fixé dans un registre imaginaire, l'investissement du double, ne permet pas l'établissement d'un rapport à soi sous une forme symbolique. L'objet ne peut pas alors être découvert dans son altérité, il reste un double auquel le sujet s'accrochera à défaut de pouvoir en introjecter la fonction réflexive.

En l'absence d'une relation en double médiatisée par la tiercéité, le sujet aura besoin de s'appuyer sur la présence perceptive / hallucinatoire de l'objet duquel il dépend pour continuer à se voir lui-même, au risque de s'aliéner au regard que ce dernier lui porte. Il ne pourra alors se dégager du regard de l'objet qu'en se coupant de lui-même, qu'en disparaissant à lui-même dans le regard maternel, à la manière d'une hallucination négative

⁶⁴⁷ *Ibid.* p. 102.

⁶⁴⁸ *Ibid.* p. 102.

⁶⁴⁹ C. ATHANASSIO-POPESCO (2006), *Représentation et miroir*, Paris, Edition Popesco, p. 125.

dans le miroir. L'absence irréprésentable, parce que non reflétée ou non médiatisée par l'objet-tiers, se matérialise alors en un trou psychique, un reflet négatif de soi dans la relation à soi qui devient alors le lieu d'attraction des angoisses identitaires.

C'est dire que l'absence de tiers ou l'absence d'un « autre de l'objet » investi au-delà du sujet lui-même, ne permet pas à celui-ci de se découvrir autre qu'il n'est, identique et non identique à lui-même, autrement dit d'accéder à un rapport à soi symbolique ou à une identité de pensée.

Par l'écart qu'elle introduit dans le rapport à l'objet-double et, par là même, au cœur de l'identité, la question de la tiercéité éclaire autrement la problématique du double. Elle constitue un autre angle d'approche pour penser les rapports du même et du différent à l'œuvre dans la construction transitionnelle de l'identité.

17.5 L'identité, le double transitionnel et la symbolisation :

Au fil de cette recherche, nous avons cherché à rapprocher les concepts d'identité et de double avec celui de symbolisation. L'exploration des différentes étapes de la construction identitaire et des deux temps de l'organisation du double transitionnel, nous a amené à penser le double au-delà de ses enjeux défensifs, dans une perspective élaborative. L'investissement d'un objet-double d'abord trouvé / créé puis détruit / trouvé s'inscrit en ce sens pleinement dans le registre de la symbolisation. Au regard de cette modélisation, nous allons à présent interroger la nature de leur rapport et les liens intimes qui les unissent.

Penser l'identité, comme nous le suggérons au début de ce travail, ou penser le double comme nous invite à le faire J. J. Baranes, doit nous inviter en retour à resituer notre problématique vis-à-vis de la question de la symbolisation. Ce même auteur propose d'ailleurs d'en faire un des axes majeurs de la problématique du double. Appréhendé comme une « figuration hypersensorielle », ou encore une « préreprésentation », le double est théorisé dans un rapport étroit à la symbolisation primaire mais également comme le représentant ou le signe de la dimension réflexive à l'œuvre au sein de l'appareil psychique.

En tant que figure élective de la réflexivité psychique, le double peut constituer l'objet à partir duquel non seulement le sujet se réfléchit mais aussi l'objet grâce auquel il reflète son activité psychique et ses processus de pensée. La symbolisation contient, par conséquent, une

dimension réflexive au cœur de son processus. Mieux, on peut dire qu'elle constitue en elle-même un cas particulier de la réflexivité, une forme *émergente* de celle-ci.

René Roussillon a largement insisté sur cette particularité du processus de symbolisation, en témoignant ses travaux sur le cadre (1995), le médium malléable (1991) et plus généralement sur la genèse du processus de symbolisation (1995, 1999). Ces recherches soutiennent entre autres l'hypothèse d'une histoire / préhistoire de la symbolisation qui repose sur un ensemble de conditions et de principes⁶⁵⁰. En d'autres termes, pour symboliser, cela suppose de symboliser la symbolisation, c'est-à-dire l'ensemble des règles et des conditions qui en permettent l'usage. Mais plus encore, penser une histoire de la symbolisation introduit l'idée que la symbolisation s'autosymbolise à mesure de son déploiement en même temps qu'elle symbolise, ce qui ouvre un rapport réflexif de la symbolisation à elle-même.

Dans son texte « Symbolisation primaire et identité »⁶⁵¹, R. Roussillon met en perspective le lien complexe entre identité et symbolisation. Selon l'auteur, « l'inscription de l'expérience vécue, de la "matière première" psychique », renvoie à « un composé multisensoriel, multisensuel, qui condense et amalgame en une forme première éprouvé de soi et éprouvé de soi en rapport avec l'autre – avec les "réponses" complexes et parfois énigmatiques de l'autre -, pulsions et complexité des mouvements pulsionnels de soi et de l'autre, perceptions internes et externes, etc. »⁶⁵² Face à cette particularité du fonctionnement psychique naissant, où la psyché se trouve affectée de façon énigmatique par cette matière première paradoxale, la symbolisation devra opérer tout un travail de décondensation, de différenciation et d'articulation entre le registre du soi et de l'autre, travail qui produit « un écart identitaire ». Cet écart entre l'expérience vécue et l'expérience signifiée constitue selon l'auteur une propriété essentielle du vivant, celle de ne pas être identique à soi-même, « c'est-à-dire de changer tout en restant soi-même »⁶⁵³ :

« Seule la symbolisation en effet, paradoxale elle aussi en ce qu'elle est et n'est pas semblable à elle-même (...) peut signifier et saisir ou rendre compte de cette non-identité à soi en une forme congruente. La non-identité à soi du vivant et du système primaire de la psyché impose un traitement symbolique aux éléments qui la constituent,

⁶⁵⁰ R. ROUSSILLON (1999), « Symboliser », in *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, P.U.F., pp. 236-241.

⁶⁵¹ R. ROUSSILLON (1999), « Symbolisation et identité », in *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, P.U.F., pp. 217-235.

⁶⁵² *Ibid.* pp. 219-220.

⁶⁵³ *Ibid.* p. 220.

elle ne trouve d'issue que dans la formation d'une identité dans et par la symbolisation.»⁶⁵⁴

C'est dire le rapport intime existant entre l'identité et la symbolisation. R. Roussillon souligne plus loin que « le symbole est et n'est pas la chose », tout comme l'identité est et n'est pas identique à elle-même. *En rencontrant de façon cruciale le paradoxe de la symbolisation, l'identité et ses paradoxes constitutifs trouvent une forme dans laquelle se transférer tout au long de la chaîne de symbolisation, jusqu'à s'intégrer progressivement dans la trame réflexive issue des formes intériorisées de l'objet-double.* Ce processus, qui mêle de concert symbolisation et identité, trouvera une expression « accomplie » dans l'exercice d'un rapport à soi symbolique.

A la lumière de cet éclairage théorique, il est possible de considérer les différentes figures défensives du double comme résultant d'un échec du transfert de l'identité dans le processus de symbolisation lui-même, ou encore d'un découplage de la symbolisation et de l'identité. Cette dernière tendra alors à s'actualiser sur un mode hallucinatoire au lieu de se représenter, en se fixant éventuellement sur l'une des figures défensives du double.

A l'inverse, lorsque le double peut prendre une valeur transitionnelle, celui-ci témoignera d'une suffisante intégration de l'identité au sein du processus de symbolisation, d'un étayage réciproque entre symbolisation et identité. Cette configuration débouchera ainsi sur une plus grande ouverture à l'altérité (interne et externe), tant dans le rapport à soi que dans le rapport à l'objet, témoignant d'un dépassement intégratif des enjeux narcissiques à l'œuvre dans la construction identitaire.

Cependant, de la même manière que l'identité ne peut trouver une issue que dans et par la symbolisation, cette dernière n'est sans doute pas pensable en dehors des conditions subjectives qui la produisent : la symbolisation ne peut exister indépendamment d'un sujet symbolisant et inversement, l'identité ne peut prétendre à une existence subjective indépendamment des procédures de symbolisation qui la sous-tendent. La question se pose alors de savoir s'il faut symboliser pour « être » ou bien s'il faut « être » pour symboliser, ou encore s'il est concevable d'envisager des façons d'« être » en dehors de la symbolisation, en dehors de tout système de représentation (sensoriels, corporels, affectifs, etc.).

Il y a là un paradoxe qui renvoie à l'originaire du sujet et à son caractère indécidable, ce que la question du double transitionnel dans ses différents temps organisateurs aura en charge

⁶⁵⁴ *Ibid.* p. 220.

de reprendre. En effet, nous avons pu repérer au fil de notre parcours comment le double pouvait être envisagé comme un support de la symbolisation, dans la trajectoire qui mène à l'établissement d'une réflexivité identitaire subjectivante mais également à chaque fois que l'identité se trouve en proie à une menace ou à un impératif de changement.

Tout cela nous indique comment l'expérience du double convoque spécifiquement les aspects primaires de la symbolisation, voire les conditions même de son exercice, dès lors que le sujet se trouve confronté à une limite dans sa capacité à se réfléchir au sein de son fonctionnement psychique ou lorsque la capacité réflexive ne s'est pas encore suffisamment établie. L'expérience du double, lorsqu'elle s'inscrit dans un registre transitionnel, permettra la reprise après coup des fondations du sujet telle qu'elles se préfigurent dans la dynamique relationnelle en double, à chaque étape du développement.

La symbolisation par le double renvoie donc au traitement de l'originnaire, en ce qu'elle rend possible après coup un travail d'appropriation subjective, une réflexion symbolisante de soi. Ce mouvement d'auto-symbolisation suppose, comme le souligne R. Roussillon, la capacité du sujet à « se voir » avec les yeux de l'objet, à admettre « la trace de l'ombre de l'objet posée sur le Moi et assimilée à lui. »⁶⁵⁵ La construction de ce regard interne à travers l'investissement d'un objet-double transitionnel, soutient et rend possible, selon nous, ce travail d'auto-symbolisation.

Dans cette perspective, la quête de l'identité peut être envisagée suivant une double vectorisation, à la fois progrédiente à partir du déploiement de la réflexivité identitaire subjectivante, et régrédiente, en ce qu'elle réinterroge et ressaisit après coup, à chaque étape du processus, les fondements sur lesquels elle s'appuie. *Naître ou renaître à soi-même comme peuvent l'expérimenter tout particulièrement les bébés et les adolescents, témoigne, entre autres, du caractère « inédit » de l'expérience d'être soi-même, quand bien même cette expérience s'étaye sur l'histoire / préhistoire de l'identité subjective.*

A travers la création de nouvelles formes d'auto-symbolisation de soi, de nouvelles façons d'être soi ou de s'éprouver soi-même, ce processus rend compte des transformations du miroir psychique interne et de façon récursive, des effets de ces transformations sur l'identité subjective.

⁶⁵⁵ R. ROUSSILLON (1995), « La métapsychologie des processus et la transitionnalité », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 59, n°6, Paris, P.U.F., p. 1418.

Conclusion

« D'abord ce seront les ombres qu'il distinguera le plus facilement, puis les images des hommes et des autres objets qui se reflètent dans les eaux, ensuite les objets eux-mêmes. Après cela, il pourra, affrontant la clarté des astres et de la lune, contempler plus facilement pendant la nuit les corps célestes et le ciel lui-même, que pendant le jour le soleil et sa lumière. »

Platon, *La république*

Tout au long de ces pages, nous avons cherché à retracer les processus par lesquels un sujet parvient à exister psychiquement, à se saisir lui-même subjectivement, d'abord en présence de l'objet investi en double, puis dans la relation de soi à soi qui en est l'héritière. Arrivé au terme de notre parcours, il est temps non pas de dresser un bilan mais de repérer les implications des résultats de cette recherche, de nous attarder sur ses limites autant que sur ses effets d'ouverture, bref de commencer à dégager dans l'après-coup de son processus, un point de vue « méta », un nouvel écart pour penser réflexivement notre objet de recherche.

Une première série de remarques concerne l'élaboration de cette thèse. Aborder le thème de la réflexivité et du double induit inévitablement une mise en abyme, un lien réflexif avec la recherche elle-même : au fil de ce travail, j'ai en effet souvent ressenti le besoin de me situer par rapport à mon objet de recherche en m'efforçant à chaque étape d'en réfléchir le mouvement d'ensemble pour moi-même et pour le lecteur. L'emploi du « nous » est à cet égard loin d'être anodin au regard du sujet traité, témoignant entre autres de cette envie de partager mon parcours avec le lecteur dans une sorte de lien en double « virtuel », garant d'une relation à soi en pensée.

Ainsi, je remarque combien ce que j'ai décrit sous la forme d'une trajectoire identitaire et subjective en double, autoreprésente le processus de recherche lui-même. Agis par les enjeux de ma problématique, je suis revenu à plusieurs reprises sur certains énoncés, comme « hantés » par mon objet de recherche. En effet, à mesure des avancées de la recherche, il me

fallait, suivant une trajectoire réflexive, revenir constamment sur mes pas pour réorganiser mon champ problématique à la lumière du chemin parcouru.

Au-delà des prolongements suscités par nos élaborations successives, ce travail de reprise « en spirale », témoigne aussi de la résistance épistémologique de notre objet de recherche, des effets de retour « en acte » de son altérité dans le processus de théorisation : comment penser l'identité à partir de ce qu'elle n'est pas ? En quoi le double permet-il d'en éclairer les enjeux ? Mais aussi comment sortir du double, de ses effets de miroir, de son emprise narcissique ?

Si le double constitue une voie essentielle pour approcher l'altérité, pour faciliter la rencontre avec l'environnement et les différences dont il est porteur, son étude dévoile à l'inverse, par la déconstruction de ce lien facilitateur, toute sa complexité. L'exploration de notre problématique rencontre ici, d'une manière centrale, le rapport de la symbolisation avec ses propres limites. Comme l'indique R. Roussillon, la symbolisation produit de la perte, tue quelque chose du rapport premier à la chose, mais elle produit aussi toujours un reste qui devra se dialectiser avec le processus qui l'a produit⁶⁵⁶.

Ce que l'on peut repérer comme un effet de la « pénétration agie » (J.-L. Donnet) de l'objet de recherche dans la recherche elle-même, m'a poussé, parfois au risque d'une certaine redondance, à ressaisir autrement ma problématique de recherche, à tenter de cerner à partir de plusieurs points de vue ce qui, par essence, tend à se soustraire au mouvement de la pensée.

L'identité, la réflexivité et le double :

Ainsi, l'étude de l'identité, bien qu'éclairée par les notions de réflexivité et de double, m'a fait sentir avec force l'écart entre la pensée et son objet, entre la représentation et la chose elle-même. Indéfinissable et énigmatique je ne pouvais aborder cette notion sans l'élargir à d'autres processus, sans prendre en compte sa paradoxalité constitutive, sans « respecter » sa fragilité conceptuelle. L'identité ne peut se laisser appréhender que partiellement, disions-nous au début de ce travail, suivant les données du contexte qui en préforment le sens. Là où l'identité, définie par rapport à elle-même ou encore par rapport à ce qu'elle n'est pas,

⁶⁵⁶ R. ROUSSILLON (1999), *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, P.U.F., p. 240.

menaçait d'enfermer notre pensée, sa mise en perspective avec la question du double invitait au contraire, par le décalage opéré, à en appréhender les axes organisateurs.

En l'articulant à la réflexivité, l'identité m'est apparue un peu moins énigmatique, plus abordable, plus encline au dialogue avec les modèles. Bien que renvoyant à un processus très général, la notion de réflexivité s'est avérée fort utile pour explorer son champ au-delà des frontières du champ psychanalytique, pour approcher sa complexité. Face à ce qui s'inscrit plus largement comme une propriété fondamentale du vivant, il m'a fallu reconnaître les formes de réflexivité qui caractérisent l'identité, ce que j'ai cherché à penser à partir des notions de « rapport à soi » et de « réflexivité identitaire subjectivante ».

L'évolution de la problématique de l'identité vers la problématique du double, en déplaçant l'accent sur la relation à l'objet et sur le rapport à l'altérité, proposait ainsi une issue théorique pour sortir d'une conception solipsiste de l'identité.

Si le double renvoie à l'identité, à la question du même, le double renvoie également à l'autre, à un mode d'investissement particulier de l'objet qui combine les dimensions du même et de l'autre. Cette perspective introduit la nécessité d'un « écart identitaire » ou d'une altérité à soi à l'origine du processus identitaire et au fondement de la vie psychique, ce que démontrent les travaux sur l'observation des bébés.

« Penser » le double à partir de cet écart m'aura permis d'en déjouer les pièges, de quitter Narcisse pour Persée, afin de garder toujours une distance, celle-là même qui fait du double un véritable double. Car le double peut aussi bien se présenter comme un guide, un compagnon de route, un « passeur » dans l'exploration des frontières de la vie psychique, que comme un « faux ami » dont il faut se méfier, toujours susceptible de nous échapper ou de nous leurrer, tel un miroir aux alouettes ou un trompe l'œil.

Penser le double, ainsi que J. J. Baranes le propose, supposait ainsi de se dégager de cette captation fascinante en le couplant à la notion de transitionnalité, en forgeant notre propre bouclier réfléchissant théorique. Organisé autour du concept de « double transitionnel », celui-ci devait alors nous aider à rassembler les multiples facettes de l'identité, à contenir ses oppositions paradoxales, à éclairer sa part d'ombre pour mieux en repérer les logiques.

Le double et ses avatars :

Ainsi, en poursuivant cette voie, cette recherche a permis d'avancer dans notre compréhension des processus constitutifs de l'identité, en particulier lorsque le sujet bute ou échoue dans la mise en place ou dans l'élaboration d'un double dit transitionnel.

En témoignent les conjonctures psychiques où l'ombre de l'objet est tombée sur le moi et, spécifiquement, des situations où le sujet se trouve en proie au retour destructeur des aspects inassimilables de l'objet incorporé dans le moi. Le sujet peut alors se sentir possédé, agi par une force obscure qui le dépasse et dont il ne peut se soustraire autrement qu'en s'absentant ou en se retirant de lui-même, au prix du clivage de toute une partie de sa vie psychique. La question posée au sujet n'est plus de savoir si ce qu'il vit se situe au-dedans ou au dehors mais, plus fondamentalement s'il peut continuer ou non à *être*. L'économie du plaisir se trouve ici remplacée par une économie de survie dont le but ultime est d'empêcher la faillite du moi en assurant, parfois d'une façon très ténue, une continuité identitaire.

Dans ces situations extrêmes de la subjectivité, l'impossible recours à une figure du double comme substitut d'un miroir psychique défaillant, signe un état de détresse caractérisé par un vécu de perte d'identité. L'émergence d'un double persécutoire, d'un double narcissique idéalisé ou encore d'un double narcissique étayant, exprime ainsi, chacun à leur manière, un moyen ou une tentative parfois désespérée de traiter, voire de limiter l'impact désorganisateur de la paradoxalité identitaire, lorsque celle-ci ne peut être transitionnalisée par le double endo-psychique. Outre les aspects défensifs, ces modalités apparaissent comme autant de recours pour lutter contre un vécu de confusion identitaire, en maintenant ou en rétablissant un écart entre soi et soi, en discriminant les aspects assimilables de l'objet interne de sa part d'ombre ou encore, en cherchant à différencier la représentation interne de l'objet, de l'objet externe.

On entrevoit ici toute la psychopathologie du double et au-delà, celle du narcissisme et de l'identité. Au lieu d'un double transitionnel, on assiste dans ce type de conjoncture à l'émergence de figures « détransitionnalisées » du double, c'est-à-dire des figures qui ne permettent pas ou plus l'élaboration du paradoxe identitaire d'être et de ne pas être identique à soi-même, simultanément même et différent. Témoins de l'échec de la constitution du double dans la relation à l'objet, ces éléments soulignent inversement le rôle fondamental du double à chaque étape de la formation de la subjectivité et de l'appareil psychique.

Les deux temps du double transitionnel :

Les aléas de la trajectoire identitaire, les limites de la capacité du sujet à se réfléchir au sein de son miroir intérieur, m'ont conduit a contrario, à partir de mes études cliniques, à reconstruire les étapes constitutives de l'organisation interne du double transitionnel, en appui sur les formes d'intersubjectivités primaires comme les accordages précoces ou l'homosexualité primaire en double et leurs modalités d'intériorisation.

Dans l'histoire de la construction de la subjectivité, ce registre intermédiaire du double s'étend, à partir de la modélisation que j'en propose, depuis les formes archaïques de l'éprouvé de soi jusqu'aux formes élaborées de l'autoreprésentation. Cette trajectoire rend compte de la façon dont l'identité se déploie historiquement dans le rapport à l'objet-double, de l'animisme premier en double à ses formes transitionnalisées.

Cette trajectoire révèle ainsi deux temps fondamentaux de la relation en double à l'origine de l'établissement d'un miroir psychique interne, à savoir d'une part, la rencontre précoce avec un objet-double trouvé / créé constitutif du narcissisme primaire, et d'autre part, l'investissement d'un objet-double détruit / trouvé permettant l'introjection de la fonction réflexive de l'objet, lors du passage au narcissisme secondaire.

Adolescence :

Les vicissitudes du processus identitaire montrent également comment, à chaque étape du développement ou à chaque moment de crise, le miroir psychique doit être reconsidéré, actualisé, à l'aune des modifications internes du sujet. L'expérience historique de la rencontre avec un objet-double transitionnel constitue ici un support permettant au sujet, via une certaine régrédience de son fonctionnement psychique, de s'appuyer sur les expériences de continuité issues de la relation homosexuelle primaire en double, pour aborder, en « bonne position », les écarts et changements auxquels il est confronté.

On a vu, en particulier à partir de nos cas cliniques et l'exemple d'Anne Frank, comment les transformations/pubertaires supposent une réorganisation profonde de l'identité : Face à l'irruption de la puberté, le sujet, alors confronté à un bouleversement du rapport à soi, s'étayera, de façon privilégiée, sur les expériences primaires en double (trouvé / créé et détruit

/ trouvé) pour traiter les enjeux actuels de son identité. Tel est l'enjeu identitaire posé à l'adolescence : transformer l'espace réflexif de telle sorte qu'il puisse accueillir et ressaisir après coup, sur un mode génital, les aspects historiques de l'identité actualisés par la nouvelle donne pulsionnelle.

Comme il l'a été maintes fois souligné par de nombreux auteurs, l'expérience pubertaire, en tant qu'elle introduit un changement radical dans l'éprouvé de soi, favorisera particulièrement le retour des aspects archaïques de l'identité. Cette particularité nous amène à penser l'espace psychique de l'adolescent non seulement comme un espace psychique élargi (Ph. Jeammet) mais, à l'instar du bébé, comme un « espace psychique ouvert » que le sujet aura pour tâche, au cours de cette période de (ré)organisation, de refermer. Ainsi se succèderaient au cours du développement psychique deux grands moments organisateurs de la réflexivité, renvoyant l'un et l'autre à la naissance du sujet et à sa refondation.

Les fonctions du double transitionnel :

De cette modélisation se dégagent plusieurs propriétés du double transitionnel, dont l'intégration au cours du développement sous-tend l'établissement d'un miroir psychique interne vivant, lieu du rapport à soi. Unifier / rassembler, réfléchir, séparer / différencier, médiatiser, subjectiver, symboliser, nous sont apparus comme les fonctions principales du double transitionnel, fonctions qui constituent par ailleurs autant d'opérations fondamentales de la vie psychique. Certes le double accompagne, soutient le développement de la vie psychique, mais il participe aussi activement à son intégration et à sa structuration, en se liant à une pluralité de processus. La mise en évidence de plusieurs modalités du double transitionnel nous invite ainsi à poursuivre notre réflexion autant sur les moments processuels qui composent la trajectoire identitaire que sur les conditions intersubjectives qui en favorisent ou non l'émergence. En ce sens, la question de l'objet-tiers, du rôle du père dans les configurations relationnelles précoces en double, abordée à la fin de ce travail, mériterait sans doute d'être plus approfondie.

Ce qui apparaît alors comme un élargissement voire une dilution du concept, attire notre attention sur les multiples aspects que le double recèle, eu égard aux transformations inhérentes qu'il subit au cours du développement, depuis ses formes archaïques (animiques) qui tendent vers l'identique à soi jusqu'aux formes sophistiquées qui sous-tendent la réflexivité et le rapport à soi. A la différence des premières, ces dernières témoignent du

processus d'assimilation de l'altérité au cœur de la l'identité, de l'aptitude du sujet à se construire en appui sur différentes formes d'altérité. Ce processus permet d'explorer rétrospectivement la problématique de l'altérité, ce que nous avons commencé à amorcer sous la forme d'une trajectoire de l'altérité.

Double et symbolisation :

Enfin, une dernière remarque concerne les rapports du double avec la problématique de la symbolisation. A mesure de ce parcours, la symbolisation m'est apparue comme une issue dépassant les enjeux strictement identitaires du sujet. Elle révèle après coup une homomorphie, un « rapport en double » avec la question de l'identité. J. J. Baranes souligne que le double constitue un prélude à la symbolisation, en réunissant les conditions de son advenue (le double comme pré-symbolisation). Inversement nous pensons que la symbolisation constitue une issue, une solution au problème du double, un dégagement de ses enjeux narcissiques. Le processus de symbolisation témoigne en ce sens autant d'un mouvement de reprise du rapport du sujet à l'objet-double qu'un dépassement de ce même mouvement, ce dont témoignent les formes transitionnelles du double. Le double n'est plus à penser ici comme achoppement du processus de symbolisation mais au contraire comme un moyen à partir duquel le sujet peut continuer à se penser et à se découvrir lui-même au fur et à mesure qu'il symbolise.

Au-delà de la reprise des grandes lignes de notre travail, je mesure à travers ces différentes remarques, le vaste champ de recherche que la question du double, associée à la problématique de l'identité et de la réflexivité, permet de continuer d'explorer et d'approfondir tant sur le plan clinique que théorique. Car si le double fonctionne dès le début de la vie psychique comme un « déjà-là » à construire, à transformer, celui-ci ne disparaît jamais vraiment complètement. Le double est aussi un « toujours-là », plus ou moins discret, plus ou moins visible, en fonction de la capacité du miroir psychique à filtrer, en la réfléchissant, l'altérité du monde des objets internes et externe : « Psyché est double, n'en sait rien », avons-nous formulé plus haut en paraphrasant Freud. C'est à cette condition que l'identité peut continuer à se déplier pour se replier autrement, à partir des formes transitionnelles de la relation en double.

Bibliographie

- ABRAHAM N., TOROK M. (1978), *L'écorce et le noyau*, Manhecourt, Champ Flammarion.
- ANDERSEN H. C. (1847), « L'ombre », in RICHTER A. (1995), *Histoires de doubles : d'Hoffmann à Cortazar*, Bruxelles, éditions Complexe, pp. 153-163.
- ANZIEU D. (1975), *L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, tome 1, Paris, P.U.F.
- ANZIEU D. (1975), « Le transfert paradoxal : de la communication paradoxale à la réaction thérapeutique négative », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°12, Paris, Gallimard, pp. 49-72.
- ANZIEU D. (1985), *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1996.
- ANZIEU D. (2002), « Moi-peau », in MIJOLLA A. (de) et al., *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Hachette, 2005, p. 1093.
- APOLLODORE (IIe av. J.C.), Bibliothèque, Livre II, 4.
- ATHANASSIOU-POPESCO C. (2006), *La représentation et le miroir*, Paris, Edition Popesco.
- ATLAN H. (1979), *Le cristal et la fumée*, Paris, Le seuil.
- ATLAN H. (2011), *Le vivant post-génomique ou qu'est-ce que l'auto-organisation*, Paris, Odile Jacob.
- AULAGNIER P. (1974), *La violence de l'interprétation*, Paris, P.U.F.
- AULAGNIER P. (1989) « Se construire un passé », in *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n°7, Paris, P.U.F., pp. 191-220.
- BARANES J. J. (1995), « Double narcissique et clivage du moi », in COUVREUR C. et al., *Le Double, Monographies de la RFP*, Paris, P.U.F, pp. 39-53.
- BARANES J. J. (2002), « Penser le double », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 66, n°5, Paris, P.U.F, pp. 1837-1843.
- BARANES J. J. (2003), *Les balafres du divan*, Paris, P.U.F.

- BARON-COHEN S., LESLIE A. M., FRITH U. (1985), « Does the autistic child have a “theory of mind”? », in *Cognition*, n° 21, pp. 37-46.
- BAUMEL N. (1999), « Historique des travaux inhérents au “déjà vu” », in *L’information Psychiatrique*, 75, 3, Paris, Ed. John Libbey Eurotext, pp. 235-244.
- BERTHOZ A., JORLAND G. et al. (2004), *L’empathie*, Paris, Odile Jacob.
- BERTRAND M. (2004), *Trois défis pour la psychanalyse*, Paris, Dunod.
- BICK E. (1967), « L’expérience de la peau dans les relations d’objet précoces », in *Les écrits de Martha Harris et d’Esther Bick*, Paris, 2007, Hublot.
- BION W. R. (1962), *Aux sources de l’expérience*, Paris, P.U.F., 1996.
- BION W. R. (1962), « Une théorie de l’activité de pensée », in *Réflexion faite*, Paris, P.U.F., 1983, pp. 125-135.
- BION W. R. (1963), *Eléments de la psychanalyse*, P.U.F., 1979.
- BION W. R. (1967), *Réflexion faite*, Paris, P.U.F., 1983.
- BLEGER J. (1967), *Symbiose et ambiguïté*, Paris, P.U.F.
- BLEGER J. (1979) « Psychanalyse du cadre psychanalytique », in KAËS R. et al., *Crise, rupture et dépassement*, Paris, Dunod, pp. 255-285.
- BOLLAS C. (1989), « L’objet transformationnel », in *Revue Française de Psychanalyse*, Tome 53, n°4, Paris, P.U.F., pp. 1181-1199.
- BONNET G. (2004), « Le moi et ses doubles », in *Imaginaire et inconscient*, n° 14, Paris, L’Esprit du Temps, pp. 23-34.
- BOTELLA C., BOTELLA S. (2001), « La dualité négative du psychisme », in *La figurabilité psychique*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, pp. 25-35.
- BOTELLA C., BOTELLA S. (2001), « Sur la carence auto-érotique du paranoïaque », in *La figurabilité psychique*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, pp. 71-90.
- BOTELLA C., BOTELLA S. (2001), « Le travail en double », in *La figurabilité psychique*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, pp. 91-115.
- BOTELLA C., BOTELLA S. (2001), « Seulement dedans–Aussi dehors », in *La figurabilité psychique*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, pp. 117-134.
- BOTELLA C., BOTELLA S. (2001), *La figurabilité psychique*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé.
- BOUBLI M. (2009), *Corps, psyché et langage*, Paris, Dunod.

- BOZZETTO R. (1995), « Le texte hanté », in *Les Horlas*, Paris, Gallimard, Folio plus classiques, pp. 89-114.
- BOZZETTO R. (1996), « Le Horla : histoire d'alien ou récit d'aliéné ? Une double approche de l'altérité », in *Le double, l'Ombre, le Reflet*, Cahiers de littérature Générale, Nantes, Ed. Opéra, pp. 43-62.
- BRACONNIER A., MARCELLI D. (1983), *Adolescence et psychopathologie*, Paris, Masson.
- BRACONNIER A. (2002), « Adolescence », in MIJOLLA A. (de), *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Hachette, 2005, pp. 24-25.
- CADORET M. (2003), *Le paradigme adolescent*, Paris, Dunod.
- CAHN R. (1991), « Du sujet », Rapport au LI^o Congrès des psychanalystes de langue française des pays romans, in *Revue Française de Psychanalyse*, Tome 55, n^o6, Paris, P.U.F., pp. 1353-1490.
- CAHN R. (1998), *L'adolescent dans la psychanalyse : l'aventure de la subjectivation*, Paris, P.U.F., 2002.
- CAHN R. (2002), « Sujet », in MIJOLLA A. (de), *Dictionnaire international de psychanalyse*, Paris, Hachette, 2005, pp. 1749-1750.
- CAÏN J. (1977), *Le double jeu, essai psychanalytique sur l'identité*, Paris, Payot.
- CARELS N. (2002), « Limites et transformations psychiques », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 66, n^o5, Paris, P.U.F., pp. 1497-1536.
- CHAMISSO A. V. (1813), « L'étrange histoire de Peter Schlemihl ou l'homme qui a perdu son ombre », in RICHTER A., *Histoires de doubles : d'Hoffmann à Cortázar*, Bruxelles, Editions Complexe, 1995, pp. 63-119.
- CHAREYRE-MEJAN A. (1995), « L'effroi du blanc ou le paradoxe du fantastique », in *Les Horlas*, Paris, Gallimard, Folio plus classiques, pp. 115-124.
- CHERVET B. (1995), « La notion de double dans les travaux de C. et S. Botella », *Bulletin du Groupe Lyonnais de Psychanalyse*, n^o37, pp. 98-112.
- CHERVET B. (2009), « L'autre du hors-là », in *Inquiétante Etrangeté, Monographies et débats de psychanalyse*, Paris, P.U.F., pp. 65-73.
- CHIANTARETTO J.-F. et al. (2004), *Témoignage et trauma. Implications psychanalytiques*, Paris, Dunod.

- CHIANTARETTO J.-F. (2005), *Le témoin interne. Trouver en soi la force de résister*, Paris, Flammarion-Aubier.
- CICCONA A., LHOPITAL M. (1997), *Naissance à la vie psychique*, Paris, Dunod, 2001.
- CICCONA A. (1997), « L'éclosion de la vie psychique », in *Naissance et développement de la vie psychique*, Paris, Erès, 2000, pp. 11-37.
- CICCONA A. (1998), *L'observation clinique*, Paris, Dunod.
- CICCONA A., FERRANT A. (2009), *Honte, culpabilité et traumatisme*, Paris, Dunod.
- COGERINO A. (2009), « La construction de l'avatar sur second life : un jeu de contraintes entre la réalité et la société virtuelle », in *Adolescence*, n°69, Paris, L'Esprit du Temps, pp. 621-629.
- COUVREUR C. (1995), « Les motifs du double », in *Le double, Monographies de la RFP*, Paris, P.U.F., pp. 19-37.
- DAMASIO A.R. (1999), *Le sentiment même de Soi*, Paris, Odile Jacob.
- DAPRATI E., FRANCK N., GEORGIEFF N, PROUST J., PACHERIE E., DALLERY J., JEANNEROD M. (1997), « Looking for the agent : an investigation into consciousness of action and self-consciousness in schizophrenic patients », in *Cognition*, n° 65, Elsevier, pp. 71-86.
- DECETY J. (2002), « Neurobiologie des représentations motrices partagées », in NADEL J., DECETY J. et al., *Imiter pour découvrir l'humain*, Paris, P.U.F., pp. 105-130.
- DECETY J. (2004), « L'empathie est-elle une simulation mentale de la subjectivité d'autrui ? » in BERTHOZ A., JORLAND G. et al., *L'empathie*, Paris, Odile Jacob, pp. 53-88.
- DECOURT P., (1998), « Le double : fonctions et paradoxes », in *Les doubles, Psychiatrie Française*, vol. 29, n°4, Paris, pp. 151-160.
- DECOURT P. (1999), « L'identité et la perte », in *Identités, Revue Française de Psychanalyse*, vol. 63, n°4, Paris, P.U.F, 1153-1164.
- DESCARTES R. (1637), *Le discours de la méthode*, Paris, Flammarion, 2000.
- DESCARTES R. (1641), *Méditations métaphysiques*, Paris, Flammarion, 1993.
- DESPINOY M., PINOL-DOURIEZ M. (2002), « Self (soi) », in *Dictionnaire international de la psychanalyse*, MIJOLLA A. (de), *Dictionnaire international de psychanalyse*, Paris, Hachette, 2005, pp. 1635-1636.

- DONNET J.-L. (1991), « “Du sujet” ... L’après-coup », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 55, n°5, Paris, P.U.F., pp. 1555-1566.
- DONNET J.-L. (1995), *Le divan bien tempéré*, Paris, P.U.F.
- DORE C. (1999), « Fonctions du double, travail du double », in *Bulletin du groupe méditerranéen de la SPP*, n°7, Paris, P.U.F., pp. 29-37.
- DOSTOÏEVSKI F. (1846), *Le Double*, Paris, Gallimard, Folio classique, 2007.
- DUEZ B. (2004), « Entre ambiguïté et négation : les traces du travail de l’incompatibilité dans les scènes et figures de la réalité », in CHOUVIER B, ROUSSILLON R. et al., *La réalité psychique : psychanalyse, réel et trauma*, Paris, Dunod, pp. 45-69.
- DUPARC F. (1986), « Les paradoxes de l’identité », in *Psychanalyse à l’université*, Tome 11, n°44, Paris, P.U.F, pp. 665-677.
- EDELMAN G.M. (1992), *Biologie de la conscience*, Paris, Odile Jacob.
- ERIKSON (1956), “The problem of ego identity”, in *Journal of the American Psychoanalytic Association*, vol. 4, n°1.
- ERIKSON E.H. (1968), *Adolescence et crise*, Paris, Flammarion, 1972.
- FAIN M., BRAUNSCHWEIG D. (1975), *La nuit, le jour*, Paris, P.U.F.
- FEDERN P. (1984), *La psychologie du moi et les psychoses*, Buenos-Aires, Amorrortu.
- FERENCZI S. (1912), « Un cas de déjà vu », in *Œuvres complètes*, Tome 1, Paris, Payot, 1968, pp. 210-212.
- FERRANT A. (1991), *Les destins psychiques de l’emprise*, Thèse de Doctorat, sous la direction du Professeur J. Guillaumin, Université Lumière Lyon 2.
- FERRANT A. (1997), « Situations extrêmes et logiques de survie », in *Souffrance psychique, contexte social et exclusion*, actes du colloque de Lyon-Bron, ORSPERE.
- FERRANT A. (1998), *L’intime étrangeté : traces, styles, impasses*, Thèse d’Habilitation à Diriger des Recherches, sous la direction du Professeur R. Roussillon, Université Lumière Lyon 2.
- FERRANT A. (2001), *Pulsion et liens d’emprise*, Paris, Dunod.
- FERRANT A., CICCONE A. (2009), *Honte, culpabilité et traumatisme*, Paris, Dunod.
- FERRET S. (1996), *Le bateau de Thésée, le problème de l’identité à travers le temps*, Paris, Editions de Minuit.

- FONAGY P. (1999), « La compréhension des états psychiques, l'interaction mère-enfant et le développement du self », in *Devenir*, vol. 11, N°4, Paris, Edition Médecine et Hygiène, pp. 7-22.
- FONAGY P. (2001), « Développement de la psychopathologie de l'enfance à l'âge adulte : le mystérieux déploiement des troubles dans le temps », in *Psychiatrie de l'enfant*, 44, 2, Paris, P.U.F., pp. 333-369.
- FONTAINE A.-M. (1992), *L'enfant et son image*, Paris, Nathan.
- FRANK A. (1947), *Le journal d'Anne Frank*, Calmann-Lévy, 1950.
- FREUD S. (1895), « Esquisse d'une psychologie scientifique », in *La naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1950, pp. 307-396.
- FREUD S. (1895), *Etudes sur l'hystérie*, Paris, P.U.F., 1967.
- FREUD S. (1896), *Lettres à Fliess*, Paris, P.U.F., 2006.
- FREUD S. (1900), *L'interprétation des rêves*, Paris, P.U.F., 1993.
- FREUD S. (1900), « Souvenirs d'enfance et "souvenirs-écrans" », in *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1971, pp. 51-59.
- FREUD S. (1900), *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1971.
- FREUD S. (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1993.
- FREUD S. (1911), « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa », in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1967, pp. 263-324.
- FREUD S. (1914), « Pour introduire le narcissisme », in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1997, pp. 81-106.
- FREUD S. (1915), « Pulsions et destin des pulsions », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1991, pp. 11-43.
- FREUD S. (1917), « Une difficulté de la psychanalyse », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1995, pp. 177-187.
- FREUD S. (1917), « Complément métapsychologique à la théorie du rêve », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1991, pp. 123-143.
- FREUD S. (1917), « Deuil et mélancolie », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1991, pp. 145-171.

- FREUD S. (1919), « “Un enfant est battu”, contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles », in *Œuvres complètes*, volume XV, Paris, P.U.F., 1996, pp. 119-146.
- FREUD S., (1919), « L'inquiétante étrangeté », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1995, pp. 213-263.
- FREUD S. (1919), « L'inquiétant », in *Œuvres complètes*, volume XV, Paris, P.U.F., pp. 151-188.
- FREUD S. (1920), « Au-delà du principe de plaisir », in *Œuvres complètes*, volume XV, Paris, P.U.F., 1996, pp. 273-338.
- FREUD S. (1921), « Psychologie collective et analyse du moi », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1966, pp. 83-163.
- FREUD S. (1922), « La tête de Méduse », in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, P.U.F., 1985, pp. 49-50.
- FREUD S. (1923), « Le moi et le ça », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1966, pp. 177-219.
- FREUD S. (1933), « La décomposition de la personnalité psychique », in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 80-110.
- FREUD S. (1933), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1994.
- FREUD S. (1936), « Un trouble de mémoire sur l'acropole », in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, P.U.F., 1985, pp. 221-230.
- FREUD S. (1937), « Constructions dans l'analyse », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, P.U.F., 1985, pp. 269-281.
- FREUD S. (1938), « Le clivage du moi dans le processus de défense », in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, P.U.F., 1985, pp. 283-286.
- FREUD S. (1938), « Résultats, idées, problèmes », in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, P.U.F., 1985, pp. 287-288.
- GEORGIEFF N. (2004), *Qu'est-ce que la schizophrénie*, Paris, Dunod.
- GEORGIEFF N. (2007), « Neurosciences en psychopathologie : une psychopathologie plurielle », in *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale*, ROUSSILLON R. et al., Paris, Masson, pp. 507-553.

- GERGELY G., KOOS O., WATSON S. (2002), « Perception causale et rôle des comportements imitatifs des parents dans le développement socio-émotionnel précoce », in *Imiter pour découvrir l'humain*, NADEL J., DECETY J. et al., Paris, P.U.F., pp. 59-81.
- GLAS J. (2008), « Narcissisme originaire et organisation spéculaire », in *Revue française de Psychanalyse*, vol. 72, n°4, Paris, P.U.F., pp. 1081-1098.
- GODIN C. (2004), *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Fayard.
- GOIMARD J. (2003), *Critique du fantastique et de l'insolite*, Paris, Pocket.
- GOLSE B., MISSONNIER S. (2005), *Récit, attachement et psychanalyse*, Paris, Erès.
- GOLSE B. (2010), *Les destins du développement chez l'enfant*, Paris, Erès.
- GRABER J.-L. (1987), « Réflexions sur le double et l'identité spéculaire », in *L'enfant, la parole et le soin*, Ramonville Saint-Agne, Erès, pp. 107-114.
- GREEN A. (1972), « Note sur les processus tertiaire », in *Propédeutique : la métapsychologie revisitée*, Seyssel, Champ Vallon, 1995, pp. 407-410.
- GREEN A., DONNET J.-L. (1973), *L'enfant de ça*, Paris, Editions de Minuit.
- GREEN A. (1974), « L'analyste, la symbolisation et l'absence », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°10, 225-252.
- GREEN A. (1977), « Atomes de parenté et relations œdipiennes », in LEVI-STRAUSS C. et al., *L'identité*, Paris, Quadrige, P.U.F., 2000, pp. 81-98.
- GREEN A. (1977), « L'hallucination négative », in *Le travail du négatif*, Paris, Editions de Minuit, pp. 373-380.
- GREEN A. (1980), « Le double fantôme. A propos du *Coin plaisant* de Henry James », in GUILLAUMIN J. et al., *Corps et création : entre lettres et psychanalyse*, Lyon, P.U.L., pp. 139-154.
- GREEN A., (1980), « Le double double : ceci et cela », in *La déliaison : psychanalyse, anthropologie et littérature*, Paris, Les belles lettres, 1992, pp. 299-311.
- GREEN A. (1983), « Un, autre, neutre : valeurs narcissiques du même », in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Editions de Minuit, 2007, pp. 31-79.
- GREEN A. (1983), *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Editions de Minuit.
- GREEN A. (1993), *Le travail du négatif*, Paris, Editions de Minuit.
- GREEN A. (1995), *Propédeutique : la métapsychologie revisitée*, Seyssel, Champ Vallon.
- GREEN A. (2000), *La diachronie en psychanalyse*, Paris, Editions de Minuit.

- GREEN A. (2002), *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, Paris, P.U.F.
- GREISCH J. (2000), *Le cogito herméneutique, l'herméneutique philosophique et l'héritage cartésien*, Paris, Vrin.
- GUTTON Ph. (1996), *Adolescens*, Paris, P.U.F.
- GUTTON Ph., BOURCET S. (2004), *La naissance pubertaire : l'archaïque génital et son devenir*, Paris, Dunod.
- HENRI A.-N. et al. (2004), *La formation en psychologie : filiation bâtarde, transmission troublée*, Lyon, P.U.L.
- HOMERE (1931), *L'odyssée*, Paris, Gallimard, Folio Classique, 1999.
- HAAG G. (2004), « Sexualité orale et moi corporel », in *Topique*, n°87, Paris, L'Esprit du Temps, pp. 23-45.
- HAAG G. (2004), « Le moi corporel entre dépression primaire et dépression mélancolique », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 68, n°4, Paris, P.U.F., pp. 1133-1151.
- HOUZEL D. (2005), *Le concept d'enveloppe psychique*, Paris, In Press.
- JACQUEY X. (1975), « Les transferts subjectaux », in *La psychiatrie de l'enfant*, vol. 31, n° 2, Paris, pp. 643-655.
- JACOBSON E. (1964), *Le Soi et le monde objectal*, Paris, P.U.F.
- JANIN C. (1999), *Figures et destins du traumatisme*, Paris, P.U.F.
- JUNG J. (1998), *Le passage à l'acte dans son rapport avec le processus de symbolisation*, Mémoire de recherche de Maîtrise, sous la direction du Professeur R. Roussillon, Université Lumière Lyon 2.
- JUNG J. (2004), *De l'identité au double : ruptures et transformations de l'espace réflexif interne*, Mémoire de DEA, sous la direction du Professeur R. Roussillon, Université Lumière Lyon 2.
- JUNG J. (2010), « Ni tout à fait un même, ni tout à fait un autre : le double transitionnel », in *Canal Psy*, n° 88-89, Bron, édité par l'Institut de Psychologie de l'Université Lumière Lyon 2, pp. 5-7.
- JUNG J. (2010), « Du paradoxe identitaire au double transitionnel : le *Horla* de Maupassant », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 74, n°2, Paris, P.U.F., pp. 507-519.
- JUNG J. (2011), « Le miroir de l'autre », in *Revue S.O.S Amitié*, n°146, S.O.S Amitié France.

- KAËS R. (1988), « Destins du négatif : une métapsychologie transsubjective », in GUILLAUMIN J., GAGNEBIN M. et al., *Pouvoirs du négatif dans la psychanalyse et la culture*, Seyssel, Champ Vallon, pp. 40-48.
- KAËS R. (1993), *Le groupe et le sujet du groupe, éléments pour une théorie psychanalytique de groupe*, Paris, Dunod.
- KAËS R. (2006), *Un singulier pluriel*, Paris, Dunod.
- KESTEMBERG E. (1962), « L'identité et l'identification chez les adolescents », in *La psychiatrie de l'enfant*, vol. 5, n°2, Paris, P.U.F., pp.441-522.
- KLEIN M. (1974), *Essais de psychanalyse 1921-1945*, Paris, Payot, 1998.
- KOHUT H. (1975), *Le Soi*, Paris, P.U.F.
- LACAN J. (1949), « le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », in *Les Ecrits*, Paris, Le Seuil, 1966, pp. 89-97.
- LACAN J. (1966), *Les Ecrits*, Paris, Le Seuil.
- LAMY J. (2010), « L'expérience de la pensée et le dédoublement de soi », in *Canal Psy*, n° 88-89, Bron, édité par l'Institut de Psychologie de l'Université lumière Lyon 2, pp. 19-23.
- LAPLANCHE J., PONTALIS J.-B. (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F.
- LAPLANCHE J., PONTALIS J.-B. (1985), *Fantasme originaire, fantasme des origines, origines du fantasme*, Paris, Hachette.
- LAPLANCHE J. (2002), « L'après-coup », in MIJOLLA A. (de) et al., *Dictionnaire international de psychanalyse*, Paris, Hachette, 2005.
- LAUFER M., LAUFER M.E. (1984), *Adolescence et rupture du développement*, Paris, P.U.F.
- LAVALLEE G. (1989), « L'interlocuteur transitionnel », in *Coq héron*, n°110, pp. 18-44.
- LAVALLEE G. (1993), « La boucle contenante et subjectivante de la vision », in Anzieu D. et al., *Les contenants de pensée*, Paris, Dunod, pp. 87-126.
- LAVALLEE G. (1999), *L'enveloppe visuelle du Moi*, Paris, Dunod.
- LAVALLEE G. (2000), « Le défaut de subjectivation : l'interlocuteur transitionnel et sa médiation symbolisante », in RAOULT P.A. et al., *Le transfert en extension*, Paris, L'Harmattan, pp. 151-162.
- LAVALLEE G. (2007), « Où suis-je », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 71, n°1, pp. 115-134.
- LEVI-STRAUSS C. et al. (1977), *L'identité*, Paris, Quadrige, P.U.F., 2000.

- MAC DOUGALL J. (1978), *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, Gallimard, 2001.
- MARC E. (2004), *Psychologie de l'identité*, Paris, Dunod.
- MARCELLI D. (2006), *La surprise, chatouille de l'âme*, Paris, Albin Michel.
- MARTY F., MISSONNIER S. (2010/11), « Adolescence et monde virtuel », in *Etudes*, tome 413, pp. 473-484.
- MAUPASSANT G. (de) (1883), « Lui ? », in *Contes Fantastiques*, Paris, Marabout, 2005, pp. 169-176.
- MAUPASSANT G. (de) (1885), « Lettre d'un fou », in *Les Horlas*, Arles, Actes Sud, 1995, pp. 9-17.
- MAUPASSANT G. (de) (1886), « Le Horla (première version) », in *Les Horlas*, Arles, Actes Sud, 1995, pp. 21-33.
- MAUPASSANT G. (de) (1887), « Le Horla », in *Les Horlas*, Actes Sud, 1995, pp. 37-75.
- MELTZOFF A.N. (2002), « La théorie du "like me", précurseur de la compréhension sociale chez le bébé : imitation, intention et intersubjectivité », in *Imiter pour découvrir l'humain*, Nadel J., Decety J. et al., Paris, P.U.F., pp. 33-57.
- MIJOLLA A. (de) (Sous la direction de) (2002), *Dictionnaire international de psychanalyse*, Paris, Hachette, 2005.
- MIJOLLA-MELLOR S. (de) (2002), « L'inquiétante étrangeté », in MIJOLLA A. (de), *Dictionnaire international de psychanalyse*, Paris, Hachette, 2005, p. 860.
- MIJOLLA-MELLOR S. (de) (2002), « Scène originaire (scène primitive) », in MIJOLLA A. (de), *Dictionnaire international de psychanalyse*, Paris, Hachette, 2005, pp. 1601-1602.
- MISSONNIER S., LISANDRE H (2003), *Le virtuel, la présence de l'absent*, Paris, EDK.
- MISSONNIER S. (2005), « Paul Ricœur, Daniel Stern et Rosemary's baby : de "l'identité narrative" à "l'enveloppe prénarrative" », in GOLSE B., MISSONNIER S. et al., *Récit, attachement et psychanalyse*, Paris, Erès, pp. 47-66.
- MISSONNIER S. (2007), « Une relation d'objet virtuelle ? », in *Le Carnet Psy*, n°120, Paris, Editions Cazaubon, pp. 43-47.
- MORHAIN Y., ROUSSILLON R. (2009), *Actualités psychopathologiques de l'adolescence*, Bruxelles, De Boeck.
- MORIN E. (2001), *La méthode*, vol.5 : *L'humanité de l'humanité*, Paris, Le Seuil.

- MOYANO O. (1997), *Le stade du double*, Mémoire de DEA, sous la direction du Professeur M. Berger, Université Lumière Lyon 2.
- MOYANO O. (1999), « La création de l'espace du double : un stade précoce du développement », in GAUTIER J.-M. et al., *Le corps de l'enfant psychotique*, Paris, Dunod, pp. 209-252.
- MOYANO O. (2000), « Le double : approche conceptuelle (mythologique, historique et métapsychologique) », in *Psychothérapies*, vol. 20, n°3, pp. 187-197.
- MOYANO O. (2010), « Le double originel : description, perspectives psychopathologiques », in *Canal Psy*, n°88-89, Bron, édité par l'Institut de Psychologie de l'Université Lumière Lyon 2, pp. 8-10.
- MUCCHIELLI A. (1986), *L'identité*, Paris, P.U.F., coll. Que sais-je, 2009.
- M'UZAN M. (de) (1974), « S.j.e.m. », in *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 151-163.
- M'UZAN M. (de) (1976), « Contre-transfert et système paradoxal », in *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 164-181.
- M'UZAN M. (de) (1976), « Le travail du trépas », in *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 182-199.
- M'UZAN M. (de) (1977), *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, 1994.
- M'UZAN M. (de) (1994), « Dernières paroles », in *La bouche de l'inconscient*, Paris, Gallimard, 2006, pp.12-32.
- M'UZAN M. (de) (1994), « La bouche de l'inconscient », in *La bouche de l'inconscient*, Paris, Gallimard, 2006, pp. 33-44.
- M'UZAN M. (de) (1994), « Pendant la séance », in *La bouche de l'inconscient*, Paris, Gallimard, 2006, pp. 45-68.
- M'UZAN M. (de) (2005), « le jumeau paraphrénique ou aux confins de l'identité », in *Aux confins de l'identité*, Paris, Gallimard, pp. 15-40.
- M'UZAN M. (de) (2005), « Séparation et identité », in *Aux confins de l'identité*, Paris, Gallimard, pp. 124-131.
- M'UZAN M. (de) (2005), *Aux confins de l'identité*, Paris, Gallimard.
- M'UZAN M. (de) et al. (2008), *La chimère des inconscients*, Paris, P.U.F.
- NADEL J., DECETY J. et al. (2002), *Imiter pour découvrir l'humain*, Paris, P.U.F.

- OVIDE (43 av. J.-C.), *Les métamorphose*, Paris, Garnier Flammarion, 1994.
- PASHE F. (1971), « Le bouclier de Persée ou psychose et réalité », in *Le sens de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., pp. 27-41.
- PARAT C. (1995), *L'affect partagé*, Paris, P.U.F.
- PLATON (380 av. J.-C.), *Le banquet*, Flammarion, 1964.
- PLATON, (375 av. J.-C.), *La république*, Flammarion, 2002.
- PORRET J.-M. (2008), *Les narcissismes : perspectives freudiennes et post-freudiennes*, Paris, L'Harmattan.
- PRADEU T., CAROSELLA E. D. (2004), *C. R. Biologies 327*, Elsevier.
- PRAGIER G., FAURE-PRAGIER S. (1990), « Un siècle après l'Esquisse : nouvelles métaphores ? Métaphores du nouveau », Rapport au 50^{ème} Congrès des Psychanalystes de Langues Françaises, in *RFP*, 1990-6 : « Psychanalyse et science : nouvelles métaphores », Paris, P.U.F., pp. 3-90.
- PRAGIER G., FAURE-PRAGIER S. (2007), *Repenser la psychanalyse avec les sciences*, Paris, P.U.F.
- RACAMIER P.-C. (1978), « Le paradoxe des schizophrènes », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 42, Paris, P.U.F.
- RACAMIER P.-C. (1980), *Les schizophrènes*, Paris, Payot, 2001.
- RANK O. (1922), « Le double », in *Don Juan et le double*, Paris, Payot, 2001, pp. 11-140.
- RICHARD F. et al. (2001), *Le processus de subjectivation à l'adolescence*, Paris, Dunod.
- RICHARD F., WAINRIB S. et al. (2006), *La subjectivation : enjeux théoriques et cliniques*, Paris, Dunod.
- RICHTER A. (1995), « Les métamorphoses du double », in *Histoires de doubles : d'Hoffmann à Cortázar*, Bruxelles, éditions Complexe, pp. 9-24.
- RICHTER A. (1995), *Histoires de doubles : d'Hoffmann à Cortázar*, Bruxelles, éditions Complexe.
- RICOEUR P. (1986), *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Paris, Le Seuil.
- RICOEUR P. (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil, 1996.
- RIZZOLATTI G., FADIGA L., GALLESE V., FOGASSI L. (1996), « Premotor cortex and the recognition of motor actions », *Cognitive Brain Research*, 3, pp. 131-141.
- RIZZOLATTI G. SINIGAGLIA C. (2008), *Les Neurones miroirs*, Paris, Odile Jacob.

- ROBERT F. (2006), « Les domaines partagés », in FREUD S. (1887-1904), *Lettres à Fliess*, Paris, P.U.F., pp. 13-19.
- ROCHAT Ph. (2003), « Conscience de soi et des autres au début de la vie », in *Enfance*, n°1, Paris, P.U.F., pp. 39-47.
- ROSSET C. (1976), *Le réel et son double*, Paris, Gallimard, 1984.
- ROUSSILLON R. (1991), *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, P.U.F.
- ROUSSILLON R. (1991), « Un sujet qui ne va pas de soi, le sujet en procès », in *Revue Française de Psychanalyse*, Tome 55, n°5, Paris, P.U.F., pp. 1753-1756.
- ROUSSILLON R. (1993), « Le double négatif », in A. GREEN et al., *Le négatif*, Paris, L'Esprit du Temps.
- ROUSSILLON R. (1995), « La métapsychologie des processus et la transitionnalité », Rapport au LV^e Congrès des psychanalystes de langue française des pays romans, in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 59, n°6, Paris, P.U.F., pp. 1347-1519.
- ROUSSILLON R. (1998), « Quelques remarques épistémologiques à propos du travail psychanalytique en face à face », in *Psychothérapies psychanalytiques*, Paris, P.U.F., pp. 67-76.
- ROUSSILLON R. (1999), « Violence et culpabilité primaire », in *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, P.U.F., pp. 78-94.
- ROUSSILLON R. (1999), *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, P.U.F.
- ROUSSILLON R. (2000), « Les enjeux de la symbolisation à l'adolescence », in *Adolescence*, numéro spécial congrès de l'ISAP, Paris, L'Esprit du Temps, pp. 7-23.
- ROUSSILLON R. (2004), « Le reflet et son négatif », in *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°10, Paris, In Press, pp. 73-85.
- ROUSSILLON R. (2004), « La dépendance primitive et l'homosexualité primaire "en double" », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 68, n°2, Paris, P.U.F., pp. 421-439.
- ROUSSILLON R. (2007), « Le moi-peau et la réflexivité », in *Le Carnet Psy*, n°118, Editions Cazaubon, pp. 23-27.
- ROUSSILLON R. et al. (2007), *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale*, Paris, Masson.
- ROUSSILLON R. (2008), « L'entre-je(u) primitif et l'homosexualité primaire "en double" », in *Le jeu et l'entre-je(u)*, Paris, P.U.F., pp. 107-134.

- ROUSSILLON R. (2008), « L'entreje(u) de l'affect et la réflexivité », in *Le jeu et l'entre-je(u)*, Paris, P.U.F., pp. 169-208.
- ROUSSILLON R. (2008), *Le jeu et l'entre-je(u)*, Paris, P.U.F.
- ROUSSILLON R. (2008), « La liberté et l'indéterminé », in *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité*, Paris, Dunod, pp. 83-101.
- ROUSSILLON R. (2008), « Le partage de l'affect et la réflexivité par l'homosexualité primaire "en double" », in *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité*, Paris, Dunod, pp. 103-119.
- ROUSSILLON R. (2008), *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité*, Paris, Dunod.
- ROUSSILLON R. (2009), « La destructivité et les formes complexes de la "survivance de l'objet" », in *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 73, n°4, Paris, P.U.F., pp. 1005-1022.
- SAMI-ALI (1974), *L'espace imaginaire*, Paris, Gallimard.
- SAMI-ALI (1977), *Corps réel, corps imaginaire*, Paris, Dunod.
- SANZANA A. (1997), « A la recherche des limites : concepts et processus de conceptualisation », in SCHMID-KITSIKIS E., SANZANA A. et al., *Concepts limites en psychanalyse*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, 265-277.
- SECHAUD E. (1995), « Le Moi-peau dix ans après », préface à la deuxième édition, in ANZIEU D. (1985), *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1995, pp. 1-21.
- SMADJA C. (1993), « A propos des procédés autocalmants du Moi », in *Revue Française de Psychosomatique*, n°4, Paris, P.U.F., pp. 9-26.
- STERN D. N. (1985), *Le monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, P.U.F., 1999.
- STERN D.N. (2008), « L'enveloppe prénarrative. Vers une unité fondamentale d'expérience permettant d'explorer la réalité psychique du bébé », in *Récit, attachement et psychanalyse*, Paris, Erès, pp. 29-46.
- SZWEC G. (1993), « Les procédés autocalmants par la recherche répétitive de l'excitation : les galériens volontaires », in *Revue Française de Psychosomatique*, n°4, Paris, P.U.F., pp. 27-51.
- TISSERON S. (2001), *L'intimité surexposée*, Paris, Ramsay.
- TISSERON S. (2004), « Le virtuel à l'adolescence », in *Adolescence*, T. 22, n°47, Paris, L'Esprit du Temps, pp. 9-31.

- TISSERON S. (2008), *Virtuel mon amour*, Paris, Albin Michel.
- TISSERON S. (2009), « L'ado et ses avatars », in *Adolescence*, T. 27, n°3, Paris, L'Esprit du Temps, pp. 591-600.
- TISSERON S. (2009), « L'avatar, voie royale de la thérapie », in *Adolescence*, T. 27, n°3, Paris, L'Esprit du Temps, pp. 721-731.
- TREVARTHEN C., AITKEN K. J. (2003), « Intersubjectivité chez le nourrisson : recherche, théorie et application clinique », in *Devenir*, vol. 15, n°4, Edition Médecine et Hygiène, pp. 309-428.
- TUSTIN F. (1972), *Autisme et psychose de l'enfant*, Paris, Le Seuil, 1977.
- VARELA F. J. (1989), *Autonomie et connaissance*, Paris, Le seuil.
- VARELA F. J., THOMPSON E., ROSCH E. (1999), *L'inscription corporelle de l'esprit*, Paris, Le Seuil.
- VERNANT J.-P. (1998), *La mort dans les yeux*, Paris, coll. Pluriel, Fayard, 2011.
- WAINRIB S. (1990), « Quelques éléments pour une théorie du sujet en psychanalyse », 50^{ème} addendum B au L^o Congrès des psychanalystes de langue française des pays romans, in *RFP*, vol. 55, n°6, Paris, P.U.F, pp. 11-19.
- WALLON H. (1931), « Le corps propre et son image extéroceptive », in *Les origines du caractère chez l'enfant*, Paris, Quadrige, P.U.F., 1983, pp. 218-237.
- WALLON H. (1931), *Les origines du caractère chez l'enfant*, Paris, Quadrige, P.U.F., 1983.
- WILDE O. (1890), *Le portrait de Dorian Gray*, Paris, Gallimard, 1992.
- WILGOWICZ P. (1991), *Le vampirisme. De la Dame Blanche au Golem. Essai sur la pulsion de mort et l'irreprésentable*, Lyon, Césura.
- WINNICOTT D. W. (1958), « La capacité d'être seul », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, pp. 325-333.
- WINNICOTT D. W. (1960), « Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux "self" », in *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 2008, pp. 115-131.
- WINNICOTT D. W. (1962), « Intégration du moi au cours du développement de l'enfant », in *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 2008, pp. 9-18.
- WINNICOTT D. W. (1963), « De la communication et de la non-communication », in *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 2008, pp. 151-168.

- WINNICOTT D. W. (1971), « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », in *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1995, pp. 7-39.
- WINNICOTT D. W. (1971), « L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications », in *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1995, pp. 120-131.
- WINNICOTT D. W. (1971), « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant », in *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1995, pp. 153-162.
- WINNICOTT D. W. (1971), *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard.
- WINNICOTT D. W. (1971), « La localisation de l'expérience culturelle », in *Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard, pp. 132-143.
- WINNICOTT D. W. (1975), « La crainte de l'effondrement », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°11, Gallimard, pp. 35-44.
- WINNICOTT D. W. (1975), « La crainte de l'effondrement », in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000, pp. 205-216.
- ZAZZO R. (1984), *Le paradoxe des jumeaux*, Paris, Stock.
- ZAZZO R. (1993), *Reflets de miroir et autres doubles*, Paris, P.U.F.

Résumé :

Le double transitionnel. Trajectoire identitaire et organisation réflexive

Cette thèse décrit les processus par lesquels un sujet parvient à « construire » son identité, à s'éprouver et à se penser lui-même, d'abord en présence de l'objet, puis dans la relation de soi à soi qui en est l'héritière. Pour penser cette problématique nous nous appuyons sur trois notions clés, à savoir l'identité, la réflexivité et le double avant de déboucher sur la mise en perspective du concept de « double transitionnel ».

Ainsi, nous soutenons que le double est la figure par laquelle l'identité se transitionnalise, c'est-à-dire la figure par laquelle le sujet se saisit lui-même subjectivement, à partir de la rencontre de l'objet investi comme double de soi. Cette proposition théorique générale nous amène à explorer les enjeux identitaires du sujet soumis à un impératif de réorganisation, en particulier lorsque le sujet bute ou échoue à se réfléchir au sein de son miroir intérieur.

L'exploration clinique des troubles identitaires permet a contrario de reconstruire les étapes de la « trajectoire identitaire et subjective en double » qui conduit à l'organisation interne d'un « double transitionnel » et à la reconnaissance de différentes formes d'altérité.

Cette trajectoire renvoie à deux temps fondamentaux de la relation en double : d'une part, la rencontre précoce avec un objet-double trouvé / créé constitutif du narcissisme primaire, et d'autre part, l'investissement d'un objet-double détruit / trouvé permettant la découverte et l'introjection de la fonction réflexive de l'objet, lors du passage au narcissisme secondaire.

De cette modélisation se dégagent plusieurs propriétés du double transitionnel, dont l'intégration au cours du développement sous-tend l'établissement d'un miroir psychique interne vivant, lieu du rapport à soi. Dans l'histoire de la construction de la subjectivité, ce registre intermédiaire du double s'étend donc depuis les formes archaïques de l'éprouvé de soi jusqu'aux formes élaborées de l'autoreprésentation.

Mots-clés :

Altérité - autoreprésentation – double – double transitionnel – identité – inquiétante étrangeté
- intersubjectivité - paradoxalité – objet-double - réflexivité – subjectivation – symbolisation -
transitionnalité

Summary :

The transitional double. Identity progress and reflexive organization

This work is concerned with the description of the process through which the subject manages to build his identity, to feel or to think his own self, first in relation to the object, then in the connection between himself and himself which is derived from this. To deal with these issues, we have drawn on three notions: identity, reflexivity and the double, before putting the concept of transitional double into perspective.

Our thesis would thus be that the double is the pattern through which the subject's identity is transitionalized, that is the pattern by means of which the subject subjectively takes possession of himself, thanks to the object invested in as a double of himself. This general theoretical hypothesis brings us to explore what the stakes are concerning the subject's identity when he is submitted to reorganizing himself, especially when he finds it difficult or fails to reflect himself in his internal mirror.

Clinical observation of identity disturbances enables one, on the contrary, to reconstruct the stages of the progress of the subject's identity in his relation to the object-as-double, leading to the internal organization of a transitional double and to the recognition of different forms of otherness.

Such progress refers to two basic periods of the connection to the double: first the subject's encounter, at an early stage, with an object-as-double found / created, constitutive of primary narcissism, then his investment in an object-as-double destroyed / found, making possible the discovery and introjection of the reflexive function of the object, during the transition to secondary narcissism.

From this modelling several properties of the transitional double can be deduced, whose integration conditions the creation of a living internal psychic mirror, basic to the relation to the self. In the process of the construction of subjectivity, this intermediate register of the transitional double extends from archaic forms of affects to elaborate forms of self-representation.

Keywords :

Alterity – self-representation – double – transitional double – identity - *unheimlich* – intersubjectivity – paradoxicality – object-as-double – reflexivity – subjectivation – symbolization – transitionality

Index

Index des notions et concepts

A

Accordages
 émotionnels · 386
 esthétiques · 134, 392, 452
 précoces · 114, 119, 135, 176, 185, 192, 381, 383, 386, 393, 456, 467
 Activité réflexive · 86, 393, 453
 Adolescence · 3, 4, 8, 20, 49, 75, 193-199, 213, 216, 218, 221, 225, 239, 282, 284, 323, 327, 329, 343, 388, 402, 468
 Affect
 d'extase · 174, 393, 449
 d'inquiétante étrangeté · 146, 168, 292, 300-302, 314, 321, 351, 416, 446
 identitaire · 52, 53, 61, 66, 105, 106, 191
 Agentivité · 111, 310, 359, 403
 Agir · 3, 8, 110, 199, 200, 216, 217, 219, 221, 222, 225, 226, 228, 232-235, 238, 239, 241, 250, 256, 343, 346, 348, 426
 Agonie · 160, 346
 Aliénation · 16, 35, 86, 139, 176, 184, 186, 202, 235, 251, 252, 261, 293, 301, 345, 350, 359, 385, 394, 395, 404, 434, 435, 446, 447, 454
 Altérité
 à soi · 36-38, 43, 61, 68, 71, 111, 120, 145, 148, 182, 233, 303, 385, 396, 401, 431, 433, 436, 442, 465
 externe · 36, 406
 imaginaire · 5, 371, 381, 395, 399, 403, 404, 405
 interne · 5, 22, 36, 40, 79, 145, 234, 280, 296, 349, 352, 359, 367, 394, 397, 406, 409, 417, 435, 437-439, 440
 primaire · 5, 402-404
 spéculaire · 113, 371, 397
 symbolique · 350, 405, 406, 453
 Ambiguïté · 14, 20, 24, 60, 77, 204, 244, 245, 291, 435
 Animisme premier en double · 5, 365, 381, 392, 467
 Appareil à penser les pensées · 83-86, 100

Après-coup · 51, 55, 57, 74, 75, 126, 190, 194, 205, 220, 283, 285, 307, 314, 399, 463
 Attention partagée · 135
 Autisme · 400, 440
 Auto-érotisme · 55, 57, 87, 161, 233, 302, 347, 368, 389
 Auto-objectivation · 123, 307
 Auto-organisation · 14, 57, 76, 104-106, 201, 314, 331, 332
 Autopoièse · 108
 Autoreprésentation · 3, 53, 87, 89, 99, 167-169, 181, 192, 203, 223, 226, 229, 233, 237-239, 241, 258, 263, 264, 277, 279, 281, 300, 346, 348, 388, 396, 397, 415, 453, 467
 Autosymbolisation · 181, 453
 Autre régulateur de soi · 119, 374
 Autre virtuel · 113, 115, 116, 368, 372, 376
 Avatar · 328-330

B

Bébé · 28, 32, 84, 85, 93, 95, 113, 115-120, 130-134, 136, 137, 141-145, 149, 150, 169, 172-176, 199, 295, 325, 366, 368-370, 373-375, 377, 378, 379, 380, 382-385, 387, 389, 390, 393, 404, 448, 449, 450, 457, 458, 462, 465, 468
 Bouclier de Persée · 6, 83, 297, 419, 421, 422, 424-426, 454
 Bruit · 14, 105, 106, 198, 314, 332, 334

C

Capacité de rêverie maternelle · 83, 85, 86, 93, 94
 Capacité d'être seul · 28, 93, 94, 237, 257, 390, 396
 Capacité réflexive · 27, 86-88, 97, 115, 120, 152, 174, 176, 186, 191, 192, 197, 198, 233, 238, 239, 265, 284, 319, 321, 329, 334, 346, 358, 389, 390, 398, 432, 434, 436, 462
 Chimère · 33-35, 106, 166, 169, 430

Clivage du moi · 42, 159, 202, 259, 282, 356-358, 401, 403, 447
Clivage originaire · 112, 403, 431, 449
Coconscience de soi et d'autrui · 135, 136
Cogito · 120-122, 415
Compagnons évoqués · 119
Configuration identitaire · 193, 400, 437
Confusion identitaire · 31, 340, 390, 405, 434, 466
Construction identitaire · 26, 100, 108, 114, 139, 167, 179, 180, 191, 221, 241, 282, 340, 343, 349, 380, 395, 396, 400, 402, 407, 414, 430, 453, 455, 459, 461
Continuité identitaire · 8, 28, 100, 149, 198, 199, 224, 235, 251, 283, 287, 339, 345, 357, 362, 388, 390, 402, 404, 406, 454
Continuité / discontinuité · 23, 25-27, 45
Courant animique · 371, 376, 379, 392
Courant objectal · 371, 372, 376, 382, 392, 440
Culpabilité · 53, 59, 63-66, 182, 191, 202, 269, 277, 282-285, 345, 347, 385
primaire · 65, 66, 182, 282-284, 347, 385

D

Décorporation · 294, 348
Dédoulement · 3, 94, 95, 120, 135, 156, 157, 159, 165, 227, 258, 261, 293, 305, 311, 319, 356-358, 423
Déjà-vu · 8, 62, 202, 203, 303, 305-320, 343, 429, 446
Dépersonnalisation · 34, 35, 163, 166, 313, 320, 340, 430, 446
Désubjection · 349, 390, 440, 445
Détresse · 79, 90, 201, 235, 278, 283, 285, 345, 346, 390, 401, 441, 446, 466
Développement précoce · 136, 373, 380, 447
Diable · 154, 155, 354
Différenciation · 20, 23, 24, 31, 89, 112, 119, 166, 167, 170, 175, 176, 181, 182, 218, 244, 267, 302, 330, 339, 359, 360, 368, 389, 392, 402, 404, 451, 460
Discontinuité · 5, 18, 21, 27-29, 32, 37, 53, 79, 106, 197, 223, 236, 237, 241, 326, 345, 387, 396
Double
amoureux · 286, 438
animique · 113, 161, 163, 182, 352, 365-368, 371, 376, 378-381, 388, 400, 403, 432, 434, 440, 441, 450
détruit / trouvé · 387-389, 396, 399, 455, 456
dynamique du · 161, 432
endo-psychique · 264, 365, 367, 368, 392, 398, 421, 466
externe · 198, 265, 329, 357, 359, 397, 398, 432
fétichique · 439
figure du · 37, 159, 166, 181, 182, 184, 186, 198, 265, 286, 287, 292-296, 345, 357, 359, 362, 364, 367, 429-432, 434, 435, 437, 440, 447, 466
interne · 96, 358, 376, 394, 432, 437, 440, 447, 456

invisible · 294
narcissique · 73, 92, 163, 197, 224, 280, 287, 319, 365, 401, 402, 432, 434, 436-439, 466
narcissique idéalisé · 73, 401, 434, 437, 438, 439, 466
négatif · 22, 295, 344, 348, 349, 357, 447
persécutoire · 187, 287, 401, 434, 435, 437, 438, 466
spectre du · 180, 431
stade du · 481
transitionnel · 23, 112, 114, 144, 171, 180, 181-184, 186, 192, 203, 265, 289, 295, 297, 299, 335, 341, 343, 345, 348, 361, 362, 365, 376, 379, 381, 383, 387, 388, 391, 392, 397, 402, 408-410, 424, 425, 429-431, 433, 439, 440, 445-455, 457, 459, 461, 465, 466, 467, 468
trouvé / créé · 320, 327, 379, 383-388, 392, 396, 397, 399, 400, 401, 404, 405, 414, 415, 435, 440, 441, 448-451, 455
virtuel · 113, 116, 327, 331, 380
Double retournement · 69-72, 94, 97, 146, 151, 238, 406
Dyade primitive · 171, 383, 392, 456, 458

E

Ecart réflexif · 48, 124, 179, 325
Ecriture de soi · 8, 202, 203, 323
Effet Gorgone · 409, 427
Ego-feeling · 28
Ego-psychologie · 19, 40, 46
Egorelatedness · 42, 94, 390
Empathie · 14, 109, 111, 114-116, 170, 173, 329, 368
Enveloppe · 81, 83, 95, 261
Enveloppe visuelle du moi · 93, 107, 261, 421, 423
Espace réflexif interne · 27, 96, 107, 122, 183, 185, 187, 290, 291, 294, 296, 297, 334, 345, 347, 348, 385, 396, 398
Etat limite · 41, 436
Excorporation · 294, 437
Extime · 327

F

Fantasme
d'incorporation · 237, 393
de peau commune · 378
de scène primitive · 277
originaire · 67, 70, 281, 282
Fonction
alpha · 83, 85, 86
du double · 158, 341, 447, 448, 451, 468
miroir · 65, 87, 88, 112, 113, 118, 143, 147, 170, 194, 198, 319, 329, 376, 379, 382, 383, 386-388, 398, 399, 414, 424, 436
miroir de l'environnement · 87, 112, 194, 198, 376, 379, 382, 386-388, 424, 436

réflexive de l'objet · 113, 136, 142-144, 152,
175, 176, 186, 389, 394, 396, 398, 405, 414,
415, 450, 455, 467
Fonctionnement réflexif · 241, 364, 407, 408
Fond réflexif · 410

H

Hallucination négative · 77-81, 83, 92-94, 100, 151,
168, 193, 237, 294, 296, 297, 302, 344, 346, 348,
351, 356, 398, 415, 416, 423, 427, 456, 458
Harmonisation · 112, 174, 400, 404, 417, 449, 453,
455
Homosexualité primaire en double · 32, 67, 68,
153, 363, 384, 386, 405, 452, 467
Honte · 53, 59, 63-66, 182, 191, 201, 202, 220, 222,
225, 277, 280, 282-285, 345, 347
d'être · 64, 65, 201, 284, 285, 345, 347
éprouvée · 64, 347
originaire · 64, 65

I

Idéal du moi · 72-74, 157
Identification · 4, 34, 51, 74, 85, 86, 96, 111, 113,
114, 128-131, 138, 140, 143-147, 152, 157, 219,
220, 224, 335, 340, 350, 374, 377, 378, 380, 395,
405, 414
primaire · 34, 74, 113, 143, 144, 146, 340, 377,
378, 380
projective · 85, 86, 335, 405
Identité
à soi · 39, 61, 71, 339, 404, 433, 460
de pensée · 17-19, 28, 44, 313, 415, 459
de perception · 17-19, 28, 313, 371, 403, 404,
414, 415
du moi · 20
idem · 13, 121, 122
ipse · 13, 121, 122
réflexive · 66, 96, 202, 282, 285, 302, 349, 363,
364, 392, 397-399, 402, 407-409, 429
spectre d' · 20, 23, 33, 34, 165, 245, 432
subjective · 16, 38, 41, 43, 45, 49, 52, 67, 100,
104, 183, 184, 191, 192, 195, 196, 198, 218,
219, 234, 235, 237, 239, 348, 349, 358, 363,
388, 390, 394, 401, 404, 462
Illusion
identitaire · 122, 413, 415-417
narcissique primaire · 43, 65, 113, 238, 287, 319,
334, 352, 367, 370, 379, 380, 384, 388, 392,
395, 400, 404, 405, 414, 431, 435, 438, 448,
455
narcissique primaire en double · 388, 392, 414,
438
négative · 65, 142, 284, 385, 405, 435
spéculaire · 127, 129, 130, 137, 143, 144, 151,
152, 303, 320, 411, 413-416
Image spéculaire · 125, 129, 132, 133, 137-140,
142-144, 146, 147, 152, 159, 160,

Imitation · 14, 110-117, 172, 368, 380
Incorporation · 96, 176, 183, 186, 221, 237, 238,
294, 348, 350, 353, 371, 393, 396, 401, 405, 423,
434, 437, 448
Inquiétante étrangeté · 53, 59-63, 66, 73, 105, 106,
155-158, 160, 163, 166, 168, 169, 182, 191, 293,
299, 301, 302, 305, 320, 340, 347, 416, 446
Intersubjectivité · 5, 14, 43, 113-117, 119, 152, 181,
234, 265, 341, 368, 375-377, 379, 383, 403, 408,
452
primaire · 113, 116, 265, 341, 368, 375, 376,
377, 379, 403, 452
Intimité · 8, 202, 271, 278-280, 323, 324, 327, 431
partagée · 8, 202, 323
Introjection · 25, 55, 59, 66, 79, 91, 94, 96, 176,
183, 186, 237, 301, 347, 348, 351, 388, 393, 396,
405, 415, 416, 423, 436, 448, 451, 455, 467

J

Je · 51, 52

L

Liaison dedans / dehors · 263, 409
Liaison identitaire · 63, 71, 151, 197, 358, 359, 433,
440
Lien
dedans / dehors · 409, 426, 430, 433
réflexif · 92, 94-97, 191, 233, 258, 280, 294, 311,
335, 344, 346, 357, 358, 364, 395, 400, 424,
433, 441, 447, 463
Lignée
objectale · 6, 46
subjectale · 6, 46, 47, 52

M

Matrice
réflexive · 78, 87, 234
symbiotique post-natale · 380
Médiation · 91, 326, 327, 426
Médium malléable · 80, 460
Miroir
premier · 143, 192, 352, 382, 383, 392, 448, 450
psychique · 9, 65, 93, 95, 147, 149, 151, 176,
186, 286, 346, 348, 350, 351, 364-366, 379,
387, 388, 392, 397-399, 405, 409-411, 413,
414, 421, 424-426, 430-432, 435, 436, 438,
442, 448, 456, 457, 462, 466-468, 469
psychique interne · 95, 149, 176, 186, 286, 346,
350, 351, 365, 366, 379, 387, 388, 392, 397,
398, 399, 405, 410, 414, 421, 426, 430-432,
435, 436, 438, 442, 448, 457, 462, 467, 468
Moi-idéal · 74, 139
Moi-peau · 278, 436

N

Narcissisme

primaire · 28, 32, 50, 65, 73, 74, 113, 156-158, 160, 162, 167, 169, 172, 175, 182, 225, 227, 233, 320, 345, 362, 365, 367-373, 375, 376, 379, 380, 381, 382, 383, 387, 388, 392, 393, 399, 400, 402, 403, 405, 407, 414, 439, 440, 449, 467,
secondaire · 28, 182, 185, 365, 376, 380, 386, 387, 398, 402, 457, 467

Nébuluse subjective · 174, 369, 389, 396, 404, 440, 453

Négatif · 21-23, 25, 26, 29, 33, 35, 39, 52, 71, 72, 77, 79, 168, 194, 219, 236, 295, 344, 351, 353, 355, 362, 385, 389, 435, 439, 445, 447, 459

Neurones miroirs · 14, 109, 110-114, 116, 142, 170, 359, 367, 441

Neurosciences · 14, 42, 103, 111, 114, 169, 367, 368, 380

O

Objet-double

détruit / trouvé · 386, 387, 389, 397, 467
transitionnel · 181, 185, 224, 296, 301, 325, 348, 382, 384, 386, 388, 389, 396, 430, 445, 452, 462, 467
trouvé / créé · 324, 379, 381, 383, 384, 386, 387, 389, 392, 396, 404, 415, 438, 440, 467

Opération méta · 101

Organisation réflexive · 27, 96, 106, 180, 181, 185, 192, 200, 201, 203, 238, 245, 256, 257, 265, 266, 293, 302, 305, 340, 343, 344, 347, 348, 357, 359, 364, 400, 408, 435, 436, 446, 447, 456, 458

P

Paradoxe · 6, 13, 15, 16, 26, 29-32, 34, 35-39, 42-44, 61, 80, 111, 112, 148, 153, 164, 167, 170, 171, 182, 201, 224, 235, 237, 258, 289, 295, 299, 301, 313, 327, 345, 347, 355, 382, 404, 416, 447, 461, 466

de l'identité · 14, 15, 33-35, 37, 38, 225

identitaire · 33, 35, 38, 39, 61, 112, 192, 223, 229, 235, 237, 239, 289, 295, 339, 399, 400, 425, 431, 445-447, 452, 466

Paranoïa · 70, 97

Partage

affectif · 175, 386
esthésique · 173, 174, 372, 405

Passage à l'acte · 199, 200, 209, 212, 214, 216-219, 222-226, 228, 232-235, 238, 244, 252

Perte d'identité · 358, 430, 440, 466

Philosophie · 13, 103, 120, 122, 153, 179

Pictogramme · 83, 98, 113

Préconception · 84-86, 113, 376, 379, 380

Processus

primaire · 17, 18, 313

secondaire · 17, 18, 313

tertiaire · 18

Psychanalyse · 4, 7, 16, 17, 20, 25, 31, 38, 42, 44, 46-51, 55, 59, 67, 72-75, 80, 82, 84, 92, 104, 105, 109, 114, 120, 136, 190, 206, 331-333, 377, 416, 447, 457

Psychologie

du développement · 14, 103, 114, 132, 179

du Self · 19, 40

Psychose · 28, 41, 42, 56, 78, 83, 97, 257, 380, 421-423

Pulsion · 19, 41, 46-48, 52, 53, 56-58, 63, 70, 74, 80, 86, 89, 99, 158, 195, 200, 283, 294, 347, 367, 460

R

Rapport à soi

imaginaire · 391, 393, 396, 407, 415

symbolique · 148, 350, 391, 396, 399, 407, 415, 457, 459, 461

Rassemblement · 139, 140, 174, 217, 252, 255, 265, 280, 286, 393, 395, 397, 400, 404, 448-451, 453, 455

Reconnaissance de soi · 125-130, 133, 137, 142-147, 149, 301, 384

Réentrée · 14, 75, 103, 104

Réflexion · 7, 29, 42, 70, 76, 83, 93, 97, 98, 101, 102, 120, 124, 153, 165, 168, 198, 202, 233, 257, 280, 294, 388, 398, 450, 462, 468

Réflexivité

de soi à soi · 26, 45, 66, 191, 203, 224, 258, 260, 263, 264, 350

identitaire · 8, 39, 45, 49, 68, 100, 123, 125, 200, 232, 234, 238, 276, 283, 290, 295, 306, 319, 320, 326, 344, 348-350, 364, 365, 393, 394, 399, 410, 429, 450, 453, 455, 457, 462, 465
identitaire subjectivante · 39, 49, 200, 320, 349, 394, 455, 457, 462, 465

interne · 5, 26, 39, 70, 136, 186, 281, 389, 406

intra-psychique · 343, 359

Regard · 71, 82, 91, 96, 97, 126, 131, 134, 135, 141, 148-150, 152, 217, 220, 223, 226, 227, 239, 247, 250, 251, 260, 261, 268, 269, 272, 273, 276, 279, 280, 282, 286, 294, 296, 297, 302, 310, 316, 317, 324, 325, 333, 341, 355, 356, 366, 378, 382-384, 389, 414, 419, 420, 422-426, 429, 449, 452, 456, 458, 462

Relation

d'identité · 17, 19, 26, 28, 126, 146, 371, 377-379, 384-389

de soi à soi · 8, 27, 59, 90, 106, 185, 191, 323, 430, 463

en double · 88, 96, 101, 113, 169, 171, 172, 174-176, 185, 235, 263-265, 281, 282, 284, 319, 330, 333, 340, 343, 344, 347, 348, 352, 363, 364, 379, 380, 383, 385, 387, 388, 390, 395, 398, 401, 406, 407, 414, 449-451, 453, 456-458, 467

homosexuelle primaire en double · 68, 172, 173,
176, 185, 264, 330, 347, 352, 364, 383, 386,
396, 432, 436, 467
Réponse de l'objet · 199, 200, 221, 222, 238, 372,
379, 380, 381, 386, 389, 390, 405
Représentation de la représentation · 80, 81, 101,
398
Rupture identitaire · 107, 197, 326

S

Scène primitive · 3, 67, 68, 192, 202, 219, 281,
282, 345
Schizophrénie · 29, 30, 33, 35
Self · 4, 19, 21, 39, 46, 49-51, 94, 111, 115, 119,
162, 217, 221, 374, 474, 475, 486, 491, 492
Sentiment
 continu d'exister · 28
 d'étrangeté · 22, 53, 105
 d'existence · 224, 378, 448, 449
 d'identité · 20, 22, 28, 33, 53, 105, 196, 238,
 245, 260, 299, 301, 389, 390, 392, 436
 d'unité · 286, 388, 393
 de continuité · 28, 53, 159, 283, 284
 de soi · 107, 149, 181, 378
 esthétique · 174, 393
 océanique · 378, 393
Séparation · 6, 23, 71, 79, 80, 89, 94, 95, 139, 181,
184, 222, 236, 244, 253, 256, 257, 267, 274, 329,
390, 422, 423, 451
Soi
 noyau · 119, 373, 374, 375
 sens de · 111, 119, 373, 374, 375
 sens écologique de · 133, 134, 369, 403
Soi : · 49-51
Souvenir-écran · 55, 68, 69
Spectre
 d'identité · 20, 23, 33, 34, 165, 245, 432
 du double · 180, 431
Spécularisation · 97, 98
Stade du miroir · 51, 74, 94, 125, 136-144, 395, 414, 449
Subjectivation · 3, 4, 19, 32, 42, 47-49, 91, 99, 100,
123, 167, 174, 181, 194, 195, 233, 282, 284, 349,
409, 452
Subjectivité · 3, 4, 5, 7, 15, 19, 31, 35, 42, 43, 47,
48, 57, 58, 65, 66, 78, 80, 90, 100, 109, 121, 148,
151, 171, 174, 179-181, 186, 191, 197, 201, 202,
205, 207, 217, 221, 233, 256, 265, 283, 324, 330,
340, 345, 346, 349, 351, 356-358, 372, 391, 398,
399, 402-404, 406, 423, 439, 446, 449, 450, 454,
466, 467

Sujet · 47-49
Surmoi · 47, 50, 55, 63, 72-74, 88, 157, 238, 277,
278, 285
Survie · 8, 36, 156, 166, 201, 202, 238, 241, 262,
281, 299, 343, 345-347, 356, 390, 394, 400, 441,
466
Symbolisation · 27, 57, 65, 79-81, 88, 94, 100, 102,
147, 150, 167, 174, 181, 184, 191, 194, 195, 197-
201, 219, 236, 239, 258, 296, 326, 341, 349, 350,
353, 385, 405, 425, 433, 453, 456, 459-462, 464,
469
 imageante · 94, 425
 primaire · 80, 81, 167, 174, 194, 198, 459
 secondaire · 81, 102
Système
 de l'autre · 14, 112, 113, 368, 376, 392, 403,
 449, 453, 456
 du même · 14, 112, 113, 363, 367, 368, 376, 392,
 403, 449, 453
 paradoxal · 20, 33, 34, 163, 165, 166

T

Témoin interne · 90, 91
Théorie de l'esprit · 114-116
Tiers · 147, 204, 253, 254, 341, 455-459, 468
Trajectoire
 de l'altérité · 402, 469
 identitaire · 8, 9, 39, 146, 328, 341, 361, 399,
 402, 410, 442, 447, 451, 453-455, 458, 463,
 467, 468
 identitaire subjective en double · 9, 39, 341, 361,
 391, 398, 399, 402, 443, 463
Transfert
 en miroir · 50, 162, 163
 narcissique · 72, 92, 160, 278, 285
 paradoxal · 30, 35
Transitionnalité · 16, 29, 32, 42, 45, 56, 69, 80, 86,
101, 167, 172, 462, 465
Traumatisme · 64, 65, 75, 256, 284, 285, 345, 445
Travail en double · 160, 169, 325
Trouble
 identitaire · 100, 169, 186, 189, 191, 198, 200,
 257, 309, 312, 314, 320, 321, 339, 416, 446
 réflexif · 187, 191, 227, 347

U

Unification · 140, 160, 265, 361, 373, 393, 450,
451, 453

Index des auteurs

A

Abraham N. · 237
 Andersen H. C. · 154, 355, 356
 Anzieu D. · 26, 28, 30, 31, 72, 81, 82, 91, 94, 135, 149, 333, 335, 336, 378, 423, 424, 436
 Athanassiou Popesco C. · 147-149, 151, 152, 355, 458
 Atlan H. · 14, 105, 332
 Aulagnier P. · 51, 52, 83, 97-99, 101, 113, 362

B

Baranes J. J. · 155, 158, 167, 168, 181, 184, 186, 198, 330, 339, 340, 347, 361, 364, 392, 430, 432, 459, 465, 469
 Baumel N. · 305
 Berthoz A. · 170
 Bertrand M. · 206
 Bion W. R. · 26, 83-86, 93, 100, 171, 174, 175, 380
 Bleger J. · 37, 374
 Bollas C. · 171
 Bonnet G. · 73, 157
 Botella C. et S. · 6, 96, 113, 160-163, 169, 182, 184, 194, 260, 264, 296, 310, 325, 347, 363, 365-368, 378, 383, 392, 403, 421, 424, 431, 432, 434-436, 454
 Boubli M. · 347
 Bozetto R. · 291
 Braconnier A. · 75, 195, 196, 329
 Brun A. · 439

C

Cadoret M. · 198
 Cahn R. · 48, 49, 139, 194, 195
 Caïn J. · 18-21
 Carels N. · 184
 Carosella E. D. · 14
 Chamisso A. V. · 154, 354
 Chervet B. · 446
 Chiantaretto J.-F. · 8, 90, 100, 202, 281
 Ciccone A. · 64-66, 75, 96, 176, 189, 199, 207, 284, 380, 384, 393, 396, 405, 438, 448, 449, 457, 458
 Cogerino A. · 328
 Couvreur C. · 158, 159, 432

D

Damasio A.R. · 106, 107
 Decety J. · 109, 133, 170, 368, 402
 Decourt P. · 22, 23, 182
 Descartes R. · 14
 Donnet J.L. · 26, 40, 42, 44, 78, 101, 204, 291, 464
 Dostoïevski F. · 155, 429
 Duparc F. · 15, 197

E

Edelman G. M. · 14, 75, 103, 105
 Erikson E. · 12, 20, 23

F

Fain M. · 423, 457
 Faure-Pragier S. · 103, 105, 331, 399
 Federn P. · 28
 Ferenczi S. · 337
 Ferrant A. · 22, 23, 26, 36, 64-66, 75, 201, 284, 293, 296, 346
 Ferret S. · 13, 37
 Fonagy P. · 114, 115
 Fontaine A.-M. · 127, 129-132, 135, 140, 148-150
 Frank A. · 90, 91, 203, 323-325, 331, 467
 Freud S. · 16-21, 24-26, 28, 38, 40-42, 47, 48, 50, 52, 55, 56, 58, 59-64, 67-70, 72-75, 77, 81, 105, 109, 113, 121, 122, 155-158, 160, 169, 173, 203, 299, 300, 305, 320, 330-337, 350, 352, 357, 362, 366, 377, 378, 398, 408, 416, 417, 421, 422, 429, 435, 446, 469

G

Georgieff N. · 14, 111, 112, 170, 310, 359, 363, 367, 368, 371, 376, 393, 397, 403, 405, 431
 Gergely G. · 115, 117, 118, 142, 172, 175, 387, 389, 398
 Glas J. · 56
 Goimard J. · 154, 292, 297, 355
 Golse B. · 369, 375, 392
 Graber J.-L. · 358
 Green A. · 3, 6, 18, 21, 23, 24, 26-28, 46, 48, 49, 51, 52, 56, 70, 77-81, 86, 91, 94, 100, 104, 105,

147, 155, 159, 168, 190, 198, 260, 289, 294, 297,
351, 367, 398, 416, 423, 455, 457
Gutton Ph. · 184, 194

H

Haag G. · 28, 448, 449
Henri A.-N. · 53
Houzel D. · 28

J

Jacobson E. · 19, 23
Jacquey X · 72
Janin C. · 445
Jeannerod M. · 170, 310, 359

K

Kaës R. · 25, 38, 174
Kestenberg E. · 172
Klein M. · 46, 50, 437
Kohut H. · 21, 40, 50, 72, 162, 163, 194, 374
Koos O. · 117, 172

L

Lacan J. · 25, 48, 51, 74, 127, 136-144, 395, 414
Lamy J. · 120
Laplanche J. · 63, 67, 75, 282, 377
Laufer M. et M.E. · 196
Lavallée G. · 27, 79, 83, 91-96, 100, 107, 151, 165,
197, 260, 261, 294, 324, 330, 334, 351, 358, 364,
392, 398, 409, 413, 421, 423, 425, 427, 433
Lévi-Strauss C. · 21, 70, 71
Lhopital M. · 393, 396, 448
Lisandre H. · 326

M

Marcelli D. · 196
Marty F. 326
Maturana H. · 108
Maupassant · 8, 78, 154, 203, 289, 291, 296, 343,
456
Meltzoff A.N. · 115-117
Mijolla A. (de) · 59, 67
Mijolla-Mellor S. (de) · 59, 67
Missonnier S. · 326, 327, 331
Morin E. · 12, 123
Moyano M. · 378, 381
Mucchielli A. · 12

O

Ovide · 420

P

Parat C. · 114, 381
Platon · 170, 361, 381, 463
Pontalis J.-B. · 63, 67, 282, 377
Pradeu T. · 14
Pragier G. · 103, 105, 331, 399

R

Racamier P.-C. · 29-32
Rank O. · 153-156, 355, 435
Richter A. · 153, 154
Ricoeur P. · 13, 36, 121, 122, 124
Rizzolatti H.G. · 14, 109, 110, 116, 142, 359
Robert F. · 11, 84, 90, 336
Rochat ph. · 82, 132-135, 170, 369, 386, 403
Rosset C. · 154
Roussillon R. · 4-6, 16, 26, 27, 31, 32, 35, 38, 41,
42, 48, 56, 58, 65, 67-69, 72, 77, 79, 80, 86, 88,
89, 99-101, 119, 142, 153, 169-173, 175, 185,
192-194, 200, 201, 223, 257, 297, 331, 345, 347,
350-352, 358, 369, 370, 381, 382, 385-387, 393,
398, 405, 406, 449, 460-462, 464

S

Sami-Ali · 142-147, 152, 378, 384
Sinigaglia C. · 110
Stern D. N. · 88, 114, 116, 119, 134, 135, 172, 173,
175, 185, 369, 373, 375, 381, 386
Szwec G. · 347

T

Tisseron S. · 327-329
Torök M. · 237, 393
Trevarthen C. · 113, 115, 116, 368, 372, 376, 402,
452
Tustin F. · 380, 384

V

Varela F. J. · 14, 108

W

Wainrib S. · 49, 105
Wallon H. · 125-127, 137, 144
Watson S. · 115, 117, 118, 172
Wilde O. · 438

Winnicott D. W. · 26, 28, 31, 32, 35, 43, 45, 50, 87,
91, 93, 94, 130, 136, 141-144, 147, 149, 166,
169, 170, 172, 176, 198, 235, 295, 301, 326, 351,
366, 369, 374, 377, 378, 382, 383, 390, 392, 395,
414, 424, 440

Z

Zazzo R. · 11, 127-133, 135, 137, 138, 140, 143,
144, 150, 320, 355, 399, 411, 413-415

Index des cas cliniques

Clara · 201, 229, 230-239, 241, 344, 349, 394, 402, 437

Evan · 192, 202, 266, 268-287, 345, 401, 436, 438

Olivia · 202, 203, 241, 245, 246-249, 251-264, 266, 281, 302, 311, 344, 346, 349, 355, 358, 390, 394, 401, 426, 435-437, 449, 455

Vivian · 192, 201, 209-232, 238, 239, 277, 281, 282, 395, 402, 437

Le double transitionnel

Trajectoire identitaire et organisation réflexive

Johann JUNG – Thèse de doctorat de Psychologie, sous la direction du Professeur René ROUSSILLON, Université Lumière Lyon 2.

Cette thèse décrit les processus par lesquels un sujet parvient à « construire » son identité, à s'éprouver et à se penser lui-même, d'abord en présence de l'objet, puis dans la relation de soi à soi qui en est l'héritière. Pour penser cette problématique nous nous appuyons sur trois notions clés, à savoir l'identité, la réflexivité et le double avant de déboucher sur la mise en perspective du concept de « double transitionnel ».

Ainsi, nous soutenons que le double est la figure par laquelle l'identité se transitionnalise, c'est-à-dire la figure par laquelle le sujet se saisit lui-même subjectivement, à partir de la rencontre de l'objet investi comme double de soi. Cette proposition théorique générale nous amène à explorer les enjeux identitaires du sujet soumis à un impératif de réorganisation, en particulier lorsque le sujet bute ou échoue à se réfléchir au sein de son miroir intérieur.

L'exploration clinique des troubles identitaires permet a contrario de reconstruire les étapes de la « trajectoire identitaire et subjective en double » qui conduit à l'organisation interne d'un « double transitionnel » et à la reconnaissance de différentes formes d'altérité.

Cette trajectoire renvoie à deux temps fondamentaux de la relation en double : d'une part, la rencontre précoce avec un objet-double trouvé / créé constitutif du narcissisme primaire, et d'autre part, l'investissement d'un objet-double détruit / trouvé permettant la découverte et l'introjection de la fonction réflexive de l'objet, lors du passage au narcissisme secondaire.

De cette modélisation se dégagent plusieurs propriétés du double transitionnel, dont l'intégration au cours du développement sous-tend l'établissement d'un miroir psychique interne vivant, lieu du rapport à soi. Dans l'histoire de la construction de la subjectivité, ce registre intermédiaire du double s'étend donc depuis les formes archaïques de l'éprouvé de soi jusqu'aux formes élaborées de l'autoreprésentation.

Mots-clés : *Altérité - autoreprésentation – double – double transitionnel – identité – inquiétante étrangeté - intersubjectivité - paradoxalité – objet-double - réflexivité – subjectivation – symbolisation - transitionnalité*